

Monique SELIM

# Pouvoirs et marché au Vietnam

## Le travail et l'argent



Tome 1

ANTHROPOLOGIE

C  
R  
I  
T  
I  
Q  
U  
E

L'Harmattan



**POUVOIRS ET MARCHÉ AU VIETNAM**

**TOME I**

**Le travail et l'argent**

## **Collection Anthropologique critique**

Dirigée par Gérard Althabe et Monique Selim

Cette nouvelle collection a trois objectifs principaux :

- renouer avec une anthropologie sociale détentrice d'ambitions politiques et d'une capacité de réflexion générale sur la période présente,
- saisir les articulations en jeu entre les systèmes économiques devenus planétaires et les logiques mises en œuvre par les acteurs,
- étendre et repenser les méthodes ethnologiques dans les entreprises, les espaces urbains, les institutions publiques et privées, etc.

### **Déjà parus**

Gérard ALTHABE et Monique SELIM, *Démarches ethnologiques au présent*, 1998.

Gérard ALTHABE, *Anthropologie politique d'une décolonisation*, 1999.

Laurent BAZIN et Monique SELIM, *Motifs économiques en anthropologie*, 2001.

Valeria A. HERNANDEZ, *Laboratoire : mode d'emploi. Sciences, hierarchies et pouvoirs*, 2001.

Annie BENVENISTE, *Figures politiques de l'identité juive à Sarcelles*, 2002.

Bernard HOURS, *Domination, dépendances, globalisation*, 2002.

Monique SELIM

**POUVOIRS ET MARCHÉ AU VIETNAM**

**TOME I**

**Le travail et l'argent**

**L'Harmattan**  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris  
FRANCE

**L'Harmattan Hongrie**  
Hargita u. 3  
1026 Budapest  
HONGRIE

**L'Harmattan Italia**  
Via Bava, 37  
10214 Torino  
ITALIE

## Du même auteur

- *Urbanisme et réhabilitation symbolique* (avec G. Althabe et B. Légé, Anthropos, 1984, rééd. L'Harmattan, 1993).
- *Urbanisation et enjeux quotidiens* (avec G. Althabe, M. de la Pradelle, C. Marcadet), Anthropos, 1985, rééd. L'Harmattan, 1993.
- *Une entreprise de développement au Bangladesh* (avec B. Hours), L'Harmattan, 1989.
- *L'aventure d'une multinationale au Bangladesh*, L'Harmattan, 1991. (publication en anglais : *The experience of a multinational company in Bangladesh*, International Center for Bengal Studies, 1995).
- *Salariés et entreprises dans les pays du sud* (avec R. Cabanes, J. Copans, eds), Karthala, 1995.
- *Essai d'anthropologie politique sur le Laos contemporain. Marché, socialisme et génies* (avec B. Hours), L'Harmattan, 1997 (publication en italien : *Il Laos contemporaneo*, L'Harmattan Italia, 1998).
- *Politique et religion dans l'Asie du Sud contemporaine* (avec G. Heuzé, eds), Karthala, 1998.
- *Démarches ethnologiques au présent* (avec G. Althabe), L'Harmattan, 1998 (publication en italien : *Approcci etnologici della modernità*, L'Harmattan Italia, 2000).
- *Motifs économiques en anthropologie* (avec L. Bazin), L'Harmattan, 2001.

*A Claude DURRET*

*Pour sa lecture critique et ses conseils  
pertinents, dans la générosité et le partage,  
au-delà des épreuves de la vie.*

© L'Harmattan, 2003  
ISBN : 2-7475-3945-8



## SOMMAIRE

### Tome I – Le travail et l'argent

<b>Introduction</b>	11
- Etat-parti, communisme et capitalisme dans le cadre de la globalisation	
- Une démarche anthropologique	
<b>Héros du travail</b>	39
1. D'une institution totale à une entreprise exemplaire	45
2. La production d'une collectivité captive	63
3. La mobilisation idéologique des femmes	89
4. Cassures et colmatages	131
5. De l'exploitation solidaire à la solidarité extorquée	155
6. Évasions résidentielles	185
7. Consommation et unification	201
<b>Actualités d'une avant-garde</b>	209
1. Spéculations et procès	219
2. Exclusions et stigmatisations	241
3. Héritages et contractualisations précaires	261
<b>Conclusion</b> : transformations de la domination	277

## **Tome II – Les morts et l'Etat**

<b>Introduction</b>	9
<b>Promoteurs de l'imaginaire</b>	21
1. De l'économie politique de la culture aux nouvelles prescriptions identitaires	23
2. Passeurs symboliques au marché	43
3. Violences rédemptrices	75
4. La dette	107
5. Divinations concurrentielles	171
<b>Conclusion générale</b>	187
<b>Annexes</b>	
1. À la recherche de nos camarades de combat morts sur la colline	199
2. Existe-t-il une "conversation" avec les morts ?	213
3. Information sur la recherche des restes des anciens combattants	219
4. P possède-t-elle des facultés hors du commun ou trompe-t-elle le monde ?	231
5. À la recherche des restes des morts pour la patrie : un itinéraire mystérieux	237
6. À propos de Tuan	279
7. Lettre de Hoa aux rédacteurs d'un journal	281
<b>Bibliographie</b>	293
<b>Remerciements</b>	299

## Introduction

*"La médiation du pouvoir exerce un chantage permanent sur l'immédiat. Certes, l'idée qu'un geste ne peut s'achever dans la totalité de ses implications reflète exactement la réalité du monde déficitaire, d'un monde de la non-totalité ; mais elle renforce du même coup le caractère métaphysique des faits, leur falsification officielle".*

Raoul Vaneigem

*Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations, Gallimard, 1967.*

Le choix du Vietnam pour un anthropologue peut relever de multiples raisons plus ou moins inavouées : attirance pour un Extrême-Orient supposé enchanteur, retour sur les traces d'une ancienne colonie française, désir de pénétrer un pays encore fermé il y a quelques années et donc aussi mystérieux que peu balisé, engouement certes assez rare aujourd'hui pour la bravoure d'un peuple qui mit en échec la plus grande puissance mondiale... ou encore la séduction très personnelle qui guide certains sur les pas d'itinéraires familiaux passés, à la recherche d'identités multiples et d'origines empreintes de circonvolutions.

Ne s'expliquant par aucune de ces motivations, la décision de m'engager dans une nouvelle et longue étude de terrain au Vietnam a obéi – en apparence tout au moins – à

une rationalité scientifique qui s'élabore au départ dans les années 93-94 au Laos ; là, au cours d'un séjour de dix-huit mois, je me suis donné pour objectif l'analyse de la singularité des transformations sociales induites par les restructurations politico-économiques mondiales, obligeant le maillon le plus fragile du communisme asiatique à s'ouvrir au marché. Le faible développement du pays – autant économique que politique et idéologique –, l'importance du bouddhisme (*theravada*) et son rôle structurel dans l'enracinement historique de la monarchie, avaient conféré un visage spécifique à l'inscription du communisme – qui a résulté pour une grande part de forces extérieures et en premier lieu de l'investissement vietnamien dans la "libération" de la nation – et aussi à sa difficile mutation, désignée localement comme le "nouveau mécanisme économique" ; la rupture entre l'Etat communiste et les logiques sociales des acteurs, son illégitimité intrinsèque dans les représentations partagées, s'étaient de surcroît révélées au grand jour dans la reprise des cultes des médiums aux génies<sup>1</sup>. Comparativement, le Vietnam où, dès cette période, j'ai commencé à me rendre pour donner des cours d'anthropologie, m'apparaissait mettre en œuvre avec beaucoup plus de volontarisme étatique, de vigueur économique et de participation des individus et des groupes, le modèle déjà adopté par la Chine dès la fin des années soixante-dix de "socialisme de marché" ; dénommé au Vietnam "renouveau" (*doi moi*) ce système y a été appliqué comme au Laos à partir de 1986 mais avec des variantes notables en raison des caractéristiques du pays. Si l'expression de "socialisme de marché" est ambiguë, elle désigne des réalités décisives et se manifeste autant comme

---

<sup>1</sup> Hours B., Selim M. : *Essai d'anthropologie politique sur le Laos contemporain. Marché, socialisme, génies*. L'Harmattan, 1997.

un produit qu'un symptôme autrefois impensable de la conjoncture internationale : il s'agit dans le même moment de conserver la structure monopolistique originelle de l'Etat-parti et d'y incorporer une économie de marché indexée aux normes présentes. Pour la Chine, le Laos et le Vietnam cette alliance hétérodoxe entre communisme et capitalisme – qui continue à mêler économie dirigée et économie libérale – se présente comme une nécessité vitale qui est une conséquence directe de la globalisation économique, consacrant l'effondrement de la bipartition politico-économique du monde. En 2002, la Corée du nord elle-même ne résiste plus à l'adoption de ce modèle, Cuba étant en quelque sorte hors champ en raison du maintien de l'embargo. Néanmoins il ne faudrait pas réifier cette ossature formelle de "socialisme de marché" qui recouvre d'importantes variantes nationales concernant les politiques économiques et les politiques publiques ; ces variantes peuvent difficilement être réduites à un simple décalage temporel dans l'application de mesures en rapport avec l'état des forces productives.

Ainsi, dès le début des années quatre-vingt-dix, le Laos – qui envisageait sa mutation sous l'angle du passage d'une "économie naturelle" à une "économie de marché" – a cédé plusieurs grandes entreprises d'Etat par bail locatif à des investisseurs étrangers, surtout asiatiques (thaïlandais, coréens), qu'il considérait comme maîtres absolus des lieux et a autorisé la création de petites et moyennes entreprises entièrement étrangères tout aussi libres de gérer à leur guise la main-d'œuvre. L'idée d'un contrôle de l'Etat-parti sur ces enclos industriels à travers, par exemple, l'implantation d'organisations de masse – déperissantes d'ailleurs dans l'ensemble du pays – ne venait à l'esprit d'aucun responsable politique, en raison de l'obligation ressentie de respect des investisseurs.

A l'opposé, au Vietnam les entreprises étrangères ne sont acceptées que beaucoup plus tard – au cours de l'année 1999 – et dans les *joint ventures* qui se sont multipliées dans la dernière décennie, le parti n'a jamais abandonné une parcelle de son autorité sur la sélection des employés – recrutements et licenciements – et sur le management, l'étranger étant souvent acculé à une simple position d'investisseur, fréquemment floué. Corollairement les directives se sont faites de plus en plus précises pour imposer la présence des organisations de masse chargées de faire émerger les revendications, d'encadrer les luttes et les grèves, auxquelles une forte publicité est faite alors qu'elles sont soigneusement cachées dans les entreprises publiques. La dénonciation du montant élevé des salaires étrangers a connu récemment une grande ampleur et l'égalisation des rémunérations entre autochtones et allochtones a été réclamée officiellement. L'actionnariat – qui a peu à voir avec son acception occidentale – est un autre exemple des différences importantes entre les pays. Absent au Laos, il est au Vietnam un fer de lance actuel de l'Etat, progressant parfois par prélèvement obligatoire des directions d'entreprises sur les salaires des ouvriers et par investissement spéculatif des cadres du parti dans des ateliers privés de sous-traitance fonctionnant au sein de l'entreprise publique et employant une main-d'œuvre précaire interdite de syndicat. En Chine, désormais admise à l'OMC, la vente des actions de l'entreprise aux salariés se pratique depuis longtemps mais cela a donné lieu sur le long terme à des escroqueries plongeant dans la misère des foules d'ouvriers trop confiants. Si donc le "socialisme de marché" est bien un accouplement peu ou prou monstrueux de normes capitalistes et de formes politiques liées au communisme – tel qu'il a été défini dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle – il se prête à des modes d'interprétation et d'endogénéisation toujours spécifiques, et

ce en premier lieu au plan économique en dépit du fait que l'expansion de la privatisation des profits, la réduction du coût de la main-d'œuvre et sa contractualisation sont des constantes.

Dans ce cadre, les constructions sociétales – selon toute probabilité éphémères – qui se profilent dans une singularité irréductible ont l'intérêt essentiel de révéler des moments charnières où les rapports sociaux comme les esprits basculent, happés par la généralisation du marché ; ce processus ne préfigure nullement une uniformisation du monde comme on le présuppose souvent : bien qu'hégémonique, le marché s'installe comme une matrice vide que viennent remplir sur la base du capital symbolique des sociétés, des condensations de sens particuliers autant bouleversés que remodelés dans des configurations inédites et originales ; celles-ci s'offrent comme autant de kaléidoscopes à l'anthropologue soucieux de comprendre le présent dans lequel il se meut.

Cette orientation m'a ainsi conduite du Laos au Vietnam où l'intensité des reformulations idéologiques et des conceptualisations avancées par l'Etat-parti, la rapidité des changements économiques et l'engouffrement immédiat des acteurs dans les brèches ouvertes, leur hyperactivisme ont retenu mon attention dans une perspective comparative qui incluait de surcroît les dominations réelles et imaginaires entre ces deux pays.

### **Etat-parti, communisme et capitalisme dans le cadre de la globalisation**

Cible privilégiée d'un faisceau d'images contradictoires dans lesquelles se lit l'histoire globale des idées et des conflits géopolitiques dans le courant de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le Vietnam reste aujourd'hui encore un terrain

propice et attractif pour le renouvellement des idéologies occidentales. Dans le passé, symbole héroïque de la lutte anti-impérialiste ou emblème de l'oppression concentrationnaire et totalitaire, il a été érigé depuis quelques années en figure de la progression inéluctable et bénéfique du capitalisme sans se voir désigner – à l'instar de la Chine – comme l'effigie d'un communisme travesti, obsolète ou déperissant. Après la chute de l'URSS, les observateurs extérieurs ont ainsi salué dans les années quatre-vingt-dix la renaissance d'un petit commerce de rue dans lequel se serait exhibée la vitalité indomptable du peuple vietnamien, concrétisée par la reprise de l'économie marchande. Derrière cette accumulation de représentations, se met en scène une sorte d'intouchabilité relative mais permanente du pays peu entamée par les rares informations journalistiques parvenant depuis quelques temps sur les rebellions de paysans, d'ouvriers et de minorités montagnardes, rapidement étouffées par l'armée. Retenant principalement l'attention des économistes et des historiens, le Vietnam est de surcroît l'objet de recherches qui, par leur nature même, se prêtent peu à une remise en cause de mythologies longtemps entretenues. La progression vers le capitalisme – mesurée par le biais de l'investissement étranger, de l'augmentation des privatisations, de la baisse du nombre des entreprises publiques – captive des économistes pour lesquels les composantes politiques sont des facteurs mineurs. Sans même faire appel aux tendances actuelles de l'économie mathématique – rejetant l'économie politique dans les abîmes d'un passé révolu – une telle estimation s'explique aussi par un ensemble de critères positifs auquel le Vietnam répond malgré les séquelles de l'embargo levé récemment : atteinte de l'autosuffisance alimentaire, rang d'exportateur de riz (qui se combine d'ailleurs avec la famine



appelant l'aide étrangère d'urgence<sup>2</sup>), enfin relative résistance aux effets de la crise asiatique, à la différence du Laos où la dévaluation du *kip* fut importante.

De leur côté les rares historiens du monde contemporain intéressés par le Vietnam le sont essentiellement par la version nationale du communisme qui y fut mise en œuvre, appréhendée à l'aune des grands modèles russes et chinois. Nationalisme et confucianisme alimentent la figure d'un Etat fort conduisant avec un certain succès une population homogène et soudée vers la sortie du marasme et des pénuries antérieures et l'intégration dans l'économie mondiale. Peu nombreux sont ceux qui s'aventurent derrière ces paravents ayant remplacé habilement l'ancien rideau de fer, métaphore qui, elle-même, semblerait s'être éclipsée du présent. Il est vrai que, depuis la fin de la guerre froide, à l'exception d'un cercle restreint composé surtout de politologues et de philosophes, le communisme dit réel ne passionne plus guère ; lorsqu'il n'est pas rejeté comme la trace d'un univers perçu comme archaïque et hors d'actualité, il focalise des polémiques qui ne parviennent pas à échapper à la bipolarité idéologique de l'accusation ou de la réhabilitation et dans ce cadre précis le Vietnam est un personnage bien secondaire, traité en quelques pages périphériques et redondantes de poncifs ; le centre reste occupé par l'ex-URSS ou la Chine. Une partie des spécialistes du communisme a en outre souvent d'autant plus de difficultés à appréhender dans leur spécificité les situations actuelles du "socialisme de marché" au Vietnam comme au Laos ou en Chine, qu'à leurs yeux l'utopie

---

<sup>2</sup> -*Thanh Nien* 5/3/1999 : 1,4 million de personnes.

-*Le courrier du Vietnam* 6/3/1999 et 10/3/1999 : de 3 à 7 à 8% des foyers dans certaines régions.

- *Tuoi Tre* 19/12/2000.

communiste, telle qu'ils l'ont investie et projetée, reste le critère déterminant d'évaluation du présent comme d'ailleurs du passé. Le constat d'échec étant désormais accepté et partagé, cet imaginaire les conduit à subsumer les configurations actuelles sous la catégorie unique du capitalisme et de ses excès en quelque sorte "naturels", le renoncement au communisme de ces Etats étant pour eux une vérité admise. Cette attitude intellectuelle qui fait l'impasse sur les formes du politique et sur ses légitimations idéologiques (abondantes en Chine et au Vietnam) s'apparente à un étrange déni de la réalité. Pour d'autres, beaucoup plus rares, le socialisme garde envers et contre tout un contenu positif et le "socialisme de marché" est alors abordé dans les anciens termes léninistes du temps de la Nep, sous l'angle de la compatibilité marché/socialisme, la coercition politique tombant dans les oubliettes de l'histoire et étant alors évacuée comme une accusation sans fondement en provenance des fausses démocraties occidentales soumises à la "dictature des marchés"<sup>3</sup>, c'est-à-dire des "ennemis" du socialisme.

Le domaine propre de la "vietnamologie" – où se croisent diverses disciplines et des secteurs particuliers d'étude se rattachant ou non à la tradition orientaliste – semble placer au second plan les questions économiques ou politiques, à l'instar de toutes les approches qui définissent la spécification culturelle au sens large dans un relatif isolement de son objet.

Ces différents regards posent la question préliminaire des définitions adoptées pour qualifier la nature de l'Etat hors

---

<sup>3</sup> *Socialisme et marché : Chine, Vietnam, Cuba, point de vue du sud*, Centre tricontinental, l'Harmattan 2000. Dans cet ouvrage on trouvera un article de Samir Amin à côté de ceux d'intellectuels vietnamiens occupant des fonctions officielles et prônant la nécessité d'un "Etat fort".

d'une sorte de banalisation qui s'inscrit dans les idéologies de la mondialisation et voile la diversité des points de vue implicites. Pour ma part j'emploierai dans cet ouvrage l'expression d'Etat-parti plutôt que parti-Etat : en effet, en dépit du fait que dans l'idéologie communiste que le Vietnam ne fait qu'appliquer en ce domaine, le parti domine l'Etat, il me semble important de conserver la primauté symbolique de l'Etat, dans un contexte politico-culturel où la continuité de la figure imaginaire de l'Etat – impérial, colonial, communiste – répond à une interrogation anthropologique majeure que sustente l'ensemble des représentations des acteurs. La désignation de parti-Etat, en étant apparemment fidèle à la théorie politique prônée, se prête en revanche à des interprétations plurielles parmi lesquelles se glisse l'idée ethnocentrique que l'existence de l'Etat au sens plein du terme serait propre au monde occidental démocratique et ne saurait décrire les situations extérieures telle celle du Vietnam. Corollairement la notion d'Etat totalitaire très chargée de significations partisans me paraît peu adéquate pour désigner les modes de domination présents, comme celle d'ailleurs de "post-totalitaire" initiée par Vaclav Havel<sup>4</sup>. Celle d'Etat marxiste, utilisée par certains auteurs<sup>5</sup> est sujette à confusion et à des simplifications abusives dans la mesure où la légitimation du pouvoir d'Etat entend conjuguer une version locale du marxisme-léninisme et de la "pensée de Ho Chi Minh" toujours célébrées ensemble.

Ainsi l'Etat-parti vietnamien entend suivre "la voie vers le socialisme... définie de jour en jour plus nettement"<sup>6</sup>,

---

<sup>4</sup> Jean-Philippe Séga : "Crise sociale endémique et renforcement de la dictature en Chine populaire", *Esprit* n° 280, 2001 : 126-145.

<sup>5</sup> John Kleinen : *Facing the future, reviving the past*, Institute on south east asian studies, Singapore, 1999.

<sup>6</sup> VIII<sup>e</sup> congrès national du parti communiste du Vietnam, éditions thé gioi, Hanoi, 1996, comme pour l'ensemble des citations suivantes.

"persévérer dans le marxisme-léninisme et dans la pensée de Ho Chi Minh", "édifier l'économie marchande à plusieurs composantes se mouvant selon le mécanisme de marché", "renforcer le rôle dirigeant du parti, considérer l'édification du parti comme une tâche-clé". Dans cette phraséologie typée se lit principalement une perspective de maintien des formes politiques du régime instauré en 1954, impliquant la préservation du slogan de la "révolution" comme ligne de légitimation dans la continuité historique. Malgré l'isolement et la stigmatisation des pouvoirs communistes en place dans le monde actuel, il leur faut accepter l'obligation de l'interdépendance économique et leur intention de perdurance a donc un caractère défensif d'autant plus marqué que l'appel à l'investissement étranger est une incantation constante dont la mesure fonctionne comme le baromètre d'une croissance frappée d'incertitude sur le long terme.

Dans ce contexte menaçant de compétition économique et de danger politique "l'union", "l'unité", "le contrôle" et "la discipline" "sur la base de la ligne politique" au sein du parti sont plus que jamais requis. Corollairement, l'unification de la population par la médiation de la culture se révèle pour le parti, sur un mode très différent de celui des années de guerre, une arme essentielle de son combat dans une période d'ouverture fragilisante imposée par la tentative d'insertion dans l'économie-monde.

Exalter la "quintessence" de la tradition et du patrimoine culturel originaire tout en démontrant ses capacités d'adaptation à "la modernité" et ses atouts pour le "progrès" et "l'industrialisation" constituent dès lors une préoccupation centrale des comités de gestion de l'idéologie, composés de "travailleurs de l'idéologie et de la culture".

"L'œuvre révolutionnaire de notre pays est dirigée par le parti communiste. Notre parti est un parti au pouvoir. Les succès et les réalisations, les échecs et les défaites de la révolution sont liées à la responsabilité du parti. Dans le processus de renouveau du pays, le parti doit examiner de façon sérieuse ses erreurs, ses insuffisances et ses faiblesses, se recycler et se réorganiser, s'efforcer d'améliorer sa combativité et ses capacités de direction. Les forces hostiles au socialisme et à l'indépendance nationale dirigent toujours leur attaque sur le parti, s'employant à saboter les fondements idéologiques et organisationnels du parti. Leurs manœuvres usuelles consistent à falsifier l'histoire, à renier les acquis révolutionnaires ainsi que les sacrifices et les mérites des communistes, à exagérer les erreurs et les insuffisances du parti, à exiger l'exercice des droits de l'homme et de la démocratie selon la conception bourgeoise, la dépolitisation de l'appareil d'Etat, le pluralisme et le multipartisme, en vue d'effacer le rôle dirigeant du parti. Ils se servent des opportunistes, des renégats politiques ou des éléments dégénérés en qualité et en morale pour diviser le parti, l'affaiblir et le saboter dans son sein.

Conscient des exigences nouvelles de la révolution ainsi que des complots et des manœuvres hostiles susmentionnées, notre parti a constaté qu'à l'étape actuelle, la direction de l'économie constitue la tâche centrale et l'édification du parti, la tâche-clé. Il faut s'attacher à faire régulièrement le bilan du travail d'édification du parti ; renforcer le parti sur les plans politique, idéologique, organisationnel et en matière des cadres, revaloriser la nature de la classe ouvrière et le caractère d'avant-garde du parti. Juguler la tendance à minorer le rôle dirigeant du parti. Renover le mode de direction du parti vis-à-vis du système politique et de toute la société et en élever la capacité et l'efficacité".

"Dans le contexte de l'économie de marché et de l'élargissement des relations internationales, il faut accorder une attention particulière à la préservation et au rehaussement de l'identité culturelle nationale, préserver et faire valoir les traditions morales, les nobles traditions et la fierté nationale. Assimiler la quintessence culturelle des autres peuples du monde pour enrichir et embellir la culture vietnamienne ; lutter contre l'intrusion des éléments culturels nocifs, le culte de tout ce qui est étranger, les tendances culturelles hybrides et non-fondées. Combattre le culte de l'argent, le mépris de la morale et la négligence des valeurs humaines".

Cette entreprise de restauration et de reconstruction identitaires lève tous les interdits sur les "superstitions" puisque, comme le titre joliment un article à propos de la fête du quinzième jour du premier mois lunaire, "le caractère national remplace les superstitions"<sup>7</sup>. Elle s'étale quotidiennement dans la presse et la télévision sous la forme d'une sorte de flatterie continue des qualités d'inventivité et de créativité du "peuple", de "la masse" ; elle ne s'embarrasse guère des discordances historiques : ainsi – parmi de multiples autres évènements significatifs – la fête

---

<sup>7</sup> *Le courrier du Vietnam*, 6/04/1999.

des rois Hung, rétablie en 1990, a-t-elle donné lieu en avril 2000 à des cérémonies commémoratives sans égales sur le thème du "retour aux sources de la nation"<sup>8</sup>. Le ministère de la culture, le comité populaire, de "hauts dirigeants" selon l'expression usuelle, dont le secrétaire général du parti communiste et le premier ministre – qui pour leur part ont planté un "arbre précieux" – se sont associés à cet hommage officiel. Les dénonciations de la "féodalité" se sont alors évanouies derrière la célébration de la royauté fondatrice du premier Etat.

Dans le même moment, la promotion des valeurs capitalistes emprunte les canaux d'une "rénovation" conservatrice des stéréotypes de l'idiome politique communiste : la remise du prix de "l'étoile rouge" organisée par l'union de la jeunesse communiste pour la première fois en janvier 2000, afin de rendre un hommage officiel aux jeunes entrepreneurs et d'encourager les vocations futures en est un exemple symptomatique. Les "jeunes d'affaires" sont décrits comme "fonceurs et dynamiques" : surtout "ils ont osé se lancer et ils sont animés par une ambition absolue de réussite, beaucoup ont sur le visage le sourire de la victoire"<sup>9</sup>.

Parallèlement on constate un effort pour rétablir des rapports économiques avec des pays autrefois liés par leur appartenance à la constellation communiste et avec ceux de plus en plus rares qui continuent à partager une même dénomination politique. Dans le premier cas, le changement de régime est occulté au profit d'une coopération fondée sur des décennies de "tradition d'amitié" entre les "peuples" : la Roumanie<sup>10</sup>, l'Ukraine<sup>11</sup>, la Russie<sup>12</sup>, le Cambodge<sup>13</sup> et

---

<sup>8</sup> *Le courrier du Vietnam*, 23/04/2000.

<sup>9</sup> *Le courrier du Vietnam*, 17/12/1999, 27/12/1999, 10/01/2000 ; *Dien Dandoanh Nghiep*, 12/01/2000.

<sup>10</sup> *Le courrier du Vietnam*, 30/11/1999.

nombre d'ex-républiques soviétiques, tel le Tadjikistan<sup>14</sup>, et de pays de l'Est font aussi l'objet d'attentions particulières. Dans le second cas il s'agit de renforcer explicitement des relations politico-économiques : des "échanges d'expériences dans la sensibilisation des masses"<sup>15</sup> sont menés avec la Chine ; à Cuba et en Corée du Nord<sup>16</sup> sont "consolidés" les rapports "établis par les présidents Ho Chi Minh et Kim il Sung", et avec le Laos une "amitié spéciale" perdure ; cette dernière s'exerce toujours sur le mode d'une tutelle politique – particulièrement visible dans la formation des cadres politiques *lao* – doublée d'une tentative d'exploitation économique de plus en plus marquée qui utilise "le troc" comme au temps de l'empire communiste mais le redore du blason de "nouveau"<sup>17</sup>. La nébuleuse ainsi composée, qui efface les ruptures politiques et les distinctions entre régimes, vise à recréer imaginairement un vaste monde où les ententes implicites règnent et où le Vietnam deviendrait un pôle économique attractif dans un univers politique non divisé, harmonieux et dès lors rassurant. L'entretien de relations privilégiées avec des partis communistes occidentaux – tel le parti communiste français dont le secrétaire général a conduit une délégation auprès du parti communiste vietnamien en septembre 1999<sup>18</sup>, les deux interlocuteurs se déclarant "satisfaits de l'épanouissement de leurs relations" – parachève cette vision fantasmatique d'une internationale communiste inchangée et immuable dont il s'agit de

---

<sup>11</sup> *Le courrier du Vietnam*, 9/03/2000.

<sup>12</sup> *Le courrier du Vietnam*, 21/01/2000-14/02/2000.

<sup>13</sup> *Le courrier du Vietnam*, 21/02/2000.

<sup>14</sup> *Le courrier du Vietnam*, 20/01/1999.

<sup>15</sup> *Le courrier du Vietnam*, 12/10/1999.

<sup>16</sup> *Le courrier du Vietnam*, 01/02/2000.

<sup>17</sup> *Le courrier du Vietnam*, 20/01/1999.

<sup>18</sup> *Le courrier du Vietnam*, 30/09/1999.

persuader autant la population que les cadres politiques aux différents échelons hiérarchiques.

Tel qu'il est défini par l'Etat-parti vietnamien, le "socialisme de marché" se profile donc comme un programme plein de paradoxes et d'injonctions dissonnantes : affirmer "l'immortalité" du parti et réussir dans la nouvelle "guerre économique" que concrétise la globalisation, éviter la multiplication des "fléaux sociaux" et des "phénomènes négatifs" que véhiculerait le marché et ce, grâce à une "identité nationale" renforcée se présentant comme un trait d'union doté d'une efficacité symbolique à toute épreuve. Dans ce contexte périlleux, la réactivation de "la critique et de l'autocritique" selon les schèmes les plus enkystés dans l'histoire du communisme est associée à des évocations du monde social et institutionnel où l'axiologie se médicalise et suit les hiérarchies évolutionnistes passées : le caractère "sain", "fort" et "civilisé" du parti, de la famille, de la société, etc. comme devoir d'avenir, est ainsi constamment opposé aux "tares" et aux "maux" issus d'une pathologisation rampante et redoutable. La récente campagne d'autocritique de 1999 illustre particulièrement bien ces thèmes : il faut lutter contre "la dégradation idéologique et politique et la dégénérescence du mode de vie et de la morale"<sup>19</sup>, soit plus concrètement contre l'extraordinaire développement de la corruption, ainsi que la progression de la drogue et de la criminalité.

Quittons cette scène interne toujours placée sous l'emprise tendancielle de la répétition et de la forclusion pour nous tourner brièvement vers les descriptions venant du monde extérieur. La notion floue de "transition" se révèle comme la plus médiatique en dépit du fait que ce terme utilisé autrefois dans l'optique marxiste pour définir les

---

<sup>19</sup> *Le courrier du Vietnam*, 28/06/1999.



repères théoriques à l'accès au socialisme, est tombé dans l'oubli. Maintenant, effaçant l'Etat et ses attributs politiques, la transition est censée appréhender quantitativement le degré de libération des forces du marché par rapport à une série d'obstacles perçus comme majoritairement "bureaucratiques" et "contextuels" tels ceux liés à la "culture" propre du pays par ailleurs tantôt interprétée en ressource positive tantôt en travers négatif selon les aléas de la conjoncture. Autonomisant la régulation de l'économie, postulée comme implicitement hégémonique, le cliché de la transition vers un supposé stade parfait du capitalisme voile la spécificité des processus actuels en jeu dont l'intérêt est pourtant grand, en particulier si on élargit la réflexion sur les rapports entre domination politique et essor du capitalisme, le cas du communisme n'étant alors qu'une des figures possibles des dictatures. Vignette d'une simplification de la poussée néolibérale, la "transition" apparaît alors plus opacifiante qu'heuristique et sans doute pour cette raison réunit-elle autour d'elle un ensemble de courants de pensée divergents qui s'en saisissent comme d'un point commun superficiel. A l'autre extrême, plus rares sont ceux qui frôlent le risque de prendre pour réalité l'idéologie prônée par l'Etat-parti et de tomber ainsi dans le piège d'une volonté de puissance et de contrôle politique dont l'application totalisante est par définition une fiction.

D'une manière générale la singularité du "socialisme de marché" enjoint d'éviter ces doubles dissolutions du politique dans l'économie et de l'économie dans le politique et de dépasser les antilogies qu'il contient, référées aux doctrines passées du capitalisme et du communisme comme antagoniques. Il convient plutôt de l'appréhender comme une excroissance tératologique significative de la globalisation et un nœud de déplacement de ses enjeux tant politiques

qu'économiques, dans tous les cas comme une configuration sociale à la fois inédite et frêle.

## **Une démarche anthropologique**

Tel est le pari de cet ouvrage qui prend pour problématique les tensions et les écarts qui sous-tendent l'impossible réunification d'un modèle politique révolu du communisme et de l'introjection progressive d'échanges capitalistes dans le cadre de profondes transformations qui provoquent la financiarisation et la minorisation des structures de production dans les pôles centraux et maintiennent la dépendance des pays périphériques, condamnés à des efforts d'ajustement aux appellations volatiles sans terme visible. Durant deux années, j'ai mené des enquêtes anthropologiques<sup>20</sup> avec pour objectif, dans ce champ semé de contradictions plurielles, le dévoilement des rapports microsociaux en jeu et du sens conféré par les acteurs à leur situation quotidienne bouleversant les habitudes prises durant les cinquante dernières années marquées par une centralisation économico-politique en vase clos, un déni d'altérité léthal et une monétarisation très restreinte. L'expression "les portes ouvertes" utilisée par les gens pour désigner l'initialisation de la période actuelle est éloquente sur la polyvalence de ces changements.

Parce que le mouvement actuel de globalisation s'attaque en premier lieu au statut du travail dont la réduction du coût est partout une nouvelle donne entraînant des changements décisifs dans les dispositifs de production et de gestion de la main-d'œuvre, j'ai porté les investigations tout d'abord sur une grande entreprise d'Etat réussissant avec succès sa mutation ; ses profits et les prix de "héros du

---

<sup>20</sup> 1998-2000.

travail" qui lui furent décernés dans les dernières années en font un modèle, dans tous les sens du terme : interne dans un contexte d'émulation politique non seulement toujours d'actualité mais de surcroît revigoré ; externe dans l'option de délocalisation de la production des pays capitalistes avancés, remplaçant peu à peu les échanges et les trocs en cours dans l'ancien empire communiste. Une année s'écoula auprès de la population de ce laboratoire d'excellence du "socialisme de marché", dans son ghetto résidentiel contigu à l'usine mais aussi dans des quartiers adjacents où des familles avaient choisi de fuir les excès pesants d'une surveillance incessante.

Afin d'éviter l'enfermement dans ce qui pourrait sembler un cas d'école, j'ai choisi, pour la continuation de l'enquête, l'ancien bastion de formation politique des cadres : ce quartier de Hanoï, construit autour du siège national du syndicat, de son université et de quelques établissements industriels constitue une autre sorte de prototype de la conjoncture présente ; abritant autrefois exclusivement un groupe social exemplaire sélectionné sur son mérite politique, il s'est – avec la spéculation immobilière découlant de l'irruption du marché dans la capitale – peu à peu diversifié. Se sont offertes là à l'observation les ruptures à l'œuvre dans les modes de vie et de pensée empreints de souffrance d'une couche militante et de ses descendants, issue des fractions les plus édifiantes et aussi les plus pauvres de la période orthodoxe du communisme. Le devenir de ce parangon politique est instructif.

Enfin parce que, quels que soient les ordonnancements politiques et économiques dominants qui se succèdent, les individus ne sauraient se réduire au travail et aux bases de vie ou de survie qui leurs sont imposées, j'ai ouvert un troisième volet d'étude sur les imaginaires en cours : le constat d'un extraordinaire regain des cultes, des

pratiques divinatoires et cérémonielles et d'un ensemble de croyances hétérogènes – encouragé par l'opération étatique de revitalisation identitaire et de reculturalisation normative – m'a conduite à explorer cet autre segment du marché que constituent les exils symboliques. Les sotériologies et les magismes<sup>21</sup> examinés à travers une foule de nouveaux rédempteurs aux profils divers et de leurs adeptes et clients, ont permis de saisir les interprétations forgées par les acteurs des contraintes et des ouvertures actuelles, leurs modes d'incorporation et d'échappée dans leur rapport avec l'État prescripteur.

Le lecteur ne manquera pas de s'interroger ici sur la façon dont les enquêtes concrètes ont pu être menées dans une configuration qui reste entachée d'un autoritarisme politique et de formes de domination sur lesquelles l'accent est d'autant plus mis qu'il est fréquemment occulté à propos de la situation présente. Investigations ethnologiques et communisme font généralement mauvais ménage si l'on met de côté la tradition soviétique reprise dans tous les pays satellites d'une folklorisation polarisée sur l'ethnos<sup>22</sup> qui s'intègre dans le cadre global de sciences sociales répondant aux finalités du pouvoir politique. Le Vietnam ne fait pas exception à ce mode de préfabrication des connaissances et, aujourd'hui comme hier, la dépendance des recherches face au programme défini par le parti est réaffirmée avec une vigueur égale voire supérieure en raison de l'amplitude des "maux sociaux". La condition négative d'étranger rend la tâche d'autant plus difficile qu'à l'observateur extérieur doit être caché un ensemble d'écarts et de défaillances en regard

---

<sup>21</sup> *Le monde magique, Italie du sud et magie, La terre du remords*, de Martino Ernesto, les empêcheurs de penser en rond, 1999.

<sup>22</sup> Parcours de l'ethnologie dans le monde postsoviétique, *Le Journal des Anthropologues*, n° 87, 2001.

des normes édictées par l'Etat-parti : la perspective des responsables politico-administratifs qui émaillent tous les espaces microsociaux vise en effet en toute occasion à exhiber de façon théâtrale des saynètes quasi parfaites d'ordonnement de la société, qui sont autant de messages de propagande que le spectateur devrait restituer au monde extérieur qui serait peuplé d'ennemis comploteurs. Exacte antithèse de l'investigation ethnologique de longue durée, le passage rapide de questionnaires simples, confiés à des cadres autochtones de confiance sélectionnant des échantillons adéquats, correspond à la recherche étrangère idéale aux yeux des quelques institutions de sciences sociales vietnamiennes dont le développement récent mais encore modeste s'aligne sur la quête de ressources financières, désormais permise par l'ouverture au marché.

L'anthropologue qui entend s'installer dans un groupe social et s'entretenir librement durant plusieurs mois avec des sujets bouleverse radicalement cette orchestration et devient immédiatement suspect aux yeux des autorités à tous les niveaux hiérarchiques. Néanmoins après des explications approfondies sur les objectifs et les méthodes de sa discipline quasi inconnue, une faille pleine d'équivoques peut surgir, émanant des cadres supérieurs : l'hypothèse que le mensonge des inférieurs est systématique – ce qui est une sorte de tautologie dans une conjoncture d'absolutisme du pouvoir politique – peut conduire à investir l'anthropologue d'une mission d'élucidation des pensées et des conduites des gens, mise unilatéralement au service du contrôle et de la répression. Dans cette perspective l'anthropologie, comme recette permettant imaginairement une domination accrue et surtout plus efficace, devient une technologie à s'appropriier et son dépositaire un acteur stratégique à instrumentaliser. L'anthropologue se voit ainsi menacé par deux types de captation liées aux projections sur sa position et chacune peut

faire vaciller l'investigation et porter atteinte à sa valeur si elle n'est pas à chaque instant maîtrisée avec une conscience vigilante : soit acquiescer à l'authenticité d'une pièce très bien jouée sans essayer de se faufiler dans l'arrière-scène dont les portes sont gardées par des cerbères, soit livrer dans un esprit de partenariat scientifique naïf des morceaux de matériaux et d'analyse sur les individus rencontrés qui peuvent constituer des pièces à conviction dans un réseau indémêlable de délation et d'oppression. Ainsi j'ai dû longuement argumenter pour faire comprendre que mes cahiers de notes de terrain ne pouvaient être remis à la police, ainsi que l'entendaient en particulier des jeunes fonctionnaires de l'institut vietnamien avec lequel j'ai collaboré et pour lesquels l'anonymat des interlocuteurs était une étrange invention occidentale. L'anthropologue soulève de surcroît dans un premier temps la circonspection de ses interlocuteurs, ne déchiffrant pas les raisons de son apparent affranchissement des mentors qui sont supposés l'escorter ; ainsi un vieil homme, retraité de l'entreprise d'Etat étudiée, à qui je manifestai un jour de façon impromptue le désir de discuter, me regarda-t-il interloqué, laissant passer quelques instants d'un silence pesant qu'il rompit par cette phrase éloquente : "la première fois que j'ai parlé à un étranger c'était en 1967 et il était russe ; vous êtes le second étranger que je côtoie". Sans doute faut-il ici rappeler que l'Etat vietnamien fut – parmi les pays communistes – l'un des plus durs dans la réglementation des rapports entre autochtones et étrangers, catégorie incluant les experts des pays "frères" avec lesquels le contact était prohibé, aussi bref soit-il : par exemple donner l'heure dans la rue à un européen de l'Est en mission officielle qui la demandait naïvement conduisait jusque dans les années quatre-vingt à un long interrogatoire dans les locaux de la police.

Les conditions de possibilité des investigations menées réunissent plusieurs facteurs parmi lesquels ne peuvent être tus, tout d'abord, les liens décisifs noués de longue date avec un petit groupe de collaborateurs vietnamiens fortement impliqués dans un désir de "vérité" et de dévoilement de la réalité sociale, dont à leurs yeux la méthode anthropologique, dans sa nouveauté, était porteuse. Pour la plupart issus des anciennes couches sociales supérieures, ils avaient dû affronter les barrages qu'impliquait cette tare originelle, marquée sur le curriculum vitae intégrant obligatoirement les collatéraux, de 1954 à 1990. Complexe et riche, la catégorisation vietnamienne comprenait quatre classes : les paysans répertoriés entre pauvres, moyens, riches, propriétaires ; les ouvriers ; les petits capitalistes comprenant les intellectuels, les professeurs, les fonctionnaires, les petits commerçants, les artisans ; les capitalistes dans le grand commerce, l'industrie et la rente du capital financier. Ces hommes et ces femmes qui m'ont accompagnée dans les enquêtes étaient restés attachés à un travail intellectuel idéalement impartial. Certains d'entre eux, parmi les plus âgés, avaient choisi volontairement de soutenir les efforts du régime communiste et de renoncer à leurs privilèges, et le sacrifice consenti leur apparaissait à l'heure actuelle dépourvu de justification et en voie de déperdition.

Ils furent des guides sûrs et aguerris au cours de périple aventureux dans une jungle remarquablement organisée de "surveillants" rivalisant d'ardeur entre eux : il fallait en effet mener des négociations non seulement avec les détenteurs du contrôle interne au champ social d'enquête (usine, quartier, district) mais de plus avec ces préposés classiques destinés à préserver la "sécurité" des étrangers – comme au temps de la guerre froide – parmi lesquels s'inscrivaient différents services de police. De surcroît il était nécessaire d'assurer une communication généralement

inexistante entre ces divers acteurs et faire circuler des autorisations écrites ne répondant la plupart du temps jamais exactement aux normes du destinataire. La lourde charge de gestion de tous ces agents – dont le chiffre identificateur de certains me fut tardivement révélé comme un secret dangereux – incombait personnellement à mes collaborateurs vietnamiens qui, à mes côtés jour après jour, levaient les obstacles avec autant de courage que d'habileté. L'atmosphère de suspicion dans laquelle les enquêtes furent effectuées s'en est vue néanmoins alourdie au plan émotionnel, le couperet des autorités, toujours susceptibles de mettre un terme à la recherche, s'infiltrant dans les esprits et redoublant l'investissement personnel et collectif. Les "contacts" policiers dont ces collaborateurs furent de surcroît personnellement l'objet en différentes occasions n'en rendent que plus remarquable leur constance.

Dans chaque lieu d'enquête surgirent en outre des "alliés" spontanés qui – pour des motifs qui leur étaient propres, ressortissant à leur itinéraire – s'engagèrent profondément dans la recherche, mobilisant leurs subordonnés, leurs voisins et leurs parents, intervenant parfois directement pour détourner ou contourner un interdit. Ces hommes et ces femmes d'âge mûr, dont certains étaient membres du parti communiste depuis des décennies, avaient en commun le sentiment d'un décalage plus ou moins net et conscient avec les évolutions sociales et politiques actuelles, dont ils souhaitaient montrer les différentes facettes : cette restitution du réel à un étranger intervenait sur le mode d'une réappropriation face à un autre de leur subjectivation du monde présent dont leur expérience tendait à les éloigner. Ils furent des pivots essentiels dans la conduite des investigations mais surtout l'entrée relative dans leur intimité, les ébranlements de leur intériorité furent un appui important pour l'interprétation.



Mes interlocuteurs quotidiens, présentant toutes les combinaisons possibles entre statut, revenu économique, origine de classe, travail, fonction professionnelle, politique, hiérarchique, ont donné à voir des pans notables de la société urbaine actuelle la plus exposée au marché à travers l'interaction avec un étranger, plus révélatrice qu'ailleurs des contradictions internes aux rapports sociaux en raison de son extrême valence négative, historiquement construite et largement intériorisée autant par imposition réelle qu'injonction identificatoire. En effet sans même évoquer l'histoire de longue durée où la résistance à l'emprise chinoise connote les difficultés de l'émergence d'un Etat et d'une identité vietnamiens, les luttes récentes contre la colonisation française et la puissance américaine, puis les conflits avec la Chine dans un contexte où l'Etat communiste s'inscrit dans une constellation internationaliste de pouvoirs déterminants qui réduisent son autonomie, montrent le rôle crucial de la figure symbolique de l'étranger dans ce qu'il est convenu d'appeler le "nationalisme" vietnamien. Derrière cette image floue, se repèrent au plan macrosocial et politique, et aussi microsocal, l'ensemble des processus conjoints de polarisation négative et de mise à distance fondatrice de l'étranger d'un côté, de l'autre d'unification contre un acteur extérieur dont l'annihilation imaginaire tendancielle façonne le creuset de l'identité autochtone. "L'ennemi du dehors" selon l'expression de G. Boudarel<sup>23</sup> est une constante qui, en particulier lors de la réforme agraire, subsume la catégorie d'"ennemi de classe" et qui reste aujourd'hui prégnante, conférant à toute enquête effectuée par un étranger une teneur spécifique. La propagande actuelle du parti appelant à une sorte de nouvelle "guerre" à caractère

---

<sup>23</sup> *Cent fleurs écloses dans la nuit du Vietnam, communisme et dissidence 1954-1956*, éditions Jacques Bertoin, 1991.

économique pour gagner l'intégration du Vietnam dans le marché mondial tisse sur le mode d'une fable une continuité parfaite entre les différentes périodes qui se sont succédé, car au cours de chacune d'elles un étranger fut désigné, comme une cible livrée à la vindicte populaire pour assurer la cohésion interne du pays. Dans tous les cas l'acteur idéologique négatif de l'étranger permet d'asseoir la domination étatique, effaçant la rupture entre dominants et dominés autochtones, au profit de l'éradication de la domination fantasmatique de l'allochtone. La proximité avec l'étranger revêt potentiellement le sens de la pire des postures, c'est-à-dire la trahison de la patrie conjuguant peuple et Etat soudés indéfectiblement. Cette stratégie de légitimation par l'autochtonisation du pouvoir contre une altérité dont la négativité intrinsèque est perpétuellement recréée, s'avère toujours aussi vivace comme ont permis de le constater les efforts d'immersion entrepris dans les champs d'investigation. Les premiers contacts ont ainsi dû systématiquement abattre le mur de l'Etat inconscient, incorporation individuelle des ordonnancements de la domination interne contre un autre, intrus et menaçant les équilibres psychiques personnels comme socio-politiques du cadre de vie et de travail et ce, quelles que soient les positions hiérarchiques occupées par l'acteur et les garanties de conformité fournies par les responsables institutionnels, autorisations écrites à l'appui.

La répétition d'un tel scénario interpelle l'ethnologue au premier chef dans la mesure où l'altérité est son objet originaire – certes bien remis en cause par la conjoncture présente de globalisation – mais surtout son idiosyncrasie méthodologique, toute tentative de compréhension des paysages sociaux étudiés passant par ce statut incontournable d'autre impliquant une objectivation épistémologique. La connaissance de diverses configurations de positionnement

de l'altérité à travers des terrains antérieurs qui vont des couches inférieures françaises au Bangladesh en voie d'islamisation politique et au Laos communiste m'a conduite à porter une attention probablement plus aiguë aux modes de perception et de construction évolutive de l'autre que j'incarnais, telles qu'elles étaient développées par mes interlocuteurs. D'une certaine manière le choc fut double : l'intensité des efforts que je dus déployer pour résoudre une fracture initiale que je n'avais pas prévue – s'exprimant au départ dans un rejet violent d'un rapport personnel – eut pour écho l'effet que créa la longueur inhabituelle de ma présence dans chaque groupe et les glissements incontrôlés vers une communication qui, en conséquence, fut souvent empreinte de débordements impromptus : ces retours du refoulé me mettaient brutalement face aux sentiments d'épuisement des gens jetant, découragés, les masques prescrits. Si aux interrogations sans détour qui m'étaient faites, je fus amenée à répéter inlassablement mes engagements politiques au côté du Vietnam durant la guerre contre les USA et mon anticolonialisme hérité afin d'atténuer la négativité première de mon appartenance nationale, rares furent finalement ceux qui s'en tinrent à des discours entièrement préconçus, à la façon d'une récitation du parti ou qui, plus simplement, refusèrent d'entrer en rapport avec moi. Comme ailleurs firent leur œuvre le temps et surtout une écoute soutenue, laissant de longs silences insolites qui rendent inutiles et fissurent les paroles de façade : celles-ci sont pourtant fort instructives sur les appareils microcollectifs de domination et leur internalisation différenciée, lorsqu'elles ne saturent pas le champ de communication dans l'enquête. Comparativement à d'autres situations moins tendues, les visions de l'altérité, les logiques du placement de l'autre sur une échelle qui va de l'expulsion à l'inclusion selon des formes variées, ont constitué de façon centrale un indicateur des itinéraires

individuels, de leur cohérence et de leurs failles, et un analyseur des rapports à l'autorité étatique et des marges d'autonomie intérieure que les acteurs s'octroyaient.

Au fil des lieux – des pratiques et des croyances qui s'instillent dans le travail, la cohabitation, la spéculation, les cultes – le lecteur découvrira un univers bigarré où l'omniprésence de la puissance de l'Etat-parti dans les esprits comme dans les faits se niche dans des cryptes de polarisation politico-économique dont les rapports à la discursivité idéologique d'un communisme dit "renové" sont beaucoup plus complexes que le supposent les habituelles lectures d'une schize radicale. Il est donc invité à s'immiscer dans les méandres d'une légitimation aux multiples facettes du et des pouvoirs qu'un regard extérieur pourrait juger rapidement en voie d'illégitimité. Les interrogations soulevées par cette légitimation – qui balayent le rêve occidental que l'introduction de l'économie de marché serait à plus ou moins long terme porteuse de démocratisation et qui écartent dans le même moment le fantasme d'un despotisme ne survivant que par l'écrasement victimaire des individus – renvoient à la thématique centrale de l'analyse des logiques d'un côté d'internalisation de la dépendance, de la soumission et de l'autre de l'émancipation. Dans cette perspective le Vietnam du "socialisme de marché" offre une opportunité exemplaire de réflexion ; il permet de surcroît de mesurer l'ampleur des variations ethnoculturelles d'un communisme évolutif dans une confrontation féconde avec le Laos où la scission symbolique avec l'Etat-parti qui n'a fait que s'accroître avec les années, constituait d'une certaine manière une figure anthropologique classique, particulièrement bien repérée autrefois dans les situations coloniales.

Héros désabusés du travail, chantres de l'enrichissement et promoteurs rayonnants de l'imaginaire

animent les trois parties de cet ouvrage composé de deux tomes. Le premier est centré sur les transformations des champs industriels et résidentiels tandis que le second aborde le nouveau marché du religieux. Ils montreront un coin du monde peu connu à l'heure d'une globalisation économique, idéologique et symbolique qui, à travers les militances oppositionnelles les plus spectaculaires qu'elle provoque, oublie facilement que des franges d'altérité peuplent aussi un marché supposé unique, unitaire et unifiant. C'est pourquoi une large place a été faite aux propos des acteurs et à leur agencement interne d'un côté, de l'autre aux sensibilités, aux situations concrètes et à mon implication dans celles-ci. A travers ce choix narratif et de contextualisation systématique j'ai souhaité éviter que le lecteur ne se perçoive enfermé dans les grilles d'analyse proposées, et lui permettre d'en amorcer d'autres face à cet objet très interactif qu'est un texte édité qui, de surcroît, s'attache au politique sous l'angle anthropologique.



## **Héros du travail**

*"La nuit n'est pas éternelle, seulement obscure"*





C'est en 1995 que je suis emmenée pour la première fois dans l'entreprise – que j'appellerai Istion – située à une dizaine de kilomètres de Hanoï. Bien avant d'envisager une recherche de longue durée au Vietnam j'avais accepté de contribuer à la formation d'anthropologues locaux en dispensant des cours pendant une quinzaine de jours. L'institut vietnamien m'avait demandé de poursuivre les cours par des applications sur le terrain destinées à montrer in vivo aux stagiaires la conduite d'un entretien ethnologique dans une conception imbue de "matérialisme scientifique". En 1993, cette expérience s'était révélée pour le moins difficile, si ce n'est catastrophique à mes yeux, la brutalité avec laquelle le groupe accompagné de cadres de l'usine avait traité des ouvriers sortis sans explication de leur atelier pour les soumettre à de véritables interrogatoires publics et serrés, m'ayant laissé une impression déplorable. Je me prêle cependant d'autant plus aisément à renouveler l'expérience que je suis désireuse de sortir du cadre formel dans lequel j'évolue durant mon court séjour. En 1995, la sélection de mes collègues vietnamiens nous conduit à cette grande entreprise d'Etat spécialisée dans la confection qu'est Istion. Ce choix n'est pas neutre : l'entreprise a reçu une fois de plus la décoration de "héros du travail", récompense collective doublée de distinctions individualisées puisqu'un nombre assez important de salariés en ont aussi bénéficié à titre personnel dans le passé et que son directeur se le verra attribuer en 2000. Je suis accueillie dans une large réunion de responsables des organisations de masse et du parti – composant la direction – et chacun m'explique par des

déclamations convaincues la croissance des profits et les efforts réalisés pour l'amélioration de la situation des ouvriers et en particulier des femmes. La crèche est exhibée comme une fierté collective. Durant cette journée, accompagnée du médecin en charge du centre de santé de l'entreprise, je discute brièvement dans ces locaux avec quelques salariés soigneusement triés. Au-delà du cérémonial bien rôdé, l'ambiance me paraît néanmoins plutôt détendue et j'entrevois derrière une grille le quartier d'habitation des employés qui évoque les bastions industriels français du début du siècle dernier.

De retour à Hanoï deux ans après, ayant achevé mes travaux au Laos, j'envisage de tester quelles seraient les conditions pratiques d'une enquête approfondie, l'enthousiasme de mes partenaires vietnamiens pour l'anthropologie ne cessant curieusement de grandir. Leur demande de recherche ethnologique sur les effets des mutations engendrées par le *doi moi* me semble alors d'autant plus étrange que les investigations que j'ai menées au Laos se sont déroulées dans une relative incompréhension intellectuelle, les innombrables tracasseries engendrés par la volonté de respecter une déontologie minimale ayant lourdement pesé sur les épaules de mes collaborateurs institutionnels. En 1997 donc, une fois de plus Istion est inclus dans la gamme des propositions qui me sont adressées et mon souhait de rencontrer les gens à leur domicile, dans l'enceinte résidentielle bien gardée par un service de police interne de l'entreprise, est exaucé. Connaquée par le médecin-directeur du petit hôpital de l'entreprise, je passe quelques jours dans le quartier, allant de famille en famille, dans une atmosphère cordiale. Je m'aperçois rapidement que cet homme, que je dénommerai Minh, est animé d'intentions précises dans ce qu'il entend me montrer ; de fait, au cours de nos déambulations il se fait plus explicite et m'expose que la

nouvelle politique économique a permis à "certains de s'enrichir grâce au travail des ouvriers les plus pauvres, comme il en va des rapports entre pays développés et sous-développés". Sur le coup, je n'accorde guère d'importance à ce commentaire qui me paraît banal et plutôt évident après ce que j'ai entraperçu, mais qui se révèle tendanciellement incongru dans la bouche de ce membre du parti, ancien médecin militaire, gardant des handicaps dus aux blessures reçues sur le front laotien, associé à la direction de l'entreprise et chargé de nombreuses fonctions politiques.

Le jour de mon départ en 1997, le directeur de l'institut vietnamien qui encadre mes activités me rejoint de façon impromptue chez l'un de mes hôtes, prenant des notes sur la discussion que je poursuis. Lors du rituel collectif de départ qui clôt inmanquablement le bref parcours dans le quartier et qui rassemble une fois de plus les dignitaires de l'entreprise, toujours aussi fermes et persuasifs dans leurs messages au lyrisme réglé, je m'entends dire qu'après vérification, dans la mesure où aucune question politiquement répréhensible n'a été posée de ma part, où j'ai presque accompli le "plan" d'enquêtes qui avait été fixé par écrit, je pourrais éventuellement rester à l'avenir dans l'entreprise le temps qui me convient. Pour virtuelle qu'elle soit, cette parole d'autorisation contraste avec l'accueil reçu dans d'autres sites où j'ai tenté la même brève expérimentation soutenue identiquement par la circulation de liasses de *dôngs* des mains du comptable de l'institut de recherche à celles du responsable délégué de l'entreprise, consignnant cette remise monétaire entre institutions vietnamiennes.

Ainsi, lorsqu'en 1998 je prends la décision d'entamer une recherche de deux années consécutives à Hanoï, j'accepte sans hésiter la proposition de revenir, pour la troisième fois, tout d'abord à Istion pour y inscrire une réelle enquête de terrain. Le personnage de Minh à l'allure sobre, flottant dans

ses vêtements et animé d'un regard extrêmement direct et expressif, m'est resté en mémoire et, tout en mesurant bien l'incertitude qui pèse sur une éventuelle collaboration de longue durée, je table malgré tout sur cette hypothèse risquée. De fait, il se révélera durant dix mois, avec quelques membres de son service qu'il délèguera, un soutien aussi intelligent que chaleureux et constant, m'offrant des conditions de liberté peu habituelles, dans un rôle pivot de médiateur, l'amenant à prendre des initiatives personnelles décisives lorsque les entraves se feront trop lourdes. Au cours de cette incursion dans Istion, le lecteur le retrouvera d'autant plus souvent que sa position interne est cruciale en lui attribuant le pouvoir formel de limiter l'intensification du travail et la durée de l'exploitation au nom de la protection de la santé ; un aspect important des rapports sociaux se décryptera à travers ces enjeux. Auparavant, pénétrons dans l'enceinte de cette entreprise qui a plus de cinquante ans et illustre remarquablement les changements passés comme présents.

## 1.

### **D'une institution totale à une entreprise exemplaire**

Passé le grand pont toujours embouteillé qui enjambe le fleuve rouge aux berges boueuses où s'agglutinent les habitations précaires que peuplent surtout les travailleurs migrants du bâtiment souvent en situation illégale, on sort rapidement de la capitale après avoir franchi un poste de péage : on retire tout d'abord un ticket auprès d'employés nombreux et maussades aux vêtements kaki délavés qui contrastent avec les nouveaux uniformes des policiers de la ville qui ont adopté une nuance élégante de la même couleur. Les femmes, pour se protéger de la pollution étouffante et du soleil, se couvrent le visage d'un tissu blanc qui rend bizarres leurs casquettes rigides au style révolutionnaire des années cinquante ; on passe ensuite par le poste de franchissement où l'on tend le ticket à d'autres employés tout aussi peu amènes. Sur la route les publicités pour boissons et biscuits avoisinant les panneaux aux caricatures redoutables qui enjoignent d'écraser les fléaux sociaux, se font plus rares. Sur les bords de la route, des femmes vendent les petits pains de facture française que chacun affectionne, immobiles et indifférentes au bruit assourdissant. On débouche alors sur une zone où les multiples entreprises qui se sont installées ne parviennent pas à retirer au paysage son caractère encore semi-rural parsemé de rizières. Istion qui n'a cessé, depuis plusieurs années, d'enjoliver ses façades qui bordent la route, apparaît enfin, drapeau rouge à l'étoile jaune flottant de manière triomphale sur le toit et décorations flamboyantes, de ce même rouge écarlate, agrandies sur les murs.

Simple atelier de confection d'uniformes militaires fondé en 1946 en province, Istion s'installe avec la paix à Hanoï en 1955 sous la tutelle du ministère de la défense, puis passe en 1960 sous celle du ministère de l'industrie légère, enfin en 1992 sous celle du ministère de l'industrie, s'inscrivant comme l'une des plus grandes entreprises de confection du nord. Elle a été exemptée des mesures qui, sous le terme trompeur d'actionnariat, ponctionnent le salaire des employés pour éviter la faillite de l'entreprise. La mode est désormais prônée par l'entreprise qui entend conquérir un marché bien récent et encore inaccessible aux populations paysannes très majoritaires du pays. Ainsi, à l'entrée, un magasin neuf et attractif où s'affairent des jeunes femmes élégantes et accortes vantant les derniers produits sophistiqués de l'entreprise, a remplacé l'ancienne salle sombre et poussiéreuse où des vêtements rudimentaires étaient disposés sans soin au regard des rares visiteurs. Une revue de mode aux allures modernistes qui tranchent avec les magazines féminins des organisations de masse et du parti, a été aussi créée et Istion participe à des défilés de mode organisés dans les grands hôtels de Hanoï en partie vides, en raison de leur multiplication échevelée supposée répondre à la venue massive de touristes et d'investisseurs toujours attendus.

Fonctionnant avec deux cents employés en 1946, Istion gère aujourd'hui une main-d'œuvre de près de quatre mille cinq cents personnes si l'on y inclut les nombreux établissements publics provinciaux en faillite que l'entreprise a annexés, environ trois mille travaillant dans le site de Hanoï. Les origines et le profil de cette main-d'œuvre se sont considérablement transformés du fait des diverses législations qui se sont succédé à partir du début quatre-vingt-dix et qui ont permis de réduire les effectifs et d'utiliser de nouveaux modes de recrutement. Différentes strates s'agglomèrent dans

le quartier d'habitation peu à peu édifié par l'entreprise et c'est là son intérêt pour l'étude car jusqu'aux réformes économiques, le logement était octroyé avec le travail. L'engagement signé de ne pas réclamer de logement a été institué dans les embauches ultérieures qui ont de surcroît imposé dans les dernières années un certificat de résidence dans le district, mesure pouvant être contournée par l'intervention d'un membre du pouvoir interne moyennant finance. Parmi les plus anciennes familles dont trois générations résident dans le quartier, deux caractéristiques, conjointes ou non, se repèrent fréquemment : beaucoup sont originaires de la région de Nam Dinh, ancienne ville d'industrie textile développée durant la colonisation française, aujourd'hui largement sinistrée au point que les grèves et les révoltes y sont de plus en plus difficiles à cacher pour les autorités<sup>24</sup> ; les premiers ouvriers ont très souvent aussi servi dans l'armée durant les longues années de guerre.

Sur le même mode que dans presque tous les établissements vietnamiens, mais ici et durant trois décennies, la parenté et l'alliance composèrent une matrice de recrutement quasi automatique et ce d'autant plus que la qualification était transmise par les familles à travers le travail effectué à domicile et qu'une école de formation professionnelle a été mise en place par l'entreprise, en vue d'augmenter régulièrement les compétences. Ce processus a pris fin pour plusieurs raisons : démographique, compte tenu du nombre important d'enfants engendrés, jusqu'aux lois restreignant à partir des années quatre-vingt les naissances à deux par couple, avec des espacements précis et sanctionnant lourdement les fautifs par des retraits de salaire pouvant aller

---

<sup>24</sup> C'est un lieu dans lequel j'avais envisagé d'implanter une partie des investigations après y avoir fait des enquêtes exploratoires, mais l'accès m'en fut interdit pour ces raisons.

jusqu'au licenciement ; économique et juridique, l'obligation de rentabilité autonome des entreprises s'accompagnant de la possibilité de mise à la retraite ou de licenciements déguisés des employés dont la faible productivité était décrétée et de leur remplacement par une main-d'œuvre ne disposant plus des anciens privilèges très relatifs, liés à un statut permanent. A Istion les départs ont été massifs et des ouvriers ont été contraints de signer leur démission "volontaire", quel que soit leur souhait de continuer le travail : les pressions répétées exercées ne leur ont pas laissé de choix ici comme dans d'autres établissements. Selon les annuités de travail et les règles du moment, ces départs forcés ont débouché sur des situations très variées : présence ou absence de pension de retraite (au montant maximal de deux cent mille *dôngs* qui ne permet pas de manger du riz à sa faim), avec ou sans remise d'une contribution monétaire indexée sur le salaire et le grade, indemnité temporaire de handicap, etc. Ces mesures ont laissé certains dans un état de dénuement complet. Les recrutements compensatoires ont été faits sur des bases de contractualisation courte : trois mois, six mois, un an, les contrats à durée indéterminée restant une exception qui suppose de solides liens personnels avec un des membres de la direction. L'âge moyen des employés est ainsi passé de trente-cinq ans entre 1946 et 1960, à trente ans entre 1961 et 1992, à vingt-six ans entre 1993 et 1999. Mille quatre cent soixante et une embauches depuis 1991 ont renouvelé la main-d'œuvre – principalement masculine au départ sauf quelques couples de salariés – et l'ont féminisée à près de 80 %. De plus en plus nombreux ont été en effet les jeunes hommes qui ont refusé leur placement par leurs parents dans l'entreprise, repoussant un travail jugé trop dur, mal payé et "féminin", alors qu'il faisait la fierté de leurs pères habiles à réaliser une chemise ou plus encore une jaquette. Ainsi dans le quartier, les jeunes femmes sont souvent seules à assurer



un revenu fixe à leur famille, le chômage sévissant partout à l'état endémique. Cette structure qui interdit de fait aux femmes de quitter leur emploi, renforce les rapports de domination masculine, conjuguant inéluctablement exploitations domestique et professionnelle.

Le passage à une main-d'œuvre précaire, jeune et féminine – qui continue à s'inscrire sauf de rares cas dans des rapports de parenté et d'alliance déterminants mais non suffisants puisqu'une formation professionnelle effectuée généralement dans l'école d'Istion est exigée – a été facilité par la situation sanitaire des ouvriers : bien que non reconnues par les ministères concernés en dépit des tentatives déclarées de l'équipe médicale d'Istion, les maladies professionnelles sur lesquelles le petit hôpital de l'entreprise tient consciencieusement des statistiques, affaiblissent très progressivement la productivité ouvrière alors même que les rendements se veulent de plus en plus élevés. A titre d'exemple, les déficiences oculaires (presbytie, myopie, trachome) touchent près de 50 % des ouvriers, les rhumatopathies (lombalgie, arthrose, etc.) 80 %, les allergies 40 %, l'ensemble de ces atteintes corporelles étant dues aux postures de travail exigées par la précision des tâches. En revanche le taux exorbitant des infections de l'appareil génital féminin (près de 50 %) est causé par des conditions matérielles déplorablement dues à un nombre très réduit de toilettes collectives dans l'usine (vingt pour mille ouvriers) comme dans le quartier (quatre), à leur éloignement, à l'impossibilité de s'absenter des chaînes trop souvent, à l'irrégularité des débits d'eau pendant des décennies à des postes collectifs, enfin au recours systématique comme moyen contraceptif à des avortements répétés, réalisés à la hâte avec des mesures d'hygiène douteuse dans la pièce réservée à cette fin et qui ne cesse de se remplir. Bref, très vite la main-d'œuvre s'est usée et continue toujours de s'user,

devenant inutilisable, si ce n'est jetable dans une conjoncture désormais réglée par les normes du marché.

Jusqu'en 1990, comme partout dans le pays, les rémunérations salariales ont été faites au moyen de tickets de rationnement concernant les denrées de base (huile, riz, etc.) et pour une très minoritaire part d'argent, la monétarisation n'ayant jamais été complètement supprimée comme elle l'a été au Laos. Un magasin d'Etat ambulant se rendait alors dans le quartier, offrant aux salariés en échange de leurs tickets des produits dont la qualité est unanimement aujourd'hui estimée effroyable (riz moisi, etc.). L'application des réformes économiques du *doi moi* s'est traduite par l'abandon des tickets et le versement de salaires dont la partie fixe de base est minime, le reste étant indexé sur la productivité individuelle et collective. Notons néanmoins que dès 1962, des facteurs de productivité individuelle ont été introduits dans les rémunérations en dépit de l'embourbement mémorable dans des conflits interminables sur les critères choisis. Aujourd'hui les salariés sont très loin d'obtenir un million trois cent mille de *dôngs*<sup>25</sup>, chiffre toujours mis en avant publiquement par la direction de l'entreprise. Ils subissent tout d'abord l'effet des fluctuations des commandes et régulièrement depuis 1998 de longs mois s'écoulent où le travail est réduit à quatre ou cinq heures par jour, ce qui pèse lourdement sur leur rémunération qui parfois se limite à trois cent mille *dôngs* ; de surcroît, entre les diverses usines ou départements de l'entreprise, les différences sont notables allant du simple au double ; enfin, un système de pénalisation drastique pour toute faute fait peser sur chacun la hantise d'une perte financière.

A l'exception d'un nouveau bâtiment en voie d'achèvement en mai 2000 qui devrait être climatisé et

---

<sup>25</sup> Quatorze mille *dôngs* équivalent à un US \$.

comporter un nombre acceptable de toilettes disposant de l'eau courante, les bâtiments des différentes usines spécialisées chacune dans un produit sont vétustes et faiblement ventilés : selon les cas de 400 à 500 personnes y travaillent sur des chaînes ou des postes serrés, réparties en trois équipes supposées limitées à huit heures. Le bruit, la promiscuité et l'été la chaleur, en font des fournaies épuisantes.

L'entreprise a longtemps produit pour l'ex-URSS et les pays satellites de l'est avec lesquels des trocs étaient négociés. Un contrat liait en particulier Istion à deux usines soviétiques mais les responsables vietnamiens privilégiaient des échanges rémunérateurs évitant les équivalences monétaires : par exemple des chemises (dont la valeur unitaire était d'un ou deux roubles) contre des instruments de cuisine électriques introuvables au Vietnam et revendus avec un bénéfice confortable. De cette période reste par exemple un expert étranger désormais installé à son compte et faisant des va-et-vient entre son pays et le Vietnam. Istion produit désormais pour l'exportation vers des pays capitalistes du nord et du sud suivant les contrats et les commandes d'intermédiaires avec de grandes variations selon les années en raison des ruptures occasionnées par l'envahissement des "faux", copies dans lesquelles excellent les ouvriers. L'entreprise a assuré principalement sa compétitivité par la simple vente de sa main-d'œuvre qualifiée à moindre coût : tissus, fils, machines, modèles sont importés et la qualité est contrôlée non seulement par les cadres locaux mais aussi par des experts étrangers ressortissant ou non des pays commanditaires, par exemple par un bangladeshi travaillant pour une entreprise d'un autre pays asiatique, qui s'est installée dans le quartier. Depuis 1990 et l'amplification de ce marché, il va de soi que l'intensification du travail et l'accélération des cadences se font de plus en plus dures,

requérant des femmes jeunes, à la santé robuste et à l'endurance affermie.

Franchissons maintenant les grilles mobiles qui séparent les bâtiments industriels de la zone résidentielle qui ne bénéficie d'une alimentation électrique sans interruption que depuis 1990. Le visiteur découvre à sa gauche une crèche remarquablement entretenue où quelques équipements de jeu ont récemment été mis à la disposition des enfants : le lieu bruisse des piaillements joyeux et des cris des bambins aux habits colorés encadrés par des puéricultrices avenantes et diplômées qui ne cessent de dénoncer l'ignorance et la mentalité attardée des vieilles ouvrières qui autrefois étaient en charge de la crèche. Le paiement de cent dix mille *dôngs* (peu élevé par rapport aux tarifs pratiqués à Hanoi) inclut trois repas quotidiens dont les quantités sont soigneusement mesurées en fonction de l'âge sur d'immenses cahiers par une comptable d'environ cinquante ans, qui a accepté avec bonne humeur sa rétrogradation à ce poste, en raison de son âge.

Face à cette crèche se situe l'hôpital où se pressent hommes et femmes souvent encore en uniforme, fatigués, attendant tristement la consultation. Il a remplacé l'ancien dispensaire beaucoup plus vaste et placé au centre du quartier. Ce dernier a connu jusqu'à quarante employés – médecins et infirmiers – et cinquante lits d'hospitalisation : ceux-ci étaient surtout utilisés pour les "stages de récupération" offerts, après sélection, aux nombreux ouvriers trop affaiblis par le manque de nourriture et auxquels était donné pendant une ou plusieurs semaines une triple ou quadruple ration pour les remettre sur pied. Ceux-ci pouvaient alors soit rester à l'hôpital soit rentrer dormir chez eux après le repas du soir. La situation de pénurie globale et entre autres de médicaments, conduisit Minh à promouvoir dès 1982 l'emploi de plantes médicinales dont il concoctait lui-même les préparations en sirop et comprimés. Fils d'un

"médecin traditionnel" classé en 1954 dans la catégorie de "paysan moyen", et lettré en chinois, Minh, formé à l'acupuncture qu'il pratique à l'hôpital comme dans son cabinet privé, est resté attaché comme beaucoup à cette branche spécialisée de la médecine et quotidiennement il prend les remèdes et fortifiants qu'il se prépare. Il garde des années de famine qui sévirent dans le quartier comme partout une mémoire intacte, sorte de référence constante en regard des transformations présentes, qu'il tient en particulier à me faire régulièrement percevoir. Depuis 1990, l'hôpital ne dispose plus que de quatorze employés – dont six médecins qui en assurent souvent eux-mêmes et avec peu de distinction hiérarchique apparemment – l'entretien. Une grande propreté règne dans les différentes salles de ce bâtiment d'un étage, conformément aux expéditions dans le quartier, le lundi matin, de toute l'équipe médicale chargée de faire respecter l'hygiène par les habitants, dont les fautes sont traquées. Minh, avec sa bonne humeur constante sème dans l'hôpital un climat de plaisanteries propice à étouffer l'apparition de tenaces rancœurs.

Une pièce avec plusieurs lits fut libérée à mon intention dans cet hôpital pendant toute la durée de l'enquête, avec comme premier souci affiché de nous permettre à moi et à mes compagnons de nous reposer durant la sieste, à l'instar de l'ensemble du personnel médical et de nous préparer du thé. Pouvant recevoir qui je souhaitais, tranquillement mais sous les yeux de tous, elle fut fort utile en particulier dans un premier temps pour discuter avec ceux qui n'habitaient pas le quartier et qui, après le travail, repartaient dans toutes les directions. Loin d'être neutre, cette alliance avec un dispositif interne de contrôle, dont l'axe essentiel est l'octroi des congés de maladie, a été fructueuse sur le long terme : dénonciations et plaintes se sont multipliées dans un contexte de personnalisation des relations avec les gens qui ont

cherché à me montrer sous un jour très cru le pouvoir médical dans l'entreprise. Au-delà de ces considérations épistémologiques, cette alliance fut la seule opportunité d'inscrire ma présence au départ ; l'hospitalité toujours souriante de mes hôtes et l'appropriation de cette petite pièce constituèrent une sorte d'enveloppe protectrice dans un environnement où les embûches pouvaient sembler certains jours bien décourageantes.

Quelques pas après l'hôpital, se substituant aux fonctions de l'ancienne cantine, de petites échoppes privées se sont installées dans des logements ou ont été simplement plantées dehors sur des tables minuscules : une majorité d'ouvriers viennent s'y restaurer très rapidement de quelques portions simples et toujours froides, le réchauffement des plats sur des sortes de fourneaux miniature à charbon de bois coûtant quelques *dôngs* de plus et surtout entraînant une surcharge de travail qu'il ne vient guère à l'esprit de réclamer sans doute par habitude. C'est dans l'une ou l'autre de ces échoppes que je prenais quotidiennement des déjeuners frugaux souvent composés de légumes et de viande hachée cuite dans des feuilles.

Rassemblant à peu près huit mille familles, le quartier a une dimension communautaire endogène indéniable, résultant de la conjonction dense des rapports d'alliance, de parenté, de travail et de résidence. Dans l'esprit de tous il s'apparente à un "village professionnel", selon l'expression utilisée pour désigner les usages locaux de spécialisation artisanale des collectivités rurales. Peuplé de "petits travailleurs infatigables", il surprend tout d'abord par l'intense activité qui y règne, le bruit des machines à coudre se répandant dans les rues et les ruelles où des hommes et des femmes de tout âge transportent continuellement en peinant d'énormes ballots de vêtements ou de tissus sur de vieilles bicyclettes rouillées. Grands ou petits, les ateliers privés sont

innombrables, offrant des tâches de survie aux chômeurs, aux malades, aux licenciés et aux personnes âgées jusqu'à leur dernière extrémité... Ce qui faisait dire avec fermeté à une ancienne dirigeante de l'organisation des femmes vivant dans l'opulence mais très atteinte dans son statut par le divorce de sa fille ouvrière d'avec son conjoint héroïnomane, que les "pauvres sont paresseux et pas si pauvres que ça", reflétant là une opinion partagée maintes fois entendue suivant laquelle "les pauvres sont bêtes et que c'est la cause unique de leur pauvreté".

L'architecture du quartier présente un aspect bigarré où se mêlent toutes les strates d'habitat individuel et collectif, selon les périodes historiques, russes et chinois ayant laissé leurs marques dans de sombres bâtiments délabrés aux conceptions collectivistes effrénées, à la mesure de ces immenses couloirs sinistres distribués en pièces de quelques mètres carrés où chaque famille doit s'entasser ; cuisines et salles dite euphémiquement d'eau – elle ne parvient que rarement à monter les étages – étaient situées aux deux extrémités. Ces immeubles furent réservés dans les années soixante, soixante-dix aux cadres, les étages les plus élevés symbolisant l'ascension hiérarchique. Depuis 1990, Istion s'est retiré de leur gestion et l'entretien en est laissé à leurs occupants qui sont aujourd'hui les plus infortunés des habitants et ne peuvent donc guère s'en préoccuper. En effet, ici comme dans la capitale, les prix du terrain ont considérablement augmenté avec des hausses et des baisses temporaires et tous ceux qui ne disposaient pas de sommes d'argent suffisantes n'ont pu en acheter alors que les anciennes petites maisons au toit de tuiles en pente – qui abritaient autrefois les membres des couches inférieures aux nombreux enfants de l'entreprise – ont acquis du fait de la surface de leur emplacement une grande valeur : elles sont aujourd'hui de plus en plus rares, les familles ayant

économisé au maximum pour édifier de nouvelles résidences. Si l'ensemble de ces ventes, transactions et/ou échanges sont en principe illégaux puisque le terrain comme les bâtiments appartiennent à l'entreprise, ils sont néanmoins monnaie courante dans l'enceinte d'Istion comme d'ailleurs dans la majorité des villes vietnamiennes du nord. Ils ont débuté vers 1990, date où Istion a cédé – contre des sommes qui paraissent aujourd'hui modiques mais supposaient néanmoins un capital – les droits d'usage des différents types d'habitation à leurs occupants : en fonction de leurs disponibilités d'argent, les familles sont alors restées dans leur logement ou ont acquis des maisons avec de vastes terrains que leurs occupants ne pouvaient acheter et dont elles ont pu revendre par la suite une partie. La spéculation sur le terrain s'est généralisée. Istion a d'autre part proposé aux habitants des immeubles collectifs de rendre leur pièce contre cinquante m<sup>2</sup> de terrain nu ; encore une fois faute d'argent et redoutant donc de se retrouver sous une tente pendant des années, peu de gens ont fait ce choix hasardeux mais à long terme très profitable. Ainsi ont été transformés en objets marchands terrains et habitations alors que le droit de propriété restait dans les mains des institutions publiques ; ce phénomène illustre de façon exemplaire l'endogénéisation très particulière des logiques capitalistes dans le contexte politique régnant : c'est le droit d'usage qui est acheté, mais aussi le droit de vente en supposée pleine propriété, l'institution représentante de l'Etat disposant d'une toute puissance curieusement effacée dans la subjectivation des deux partenaires du rapport marchand partageant la même représentation et une relative confiance dans la pérennité des termes de leur négociation. A ce propos on devine néanmoins les difficultés qui ne manqueraient pas de se présenter si l'un des acteurs était un allochtone... Ces difficultés sont par



ailleurs bien réelles pour l'installation des entreprises étrangères et des *joint ventures*...

Fermons cette parenthèse et revenons aux différents types d'habitation qui s'enchevêtrent et tout d'abord aux immeubles collectifs où depuis l'inflation du prix du terrain, ce sont les pièces du rez-de-chaussée qui ont été valorisées, comme partout encore une fois, la construction d'extensions augmentant la surface occupable s'étant généralisée, et ce tout d'abord pour faire de petits commerces de produits d'usage quotidien qui se jouxtent mais aussi des cafés et des bars de karaoke, des points de ventes de films vidéo et de quelques plats préparés ou de yaourts qui ont fait leur apparition et sont de plus en plus prisés. Vus de la rue et du bas, les immeubles collectifs peuvent donc malaisément être identifiés tant s'accumulent appentis et annexes de toute sorte mordant de plus en plus sur l'espace public rétréci. Les urbanistes parlent de "bidonvilles verticaux" et de "prothèses"<sup>26</sup>. En effet, aux étages supérieurs, des extensions de moindre taille sont aussi réalisées sur des bases sans doute moins bancales qu'il ne semblerait sous la forme de balcons recouverts. Tandis qu'au rez-de-chaussée des familles de plus en plus nombreuses ont acheminé l'eau jusqu'à leur pièce pour profiter de toilettes personnelles, un tel projet reste peu envisageable dans les étages compte tenu de l'état et de la structure des immeubles qui offrent un spectacle de désolation rarement atteint si on les compare à d'autres en centre ville plus confortables où de telles accommodations ont pu être mises en place. C'est pourquoi les points d'eau collectifs du quartier sont toujours très utilisés : on vient y remplir de lourds seaux, y faire la lessive mais aussi s'y laver les cheveux, y baigner les enfants... A leur proximité, des planches de bois ont été installées pour que les ruelles

---

<sup>26</sup> Hanoi, Les cahiers de l'IPRAUS, Edition recherches/IPRAUS, 2001.

inondées et boueuses ne présentent pas trop de risques de glissades, dans un environnement général où les évacuations sont plus ou moins mal bricolées.

Entre les étages des immeubles collectifs, les pièces ont été souvent échangées, vendues, revendues ou sont encore louées aux ouvriers précaires qui y vivent à plusieurs dans des lits superposés. Cependant les vieux couples de retraités qui abritent leurs enfants et petits-enfants dans des sortes de mezzanines à un mètre du plafond et qui n'ont pas quitté leur pièce depuis plusieurs décennies ne sont pas rares. Peintures incolores écaillées, plaques de plâtre et de crépis qui tombent en masse sous l'effet d'une humidité rampante et glaciale les mois d'hiver, absence de lumière forment le décor désastreux des parties communes et des couloirs où, devant chaque pièce dont la porte est fréquemment grillagée, sont déposés ces petits réchauds au charbon de bois servant aux femmes à préparer la cuisine. La peur des vols se reflète aussi dans le fait de monter les vélos dans sa pièce d'habitation, les escaliers ayant été aménagés à cette fin par une rampe au milieu. Contrastant avec ce qu'il faut bien nommer une désolation ambiante, l'intérieur des pièces est généralement aussi bien tenu que possible, l'enjolivement étant néanmoins réduit à une peinture nette lorsque les moyens financiers le permettent. Télévision, lit et placard ancien de bois ou plus récent de formica composent l'essentiel du mobilier. Fauteuils du style de ceux des hôtels d'Etat de 1950 à 1990, ou encore canapé de skaï plus moderne et table basse constituent un relatif luxe pour les visiteurs à qui l'on offre le thé vert. Certaines pièces ne disposent que de nattes. Les vêtements sont accrochés à des clous le long des murs ou sur des fils. Ces immeubles témoignent d'une époque où les pénuries furent en partie partagées et ils sont souvent éloignés de plus de cinq cents mètres des toilettes collectives maculées d'excréments permettant à une dizaine de personnes de se

soulager simultanément. La décrépitude de ces immeubles revêt un aspect d'autant plus accablant que leurs habitants voient impuissants le microcosme du quartier changer rapidement sous leurs yeux, sans qu'ils puissent accompagner des évolutions dont ils se perçoivent de plus en plus tenus à l'écart.

En effet, si quelques familles restent dans leurs vieilles maisons au toit de tuiles, au moins jouissent-elles d'une cour plus ou moins petite en fonction des parcelles de terrain qu'elles ont vendues. Ces courettes semi-rurales au moindre rayon de soleil paraissent souriantes en regard de la triste grisaille des immeubles collectifs où l'enfermement dans la promiscuité est inescapable. A l'exception de ces deux vestiges édifiants d'une politique de logement dont il faut malgré tout apprécier à leur juste mesure les efforts qu'elle a consentis alors que beaucoup d'entreprises offraient bien moins si ce n'est rien à leurs employés, un peu partout ont surgi dès 1990 dans le quartier de nouvelles habitations individuelles d'un ou plusieurs étages, comprenant une pièce bien carrelée par étage et des escaliers toujours raides. La construction de ces maisons absorbe prioritairement aux dépens de l'alimentation, les économies familiales et les ressources fournies par des membres de la parenté exilés définitivement ou partis dans le cadre "d'exportation de la main-d'oeuvre" que l'Etat continue à pratiquer. Ces maisons représentent actuellement les signes du succès obtenu dans une compétition à laquelle chacun participe et confronte son destin. Il en résulte que le quartier ressemble de plus en plus à un chantier permanent très bruyant où s'épuisent les travailleurs précaires du bâtiment qui se vendent à la journée, outils sur l'épaule et vêtements déchirés, sur des marchés bien localisés dans l'agglomération de Hanoï. Les dimensions de ces maisons neuves sont variables et elles comprennent deux, trois, quatre ou cinq pièces.

Une ruelle peu éloignée de la route nationale à l'une des frontières du quartier, se distingue nettement par l'importance des constructions, leur luxe tapageur et la modernité agressive de leurs équipements d'origine étrangère. Des responsables syndicaux qui ont accédé à des fonctions de direction résident là. Cette ruelle, non pavée et encore boueuse offre un raccourci saisissant des avancées d'une ascension économique et sociale dont les ressorts résident dans des critères politiques ; la dernière en date de ces bâtisses – que j'ai vue s'élever au cours des deux années d'enquête – dépasse de loin toutes les autres par son faste très "kitch" et ressemble à un petit palais dans un environnement où beaucoup vivent encore à cinq ou six dans dix m<sup>2</sup>. Le rez-de-chaussée de cette somptueuse résidence est en partie un atelier où de nombreux tâcherons s'activent sur des machines neuves. Une différenciation sociale devenue ostensible dans l'accès aux biens de consommation s'est donc très rapidement installée dans le quartier où voisinent des modes de production variés allant du petit atelier à l'usine privée et à l'entreprise d'Etat. Tous les dispositifs de reproduction y coexistent : école primaire, crèche, hôpital, centre de formation professionnelle, commerces de tous genres et même un marché qui s'y tient quotidiennement pour les denrées fraîches avec des vendeurs ambulants de toute sorte. Les appareils de contrôle y sont tout aussi vigilants que dans le cadre de travail : parti et organisations de masse (syndicat, jeunes et femmes) quadrillent le quartier divisé en unités résidentielles comportant chacune son comité, présidé par un chef, souvent retraité de l'armée. Ce champ social est rendu encore plus cohésif par l'interconnaissance qui lie les générations et s'est concrétisée dans des alliances et des relations de parenté. Chacun est en permanence sous les regards de tous et pas seulement de ses supérieurs. Emploi fragmenté, cohabitation et domination font d'Istion une

institution totale dont l'emprise polysémique s'est innervée dans les subjectivités, la personnalisation incontournable des relations constituant le véhicule de l'incorporation des rapports. Selon quels processus et à quel prix cette institution totale a atteint une performance économique saluée de toute part dans le contexte actuel d'ouverture au marché ? Comment est appréhendée par les acteurs une hiérarchisation de plus en plus polymorphe qui s'exhibe dans l'espace communautaire ? Quelles sont les logiques qui aujourd'hui conduisent à travailler à Istion ou à abandonner cet emploi ? à rester dans le quartier ou à le quitter ? Telles sont quelques-unes des questions que ne manquera pas de se poser le lecteur.

#### **LA COMPAGNIE... L'UNITÉ LA PLUS PERFORMANTE**

En janvier 2000, la Compagnie de confection ... a obtenu le prix d'or des normes vietnamiennes sur la qualité, ainsi que le certificat international ISO-9002.

En 1999, celle-ci a conservé sa part sur les marchés traditionnels en Europe, au Japon et en Corée du Sud, et a trouvé de nouveaux débouchés comme le Canada, les Etats-Unis, le Panama. Plus particulièrement, pour développer le marché intérieur, elle a réorganisé son réseau de magasins dans les grandes villes de Hanoï, Hô Chi Minh Ville, Ha Long.

Ce faisant, elle a élevé son chiffre d'affaires en 1999 à 148,07 milliards de dôngs, dont 120,206 provenant de ses exportations. L'augmentation est de 32,64% par rapport à 1998. Elle a assuré l'emploi aux 4500 cadres et ouvriers, soit un revenu mensuel par personne de 1,3 million de dôngs et s'est classée au rang des entreprises les plus performantes de la Compagnie générale du textile et de la confection du Vietnam. En 1999, elle a investi 37,25 milliards de dôngs pour accroître sa capacité de production, améliorer la qualité de ses articles, rénover ses équipements et ses technologies, conformément aux normes internationales. Elle a en outre contribué pour plus d'un milliard de dôngs aux politiques sociales, offert des étrennes aux bons élèves, enfants de ses employés, des secours aux sinistrés des inondations du Centre, des moyens de vivre à plus d'une vingtaine de mères-héroïnes, des dons aux victimes de la dioxine. A l'heure actuelle, 70 magasins de ... ont été ouverts dans le pays et ont permis de populariser la marque. Son développement rapide et soutenu est le fruit d'un processus de travail solidaire unifié et réalisé par étapes de son personnel. Au cours des dizaines d'années d'édification et de développement, elle a reçu du gouvernement 30 médailles de mérite. *"La qualité des produits et des services avant tout"*, telle est la devise de la compagnie...



2 .

## **La production d'une collectivité captive**

La subsumption par le politique des qualifications, des statuts et des possibilités de promotion dans les champs de travail sous les régimes communistes est une règle bien connue qui se présente comme la simple déduction d'une rationalité globale érigeant la domination du parti dans toutes les sphères de la société. L'application de cette règle connaît cependant des formes variées et plus ou moins sophistiquées. Ainsi, au Laos, l'appartenance au parti et le mérite politique conduisaient directement à des postes de supériorité hiérarchique dans l'entreprise avant les réformes économiques mais aussi parfois après. Le système mis en place par Istion dans la période actuelle montre par contre une réelle élaboration des liens entre production et politique. Des plus petites unités que sont les équipes jusqu'aux usines spécialisées dans un produit (chemise de telle ou telle marque, repassage, etc.) qui sont autant de départements de l'entreprise et jusqu'à la direction elle-même, l'ensemble de l'appareil productif est placé sous la surveillance de comités emboîtés, chacun étant composé nécessairement de quatre membres : le chef du parti, le chef de l'organisation des jeunes, le chef du syndicat et l'agent responsable (chef de sous-équipe, d'équipe, de département, d'usine, directeur général, etc.), ces trois dernières personnes devant être membres du parti, dès le palier le plus inférieur. Ce "comité des quatre" – ainsi qu'il sera désormais mentionné pour faciliter la lecture – a pour tâche essentielle l'organisation pratique de la production mais aussi l'estimation mensuelle

des capacités des ouvriers et des employés sur lesquelles s'indexe leur bonus qui constitue la part majeure de leurs rémunérations, le salaire de base étant minime (le Smic a été porté à cent quarante-quatre mille *dôngs* en 2001).

La productivité individuelle est mesurée en quatre catégories A, B, C, D qui correspondent respectivement à l'obtention de 100 %, 80 %, 60 %, 30 % du bonus, après que le "comité des quatre" ait fixé le barème du temps de travail pour chaque produit particulier. Les jours de congé de maladie autorisés par mois sont, mis à part le cas de détérioration du matériel qui doit être remboursé par l'ouvrier, un des critères principaux du classement en A, B, C ou D, dès lors que les normes de productivité (selon l'équation produit/minute) établies par le "comité des quatre" sont remplies. Ainsi pour les jeunes célibataires et les hommes, une seule journée de congé de maladie est acceptée en A, un jour et demi refoule en B, deux jours en C et plus en D. Pour les mères d'enfants de un à deux ans deux jours sont permis en A, mais seulement un jour et demi lorsque les enfants sont âgés de deux à six ans et un jour lorsqu'ils ont plus de six ans ; la prise de congés de maladie plus longs diminue progressivement le bonus jusqu'à sa suppression au bout de cinq jours. Ce contrôle mensuel de la main-d'œuvre se concrétise tous les six mois dans une mise en concurrence généralisée des ouvriers, des équipes et des usines/départements par un calcul de points : A, B, C, D, équivalent à quatre, trois, deux, un points et celui qui reste six mois au niveau A gagne vingt-quatre points. Ces points permettent l'obtention de la distinction du "meilleur ouvrier" en fonction des quotas attribués par la direction aux différentes usines en compétition. Lorsque deux individus se retrouvent avec un nombre équivalent de points, "l'enthousiasme" au travail, euphémisme utilisé pour désigner l'activisme dans le parti, le syndicat et l'organisation



des jeunes, les départage. La sélection des "meilleures équipes" correspond à un nombre supérieur de "meilleurs ouvriers" mais surtout au dépassement des quotas de production. Le prix "d'équipe héroïque" n'a pas été attribué récemment mais deux équipes l'ont gardé à vie.

Ce système d'émulation appliqué à l'ensemble de l'entreprise s'inscrit dans une logique globale de l'héroïsme<sup>27</sup> comme régime de valeur individuelle et collective, directement issu des choix politiques de mobilisation durant les guerres contre la France et les USA mais aussi plus récemment contre la Chine ; la mère-héroïne ayant sacrifié plusieurs fils et son mari sur l'autel de l'indépendance de la patrie en est la figure de proue, que, néanmoins, les maigres subsides de l'Etat ne parviennent pas le plus souvent à arracher à la misère. Appliqué à la productivité dans le travail cet héroïsme quotidien place chacun devant la nécessité de maintenir le rythme de son activité politique et celui de son travail : dans cet étau – le corps politique et le corps personnel – la moindre défaillance entraîne une sanction pour soi et les siens, impliquant une perte de ressource. En effet, tout d'abord une journée de congé de maladie doit officiellement être accordée par un médecin du petit hôpital de l'entreprise et les médecins, comme les ouvriers, sont loquaces sur les enjeux qu'elle cristallise. Ainsi, le directeur Minh et la sous-directrice du centre de santé, membres du parti avec lesquels j'ai noué des liens personnels très chaleureux, n'ont eu de cesse de réhabiliter face à moi une dignité professionnelle qu'ils craignaient de voir en permanence mise en cause par les accusations des ouvriers avec lesquels je m'entretenais journallement : en niant avec force céder aux ordres des responsables d'usine, interdisant

---

<sup>27</sup> B. de Treglodé, 2001 : *Héros et révolution au Vietnam 1948-1964*, L'Harmattan.

toute absence pour maladie lors des nombreuses périodes d'urgence de production liée aux délais fixés par les commanditaires, ils révélaient avec acuité la dépendance dans laquelle ils se situaient et la régulation en usage du système de production requérant une main-d'œuvre jeune, forte et idéalement toujours en excellente santé. De leur côté, les ouvriers, m'ayant dans un premier temps assimilée à l'instance d'autorité politico-productive de l'hôpital, hésitèrent longtemps à parler ouvertement des dilemmes qu'ils affrontaient et ce fut précisément dans le quartier où résidait Minh que les discours se firent les plus précis.

J'ouvre ici une brève parenthèse sur l'enquête qui permettra dès maintenant au lecteur de se repérer dans les différents espaces sociaux qu'il va être conduit à parcourir. Au bout de trois mois de présence quotidienne dans le quartier-ghetto d'Istion, le service de sécurité de l'entreprise, c'est-à-dire sa police privée, exerça des pressions de plus en plus ostensibles pour prohiber toute rencontre avec une partie de ceux qui étaient dénommés les "catégories négatives", regroupant d'un côté les "drogués" et les prostituées, de l'autre de nombreux hommes jeunes ou d'âge moyen qui avaient volontairement quitté l'entreprise. Dans le premier groupe, j'étais invitée à rencontrer les héroïnomanes considérés comme des déchus inoffensifs. Par contre on voulait m'interdire l'accès à ceux du second groupe dont le témoignage était soupçonné – à juste titre d'ailleurs – d'être particulièrement dangereux pour l'image de l'entreprise face à un regard étranger. Cette situation très instructive de blocage de l'investigation fut levée par Minh, médecin-chef de l'hôpital qui prit l'initiative de m'introduire au comité populaire du district devant lequel il se porta garant pour que je sois autorisée à enquêter dans son groupe résidentiel distant d'un km environ d'Istion et où habitaient de nombreuses familles de travailleurs de l'entreprise, aux côtés

de celles d'employés d'autres établissements industriels. C'est dans ce champ social, matériellement et symboliquement éloigné du centre du pouvoir et des organes de surveillance de l'entreprise que les langues se dénouèrent sur les rapports institutionnels que focalisait l'obtention des congés de maladie. Minh et son équipe furent dénoncés pour leur soumission fréquente aux responsables d'usine, alors même que de l'avis de tous, le médecin-chef m'avait amenée dans son quartier pour que "la vérité soit dite", celle précisément qu'il était supposé impossible d'énoncer sur son lieu de travail et à laquelle un jour incidemment Minh fait une allusion voilée qui me surprend, me déclarant, sans aucune raison visible que "Voltaire a dû jurer dans une église qu'il croyait aux génies pour ne pas avoir le cou coupé". Exerçant dans son cabinet privé à son domicile, il lui fut d'autre part imputé de se faire rémunérer là et non à l'hôpital pour donner des autorisations officielles de congés de maladie.

De fait, la maladie – sous sa forme reconnue comme méconnue – hante de façon obsessionnelle les employés et polarise leur angoisse avec d'autant plus de prégnance que des contrats de courte durée ont remplacé les anciens statuts de permanent ; du haut en bas de l'échelle hiérarchique on en salue l'institutionnalisation car elle augmenterait "l'esprit de travail et pousserait l'ouvrier à l'effort". Mais dans ce nouveau contexte, la maladie, lorsqu'elle dure, est un motif sans recours possible d'élimination de l'emploi. Elle concrétise de façon aiguë le système politique de production de l'entreprise, ouvrant la voie à une culpabilisation d'autant plus profonde que l'héroïsme reste un modèle intériorisé et que l'émulation est acceptée et suscite des vocations effrénées chez les jeunes et particulièrement les jeunes femmes. Chacun est amené à aller à l'extrémité de ses forces, étouffant la douleur et minimisant l'importance des

symptômes, dans l'espoir d'une fin spontanée du mal. Une simple sciatique devient ainsi le nœud d'un drame intérieur insoluble. L'auto-exploitation du corps en outil de travail est une conduite ouvrière transculturelle bien repérée en particulier dans l'Europe industrielle de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ; les comportements de la population d'Istion représentent pourtant dans ce domaine un dépassement certain et assez extraordinaire dont la source provient d'une structure de totalisation où l'hégémonie politique se fonde dans la conscience de soi et d'un entre-soi oppressif qui condamne sans appel la déficience par rapport à une norme autant imposée que coproduite.

Les conditions générales des soins dans les hôpitaux où le centre de santé d'Istion transfère les malades dans les cas graves, constitue un autre facteur déterminant de l'anxiété des employés : des "enveloppes" (d'argent) sont nécessaires à chaque étape et pour toutes les catégories de personnel – chef de service, médecin, infirmiers, etc. – qui, dans le cas où le montant ne leur paraît pas suffisant – peuvent tout simplement refuser de prendre en charge le malade. L'hôpital ruine ainsi de nombreuses familles condamnées à des emprunts au taux d'intérêt élevé et affolées par les menaces proférées par le personnel de l'hôpital d'une mort prochaine de leur parent si elles ne se soumettent pas aux demandes d'argent. Un vieil homme préfère ainsi se laisser mourir que de se soigner au prix de la vente du seul héritage à transmettre à ses enfants : une télévision ; sa femme, malade, élevant seule ses deux enfants, s'effondre en larmes en se remémorant la dernière année de vie de son mari et en montrant le poste, consacrant "une vie de chien" selon son expression. L'hôpital général de la zone d'implantation d'Istion a de surcroît une réputation particulièrement désastreuse. Les récits sont dans ce domaine aussi tristes que nombreux et je donnerai quelques exemples qui restituent le

contexte d'émergence des narrations : celui-ci est particulièrement significatif dans une conjoncture où l'exemplarité idéologique se heurte inévitablement à l'expérience concrète et où la gestion de la schize qui en découle incombe à l'individu comme une lourde tâche lorsqu'il se retrouve face à un étranger l'orientant vers une délivrance de "vérité" inhabituelle, contradictoire et finalement impossible tant elle fait exploser les injonctions et la répression.

Un matin, après un rendez-vous manqué, je suis arrêtée au cours d'une déambulation sans but précis, par un vieux couple d'ouvriers retraités qui tiennent un de ces innombrables petits cafés qui parsèment les ruelles du quartier d'Istion. Invitée à boire un thé, je passe là deux heures à discuter avec les quelques personnes qui s'y assoient un moment. Parmi celles-ci Ty est le plus bavard et s'attarde, interpellant sur ses thèmes astrologiques ma première collaboratrice sur laquelle quelques mots sont nécessaires : fille d'ouvriers de coopérative, retraités sans pension comme tous les travailleurs de ce type d'établissement, documentaliste dans un institut de recherche qui ne lui demande que d'assister à quelques réunions mensuelles, guide pour touristes pour s'assurer un revenu, elle est particulièrement mal à l'aise dans son travail avec moi, que lui a proposé l'un des employés administratifs, membre du parti de l'institution vietnamienne qui est partenaire de la recherche. S'apprêtant à devenir elle-même membre du parti à trente-cinq ans, elle est souvent crispée par le spectacle qu'offrent les habitants du quartier, qui lui paraît peu flatteur pour son pays mais surtout systématiquement déroger à celui qu'un étranger devrait avoir le droit d'observer. Dans le même moment, attentive et souvent très émue, elle se laisse aller à des confidences. Elle me quittera volontairement au bout de trois mois, de plus en plus gênée par la teneur des

récits qui nous sont adressés et s'avouant incapable de décider de la ligne politique qu'elle peut ou non franchir en dépit d'un certain humour ; ainsi alors qu'elle a pris dans ses bras le bébé d'une de nos interlocutrices, qui se soulage sur ses genoux, elle s'exclame : "voilà au moins une chose que le gouvernement ne peut pas interdire".

Ce jour-là, dans l'atmosphère détendue du café au fond duquel sur un mur trône un autel des génies – le seul que j'ai remarqué de toutes mes visites durant un an dans le quartier d'Istion – elle est prise à partie par Ty, très sûr de lui, et ne peut se dérober à son souhait de nous emmener chez lui pour – dit-il – parler plus calmement. Ty, âgé de quarante-six ans, à la haute stature, se tient quotidiennement en face de ce café où il propose ses services de barbier, glace, peigne et rasoir étant accrochés à un mur extérieur. Sa maison est une sombre pièce de terre battue d'environ sept/huit m<sup>2</sup>, à laquelle on accède par un petit chemin boueux. Une caisse qu'il fait mine de vaguement épousseter sert de banquette sur laquelle nous nous asseyons. Un lit, un réchaud à bois, un garde-manger, un réfrigérateur en mauvais état et un petit bureau neuf pour son jeune fils, composent le mobilier. La pluie et la froideur de l'hiver à Hanoï répandent une humidité si glaciale que Ty veut absolument nous offrir en cadeau des anoraks qu'il a fabriqués autrefois pour un atelier privé et dont nous nous recouvrons prestement. En contraste avec sa verve antérieure, par bribes décousues, il raconte son histoire. Il est soudain très humble, car, dit-il, il n'est pas "prévu dans le plan de l'enquête" ; il mêle des éléments réels à des incursions probablement mythomaniaques qui désignent précisément ce qu'il ne peut parvenir à penser et à formuler. Ayant participé à la résistance, ses parents ont terminé leur carrière à Istion comme chef de département pour sa mère et chef des "gardes de sécurité" pour son père, positions de responsabilité dont il affirme qu'elles n'impliquaient aucune des différences

hiérarchiques observables aujourd'hui entre "ouvrier" et "chef". Ses frères ont tous monté une "affaire" et l'un habite une maison voisine au carrelage étincelant et à l'opulence tapageuse ; lui seul a accepté d'être embauché à Istion où il est rentré en 1975. Le terrain des parents à la mort du père a été divisé entre les cinq enfants et depuis 1995, date de son arrêt de travail dans l'entreprise, il s'est réfugié dans son petit domicile actuel. Il était alors ouvrier de quatrième grade dans une échelle qui en comprenait sept, mais seulement six aujourd'hui, le cinquième étant le palier décisif avant la promotion au grade de chef d'équipe qui commande l'appartenance au parti. Notons rapidement à ce propos que le passage d'un grade à un autre suppose la réussite d'un concours auquel chacun peut se présenter, – en théorie – après deux, trois ou quatre années dans le même grade selon les périodes. Le concours pour le quatrième grade suppose explicitement la sélection préalable par le "comité des quatre". L'épouse de Ty est elle-même ouvrière de quatrième grade et fait vivre le ménage avec son salaire.

Écoutons Ty narrer cet événement personnel de rupture avec l'entreprise qu'il tend à neutraliser imaginairement par l'exhibition de la réussite de sa fratrie : "nous n'étions pas riches, nous n'avons pas pu aller à l'école sauf un de mes frères qui a eu le degré rouge à polytechnique ; avec ce degré d'honneur il aurait dû aller en Russie, il avait été choisi mais il est parti à la guerre. Mes frères sont riches maintenant, ça dépend de la chance, moi je n'ai aucune prospérité. Mais j'attends l'opportunité, j'essaie de faire de mon mieux. Quand j'ai arrêté le travail, le directeur général, monsieur X, voulait que j'aie présenter les modèles à Taiwan. J'étais très qualifié, très apprécié, mais j'ai eu une maladie chronique, alors j'étais affaibli, j'ai dû arrêter. C'était une maladie respiratoire, quand le temps change, je ne peux plus respirer. Pendant vingt ans à l'usine j'étais obligé de prendre des

congés de maladie mais c'était très difficile car il y avait les demandes urgentes et ma qualification très élevée m'interdisait d'en prendre trop. Mon chef d'équipe était très bon avec moi, jamais je ne refusais ce qu'il me demandait pour le travail..., mais avec la maladie ça a été de plus en plus dur... parfois je devais prendre dix jours de congé de maladie. Malgré tout je suis toujours resté en A. Le classement A, B, C, D, c'est très bien, ça limite les paresseux et les responsables connaissent les bons travailleurs, les travailleurs courageux et moi j'étais un bon travailleur toujours de niveau A. Cette méthode de contrôle c'est excellent. Moi, si j'étais cadre je la reprendrais car le problème c'est que des ouvriers utilisent les congés de maladie pour se reposer, pour jouer et il faut les contrôler ; les cadres connaissent les paresseux et les bons travailleurs. Une fois j'ai eu neuf mois de congé maladie, mais comme j'étais un très bon travailleur et que tout le monde m'aimait, j'ai décidé moi-même d'arrêter le travail. Le directeur général m'avait proposé de continuer, de réfléchir mais j'ai compris que je ne pouvais plus assumer ma tâche complètement alors je suis parti et quand mon père est mort, le directeur général est venu nous voir, mon père était aimé et respecté. Mais on le sait, travailler à Istion c'est travailler pour quelqu'un et c'est rester pauvre. Mes parents ont travaillé là depuis la fin des années cinquante, ils étaient très simples. Ce que je voudrais, c'est que mon fils soit plus grand, plus gros, je le force à manger, je lui donne des vitamines, je veux qu'il aille à l'école ; moi j'aurais toujours voulu faire du business comme mes frères, mais j'attends ma chance pour réussir. J'aimerais louer une boutique à Hanoï comme coiffeur, mais c'est trop cher. Là où je suis ce n'est pas bien et l'emplacement est important. Je voudrais améliorer les conditions de vie mais la guerre c'est plus facile que le business. Le business c'est si difficile. Mes amis sont riches



maintenant j'aimerais être riche comme eux et je sais que j'ai le bon âge pour réussir. Mais je ne veux pas emprunter à mes frères, avoir des dettes et ici je ne peux même pas travailler pour eux, je n'ai pas la place des machines".

Banal est le cas de Ty qui a reçu en échange d'un renoncement à toute pension de retraite, quelques milliers de *dôngs* en quittant Istion après vingt ans de travail et qui, malade et sans aucune ressource pour se soigner, s'invente des projets qu'il sait irréalisables ; il illustre de façon acérée les modes d'incorporation partagés de l'héroïsme politico-productif de l'entreprise qui constitue la maladie en faute personnelle et hypostasie l'aliénation en dignité individuelle. Si Ty ne se plaint pas et met en scène une sorte de confusion fondée sur une subjectivation poussée de l'ordre productiviste, d'autres plus vieux ou plus jeunes – l'âge n'est pas ici un critère pertinent – énoncent clairement la souffrance que génère une imposition qui n'a comme limite que la faillite physique et l'inexploitabilité du corps.

Gno habite avec son mari chez ses beaux-parents dans le même quartier que Minh, médecin-chef de l'hôpital, où de nombreuses maisons ont encore un aspect campagnard avec leurs jardins de fleurs et de légumes. Les beaux-parents sont retraités après avoir travaillé dans une ancienne entreprise de l'armée voisine ; l'époux de Gno est, depuis vingt ans à Istion, bloqué au grade quatre, tandis que sa femme enceinte de son deuxième enfant a quitté son emploi sur les conseils communs de toute sa famille. De faible constitution, souvent classée en B, elle pouvait de moins en moins suivre les cadences qui se sont intensifiées depuis 1986. Cette famille très accueillante nous offre fruits et thé avec de larges sourires et une grande simplicité ; chacun déclare immédiatement que "la recherche doit servir au bien des ouvriers" ; cette conviction leur permet d'exprimer leurs revendications à l'unisson, le plus révolté étant l'époux de

Gno qui ne peut envisager que de rester à Istion malgré l'insatisfaction que lui inspire ce "travail pour les femmes" : "je n'ai pas le choix, je suis obligé de rester jusqu'à la retraite pour assurer notre vie. J'ai quarante ans, je ne connais personne, je ne peux pas devenir chef d'équipe, il faut être réaliste, je n'ai pas de diplôme et je ne suis pas activiste (sous-entendu politiquement) dans les organisations de masse". Sa mère l'interrompt en ajoutant "il faut être soumis". Le fils reprend en acquiesçant : "on ne croyait pas que c'était si dur le travail à Istion et le père de Gno était déjà retraité du ministère de la culture où il était directeur du musée de la révolution quand ma femme a dû travailler. Avec son propre frère à Istion, ils n'ont trouvé que ça pour elle car son père n'avait plus de relations. Avant, quand il travaillait, il a pu placer son autre fille au musée de la révolution. Mais à Istion les conditions ne sont pas bonnes ; on fait des réclamations mais ça ne sert à rien, il y a la poussière d'humidité, la chaleur, moi je crache mes poumons. Plusieurs fois j'ai dû prendre plus d'un jour par mois de congé de maladie mais on a tellement peur qu'on n'est plus malade car quand on est malade on perd le bonus... alors moi quand je suis malade je prends mes congés payés, je ne prends plus de congé de maladie. En plus, quand il y a une commande urgente, de toute façon on n'a pas la permission de la maladie. A Istion ils sont rigides et ils nous encouragent à revendre nos congés payés : l'entreprise nous les rachète neuf mille *dôngs* par jour au prix du salaire de base, le mien c'est deux cent quarante et un mille *dôngs*. Il sont trop durs, trop méchants".

Ce discours unanime introduit immédiatement le lecteur dans un univers façonné par la détermination d'un réseau de relations issu de l'inscription professionnelle des parents et par la soumission, bien au-delà du politique, thèmes sur lesquels je reviendrai ; retenons-en pour l'instant

uniquement l'évocation de la maladie comme objet d'un combat personnel éprouvant pour maintenir la force de travail et la subsistance du groupe familial dans le contexte productiviste régnant. Leitmotiv lancinant, la maladie a été présente sous des formes plus ou moins discrètes développées dans l'ensemble des quelques trois cents entretiens que j'ai réalisés en face-à-face et au cours desquels le constat que "les malades cherchent à toujours travailler pour garder le revenu" est constamment répété pour soi et/ou l'autre. Néanmoins son caractère d'accusation prédominante de l'entreprise n'atteindra son acmé que dans les derniers temps de l'enquête, comme une sorte de cri ultime, lorsque chacun sera intimement persuadé que je ne suis nullement au service de l'autorité conjointe de l'hôpital et de la direction. Pour répondre à des questions que peut se poser le lecteur, j'ajouterai que l'insistance sur la maladie n'est donc ici nullement le résultat d'un "biais", lié au dispositif spécifique de mon insertion – propre au contraire à bloquer son émergence – ou encore à une inclination anthropologique particulière – absente dans mes travaux antérieurs – mais bien un focus des sujets eux-mêmes qu'il me fallut écouter et entendre au sens fort du terme alors même que j'y étais peu prédisposée. La temporalité de la plainte prenant pour objet la maladie dans la dynamique de l'investigation connote de surcroît avec pertinence la levée de la barrière qui me refoulait et m'enfermait dans l'allochtonie négative face à laquelle était requise la cohésion communautaire sans faille individuelle ou collective.

Les familles de Gno et Ty donnent à voir assez fidèlement une partie de l'espace des perceptions en jeu, oscillant entre d'un côté la légitimation d'une domination et d'une exploitation qui exclut l'individu et de l'autre sa contestation formelle mais impuissante. La transmission de l'expérience passée est l'une des racines de ces perceptions

différentielles et elle permet de mieux appréhender la réception des évolutions actuelles qui ont amené de nombreuses familles à retirer leurs filles d'Istion tandis que les jeunes hommes démissionnaient souvent contre l'avis de leurs parents. Si la reconstruction du passé que donnent à voir les anciens employés d'Istion est – comme partout – liée aux positions hiérarchiques jadis occupées et à leur situation présente, des constantes sont incontournables pour tous : les années de famine où des aliments pour animaux importés des pays du bloc soviétique furent parfois l'unique nourriture et celles où le riz absent fut remplacé par du blé en grains ou en farine ; les urgences de production durant la guerre où il fallait travailler nuit et jour, où "certains se dirigeaient vers les chaînes appuyés sur un bâton", où d'autres s'évanouissaient ; les queues lorsque le magasin ambulante venait offrir aux habitants contre leurs tickets, les denrées de base ; les queues aussi pour l'eau si rare mais surtout pour les toilettes conduisant d'aucuns à se soulager malgré eux sur le chemin avant l'arrivée de leur tour ; et bien sûr la maladie comme expulsion du corps social. Dans ce domaine se fait jour une sorte d'invariance qu'il serait cependant erroné de prendre à la lettre comme preuve d'une continuité inchangée : elle masque au contraire des mutations décisives dans le système de production, tout en étant très significative des représentations que les acteurs ont besoin de se forger pour donner un sens à l'ingratitude d'une vie de labeur.

Prenons au hasard Mao et Thin, un vieux couple originaire de familles de paysans de Nam Dinh, qui, sans pension de retraite après seize et vingt-deux ans de travail à Istion, survit grâce à un petit élevage de poulets. Il habite une maison d'allure très pauvre, proche de la grande route qui mène à l'entreprise. Deux branches de fil de fer tordues retiennent les verres des lunettes du vieil homme. Je les rencontre dans une période où la chaîne des contrôles qui

s'exercent sur moi se relâche, principalement parce que ceux qui sont censés prendre en charge ma surveillance s'en désintéressent tout simplement ou se révèlent complices d'une élucidation du réel qu'ils souhaitent et dont ils saisissent l'opportunité. Ainsi en va-t-il de cette préposée au recensement, femme d'environ cinquante ans qui est supposée choisir avec précaution mes interlocuteurs et qui m'abandonne pour mon plus grand bonheur dans son quartier au bout de quelques rendez-vous manqués, trop occupée à des activités rémunératrices. La jeune infirmière du dispensaire du district à laquelle je suis confiée par Minh se révèle quant à elle ravie de me donner le tableau le plus complet possible des employés de l'entreprise et d'autres établissements ; elle m'amène chez les uns et les autres quel que soit le numéro de leur "groupe résidentiel" a priori exclu de l'enquête, riant de ces entorses à la règle, certaine de n'en subir aucun préjudice postérieur et prenant grand plaisir à la relation de proximité que nous développons pendant quelques mois. A midi nous nous retrouvons dans la petite pièce d'hospitalisation du dispensaire, où occupant les deux lits de fer qui ne servent quasiment qu'à la sieste des employés, nous parlons de sa vie, de ses collègues et plus généralement de la condition actuelle des femmes, thème qu'elle privilégie. Pour sa part, ma nouvelle collaboratrice qui restera avec moi durant les dix-huit mois d'enquête et deviendra une amie fidèle, a très rapidement affiché ses convictions : fille d'un médecin réputé, membre du parti, d'origine plus modeste que son épouse, biologiste à la carrière barrée en raison de la catégorisation en 1954 de sa famille en classe supérieure, elle témoigne d'une indépendance d'esprit remarquable et ne cessera d'imaginer d'astucieux stratagèmes pour mener à bien une recherche à laquelle elle s'est identifiée. Dénuée de toute crainte, manifestant un aplomb extraordinaire, non sans goût de la provocation, elle prend en main la bonne marche

de l'investigation. C'est par exemple elle qui me conseillera d'écrire le plus mal possible et phonétiquement – de façon à les rendre méconnaissables – les noms des familles que nous rencontrons, noms qui doivent être remis à la police, via l'institution vietnamienne de recherche. Elle prendra en outre la décision de me traduire systématiquement mais discrètement les fragments de discours qui lui étaient exclusivement réservés par ceux qui mentionnaient explicitement à certains moments leur refus, inspiré par la crainte de la répression, de livrer à une oreille étrangère des propos pouvant être jugés subversifs.

Ce contexte, beaucoup plus propice que celui des premiers mois dans le quartier-ghetto d'Istion, favorise une liberté certaine de parole dont Mao et Thinh s'emparent immédiatement, comme leurs voisins, déclarant sans ambages "qu'ils veulent dire les choses telles qu'elles sont et que la vérité n'est pas manipulable". Mao prend la parole, un regard incendiaire fixé sur moi et déroule le fil de ses frustrations sur un ton déterminé qui ne laisse place à aucune interruption. Ce témoignage empreint du ressentiment accumulé mérite d'être restitué dans sa globalité livrant au lecteur un éclairage parmi d'autres sur le passé de l'entreprise : "je suis rentré à Istion en 65, en 81 la détérioration de ma santé m'a fait partir, ma femme a travaillé de 69 à 92 et elle non plus n'a pas de retraite, on lui a donné une somme d'argent. Pendant quinze ans jamais je n'ai eu de promotion j'étais ouvrier numéro trois, je suis parti numéro trois. J'étais assis sur le siège des ouvriers numéro quatre ou numéro cinq mais j'étais toujours numéro trois. Pour être promu les critères étaient simples : aller à la réunion (sous-entendu des organisations de masse) quotidiennement, suivre les recyclages, obéir aux ordres des chefs". Mao éclate de rire en poursuivant : "j'étais toujours fidèle au travail, j'étais qualifié, je n'ai rien volé et pourtant toujours au même

grade, les autres volent, ils ne sont pas qualifiés mais eux ils étaient numéro quatre ou numéro cinq. Moi j'ai refusé d'aller aux réunions régulièrement car mes enfants étaient petits et donc j'ai payé. Mais vu ce qu'on avait, je voulais nourrir ma famille, j'ai élevé des cochons, des poules. Le recyclage je n'en ai fait qu'un, il aurait fallu le faire chaque année mais les professeurs n'étaient pas qualifiés, on connaissait les modèles, l'uniforme des soldats c'est simple. Ce n'était pas la peine d'y aller. Quand j'ai commencé à Istion j'étais en pleine forme mais le jour où j'ai pris ma notification de perte de santé j'étais très triste, j'ai été voir le directeur, il était étonné que je sois numéro trois. Maintenant ceux qui ont la pension, Istion leur fait un cadeau pour le *têt*. Nous, nous sommes oubliés, pourtant nous avons sacrifié toute notre vie mais nous sommes ouvriers. Je me souviens encore du *têt* ou nous avons mangé le gâteau sur la machine. C'était en 67/68 ; puis j'ai eu une inflammation des yeux. J'ai été convoqué par le chef du personnel et on m'a dit de partir. J'ai été forcé de partir. J'ai demandé d'être muté à l'administration ils ont refusé mais je ne pouvais plus. Je ne voyais plus les produits. En 80, mon salaire était de quarante-quatre *dôngs* et selon le décret 133, j'ai eu droit à vingt-quatre *dôngs* par mois durant un an, puis jusqu'en 91 à vingt mille *dôngs* puis plus rien... et pas de cadeaux pour le *têt*. Pas de problème de travailler jour et nuit quand on est en pleine forme. Mais quand on est malade, impossible d'avoir un jour de congé de maladie. J'avais souvent mal au ventre alors j'allais au centre de santé. Je restais le matin mais l'après-midi ils ne m'acceptaient que si j'avais beaucoup de fièvre. Le directeur du centre de santé (il s'agit de l'ancien directeur, notable distingué qui habite toujours le quartier d'Istion) surveillait les horaires de travail. Maintenant avec Minh c'est de pire en pire. Il faut lui donner l'enveloppe (sous-entendu d'argent) chez lui. Ma femme est rentrée numéro deux et partie numéro cinq. Mais elle suivait

les recyclages, les réunions et elle obéissait aux chefs quand elle était célibataire. On s'est marié en 74 et moi, même l'organisation des jeunes, j'ai refusé. En 92 il y a eu moins de commandes alors on a été obligé de quitter Istion. On n'a pas eu le choix et comme les décrets ont changé, ma femme n'avait à l'époque que vingt-deux ans de travail, il en fallait vingt-cinq. Après vingt ans, ça suffisait. Elle a touché deux millions deux cent mille *dôngs*, on a travaillé jour et nuit pour acheter ce terrain. Avant j'étais en dortoir à Istion mais je n'aimais pas le quartier, on était surveillé toujours. Impossible de recevoir une visite sans se présenter au gardien. J'ai eu deux canards du ciel (soit deux filles). Une est rentrée à Istion et a arrêté au bout de trois mois, c'était en 95, elle avait suivi la formation du syndicat. Mais le professeur a fait une erreur et elle le lui a dit. Elle devait travailler de cinq heures du matin à minuit. Elle a monté son magasin. Ma deuxième fille est encore à l'école. Mon fils est mort en 84. Je l'avais amené au centre de santé car il était fatigué. Là on lui a fait une piqûre et deux heures après on me l'a ramené mort (de tels épisodes dans les hôpitaux ne sont pas rares), alors j'ai fait la demande au centre de santé pour avoir l'autorisation d'avoir un autre enfant. Au centre de santé parfois je restais huit jours, ils nous donnaient des repas subventionnés mais il fallait rester car ils avaient peur qu'on aille ailleurs et surtout qu'on utilise les rations pour notre famille et pas pour nous. En fait le directeur du centre il volait une partie de l'argent de la nourriture qu'on devait nous donner quand on ne tenait plus debout. Jamais, jamais je ne pensais à quitter Istion. Bien sûr je n'étais pas content comme tout le monde, mais que faire ? Nous étions liés par les tickets de rations et le logement, on travaillait pour le riz. Quitter Istion c'était n'avoir plus ni ration, ni logement !"

Ce récit remet bien en scène la maladie dans une configuration globale de captivité où le travail s'apparente



plus au servage industriel qu'au salariat et où la servilité sous son éponyme politique est une condition nécessaire de la promotion. A cette époque, comme le dit très concrètement Mao, les modes d'assignation et d'encadrement des individus par les inscriptions professionnelles, résidentielles et nutritionnelles confondues dans des unités totales s'inspirant des modèles de l'URSS comme de la Chine, interdisent toute alternative et réduisent à néant l'idée même d'ailleurs possible. La maladie est dans ce contexte une fracture irrémédiable qui annihile la personne et la blessure reste à jamais béante comme le montre la violence à peine contenue de Mao et son obstination à répéter que pour le *têt*, il n'existe plus aux yeux de l'entreprise qu'il a servie jusqu'à l'invalidité. Pourtant au-delà de la dimension assez tragique de l'existence de Mao, il est d'une certaine manière relativement "privilegié" : non seulement il a réussi à fuir le quartier-ghetto de l'entreprise dans un choix récurrent de liberté évident chez tous les employés qui résident dans sa zone d'habitation et que nous rencontrerons ultérieurement ; de surcroît son épouse eut comme lui un emploi dans Istion alors que de nombreux couples furent séparés pendant de longues décennies, la femme devant rester dans son village là où était déposé son "certificat de résidence".

Durant les années soixante/quatre-vingt les rations octroyées par l'entreprise au mari lui suffisaient à peine et les dortoirs étaient le lot commun des hommes seuls. Ainsi, tel ancien "directeur de la sécurité", homme affable embauché en 1959 – dont le fils héritier de cette position, au regard plutôt bas et assez obtus, me poursuivra de sa vigilance soupçonneuse et inquiète pendant plusieurs mois – eut sa première "chambre" personnelle en 1988 après trente ans de partage d'une pièce à cinq, ce qui permit à sa femme et à ses enfants de le rejoindre en 1989. L'occupation commune de son ancienne pièce dénote son statut car les dortoirs à trente

ou quarante étaient alors la règle générale, après les premières années où ils regroupaient trois cents personnes. Les conditions de vie en milieu rural étaient pourtant bien pires que dans l'agglomération de Hanoï ; femmes et enfants parlent tous de pénuries et de disettes prolongées en contraste avec l'univers qu'ils découvrent quand ils peuvent enfin s'installer avec le père, à partir des années quatre-vingt-dix. Par ailleurs les visites du père étaient d'autant plus espacées que seuls les cadres élevés disposaient d'un vélo qui valait deux cent cinquante *dôngs* quand le salaire d'un ouvrier de grade assez élevé était de trente-six *dôngs* dont dix-huit servaient obligatoirement au paiement de la cantine. Même avec ce moyen de transport parcourir 150 km supposaient l'autorisation d'une absence prolongée très difficile à obtenir auprès des supérieurs hiérarchiques. L'enfermement polysémique, autant politique qu'économique au sens large dans l'entreprise, en faisait une prison plutôt sordide dont la seule évasion dans l'imaginaire était précisément l'adhésion aux formes d'héroïsme proposées, gratifiant l'ouvrier vertueux par l'exhibition publique de sa montée dans l'échelle des mérites et des décorations et le faisant pénétrer dans l'ontologie symbolique d'une nation hypostasiée. Cette intégration était d'autant plus lumineuse qu'elle s'érigait souvent chez les plus âgés en opposition avec une enfance en milieu rural "d'esclavage dans une famille riche" dès cinq ou six ans selon une expression récurrente où la reconstruction politique de la "féodalité"<sup>28</sup> est mêlée à une expérience réelle vécue. L'inclusion libératrice dans les sphères de l'héroïsme qui conduisait avec une relative certitude à l'ascension politico-professionnelle – hors cas majeur de maladie –

---

<sup>28</sup> Le terme de "féodalité" pour qualifier la période précommuniste reste sacralisé, condamnant sans recours les très rares chercheurs vietnamiens qui contestèrent son adéquation.

propulsait le bénéficiaire dans un champ strict et rigide de hiérarchisation dont l'une des traductions les plus substantielles étaient aussi l'octroi de rations alimentaires plus abondantes et les m<sup>2</sup> supplémentaires dans l'habitat. De ce point de vue on peut très approximativement recalculer sur la base des indications des acteurs des écarts globaux ouvriers/directeur général allant de un à quatre au début des années soixante-dix et de un à vingt-huit en 1999 : ces derniers sont néanmoins très formels puisqu'ils ne tiennent pas compte des sources non salariales de revenu qui sont importantes aux niveaux élevés, non plus que des baisses de salaire imposées aux ouvriers en cas de réduction de la production.

A l'encontre des idées reçues d'un égalitarisme dominant qui serait aujourd'hui rompu par le marché, il faut pourtant rappeler les représentations exacerbées dont la structure hiérarchique était l'objet. Les différences des quantités mensuelles des rations ajustées aux grades et catégories – administration, cadres, direction, ouvriers – peuvent sembler aujourd'hui dérisoires pour un observateur occidental ; elles variaient dans les années soixante-dix entre 12 et 18 kg de riz, entre 100 g et 1 kg 500 g de viande, entre 100 g et 2 kg de sucre pour ne citer que quelques-uns des aliments le plus souvent nommés. Une quantité supérieure de riz était dévolue aux ouvriers tandis que celles de sucre et de viande, inférieures pour les ouvriers, étaient plus importantes pour les catégories supérieures, recevant même du poisson, dont les ouvriers étaient privés. Ces mesures au gramme et au kilogramme près sont remémorées avec une multitude de détails et avec passion pour montrer à l'étranger la place occupée dans une hiérarchie surinvestie avec des balancements positifs et négatifs, érigeant ceux qui sont toujours dénommés les "dirigeants" en maîtres absolus, détenteurs de privilèges plus abstraits mais aussi d'avantages

tangibles : l'alimentation et la surface d'habitation – un à quatre ou cinq m<sup>2</sup> (pour les cadres) environ par personne – connaissent au-delà du fait qu'elles sont supposées être des critères normatifs déclarés, d'énormes variations. Selon ses souvenirs, une ouvrière retraitée en 1995 après vingt-six ans de travail et qui a réussi en 1991 à s'échapper du quartier, quitte en 1970 son dortoir de trois cents personnes qu'elle assimile à un "amphithéâtre" pour en rejoindre un autre de vingt-quatre m<sup>2</sup> où dix ouvriers logent, et un suivant en 1975 de onze m<sup>2</sup> pour dix, alors qu'elle est déjà mariée. A la naissance de son premier enfant elle obtient une pièce de sept m<sup>2</sup> puis en 1979, elle doit partager avec une autre famille une pièce de quatorze m<sup>2</sup> dans une maison au toit de tuile, un rideau séparant les deux ménages. Lorsque son mari mobilisé durant la guerre revient pour quelques jours, le couple abrite son intimité éphémère dans une salle d'eau abandonnée aux odeurs nauséabondes. Citons encore un vieux couple d'ouvriers qui vivait avec ses neuf enfants dans une pièce de sept m<sup>2</sup> dans un immeuble collectif. Comparativement un jeune couple de cadres sans enfants obtient en 1970 neuf m<sup>2</sup>, puis quinze et enfin dix-huit m<sup>2</sup> lorsque le mari atteint le grade de manager.

La concrétisation de la domination hiérarchique à travers l'alimentation et le logement entérine une rupture permanente entre couches supérieures de l'entreprise et ouvriers et l'inégalité planifiée des traitements s'impose à chacun : les contestations interviennent apparemment entre les différentes fractions hiérarchiques d'ouvriers mais non entre ouvriers et cadres supérieurs. Un vieil homme, membre du parti et tout aussi révolté que Mao raconte ainsi une "lutte" menée jusqu'à la "victoire" en 1985/1986, qui avait pour protagonistes des ouvriers spécialisés dans les boutonniers dont lui-même – ne disposant que de quinze kg de riz par mois – opposés à certains de leurs collègues, fabriquant un

autre partie de chemise et qui eux en recevaient dix-huit kg. Le souvenir de cet âpre combat réussi – qui le fait enchaîner sur bien d'autres ayant pour motif le classement par grades des ouvriers en fonction de leur tâche spécifique – l'amène à conclure qu'aucune contestation de ce type n'a jamais émergé face aux rations des couches supérieures de l'entreprise, car "nous les vietnamiens, nous sommes soumis, nous supportons tout". Cette autoperception de la soumission comme naturalisation d'une domination hiérarchique aux actualisations plurivoques englobant l'ensemble de la vie, ponctue nombre d'entretiens où finalement elle est construite dans le face-à-face avec l'étranger en axe de différenciation identitaire : elle introduit une sorte de retournement troublant des images usuelles tout en désignant bien les articulations en jeu entre domination interne et externe, l'internalisation de la première étant subordonnée au renversement de la seconde. Substantialisé, le procès de hiérarchisation est incorporé comme porteur de valeur et l'inégalité structurelle et légitimée imprègne les subjectivités des employés d'Istion.

Cet empire de la hiérarchie a pour corollaire une absence notable de personnalisation des figures de l'autorité que sont les directeurs généraux d'Istion. Les personnages se succèdent, en quelque sorte désindividualisés tant ils ont vocation à incarner une structure hiérarchique autogénérée et autosuffisante. Seuls les cadres proches de la direction se permettent un éloge timide de la personnalité du directeur général actuel, apprécié pour l'audace des changements qu'il a inaugurés. C'est à la lumière de cet enracinement dans le passé des inégalités et des visions hiérarchiques et non à partir de la projection idéologique et ethnocentrée très courante d'une irruption actuelle des inégalités après une phase inventée d'égalitarisme qu'il faut donc interpréter les attitudes présentes face à une configuration productive et un environnement général qui se sont considérablement

transformés. Comme on le verra précisément, les inégalités d'aujourd'hui se glissent dans une trame de légitimation prégnante et continue mais, dans le même moment, les conceptions des rapports hiérarchiques comme fixes et acceptables sont subrepticement atteintes par le débordement des règles supposées ordonnancer l'univers de travail. Il ne s'agit plus simplement de constater et de regretter qu'une série de privilèges – tels le fait très rémunérateur pour les familles de pouvoir envoyer leurs enfants en URSS ou dans des pays satellites où le salaire était plus élevé – furent réservés aux "dirigeants" et inaccessibles à la majorité des ouvriers quels que soient leur ardeur au travail et leur activisme dans les organisations de masse, phénomène finalement admis même s'il provoque encore de multiples rancœurs.

Ainsi les nombreux licenciements – pas du tout "déguisés" aux yeux de leurs victimes – qui débutent en 1990 – six cents "déclarés" en deux ans offrant selon les annuités de travail une pension de retraite ou une somme d'argent à ceux qui ont été jugés non rentables, deux cents en 1993 avec une simple somme d'argent pour une main-d'œuvre estimée non qualifiée sans compter tous ceux qui ne rentrent pas pour diverses raisons dans aucune catégorie répertoriée – ont ébranlé, par leur caractère massif, l'édification de l'entreprise en microcosme communautaire héroïque, soudé par sa hiérarchisation intériorisée et méritante. Ces licenciements sont effectués en vertu de différents décrets (176 et 43 en particulier) dont l'un à partir de 1994 a prévu la perte de santé de 61 % comme motif de mise à la retraite sans pension avec une simple somme d'argent (quarante-six ouvriers entre 1994 et 1998 selon le directeur du personnel). N'oublions pas que les bilans de santé sont faits par l'hôpital de l'entreprise sous la coupe de sa direction. Les "départs volontaires" comme on les dénomme pudiquement furent arrachés au prix

de maintes pressions : les cadres politiques, pesant de tout le poids de leur autorité, se présentaient quotidiennement au domicile des récalcitrants pour obtenir leur signature et les gens cédaient, par habitude de ce type d'écrasement. Certains sautèrent pourtant sur l'occasion, éblouis par l'argent proposé et ravis d'être libérés des chaînes d'un travail épuisant. La majorité se résigna, acceptant et enterrant le mépris et l'opprobre dont elle se sentait brutalement frappée par l'instance de production de son identité bien au-delà de celle de travailleur, tentant d'imaginer une autre vie et profitant de l'opportunité pour s'efforcer d'échanger sa démission contre un emploi pour un de ses enfants. Chez beaucoup germa l'idée que le petit capital donné par Istion (atteignant au maximum un peu plus de deux millions de *dôngs*) pourrait être placé et fructifier, transformant ainsi en rentiers ses bénéficiaires. Cet espoir évolua au gré des aléas des dévaluations de la monnaie, qui, selon les années, ruinèrent complètement les gens. Ainsi une femme aujourd'hui malade et désespérée à qui deux millions trois cent mille *dôngs* ont été donnés lors de sa démission en 1991, croyait pouvoir vivre le restant de ses jours avec les intérêts de 4 % par mois "mais ça a duré un an, après ça a été la banqueroute alors on n'a plus confiance dans les caisses et les banques, on ne peut pas savoir, j'ai tout perdu".

L'imprévisibilité de ces variations monétaires s'est ajoutée à celle des différents décrets changeant continuellement les règlements donnant droit à une pension de retraite ou à une somme d'argent (vingt-cinq ou vingt ans de travail, soixante ou cinquante-cinq ans pour les hommes, cinquante-cinq ou cinquante ans pour les femmes) ; ainsi s'est déstabilisé le paysage sociopolitique dans lequel les plus vieux employés étaient campés depuis plus de trente ans. L'immanence absolutiste de l'organisation hiérarchique interne, découlant linéairement de l'application de la

transcendance de l'ordre politique national, vit ses bordures commencer à s'effriter. Des sentiments contradictoires agitaient les gens concernés : la honte personnelle mais aussi le "respect de la loi de l'Etat", expression qui revient d'autant plus souvent que les licenciements se produisent dans tous les établissements publics qui appliquent alors une politique nationale de réduction du nombre des fonctionnaires. Les revendications sont enfouies "au plus profond du cœur" comme le répètent souvent les femmes et l'humiliation est autant que faire se peut évacuée. Quelques fois les larmes ne parviennent pas à être arrêtées lorsque ces moments douloureux sont évoqués. Après cette brève incursion dans les décennies antérieures, revenons au présent marqué par une féminisation majoritaire du personnel de l'entreprise.



### 3.

#### La mobilisation idéologique des femmes

Toujours à la pointe du "progrès" devançant ou appliquant avec une rigueur drastique les mesures édictées à l'échelon national en matière de licenciements comme de planification des naissances qui impose des sanctions professionnelles en cas d'enfants "supplémentaires" ou de refus de l'avortement, Istion offre à l'observation de remarquables "avancées" idéologiques pour contrôler la main-d'œuvre féminine et lui inculquer de nouveaux modèles ajustés au marché. Maintenant comme autrefois sous tutelle du syndicat, l'organisation des femmes ne dispose toujours pas de responsables permanents exemptés de travail productif. Elle fut plutôt, dans le passé, assez endormie en comparaison des autres organisations de masse, mais elle est devenue récemment un véritable phare, mû par un dynamisme très bien conçu. En 1998 un club des femmes travailleuses<sup>29</sup> a été ainsi créé à l'initiative du syndicat qui le dirige et le finance entièrement. Les nouvelles activités qu'il propose visent à changer les mentalités et à renouveler les formes désuètes d'héroïsme féminin qui furent marquées par une succession de slogans éloquents ; durant la longue guerre l'accent fut mis sur trois qualités : les femmes devaient être "bonnes sur le front, au travail et à la maison" dans une perspective où la promotion de la famille avait pour objectif d'assurer la confiance des hommes en eux-mêmes pour

---

<sup>29</sup> *caû lac bô nu cong* à la différence de l'organisation des femmes, *ban nû cong*.

combattre. A cette époque Istion a confié à des femme les fonctions de "garde de sécurité", tâches qui leur ont été retirées à la fin de la guerre. Après 1975 "l'éducation des enfants, la santé de la famille et le travail" désignèrent les qualités requises et, à partir de 1990, la synthèse de l'excellence féminine porta sur "le travail et la maison". En 1998 cent quarante femmes ont obtenu le prix de "femmes bonnes au travail et à la maison" et dix-sept millions de *dôngs* ont été dépensés par le syndicat d'Istion pour récompenser les élues. A l'encontre des normes passées suivant lesquelles prêter trop d'attention à son apparence était condamné comme "un luxe individualiste" et un "manque de générosité", ainsi que le rappelle fort bien une femme de quarante-cinq ans, une jeune femme doit aujourd'hui être capable de retenir son mari au domicile, alors que celui-ci est subjugué par les innombrables tentations qui s'étalent sur le marché parmi lesquels "les fléaux" redoutables de la drogue et de la prostitution. Afin d'éviter "l'ennui des maris", selon l'expression utilisée par les responsables du club des femmes, séduction et mets de choix minutieusement préparés selon des recettes ancestrales issues de la tradition chinoise constituent les nouveaux devoirs d'une épouse qui s'arrangera au surplus pour effacer sitôt rentrée les signes gênants de la fatigue accumulée sur les chaînes, se montrera coquette et serviable, gardera un intérieur agréable et soigné, bref sera un objet de désir permanent tout en conservant sa productivité de travail<sup>30</sup>.

Cette optique innovante de fabrication de femmes et de familles "saines et heureuses" s'accorde avec le lancement par Istion d'un magazine de mode et de nouveaux vêtements

---

<sup>30</sup> Les guillemets ici et plus loin désignent soit des mots d'ordre repris textuellement par des dirigeantes du club, soit des extraits de leurs discours sur la plate-forme du club.

élégants, en singulière dissonance avec les conditions de vie et de travail qui conduisent l'immense majorité des femmes à revêtir à la hâte, en quittant leur uniforme, un pantalon et une chemise large qu'elles ne possèdent souvent qu'en deux exemplaires. Dans un premier temps, le club a organisé deux cours payants l'un de cuisine, l'autre de confection de bouquets de fleurs, valeurs prisées autrefois dans la bourgeoisie coloniale. Chacun de ces cours se termina par des concours, assistantes et candidates étant soigneusement choisies par les "comités des quatre" de leur usine et de leur équipe, en accord avec le comité de direction du club. Ceci ne manqua pas de déboucher parfois sur une autosélection des cadres féminins les plus élevés, chef d'usine, de syndicat, de parti, éliminant de fait les ouvrières qui de surcroît, même si elles étaient retenues, devaient pour chaque cours coïncidant dans leur horaire de travail (lié aux équipes) obtenir une autorisation de leur supérieur. Beaucoup de jeunes filles triées sur le volet n'ont ainsi pu suivre qu'un ou deux cours alors que la formation en comprend sept. Destinées à "accroître le niveau d'éducation et les connaissances" des ouvrières "trop accaparées par le travail" et "s'éloignant des évolutions de la société", ces cours ont été suivis au deux tiers par des membres de l'administration et seulement pour un tiers par des ouvrières, très jeunes d'après la moyenne d'âge. Les responsables du club ont, dans leur bilan, regretté la défection de femmes d'âge moyen trouvant trop onéreux le coût des cours ainsi que la faible participation des ouvrières démontrant une fois de plus leurs "limites d'esprit bien connues".

D'autres cours et conférences se déroulent au moment de l'enquête ou sont seulement prévus. Ils concernent en particulier la santé féminine et le maquillage, l'éducation "rationnelle" des enfants, la psychologie, les "comportements", les rapports de genre : sur ce point,

l'acception des universitaires vietnamiens tend le plus souvent à expliquer par l'hérédité "matérialiste" les caractères acquis de féminité/maternité/infériorité et de virilité/dominance. Professeurs et conférenciers viennent d'établissements publics renommés et sont rétribués par le syndicat. Durant l'exposé sur les "comportements" il a été conseillé aux femmes médusées de ne plus uniquement s'inscrire dans le "dévouement" et le "sacrifice" mais de se consacrer à "rendre amoureux" leurs maris, ce qui, notons-le, n'est pas du tout évident, en pratique, dans une petite pièce d'un immeuble collectif aux nuisances sonores difficilement tolérables.

Invitée à tester de délicieux repas avant les compétitions culinaires où les préparations de crevettes peu abordables étaient au premier plan, à assister aux deux concours concernant l'arrangement des bouquets de fleurs et la cuisine, encouragée à rencontrer toutes celles qui avaient suivi ces formations et les responsables du club des femmes, j'ai trouvé là une opportunité exceptionnelle pour m'intégrer dans la nouvelle élite héroïque d'Istion. Dans ce champ, l'investigation fut rapidement perçue comme un "plan" de l'entreprise, sur le mode en usage des "mobilisations de masse", enjoignant à des efforts progressifs et ciblés, et chacune se fit un plaisir de "contribuer" à une connaissance confondue avec le développement d'un secteur pionnier et aux vertus de "modernisation" indubitables. On loua mon "dynamisme" et mon "enthousiasme", valeurs pérennes qui me rapprochaient à leurs yeux de la directrice du syndicat nouvellement nommée, personnage sur lequel je reviendrai. Cette comparaison, si elle avait duré, aurait eu des effets plutôt redoutables sur l'enquête. Se déroulant au jardin d'enfants, les cérémonies – qui, outre les jeunes filles et jeunes femmes sélectionnées, rassemblaient les catégories supérieures des directrices de département, d'usine, du parti

et des organisations de masse et quelques dignitaires de la compagnie générale – furent fastueuses : le décor, comme de coutume, marqué par sa coloration rouge éblouissante rehaussait les *ao dai* rivalisant d'élégance, de chatoiement et de finesse. Ces pantalons et longues tuniques constituent la tenue obligatoire des femmes en toute circonstance officielle où il est un signe d'affirmation de l'identité nationale. L'ambiance, excellente et favorisant l'extraversion des comportements, connotait le contentement de soi et le plaisir de l'entre-soi de la frange féminine dominante de l'entreprise qui, lors de la "journée des femmes" organisa une réunion restreinte tout aussi ludique alors qu'aux ouvrières, sur les chaînes de travail, fut retransmis par haut-parleur un discours de propagande. La remise des prix, au-delà de la récompense des réussites reconnues, incluait des prix de consolation, unifiant gagnantes et perdantes et façonnant ainsi une cohésion durable. On fit monter sur l'estrade des lauréates émues et rougissantes mais généralement dotées d'une grande assurance. Des journalistes de la radio et de la télévision nationales avaient été conviés, comme à l'occasion de tous les évènements mineurs et majeurs de l'entreprise. Dans ce contexte ma présence semblait un atout supplémentaire, étant prise dans une atmosphère collective de joie admirative.

Avant de nous tourner vers ces jeunes filles touchantes que leur activisme dans les organisations de masse promet à une ascension politico-professionnelle rapide et déjà perceptible, examinons tout d'abord la composition du comité de direction du club des femmes nommé par le syndicat ; il traduit la cohérence idéologique actuelle de l'entreprise et sa maîtrise managériale et permettra au lecteur de rencontrer quelques femmes à la carrière brillante, parmi lesquelles la comptable d'une des usines, la chef du syndicat de cette unité, la chef de l'organisation des femmes de la

compagnie générale des entreprises textiles, poste important car celle-ci comprend de multiples grandes entreprises d'Etat.

La directrice du club des femmes, âgée d'environ trente-cinq ans, est la fille d'une ouvrière et d'un cadre d'Istion, ex-membre du comité exécutif du parti de l'entreprise. Rentrée en 1990 à Istion après deux années de formation professionnelle de commerce, membre du parti en 1991, elle se voit très vite confier des fonctions clef (secrétaire de l'organisation des jeunes, puis membre du comité du parti de son usine...) car, répète-elle continuellement, "j'ai toujours été très active, enthousiaste dès l'école primaire et Istion a tout de suite vu mes capacités... moi, le mari et les enfants ça ne me suffit pas... en 1995 (vingtième anniversaire de la libération) quand il y a eu les célébrations, je me suis occupée de tout, de toutes les organisations de masse ici, mais aussi en dehors de l'entreprise... et Istion m'aide beaucoup, ils me portent une grande attention pour faire tout ça ; célibataire j'étais active aussi et je l'ai tout de suite dit à mon fiancé et lui aussi m'a toujours poussée, aidée à être active... et après mon mariage j'ai fait la propagande pour le planning familial dans les villages, mon mari m'a aidée, il m'emmenait avec le bébé pour les démonstrations. Mon père était très actif à l'usine, il a servi dans l'armée de la résistance, j'ai hérité de ses talents... et j' étais très active aussi dans l'étude du chant, ce qui compte c'est la passion, l'enthousiasme... et pour les concours qu'on a faits au club il fallait d'abord vérifier que les gens étaient très actifs et bons, moi j'ai choisi les candidats, il y en a à qui j'ai refusé et moi je sais qui est actif et fait bien les choses ; il faut toujours mobiliser les meilleurs". Excellente chanteuse et propagandiste de talent comme elle se décrit elle-même, elle fut quelque temps l'une des speakerines de la radio interne de l'entreprise, délivrant avec conviction les messages ad hoc et poussant dès

maintenant sa fille de quinze ans à s'exercer aux discours publics à l'école. Deux sous-directrices du club des femmes sont placées sous les ordres de cette femme exemplaire, qui débite, le regard droit et non sans brutalité, un éloge détaillé de l'histoire de la gestion d'Istion et qui correspond au modèle très banal des cadres politiques de la production rodés aux biographies parfaites où les promotions semblent naturelles et presque mécaniques.

Recrutée en 1996 à Istion et déjà vice-directrice du jardin d'enfants, âgée de vingt-quatre ans, la plus jeune sous-directrice du club des femmes a été remarquée pour son activisme dans l'organisation des jeunes et est candidate à devenir membre du parti. Puéricultrice diplômée, elle stigmatise l'absence de formation de ses prédécesseurs comme de ses collègues actuelles. Son père était membre du comité populaire d'une province distante de 170 km de Hanoï. Logée d'abord par des parents dans la capitale, elle a vite choisi de vivre dans le quartier d'Istion, partageant avec deux autres jeunes filles (comptables) une pièce de vingt-cinq m<sup>2</sup> qui leur fut donnée gratuitement par l'entreprise, ce qui montre qu'elle disposait déjà de très solides appuis dans la direction. Elle pousse à ce que la crèche d'Istion participe aux compétitions régionales et nationales et sorte du "bas niveau", selon ses dires, dans laquelle elle évoluait. Chaque mois elle rédige un rapport pour l'instance du district ou elle se rend et envisage de faire concourir des bébés d'Istion pour le prix national du "plus beau bébé". Bref, c'est une jeune fille sérieuse, exigeante, d'une grande maturité, et elle possède toutes les qualités personnelles et professionnelles requises pour monter en grade dans Istion et en particulier un extraordinaire goût pour l'émulation. Ainsi elle entend poursuivre ses études dans ce but avant d'épouser un homme "éduqué" au moins du même niveau qu'elle.

La seconde sous-directrice du club des femmes est la vice-directrice de l'hôpital de l'entreprise et la vice-directrice du comité du parti de l'unité formée par le centre de santé et la crèche, Minh, le médecin-chef étant le directeur de ce comité du parti. Fille d'un médecin militaire engagé dans la lutte anticoloniale comme sa femme, petite-fille du côté maternel de la deuxième épouse d'un propriétaire terrien, cette femme d'environ quarante-cinq ans dont le mari et tous les frères et sœurs exercent une profession médicale, a un itinéraire et une personnalité plus complexes que ses collègues du club des femmes. Très distinguée et dotée d'une élégance naturelle qu'elle sait mettre en valeur à peu de frais, elle eut des difficultés à obtenir un poste dans Istion et elle dut mobiliser un réseau étendu de relations lié à son père. Elle eut aussi des difficultés à rentrer au parti, son mari – médecin au parti – ayant été dénoncé pour corruption après avoir reçu un paquet de cigarettes d'un patient et elle-même ayant été accusée de "commerce illicite" lorsque, comme tous les employés, elle faisait du travail à domicile pour survivre. Elle s'étend longuement sur ces incidents avec d'autant plus de franchise que dès le départ elle s'est associée spontanément à Minh pour rendre possible l'enquête, sans ménager ses efforts auprès de la police du district et de l'entreprise ; elle révèle une représentation de soi fondée sur une hiérarchie de classe affirmée, y compris face à son mari dont elle loue la valeur exceptionnelle, référée à une origine inférieure à la sienne ; intervient aussi une concurrence certaine avec Minh, moins diplômé et promu sur le tas, dont elle brigait la fonction de directeur de l'hôpital. Son investissement personnel dans le club des femmes comme dispositif d'éducation et d'accès à un champ de connaissances survalorisé fait écho à son admiration sincère pour le directeur général d'Istion qui lui paraît audacieux en regard des routines passées et dont elle est la seule à dresser



un portrait aussi précis. Elle cherche continuellement à se différencier par des signes discrets des couches inférieures dans lesquelles elle est immergée, et sa charge de sous-directrice du club des femmes sera un tremplin qui la promouvra en 2000 dans l'équipe de direction du syndicat d'Istion et la déchargera d'un contact avec les ouvriers dont elle avoue à demi-mot être lasse. Ainsi à propos du club se dit-elle un peu déçue que "les ouvrières apprennent si peu vite par manque d'éducation... elles l'ont reconnu elles-mêmes quand elles ont vu que les prix étaient pour les femmes de l'administration et pas pour elles... Les ouvriers ici, ils ont une vie simple et pure, simplement travailler et dormir et ils ne savent pas faire de bons plats quand ils ont des invités, il faut leur apprendre car cela aussi peut être bon marché. Et aussi il faut que les femmes soient belles et soient plus qualifiées pour la maison, ça les rendrait heureuses et la productivité au travail serait meilleure. Il faut suivre ce que dit le directeur général, il a raison, il veut faire la rénovation, tout changer, s'il n'était pas comme ça d'ailleurs il n'aurait pas laissé les ouvrières prendre part au club. Grâce à lui maintenant tout est moderne ici... et dans les autres entreprises il n'y a souvent qu'un médecin ; nous, notre hôpital se développe... nous sommes équipés maintenant, nous avons même une radio et un électrocardiogramme... et des médecins diplômés. Avant la consultation était faite par une assistante-médecin, on lui avait donné cette tâche car elle est la femme du vice-président du comité populaire du district. Elle était incompétente, elle a fait des mauvais traitements, il y a eu deux morts accidentelles à cause d'elle. A cette époque c'était très dur de travailler dans le centre de santé. La plupart avait une formation de très bas niveau. Ils avaient une vue courte et bornée. Ils étaient jaloux des jeunes... j'ai eu beaucoup de problèmes à cause de tout ça, avec le directeur général tout a changé, avant il n'était que

vice-directeur... il a obligé tous les gens non qualifiés à céder leur place dans toute l'entreprise, il a fait une évaluation et un bilan général. Avant les gens étaient nommés à vie, maintenant ils ont un bon rendement et toutes les normes politiques, professionnelles et administratives sont remplies ; grâce au bonus on a forcé les ouvriers à prendre conscience qu'ils pouvaient améliorer la qualité du travail puisque s'ils travaillent mal on le leur retire ; c'est vraiment bien ce qu'a fait le directeur général. Et même pour la maladie les ouvriers ont changé entre avant et maintenant, ils prennent plus soin d'eux-mêmes, ils viennent tout de suite consulter et aussi ils sont bien conscients que les médicaments efficaces ne sont pas sur la liste de l'assurance... (assurance-maladie), ils sont prêts à les acheter eux-mêmes, ils s'améliorent nettement. Ce n'est pas comme avant, moi j'ai arrêté ma consultation privée (à domicile) car les malades, ils venaient à n'importe quelle heure pour n'importe quoi et ils croyaient que c'était l'ancien système de gestion planifiée... C'était pas rentable et trop fatigant. Maintenant avec le directeur général tout s'améliore, y compris les conditions de travail (un nouveau bâtiment climatisé est en cours de construction) car ça améliore la productivité mais seuls les meilleurs pourront avoir les meilleures conditions ; les autres seront réformés ou alors ils seront pour le marché domestique...".

Arrêtons là un discours très riche qui s'est étendu sur trois séances de face-à-face de deux à trois heures chacune, encadrées dans une communication informelle presque quotidienne ; sa logique sous-jacente mérite l'attention dans la mesure où sa singularité éclaire les différents aspects que peut prendre la participation à la gestion d'Istion. Intelligente et douée d'une grande perspicacité relationnelle, cette femme inscrit sa carrière et son épanouissement dans un avant et un après l'arrivée des réformes concrètes – que symbolise la prise de fonction en 1992 du directeur général actuel – et

porte un regard fasciné sur la nouvelle secrétaire générale du syndicat dont elle est très proche et qui lui a confié les tâches les plus intellectuelles du club des femmes. Ces deux détenteurs d'une autorité conjointe – puisque le directeur général est aussi le directeur du parti et a "nommé", comme chacun le dit en oubliant symptomatiquement de mentionner des élections très formelles, la directrice du syndicat après des événements notables sur lesquels je reviendrai – lui ont permis de réhabiliter son identité personnelle en rupture avec tous les tracassés antérieurs qu'elle a dû subir. Le passé est rejeté comme un univers d'incompétence simplement régi par une régulation politique dont elle loue l'efficacité présente dès lors qu'elle peut s'y intégrer et jouir sans problème des avantages insignes d'un habitus de classe supérieure autrefois proscrit et risqué.

Elle rejoint là d'une certaine manière la perspective latente d'une très jeune fille qu'elle côtoie dans le comité de direction du club des femmes et qui a été choisie par la directrice du syndicat qui souhaitait la présence de deux membres du personnel du jardin d'enfants. Agée d'environ vingt ans, cette dernière est la fille d'une institutrice, directrice du syndicat de son école et d'un employé d'usine et, du côté paternel, la petite-fille d'une famille décrite comme "riche" et ruinée par la réforme agraire. Son ambivalence sur ce passé révolu qui façonne sa réinterprétation des nouvelles valeurs féminines mises en avant par le club des femmes, fait apparaître les voies de légitimation d'une rehiérarchisation de la société fondée sur la rentabilité des ordonnancements politico-économiques : "ma grand-mère avait un restaurant pour les Français ; ses propres parents étaient riches et ils louaient des gens pour la ferme. Les soldats français qui venaient manger aimaient bien son fils (le père de la locutrice) et l'emmenaient parfois plusieurs jours. Mes parents vivaient toujours dans la maison

de mes grands-parents. Après la réforme agraire, tout a été nationalisé alors ma grand-mère était très pauvre...il ne lui restait qu'à être vendeuse sur le marché, elle ne savait rien faire. Souvent elle nous demande de la saluer poliment comme autrefois (bras croisés et inclinaison du buste). Elle nous a appris à manger correctement, à ne jamais poser nos baguettes au milieu du repas...je ne sais pas bien si ce sont les caractéristiques des riches et des féodaux ; mon père dit que les riches sont comme ça...et que c'est pour ça que sa mère force les gens à suivre ce qu'elle veut... Nous sommes quatre filles mais notre famille est très heureuse ; à l'école j'ai été chef des pionniers et ici aussi ça va, je me suis adaptée, mais je ne vis pas là (dans le quartier) même si je dois faire cinq km en vélo pour venir. Le club c'est bien, c'est nouveau, surtout avec le maquillage ; à l'université je n'en mettais pas, ce n'était pas interdit mais mal vu. L'opinion publique n'aimait pas ça. Je n'en mettais que pour sortir, mais maintenant je me maquille tout le temps. C'est normal pour une femme, il n'y a pas de femmes laides mais certaines ne savent pas s'arranger. Une femme bonne doit être bonne à l'intérieur mais aussi avoir une bonne apparence, savoir s'arranger. Il faut qu'une femme garde du temps pour elle et s'élève dans tous les champs de la société, pas seulement la famille et maintenant comme tout va mieux (le pays) il faut aussi mieux faire la cuisine, être plus éduquée et rendre un mari amoureux. Parfois les femmes se concentrent trop sur le travail...et aussi le mal a été importé de l'extérieur (sous-entendu la prostitution) par l'ouverture des portes (c'est-à-dire les réformes économiques du marché en 1986). Les gens imitent l'extérieur. Moi, j'ai plein de plans, d'abord à vingt-sept ans épouser un homme qui a une bonne éducation (sous-entendu de classe d'origine) même s'il n'est pas allé à l'université, ça n'a rien à voir. Je veux aussi poursuivre mes études dans l'économie ; après à quarante ans

je quitterai Istion et je chercherai un autre travail ; je veux apprendre le français pour l'enseigner. Il y a des quotas pour les cours subventionnés. Mais avec ma mère institutrice je vais en bénéficier. La France c'est aussi grand que la Chine, je veux tout savoir sur ce pays et ici au Vietnam l'orientation actuelle c'est d'étudier le français". Cette dernière remarque – en contradiction flagrante avec l'engouement général des jeunes pour l'anglais – témoigne d'une continuité généalogique avec laquelle cette jeune fille entend inconsciemment renouer et dont elle tire sa vision positive du nouveau modèle de femmes à l'érection duquel elle participe dans le club : les ouvrières sont notamment absentes de ce paysage et une rupture est consommée.

Terminons cette description des dirigeantes du club des femmes par un cas qui nous ramènera au "classicisme" antérieur et qui illustre ainsi la rationalité gestionnaire de l'entreprise, mêlant des profils très différents dans ce dispositif d'avant-garde. Il s'agit de la vice-directrice du département de "management et de service de la vie" qui s'occupe "des maisons, de l'hygiène de l'environnement, de la nourriture et de la santé" dans le quartier d'Istion. Cette petite femme rondelette, un peu raide et circonspecte à mon égard, a rejoint l'armée en 1971 alors qu'elle était encore à l'école. Issue d'une famille de paysans de neuf enfants dont huit sont devenus soldats et qui se sont tous, comme elle-même, mariés à des militaires, elle a suivi le mouvement social de l'organisation des jeunes qui appelait avec force à s'enrôler pour défendre la patrie même si, dit-elle, "pour les femmes c'était plus dur". Après un entraînement de plusieurs mois, elle devient agent de liaison et l'armée la place ensuite comme comptable dans une institution militaire puis lui propose un poste à Istion en 1974. Ouvrière durant six ans, puis secrétaire, elle devient vite membre de l'équipe de direction du syndicat avant d'obtenir sa fonction actuelle.

Écoutons la expliquer en souriant : "ma promotion est en accord avec la régulation. Tous les deux ans j'ai monté un grade, je suis rapide et active, je peux tout faire et prendre des responsabilités, c'est dans mes capacités. Mais pour le comité du parti (sous-entendu de direction) il faut encore être meilleure... et je ne suis pas encore assez qualifiée malgré mon expérience et mon activité dans les organisations de masse. Ce qu'on fait aujourd'hui au club, c'est très bien. C'est le syndicat qui l'a décidé et les connaissances des femmes vont augmenter, elle vont devenir meilleures à la maison et au travail. Notre syndicat est fort et il obéit aux orientations du syndicat national. Mais ça dépend des entreprises. Ici c'est facile de mobiliser les femmes... moi j'ai travaillé sous trois directeurs (généraux), chacun a suivi les politiques fixées en fonction de la situation du pays, ce qui compte c'est la politique nationale. Le directeur applique la politique décidée en haut, il est nommé pour ça. Mon travail c'est de contrôler l'environnement, les restaurants, les maisons ; les gens doivent demander l'autorisation de construire, il faut suivre le plan, il faut un ordre pour protéger les ouvriers contre eux-mêmes. Les toilettes publiques c'est aux gens de les nettoyer, avant on payait des gens pour ça, maintenant c'est fini". Ayant hâte d'en finir avec ce qu'elle assimile à un examen plutôt ennuyeux et pour lequel elle manque d'inspiration, cette femme me quitte en souriant de soulagement et en m'invitant néanmoins à lui rendre visite à son domicile, tout en soulignant que le salaire de son mari militaire est bien maigre et qu'elle a du mal à "joindre les deux bouts".

Ces cinq femmes réunies par la toute puissante direction du syndicat qui leur a confié le club mettent en scène la combinaison originale et réussie de l'entreprise en matière d'idéologie, de ses modes d'infiltration et de réappropriation, de contrôle et d'efficacité hiérarchique.

Chacune de ces femmes est amenée du fait de son parcours à s'adresser dans le langage qui convient à l'une ou l'autre des fractions d'employées, en dépit du fait que la masse des ouvrières d'âge mûr est laissée largement en retrait. Mais Istion compte avant tout sur ses "forces vives", c'est-à-dire des jeunes filles contractuelles aisément licenciables, élevées dans l'esprit d'émulation, le respect de l'encadrement, aspirant à sortir le plus vite possible d'un emploi ouvrier précaire qu'elles ont saisi en raison du chômage régnant, de l'impossibilité matérielle de poursuivre des études, souvent d'un échec aux concours de l'université ; le calcul de l'entreprise est d'autant plus pertinent que les valeurs féminines prônées sont ajustées à l'envahissement d'un marché de biens symboliques et matériels qui capte les mentalités de celles qui viennent à peine de sortir de l'adolescence. De fait les magasins de Hanoï sont depuis peu d'années remplis de vêtements de mode occidentale et de produits de beauté très coûteux, la moindre crème pour le visage valant cent mille *dôngs* avec le risque que sa composition inconnue et hasardeuse provoque des désagréments. Le temps assez proche (début 1990) où le savon était un produit de luxe et un cadeau d'entreprise paraît lointain bien que le souvenir en reste invariablement présent dans l'esprit même des jeunes de vingt ans. Le rapport entre le salaire de trois cent mille *dôngs* des mois "creux" à la production réduite et le prix d'un cosmétique est certes exorbitant, surtout si l'on pense qu'un grand nombre de jeunes ouvrières doivent aider financièrement leurs familles. Cependant le lancement de la beauté féminine en slogan est une formidable opération idéologique dans la mesure où elle constitue un exil imaginaire qui permet à chacune de ne pas se sentir laissée pour compte à la suite des transformations actuelles : l'inaccessibilité réelle de l'objet est effacée au profit de l'efficacité de l'injonction symbolique

d'appartenance à un monde présent dominé par les signes marchands. La convocation à participer à une consommation élitiste fusionne le désir et l'incapacité de prendre possession de son support dans une illusion contagieuse qui s'apparente à la ritualité politique des "rassemblements de masse" qui se poursuivent depuis 1954 : l'unification est instituée par l'entrée dans le mythe partagé d'un univers "radieux" sans distinction hiérarchique qui prétend désormais harmoniser communisme et capitalisme. Le maquillage a d'ailleurs cette dimension méthaphorique intrinsèque d'occultation, qui voile les pénuries passées mais aussi les manques actuels qui conduisent chacune à rogner sur l'alimentation au profit de l'apparence. Ceci explique l'allure frêle, voire très souvent chétive de ces jeunes filles d'où aussi leurs interrogations répétitives sur mon poids et l'habitude avant ou après l'entretien de me tâter les bras, surprises de ma relative corpulence. Mises au service de l'édification de l'entreprise en entité bienfaitrice préoccupée de la condition de sa main-d'œuvre, ces nouvelles valeurs suggestives d'enrôlement féminin conjuguent de surcroît très habilement les régulations bien ancrées et intangibles de sélection globalement politiques avec une très fictive ouverture faisant appel à la spontanéité de chacune.

Jetons un regard sur les textes écrits par les candidates au concours de confection de bouquets de fleurs pour accompagner leur composition personnelle, textes qui déclinent les louanges de l'entreprise dans une phraséologie qui pourrait sembler datée alors qu'au contraire c'est dans ce mélange subtil et bien orchestré d'un ordre nouveau et ancien que gît la finesse des recettes gestionnaires d'Istion, affermissant sa domination. Les improvisations des jeunes filles correspondent aux fleurs choisies, ici laissées de côté pour ne retenir que leur contenu sémantique. Trois premiers prix furent décernés à égalité ; l'un récompense un texte



louant le fait de "s'élever" : Istion est comparé à "un bateau flottant sur les vagues après cinquante ans de combats réussis promettant la longévité". Les vieilles générations nourrissent les jeunes au-delà des difficultés dont triomphe l'union des ouvriers et des cadres mus par une volonté permanente de s'élever. Un second s'intitule "confiance et espoir pour Istion" qui est ici un bambou symbolisant tout à la fois le pays, le peuple et les "fières générations d'ouvriers de l'entreprise aux belles mains fabriquant des produits de bonne qualité appréciés sur le marché pour que la vie et la société soient resplendissantes". Le troisième prix est décerné au portrait de la femme vietnamienne "sincère, bonne, au cœur chaleureux mais aussi aimant passionnément son mari et ses enfants, dont la famille heureuse arase toutes les difficultés de la guerre et des bombes". Parmi les trois seconds prix, le premier concerne un texte sur l'origine et les ancêtres "qu'il ne faut jamais oublier sous peine de ne pas grandir. Les vietnamiens sont les fils du dragon et leur patrie, leur sol est le *dai viet* auxquels ils sont indéfectiblement liés par le sang". Le second est attribué à un texte évoquant la "solidarité et la victoire" : "cadres et ouvriers doivent toujours être en accord, épaule contre épaule pour marcher vers les progrès et la victoire". Un vers de Ho Chi Minh est rappelé pour mettre en scène cette détermination solidaire des cadres et des ouvriers tendus vers un seul but, condition du succès. Le troisième prix correspond purement à un texte littéraire et poétique qui s'attache à décrire la lune. Le "bonheur grâce à l'éducation du peuple" est doté de l'un des trois troisièmes prix où la candidate s'exprime à la première personne : "depuis l'école j'ai eu l'enseignement de l'oncle Ho et maintenant je m'en souviens tout le temps ; pour la recherche de dix ans il faut planter l'arbre, pour cent ans, éduquer le peuple. Comme professeur de l'école technique je veux dire la passion de ma carrière que je réalise grâce à

l'enseignement de l'oncle Ho. J'ai choisi comme thème le plaisir d'éduquer le peuple car je veux nourrir et aider la jeune génération". Un autre troisième prix revient à l'ensemble d'un département qui souhaite au congrès du parti de Istion, un "grand succès" et qui affirme que les onze membres du comité de direction du parti doivent toujours garder le titre de "héros du travail". Plus intime, un troisième prix est décerné à un texte qui évoque l'amour entre hommes et femmes "liés pour la vie dans une famille heureuse". Sept prix de consolation ont été remis aux candidates malheureuses, néanmoins intégrées par cette gratification de leurs efforts dans la hiérarchie des distinctions. Dans l'un de leurs textes, le Vietnam est appelé à devenir "un dragon de l'Asie face au XXI<sup>e</sup> siècle, si les jeunes, épaulés par les anciens, parviennent à libérer la nation des fléaux sociaux". Il "faut relever la tête" énonce un autre, "ensemble et de bas en haut de la hiérarchie pour que Istion se développe grâce à la conduite parfaite des dirigeants du bateau de l'entreprise voguant vers des victoires futures". Les "fondations du bateau sont l'union des cadres et des ouvriers, jouissant tous du bonheur familial et promouvant les traditions nationales". "L'union des hommes et des femmes, bonnes mères et épouses responsables, faisant avancer la société et le pays" est moins romantique que le texte suivant portant sur "la souffrance de la séparation des amoureux". "Remercier le comité du parti et le syndicat qui ont organisé le concours" est formulé par l'une des rares ouvrières présentes pour laquelle "Istion est une mère, une épouse et une famille" et qui fait la louange d'un couple face à la lune, dirigé par "un homme fort qui assurera un avenir prospère". Une autre exprime sa joie d'avoir l'occasion de faire de la "propagande" en reprenant le slogan national "un mode de vie civilisé et une famille cultivée" : elle prône la "simplicité obligatoire" des mariages – en accord avec la législation de 1998 qui a

interdit les dépenses ostentatoires dans les cérémonies privées – et approuve l'interdiction du troisième enfant, qui empêcherait la "réalisation d'une famille heureuse et harmonieuse dans un pays prospère et en paix". Un dernier prix est accordé à un discours sur l'importance de la solidarité à partir de l'exemple historique des deux sœurs héroïnes qui ont lutté contre l'invasion chinoise et qui doivent être un modèle dans la tête de chacun pour faire avancer l'industrialisation et la modernisation : les figures des cinq directeurs des usines d'Istion, unis aux ouvriers dépeignent une solidarité toujours aussi parfaite comme condition nécessaire de la prospérité de la nation.

J'espère que le lecteur n'aura pas été lassé par la mention exhaustive des thèmes retenus par les lauréates : un tel exercice qui pourrait sembler fastidieux au premier abord est pourtant d'autant plus utile pour la compréhension de la situation actuelle, que la répétition et l'accent mis sur des éléments centraux qui, de l'école à l'entreprise encadrent les sujets, montre une synthèse idéologique par définition vivante, exprimée par des jeunes filles appartenant majoritairement à l'administration de l'entreprise mais aussi par quelques ouvrières. La continuité historique de la lutte contre les agresseurs extérieurs chinois et américains englobe et réinvestit tout à la fois la discontinuité d'un présent où l'économie est posée comme prédominante. La cohésion communautaire de l'entreprise dans laquelle supérieurs et inférieurs, hommes et femmes se fondent, dissout les ruptures hiérarchiques dans une visée unique ; elle se dessine comme le premier échelon d'une pyramide nationalitaire qui la subsume et qui assigne l'individu à une origine substantialisée dans laquelle se résume son idiosyncrasie et son projet familial de vie. D'une certaine manière, le politique disparaît derrière l'hégémonisation de ses actualisations diversifiées et le procès de domination

s'engloutit dans une symbolisation architectonique qui de l'individu à la famille, de l'entreprise au pays, englobe chacun.

Les jeunes filles qui retissent pour leur compte personnel cette toile idéologique ne sont pas comme d'aucuns pourraient le supposer, de pures marionnettes dont un leviathan tirerait mécaniquement les ficelles ; si ce sont certes des "promotionnelles" avides de s'extraire des souffrances matérielles passées, ces nouvelles héroïnes d'Istion sont aussi très représentatives de la jeunesse présente dans l'entreprise mais aussi des jeunes de même condition à l'extérieur. Bien que parmi les lauréates on remarque des filles de personnages importants d'Istion, les faveurs dont elles ont sans doute bénéficié ne sauraient dissimuler les continuités majeures qui, ici encore, se font jour face à un horizon imaginaire partagé même si seules quelques élues peuvent le réaliser.

Ecoutons d'abord Sùù, ouvrière âgée de vingt-deux ans, qui obtint un prix de consolation au concours sur le thème de la "solidarité". Jolie, pas du tout timide, elle vit dans un village proche d'Istion où elle est rentrée en 1996. Elle est la troisième d'une famille de cinq enfants dont le père, membre du parti, est un ex-comptable de la coopérative villageoise et la mère paysanne. Elle a suivi la formation professionnelle d'Istion avec un cousin et tous les deux ont été ensuite recrutés dans un contexte où le certificat de résidence dans la zone géographique de l'entreprise est requis. Sùù s'exprime spontanément, saisissant l'opportunité de notre rencontre comme une nouvelle scène de démonstration de ses capacités et le déroulement de son discours, dans sa structure même, est intéressant : "je suis allée aux cours de cuisine car je ne sais pas faire la cuisine. Ici ce sont des femmes qui sont directrices d'usine, je les connais bien. Elles ont une bonne position comme femmes en plus de leur travail. Je veux apprendre de ces femmes. C'est pour ça que dans mon exposé

j'ai mis les cinq directrices d'usine comme les cinq doigts de la main pour les bons produits et le développement de l'entreprise. J'ai suivi les deux cours, cuisine et fleurs le dimanche car je travaille dans l'équipe de coupe. A la maison, on n'a pas le temps pour les fleurs. J'ai été choisie par la directrice du club des femmes. Je pensais que d'autres pouvaient faire mieux que moi et j'ai eu très peur de ne remporter aucun prix pour mon usine (c'est-à-dire dans la compétition avec les autres usines et départements). Ma composition, je l'ai faite toute seule sans aide, le soir après le travail. On ne m'avait enseigné que des thèmes sur la famille et puis ma directrice (d'usine) m'a dit qu'elle était trop occupée pour me conseiller alors j'ai écrit tout ce que je sais mais surtout je voulais mettre ensemble la famille et le travail, être une bonne mère, mais aussi une bonne travailleuse. Bien sûr ça a entraîné des jalousies dans l'usine avec mes camarades et il fallait déjà être retenue à ce niveau-là en montrant de quoi on est capable. Mais moi j'ai déjà fait un concours national de mode pour Istion (dans le cadre des défilés de mode auxquels Istion participe) et on prend toujours les meilleures et là aussi j'avais été choisie comme la meilleure car je suis une bonne travailleuse, je suis active dans chaque organisation de masse... La jalousie c'est très bien car cela pousse au développement, à l'émulation à faire mieux que tous les autres. Et moi je suis secrétaire de l'organisation des jeunes de mon équipe (c'est-à-dire membre du premier palier du "comité des quatre" qui surveille la production). Déjà à l'école j'étais active dans l'organisation des jeunes, alors à l'usine j'ai continué. C'est le directeur de l'organisation des jeunes de tout Istion qui m'a choisie après une discussion avec moi. Ce que je veux c'est remplir mes tâches et monter en grade. Je veux apprendre des anciennes pour devenir comme madame X (directrice du club des femmes) ou madame Y (sa directrice d'usine), elles sont

bonnes à la maison et elles ont aussi une haute position. C'est mon rêve. Ce que je veux aussi c'est devenir membre du parti. Car pour monter il faut être au parti. Dans un an ou deux je pense que je vais pouvoir rentrer au parti si je reste bien active dans l'organisation des jeunes. Mes parents ils ne comprennent pas bien mais ils m'ont vue à la télévision dans le concours de mode. Ils étaient contents mais surtout ils m'ont dit de bien faire mon travail d'ouvrière et de ne pas les blâmer (c'est-à-dire blâmer leur nom) en faisant des fléaux sociaux. Ma mère elle fait un peu des choses au village pour l'organisation des femmes, par exemple elle nettoie les routes et l'environnement. Je veux me marier à vingt-quatre ans avec quelqu'un d'Istion car comme ça on pourra discuter du travail ensemble. J'aurais bien aimé aller à l'université mais mon père est en mauvaise santé et on n'a pas d'argent (l'université est depuis quelques années payante, le prix débutant à cent US \$ par an) et je ne veux qu'un seul enfant".

Brusquement Sùù éclate en sanglots en parlant des enfants et, bouleversée, entre deux hoquets, poursuit faiblement : "on n'a pas eu assez à manger chez nous, on était trop nombreux. Mon frère on l'a mis au collège à Hanoï. Il vit chez le frère de mon père. Nous sommes très pauvres, mon père est malade, c'est respiratoire, de fait il ne peut plus travailler (le lecteur se rappellera que les membres des coopératives n'ont pas de pension de retraite). Ma mère est le seul support de la famille. Ma sœur a raté l'examen au collège. Elle voulait réessayer mais nous n'avons pas d'argent. C'est pour ça que j'ai voulu travailler si vite et je donne mon salaire à ma mère. Je n'ai qu'un contrat d'un an à Istion. Je voudrais bien vivre dans le quartier mais il faut que j'aide ma mère. Le club de femmes c'est bien, on peut s'élever dans la société et je voudrais que ma sœur puisse s'élever plus que moi. Mon petit frère on l'a retiré du collège, maintenant on l'a mis dans une *joint venture*. Ma mère aussi

a du mal à faire le travail de l'agriculture car elle a de l'arthrose. Avant elle avait un *mao* de terre (soit dix *sao*) maintenant avec la densité de la population elle n'a plus que cinq *sao*, puisqu'on a tous grandi et qu'on travaille". Suù mettra quelques temps à se calmer après ces phrases hachées de pleurs. Encore décomposée en me quittant, elle me remercie d'avoir "écouté" ses sentiments que personne ne connaît. Au cours de cet entretien douloureux ma première collaboratrice déjà citée, laisse elle-même jaillir ses larmes, alors que Suù évoque la condition commune de leurs familles de membres de coopérative, réduits au dénuement lorsque leur force de travail s'épuise avec l'âge. A l'encontre d'un misérabilisme trop facile et de mauvais aloi, retirons de l'exemple de Suù la confrontation entre les deux phases heurtées de son discours marquées par une décompensation très significative de l'effort que font beaucoup de jeunes "héroïnes" pour colmater le fossé – en forme de trou intérieur – qui sépare l'expérience vécue des privations et l'adhésion aux nouvelles valeurs féminines du superflu érigées par l'entreprise. Suù est une incarnation réussie mais fêlée du modèle prôné. L'épreuve qu'elle s'inflige a une dimension intenable qui craque devant une écoute impromptue et inhabituelle<sup>31</sup>. Les ambitions professionnelle et politique – indissociables – résonnent dans la béance psychique, jetant un autre éclairage sur la gestion idéologique de l'entreprise.

Un autre exemple mérite d'être présenté tout en évitant la répétition. Tournons-nous donc vers Mui qui a obtenu le troisième prix au concours sur le thème "bonne arrivée au congrès du parti de l'entreprise". Mui est une grande jeune femme de trente-deux ans dont la bonne santé et la taille s'expliquent par le fait qu'elle a appartenu à l'équipe de compétition de volley-ball de Istion, ce qui lui valut à

---

<sup>31</sup> Selim M., 2000 : "La petite héroïne", *Chimères* n° 39 : 127-140.

l'époque des tickets supplémentaires de nourriture. Avant d'être recrutée en 1984 dans l'entreprise comme ouvrière, elle fut une joueuse professionnelle dans l'équipe sportive de l'armée de l'air et elle est aujourd'hui chef d'une équipe de production de trente-deux personnes. Fille d'un "martyr" mort sur le champ de bataille en 1969 et d'une paysanne qui a élevé seule ses quatre enfants et reçoit aujourd'hui quatre-vingt mille *dôngs* par mois, Mui se fixe pour objectif de devenir vice-directrice d'une usine tout en avouant en riant que son manque de formation professionnelle est un handicap mais qu'il peut être compensé par un activisme de longue date dans les organisations de masse : "dès la deuxième classe à l'école j'étais déjà active dans les chansons, dans le sport pour l'organisation des pupilles de la nation. A l'école j'ai été responsable de toute l'organisation des jeunes de mon école. J'ai hérité ça de mon père que j'ai à peine connu et mon frère est comme moi. Je suis au comité de direction du syndicat bien que je ne sois rentrée que très tard au parti, il y a deux ans. C'est pour ça que j'ai choisi comme sujet le succès au congrès du parti. J'avais été déjà déléguée au congrès et il faut savoir commenter les résolutions du parti. On était quatre pour chaque usine. Mais en plus je suis une femme gentille et douce à la maison et je sais arranger les fleurs avec harmonie. C'est pour ça que je suis allée à tous les cours, je veux apprendre toujours plus. Je suis aussi responsable de l'organisation des femmes de mon usine. Ça marche bien depuis qu'on a madame X (la nouvelle directrice du syndicat) car elle parle fortement et elle sait décider même si elle n'a que deux ans de plus que moi. Notre directeur général doit être remercié car il fait beaucoup pour le syndicat et les ouvriers. Mais mon mari a quitté Istion pour faire un business. Sa mère était ouvrière ici et au début on a vécu avec les beaux-parents dans l'immeuble collectif. Maintenant on a construit notre maison à l'extérieur du



quartier mais mon fils va toujours à l'école du quartier... lui il est trop petit pour le volley-ball et maintenant Istion n'a plus d'équipe de compétition nationale, juste une équipe qu'ils veulent remonter pour l'intérieur. Moi je suis une des meilleures ouvrières, actives dans la production et les organisations de masse alors j'ai été sélectionnée deux fois pour les vacances à Ha Long (seize jours) ; on a été trois cents comme ça mais il faut d'abord être retenu par l'usine et après par l'entreprise".

Pour toutes ces jeunes filles, l'indissociabilité des rapports politiques au sens large et de la qualification, formant un "tout" conditionnant l'élévation dans la hiérarchie de l'entreprise, est une évidence au caractère autant prescriptif qu'apodictique qu'il ne viendrait pas à l'esprit de remettre en cause. C'est là une sorte de "fait social total" qui a guidé l'itinéraire de leurs parents et qui structure l'ensemble de la société telle qu'elles la perçoivent. C'est dans ce cadre prédominant qu'elles glissent leur personnalité et façonnent leur singularité. Ainsi en va-t-il de Hué, dont j'apprécie le charme et qui a un comportement très naturel à mon égard ; elle a reçu un prix de consolation au concours pour son exposé sur le "couple", l'un des plus exceptionnels par son lyrisme romantique. Ouvrière de deuxième grade âgée de vingt-cinq ans et déjà membre du parti, recrutée à la sortie de l'école technique de l'entreprise, responsable de l'organisation des jeunes de son équipe et donc admise dans le "comité des quatre", Hué a voulu "faire quelque chose de différent des autres ; tout le monde écrivait sur l'entreprise et moi j'ai essayé de faire un thème fort pour jeunes, très émotionnel, c'est pour ça que j'ai mis le croissant de lune". Hué a été embauchée à Istion, grâce à son oncle, ancien directeur d'un département de l'entreprise, et bénéficie, privilège notable, d'un contrat illimité. Un échec au collège l'a conduite à choisir la formation professionnelle d'Istion

dans le quartier duquel ses parents ont acheté "au nom de l'oncle" une petite maison au toit de tuiles, qu'ils ont détruite pour en bâtir une autre plus vaste de deux étages. Le père était cadre dans un magasin d'Etat. Hué, qui porte des boucles d'oreilles et un collier d'or orné d'une perle, reconnaît qu'une certaine aisance matérielle est nécessaire pour se préparer au concours : "il faut du temps, acheter les fleurs, tout le matériel... travailler la veille. Bien sûr on prend les meilleures, les plus enthousiastes mais certaines qui sont bonnes, elles ne peuvent pas, elles n'ont pas les conditions pour ça". Se déclarant très heureuse d'avoir été choisie mais aussi très anxieuse, avant le concours, de ne pas remporter de prix pour son usine, Hué me fait une remarquable description de l'organisation politico-productive de l'entreprise, prouvant des qualités d'analyse et de compréhension qui s'ajoutent à une adhésion apparemment sans faille.

Quittons les lauréates du concours pour les replacer dans la catégorie d'ensemble des jeunes ouvrières qui peuplent Istion et contribuent de façon décisive à sa réussite économique. Un dortoir de taille modeste – installé dans les anciens bâtiments de l'hôpital de l'entreprise – abrite aujourd'hui presque vingt-cinq jeunes filles qui payent un loyer de quarante mille *dôngs*, dans deux petites pièces comportant chacune douze lits de fer superposés. Un réduit peu avenant est réservé à la toilette et aux WC mais l'eau doit être cherchée à l'un des robinets collectifs des rues adjacentes. Les murs écaillés sont décorés par quelques affiches publicitaires jaunies et déchirées pour un savon, un adoucissant de lessive et la compagnie d'aviation vietnamienne où Paris est représenté par la tour Eiffel. Le logement dans ce dortoir est cependant un "privège" dans le contexte actuel où les ouvriers, pour être embauchés, doivent pouvoir se loger eux-mêmes à proximité de l'entreprise. J'ai passé de longues après-midi dans ce dortoir, discutant avec

les unes et les autres, seules ou en groupe. Aussi désireuses de parler d'elles-mêmes que de me questionner sur un monde extérieur dont les médias nationaux leur donnent une image toujours aussi stéréotypée et pleine d'énigmes, curieuses de tout et ravies d'un contact aussi simple quasi-physique – vu la proximité – avec une étrangère, ces jeunes filles entendaient apporter leur contribution personnelle gratifiante à l'enquête, fixant les rendez-vous en fonction de leurs horaires de travail.

L'une, après avoir raté les concours d'entrée à l'université, a été recrutée à Istion en 1996 grâce au mari de la cousine germaine de sa mère, ancien directeur d'un département. Issue d'une famille villageoise de cinq enfants encore en bas âge et dont le père comptable est retraité, elle déplore de ne pas avoir pu se représenter aux concours d'entrée à l'université pour des raisons économiques : "mes parents ont juste assez pour envoyer les enfants à l'école. On est trop nombreux, ils voulaient un fils et ça n'a été que le cinquième. Je leur envoie de l'argent tous les mois sinon ils ne peuvent pas s'en sortir. J'ai eu la chance d'avoir ce travail car un an après Istion n'acceptait plus les gens qui n'étaient pas du district. Je travaille au maximum car je n'ai qu'un contrat d'un an et je pourrais être renvoyée, mais mon rêve c'était l'université. Le travail ce n'est pas si satisfaisant. Pour l'examen à l'université, certains photocopient les résultats dans la pièce de l'examen (c'est une pratique courante, quasi instituée et le problème sera abordé dans le quartier du syndicat national à partir de son université). J'ai eu de la chance tout de même d'avoir ce logement, je fais des heures supplémentaires pour avoir plus d'argent ...". Membre du comité de l'organisation des jeunes de son usine, elle a aussi suivi les cours de maquillage, de cuisine, de "comportement des femmes" mais n'a pas été sélectionnée pour le concours car "mon équipe de production était trop occupée et c'est la

directrice qui a choisi qui irait au concours". Cette jeune fille conclut "je ne veux pas rester ouvrière, c'est trop difficile, je veux une meilleure position. Le parti c'est bien mais il faut être parfait en tout".

Une de ses camarades de chambrée l'interrompt pour corroborer ses dires : "dans mon équipe 80 % des filles ne veulent pas rester ouvrières. Elles cherchent à avoir un degré supérieur d'étude ou elles se battent pour obtenir une meilleure position". Cette dernière est fille d'une institutrice et d'un cadre industriel, tous les deux non membres du parti et à la retraite ; elle a été placée dans une usine satellite d'Istion distante de quelques km du quartier par un parent écrivain dont la femme est poète et qui est décrit comme un "ami du directeur général". Destinée par sa mère à une profession musicale où elle a échoué, elle dit avoir refusé de signer un contrat de travail qui l'enfermerait dans le statut d'ouvrière. L'usine satellite de deux cent cinquante personnes où elle travaille a de fait une réputation exécrationnelle, en raison de salaires bien plus bas que ceux de l'entreprise centrale, mais aussi de la faible qualification des ouvriers, puisque y sont envoyés ceux qui ont des rendements inférieurs, enfin d'un espace de travail très réduit. Une partie de la famille de cette jeune fille a fui en France en 1979 et ce départ illégal – qui pénalise toujours le groupe de parenté, entre-autre par l'interdit de devenir membre du parti – est à l'origine, avec son profil "intellectuel", d'un certain décalage de notre interlocutrice par rapport à ses collègues. L'impossibilité de poursuivre des études universitaires, le recrutement dans Istion par le biais d'un intermédiaire proche de la direction et relevant de l'espace relationnel de la parenté du sujet, sont deux constantes des trajectoires des jeunes ouvrières. Celles-ci parlent d'autant plus facilement de ces connections indispensables qu'elles n'ont rien de particulier à Istion et dessinent le paysage général du marché du travail actuel dans

toutes les branches professionnelles. Les données recueillies sur la génération qui était adulte en 1954 montrent que les institutions et les entreprises se sont constituées comme des niches de parenté, le placement de l'enfant dans le lieu d'activité du père et/ou de la mère présentant un caractère assez systématique et donnant à voir des généalogies dont la spécification professionnelle est le résultat social de cette pratique généralisée. Avec "l'ouverture des portes" du marché selon l'expression en usage, cette mécanique s'est grippée dans un contexte de licenciements et d'émergence d'un chômage massif, d'un souci de qualification et d'une nécessité de rentabilité : son caractère résiduel déplace la parenté, toujours aussi efficiente, dans les nouveaux maillons du marché de l'emploi.

Une autre locataire du dortoir a été ainsi recrutée après un échec au concours de l'université en 1997 grâce à un cousin maternel qui travaille dans une autre entreprise mais qui "connaît bien le directeur général" et parvient dans son cas à éviter l'application de la règle du certificat de résidence dans le district ; "c'est une bonne relation" dit la jeune fille qui souligne que seules quelques-unes des cinquante ouvrières embauchées en même temps qu'elle ont obtenu ce privilège. Issue d'une famille rurale dont le père, ex-résistant et mécanicien de l'armée à la retraite, végète avec une petite échoppe, elle compare positivement sa situation actuelle à celle de sa génération au village : "la vie ça va. Ici c'est un travail pour les femmes ; au village, le travail est plus dur, ceux qui ont mon âge ils essayent le collègue et recommencent plusieurs fois l'examen d'entrée mais après, leur destin c'est d'être paysan... tous les jeunes veulent partir de mon village mais ne le peuvent pas, alors moi j'ai eu de la chance. Quand je suis partie, sur trente seuls trois ont réussi à partir et mes parents ont été heureux que j'aie ce travail. J'aurais bien aimé travailler dans une des deux usines à côté de la maison, mais

il fallait l'appui d'un parent. Je n'en avais pas et puis c'est mieux là-bas qu'ici". Avec un contrat d'un an pour la production minimale de mille deux cents épaulettes par jour sur une chaîne de quarante personnes, elle a rempli les premiers jours de son arrivée dans l'atelier, le formulaire d'adhésion au syndicat, sur la demande de ses supérieurs hiérarchiques. Elle aurait bien aimé suivre les cours de cuisine, d'arrangement des fleurs et surtout de maquillage comme elle aurait aimé assister à la journée de la femme vietnamienne. Mais dans les deux cas, elle n'a pas été sélectionnée : "seules les femmes choisies sont allées au meeting de distribution des prix de femme bonne au travail et à la maison. Il faut avoir une haute productivité et une bonne tenue familiale sans querelle et le chef d'équipe, il connaît bien tout le monde au travail et à la maison, alors il choisit et puis après, il faut confirmer... comme les gens connaissent la vie privée de chacun dans le quartier, le choix est facile, il est évident, clair, alors on accepte à l'unanimité" ; l'unanimité est de fait toujours requise et pratiquée dans les institutions comme aux différents échelons de la vie politico-professionnelle.

Une autre jeune ouvrière provenant d'un milieu rural, recrutée pour un an dans l'usine satellite d'Istion, grâce à un "parent" éloigné, directeur d'équipes alternées grâce auquel elle espère – du fait de "ses bonnes relations" avec la direction – obtenir une embauche ultérieure dans l'entreprise centrale, déplore l'instabilité de la production dans son équipe ce qui limitera ce mois-ci son salaire à deux cent mille *dôngs*. Elle a peu d'illusion sur une possible promotion car "les cours de cuisine, ça a été impossible car ils les ont réservés aux gens d'Istion ; pour le jour de la fête de la femme vietnamienne il y a juste eu un meeting avec un discours d'une heure sur les performances... et à l'organisation des jeunes, ils ont leurs responsables. Ils n'ont

pas besoin de moi... bien sûr j'ai des rêves mais c'est si difficile de les réaliser qu'il vaut mieux ne pas avoir de rêves et ceux qui arrivent à avoir des positions élevées ils ont la chance d'avoir des relations qui sont élevées... moi je n'en ai pas. Et avoir du talent sans relation c'est comme n'avoir rien... c'est impossible d'être promu...". Mon interlocutrice est interrompue par l'une de ses camarades dont la tante, comptable à Istion, l'a fait recruter. Grâce à cette dernière elle a obtenu un contrat de travail à durée indéterminée et elle a été choisie aussitôt comme chef du syndicat de son équipe après avoir suivi un cours sur l'histoire du syndicat ; elle affirme sur cette base qu'elle espère bien "monter" en restant active dans les organisations de masse.

Ces narrations – qui font état du caractère indispensable pour l'accession à l'emploi d'une médiation par la parenté suffisamment proche des centres de décision de l'entreprise – "oublie" d'en mentionner le coût en argent tant le fait est une donnée commune de l'expérience sociale actuelle : un emploi à Istion se vend aujourd'hui entre trois et six millions de *dôngs* ; c'est à la fois beaucoup et peu. C'est énorme pour des parents plongés dans le désespoir parce qu'ils n'ont pas les moyens financiers de sortir leurs enfants d'une oisiveté honteuse et perçue comme dangereuse car elle les rendrait à leurs yeux plus fragiles face aux "fléaux sociaux" de la drogue en particulier dont le risque est martelé en permanence. C'est modique en regard des six cents à mille dollars qu'il faut déboursier pour rentrer dans une *joint venture* où le salaire de cent US \$ est garanti quels que soient les aléas de la production grâce à la vigilance des syndicats qui appliquent deux mesures différentes selon qu'il s'agit d'une entreprise d'Etat ou d'une société à participation étrangère. C'est minime en regard du prix de l'accès à des postes prestigieux consécutifs à une formation universitaire. C'est dérisoire par rapport aux six mille US \$ que coûte un

départ à l'étranger par exemple, dans le cadre des mesures d'exportation de la main-d'œuvre prises par les services centraux du ministère du travail qui délivre un quota à certaines entreprises sélectionnées dont Istion. Le scandale qui a éclaté en 2000 à partir de la grève à Samoa d'ouvrières vietnamiennes ne recevant pas le salaire promis dont une partie s'était évaporée dans les poches de quelques fonctionnaires, a révélé publiquement une chaîne de corruption dont l'ampleur était déjà parfaitement connue par les familles dès lors qu'elles devaient trouver un emploi pour leurs enfants à la hauteur de leurs ambitions mais surtout de leurs moyens financiers. Je n'ai pu rencontrer les quelques familles d'Istion ayant envoyé leurs filles à Samoa, tout rapport avec un étranger ou avec un journaliste leur étant interdit, tant le climat autour de cette affaire nationale était tendu.

A Istion comme ailleurs, l'achat d'emploi débute dans les années quatre-vingt-dix et s'inscrit dans la foulée des réformes économiques. Il n'étonne plus quiconque et mon étonnement en 1995 lors d'enquêtes exploratoires à surpris mes collaboratrices de l'époque qui étaient des jeunes fonctionnaires diplômées et qui pensaient qu'il s'agissait là d'une régulation normale en vigueur dans le monde entier et en particulier dans les pays industrialisés. Devenu un objet marchand comme un autre, l'emploi s'achète dans les représentations sur le même mode qu'un kg de sucre : la levée des rationnements passés vaut imaginaiement pour tout, logement, santé, travail ou vêtement, nourriture, sans excepter les diplômes ou n'importe quel document administratif, du certificat de naissance à un permis de construire. Mais pour les gens plus âgés et surtout ceux qui sont démunis tels les retraités d'Istion jouissant ou non d'une pension, l'achat d'un emploi revêt le sens d'une cassure grave de l'ordonnement de leur univers et provoque des



réactions diverses selon la personnalité de chacun allant de la révolte à l'abattement psychique dû à l'impossibilité d'agir faute d'argent et de relation efficace.

Ainsi une responsable de l'organisation des femmes du quartier où habite Minh fond en larmes au milieu de notre second dialogue alors qu'elle avait montré une certaine froideur dans les explications détaillées qu'elle me donnait sur les activités dont elle avait la charge. Dans sa petite maison où trône un beau portrait de Ho Chi Minh qui égaye par ses couleurs d'azur l'ambiance austère de la pièce, cette femme âgée d'environ cinquante ans raconte son licenciement d'une usine de l'armée où elle était chef d'équipe dans une période où elle se percevait encore comme très compétente, puis l'obligation économique où elle s'est trouvée d'effectuer une tâche faiblement rémunérée de ramassage des ordures dans son voisinage, enfin sa déréliction actuelle devant le chômage de son fils pour lequel elle ne peut rien.

L'achat d'un emploi est en effet une pratique complexe où l'interaction aussi bien pensée soit-elle entre le capital financier, le capital social et la parenté ne conduit pas nécessairement à la réussite de l'opération. L'incertitude est toujours grande jusqu'à l'obtention du poste tant sont opaques les réseaux de relations en jeu, jamais dévoilés par l'intermédiaire principal dont la place entre le membre de la parenté contacté et "le dirigeant" efficace est sujette à des contingences et des oscillations obscures. L'argent donné peut ainsi rester sans suite – comme cela est répété de manière récurrente – sans que bien sûr aucun recours ne soit possible. Dans le quartier d'Istion un ancien militaire qui n'a jamais été inquiété a ainsi "vendu" des emplois fictifs à l'étranger à un grand nombre de familles jusqu'au jour où celles-ci, lassées d'attendre le départ toujours retardé de leurs enfants, se sont résignées à leur sort, persuadées que les

plaintes déposées à la police resteraient sans résultat. L'achat d'emploi éclaire la singularité de la forme prise par le marché et le développement de la monétarisation dans le contexte sociétal régnant marqué par la domination politique et un passé d'encadrement total de l'existence individuelle. L'argent n'est nullement un signifiant pur et une équivalence neutre permettant un échange réglé de biens et de valeurs comme dans un capitalisme idéalisé. Le rôle de la parenté est déterminant et le rang dans la hiérarchie politico-professionnelle essentiel ; la conjonction de ces éléments avec l'argent produit une endogénéisation très particulière du marché et l'envahissement des rapports marchands qui en découle se signale par des aléas et une inquiétude des acteurs, engendrant des images de risques de mort<sup>32</sup>. Revenons à Istion où l'hypothèse invérifiable concrètement que la vente d'emploi constitue aujourd'hui une ressource non négligeable pour la catégorie supérieure de l'entreprise est cependant assez solide. Une même expression qu'en Afrique dénonce des "dirigeants" qui dans ce domaine comme dans d'autres "bouffent beaucoup" et "nous, les pauvres, nous les regardons manger, nous travaillons dur mais nous mangeons peu et eux ils construisent de grandes maisons".

L'achat d'emploi qui règne à Istion comme ailleurs permettra au lecteur de jeter un autre regard sur les jeunes filles du dortoir qu'il a précédemment rencontrées : celles-ci sont aussi les otages du sacrifice financier de leurs parents qui en attendent des retombées matérielles et symboliques. L'obligation implicite où elles se trouvent de tout faire pour garder un emploi précaire rend impensable la moindre contestation de l'ordre établi. Ajoutons que l'entreprise ne fournit aucune possibilité d'emprunt à ses ouvriers qui de plus sont astreints à une épargne forcée de 10 % de leur

---

<sup>32</sup> Cette dimension sera abordée dans l'analyse des cultes.

rémunération salariale. Les organisations de masse ont par contre pour devoir "d'aider" ceux qui se retrouvent dans des situations tragiques : vingt à cinquante mille *dôngs* sont éventuellement donnés, des sommes plus importantes étant rares et destinées à des familles particulièrement méritantes en terme politique. L'embauche de ces jeunes filles intervient de surcroît après un moment difficile pour Istion qu'environ trois cents ouvriers ont décidé cette fois-ci tout à fait volontairement de quitter : ces hommes et femmes ont approximativement entre vingt-huit et trente-cinq ans et sont remplacés par la main-d'œuvre féminine très jeune, plus souple et plus manipulable. Le sens de ces démissions est double : elles font suite tout d'abord à une intensification de la production conduisant à des journées qui peuvent atteindre vingt heures de travail pendant trois mois durant trois étés consécutifs sans que les heures supplémentaires soient rémunérées au taux légal. Beaucoup s'évanouissent sur les chaînes et l'épuisement atteint les limites du supportable. Ces départs s'intègrent d'autre part à une conjoncture générale d'ouverture du marché où pour la première fois surgit la possibilité d'abandonner un travail jugé "ingrat" pour un maître (*chu*) et d'envisager de devenir "libre" en montant une affaire privée prometteuse d'un enrichissement dont les signes déferlent dans le quartier.

Avant d'examiner les perceptions auxquelles a donné lieu cette poussée de l'exploitation, faisons une brève transition avec la secrétaire générale du syndicat d'Istion, plusieurs fois évoquée et qui a précisément été nommée après les démissions d'adultes et les recrutements à titre précaire de jeunes filles. Ce terme de "nomination" pour la responsable générale du syndicat est employé par tous quelle que soit la position hiérarchique occupée ; il est fortement justifié par certains cadres jugeant "normal" que le directeur général nomme le secrétaire général du syndicat ; cette opinion est

tout à fait cohérente puisque le directeur général est le représentant du parti qui est l'instance suprême qui guide l'action du syndicat. Aux niveaux inférieurs du syndicat, des élections largement "formelles" sont depuis peu organisées dans une perspective d'application des nouveaux slogans idéologiques de "démocratie à la base" qui constituent eux-mêmes une réponse aux accusations occidentales de "dictature".

Cette belle jeune femme de trente-trois ans aux longs cheveux noirs épais et à la voix forte, bien nécessaire pour les harangues dans les meetings, possède l'autorité et l'assurance qui conviennent à sa fonction. Fille d'une ouvrière et d'un chef de département de la première génération ayant travaillé dans l'entreprise, elle est l'épouse du directeur du personnel, homme grand et corpulent. Sa sœur est mariée au fils d'un couple connu de tous ceux qui ont été en rapport avec l'ancienne direction d'Istion. Ces derniers possèdent le premier et l'un des plus grands ateliers privés du quartier. Un autre fils de ce couple a pour conjointe la fille d'une ancienne comptable d'usine qui a monté sa propre usine privée qui ne cesse d'étendre ses activités. Les liens familiaux dans lesquels la jeune responsable se situe cristallisent l'unité du pouvoir interne réparti entre la direction, le parti, le syndicat et le statut d'employeur privé, source d'enrichissement ; ils illustrent le rôle de la parenté et de l'alliance dans l'édification et la consolidation des catégories supérieures de l'entreprise, dont le déploiement atteint les niveaux inférieurs formant une pyramide hiérarchique au sein de laquelle la parenté détient une efficacité symbolique omniprésente : elle coiffe la domination et l'instille dans tous les aspects de la vie, tout en la rendant quasi intouchable, invisible et donc incontestable. En effet, la reproduction de la domination du haut en bas de l'échelle sociale passe par une endogamie hiérarchisée et hiérarchisante dotée d'une puissance insigne

de coagulation de ses facteurs intrinsèques et d'encerclement des subjectivités. Dans une configuration où les rapports de domination politique fonctionnent comme rapports de production, la parenté est l'enveloppe de l'organisation du système en place et ce, en premier lieu, parce que le champ politique lui-même est un espace relationnel traversé par les liens de parenté et d'alliance.

Très occupée par ses fonctions dans Istion mais aussi au niveau du syndicat national, la jeune femme m'accorde une heure après que Minh et son adjointe, la sous-directrice de l'hôpital, eurent pris eux-mêmes le rendez-vous en insistant ; l'un et l'autre me font sentir la chance que j'ai de rencontrer une personne aussi haut placée et par la même occasion la considération qu'ils portent à la recherche. A six heures du soir la jeune directrice du syndicat me rejoint dans la petite pièce du centre de santé et s'installe face à moi, sans aucune gêne, entamant un exposé formel et très court sur le syndicat dont elle précise tout de suite qu'"à la différence des pays capitalistes, il est au Vietnam sous la direction du parti, qui est le représentant des travailleurs honnêtes". Elle me fait remarquer qu'à Istion "le syndicat a beaucoup d'avantages car une grande tradition disciplinaire existe. Bien que le niveau d'éducation soit bas et doive être élevé, les gens sont sensibles, soumis, car habitués à obéir aux règles, mais ils ne comprennent pas bien leurs intérêts et leurs devoirs, c'est un petit problème comme l'écume sur la mer". Néanmoins, ajoute-t-elle "il n'y a jamais de lettres anonymes des ouvriers pour protester et ils ne font pas de grève, c'est contre l'intérêt des ouvriers". Cette affirmation spontanée est une allusion indirecte aux revendications anonymes qui durant les "étés de surproductivité" ont amené précisément des ouvriers à contacter des journalistes. La jeune femme poursuit sans que je le lui demande par une rapide biographie personnelle où elle met l'accent sur une enfance pauvre et difficile où "la

nourriture était au jour le jour", le père étant mort lorsqu'elle avait six ans et la mère, malade, devant élever seule ses trois filles. Recrutée comme ouvrière en 1983, elle gravit sans peine, à ses yeux, les échelons de chef d'équipe puis de directrice d'usine en 1993, enfin de responsable du syndicat il y a deux ans. Brusquement elle s'interrompt et pleine d'humilité, presque comme un enfant qui se sentirait coupable, elle me propose de répondre d'elle-même à une question qu'à son avis je me pose sans oser l'énoncer : "vous devez vous demander d'où vient l'argent pour ma nouvelle maison ?" cette interpellation qui attribue à l'autre des interrogations assez courantes dans l'entre-soi, fait référence au superbe bâtiment au goût très "kitch" qu'elle vient d'achever et qui s'exhibe comme le plus beau des "palais" d'anciens responsables syndicaux et de la direction habitant dans la même ruelle du quartier. C'est là, veut-elle me persuader avec ingénuité, "le fruit de mes efforts personnels, de mes travaux nocturnes à domicile et de l'argent prêté par ma famille et mes amis".

Jugée par tous les ouvriers qui s'expriment face à moi sans crainte comme à la botte de la direction qui l'a nommée, cette dignitaire qui, un an après, est devenue sous-directrice de Istion, s'inscrit dans le renouvellement programmé des responsables syndicaux selon les deux critères principaux, sexe féminin et jeune, en écho à la main-d'œuvre qu'ils doivent désormais encadrer. Cette conception managériale est d'autant plus pertinente qu'elle prend appui sur l'identification hiérarchique qui est un ressort majeur de l'émulation et de ses déclinaisons "héroïques". Ainsi disparaît peu à peu la couche des ouvriers formés sur le tas et atteignant vers quarante-cinq, cinquante ans les sommets de responsables syndicaux de leur usine, cumulés souvent avec les fonctions de directeur d'usine et vice-directeur d'une organisation de masse. Ils sont remplacés progressivement

par des femmes et des jeunes filles au niveau d'éducation secondaire. L'une d'entre elles a été recrutée en 1993 à Istion, est rentrée au parti en 1995 à vingt-et-un ans comme la cadette du parti de toute l'entreprise et a été nommée en 1997 vice-directrice du syndicat de son usine : avec candeur cette dernière m'explique qu'elle-même, la directrice du syndicat et la directrice de son équipe sont nées sous le même signe du "dragon". Cet élément d'astrologie – qui imbibe les esprits de la population vietnamienne – vient ici asseoir dans l'imaginaire la légitimité du pouvoir des trois femmes rassemblées dans une destinée de promotion déjà décidée avant leur naissance par l'ordre cosmologique. La féminisation du pouvoir dans l'entreprise qui néanmoins s'arrête au degré supérieur de directeur général et représentant du parti, englobe les organisations de masse et l'équipe de direction ; ainsi la vice-directrice du syndicat de toute l'entreprise, déchargée de la production, a à peine trente ans et consacre ses efforts à remplir les objectifs annuels de trente adhésions au parti parmi les plus jeunes<sup>33</sup>. Le poste de responsable général de la planification est aussi occupé depuis peu par une jeune femme qui, revêtue de mousselines élégantes aux tons discrets et harmonieux, me reçoit avec une grande gentillesse dans son immense bureau, splendidement décoré dans le bâtiment réservé à la direction.

Une compétence adéquate aux nouvelles exigences du marché est censée accompagner ce mouvement de féminisation très finalisé et le groupe des "jeunes dirigeantes" peut exhiber quelques diplômes et qualifications dans une proportion supérieure à celle de la génération antérieure, à prédominance masculine. Néanmoins les rencontres et les discours recueillis font penser davantage à la caricature de la "potiche" dénuée personnellement d'autonomie et amenée à

---

<sup>33</sup> L'entreprise suit là une politique nationale du parti.

faire mieux passer les messages de la direction du fait d'une capacité d'attraction et de suggestion lié à un profil-type. Cette observation ressortit à une analyse globale des processus qui règlent l'extraction de dominés de leur condition et leur promotion dans le rang des dominants : ils sont dès lors conduits à incorporer et à faire exécuter avec plus de passion intime la domination. Les femmes sont, d'une manière générale, exemplaires de ces logiques en raison de l'universalité biologisante de la domination qui pèse sur elles et des toiles de confusion et d'occultation idéologiques qu'introduit leur élection à des postes élevés du champ politique tels ceux de premier ministre (répandu en Asie : Bangladesh, Inde, Indonésie, etc.) ou de ministre (Europe). Ces désignations exceptionnelles enracinent la domination partagée par le groupe social d'appartenance – les femmes – et Istion se présente dans cette optique comme un cas d'école banal, l'entreprise montrant néanmoins là ses aptitudes à épouser les changements. Les lauréates des "concours de femmes" et les "jeunes dirigeantes" permettent au lecteur de se faire une idée désormais assez précise de cet épicycle du contrôle qu'est le syndicat sous la coupe de la direction et du parti auxquels s'adjoignent les organisations de masse. L'obéissance et la docilité des ouvriers, louées par la responsable du syndicat avant sa nomination au poste de sous-directrice de l'entreprise et souvent évoquées par les plus âgés comme un trait quasi naturel de caractère, inculqué et hérité, n'est néanmoins pas un capital symbolique extensible et exploitable à l'infini dans une conjoncture où le marché fait exploser les désirs largement contenus de libération et laisse croire que les rêves peuvent devenir réalité. Si la coercition politique est un atout indéniable pour l'exploitation économique – comme l'ont amplement démontré les dictatures militaires d'Amérique latine, en augmentant la croissance nationale – le passage d'une



totalisation de la domination en vase clos à sa fragmentation dans le cadre de l'ouverture limitée mais certaine qu'induit le marché, engendre des effets collatéraux de craquements et de failles qui affectent le modèle de comportement servile auparavant imposé dans un contexte proche de la captivité.



#### 4.

#### Cassures et colmatages

Venons-en aux faits qui ont motivé les démissions volontaires de près de 10 % d'ouvriers d'âge adulte à la suite des "étés chauds" d'intensification de la production : ils sont simples et faciles à recomposer à partir de récits convergents qui, selon les cas et suivant le sexe de l'individu, mettent l'accent sur un point ou sur un autre. La durée du travail est la cause la plus importante mais n'est pas déterminante : douze heures, vingt heures d'affilée, parfois des week-ends entiers jour et nuit du vendredi au lundi avec des pauses de dix minutes pour les repas apportés dans l'atelier et pris sur les machines ; cet exemple est cité pour l'exécution d'une commande extérieure adressée personnellement au directeur général. La pression exercée dans ce contexte par les chefs d'équipe est perçue comme plus intolérable encore que la durée objective du travail : elle exaspère les hommes qui se disent "considérés moins qu'une machine qui a besoin d'huile et d'entretien" ou encore "exclus du genre humain et traités comme des animaux" avec le bol de vermicelle ou de riz qu'on leur sert gratuitement la nuit pour les aider à rester vigilants ; elle accable les femmes qui se plaignent en particulier de ne pouvoir s'absenter quelques instants pour se rendre aux toilettes en période de menstruation et qui, la nuit suivante, ne trouvent pas de repos car elles ressentent encore les regards acerbes et les paroles estimées "grossières" de leurs contremaîtres. Pour les hommes comme pour les femmes la rétention urinaire obligée est une obsession, d'ailleurs peu surprenante puisqu'on la retrouve dans certaines entreprises des pays d'ancienne industrialisation

comme la France. Les risques pour la santé sont évoqués régulièrement et concrètement évalués par les kilogrammes perdus – six, sept, douze, quinze kg en quelques mois ou un amaigrissement jusqu'au poids alarmant de trente-cinq kg – et par l'énumération de maladies plus ou moins graves, infections génitales et respiratoires, souffrances rhumatismales et arthritiques dues aux postures de travail répondant à la catégorie des TMS en France, tumeurs, tuberculose, etc. Cette répercussion sur la santé ne peut néanmoins être appréhendée comme un élément distinct : elle est mentionnée en rapport avec les mauvais diagnostics, les refus d'octroi de congés de maladie et la soumission des médecins de l'hôpital aux ordres des directeurs d'usine. Derrière ce lien se profile la perception d'une indifférence de la direction à la santé de ses employés.

Aussi précis soient-ils ces facteurs ne prennent sens que dans leur assemblage dominé par le sentiment nouveau d'être littéralement volé par la direction sur le tarif légal des heures supplémentaires. Dans ce domaine les hommes sont les plus éloquents mais pour tous c'est moins l'effort requis que le non paiement du travail à son prix qui suscite une révolte remettant en cause la globalité du système de production. La déception intervient en effet au moment de la remise du salaire alors que chacun avait longuement calculé les gains escomptés et leur utilisation, prêt à ne pas ménager sa peine et sa santé si le bénéfice se révélait à la hauteur des espoirs. La rupture d'un contrat tacite avec la direction du point de vue des ouvriers non récompensés pour leur labeur intensif intervient donc : elle débouchera sur une information anonyme envoyée à un journal quotidien et à la télévision, relatant l'infraction de l'entreprise au code du travail. Des journalistes de ces deux organes sont dépêchés à Istion et le syndicat national veut vérifier les faits incriminés tandis que la direction et le syndicat d'Istion recherchent et convoquent

les fauteurs de trouble soupçonnés ; on sort du rang un ouvrier à qui il est demandé de proclamer publiquement devant la radio, la télévision et le syndicat national qu'il ne s'agit que de mensonges et que les conditions de travail sont excellentes. L'enquête est arrêtée là, laissant à tous un goût amer sans pour autant que l'ouvrier désigné par la direction et le syndicat d'Istion soit accusé par ses collègues : au contraire on l'excuse, sachant qu'il n'a eu aucune marge de manœuvre. Ces événements et leur clôture auront néanmoins pour résultat d'inciter la direction à la prudence et à ne plus exiger des durées aussi longues de travail. Ils marquent aussi l'origine d'une mise en accusation de l'entreprise : au-delà des départs qui en sont la conséquence la plus palpable, s'effondre tout d'abord la vision d'Istion comme la meilleure entreprise de la zone géographique où obtenir un travail était un privilège.

La séparation hiérarchique rigide entre cadres et ouvriers devient un abîme et émerge le sentiment désormais clair d'exploitation et d'une rancœur de plus en plus forte contre une administration que l'on est las de "nourrir" selon l'expression couramment utilisée. Les salaires du personnel administratif aux horaires fixes, calculés par un quotient (2,8) et un pourcentage des bénéfices de l'entreprise, sont dénoncés en regard de l'instrumentalisation maltraitante de la main-d'œuvre productive. Si ces thématiques sont classiques et bien connues dans les univers de travail, leur apparition dans Istion revêt une dimension spécifique : elle inscrit en effet une altération des modes de légitimation d'une hiérarchisation dans le cadre de laquelle le politique est l'étai de l'appareil productif. Corollairement le syndicat comme agent prédominant de la direction-parti se voit impliqué dans ce procès global où quitter Istion devient synonyme de "sauver sa vie".

La comparaison avec un monde extérieur dont la connaissance est autant rudimentaire que déformée, fait imaginer qu'"ailleurs" les syndicats défendent effectivement l'intérêt des ouvriers contre les directions d'entreprise. Si cette confrontation peut paraître banale au lecteur, en revanche notons que la grève – dont le droit est inscrit dans la constitution – est restée un horizon impensable au cours de ces événements où le conflit potentiel est étouffé et "rentré" avant même de poindre ; en effet la "peur de la vengeance" sur soi et les siens de la part des membres de la direction-parti est mise en avant de façon récurrente, connotant l'emprise d'un pouvoir auquel on continue à attribuer la force d'abattre et de détruire des familles entières en les privant de travail et en les chassant de leurs maisons. Au-delà de cette projection dont le caractère fantasmatique est aussi si ce n'est plus significatif de la dépendance que son occurrence réelle, les visages du pouvoir se sont pourtant transformés considérablement. Dans l'esprit des acteurs le caractère holiste de ce pouvoir s'est dénoué et a laissé poindre les facettes auparavant indistinctes de ses exercices idéologiques, politiques et économiques. Ces différentes fonctions accèdent à la représentation comme des entités autonomisées et explicites dont les agencements commencent à être conçus. La fiction idéologique du syndicat et du parti apparaît comme travestissement d'un pouvoir dont l'essence totalisante est démantelée. Il est assimilé à une "bande", une "famille" refermée sur elle-même qui exploite sans vergogne les ouvriers selon les termes mêmes de mes interlocuteurs. Écoutons quelques-uns d'entre eux dont les parents sont des vétérans du parti.

Dao a vingt-sept ans et a travaillé dix ans à Istion dont sa mère, Phuong, à la forte personnalité, l'a retirée, inquiète pour sa santé, lorsque la jeune femme ne pesait plus que trente-sept kg au lieu de cinquante kg antérieurement. Ayant

de peu dépassé la soixantaine, Phuong est issue d'une famille de paysans classés comme pauvres en 1954. En 1956 elle rentre au parti pleine d'entrain et selon ses dires "construit trois drapeaux rouges : une coopérative de crédit, une coopérative agricole et une coopérative de commerce" ; plus tard elle dirige un magasin d'Etat, puis travaille dans l'administration de sa commune de résidence. Aujourd'hui elle est trésorière de l'organisation des femmes du district et très fière de ses deux médailles, l'une pour la résistance, l'autre pour avoir œuvré à "la liberté des femmes" pendant vingt ans ; elle me précise que seules cinq femmes sur 1270 dans le district ont cette médaille et que l'agent du recensement, qui était censé me chaperonner mais m'a gentiment "abandonnée", ne la possède pas . Elle jubile en me racontant que l'année passée elle a été choisie pour exposer le bilan exemplaire de sa vie lors de la "journée de la femme vietnamienne".

Depuis une dizaine d'années Phuong s'est lancée avec son énergie habituelle dans des activités commerciales à une échelle assez vaste, partant entre autres en Chine acquérir des biens bon marché qu'elle revend avec des profits conséquents. Sa réussite économique est tangible dans les différentes maisons qu'elle a successivement achetées pour ses enfants, au nombre de huit. Phuong pense devoir ce succès et cette aisance matérielle récente à la protection de Lieu Hanh à laquelle elle a dressé un autel très richement orné dans la pièce la plus élevée de sa maison. Dès 1975 après un malaise elle part en effet prier trois jours à la pagode des parfums et se sent au retour nettement mieux ; dix ans plus tard elle tombe gravement malade et est hospitalisée à l'hôpital "Cuba". C'est alors qu'elle décide de rendre un hommage officiel à Lieu Hanh et dès lors recouvre la santé et prospère dans ses affaires. L'autel qu'elle a édifié chez elle positionne Ho Chi Minh au même niveau hiérarchique que

les trois réincarnations de la divinité tandis que le drapeau rouge avec l'étoile jaune flotte à une fenêtre de la pièce. Sans rentrer ici dans l'analyse de ce culte et des différentes variantes d'autel qui existent – qui feront l'objet de la dernière partie de cet ouvrage – soulignons pour l'instant que la présence d'Ho Chi Minh dans l'autel et la place qu'il occupe au-dessus de Tran Hung Dao et en dessous du Bouddha femme sont une transposition éclairante de l'idiosyncrasie de Phuong pour laquelle l'Etat et le parti sont les phares de sa vie illuminée dès que cela fut possible – c'est-à-dire permis – par la croyance.

C'est pourtant elle qui, alarmée par les récits de ses deux filles et de leurs maris, qui travaillaient tous à Istion, décide qu'il faut agir pour mettre fin à une situation de travail qui empire de jour en jour. De surcroît l'une de ses filles a été renvoyée de l'entreprise au bout de quinze jours pour avoir suivi à la lettre les consignes de coupe des experts japonais de son usine et non les pratiques usuelles de la direction qui visaient à récupérer des chutes de tissu plus importantes pour des usages personnels. Lors de chacune de mes rencontres avec la famille réunie dans la grande maison des parents, cossue mais sans ostentation, Phuong qui ne manque pas de me donner quelques-unes de ses délicieuses préparations culinaires, tels des champignons parfumés, se positionne, s'empare pour "dire la vérité" et laisse peu la parole à ses filles et à leurs maris mais ceux-ci appuient par leurs précisions concrètes le discours de leur mère l'interrompant à plusieurs reprises : "j'ai demandé au comité populaire d'intervenir à Istion et de lutter pour les intérêts des femmes ; là-bas les ouvriers travaillent trop dur, de 2h de l'après-midi à 5h du matin, j'ai fait des déclarations et ça a duré des semaines car je connais la loi du travail. Je voulais que ma fille soit déplacée à l'administration ; j'ai été voir plusieurs fois le directeur général et je lui ai demandé mais ça a été



impossible. Il faut travailler huit heures par jour selon la loi internationale du travail et moi je voulais que ma fille travaille selon la loi. En plus le directeur général a des maîtresses, par exemple une jeune fille née en 1978, à qui il a donné cinq cents millions pour acheter sa maison. Je la connais car son père est au comité populaire où souvent j'attendais ma fille jusqu'à minuit". Dao poursuit : "j'aurais bien aimé continuer à travailler mais les nouveaux chefs étaient trop grossiers, il y a eu deux raisons de quitter : la santé et la grossièreté des chefs et moi si j'avais porté une jupe courte devant les chefs, c'est sûr que j'aurais été mise à l'administration, tous les chefs ont des maîtresses ; quand il y a eu les lettres anonymes à la télévision, on n'a rien osé dire, on a trop peur de la vengeance. Le mari de ma sœur il est aussi parti. En 1994 déjà, pendant un mois il a fait quatre-vingt-douze heures supplémentaires et en plus en partant on ne lui a pas donné la somme de la sécurité sociale ; à un moment on travaillait de 6h du matin à 12h, on avait six heures de repos puis encore de 6h du soir à 6h du matin, et même si on tombait malade. Phuong reprend : "moi, pendant le congrès de l'organisation des femmes du district, j'ai pris la parole pour défendre les intérêts des femmes d'Istion mais le comité populaire n'a pas voulu intervenir. Ils m'ont dit de voir la délégation des travailleurs du district. Je n'y suis pas allée car je suis une citoyenne comme les autres et il faut se sauver soi-même, sauver sa vie. J'ai eu peur de déposer une plainte écrite et au congrès de l'organisation des femmes ils ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire... Alors la seule solution c'était d'encourager mes enfants à partir... Dans le district il n'y a qu'à Istion qu'il y a de tels problèmes d'heures supplémentaires. Les *joint ventures* respectent les heures de travail – huit heures c'est tout – à Istion c'est le contraire, c'est depuis plus de dix ans que ça dure". Dao interrompt sa mère : "impossible d'obtenir le congé de maladie de l'hôpital,

il y en avait qui s'évanouissaient sur place alors ils recevaient une piqûre du centre de santé et juste un jour de repos et alors il fallait reprendre après le travail...moi j'étais trop mal. Trop mal à la tête, j'ai été voir Minh (le directeur de l'hôpital), j'ai failli pleurer, j'ai eu une demi-journée, je ne dormais plus". Les deux sœurs se lancent alors ensemble dans un long discours – désormais bien connu du lecteur – sur l'hôpital de l'usine et son obéissance aux ordres de la direction pour les urgences de production, rappelant que lors d'un congrès du parti d'Istion un ouvrier, membre du parti, aurait longuement expliqué ces abus et le manque de soins donnés aux ouvriers... sans aucun résultat ultérieur.

Le mari de la seconde fille de Phuong – dont les parents appartiennent à la première génération d'Istion, recrutée en 1958 et dont les deux sœurs et conjoints ont travaillé dans l'entreprise mais seule l'une "petite et maigre" a choisi d'y rester – ajoute : "moi en 1992 j'ai travaillé trois jours d'affilée en ne dormant que quinze minutes quand j'étais trop fatigué, c'était alors les commandes de Corée du Sud... quand les experts ne sont pas contents alors les chefs mettent tout sur le dos des ouvriers et nous ne pouvons rien dire ; un jour un expert allemand a jeté au visage d'un ouvrier la chemise mal faite... personne n'a rien dit... si on réagit, le contrat avec l'usine est cassé et on est renvoyé par le directeur général . Nous les ouvriers sommes des misérables. Avant, Istion c'était la meilleure usine et les gens qui n'y ont jamais travaillé attendent avec impatience d'être recrutés mais quand on y est on souffre trop. Venez donc maigrir à Istion" conclut-il.

Le groupe familial de cet homme habite dans le quartier d'Istion une petite maison où vieux parents retraités et enfants qui ont quitté l'entreprise travaillent pour un atelier privé dans une pièce minuscule sans fenêtre. Phuong a réussi à obtenir moyennant un coût élevé le départ pour le Japon de

sa fille qui a été licenciée d'Istion pour n'avoir pas obtempéré aux consignes de son chef sur les coupes de tissu. Le mari de cette dernière gagne cent vingt *dôngs* par pièce de chemise, soit à peine trente milles *dôngs* par jour. Il voudrait se mettre à son compte et ouvrir un magasin de tailleur, ambition sur laquelle sa sœur est très dubitative compte tenu de la concurrence dans le quartier. Celle-ci est payée deux cents *dôngs* pour le repassage de chaque chemise et suit deux heures de cours d'anglais par jour (cent cinquante milles *dôngs* par mois) dans l'espoir de retrouver un autre travail, avouant ne rien regretter car elle avait perdu quatre kg en un mois à Istion.

Ses parents envient Phuong décrite comme "plus dynamique que nous", et évoquent avec tristesse les démissions de leurs enfants d'Istion où ils les avaient fait recruter et l'incapacité de ces derniers, malgré leur qualification, à devenir "patron" de leur atelier privé faute de relations. Le père rappelle que sa femme a travaillé vingt-cinq ans à la chaîne sans se plaindre. Quand, à eux tous, ils ne peuvent répondre aux commandes qui leur sont faites, ils ont recours à de très jeunes gens au chômage qu'ils rétribuent cent *dôngs* par pièce repassée ... Quant à Dao, la première fille de Phuong, elle a, avec l'aide de sa mère, conclu un contrat (dix millions) avec une autre compagnie de confection dont elle revend les produits dans son propre magasin, avec une commission de 5 % des ventes, qui lui procure un revenu mensuel de quatre cents mille *dôngs*.

Ces deux groupes familiaux cumulent un nombre important de démissions volontaires d'Istion mais différent sur le plan économique et par leur interprétation des événements qui ont agité l'entreprise et des départs consécutifs. Le personnage de Phuong – qui domine ses enfants et prépare leur avenir dans une relative sécurité financière après les avoir encouragés à quitter leur emploi –

s'érige comme une figure de rupture limitée, fondée sur la certitude d'une vie bâtie dans les légitimités politiques régnautes : elle n'engage pas un combat solitaire risqué sur la base de sa position mais choisit prudemment de protéger les siens dans une conjoncture de marché dont elle a su très vite retirer des ressources, en enrôlant certains de ses enfants dans ses activités commerciales. Si son indignation face aux conditions de travail d'Istion se serait probablement estompée rapidement dans l'hypothèse où elle aurait obtenu pour ses enfants un emploi administratif, il n'en reste pas moins la trace d'une cassure qui a facilité sa relation avec moi. A l'opposé, la belle-famille de la fille de Phuong, qui est restée dans l'enceinte d'Istion, subit péniblement les effets d'une situation globale d'où n'émerge aucune issue : les enfants végètent avec des espoirs irréalisables face à leurs parents qui, pleins d'amertume, ne parviennent pas à saisir les motifs de leur prise de distance avec Istion. Pour eux l'échec est redoublé ; le marché a conféré à leurs enfants la possibilité impensable dans leur propre trajectoire, de quitter leur emploi sans offrir à aucun d'entre eux celle d'une vie meilleure en terme de statut et de revenu. Ces actes d'insoumission leur paraissent dès lors pires que gratuits, inutiles et préjudiciables à l'ensemble de leur groupe familial. Dans ce cas, la fracture est entièrement négative alors que pour Phuong et les siens elle se traduit par des activités compensatoires qui, en outre, ont l'avantage d'offrir une image extérieure acceptable (le magasin) voire très valorisante (le voyage au Japon).

Tournons-nous vers un autre groupe familial aux réactions différentes et instructives : il réside en partie dans une modeste mais très charmante maison de type rural, entourée d'un vaste jardin bien cultivé, au sein du quartier de Minh. Le sol est en béton et chacun marche ici avec ses chaussures contrairement aux usages majoritaires. Les murs sont ornés de tapisseries évoquant la longévité et dédiées au

père. Un autel des ancêtres sommaire est le principal meuble de la pièce collective, avec deux banquettes de bois durs disposées autour d'une table basse, le tout d'un modèle très courant qui agrémentait les hôtels d'Etat de Hanoï jusque dans les années 1995 et que l'on retrouve encore dans les établissements provinciaux comme dans toutes les administrations. La première fois que je me rends chez les Ha le vieux couple a nettoyé la maison et s'est coquettement habillé ; la familiarité ne s'installera qu'après ma troisième visite au début de laquelle ils me font part de leur peur d'être dénoncés pour leurs discours trop francs, mais semblent très vite rassurés par mes explications. Le père a soixante-quinze ans et est, comme sa femme un peu plus jeune, orphelin. Issus tous les deux de couches rurales très pauvres de villages proches d'Istion, ils ont été abandonnés vers cinq ou six ans par leurs parents qui les avaient placés comme domestiques chez des familles aisées selon des pratiques usuelles. Le traumatisme reste fort, poussant le père déjà âgé, à partir au Sud après la réunification du pays à la recherche de son propre géniteur qu'il retrouvera et ramènera chez lui in extremis pour exaucer ses derniers vœux avant sa mort. Ils ont travaillé à Istion, lui à partir de 1953, elle à partir de 1958 et ils se sont mariés en 1957. Logé avec sept enfants dans une pièce de sept m<sup>2</sup> d'un immeuble collectif du quartier d'Istion, le couple obtient assez facilement du comité populaire un terrain dans leur quartier actuel qui est alors en friche et met plusieurs années à construire une maison. Le père est rentré au parti en 1946 et au mur trône une photo où il se voit remettre une décoration pour sa participation à la résistance contre les Français. L'un et l'autre n'ont jamais dépassé le grade quatre de la hiérarchie ouvrière bien que le père ait été responsable de la cantine avant d'être muté dans une autre compagnie à la suite d'une formation syndicale. Aujourd'hui pour compléter leurs faibles pensions de retraite, ils élèvent

des cochons et gardent des enfants du voisinage. Les conditions financières de la famille sont d'autant plus limitées que sur les six enfants mariés trois ont quitté Istion ; certains vivent avec leurs parents d'autres non mais pour tous la maison familiale est un point de ralliement quotidien et les va-et-vient sont incessants. Les couples de leurs descendants qui continuent à travailler à Istion disent conserver leur emploi malgré leur insatisfaction faute d'être sûr d'en retrouver un autre. La dernière fille née en 1981, ardemment souhaitée par la mère, est destinée par sa fratrie comme par ses parents à faire des études universitaires : "on n'est pas fou, on va pas la mettre à Istion, on n'a pas dépensé tant d'argent pour rien. Istion c'est comme une prison en plus il faut payer la sécurité sociale pour partir... on utilise au maximum la main-d'œuvre, on est trop exploité. Les nouveaux candidats sont des gens de villages... Les autres partent tour à tour ; en plus on doit donner de l'argent pour être embauché. Il faut payer le chef du bureau du personnel..." précise le fils aîné qui a démissionné de l'entreprise en 1993 pour monter un petit commerce avec sa femme, vendeuse au marché. Sa sœur qui est partie peu après lui d'Istion est mariée à un employé du ministère de l'intérieur et tient une petite boutique de tailleur peu rentable non loin de chez ses parents. Le sixième garçon a pour sa part abandonné son emploi il y a quelques mois : il aide sa sœur à la boutique pour gagner un peu d'argent de poche et suit un cours de cuisine dans l'espoir bien fragile de devenir cuisinier dans un hôtel d'Etat avec un salaire rêvé de un million cinq cents mille *dôngs*. Durant les heures passées avec cette famille – qui me donne toujours quelques tubercules cuits du potager – chacun prend la parole de façon abrupte, souvent violente, renchérissant sur les discours qui viennent d'être prononcés par l'un ou l'autre et prenant appui sur une unification collective constamment réactivée. L'émotion est à

son comble pour exprimer la vindicte et souvent plusieurs se mettent à crier ensemble, la mère encourageant ses enfants à "tout dire" tandis que le père, en léger retrait, les approuve.

Le sixième garçon, dernier démissionnaire d'Istion où il a travaillé dix ans, affirme que "c'est pour la vie que je suis parti, c'est le besoin de la vie... Le travail est devenu trop dur, jusqu'en 1993 ça allait, avec les russes tout était régulier, avec les coréens c'est devenu trop pressé ou alors on n'avait plus de travail... Le directeur général à la télévision il a dit qu'on gagnait un million deux cent mille, c'est faux moi j'avais sept cents mille *dôngs* et même avec douze heures par jour on ne gagne pas beaucoup et il faut tout accepter à contrecœur. Les commandes sont réalisées mais nous sommes toujours aussi mal payés, c'est pas comme l'administration qu'on nourrit, moi si j'étais directeur, effectivement je saurais tromper facilement les ouvriers : avant un nouveau modèle on fixe le prix de la pièce... et on multiplie mais quand le modèle se complique le prix de la pièce augmente peu et nos chefs d'équipe, ils font deux fois plus d'argent que nous. Quand j'avais dix-huit ans c'était la subvention d'Etat et pour faire des études il fallait connaître quelqu'un dans le cours ou être des enfants de ces gens-là. Maintenant avec la porte ouverte (le marché) nous les jeunes avons plus de chance de trouver un travail. Avant, les établissements ne recrutaient que ceux dont les parents travaillaient là. C'est pour ça qu'on est tous rentré à Istion. C'était une bonne usine. On ne travaillait que huit heures... Récemment ça a été des mois sans week-end à travailler tous les dimanches. Ma mère m'a dit que ma vie m'appartient. Je devais réfléchir mais je pouvais choisir. C'est mon droit. En partant j'ai eu un million de *dôngs*. L'administration, elle vit de notre sueur, celle des ouvriers. Eux ils ont un beau carrelage lisse, de belles toilettes qui ont coûté vingt millions de *dôngs*...".

La mère ajoute qu'elle lui fournit de l'argent pour se rendre aux mariages auxquels il est invité, l'usage de "l'enveloppe" qui débute à cinquante mille *dôngs* pour assister à un banquet de mariage s'étant institutionnalisé depuis l'ouverture au marché... au point que certains parents se réjouissent de faire de nets bénéfiques avec les "enveloppes" en regard des frais effectivement dépensés. L'un des fils marié, toujours en activité à Istion depuis 1987 et en apparence plus réservé, avoue avoir le sentiment "d'être puni quand il faut travailler quinze à vingt-quatre heures par jour... on n'arrive pas à faire pipi quand on a envie alors on fait des efforts pour comprimer l'envie. On a mal aux reins... ils nous empêchent d'aller aux toilettes car si on y va d'autres doivent nous remplacer et ça fait moins d'argent... jusqu'à l'année dernière, de mai à juillet on faisait seize, dix-sept heures par jour, mais jamais notre salaire n'était doublé : de huit cents mille *dôngs* on passait à un million cent mille, on fait la pression sur nous et sinon on est menacé, tout a commencé en 1992... alors on a commencé à se plaindre au congrès des travailleurs d'Istion mais les dirigeants ont dit : quand vous n'avez pas de travail vous vous plaignez et maintenant que vous avez du travail vous vous plaignez encore. Le syndicat ne défend pas les ouvriers, c'est pas comme à l'étranger où même si un ouvrier fait des erreurs le syndicat le défend...".

Sa sœur, qui a quitté Istion en 1993, l'interrompt en hurlant avec haine : "le syndicat c'est de la merde, un bordel... c'est le syndicat qui, après la lettre anonyme à la télévision, a arrêté un ouvrier et lui a demandé de dire que les seize, vingt-quatre heures de travail c'était faux... moi je veux me plaindre, ici, devant vous, car alors les ouvriers se sont évanouis sur la chaîne et les revenus n'ont pas été en accord avec l'effort très dur des ouvriers... C'est l'injustice... on part à 6h du matin on rentre à 1h du matin et



on recommence le lendemain. Pour les femmes c'était catastrophique, moi mon mari a dit tu arrêtes... il y a une usine (département) où ils ont fait vingt-quatre heures de travail par jour, plusieurs fois en deux semaines... Mais les ouvriers n'ont pas osé protester ouvertement car alors on est mis à la porte... on parle pour le bien mais le bien on l'attend toujours et la révolution n'arrive jamais... Les dirigeants et les médecins qui marchent main dans la main ils ont une vision limitée, ils oublient qu'on est des hommes... et les journalistes ont travaillé avec les dirigeants pour l'enquête, ils ont pris un membre du parti qui a dit "tout va bien pour le travail", après on l'a injurié, nous. En fait ils nous excluent, nous, les ouvriers, ils nous traitent comme des ennemis, ils manipulent la vérité".

Les Ha`se sont ajustés pendant des années aux transformations de l'entreprise. Aujourd'hui ils mettent en scène une rupture consommée avec un système politico-productiviste qui s'emballe dans le contexte actuel de marché ; la reproduction s'arrête brutalement : le parti auquel appartient le père, décrit par ses enfants comme un "vrai communiste", le syndicat qui l'a formé sont rejetés comme des instances de pouvoir de plus en plus étrangères à leur finalité originelle qui, parce qu'elle reste idéellement une référence, provoque leur hostilité. Dans cette réaction, le rôle de l'unité familiale est d'autant plus important que celle-ci est liée à l'historique de l'entreprise. A travers ce cas exemplaire ajouté aux précédents, les amphibologies de la parenté articulée au travail et aux appareils de coercition se concrétisent dans leurs emboîtements hiérarchiques mais aussi dans leurs capacités disruptives. Stigmate métaphorique et réel de la couche dirigeante de l'entreprise, la parenté est corollairement le lieu où se tisse la dépendance des inférieurs mais aussi leur prise d'indépendance. Elle est tout à la fois un miroir d'accusation des supérieurs, un mirage, une poche

d'enlèvement des solidarités quotidiennes mais nécessaires et un tremplin à partir duquel on peut secouer les jougs ; c'est une scène publique dont l'efficacité symbolique comme matérielle est essentielle dans la dynamique des rapports sociaux en jeu et leur construction imaginaire. Les trois groupes familiaux examinés dans leurs réponses singulières et modulées à ce qui fut avant tout un non-conflit témoignent de cette centralité de la parenté où se condense, à travers les générations employées à Istion, le sens du travail jusqu'à son extinction. Plutôt que de multiplier inutilement des récits qui se corroborent, écoutons maintenant une jeune femme embauchée durant la période la plus tendue des événements cités pour appréhender les matrices au sein desquelles se situent les frontières entre le supportable et l'insupportable, en regard desquelles le caractère supposé objectif des situations s'évanouit.

Tu, âgée de vingt-trois ans, a remplacé des ouvriers démissionnaires à un moment où de nombreux départs ont suscité un manque de main-d'œuvre préoccupant pour l'entreprise. Originnaire d'une famille paysanne pauvre du district dont le père se loue comme maçon journalier, aînée d'une fratrie de six enfants tous encore à l'école, elle n'avait guère les moyens d'acheter un emploi et se réjouit de la chance d'avoir bénéficié si facilement d'un travail à Istion. Avec bonne humeur elle évoque les journées de travail jusqu'à 2h du matin et ses collègues qui s'écroulaient sur les chaînes. En regard du travail à la rizière, les quelques centaines de milliers de *dôngs* qu'elle gagne lui semblent une aubaine : "à la campagne on travaille dur et on n'a que les récoltes ; moi, après plusieurs mois avec douze heures de travail par jour, ça va, je me repose et je reprends..." dit-elle en riant tout en précisant qu'elle se faisait souvent raccompagner la nuit par un ouvrier. Pour Tu "se plaindre ne sert à rien, dans la vie il faut travailler... et de toute façon ce

rythme ne dure que quelques mois". Poussée à se marier très vite par ses parents, Tu a épousé un militaire qui ne rentre au domicile conjugal que le week-end. Une sœur du père de son mari garde l'enfant du couple. Cette femme de quarante-sept ans a appartenu aux brigades féminines de défrichage de la jungle des zones montagnardes où des collectivités de deux cents à cinq cents femmes célibataires restèrent des années ; certaines se sont enfuies comme elle-même, d'autres ont demandé à un homme marié de leur donner un enfant<sup>34</sup> pour assurer leur vieillesse. Tu confronte ses expériences du travail de la terre avec sa tante qui se remémore les famines qu'elle a connues. La jeune femme conclut en montrant la belle maison de ses voisins : "moi aussi j'en aurais une comme ça dans dix ans si je travaille bien,... si je reste en A... Les femmes avec qui je travaille m'ont dit que ce n'est pas la peine de rentrer au parti, en plus il faut cotiser vingt mille *dôngs* ! j'espère que je ne tomberai pas malade sinon on verra... !

Le recrutement de jeunes femmes de milieu rural très démunies, telles Tu, isolée et prête à accepter tous les rythmes de travail, pour compenser les départs d'une main-d'œuvre dont la formation et les catégories cognitives prennent leur source dans un demi-siècle d'histoire politique globale et industrielle locale referment en quelque sorte la boucle des ruptures engendrées par la course de l'entreprise au profit. Le refus de ce qui est depuis peu appréhendé comme une exploitation nue par une partie de la collectivité adulte n'est qu'un des aspects du processus introduit par la libéralisation économique, dont l'autre facette indissociable concerne les imaginaires du marché créant l'illusion d'un enrichissement

---

<sup>34</sup> Cf. "La famille traditionnelle à un tournant", *Etudes vietnamiennes*, n°3, 1993.

personnel accessible à tous et synonyme d'une maîtrise inédite du destin de chacun : argent et autonomie se confondent alors dans un vaste projet qui éblouit ses adeptes depuis les années quatre-vingt-dix et permet aux hommes d'éviter la dégradation symbolique d'un "travail de femmes".

Prenons un jeune couple parmi d'autres : la femme enceinte travaille à Istion depuis 1986, le mari a quitté son emploi dès 1991 ; ils vivent avec leur enfant dans la petite maison au toit de tuile dans le quartier des parents de ce dernier, retraités de l'entreprise, fermement opposés à la décision de leur fils, dont la fratrie est restée à Istion. Je rencontre une première fois la jeune femme à l'hôpital où elle a bénéficié d'un allongement de son congé de maladie en raison de problèmes respiratoires. Elle semble épuisée et très inquiète de cette durée inhabituelle d'arrêt de travail qui pénalise les ressources de la famille. Elle m'explique qu'ils ne supportaient plus de rentrer parfois tous les deux à 2h du matin, que son mari jugeait le travail trop dur et déplaisant pour un homme. Ni l'un ni l'autre ne voyaient la possibilité d'une promotion, et l'hypothèse de rentrer au parti est vite écartée par la jeune femme qui a le grade quatre, en riant, comme d'une incongruité. Devant ce constat, le mari concrétise une volonté commune de sortir de la condition ouvrière et se lance dans un itinéraire aventureux qui débute relativement bien mais se heurte à des difficultés de plus en plus grandes. Lorsque je m'entretiens avec lui, il passe une grande partie de ses journées assis sur une chaise dans la petite échoppe de location de films vidéos (mille cinq cents à deux mille *dôngs* par film) qu'il a installée à l'entrée de la maison de ses parents, ou se promène pour rendre visite à ses amis. Tout de suite, il me fait part des différends qui l'ont opposé à son chef d'équipe : "les ouvriers sont obligés de flatter le chef d'équipe. Moi je n'aime pas et en plus je ne voulais plus travailler sous les ordres d'une femme ; on a

changé plusieurs fois de chef d'équipe mais c'était toujours des femmes et la dernière n'y connaissait rien. J'étais un ouvrier "mobile" (c'est-à-dire devant remplacer d'autres en cas de défection) et elle me mettait dans des positions idiotes. Moi j'étais très en colère mais c'était impossible de formuler des revendications car les supérieurs écoutent les chefs d'équipe et jamais nous les ouvriers. Avant, cette femme, je la connaissais bien. On avait la même position puis elle est montée car elle a été active dans les organisations de masse et elle obéissait toujours aux supérieurs et donc ils l'ont choisie ; de toute façon je n'ai jamais aimé être ouvrier de confection mais là ça a été le déclic et dans mon équipe les hommes sont partis les uns après les autres, il n'en restait plus que quatre ou cinq quand je suis parti. Alors j'ai monté mon business. Je voulais être riche pour l'avenir et les enfants. A Istion on gagnait peu. Alors j'ai fait des jaquettes. Un entrepreneur de Hanoï m'a donné le travail et moi je le redistribuais aux gens ici. C'est ça qui a rendu les gens riches ici. J'ai fait cela trois ans et je gagnais bien, trois mille *dôngs* par jaquette, puis tout c'est effondré parce qu'on envoyait tout à l'Est et les gens là-bas n'ont plus voulu de jaquettes... alors je me suis mis aux chemises... Mais là aussi ça a baissé. Il y a trop de gens qui font des chemises... Alors j'ai essayé plein de choses... Comme surfiler les chemises... Puis j'ai dû travailler pour d'autres... Et voilà maintenant j'ai cette boutique. J'ai appris aussi à conduire une voiture. J'ai pensé à monter une station d'essence... Puis tous les plans ont échoué... Avant on pouvait gagner beaucoup d'argent... Tellement que certains pouvaient brûler l'argent mais moi je ne suis pas devenu riche comme les autres... Quand les intermédiaires de Hanoï n'ont plus eu de demande de l'Est, ils ont fui et nous n'avons jamais eu d'argent pour notre travail... Je fais aussi le taxi-moto dix mille *dôngs* l'heure, quatre-vingt mille la journée... ce que je veux c'est ne pas

être ouvrier et que mes enfants ne soient pas ouvriers... C'est trop dur et en plus les meetings des organisations j'en avais marre, ça me dégoûte".

Cet homme encore jeune montre une trajectoire typique, l'écroulement des rêves et l'échec étant largement partagés par toute une frange de sa génération qui a cru aux opportunités d'un marché privé récemment ouvert : elles devaient faire de chacun des entrepreneurs florissants employant une main-d'œuvre trouvée parmi leurs voisins, suivant l'exemple des "dirigeants" d'Istion pour lesquels beaucoup se retrouvent devoir travailler pour un salaire à la pièce. L'activité peu lucrative de taxi-moto, très courante, retarde ce moment fatidique ou l'écarte si la femme a gardé un emploi et si les parents peuvent subvenir en partie aux besoins du jeune couple.

Ce n'est pas le cas de Vinh, âgé de trente-sept ans dont le père décédé il y a quinze ans fut un des premiers directeurs d'Istion, et le grand-père, francophone, responsable d'une compagnie de construction de bateaux à l'époque de la colonisation. Sa femme est aujourd'hui encore ouvrière de grade six à Istion mais lui-même a connu une banqueroute désolante. Dans sa minuscule pièce d'un des plus petits immeubles collectifs du quartier construit en 1979, il coud sans cesse les parties de chemises qu'on lui livre avant de les rapporter au "maître" qui lui commande ce travail à domicile. Vinh n'est resté que quatre ans à Istion où il était devenu ouvrier de grade cinq contre son gré, alors que, dès l'adolescence, il nourrissait l'ambition de fuir l'univers clos de l'entreprise. Dès qu'il quitte l'armée, il demande à ne plus être membre du parti et prend ses distances avec l'émulation régnante refusant d'assister aux meetings. Pendant deux ans il monte une affaire d'exportation de chemises et blousons en Russie et investit toujours plus alors que les commandes commencent à se tarir ; peu après il en est réduit alors à

vendre sa moto et le terrain qu'il avait acheté pour payer ses dettes. Aujourd'hui tâcheron à la pièce il attend "une opportunité", un nouveau travail... "peut-être que l'année prochaine je pourrais racheter une moto... Si je parlais anglais ça irait mieux, mais je suis trop vieux maintenant pour apprendre... de toute façon personne n'aime être ouvrier... Et dans ma génération beaucoup ont quitté comme moi".

Certains en viennent à regretter franchement leur emploi antérieur dans Istion et leurs "erreurs" tel cet autre jeune couple dont le mari et la femme, tous deux issus de familles employées à Istion, n'ont conservé aucun filet de sécurité : c'était alors l'époque (1992-1993) où la fabrication avec des chutes de tissus de doublures de coton pour les vestes (que chacun avoue maintenant de mauvaise qualité puisqu'elles ne tenaient ni au nettoyage, ni au lavage) battait son plein pour la Russie. En 1994-1995, les chemises de nylon (de qualité toute aussi médiocre !) les remplacent, bien appréciées encore par les Russes qui dessinent le modèle : col noir et cravate rouge ! Durant ces quatre années le couple de nouveaux petits patrons est ravi et la chaîne des intermédiaires à Hanoï et de Vietnamiens installés en Russie fonctionne bien, tandis que "leurs ouvriers" du voisinage exécutent à la perfection leurs tâches. Leur revenu est alors le double de celui des ouvriers de l'entreprise. Leur déconvenue n'en est que plus grande lorsqu'en 1996 ils ne trouvent plus aucun débouché à leurs produits et sont acculés à l'inactivité durant un an. Actuellement ils travaillent tous les deux à domicile pour le grand atelier privé d'une ancienne comptable d'usine d'Istion. La jeune femme espère partir au Japon et a déjà versé un acompte de deux millions à un intermédiaire du quartier, tandis que son mari attend toujours un emploi improbable dans une *joint venture*. L'année dernière elle a fait une demande de réintégration à Istion,

immédiatement refusée. Les ressources du couple sont insuffisantes pour payer les cours supplémentaires des enseignants de l'école publique qui constituent une obligation systématique à laquelle les parents doivent se soumettre pour que leur enfant soit accepté pour être présenté aux examens de fin d'année, pratique qui, tout comme la rétribution monétaire des personnels des hôpitaux pour être soigné, date des années mille neuf cent quatre-vingt-dix.

Ces quelques parcours illustrent l'alternative devant laquelle est placée la collectivité ouvrière d'Istion : se plier à la surexploitation de l'entreprise ou tenter sa chance avec une immense probabilité de devoir accepter à un moment ou à un autre l'exploitation un peu moins stressante des usines privées où le travail à domicile ou dans l'atelier est calculé uniquement à la pièce sans pression aussi stricte sur le temps. Ainsi s'évapore l'ascension tant convoitée qui devait rayer l'appartenance ouvrière captive et perçue comme une dépendance servile et lui substituer par un saut magique le statut mirobolant de maître/patron comme ontologisation d'une liberté supposée être l'apanage des "dirigeants".

Les promesses du marché s'engloutissent dans les marécages des mythes personnels, familiaux et collectifs qui ont envoûté chacun portant sur l'in vraisemblable car nouvelle circulation monétaire, un regard adorateur. Les "portes ouvertes" se referment subrepticement, néanmoins l'assignation "de masse" est levée dans l'imaginaire, personnalisant l'échec solitaire et donc le ressentiment et la culpabilité. La "prison" n'a plus de murs tangibles. Comme on va le voir maintenant, les supérieurs hiérarchiques et les entrepreneurs privés qui réussissent sont généralement les mêmes personnes et l'étau se resserre alors même que l'ouverture économique du microcosme qui reflète celle de la société entière fait désirer plus ardemment que jamais une autre condition. Les "étés chauds" d'intensification du travail,



l'impuissance à faire reconnaître publiquement les irrégularités sur les horaires et le montant des heures supplémentaires, l'introversion obligée des pulsions de revendication ont forgé des sentiments "d'injustice" tenaces, et creusé un fossé de moins en moins facile à combler avec la couche dominante de l'entreprise réunie dans la trilogie omniprésente parti-syndicat-direction. Illusions et désillusions, passerelles promotionnelles de l'activisme dans les organisations de masse, transferts sur l'éducation des enfants, aspirations à la sortie du collectif et à la privatisation de la vie familiale à travers la maison individuelle s'entremêlent. Revenons donc dans les champs de cohabitation des employés d'Istion après cette immersion dans le domaine du travail et de l'entreprise.



## 5.

### **De l'exploitation solidaire à la solidarité extorquée**

Si les ateliers et les entreprises privées qui se sont multipliés dans le quartier d'Istion depuis le début des années quatre-vingt-dix traduisent les effets de l'ouverture économique et des réformes engagées au plan national, ils puisent une partie de leurs racines dans un terreau particulier dont la microhistoire mérite d'être brièvement retracée car elle est aussi représentative de phénomènes globaux. Comme le lecteur l'a déjà appréhendé à travers les récits individuels portant sur les décennies passées, les rémunérations octroyées dans un contexte de pénuries sévères se sont longtemps situées à la limite de la survie ; l'entreprise avait donc pris l'habitude de distribuer aux ouvriers du travail à domicile effectué à la lumière d'une bougie ou d'une lampe à huile à l'instar d'une sorte de "privilège" permettant aux plus méritants d'entre eux – bien sélectionnés comme à l'habitude – d'améliorer leurs ressources au point de les multiplier par trois. Cette pratique avait l'avantage pour Istion de maintenir en toute circonstance le volume de production requis par les objectifs de la planification centralisée. Durant les années de guerre où les urgences des commandes d'uniformes conduisaient à l'allongement de la durée de travail dans une ambiance d'émulation nationaliste qui interdisait toute réserve individuelle, le recours au surtravail à l'usine comme à domicile a été mis en œuvre. Par la suite les machines, au fur et à mesure qu'elles sont changées au gré des opportunités fournies par les commanditaires, sont revendues par l'entreprise à ses employés à des prix élevés répondant à la rareté des biens et des équipements, par exemple trois cents

*dôngs* pour une machine à coudre (à pied) soviétique alors que le salaire moyen était de trente-deux *dôngs* : à l'institutionnalisation de longue date du surtravail fourni par l'entreprise, se greffe un ensemble d'activités qui utilisent en partie les savoir-faire des ouvriers et évoluent avec les occasions, les modes et les trocs informels en cours avec les pays du monde communiste. En effet, à côté des échanges fixés, les experts de l'Est semblent avoir recherché eux aussi les moyens d'augmenter leurs revenus dès que possible. Des contrats parallèles et semi-officiels entre des membres de l'équipe de direction d'Istion et des commanditaires dans la mouvance des délégués des usines étrangères paraissent avoir existé bien avant leur implosion liée au marché naissant et après la chute de l'URSS et des régimes satellites.

A cette date s'ouvre une nouvelle période où le surtravail prend une tout autre dimension et ce, tout d'abord, parce que des contrats importants sont "donnés" à des cadres vertueux ou plus simplement appropriés par des "dirigeants" qui les remplissent en fondant des ateliers privés dans leurs maisons. Le profit et non plus simplement un surplus à l'ordinaire quotidien devient une finalité déclarée. Certains, tel un ancien responsable du syndicat, aujourd'hui décédé, choisissent par exemple de se lancer dans l'élevage d'une race particulière de chiens nécessitant des soins minutieux et prisés par les Japonais qui les ont payés à des prix élevés durant quelques années ; l'arrêt brusque de ce marché a laissé les nouveaux propriétaires de chiens face au dilemme soit de regarder mourir les bêtes tant leur alimentation était chère, soit de continuer à les nourrir en pure perte ! L'élevage de ces chiens de race avait lui-même pris la place de celui de porcs à plus ou moins grande échelle, qui était très répandu y compris dans les immeubles collectifs d'Istion et qui est aujourd'hui abandonné aux familles de statut inférieur alors qu'il occupait souvent autrefois des cadres. En revanche la fabrication de

couvertures, très bon marché et non lavables, bourrées de chutes de coton, revendues par Istion aux employés depuis les années soixante-dix, s'est maintenue en 1999 mais les bénéfices sont minimes en comparaison des heures de travail pénible qu'elles nécessitent. Déjà mentionnées, doublures de jaquettes en coton, chemises de nylon, anoraks, etc. n'ont été l'objet que de demandes éphémères laissant démunis leurs fabricants qui y avaient consacré leurs économies.

Depuis, de nombreux vietnamiens partis dans les pays communistes pour des formations ou dans le cadre de l'exportation étatique de main-d'œuvre, y sont restés volontairement après l'écroulement des régimes ; dans ces nouvelles communautés de *viet kieu* certains ont monté leurs propres affaires et retissent un réseau d'échanges économiques avec les entreprises privées de leur pays d'origine. D'autre part certains expatriés des pays de l'Est sont demeurés au Vietnam. D'une manière générale entre les entreprises situées à Hanoï ou à Ho Chi Minh ville et les petits "patrons" du quartier d'Istion des intermédiaires plus ou moins nombreux sont en place ; par la qualité, ils distinguent les produits destinés aux marchés intérieur et extérieur, bien que les uns comme les autres affichent d'identiques grandes marques occidentales renommées. De la fiabilité de ces intermédiaires dépend le niveau des profits réalisés, mais l'accès à un intermédiaire de confiance est aussi le résultat de l'inclusion dans un réseau politico-économique qui suppose l'appartenance à la catégorie des cadres et de solides connivences. La course effrénée au gain, qui s'est emparée de chacun, l'affairisme régnant et les images de corruption que diffusent les élites politiques nationales à travers entre autre quelques procès médiatisés retentissants conduisant à la condamnation à mort des coupables, façonnent en effet un champ socio-économique où les risques sont énormes et touchent l'ensemble des acteurs à

chaque étape de leurs transactions. La concurrence s'est en outre considérablement développée et ses conséquences dans le quartier d'Istion ont été importantes : le prix du travail à la pièce et du produit a baissé durant les dernières années et les entreprises privées qui maintiennent un bon taux de rentabilité sont précisément celles qui ont à leur tête des groupes familiaux relevant de la couche dirigeante de l'entreprise en activité et/ou à la retraite. L'idéologie qui anime ces derniers est profondément teintée par leur expérience politico-professionnelle, la charité et l'évergétisme prévalent dans leurs discours semés de slogans : création d'emplois, aide aux pauvres, édification de modèles didactiques d'enrichissement personnel contribuant à la prospérité du pays selon la ligne actuelle du parti, en feraient aisément – à les entendre – de nouveaux héros humanitaro-économiques de la solidarité.

Depuis quinze ans, les licenciements forcés, les démissions volontaires et les faillites des apprentis-patrons, l'absence de pension de retraite, la maladie, le chômage endémique des jeunes font croître une demande insatiable de travail ; on pourrait aussi évoquer des cas d'accident impliquant l'hospitalisation, le recours immédiat aux usuriers et l'obligation de rembourser une dette qui augmente mensuellement avec l'intérêt... le quartier d'Istion et ses environs disposent d'un micromarché du travail de proximité, privilégié tout d'abord en raison du manque de moyens de déplacement à l'exception du vélo et... de "parasols" ou "parapluies", selon l'expression coutumière qui désigne la relation absolument nécessaire pour s'aventurer dans tout espace social et partir en quête de quoi que ce soit.

L'interconnaissance résultant de la cohabitation et du travail, renforcée par l'alliance et la parenté, fait facilement passer pour un service rendu à une famille en difficulté l'offre de travail du petit patron voisin, ancien et/ou actuel

supérieur hiérarchique, dont le conjoint et/ou les enfants occupent des postes-clefs. Dans l'atmosphère régnante de microcollectivité professionnelle, les représentations d'une solidarité partagée, de réciprocité s'infiltrent d'autant plus sournoisement que beaucoup ne pourraient tout simplement pas se passer du travail à domicile qui leur est fourni, puisqu'ils ne seraient acceptés dans aucune entreprise privée extérieure compte tenu de leur état de santé et de leur condition physique et qu'enfin la rivalité est très forte puisque au plan microlocal comme macrosocial, la demande de travail est infiniment supérieure à l'offre. Cette configuration singulière dans laquelle les ateliers privés recueillent et absorbent une partie des "rebuts" de l'entreprise d'Etat auxquels ils sont liés de façon étroite constitue pour Istion une donnée très favorable qui, de surcroît, participe au maintien de l'imaginaire communautaire en jeu d'autant plus appréciable que les brèches récentes doivent être colmatées.

Surtravail, travail à domicile ou dans les ateliers occupent une main-d'œuvre si nombreuse qu'elle est difficilement chiffrable : enfants encore à l'école, adolescents en fin de scolarité, parents employés ou non à Istion, grands-parents ex-ouvriers aux yeux usés et aux mains nouées par l'arthrose se répartissent les tâches dans leurs pièces d'habitation en fonction de leurs aptitudes, sans compter les membres des parentèles provinciales accueillies dans l'attente d'un travail fixe. La solidarité qui s'exprime dans les rapports d'alliance et de parenté est donc indissociable des chaînes d'exploitation qui conjoignent l'entreprise, les ateliers privés et une population de dépendants aux statuts segmentés et variables ; symbolique et réelle, fictive et concrète, elle est exploitée alors que l'exploitation s'internalise et s'enfouit dans une solidarité groupale et cohésive qui la légitime.

Les premiers ateliers privés du quartier, devenus aujourd'hui de véritables entreprises, se sont au départ

associés pour acheter leur équipement et en particulier une "presse" très onéreuse qu'ils louent depuis avec profit à d'autres ateliers à la durée de vie plus ou moins longue. Le profil de leurs propriétaires est éloquent : un couple formé par un directeur d'usine et une ancienne responsable syndicale à la retraite ayant reçu à titre personnel la décoration de "héros du travail" et dont le fils réside dans un pays d'Europe de l'Est ; une ex-comptable d'usine dont le mari est le chauffeur du directeur d'Istion et la fille professeur à l'école de formation technique de l'entreprise (ces deux familles sont liées par le mariage de leurs enfants) ; un ancien responsable de la formation et son épouse retraitée d'Istion ; la directrice en activité d'une usine et son mari, directeur technique retraité ; l'ex- directrice du syndicat passée récemment dans l'équipe de direction. De ces cinq ateliers, celui de l'ex-comptable est sans aucun doute le plus florissant car il dispose depuis quelques années de son propre magasin à Hanoï ; il possède l'ensemble des machines nécessaires à la confection d'une chemise (col, boutonnière, etc.) et occupe à temps complet pour les tâches d'organisation, d'administration et de livraison ses gendres qui peu à peu ont quitté leurs emplois dans Istion.

Cuc est une femme débonnaire, proche de la soixantaine et souffrant d'un problème d'audition qu'elle attribue aux nuisances sonores du travail à Istion et qu'elle soigne par les plantes. La croissance de ses activités et son enrichissement certain – visible avec la grande maison à la façade très discrète qu'elle a achetée et joliment meublée pour sa fille qui enseigne au collège technique de l'entreprise – n'ont pas changé son mode de vie. Située au fond d'une petite rue plutôt boueuse, sa propre maison jouxte les pièces de son atelier où de quinze à vingt-cinq personnes huit heures par jour, sept jours par semaine avec une coupure de deux heures à midi trient, repassent, plient les chemises dont la



qualité est soigneusement vérifiée comme dans l'entreprise. Chez sa fille comme dans son propre petit salon désordonné, s'entassent aussi des produits. De façon incessante, jeunes et vieux viennent à vélo livrer ou retirer de lourds ballots. Cuc surveille avec vigilance mais sans jamais élever la voix ni exercer de pression apparente cette ruche où le vacarme est étourdissant mais ne semble guère gêner le grand-père d'un de ses derniers petits-fils, qui habite la même rue et aime déambuler la plus grande partie de la journée dans l'atelier, en dorlotant le gros bébé gavé de vitamines et en bavardant avec les ouvriers qui plaisantent avec l'enfant. Lorsque je demande à Cuc si je peux m'entretenir avec ces derniers, c'est sans hésitation qu'elle acquiesce immédiatement, m'ouvrant les portes de son entreprise, sans s'inquiéter d'une baisse possible de la productivité du fait de ma présence. Cette hospitalité que je retrouve chez les autres petits patrons est très significative de la légitimité dont ils se sentent investis à travers ce qui serait presque présenté comme un rôle caritatif.

Un des deux plus anciens tâcherons de Cuc, âgée de cinquante-huit ans, est une ouvrière ; elle est veuve et habite une pièce d'un immeuble collectif du quartier. Elle reçoit depuis une dizaine d'années une pension de retraite d'Istion de deux cents mille *dôngs* qu'elle complète avec les quatre cent cinquante mille *dôngs* gagnés dans l'atelier pour vérifier la qualité des chemises avant leur envoi dans le magasin de Hanoï. Assise par terre, elle regarde avec beaucoup d'attention une à une les chemises mais laisse passer des erreurs de quelques centimètres que Cuc lui signale alors dans un rapport dont la teneur hiérarchique est réduite au minimum. Consciente de ses déficiences dues à une mauvaise vision, cette femme qui tente de se rappeler face à moi quelques mots de français, ne peut que louer l'opportunité du travail que lui procure Cuc avec une expression de douce

résignation. Ses enfants ne sont pas en mesure de l'aider et sans le revenu de son travail à la pièce elle pourrait à peine manger du riz quotidiennement. A ses côtés repasse une femme de quarante ans, licenciée d'Istion pour cause de maladie après quinze ans de travail, sans pension de retraite avec une indemnité de quatre cent mille *dôngs*, et dont le conjoint a vécu le même sort. Le couple a d'abord tenté sa chance dans la fabrication de jaquettes dont la demande s'est peu à peu éteinte. Ayant deux enfants encore à l'école, il leur a fallu trouver très vite un moyen de survivre et l'emploi dans l'atelier qui procure cinq cent mille *dôngs* mensuels est d'autant plus apprécié que Cuc accepte que cette femme qui souffre d'une pression artérielle élevée arrête son travail lorsqu'elle se sent trop mal. Ancienne membre du parti dans l'entreprise, ayant abandonné toute activité politique depuis son licenciement, elle constate tristement qu'une "position élevée" dans l'entreprise comme directeur d'usine est nécessaire pour s'enrichir depuis le *doi moi* : "pour tous les autres comme nous-mêmes, même anciens chefs d'équipe, il faut travailler pour d'autres". Dans l'atelier de Cuc se trouve une autre femme de quarante ans qui a travaillé quinze ans avec ses parents dans la coopérative de fabrication de tapis de son village proche, dissoute depuis quelques années puis a essayé de monter, sans succès, un petit commerce de nouilles. La tentative d'achat d'un emploi à l'étranger pour son mari (quarante millions de *dôngs*) par l'intermédiaire d'un ancien militaire résidant dans le quartier s'étant révélée une escroquerie impunie, elle a accepté ce travail à la pièce qui s'inscrit dans un rapport sans risque comme une aubaine ; la conjoncture actuelle "d'ouverture des portes" est en effet estimée "très difficile car on ne peut pas croire les gens, ils trichent, ils mentent, ils promettent et puis ils prennent l'argent et ils disparaissent".

Une autre femme plus jeune, qui a travaillé dans une ferme d'Etat provinciale et est venue à Hanoï avec son mari – qui s'emploie sur les chantiers de construction – ses enfants et sa mère, dès que les contrôles sur les migrations internes se sont un peu relâchés, espère conserver son travail à la pièce dans l'atelier de Cuc mais porte un regard désabusé sur l'enfermement dans sa condition : "pour moi, avant ou après le *doi moi* c'est pareil, on ne peut pas s'enrichir... et comment s'appauvrir ? Ceux qui peuvent faire de l'argent, ils ont le capital et l'esprit rapide...des gens comme nous on les loue pour le travail. Moi je travaille pour un maître (*chu*) mais Cuc, elle nous traite avec égalité. Il n'y a pas de haut et de bas, dans la ferme aussi on était traité avec égalité...".

Paraissant vingt ans de plus que son âge, une autre repasseuse de cinquante-deux ans dénonce selon l'expression habituelle des organisations de masse et du parti "les points négatifs" qui accompagnent le développement du marché et surtout la corruption à l'école et à l'hôpital. Obligée de rejoindre en 1968 l'armée par le comité de son village qui prenait au moins un enfant de chaque famille pour "contribuer à la révolution", membre du parti, elle a travaillé trente ans à Istion où elle a terminé comme chef d'équipe. Les quinze jours d'hospitalisation de son mari ont grevé sérieusement le budget du couple retraité, d'autant plus que cet homme ne peut plus poursuivre ses petits travaux rémunérateurs et qu'un des fils attend à la maison, désœuvré, un recrutement à l'entreprise où sa fille et le conjoint de celle-ci travaillent comme ouvriers. Cette femme qui est devenue le support principal de sa cellule familiale, reconstruit face à moi une dignité bafouée en alléguant que c'est Cuc elle-même qui est venue lui proposer de rejoindre son atelier en raison de la confiance qu'elle lui accordait et de la reconnaissance de ses compétences.

Entre ces quelques femmes aux itinéraires bien différents, règne une proximité non seulement liée à leur voisinage quotidien dans un travail peu gratifiant mais aussi au partage des malheurs des unes et des autres ; chacune connaît la vie de ses collègues et les difficultés rencontrées, toutes savent que l'atelier est leur dernière planche de salut pour ne pas sombrer dans la misère. Le comportement sobre de Cuc, à l'opposé du contrôle dur des supérieurs hiérarchiques de l'entreprise, pose une sorte de voile sur le fossé économique grandissant qui les sépare et épargne un tant soit peu leur sensibilité. La nature des relations interpersonnelles – neutralisant dans l'apparence le rapport hiérarchique et fondée sur l'égalisation dans la stagnation statutaire du travail à la pièce – marque la distance qui la sépare du champ de l'activisme promotionnel et politico-productiviste en jeu dans l'enceinte d'Istion. Dans le même moment ces deux espaces de travail aux normes différentes s'inscrivent dans une continuité structurelle qui leur donne sens.

Comparés à l'atelier de Cuc, qui est toujours cité comme un modèle de réussite et de bonne gestion par l'absorption de ceux qui sont définitivement écartés d'un emploi dans une entreprise publique, d'autres resserrent encore plus les liens de proximité entre tâcherons et petits patrons, se présentant comme des passerelles en vue d'un recrutement dans Istion. Ainsi, le conjoint retraité de la directrice d'une des plus prestigieuses usines d'Istion – femme corpulente à la voix forte et au rire sonore – fait venir de sa région d'origine, Nam Dinh, de tout jeunes gens choisis dans sa parentèle. Corvéables à merci, payés quatre à cinq fois moins que le prix habituel à la pièce voire simplement nourris et logés, ceux-ci attendent quelques années avant d'être "placés" à Istion, par l'intermédiaire de son épouse. Ce parcours qui débouche sur l'obtention fréquente d'un travail

stable sans débours monétaire, ne peut apparaître à ses bénéficiaires que sous un jour très positif et là encore une solidarité factice domine les esprits.

Quel que soit le profil plus spécifique de la main-d'oeuvre qu'ils emploient – jeunes, vieux, malades... – la formation politique des "petits patrons" et l'incorporation des évolutions idéologiques du parti englobent l'atelier privé dans une nébuleuse de mystification dont l'efficacité est d'autant plus forte que les alternatives sont inexistantes pour les acteurs. Le responsable du syndicat et vice-directeur de l'usine dont la directrice est l'épouse du propriétaire de l'atelier précédemment cité, a ainsi lui-même monté sa propre petite entreprise sur les vertus sociales de laquelle il est intarissable. Cet homme sec, en costume cravate, dont deux générations de parents ont travaillé à Istion, me précise qu'il a été nommé (et non élu) à des fonctions syndicales pour m'indiquer la valeur intrinsèque de son statut et m'explique qu'il a pris exemple sur sa directrice d'usine réputée pour sa poigne de fer : "je fais travailler des gens chez moi et je donne du travail à d'autres chez eux. Mon objectif c'est d'augmenter le revenu des retraités, de créer du travail, d'aider les gens comme Cuc. Bien sûr aussi j'augmente mon revenu mensuel mais il faut aussi que je suive la politique d'Istion et donc je dois augmenter le revenu des retraités. Le syndicat et la direction travaillent ensemble pour défendre l'intérêt des travailleurs". Un autre "petit patron" installé dans le quartier de Minh où les ateliers privés sont peu nombreux, responsable du parti de son groupe résidentiel et directeur retraité d'un département d'Istion, énonce un discours similaire de véritable propagande, alors que je le rencontre chez un vieil ouvrier très gêné qui travaille pour lui dans la pièce d'un immeuble collectif et auquel il vient réclamer l'intérêt de l'argent qu'il lui a prêté, bien noté sur un cahier : "j'ai ma boutique et j'emploie des gens chez eux et

dans mon atelier, j'exporte aussi. C'est le développement économique et les gens maintenant sont heureux, ils ont une bonne vie avec le travail qu'on leur donne, ils peuvent augmenter leur revenu. Les ateliers privés c'est pour aider les retraités et comme ça on croit au gouvernement et au parti... Chacun peut faire du travail à domicile et les vieux peuvent gagner de l'argent en restant chez eux, tout ça c'est grâce au développement du marché. Istion, le quartier, sont un modèle car on s'aide économiquement, il n'y a pas de différence entre riche et pauvre, on donne le travail à tout le monde". Si de tels discours paraîtront bien caricaturaux au lecteur, leur influence et leur capacité de suggestion doivent être soulignés : en effet leur insistance et leur répétition ajustées au contexte microlocal font écho aux messages diffusés quotidiennement par les médias sur le développement économique national en continuité confuse avec l'enrichissement individuel dû au travail. *Le courrier du Vietnam* est ainsi truffé d'articles célébrant les vertus des "nouveaux millionnaires" issus du milieu ouvrier et paysan.

La réinterprétation de ce contexte par ceux qui sont acculés à "louer leur travail à un maître" personnalise leur infériorité en termes de "manque de rapidité et d'intelligence" pour saisir les opportunités économiques de l'ouverture actuelle même si les règles du jeu sont claires pour tous, plaçant au premier plan la détention d'un capital politique, clef de voûte du capital social, financier et relationnel.

### **Les millionnaires du district de Dong Anh**

Il s'agit ici non de millionnaires issus du milieu des hommes d'affaires, mais plutôt de la masse des paysans. Un phénomène rare. Lors de la conférence récapitulative portant sur le "mouvement d'émulation dans la production en 1998" dans le district de Dong Anh (banlieue de Hanoi), on est plus ou moins surpris des révélations des nouveaux millionnaires, en route vers la prospérité.

Dong Huy Dao, chef de famille dans le hameau Cau Ca, commune Loa, est souvent appelé par ses co-villageois du titre de directeur de la ferme d'élevage. En effet, il élève en permanence 800 poulets pour leur chair et 700 poules pour leurs œufs. Il a acheté une machine à décortiquer, et obtient à la fois de l'argent, des brisures de riz et aussi du son. Ces deux derniers produits lui permettant d'élever encore des porcs. Avec cet élevage de poulets et de porcs, sa famille a pu récupérer annuellement plus de 50 millions de dôngs de bénéfices.

Une fois démobilisé, Nguyen Minh Duc, paysan du hameau Ba Chu, ne disposait que de 800 m<sup>2</sup> de rizière. Comment nourrir toute la famille avec cela ? En voyant que ses co-villageois cultivent beaucoup de légumes pour le marché, mais manquant de semences, devaient toujours aller ailleurs pour les acheter, il se pencha alors vers leur production. Pour ce, il employa des ouvriers agricoles supplémentaires. Indiquant du doigt sa maison en dur nouvellement construite, il déclare avec fierté aux visiteurs : "Cela provient de la production des semences de légumes ! Je dois avouer que chaque année, toutes dépenses retranchées pour la nourriture et les divers besoins de la famille, je peux encore disposer d'environ 20 millions de dôngs".

Avec ses 1 800 m<sup>2</sup> de rizière, Nguyen Xuan Thanh, de la commune Xuan Non, n'arrivait pas à produire assez de riz pour sa famille. Force lui fut de se tourner vers des métiers supplémentaires. Il opta pour la production de fromages de soja et l'élevage de truies de reproduction. Ce qui lui a permis de devenir millionnaire au sein d'une des régions les plus pauvres de la banlieue de Hanoi.

Blessé de guerre et démobilisé, Do Ngoc Canh, de la commune Thuy Lam, se contente de son nouveau métier d'horticulteur. Mais au lieu de planter seulement des fleurs, il soigne les plantes d'ornement. Il a ainsi pu gagner quelques 35 millions de dôngs par an.

Quant à Ngo Ngoc Oanh, de la commune Mai Lam, il s'enrichit grâce à la plantation des arbres fruitiers et de l'apiculture. Comme arbres fruitiers, il préfère les longaniers et les litchis dont les fleurs sont appréciées des abeilles. Rien qu'avec le miel, il a pu ramasser près de 40 millions de dôngs par an.

Nombreux donc sont les exemples des paysans devenus millionnaires grâce à l'agriculture et à l'élevage. Le métier en revient aux paysans eux-mêmes, mais aussi aux dirigeants du district. Non seulement, ces derniers ont fourni aux paysans la canne à pêche ou plus exactement des prêts financiers, mais leur indiquent encore l'endroit et le moyen de faire une bonne pêche.

Grâce aux efforts des deux parties, le district de Dong Anh a pu compter l'année dernière, près de 20 000 foyers paysans reconnus producteurs d'élite et bons producteurs.

15/04/1999

L'aide mythique que les "petits patrons" apporteraient à leurs tâcherons, transmuant l'essor du marché en une sorte d'économie solidaire, se présente corollairement comme une version remaniée de la fusion allégorique entre dominants et dominés autochtones dressés contre la domination étrangère : celle-ci se voit connotée désormais par l'unification entre exploitants et exploités pour asseoir la prospérité nationale par une économie compétitive. Dans cette option la population d'Istion s'érigerait tendanciellement en communauté paradigmatique, effaçant les rapports internes de domination politique comme d'exploitation économique dans une symbolique entrepreneuriale et marchande destinée utopiquement à être infiniment réinvestie par les acteurs aux différents niveaux hiérarchiques. La réalité est néanmoins dépourvue de cet enchantement et, en bas de l'échelle, seule reste la liberté purement abstraite de choisir la variété de riz frais que l'on préférerait, leitmotiv qui résume les décennies passées avec du riz moisi. Par cet antagonisme référentiel on signifie la dimension positive la plus tangible de la période présente qui fait du marché un objet attrayant, même si beaucoup d'anciens ouvriers doivent se poster à la sortie de l'école avec quelques friandises et attendre les centaines de *dôngs* qui leur permettront d'acheter du riz de qualité inférieure.

Baignant dans la pseudo-solidarité qui recouvre et dissimule les paliers de l'exploitation, la collectivité d'Istion est de surcroît régulièrement sollicitée pour participer aux efforts de solidarité nationale comme dans tous les établissements et quartiers mais plus encore que d'autres car l'entreprise doit se placer parmi les premiers dans un dispositif d'émulation généralisée et toujours réactivée. Les inondations qui frappèrent le Vietnam en 1998 me fournirent une bonne occasion d'observer les appareils de contrôle dans l'espace de cohabitation avec les chefs d'unités résidentielles



chargés des collectes de dons, mais aussi d'appréhender concrètement les modes de déclinaison verticale d'une campagne idéologique significative car aux résonances plurielles.

L'humanitaire est pour l'Etat-parti vietnamien un thème nouveau dont il s'est néanmoins emparé avec énergie, au point qu'il émaille aujourd'hui non seulement les informations officielles, mais aussi les discours ordinaires. Dans la conjoncture mondialisée actuelle de généralisation du capitalisme, les quelques pays communistes qui subsistent se voient encerclés et astreints à des injonctions paradoxales et l'éclosion humanitariste au Vietnam constitue une réponse rationnelle et adaptée. *Le courrier du Vietnam* offre un bon exemple des ambiguïtés sémantiques systématiquement entretenues sur le terme humanitaire et des offensives implicites et stratégiques dont il est le dépositaire. Il s'agit tout d'abord – avec un grand écart des signifiés – de démanteler les accusations de non respect et de violation des droits de l'homme dont le pays est toujours la cible et de se hisser dans le champ international à une position égale en dignité dans ce domaine aux démocraties capitalistes. A un deuxième niveau l'objectif est de bénéficier – à l'instar de tous les pays victimes de "catastrophes" naturelles, politiques et économiques – des mannes financières de ceux qui sont des acteurs dominants de l'action humanitaire au plan mondial, tels la France, le Japon, l'Australie.

Dans cette perspective, les organisations de masse ont été présentées comme des émanations spontanées d'une société civile inventée à des interlocuteurs occidentaux d'autant plus prêts à le croire qu'ils avaient un besoin urgent de partenaires pour la réception des fonds. En 2000 la création d'associations locales ad hoc a été autorisée afin de faciliter le drainage des subventions étrangères. Cette opération idéologique d'édification humanitaire a été d'autre

part réinvestie au plan national selon les démarches usuelles de l'activisme politique : le but classique en a été la production d'élans unanimistes tendus vers le sauvetage des régions sinistrées, dans une compétition générale des unités microsociales donatrices d'argent, de vêtements et de nourriture, sur un mode spectaculaire dont la double destination interne et externe est un ressort symbolique puissant. Les journaux, la radio, la télévision ont quotidiennement annoncé les montants des sommes envoyées par les villages, quartiers, usines, administrations, organisations de masse, etc.

A Istion, les efforts ont été d'autant plus intenses que l'image de l'entreprise comme "héros du travail", se doit d'être en chaque occasion réenluminée. La population s'est donc vue sommée une fois par l'entreprise via les équipes et départements, mais aussi une seconde fois par les comités de quartier de remettre de dix à vingt mille *dôngs* et deux vêtements usagés dont l'état impeccable était dûment vérifié par les collecteurs. La Croix-rouge, dont le médecin-directeur de l'hôpital, Minh, est le président pour Istion et un des responsables pour le district, a centralisé une partie des dons et organisé quelques belles séances de publicité où je fus aimablement conviée ; la télévision se déplaça et Istion fut loué pour ce nouvel "héroïsme humanitaire" dans une atmosphère toujours aussi chaleureuse et dynamique. Minh rayonnait entouré de plusieurs directrices d'usine parées de leurs plus beaux vêtements.

Dans le quartier de l'entreprise cette solidarité forcée s'est appuyé sur le dispositif de contrôle et de surveillance des habitants que constituent les comités des unités de résidence emboîtés hiérarchiquement de la rue au groupe et identifiés par un chiffre. Ces comités ont pour missions, outre la répression des activités dites "contre- révolutionnaires" et illicites telles le trafic ou la prise de drogue et la prostitution,

la diffusion des consignes idéologiques de l'Etat-parti et l'application de réglementations en perpétuel changement. Dans les années quatre-vingt l'accent fut ainsi mis sur la limitation des naissances aujourd'hui bien intériorisée au point que l'absence de descendant masculin peut être acceptée par les jeunes couples et qu'avoir plus de deux enfants peut être perçu comme un signe d'"arriération" (*lac cau*), mais une amende sanctionne toujours dans la résidence la naissance d'un troisième enfant. La mise en œuvre du récent décret interdisant les cérémonies de mariage et de décès trop fastueuses est une de leurs nouvelles attributions. Ils ont par ailleurs à intervenir dans les conflits familiaux et domestiques afin d'éviter qu'ils ne débouchent sur des procès, particulièrement fréquents aujourd'hui en matière d'héritage ou de divorces qui se multiplient. Les mésententes nombreuses de voisinage liées à l'utilisation des pompes d'eau collectives, au bruit mais surtout aux travaux de construction entrepris sur des terrains mitoyens doivent être semblablement, autant que possible, apaisées par les négociations personnelles qu'ils tentent de mener. Dans des situations dramatiques où une femme devient la victime de son mari, ils se font les agents d'une morale basique ; dans le quartier de Minh, la carte de membre du parti fut ainsi, après plusieurs avertissements, retirée à un homme qui, à la suite de son second mariage, voulait s'approprier la maison commune du couple qu'il formait avec sa première épouse ainsi jetée à la rue sans pension de retraite. De plus il renia la paternité de l'enfant qu'il avait choisi d'adopter quinze ans avant, après avoir pris connaissance de sa stérilité. Les comités de quartier sont conduits aussi à organiser des séances collectives de critique et d'autocritique comme ce fut le cas par exemple face à la famille d'un ouvrier héroïnomane d'Istion, blâmée à plusieurs reprises pour son laxisme face à son enfant qui,

aujourd'hui, se présente comme un "heureux repent" en acceptant de ne pas être réintégré dans son travail antérieur.

D'une manière générale, l'interconnaissance et les pratiques de promiscuité ne permettent guère de faire l'hypothèse d'une sphère proprement privée, coupée des ordonnancements politiques d'un champ social public où la parenté est centrale. Les comités de quartier surplombent ainsi l'ensemble de la vie hors de l'entreprise à laquelle ils sont de surcroît structurellement liés puisque le quartier est une création historique d'Istion et que les uns comme les autres sont subordonnés à la même "ligne" du parti. La prescription du don humanitaire par les comités résidentiels n'est donc qu'un prolongement somme toute "naturel" de leur activité traditionnelle depuis 1954. A ce propos Boudarel rappelle que l'instauration d'une inspection tatillonne fut pour la population de Hanoï l'une des plus désagréables surprises qu'a provoquée le régime communiste<sup>35</sup>. Dans le quartier d'Istion, chacun s'est plié de bonne grâce aux consignes données, apportant argent et vêtements avec le sentiment de contribuer à soulager le sort de ses compatriotes sinistrés. Maugréer eût été particulièrement mal vu en ces circonstances. Quelques familles furent exemptées de dons par les comités résidentiels en raison de leur dénuement.

La période de recueil des dons favorisa ma rencontre avec de nombreux chefs de quartier dont les discours et la singularité permettront au lecteur de s'aventurer plus profondément dans la quotidienneté des employés d'Istion, dès qu'ils ont terminé leurs longues journées de travail et rentrent bien fatigués à leur domicile.

Binh, ancien militaire, dont la femme, ouvrière dut quitter Istion en raison de souffrances dorsales et "nerveuses"

---

<sup>35</sup> *Cent fleurs écloses dans la nuit du Vietnam, communisme et dissidence, 1954-1956*, Editions Jacques Bertoin, 1991.

devenues intolérables, est responsable d'une unité résidentielle de cent-soixante familles dans le quartier de l'entreprise. Dans sa petite maison au toit de tuiles, le couple s'est spécialisé depuis vingt ans dans la confection de couvertures en chutes de coton, aidé par leur fils qui a refusé de travailler à Istion. Les matériaux sont entassés dans la pièce où, face à sa balance, Binh se sert de petits verres d'alcool alors que nous discutons, régulièrement interrompus par des habitants venus se plaindre : l'un dénonce l'empiètement sur son terrain de l'occupant mitoyen qui fait construire une nouvelle maison ; un autre souhaite qu'on oblige son voisin à retirer les briques qu'il dispose devant son domicile... Binh prête une oreille patiente à chacun et promet de régler les différends. Il a accepté sans enthousiasme la fonction de chef de groupe à laquelle il a été nommé. Cette nomination est prononcée par le comité populaire du district après la sélection opérée par les représentants locaux du parti et des organisations de masse qui siègent dans le comité de quartier avec parfois les représentants des associations de vétérans et de retraités. La nouvelle ligne politique de développement de la "démocratie à la base" devrait conduire dans l'avenir à des élections des comités de quartier par "le peuple", qui "discute, met en œuvre et examine". Les chefs et sous-chefs des comités reçoivent une indemnité très faible de trente à cinquante mille *dôngs* par mois et sont généralement des retraités. Binh déplore le temps qu'il doit consacrer à écouter les plaignants : "il y a trop de disputes maintenant, entre parents et enfants, dans les couples, pour les bordures des terrains... Au village, c'est différent, les grands-parents donnent des conseils... Ici il faut une aide à cause des insatisfactions, les gens viennent pour n'importe quel problème et il faut tout résoudre et connaître la loi, il faut réussir à les concilier tous. Ça a beaucoup changé. Avant il n'y avait pas de problèmes sur l'espace. Istion avait une

gestion simple. Mais maintenant ils construisent leur maison et empiètent sur les voisins. Ils veulent reprendre le plus d'espace possible, avant ils s'en fichaient. Et puis il y a aussi les enfants sans travail... Ils restent à la maison sans rien faire. Moi je dis aux parents de leur donner du travail avec les ateliers sinon ils se querellent. Il y a aussi les couples. Avec le développement du pays, les hommes et les femmes ont des idées différentes. Ils voient leurs voisins s'enrichir et eux rester pauvres alors ils sont déçus et ils se disputent. C'est terrible cette tension dans les couples car ils voient la société avancer et eux leur situation ne change pas. Ils veulent s'élever et n'en ont pas les moyens. Ils cherchent les moyens sans les trouver et ils sont désespérés. Moi je ne prends des notes que sur les cas sérieux et de toute façon jamais je ne dis que l'un a raison et l'autre a tort". Binh, très proche de ses voisins et peu enclin aux démonstrations idéologiques, s'est acquitté de sa tâche de collecte des dons, interrompant quand il le fallait son travail à domicile, indispensable à la subsistance de sa famille.

D'autres responsables des comités de quartier, tel le représentant du "front de la patrie" pour son unité résidentielle et le district, ancien directeur technique d'une usine d'Istion, se révèlent plus imbus d'une position dont la dimension politique est constitutive. Cet homme âgé de cinquante-cinq ans doit, comme Binh, travailler chez lui pour un atelier ; il a pris avec beaucoup de sérieux la nouvelle "mobilisation de masse" engendrée par les inondations et s'applique à m'en expliquer toutes les étapes : "nous avons reçu les directives pour le mouvement de mobilisation de l'aide pour le Centre (au Vietnam) ; nous avons fait des meetings avec les chefs de toutes les organisations de masse et les chefs des six sous-groupes de mon groupe (résidentiel). Nous avons suivi les ordres et assigné les tâches de chacun car il faut mobiliser les gens qui doivent comprendre la

souffrance de la population. Ensuite les chefs des sous-groupes ont reçu l'ordre de faire des meetings avec les chefs des familles pour leur expliquer leurs responsabilités et comme ça les gens volontairement et librement vont aider. Chez nous ça a marché à 100 % et en plus ils ont donné à Istion. Mon groupe à moi est toujours le premier pour le mouvement des martyrs comme pour le mouvement des calamités. En 1997 j'ai eu deux millions deux cent mille *dôngs* et pour le jour des martyrs un million huit cent mille. Mon groupe comprend quatre-vingt-dix familles et les sous-groupes entre dix et dix-huit. On veut que tout vienne du cœur alors on mobilise les gens pour leur responsabilité et on est très efficace et les gens ne se plaignent pas... mais tout de même, les gens ont demandé pourquoi en donnant déjà à l'entreprise ils doivent encore donner dans le quartier, alors on leur a expliqué qu'il le fallait car c'était la responsabilité collective d'Istion et du quartier... et finalement ils sont heureux de donner même s'ils ont beaucoup de problèmes. Bien sûr on accepte un petit retard quand les gens attendent leur pension mais on note tout, on enregistre tout. On suit les ordres supérieurs et les gens doivent suivre le mouvement. Personne ne donne rien. Tout le monde suit, même les très pauvres et moi je n'ai exempté personne, et les gens du Centre avec l'inondation souffrent tellement plus que nous... d'ailleurs dans mon groupe il n'y a pas de pauvre. On a les ateliers (privés) et tout le monde travaille. La mobilisation c'est pour suivre les directives du parti et du gouvernement. C'est comme pour les mariages avant il y avait soixante-dix, quatre-vingt tables (de six) et pour les funérailles on organisait de grands banquets. Le parti a donné l'ordre d'arrêter et dans mon groupe les gens ont suivi cet ordre... on ne fait plus que de petites cérémonies car les ordres du parti sont justes et les gens aiment les ordres. Le problème maintenant ce sont les disputes et c'est à cause de la société ;

avant avec l'économie planifiée tout était décidé, fixé par l'Etat, maintenant les gens peuvent avoir ce qu'ils veulent et manger ce qu'ils veulent, alors dans les familles ils se disputent ". Ce discours de propagande musclée permet de deviner les contradictions que rencontre l'injonction du don dit humanitaire mais aussi l'application des décrets régissant les cérémonies familiales que depuis peu d'années les gens avaient le loisir d'organiser à leur guise et selon leurs ressources, avant que des freins ne soient mis à des dépenses somptuaires et ostentatoires, jugées offensantes pour les plus démunis par les autorités politiques.

La confrontation des paroles divergentes des responsables de comités de quartier concernant la contribution monétaire obligatoire des habitants après les inondations illustre les dissensions qui traversent les rapports sociaux et les marges d'autonomie relative et de réinterprétation des directives reçues au plan microlocal. Certains chefs déterminent une somme minimale de dix mille *dôngs* tandis que d'autres, reculant devant les réactions de mauvaise humeur que suscite ce deuxième "impôt", après celui de l'entreprise, jouent avec les règlements écrits et la remise d'un montant global qui, redivisé selon le nombre des familles, permet d'atteindre in fine la norme de "100 %" – jamais remise en cause – et même de se placer parmi les premiers dans la compétition finale des comités, ce qui est valorisé par tous sauf par Binh.

Ces arrangements et petits calculs montrent avec acuité que derrière la façade d'un pouvoir qui se veut irréprochable, l'exercice de l'oppression n'est pas facile : les chefs de quartier doivent mesurer les limites de leur action et s'attacher à ne pas soulever des mécontentements trop manifestes alors même que de l'avis de tous, la situation résidentielle est de plus en plus délicate à gérer depuis "l'ouverture des portes". Le point de vue de ces "médiateurs"



immergés dans leur terrain fait état de façon récurrente de l'irruption de l'argent et de l'accès aux biens dans les relations interpersonnelles, de la parenté à la cohabitation. Ces témoignages de proximité, émis par les membres d'une génération habituée aux pénuries et à la subordination aux ordres de l'Etat-parti, mettent en scène la distance grandissante qui sépare la période actuelle du passé et surtout les répercussions du maintien de formes d'autoritarisme antérieur en dissonance avec le déploiement actuel d'un marché sans règles. Pleine d'embûches s'avère donc "la tâche des cadres de construire l'unité" selon la belle formule d'un autre responsable de comité de quartier, ancien militaire et ex- préposé à la "propagande dans le domaine de la culture et de la société" dans un institut de recherche sociologique, aujourd'hui représentant du parti pour son groupe de résidence.

Cet homme méfiant – qui prend scrupuleusement des notes au cours de notre entretien – insiste sur le "prestige" des "cadres" du comité puis me fait quelques récits qui précisément démentent en partie cette affirmation d'une position acquise et incontestable car fondée sur un édifice politique inébranlable : "à côté, chez mes voisins qui sont ouvriers à l'usine, ils se querellent tout le temps. Le mari est très jaloux et je suis allé le voir, il m'a mis à la porte, alors j'ai appelé le secrétaire du syndicat de son équipe et son directeur, on y est retourné. Il nous a encore mis à la porte. La troisième fois j'ai décidé d'inviter le mari et sa femme à s'expliquer ensemble...et alors ça a été mieux... Dans une autre famille de mon groupe, le gendre a battu son beau-père avec une brique, en fait il voulait être du côté de sa femme qui se disputait avec ses parents. Sa femme a une petite boutique où elle vend des biscuits. Un jour elle a demandé à ses parents de garder la boutique puis elle a accusé ses parents de l'avoir volée...et le mari défendait sa femme. Moi

j'ai convoqué toute la famille et maintenant ça va mieux. Un autre cas encore : le père battait son fils car il ne voulait pas travailler... alors j'ai été demander un emploi pour lui à Istion et je l'ai obtenu. Ce qui compte c'est la pratique personnelle. C'est comme ça que moi pour les dons j'ai eu 140 % de résultats et avant j'avais eu 180 % (!) car ce qui compte c'est le calcul de la moyenne, la synthèse. Moi j'ai reçu les instructions du travail humanitaire au comité populaire et maintenant je connais bien ce travail humanitaire".

Au cours de ces narrations, s'inscrit le déplacement dans le champ résidentiel des enjeux du système politico-productiviste de l'entreprise ; l'impossibilité d'échapper à un entre-soi ghettoïque aiguise le ressentiment contre l'exploitation hiérarchique du travail qui, à la sortie de l'usine, s'étale aux yeux de tous dans l'habitat et la consommation sur le mode d'une rupture décuplée, spectaculaire et contre laquelle l'impuissance s'impose ; certains responsables de comité de quartier, comme un ancien professeur de mathématiques de l'armée dont l'épouse fut licenciée d'Istion après plus de vingt ans de travail à la chaîne, expriment le malaise ressenti dans les mêmes termes antagoniques que les habitants : "noir" et "blanc" pour désigner les "pauvres" et les "riches". L'identification noir/pauvre est associée dans les esprits aux esclaves africains, l'Afrique étant elle-même située au plus bas d'une hiérarchie raciale dont les sommets réunissent imaginairement vietnamiens et occidentaux. Cet homme, qui tient à me déclarer immédiatement que tout ce qu'il me dira est "officiel et légal" mais qui en même temps me demande doucement si je l'autorise à parler de lui-même, souligne que "les pauvres sont mal vus par les riches et ce n'est pas un complexe d'infériorité, mais c'est la réalité, c'est une infériorité réelle. En apparence les riches ne se vantent pas mais leur richesse se traduit dans leurs rapports entre eux. Les

pauvres ont leurs propres contacts et les riches sont entre eux. On le voit dans le mode de vie. Maintenant on est divisé entre noirs et blancs. C'est deux groupes. Et pour le *têt* (nouvel an) ça se voit encore plus, les chefs et les riches payent tout, tout de suite et vont aller chez les uns et les autres...".

Union, unité, unanimité se dissipent comme des fantasmagories bien dérisoires face à de tels aveux qui, même s'ils sont rares dans la bouche des responsables des comités de quartier, posent les enjeux centraux des rapports sociaux de cohabitation et forment la trame des représentations usuelles comme le lecteur l'appréhendera dans quelques instants avec les familles qui ont quitté le quartier d'Istion pour s'installer à quelques kilomètres, là où habite le médecin-directeur de l'hôpital, Minh.

Quel que soit leur profil, enclins à la démonstration idéologique et soucieux de faire part de leurs préoccupations sociales et personnelles, les responsables des comités de quartier qui n'ont plus d'activité professionnelle, ne retirent aucun gain monétaire de leur fonction ; leur condition économique est modeste et le plus souvent, comme la grande majorité des retraités, ils sont contraints pour survivre d'effectuer un travail à domicile. L'autorité dont ils sont dépositaires les place dans une position de gestion des charnières entre l'espace de travail et d'habitation : à cette confluence, se heurtent, s'interpénètrent et se redéploient les processus de domination politique, d'accumulation économique et d'extension de la consommation. La diffusion de l'imaginaire consommatoire, dont depuis l'ouverture au marché les élites de l'entreprise se font les supports et dont la concrétisation reste interdite aux subalternes, se traduit dans le champ résidentiel par des logiques de fission qui se dressent comme autant d'obstacles redoutables pour les chefs de quartier formés par le commandement et les leçons d'une unité indéfectible. Eux-mêmes tenus à l'écart de la

consommation, ces hommes âgés, consciencieux et désireux de suivre à la lettre les directives politiques du parti, cristallisent les paroxysmes de la configuration présente, marquée par la conjonction permanente de l'assignation à l'unification et une scission dévorante.

Concluons cette brève entrée par le haut de l'appareil de contrôle résidentiel par la rencontre d'un personnage attachant. Sa fonction de "représentant des intérêts du peuple" au comité populaire du district après celle de représentant du parti d'un groupe de résidence durant dix ans le situe à un niveau un peu supérieur de l'organigramme politique. Ouvrier retraité d'Istion, Tung habite avec ses enfants adultes qui travaillent à l'usine une minuscule pièce sombre dans une maison au toit de tuiles dépourvue de toutes commodités et située à plusieurs centaines de mètres des toilettes collectives. Son épouse et lui-même, aidés de leurs enfants le soir, reçoivent d'un atelier privé du quartier les pièces des chemises qu'ils assemblent et repassent. Il les rapporte ensuite sur son vélo. Interpellée spontanément une première fois par Tung alors que je passe par hasard devant chez lui et invitée à boire du thé, je reverrai plusieurs fois par la suite cet homme chaleureux, réfléchi et souriant, qui, dossiers de plaintes reçues au district dans les mains, entreprend de me dresser un tableau "quantitatif" des conflits, le seul à ses yeux objectif, tout en me parlant de ses propres problèmes lorsqu'ils rentrent dans les rubriques qu'il a lui-même définies.

Pour Tung "l'argent" est la cause unique et obsédante des quatre-vingt-treize cas (pour 14000 habitants) qui sont "montés" jusqu'au comité populaire, c'est-à-dire n'ont pu être résolus par les comités de groupe de résidence. Soixante-trois de ces cas ont dû être déférés à l'instance provinciale plus élevée que le comité populaire qui s'est déclaré incompetent. Si la catégorisation des cas opérée par Tung a

des zones d'ombre, elle est néanmoins très significative d'une vision partagée par les hommes de sa génération, effrayés par le spectacle de leur environnement social. Tung attribue ainsi la majorité des dix-sept cas de divorce répertoriés aux déséquilibres financiers provoqués par le travail de plus en plus prenant des femmes avec les réunions qu'il implique, et le chômage de leurs maris portés à l'oisiveté et à l'adultère. Onze cas d'escroquerie, de banqueroute d'un atelier, d'usure, de fuite avec l'argent remis, de non-paiement des tâcherons, n'ont débouché, à l'entendre, sur aucune arrestation car "ils habitent ici, on n'a pas osé". L'indemnisation des occupants des maisons devant être détruites pour l'élargissement de la route nationale a provoqué vingt-trois cas de contestation sans résultat. De fait, selon les habitants qui m'en ont fréquemment parlé, ceux qui refusaient de rémunérer personnellement le métreur attitré ont vu leur surface de terrain très diminuée, alors que son augmentation croissait avec l'importance de la somme versée ! Viennent ensuite vingt cas concernant les transactions sur des terrains qui n'ont pas été validées par le cachet du comité populaire et impliquant ou non les héritiers d'une famille, comme Tung lui-même qui envisage un procès contre son père et y est fortement poussé par son épouse et ses enfants lui reprochant sa passivité.

En mentionnant ces conflits internes à la parenté, Tung est de plus en plus passionné, énumérant les garçons qui refusent l'égalité d'héritage avec leurs sœurs, les pères qui demandent au comité populaire l'exclusion de leur fils pour avantager leurs filles, les époux qui s'accusent mutuellement de s'être approprié l'indemnité d'éviction pour la construction de la route, etc. ; seize cas de mésententes de voisinage mettant en cause l'hygiène (fumée des fourneaux, eaux sales et excréments jetés, etc.) sont enfin cités.

Tung a marié récemment sa fille et une "cérémonie économe" selon les nouveaux mots d'ordre du parti a été organisée, ne comportant que thé, biscuits et friandises. Il a du déboursier dix millions de *dôngs*, "heureusement" presque entièrement récupérés avec les fameuses "enveloppes" qui provoquent l'humiliation des plus démunis puisque se rendre à plusieurs invitations en un mois, à raison de cinquante mille *dôngs*, dépasse vite la pension de deux cent mille *dôngs* lorsqu'elle est perçue. Les beaux-parents de sa fille étaient vice-directeur d'une usine d'Istion et vice-directrice de l'école de formation professionnelle. Ils ont construit une nouvelle maison sur un terrain de soixante-dix m<sup>2</sup>, proche de Tung, pour le jeune couple. Tung et sa femme ont offert deux bagues d'un million de *dôngs* aux jeunes mariés et vont leur donner encore trois millions de *dôngs* pour les meubles. "J'ai fait tout ça pour que ma fille n'ait pas honte car les parents du garçon sont riches ...", dit-il avec humilité en s'excusant que lors de notre précédente rencontre, il se soit montré moins disponible, en raison des soucis financiers et de l'inquiétude que lui occasionnait ce mariage.

Quitter le quartier d'Istion, se placer hors du regard de ses supérieurs hiérarchiques de l'usine et de ses responsables des comités du quartier immergés dans l'interconnaissance implique de s'éloigner des réseaux d'exploitation solidaire et de ses mobilisations héroïques qui scandent la vie quotidienne. De la célébration des qualités exceptionnelles de la femme vietnamienne au secours sacrificiel apporté aux victimes des catastrophes naturelles, une même architecture s'imprime dans ces actions qui nient l'hypothèse d'une initiative individuelle pour mieux l'englober dans la mise en scène d'un mythe érigé en levier anonyme d'une masse unanimiste. Ce type d'opération de domination politique – qui est aussi une manipulation de l'inconscient du sujet – est bien connu et s'est longtemps inscrit de façon appropriée

dans les formes normatives du pouvoir au sein des régimes communistes. Une distorsion destinée inévitablement à s'amplifier intervient lorsque le marché fait une large place à l'individu et à ses stratégies économiques et est théâtralisé sur ce mode libéral dans les représentations idéologiques, comme c'est le cas de l'Etat-parti vietnamien : l'enrichissement individuel des nouveaux milliardaires agricoles et industriels qui contribuent de façon exemplaire au développement du pays est régulièrement vanté dans les médias et inspire les petits patrons du quartier. En regard de cette apologie tardive et sommaire d'un homo economicus repensé, la campagne d'extorsion des dons effectuée dans le quartier d'Istion se donne à voir comme l'impossible réunion des instruments antérieurs de la domination et d'autres "rénovés", ajustés au "renouveau" (*doi moi*) qui est le fer de lance de la politique économique présente. Comme idéologie de la globalisation capitaliste, l'humanitaire<sup>36</sup> se présente en effet comme l'édification par excellence d'une convocation des pulsions inconscientes d'amour d'un ego supposé autofondé, transparent et tout puissant. Dès lors l'intégration du prélèvement caritatif dans les appareils de domination du travail et de la résidence réfracte les écartèlements en jeu et les confusions entretenues. La version communiste de l'action humanitaire qui s'apparente aux licenciements déguisés en démissions volontaires (ou à l'actionnariat imposé)<sup>37</sup> est, dans cette perspective, symptomatique des amphibologies actuelles qui entourent la position du sujet individuel dans le contexte du "socialisme de marché". Cette problématique centrale nous ramène sans détour aux démarches de prise de distance avec le quartier d'Istion :

---

<sup>36</sup> Hours B., 1998 : *L'idéologie humanitaire*, L'Harmattan.

<sup>37</sup> Selim M., 1998 : "Entreprises vietnamiennes face au marché", *Sociologie du travail* n°3 : 317-44.

celles-ci constituent d'un côté une quasi-dissidence aussi latente que symbolique, de l'autre un rêve adéquat aux schèmes consommatoires du marché dont la maison individuelle, rompant avec l'encerclement collectiviste et communautaire, est désormais le temple. Ceux qui ont effectué un tel parcours et dont les motivations premières sont de nature très diverse, instruisent des relectures du passé à partir des tensions du désir au présent.



## 6.

### **Evasions résidentielles**

A un peu plus d'un km d'Istion, en prenant la route nationale récemment élargie où le bruit des klaxons est incessant et celui des camions étourdissant, s'étend un autre groupe résidentiel numéroté selon la terminologie en usage. Ce quartier, dont l'urbanisation est très récente, est peuplé de salariés des établissements industriels de la zone parmi lesquels plusieurs usines ayant appartenu à l'armée, comme Istion, n'ont pas eu de programmes de logements aussi ambitieux. Le lecteur se remémorera, en particulier, que les Ha et Phuong, dont les enfants ont volontairement quitté l'entreprise, y habitent ainsi qu'une vingtaine d'autres familles de travailleurs d'Istion ou de retraités. Comme je l'ai déjà indiqué, mon entrée dans ce quartier fut précédée par une brève réunion du comité populaire du district, où siégeait entre autres Tung aux côtés des représentants des organisations de masse et du parti. Minh, le médecin-directeur de l'hôpital d'Istion, présenta avec conviction et vigueur l'enquête comme une œuvre scientifique vietnamienne, au sein de laquelle la coopération ponctuelle d'un étranger encadré et bien dirigé était nécessaire pour s'approprier des méthodologies destinées à être mises en pratique ultérieurement par des chercheurs nationaux. L'assemblée l'écouta avec attention, placidité et la mine souvent rébarbative qui sied à ce genre de meeting et, dans son ombre bienfaitrice, je fus cantonnée à une présence muette et approbative. En compagnie de quelques dignitaires, je fus ensuite conviée à une inspection rapide du quartier, presque au pas de charge, durant laquelle on me montra les

plus grandes et belles maisons, preuves d'un développement économique croissant, et en particulier celles du directeur de l'école et d'un ingénieur construisant dans son jardin un bassin orné à la mode chinoise de montagnes miniatures, avec une magnifique porte d'entrée aux couleurs criardes. Puis le représentant du parti, ancien colonel (dont la pension de retraite se monte à cinq cent mille *dôngs*) m'invita chez lui à un excellent déjeuner, composé de plusieurs plats de viande et poisson.

Au cours de ce repas auquel assistait l'infirmière du poste de santé chargée de me piloter, nous discutâmes avec son épouse, professeur de littérature vietnamienne, et ses enfants, étudiants à l'université et parlant quelques mots d'anglais. Le couple me fit part de son souhait d'agrandir sa maison pour en faire selon ses propres termes une "villa". Le quartier fut loué pour son air pur, son ambiance d'entraide, son esprit pionnier, non sans une pointe de compétition affichée avec le quartier d'Istion, réputé pour l'abondance du travail à domicile, mais on m'affirma que dans ce petit paradis, où résidaient de nombreux généraux et colonels, des sources de revenu existaient aussi et que la misère avait été éradiquée. Le soleil de janvier brillait sur ce tableau resplendissant : avec à juste titre la certitude d'avoir sauvé le "plan" de recherche, Minh rejoignit son bureau à Istion. Je fus alors confiée à l'infirmière du dispensaire qui quelques jours plus tard tint à me déclarer qu'elle aimait trop sa liberté et était trop "honnête" pour être membre du parti, énonciation par ailleurs fréquente. La collaboration complice, la finesse et la discrétion de cette jeune femme de quarante ans furent un soutien constant pendant toute la durée de l'investigation dans le quartier.

Les procédures variées, qui s'échelonnent dans le temps et selon lesquelles des terrains furent vendus ou cédés gratuitement par le comité populaire du district à des familles

travaillant à Istion, conservent, malgré toutes les précisions fournies par les habitants, une certaine opacité. Si le certificat de résidence dans le district fut requis pour tous, un des critères fut le nombre d'enfants et le surpeuplement des petites pièces des logements fournis par Istion. Les services rendus durant la guerre, les décorations et les mérites de l'activisme politique ont été retenus pour d'autres par l'intermédiaire des réseaux de relation imbriquant l'entreprise et le district. D'une façon générale, la donation d'un terrain par le comité populaire, comme tout autre privilège, a favorisé, sauf exception, une couche sensiblement supérieure. Ainsi une ouvrière d'Istion de la première génération rappelle que "pour des gens comme moi, sans responsabilité il fallait acheter le terrain ; en 1970 je touchais trente cinq *dôngs*, mon mari soixante *dôngs* et on a payé mille *dôngs*. Ça nous a permis d'être ensemble car comme il ne travaillait pas à Istion, j'étais logée avec cinq femmes dans une pièce et c'était dur de se retrouver". En revanche, une ancienne joueuse professionnelle d'une équipe de football d'un établissement de l'armée où son mari était cadre avoue en riant avoir reçu successivement deux terrains après avoir fourni un vague document mensonger sur le nombre élevé de membres de sa famille : "on a triché, on n'était que trois et on l'a eu, c'est toujours comme ça au Vietnam". D'autres disent tout simplement avoir payé "un pot de vin" à un membre du comité populaire. Néanmoins, jusqu'à il y a une dizaine d'années, envisager de s'installer dans cette aire géographique revêtait l'aspect d'une aventure individuelle dont la décision comportait une prise de risque. En effet, marécages et rizières composaient un paysage rural sans route d'accès intérieure ; les occupants durent d'abord remblayer et assainir leurs terrains, puis vivre dans des campements de fortune parfois plus de dix ans avant de pouvoir bâtir leur maison. L'éloignement d'Istion rendait

impossible un travail à domicile rémunérateur fourni par l'entreprise. Enfin la séparation de la collectivité plaçait le postulant quasi hors normes, en retrait des campagnes de mobilisation et des réunions.

L'arrivée des réformes économiques a bouleversé radicalement les préceptes antérieurs d'organisation de la vie quotidienne qui plaçaient l'habitat dans la dépendance d'un emploi statutaire. La libéralisation du travail a autonomisé la résidence comme abri de la sphère familiale à la charge de ses membres soumis aux nouvelles normes de consommation des biens qu'offre le marché où produits étrangers et locaux s'alignent dans un mimétisme en expansion. La maison individuelle est ainsi devenue comme partout l'idéal de chacun, quels que soient les moyens financiers dont il dispose. L'enceinte d'Istion où le terrain est une valeur rare et prisée est très représentative de cette compétition généralisée qui agrandit le fossé entre ceux qui, faute de capital, restent enfermés dans les formes passées de l'habitat collectif et ceux qui parviennent à construire une maison indépendante.

Le quartier où Minh possède une jolie maison fleurie, confortable mais assez rudimentaire, où il reçoit à titre privé, ses patients dans une petite pièce impeccable qui s'ouvre sur la rue, a suscité en quelques années une fièvre d'investissements faisant monter les prix du terrain, néanmoins toujours inférieurs de moitié à ceux de l'enceinte d'Istion (évalués à deux millions de *dôngs* le m<sup>2</sup> en 1999). Des salariés de Hanoï ont afflué faisant dire aux premiers occupants qu'aujourd'hui "neuf personnes viennent de dix communes" selon l'expression proverbiale qui indique la diversité des origines dans cette zone qui est devenue un observatoire privilégié de l'intrication des divergences passées et des convergences présentes.

L'acquisition des biens du marché s'érige comme centrale dans les dynamiques actuelles des rapports sociaux

plaçant là comme ailleurs au sommet de la hiérarchie les biens étrangers et dévalorisant les produits nationaux. Mais ce processus frappe de plein fouet les symboliques d'autofondation et de prééminence de l'autochtonie contre la domination étrangère qui sont toujours le nerf principal de l'idéologie étatique. Il désubstantialise surtout la matrice de l'activisme où l'ontologie politique est censée primer comme durant les décennies de guerres et de pénuries. Le politique est ravalé au rang d'outil permettant simplement l'accès aux biens : parti et organisations de masse sont instrumentalisés par et dans les logiques d'intégration marchande.

Ainsi, dans les représentations, une structure binaire de classes indexée à l'économique et au niveau de consommation des biens balaye l'essentialisation prioritaire de la référence politique en tant qu'étai de la rupture hiérarchique entre dirigeants et "masses". Les termes de "pauvre" et "riche" s'imposent pour décrire concrètement une société qui serait coupée en deux et la position d'inclusion que s'attribue le locuteur imaginativement et/ou réellement, détermine l'attitude adoptée face à ce fossé. L'édification des "riches" en modèle dresse une continuité entre les périodes en raison des repères qui guident toujours la population et qu'elle serait sans doute prête à réinventer s'ils ne lui étaient désignés avec autant de fermeté. La polarisation politico-économique qui implique que les "riches" soient presque automatiquement les mêmes individus que les détenteurs du pouvoir politique aux plans micro et macrosocial comme on l'a vu à Istion, facilite largement le passage d'une figure phare à une autre et dissimule une transformation intracatégorielle notable. "Etre mal vu" traduit la perception d'un mépris et d'un isolement forcé dans l'infériorité de la part de certains qui se placent dans la couche des "pauvres" ; une telle estimation de la configuration des rapports suppose cependant une déviation des lignes idéologiques

réinterprétées : selon celles-ci soit on fait disparaître tout simplement les "pauvres" en niant leur existence, soit on les accuse d'être responsables de leur destin funeste. Dénigrer les "riches", supposés contempteurs, est aussi péjoratif qu'hostile : c'est tout à la fois refuser le modèle proposé et choisir l'enfermement entre soi.

Ainsi écoutons la famille Ha, dont le lecteur a déjà noté les attitudes de révolte ; elle est arrivée dans le quartier en 1969 et n'a pu bâtir une maison en ciment qu'en 1985 ; les parents disent froidement : "dans le quartier la différence entre les riches et les pauvres est énorme. Les riches, ceux qui prennent l'argent, ils forment une bande et font partir ceux qu'ils veulent à l'étranger. Nous, nous sommes pauvres et nous sommes mal vus par les riches. On s'en fout, ce n'est pas grave, on vit entre nous. Les riches sont toujours les premiers, ils construisent des grandes maisons. Ce sont des gens corrompus, c'est l'argent de la corruption. Ça m'est égal. Ils veulent marquer leur différence avec nous en buvant du vin étranger ; ils louent des maisons aux étrangers. Tant pis". La dénonciation du lien avec l'étranger concerne de fait une foule de comportements au-delà de ceux qui sont ici cités. J'ai ainsi maintes fois été accueillie par des familles aisées dont les premiers mots m'informaient de la provenance étrangère de leur nouveau carrelage ou de leur canapé, avant d'en venir au coût de l'expatriation de leur enfant et de m'offrir gentiment une boisson étrangère. En trente minutes je pouvais reconstituer l'ensemble du capital investi dans une maison dont la décoration étrangère fixait le statut et la légitimité de son occupant à ses propres yeux. L'étalage systématique des biens des plus fortunés – qui va à l'encontre des usages de discrétion en cours dans d'autres contextes culturels aux niveaux de développement économique contrastés – s'explique en partie par le caractère soudain et

brutal du déferlement monétaire, de la corruption et de l'accès au marché.

L'envie d'imiter le modèle qu'incarnent les "riches" qu'on assimile aux fonctionnaires de rang élevé, les prendre comme exemple, habitent explicitement ou implicitement l'esprit d'une grande partie des résidents du quartier dont certains se perçoivent dépassés par la rapidité des changements qu'ils constatent dans leur environnement. L'oscillation entre la dénégation d'une distance grandissante et l'espoir incertain de ne pas se trouver refoulé vers une appartenance négative, se traduit par des discours hésitants, ambigus, balançant constamment entre plusieurs pôles.

Van, employé retraité d'une entreprise qui s'est déplacée à Hanoï et qu'il n'a pu suivre n'ayant qu'un vélo, veuf d'un premier mariage dont il a eu trois enfants, et sa deuxième épouse, qui a travaillé vingt-cinq ans à Istion, habitent une maison très modeste de béton, répondant aux critères d'aisance des années quatre-vingt. Le couple assemble à domicile des doublures d'anoraks et parvient péniblement à payer les mois de scolarité de l'adolescente née de leur union et pour laquelle ils souhaitent des études universitaires. Tous les deux opposent tout d'abord la "liberté" de pensée et de pratiques dont on jouit dans le quartier à la surveillance constante du voisinage sous laquelle chacun est placé dans l'enceinte d'Istion où une des premières filles du mari travaille. Ce discours est récurrent et stigmatise les critiques auxquelles on ne peut échapper dans le microcosme communautaire où "quand on a des choses à manger, on est mal vu et quand on n'a rien à manger, on est aussi mal vu... Les voisins sont toujours jaloux". Les transformations du quartier sont ainsi décrites : "avant, ici on était en bons termes avec les voisins, avec tous, mais maintenant leur vision du monde a changé. Ça vient de la différence des revenus. Les pauvres sont gentils entre eux.

Mais par ceux qui ont de l'argent, les riches, nous sommes toujours mal vus. Nous avons de moins en moins de rapport avec les riches". Sa femme précise : "les riches disent des choses amusantes, ils emploient de jolis mots et ils mangent des choses chères et délicates. Moi personnellement je suis contente de la réussite des riches. Ils ont la santé et l'argent et je dois faire des efforts pour faire comme eux... Mais avec mon âge et ma condition physique...". Son mari l'interrompt : "avant notre maison ici paraissait grande et maintenant nous sommes les derniers car c'est toujours pareil. Je n'ai pas réussi, je n'avais pas le sens du commerce, alors nous sommes des arriérés maintenant... Les gens construisent des maisons de plusieurs étages, ce sont des fonctionnaires et des commerçants, des employés de l'Etat. L'écart est trop grand et si on emprunte aux riches, il faut rembourser avec l'intérêt. Moi j'ai essayé le commerce et j'ai tout perdu. Je rembourse à 2,5 % par mois à un commerçant. Je couds jusqu'à 11h du soir tous les jours. Je fais ça pour que ma fille fasse des études. Elle est la meilleure de la classe. Les autres je n'ai pas pu leur faire faire des études. Celle-ci, si elle y arrive, ce sera ma récompense".

Etreints par l'angoisse de ne pas pouvoir financer les études universitaires des enfants, clef de la promotion espérée, et par l'humiliation que provoquent les dépenses tapageuses de leurs nouveaux voisins, les résidents issus de la collectivité d'Istion sont soumis à une pression sociale d'autant plus intériorisée qu'ils ont quitté leur ancien quartier dans une démarche volontaire toujours délicate. "Avant il y avait peu de maisons ici et maintenant tous les cadres et les fonctionnaires ont des possibilités de bénéfices, alors ils font de grandes maisons. Nous, nous devons faire des efforts pour avoir de l'argent. Eux il faut voir d'où vient leur argent. Nous, nous avons de bonnes relations avec ces gens-là. Ils nous donnent une bonne leçon. On apprend beaucoup d'eux



et nous devons essayer d'être comme eux. Leur grande maison est un exemple qu'on doit suivre et c'est une joie de vivre à côté d'eux, de partager l'espace. Nous ne devons pas faire la distinction entre riches et pauvres. Nous devons abolir la différence bien que leur niveau de vie soit plus élevé". Ainsi s'exprime une ouvrière retraitée d'Istion qui a monté une petite bibliothèque de prêt de livres pour les enfants de l'école voisine, élève des poulets pour les vendre, enfin fabrique des couvertures de coton pour un atelier. L'ensemble de ces activités lui rapporte près de deux cent cinquante mille *dôngs* auxquels s'ajoute sa pension de deux cent mille *dôngs*. Ancien militaire, son mari est gardien dans une entreprise et les revenus du couple s'élèvent à près d'un million quatre cent cinquante mille *dôngs*. "On peut seulement aller à la fin du mois" dit-elle en énumérant les cinq cent mille *dôngs* de cours privés obligatoires et les vingt mille *dôngs* requis par l'école primaire pour le dernier fils, les trois cent cinquante mille *dôngs* par trimestre pour la première fille à l'université, et les frais de l'école normale pour la seconde si elle réussit les examens. En retraçant son itinéraire, cette femme, qui a terminé chef du syndicat de son équipe après vingt-six ans de travail à Istion, illustre de façon très synthétique les enjeux passés et présents, comme autant de miroirs d'une galerie dont les issues se dérobent. Son long récit s'interrompt lorsqu'elle fond en larmes, alors qu'elle tente d'expliquer sans y parvenir, avec des arguments rationnels son départ du quartier d'Istion.

J'apprends alors par bribes que cette décision a son origine dans son acceptation de la naissance – sanctionnée par l'entreprise – de son troisième enfant, un garçon succédant à deux filles ; que ses beaux-parents avaient, quelques années après un mariage sans procréation, conseillé à leur fils de prendre une seconde épouse pour pallier sa prétendue stérilité ; qu'enfin l'absence de descendance mâle

mettait en danger sa position à l'intérieur de la famille. Ces circonstances personnelles sont très représentatives de la condition des femmes de sa génération, déchirées entre les injonctions contradictoires d'un côté de l'unité de travail et de vie, et de l'autre de la parentèle. Elles nourrissent la relecture d'une rupture douloureuse avec le quartier d'Istion, marquée par l'affrontement entre deux axes de domination et se concluant par le triomphe de la reproduction des rapports hiérarchiques entre les sexes : "quand j'étais à Istion, je voulais toujours m'installer ailleurs. Moi et mon mari pensions qu'il fallait construire une maison indépendante pour nos enfants. Je n'aime pas la vie collective là-bas et j'ai beaucoup emprunté. J'ai eu de grosses dettes et mon mari a eu un accident, mais j'ai tout de même réussi à rembourser ; ici on est autonome. Là-bas on est toujours dépendant de la collectivité. C'est la concurrence et la compétition... toujours les conflits avec les voisins. Quand on veut manger un poulet ou un poisson on est accusé de mener une vie luxueuse. Les voisins sont toujours là, on ne peut pas cacher la cuisine qu'on fait. C'est pour ça que j'étais déterminée coûte que coûte à avoir un terrain à l'extérieur... Là-bas quand les parents de mon mari venaient nous voir de la campagne et qu'ils arrivaient dans la pièce (de l'immeuble collectif) je voulais faire un bon repas et leur souhaiter une bonne arrivée. Alors les voisins venaient. En apparence ils étaient gentils mais après ils m'accusaient de mener une vie luxueuse. Ils ne savaient pas que j'empruntais de l'argent pour faire le repas pour mes beaux-parents. Parler de tout ça, ça me remue trop, ça me fait pleurer. Après la naissance de mon fils j'ai eu cinq ans sans bonus et en plus j'ai été malade, je toussais tout le temps, c'était une pneumonie due au travail. J'ai eu trois mois d'hôpital mais j'ai recommencé le travail. Je n'avais pas le choix. Ça a été dur mais maintenant on a la maison et ce qu'il faut c'est les diplômes pour les enfants".

D'autres femmes du même âge que notre interlocutrice ont accepté sans sourciller les sanctions de l'entreprise provoquées par un troisième enfant mâle et racontent s'être pliées volontiers aux ordres de leurs parents et beaux-parents contre l'avortement préconisé par les organisations de masse. L'événement qui casse la carrière de ces femmes, souvent membres du parti et jusque-là soucieuses de leur promotion, conduit à la prise de distance avec Istion, matérialisée par le départ du quartier. La revendication fréquente d'une intimité touchant les rapports sexuels comme cause de l'éloignement géographique a, dans cette optique, une dimension beaucoup plus large qui concerne la gestion globale de la reproduction et la perdurance des habitus de domination patrilinéaire faisant des femmes la propriété du groupe de parenté de leur conjoint. Ces cas fréquents sont à rapprocher de ceux de cadres masculins d'Istion séparés de leur épouse restée longtemps au village ; la naissance d'un troisième enfant à la campagne est alors aisément dissimulée à l'entreprise et n'entache pas la promotion politico-professionnelle. Un responsable du syndicat d'une usine dit ainsi, en souriant malicieusement, avoir laissé passer quelques années durant lesquelles le contrôle des naissances fut particulièrement strict avant de déclarer tardivement son enfant sans problème.

Au-delà de ces occurrences significatives, l'émulation systématique dans laquelle ont été formés les acteurs englobe la maison individuelle et l'accès aux biens dans une logique qui rend opaque la vision des processus de différenciation économique, la hantise de tous étant d'être tenus définitivement à l'écart d'une consommation qui s'impose comme unique principe de hiérarchisation. La subjectivation de l'unitarisme politique dominant enjoint de maintenir l'illusion d'un continuum de positions dont l'envers, sur le mode de l'antagonisme de classes durant la colonisation, signifierait d'être acculé à l'infériorité. Une ancienne

ouvrière d'Istion qui effectue du travail à domicile avec deux de ses voisines pour un des rares ateliers privés du quartier résume ainsi en quelques phrases la cohérence de propositions apparemment antinomiques : "il y a plein de grandes maisons de riches ici et ça me rend joyeuse car ça veut dire que la vie s'est améliorée et quand je vois quelqu'un construire une grande maison je pense qu'il faut que je fasse des efforts, mais au fond de mon cœur je fais la comparaison, pourquoi malgré tous mes efforts je n'arrive pas à faire comme eux. Les pauvres et les riches ici c'est clair, les riches mangent trois repas et ici il y en a qui ne peuvent même pas faire deux repas".

Maintenir dans l'espace de cohabitation la fiction de l'appartenance à un univers partagé, en neutralisant les différences de condition économique permet de s'assurer une position symbolique qui est un rempart contre la menace d'exclusion rampante. Une autre ouvrière retraitée d'Istion, voisine de la précédente avec laquelle elle travaille pour le même atelier privé, insiste ainsi significativement sur la nécessité de "rester en bonne relation avec les riches même s'ils regardent les pauvres avec un air de supériorité. Moi quand ils me voient habillée comme je suis, alors qu'ils ont une belle moto, ils me regardent de haut, mais il ne faut pas faire comme les pauvres qui se retranchent face à ça. Moi j'ai obtenu ce que je voulais, ma maison et des enfants en bonne santé qui font des études. A Istion ils me reprochent de ne plus les voir parce que j'ai ma maison. Mais moi je garde des relations avec tout le monde. Les riches peuvent voir loin et grand. Moi je sais que je ne peux pas. Je suis en dessous, alors je travaille pour l'atelier de X. On se partage le travail avec les deux voisines et ils nous payent régulièrement".

Dans l'imaginaire, pour la plupart, la "grande maison" inaccessible aujourd'hui sera construite après leur mort par leurs descendants qui seront ainsi les acteurs d'une

égalité dont l'horizon est lointain, avec les "riches" ; l'écart sera comblé dans ce nouvel avenir "radieux" d'une consommation généralisée par le marché, redistribuant à tous les signes tant enviés de l'opulence. Pour tous ceux qui ne parviennent pas à se persuader d'une telle chimère, et qui donc, réalistes, se placent volontairement dans la catégorie des "pauvres", il reste les petits prêts avec intérêt mensuel de l'organisation des femmes du quartier et la pitié du voisinage. A la différence de l'enceinte d'Istion où les organisations de masse sont très présentes dans l'espace résidentiel, à travers les comités qui les rassemblent, ici leur activité est faible. Ainsi, l'organisation des femmes qui tente de maintenir une caisse autonome parvient difficilement à réunir les cotisations de ses membres et presque toutes les femmes que j'ai rencontrées disent l'ignorer. Elle est supposée encadrer des "tontines" qui de fait sont largement indépendantes, bien que la responsable de l'organisation des femmes et son adjointe y participent. Ces tontines impliquent une mise de dix mille à cinquante mille *dôngs* par mois ce qui suppose un surplus monétaire impossible à réunir précisément par la couche la plus démunie. Elles s'adressent donc à des familles aux revenus stables, disposant de pensions de retraite et effectuant du travail à domicile régulier. Si les tontines répondent comme dans d'autres contextes à des pratiques collectives bien ancrées, leur réapparition est récente car liée à la nouvelle circulation d'argent et à l'aspiration commune à la consommation. Mais elles restent entourées d'une certaine méfiance due aux escroqueries multiples que chacun a pu constater dans son entourage.

Les deux responsables de l'organisation des femmes sont des ouvrières retraitées d'une entreprise militaire voisine, membres du parti, licenciées contre leur volonté. Elles tentent coûte que coûte de résister à leur enlèvement progressif dans le bas de l'échelle sociale. L'une fait avec son

mari des doublures de jaquettes pour un atelier privé, ce qui rapporte au couple dix mille *dôngs* par jour. Elle cherche un emploi pour son fils, mais, le visage crispé, ne parvient pas à retenir ses larmes en évoquant l'argent qu'il faut donner pour l'obtenir et ensuite la peur de le perdre, bien qu'il ait été acheté. Elle se reprend en se remémorant sa fierté passée lorsque deux cures de "récupération" lui furent offertes par son entreprise en récompense de son travail, souvenir d'un monde disparu : "tout ça maintenant c'est fini. Le phénomène social actuel, c'est l'argent, les cadeaux pour tout, et je n'ose dire à personne que moi aussi je dois investir pour que mon fils travaille". La sous-responsable de l'organisation des femmes effectue le ramassage des poubelles du quartier tandis que son mari, malgré son âge et ses vertiges, essaye de s'employer encore sur des chantiers. Le couple a utilisé plusieurs fois le produit de la tontine à laquelle il participe, tout d'abord pour les matériaux de construction de sa maison, puis pour les meubles, enfin en 1998, pour creuser un puits. Il envisage maintenant l'achat d'une bicyclette japonaise pour sa fille grâce à un nouveau recours à la tontine.

L'organisation des femmes a octroyé un prêt d'un million de *dôngs*, avec huit mille *dôngs* d'intérêt par mois à une femme qui, comme d'autres dans ce quartier, a travaillé pour une entreprise militaire de réfection des routes. Durant la guerre contre les USA, on privilégiait en effet l'emploi de jeunes filles célibataires pour cette tâche périlleuse effectuée sous les bombardements alors que la population civile et les militaires recevaient l'ordre de s'abriter dans des tranchées. Licenciée pour raison de santé après deux accidents, cette femme a vu sa pension de retraite retirée au bout de dix ans. Son mari, après des différends avec ses supérieurs, a quitté une usine de Hanoï de fabrication de bicyclettes à laquelle le lecteur sera conduit dans la prochaine partie de cet ouvrage. Il n'a lui non plus aucune pension. Le couple élève des cochons

et reçoit parfois l'aide de ses enfants notamment celle d'un fils maçon journalier. Dix-neuf mille *dôngs* par mois sont versés par l'Etat pour ses services de guerre qui ont valu une médaille à cette femme qui ne comprend toujours pas l'enchaînement des causes de sa situation actuelle, et pleure en déplorant l'inutilité de toutes ses démarches : "pourquoi ont-ils coupée ma pension ? Je suis allée au bureau des handicapés et ils m'ont dit que c'était normal que je n'aie plus de pension car je suis notée "perte de forces". Moi j'aimerais participer à la tontine mais comment le faire sans rien, sans retraite. Tous les quatre mois je vends les cochons, ça fait trois cent mille *dôngs* mais si les cochons tombent malades, alors je n'ai plus rien... Ici je suis la dernière, la plus pauvre et je n'ai même pas pu être au parti. Plusieurs fois j'ai essayé et j'ai eu la mention "distinguée" mais pourquoi ne m'ont-ils jamais prise ? "

D'autres femmes, anciennes collègues de cette dernière et ex-ouvrières dans d'autres établissements de la zone, subsistant dans des conditions aussi difficiles, ont emprunté à l'organisation des femmes, tout en soulignant que le remboursement mensuel de l'intérêt les "égorge". Elles contemplant "les riches" et leurs "grandes maisons" en faisant le constat d'une sphère supérieure dominante et séparée, à la fois proche et lointaine, mais certainement inatteignable : "ils ont leurs maisons, leurs enfants gagnent bien, ils partent à l'étranger, on les voit pour les mariages ou les décès. Ils sont gentils, ils ont le pouvoir".

Ainsi dans le champ résidentiel, les figures du pouvoir se voient potentiellement transmues en un spectacle d'abondance, qui, comparé à celui, clos, des souffrances passées, paraît gai et animé. Le marché et la consommation envahissent l'univers et même en cas d'impossibilité d'acquérir ces biens, leur diffusion à travers l'appropriation par certains enveloppe et implique chacun dans une

nébuleuse envoûtante. L'investissement symbolique est d'autant plus soutenu que l'espace de cohabitation est le produit d'une déliaison structurelle, doublée d'une distanciation subjective, avec les lieux de travail où l'exploitation s'accélère. La récupération d'une autonomie individuelle et familiale est parée d'une nouveauté telle qu'elle efface tendanciellement les béances qui se font jour et amène chacun à se réjouir malgré tout d'une ouverture polymorphe.

L'accompagnement de la collectivité d'Istion dans le temps, ses cheminements pluriels, ses évolutions et sa dispersion géographique arrivent maintenant à son terme. De l'usine à l'habitat, dans l'historicité de leurs articulations fondamentales et de leurs désarticulations effectives, l'intérêt de ce parcours singulier réside dans les configurations exposées des rapports entre le politique et l'économique dans le cadre d'une globalisation qui s'imprime autant dans les esprits à travers les imaginaires de la consommation que dans les contraintes réelles de profit de l'entreprise. La réussite indéniable d'Istion dans les échanges internationaux, qui contraste avec la faillite ou la stigmatisation de nombreuses usines nationales, et son inventivité managériale nourrissent cette perspective centrée sur l'analyse du "socialisme de marché".

De façon provisoire, concluons donc brièvement sous forme d'étape, sur les métamorphoses du et des pouvoirs en tant que représentations, objets internes aux individus et aux groupes, et appareil d'oppression en pleine recomposition.



## 7.

### Consommation et unification

Au cours de l'année écoulée auprès de la population d'Istion, les gens se sont habitués à me voir parler aux uns et aux autres, sans d'ailleurs bien comprendre ce qui nous valait, à eux comme à moi, une telle liberté inédite de rencontres prolongées. J'ai pu m'éloigner géographiquement du lourd regard de l'entreprise tout en revenant régulièrement dans son enceinte. C'est ainsi que la critique du "pouvoir" comme entité obsédant les acteurs se fit de plus en plus fréquente. Sous le terme de "pouvoir", parti et "dirigeants" confondus ont été explicitement nommés et accusés d'une foule de défauts : vol, détournement systématique de tout privilège à leur profit, corruption, accumulation économique, absence quasi autiste de compassion pour les subalternes, etc. Au détour d'une phrase prononcée avec un air entendu et gêné, les premiers discours étaient ponctués d'allusions à l'extériorité au parti, suivis immédiatement d'une affirmation "d'honnêteté" personnelle incompatible avec l'appartenance à ce dispositif politique qui aurait été caractérisé par le "mensonge". Dans les derniers mois de l'enquête de longs récits faisant état d'expériences concrètes sous-tendaient des attaques directes et violentes contre les dominants d'une hiérarchie que le parti symbolise et incarne. L'atmosphère régnante de surveillance policière des investigations qui me fut constamment rappelée par mes collaborateurs et amis vietnamiens, me conduisit à adopter, dans de tels instants une attitude de "neutralité" apparente, écoutant mes interlocuteurs sans les relances habituelles ni commentaires.

Ces séquences destituent tout d'abord les jugements qui postulent l'emprise irréfragable du régime communiste en place ou encore l'unicité passive d'une société infiltrée de fond en comble par des techniques de domination. Dans une conjoncture caractérisée par la conciliation paradoxale des forces économiques libérées et des pouvoirs politiques monopolisés, elles posent un ensemble de questions que je m'efforcerai de cerner, non sans auparavant laisser le lecteur entrapercevoir quelques visages.

Hoi – qui en 1985 a pris sa retraite comme ouvrier de grade quatre après trente ans de travail à Istion – a demandé à quitter le parti où il était rentré en 1968. Aujourd'hui, avec son épouse et sa belle-fille, il travaille à domicile pour l'atelier privé du chef du parti de son groupe résidentiel et non sans satisfaction m'indique que les profits extravagants à ses yeux (vingt millions de *dôngs* par mois) de ce dernier sont en train de chuter ; sa propre famille continue à assembler dix chemises par jour, payées mille *dôngs* l'unité. Puis il évoque l'absence de promotion à l'usine en riant et les circonstances qui l'ont amené à démissionner du parti en 1972 : "je n'ai jamais été chef d'équipe, je suis trop franc, on ne m'aimait pas, pour être chef d'équipe ou directeur il faut mentir, flatter les chefs, moi je ne flatte jamais les dirigeants. J'étais qualifié mais je ne monte jamais en rien. On a travaillé pendant des années avec l'expérience professionnelle, mais les dirigeants voulaient nous recycler. Moi je pensais que je n'en avais pas besoin. Je travaillais bien et quand je voyais un dirigeant je ne lui disais jamais bonjour, alors je n'ai pas eu d'augmentation. Ils ont pris comme prétexte que je n'avais pas de diplôme. A cette époque, le chef du parti d'Istion a lancé une campagne. C'était pourri. Il fallait aider les familles nombreuses et les jeunes devaient aller faire le ménage chez elles. Moi j'ai refusé en pensant qu'ils pouvaient bien s'occuper eux-mêmes de leur ménage et en plus il fallait

torcher les enfants. Alors le chef du parti était mécontent contre moi. Ça a été l'hostilité et j'ai demandé à quitter le parti. Je n'ai vu que des fautes chez les membres du parti. A mon époque, ils volaient le matériel de l'usine et le parti les défendait. Le parti a accepté ma demande et je n'ai pas eu d'ennuis après. Mais j'ai toujours touché le salaire d'un ouvrier numéro deux car je n'ai jamais obéi aux ordres des dirigeants et je n'ai jamais été augmenté. Ils faisaient toujours des réunions, on n'était jamais libre. Ils voulaient nous gérer, nous commander sans repos, sans sortie. Les jeunes filles n'avaient même pas le temps de chercher un homme et le responsable du parti ne nommait comme chefs dans les bureaux et les départements que des voleurs qui en plus couchaient avec beaucoup de femmes ouvrières... elles étaient volontaires, on ne les forçait pas. Mais à l'époque ce n'était pas comme maintenant. Normalement un chef du parti n'avait pas de maîtresse. Maintenant c'est normal ... et maintenant la corruption est partout. Par exemple, pour l'indemnité de la route, j'ai perdu vingt m<sup>2</sup> car je n'ai pas donné d'enveloppe et il y en a qui ont gagné soixante-dix m<sup>2</sup> avec l'enveloppe... Les fonctionnaires vietnamiens mangent sale et sans honte".

Hoi poursuit en énumérant tous les lieux où l'argent est pris par les membres du parti (centre de santé, travail, hôpital, etc.) et en donnant des exemples précis pris dans son entourage, à Istion et dans le district. Il dresse une continuité majeure occultant les changements entre les pratiques passées et présentes qu'il vilipende dans les rangs du parti comme d'autres hommes de sa génération qui tiennent de semblables propos, bien banals à la lumière des faits, mais qui, en revanche, ne les ont pas conduits à l'acte radical de quitter le parti. Un de ses voisins analphabète et un peu plus âgé qui, enfant, fut domestique à la campagne et avait trouvé refuge dans l'armée révolutionnaire pour échapper à "l'esclavage"

où ses "maîtres" ont échoué à le récupérer, a travaillé dans la cantine d'Istion jusqu'à sa fermeture ; partant de ce poste d'observation excellent pour se mémoriser la concrétisation des rapports hiérarchiques à l'époque des tickets de rationnement, il en vient à la société présente "où les gens se vantent d'être au parti. En fait le titre c'est pour gagner de l'argent, prendre de l'argent aux autres. Les poches sont pleines. Si on a le titre et le poste alors toute la famille profite de la situation". Ce vieil homme a été très inquiet lors de l'effondrement de l'URSS "en pensant que les communistes risquaient d'être arrêtés et moi j'aurais bien voulu ne pas être membre du parti à ce moment là, mais comme j'ai travaillé pour la guerre, alors je reste fidèle... Mais on est les derniers, les plus pauvres, nous qui avons travaillé pour la guerre... et les directeurs, les ministres, les présidents, eux ils profitent".

Dans des termes répétitifs, une ancienne ouvrière qui habite toujours une petite pièce dans un immeuble collectif revient sur sa vie et sa condition actuelle : "je suis très franche, j'ai toujours critiqué les gens qui agissent mal, les chefs d'équipe et alors bien sûr je ne suis jamais rentrée au parti. Ce n'était pas bon pour soi de critiquer les cadres du parti, mais c'était mon caractère, je veux critiquer et me battre pour la vérité, même si je perds tout, bien sûr si j'avais fait autrement ma vie aurait été meilleure..." Un ouvrier de trente-cinq ans qui a quitté volontairement Istion résume bien le principal motif de rejet du parti et de la corruption qui accompagne tous les actes quotidiens : "à l'étranger on lave l'argent, au Vietnam ce n'est pas la peine de le laver, si on le lavait tous les dirigeants seraient arrêtés".

Ces jugements négatifs mettent en cause le pouvoir microlocal tout en faisant le lien avec les procès touchant l'élite politique nationale mais n'ont, contrairement à ce qu'une lecture extérieure pourrait en déduire, aucune retombée sur la figure imaginaire de l'Etat qui reste pour tous

dépositaire d'une légitimité essentielle. Alors même que le parti est le support de la reproduction aux différents niveaux de l'édifice hiérarchique, les représentations dressent une barrière et dessinent un seuil infranchissable entre une délégitimation au plan microsocial du pouvoir et une légitimité étatique intouchable. L'autorité supérieure symbolique se voit en quelque sorte dégagée de ses actualisations et d'une manière générale l'accusation porte sur ceux qui sont chargés de l'application politique et non sur l'instance imaginaire, abstraite et absoute qui en est l'initiatrice. Comme on le verra ultérieurement, l'étude des cultes et des croyances actuelles manifeste de façon décisive cette logique en refondant idéellement une légitimité étatique purifiée des taches du réel et en poursuivant ainsi les schèmes politico-culturels d'une allégeance des génies à l'Etat. Cette schize mentale qui fractionne les responsabilités du pouvoir dans un contexte de cohérence monopoliste optimale doit beaucoup à la conjoncture présente de réformes économiques perçues comme la juxtaposition de propositions apparemment contradictoires.

En effet, d'un côté la totalisation antérieure qui caractérisait l'appareil de domination a laissé place à une vision clarifiée des rapports entre opérateurs politiques et économiques débouchant sur la construction de pôles politico-économiques et la reconversion du statut politique en ressource économique. De l'autre, le marché fait apparaître un nouveau mode d'unification imaginaire destituant les anciennes injonctions collectivistes et convoquant l'individualisation de la compétition économique qui se moule dans l'émulation acquise. La généralisation de l'internalisation des signes de la consommation conforte l'image de l'Etat qui en a initié la possibilité par une ouverture au monde unanimement saluée comme positive. En regard des présupposés courants et unicistes de la vague

antimondialiste issue des pays d'ancienne industrialisation, cette configuration instruit avant tout de la diversité des logiques de réception et d'intégration du marché et de leur complexité. L'injection de structures d'exploitation et de domination politico-économique, associant et fusionnant des éléments précapitalistes, capitalistes et communistes ne s'élève pas à l'encontre de l'approbation du marché, pas plus qu'elle ne touche à la dimension symbolique de l'Etat, sans pour autant que se donne à voir un tableau harmonieux ou à l'inverse d'hypothétiques résistances ciblées.

A un autre niveau la parenté comme idiome de la connexion sociale, vient pallier les difficultés dans lesquelles chacun se débat et, dans un paysage marchandisé à l'extrême, elle assure en contrepoint dans l'imaginaire le holisme et la continuité de l'Etat. La généralisation des adresses de parenté depuis 1954 faisant de tous les enfants réunis dans une seule famille, celle d'un oncle sans descendance (Ho Chi Minh) fondateur de la nation victorieuse, a en effet fortifié l'innervation par la parenté des structures politiques instituées dans l'ensemble de la société. Ce maillage des champs sociaux par la parenté sous ses facettes réelles ou de symbolisation du lien, opère des rééquilibrages permanents au sein des rapports sociaux tendus par des axes de domination disparates.

L'investigation systématique et fouillée dont la population d'Istion a fait l'objet dans plusieurs de ses sites a ainsi l'intérêt d'introduire aux processus centraux qui articulent le marché au(x) pouvoir(s) et désignent la parenté comme une médiation constante : le mécanisme selon lequel le parti s'y révèle tout d'abord construire une niche pour le marché doit être souligné. Le régime politique de productivité fondé sur le renouvellement permanent d'un vivier de héros et d'héroïnes constitue en effet une valeur ajoutée pour le capitalisme naissant et ce à plusieurs niveaux : le profit en est

le premier et le plus tangible mais il s'appuie sur un jeu subtil entre les héritages revisités de la concurrence interindividuelle et entre groupes, du culte de l'effort jusqu'à l'effondrement dans la maladie, de l'unité découlant du cadre imposé par le parti et de l'unification résultant de la course personnalisée à la consommation. Istion fournit donc quelques clés pour répondre à des questions générales actuelles sur les modalités de la réussite entrepreneuriale dans des contextes périphériques comparables : s'y dévoile clairement l'importance des facteurs politiques sur lesquels l'impasse est habituellement faite au profit de rhétoriques culturelles axées sur la spécificité ou encore de leçons de gouvernance postulées comme universelles. La compétitivité d'Istion – dont la féminisation de la main-d'œuvre dans le contexte de transformations technologiques nécessaires corrobore des schèmes classiques – a cependant un arrière-plan très éloigné des nouvelles normes dites éthiques convoquées mondialement : alibi d'une apparente rénovation du capitalisme, celles-ci semblent un masque fragile ici comme ailleurs. Corollairement on ne saurait pour autant épouser les idéologies simplificatrices qui interpréteraient la situation examinée en terme de dégradation de la condition des ouvriers, ou encore plus particulièrement de celle des ouvrières : les hommes et les femmes qui ont livré une partie d'eux-mêmes sont au milieu du gué entre un passé captif et un avenir en trompe-l'œil, en quelque sorte en liberté conditionnelle. En perpétuel ajustement, les modes de gestion qu'ils subissent et soutiennent tout à la fois les orientent à long terme vers des formes de rupture privé/public, résidence/travail, proches de celles en place dans les pays d'ancienne industrialisation où la consommation remplit les vasques de l'identité. Abandonnons donc sans nostalgie cette fabrique de héros, à laquelle beaucoup d'usines vietnamiennes ne parviennent pas à ressembler malgré leur

volonté et dont l'accès ne fut précisément possible que parce qu'elle était une vitrine pour l'étranger supposé adhérer aux critères de la performance économique et s'en satisfaire. Pour aller au-delà de ces premiers jalons de décryptage, pénétrons maintenant dans un quartier de Hanoï qui fut le cœur de la construction du syndicat national, pour mieux saisir les différents visages de la progression du marché dans son association avec le politique.



## **Actualités d'une avant-garde**

*"Je me sentis brusquement très mal à l'aise. Ce fut soudain et si violent que j'en eus le vertige et faillis vomir. Les lumières du restaurant étaient agressives comme les dents en or d'un vieillard qui ouvrirait la bouche pour étaler sa richesse. Pour la première fois j'étais mal à l'aise à cause de mon col de chemise fripé, de ma manche de veston trouée, de mon pantalon sans plis et de mes chaussures qui n'étaient pas cirées".*

Laoni  
*Le Malaise, Bleu de Chine, 1998.*



Situé dans une zone de Hanoï appelée à un développement rapide, le quartier sur lequel l'attention va désormais se concentrer est vaste, assez récent et largement ouvert. Son entrée est signalée par des petites barrières et un portique sur lequel s'affiche son nom. C'est en 1997 que j'ai été invitée pour la première fois à m'y rendre : l'institut vietnamien avec lequel je coopère a jugé utile de me proposer d'autres enquêtes exploratoires, similaires à celles réalisées à la même époque à Istion. Celles-ci avaient pour objet l'une des entreprises du quartier à laquelle l'institut adresse des commandes régulières. Ce choix se révéla judicieux et lorsqu'il me fut proposé en 1998 d'inclure à nouveau ce quartier dans un "plan" de recherche de deux années, j'ai accepté avec d'autant plus de plaisir que la responsable de l'organisation des femmes à laquelle j'avais été confiée pour quelques jours s'était montrée non seulement d'une grande efficacité mais aussi très chaleureuse<sup>38</sup>.

Le quartier est historiquement dominé par la présence du collège du syndicat national qui est gestionnaire de son terrain de cinq hectares. L'institution a été fondée en 1946 en vue de la formation des "cadres révolutionnaires" choisis à partir de 1960 dans "les classes de base", soit principalement parmi les ouvriers. Elle est devenue une sorte d'"école des cadres" du syndicat jusqu'en 1985 avec une unité spéciale de formation des cadres politiques laotiens. A cette date s'amorce sa transformation progressive débouchant en 1990

---

<sup>38</sup> Selim M, 1998 : "Entreprises vietnamiennes face au marché", *Sociologie du travail*, n° 3 : 317-344.

sur un statut d'université dont l'accès nécessite la réussite d'un concours comme pour tous les établissements d'enseignement supérieur. Les programmes sont définis par le ministère de l'éducation et privilégient la gestion et l'économie avec une priorité toujours nette pour le marxisme-léninisme. Le recrutement des professeurs titulaires au nombre actuel de cent soixante-dix continue à être effectué sous le contrôle du syndicat national. L'université est payante et compte 6500 étudiants, mais c'est l'une des moins coûteuse du pays (cent vingt à cent quarante mille *dôngs* par mois) et sa réputation à Hanoï est plutôt mauvaise tant dans les milieux étudiants qu'enseignants.

Pendant plusieurs décennies des permanents français de la CGT y donnèrent des séries de conférences et aujourd'hui encore des universitaires et des chercheurs français dont les noms m'ont été cités y sont ponctuellement reçus. Comme ailleurs, la construction de petites maisons au toit de tuiles, après remblaiement des étangs, précéda celle d'immeubles collectifs, d'abord de trois étages sur le modèle préconisé par la coopération chinoise, puis de cinq étages. De 1978 à 1998 le quartier passe de cent à trois cent cinquante familles. Parmi ses résidents arrivent d'abord les employés du syndicat et ceux qui, après leur formation dans le collège, y deviennent professeurs. A leurs côtés on trouve les salariés de deux entreprises<sup>39</sup> : l'une est liée au départ au collège et au syndicat et cumule aujourd'hui d'autres tutelles ministérielles. La seconde, créée sous la colonisation française, s'implanta plus massivement dans le quartier en 1966 – date de l'évacuation de la capitale – à la demande de la direction du collège soucieuse de voir ses biens surveillés

---

<sup>39</sup> Je tairai volontairement la spécialisation de ces entreprises par souci d'anonymat.

en cette période de désertion obligatoire de la ville bombardée par les Américains.

A partir de 1990, le collège, suivant en cela l'exemple de tous les établissements publics, se livre à un partage et une redistribution du terrain à ses occupants. Son emplacement dans Hanoï entraîne une hausse de sa valeur atteignant sept à neuf millions le m<sup>2</sup> et l'arrivée de nouveaux habitants par des circuits complexes qui impliquent généralement un membre de l'une des institutions d'origine du quartier. Aujourd'hui le paysage du quartier ne se distingue guère d'autres zones de Hanoï : les petites maisons au toit de tuiles sont devenues très rares et à leur place se dressent des maisons individuelles plus ou moins élevées et spacieuses. Les immeubles collectifs construits au départ pour les employés du collège et du syndicat ont été en partie seulement reconvertis en logements pour les étudiants. Ces immeubles collectifs sont de structures différentes : certains, compte tenu de la couche sociale à laquelle ils étaient destinés, offrent des logements comportant plusieurs pièces tandis que d'autres, auparavant réservés aux célibataires, ne comportent que des logements d'une seule pièce. Comme ailleurs, ces immeubles collectifs se sont vus "greffer" par les familles des "extensions". D'une manière générale – sauf deux exceptions – les parties communes sont assez bien entretenues par leurs occupants et n'offrent pas l'aspect désolant observé dans l'enceinte d'Istion. Le quartier dispose en outre d'un réseau de routes et de ruelles goudronnées mais, en raison du type de production de ses deux entreprises, il ne fournit que de manière infinitésimale du travail à domicile. Quelques magasins de photocopies, des tables de restauration, des petits commerces d'alimentation et des échoppes de cassettes vidéo sont disséminés ça et là.

Au-delà des changements qu'il a connus depuis dix ans et l'importance de sa population étudiante actuelle, le quartier

reste avant tout un champ résidentiel de "cadres" au sens hiérarchique et politique du terme (*can bo*) et c'est là son premier intérêt pour l'analyse des transformations sociales induites par le marché : il permet tout à la fois d'appréhender l'évolution contradictoire d'un groupe militant de la première heure et de pénétrer de l'intérieur ses visions plurielles du présent. Sa vocation fut en effet d'abriter ceux qui, grâce à leurs mérites et leur dévouement à la cause nationale, furent majoritairement mais pas exclusivement arrachés à une condition inférieure et qui obtinrent une promotion par l'acquisition d'un savoir hautement valorisé, dont ils furent ultérieurement chargés de la transmission. Les nombreuses familles qui relèvent de cette catégorie offrent un aperçu sur un pan d'histoire – généralement peu abordé du point de vue des sujets – mais surtout sur ses modes présents de recouvrement à travers les déchirements qui traversent ce groupe et les angoisses que nourrissent les parents pour la destinée de leurs enfants qui leur paraissent exposés à la tentation des "fléaux sociaux" par un chômage endémique. Mais ce quartier est aussi une mosaïque sociétale que nous explorerons, où les affrontements et les dominances forment une sorte de kaléidoscope des lignes de séparation qui se cristallisent et s'enkystent au niveau global entre les couches socio-économiques. En effet, aux côtés des "cadres", des ouvriers et des journaliers habitent et/ou fréquentent le quartier en raison de leur travail dans ses deux entreprises. Ces dernières conduisent en particulier à repenser les conditions de possibilité de l'exceptionnelle compétitivité d'Istion et à analyser sous d'autres angles l'empreinte des contraintes économiques sur l'activité industrielle et la gestion de la main-d'œuvre. Plus profondément, les rapports de dépendance et d'antagonisme qui, depuis la prise de valeur marchande du terrain du quartier, se sont établis entre les entreprises et l'institution dominante du collège du syndicat

donnent à voir une violence interne significative et les logiques de légitimation hiérarchique à l'œuvre.

L'absence d'un dispositif local d'encadrement de l'investigation – tel que le centre de santé d'Istion dirigé par Minh – fut pour l'institut vietnamien chargé de la coordination des recherches un enjeu et un dilemme permanent durant toute la durée de l'enquête dont les péripéties pourront paraître cocasses à un observateur extérieur mais ont été pesantes pour toute l'équipe. Dans un premier temps, un ouvrier retraité, chef d'un sous-groupe du quartier, fut désigné pour exercer cet encadrement mais ses exigences à l'égard de l'institut, très révélatrices des rapports sociaux internes au quartier et de sa propre position, devinrent si exorbitantes que cette première tentative dut être abandonnée. Deux autres chefs d'unités résidentielles furent pressentis sans succès. L'un, ancien professeur de marxisme-léninisme au caractère austère ne se laissa pas influencer par les efforts et le long discours d'un de mes collaborateurs vietnamiens auquel il rappela en deux mots brefs que "le Vietnam n'avait nullement besoin d'étrangers pour la recherche. Nous pouvons tout faire nous-mêmes". L'autre, une employée de statut inférieur, à la retraite, affrontant une situation financière et familiale difficile, se perçut d'autant moins dépositaire de l'autorité nécessaire qu'elle nourrissait toujours de profonds sentiments d'hostilité envers les cadres supérieurs, à la suite de la mort d'un de ses fils après une simple piqûre à l'hôpital et l'obligation où elle fut tenue sous l'injonction du syndicat de n'entamer aucune poursuite. Persuadée que les gens se laisseraient aller comme elle-même à parler librement de leurs problèmes, elle préféra s'abstenir malgré la promesse de ma collaboratrice vietnamienne de ne pas traduire des propos "gênants". Finalement j'obtins de m'appuyer sur l'enseignante retraitée du collège, et responsable de l'organisation des femmes du quartier, que

j'avais rencontrée en 1997. Son investissement personnel dans l'enquête, ainsi que celui d'une ancienne voisine, ouvrière retraitée d'une des usines – officiellement interdite d'accès – permirent de subvertir un contrôle policier rapproché en l'absence de tout médiateur institutionnel. Chaque fois que l'occasion s'en présentera, je reviendrai sur les embûches internes à l'investigation qui sont des analyseurs des contradictions du champ social.

Dès mon entrée dans le quartier la surveillance policière s'est manifestée comme en témoigne ma première rencontre. Les discussions sont alors nombreuses entre la jeune fonctionnaire de l'institut vietnamien et Thuy, désigné pour l'encadrement, qui commence par vérifier les formulations exactes des multiples autorisations officielles qu'il veut avoir en sa possession avec les signatures requises et les cachets "rouges" incontournables. Cet homme de plus de soixante ans – qui est retraité de l'entreprise du quartier liée à l'institut – me donne rendez-vous à son domicile pour me communiquer la liste des vingt personnes auxquelles il me présentera. La tâche qui lui a été confiée l'ennuie visiblement, autant que la charge de chef d'une unité résidentielle du quartier qu'il a, à l'en croire, été forcé d'accepter, après un refus initial. Je comprendrai plus tard quelles en sont les raisons. Nous nous rendons donc chez la première personne, vice-directrice à la retraite de son usine qui, comme c'est souvent le cas dans les contacts avec les "cadres", nous attend, carnet de notes et stylo à portée de main. Ma collaboratrice vietnamienne reconnaît en cette femme l'ancienne voisine de ses parents et se lance dans l'échange des nouvelles des deux familles. Pour se joindre à la conversation, le fils aîné sort de sa cachette car il se tenait discrètement derrière la cloison. Il s'avère alors que cet homme qui parle un français parfait est un employé de grade supérieur du commissariat de police. Je m'évertue donc de lui



expliquer directement la teneur de la recherche et je commence avec sa mère un simulacre d'entretien. Le policier s'adresse à ma collaboratrice en vietnamien en lui demandant déçu mais confiant, si l'enquête se réduit vraiment à ces banalités, ce qu'elle lui confirme.

C'est par la frange supérieure de ses habitants que nous pénétrons dans le quartier : les cadres du syndicat et les professeurs du collège ; la responsable de l'organisation des femmes, qui fut ma principale alliée dans l'investigation constitue une bonne introduction.



## 1.

### Spéculations et procès

Agée d'un peu plus de soixante ans, Côté est très représentative d'une génération d'enseignants du collège : originaire d'un milieu rural démuné, elle adhère, jeune fille, au parti qui déterminera son ascension sociale, la conduisant à une formation au collège puis en Allemagne et finalement au statut de professeur qui lui vaut aujourd'hui une pension de retraite de quatre cent mille *dôngs*. Son mari que j'ai connu en 1997 et dont les funérailles, l'année d'après, rassembleront de nombreux personnages officiels, était un général respecté, issu d'une famille de lettrés et fier de sa participation aux "trois guerres" (contre les Français, les Américains et les Chinois). Les frères et sœurs de cet homme occupent des postes de hauts fonctionnaires, tels l'un d'entre eux qui est ambassadeur. Pour augmenter ses revenus, Côté tient aujourd'hui seule le petit parking dont s'occupait son époux de son vivant et qui abrite, devant son appartement au rez-de-chaussée d'un immeuble collectif, les bicyclettes et motos des étudiants logés dans les étages supérieurs et celles des visiteurs de passage.

Elle dispose aussi d'un poste téléphonique quasi public : un appel lui rapporte mille cinq cents *dôngs* et une réception mille *dôngs*, cette dernière l'obligeant à sortir de chez elle pour appeler dans la rue avec un haut-parleur le destinataire. Très énergique, cette femme a assumé son deuil avec autant de courage que la charge complète de sa petite-fille de sept ans. Une très jeune domestique d'origine villageoise qui suit des cours de broderie lui fournit aide et compagnie et est logée dans son appartement relativement

grand et pourvu d'un confort moderne. Un magnifique autel met en valeur les photos de son mari comblé de médailles et de décorations et de ses ancêtres, près de beaux meubles incrustés de nacre. Moyennant 6500 US \$, sa fille a émigré depuis peu illégalement en Tchéquie, rejoignant son mari et laissant son enfant à sa mère tout en promettant de le reprendre dès que possible ; une nouvelle somme d'argent a été versée pour acheter le passeport et le visa de l'enfant mais ils se font toujours attendre. La jeune femme avait échoué au concours d'entrée à l'université et avait été envoyée une première fois en Tchécoslovaquie dans le cadre de l'exportation étatique de main-d'œuvre. De retour au Vietnam elle avait travaillé sept ans dans l'entreprise du quartier qui recrute en priorité les enfants des familles d'employés du syndicat. Elle s'était préparée à devenir membre du parti mais lors de la dernière séance rituelle de critiques publiques, elle fut accusée de "manque d'ouverture" et cet échec blessa autant sa mère qu'elle-même.

Le fils de Côté a obtenu après ses études rapidement un emploi dans une entreprise privée. Durant l'année où je me rendais quotidiennement chez Côté, j'ai su que, pour rembourser des dettes, il avait vendu sa moto que sa mère, bouleversée, racheta le lendemain même. L'incident se reproduisit quelques mois plus tard ne laissant plus de doutes à la vieille dame, qui me confia très abattue et en larmes, l'addiction à l'héroïne de son fils. La moto fut une fois de plus rachetée mais Côté était intérieurement cassée, comme d'autres parents du quartier, tel le directeur de la bibliothèque du collège dont les deux fils sont toxicomanes ou encore sa voisine prostrée dans son échoppe. Un des scénarios fréquents qui amène les parents à cette révélation tragique et insoupçonnée est le suivant : un soir, ils trouvent leur appartement vide, leur enfant ayant tout vendu, meubles, réfrigérateur, télévision, batterie de cuisine, etc. pour acquérir

de la drogue. Le nombre des cas connus dans le quartier est limité à une dizaine mais leur résonance fantasmatique est extrême.

Cô dit ne pas pouvoir revenir sur le serment prêté pour la vie à Ho Chi Minh et au parti et tient à souligner que dans l'échelle de notation des membres du parti en A,B,C (qui ressemble beaucoup à celle des ouvriers d'Istion) elle est toujours classée en A. La catégorie C stigmatise ceux qui maintiennent des jugements axés sur "l'égalitarisme" qui caractérise la période passée selon les critères actuels de révision du parti. Obtenir la même rémunération quelles que soient la nature et l'intensité individuelle du travail ainsi que la qualification est ainsi l'exemple type de "l'égalitarisme". En revanche Cô évoque souvent ceux qui, dans son entourage, de la même génération qu'elle ou plus âgés, ont rendu leur carte du parti ou souhaitent le faire comme son mari avant son décès, certains de ses beaux-frères, un professeur d'histoire du parti communiste pour lequel elle a beaucoup d'admiration et quelques autres. La société présente, telle qu'elle la voit, lui paraît en effet de plus en plus faire le lit de "l'injustice" ; ce mot revient constamment dans sa bouche et désigne avant tout des écarts de revenus estimés inadmissibles, un chômage qui toucherait par exemple le tiers des enfants du quartier, des phénomènes de corruption mettant en cause "le pouvoir" : "ceux qui ont le pouvoir, ils ont l'argent et ceux qui sont compétents et qualifiés ne peuvent pas travailler car ils n'ont pas le pouvoir. Le parti a monopolisé le pouvoir et je ne suis pas d'accord. Avant, dans l'armée par exemple, le chef du parti et le directeur étaient deux personnes distinctes. Maintenant c'est toujours la même personne qui est chef du parti et directeur. Le parti doit être un guide pour la bonne voie, amener les gens à la bonne voie... La politique du parti parfois c'est bien, parfois il y a trop d'erreurs avec ceux qui l'appliquent.

Mon voisin professeur d'histoire du parti a rendu sa carte en prenant sa retraite et il est plus fort dans l'histoire du parti que nous et il ne voit que l'injustice. Voilà pourquoi il a rendu sa carte comme le frère de mon mari lui aussi l'a rendue car il ne voit que l'injustice. Moi je ne peux pas car j'ai juré que je consacrerai ma vie jusqu'au dernier souffle au parti".

L'investissement intense de Côté dans l'enquête s'inscrit dans le cadre de sa représentation suivant laquelle une ligne a été franchie, éloignant de plus en plus le réel des principes symboliques de fondation de la légitimité politique. Elle veut faire voir, connaître et comprendre un monde, le sien, qu'elle perçoit brisé et ce tout d'abord au nom de "la science" qui est au sommet de la hiérarchie de ses valeurs comme facteur de son ascension personnelle : "le parti ne doit pas intervenir dans la science, la science c'est la science et les scientifiques et techniciens peuvent remplir leur tâche sans être membres du parti, s'ils ne veulent pas l'être, ils en ont le droit".

Son séjour en Allemagne il y a plus de vingt ans, époque où, incarnant le modèle d'une femme moderne, elle fumait, l'a de surcroît profondément marquée et reste dans son esprit gravé comme le souvenir merveilleux d'un internationalisme en acte. Ainsi explique-t-elle souvent aux uns et aux autres qu'il a existé des étrangers des pays capitalistes anticolonialistes et qu'autrefois même une femme française fit l'objet d'un chant de louange du parti... Bref, je suis de son point de vue intégrée dans la mouvance d'une altérité positive au sein d'un schème qui place le partage d'un idéal politique au-dessus de l'assignation à l'origine et réhabilite l'allochtonie.

C'est pourquoi lorsque par exemple la police vient interroger à son domicile sur ma présence suspecte l'ouvrière retraitée que Côté avait chargée de faciliter l'enquête dans son micro-groupe, la vieille dame se plaçant en position de

supériorité hiérarchique, a blâmé les policiers assimilés à des membres de sa famille dont elle était en droit de neutraliser l'ingérence indue. Irritée par le spectacle des tracas administratifs et policiers à répétition qui nous poursuivaient, elle prit corollairement la décision de présenter à nos interlocuteurs ma collaboratrice vietnamienne comme sa nièce biologique : ce subterfuge est très significatif de la prépondérance de la parenté érigée en enveloppe hégémonique des rapports sociaux et politiques et donc en moyen de protection systématique. Dans cette optique, le lien de parenté avec ma collaboratrice occulte l'investigation au profit d'un espace de relations interpersonnelles dans l'ombre desquelles l'étrangère se glisse jusqu'à une relative invisibilité. On est au plus loin du leitmotiv enchanteur d'une parenté fictive construisant la proximité de l'ethnologue avec ses supposés "informateurs privilégiés". La parenté affirme sa domination en écho à l'autochtonie et à l'appartenance commune et se transforme en matrice de délitement des opérateurs du politique. Ce processus que déclenche un geste individuel et singulier se voit de fait reproduit dans l'ensemble des rapports sociaux, destituant tout embryon de marché du travail en offrant une niche aux prévarications et aux forfaitures. Se situant dans l'élite du quartier, Cò fit ainsi rayonner l'enquête dans les différentes fractions supérieures et inférieures de ses habitants. Après chaque visite à une famille, elle prit l'habitude de combler spontanément les lacunes des discours recueillis en apportant les éléments factuels d'une microhistoire du groupe d'interconnaissance et aussi son propre regard sur les évolutions respectives. Son appartement devint en quelque sorte notre "quartier général" ; ma collaboratrice laissait sa bicyclette dans le petit parking et en début comme en fin de journée, nous nous retrouvions toutes les trois dans une atmosphère conviviale mêlant recherche et intimité.

Comme le lecteur l'aura peut-être déjà pressenti, l'enjeu central autour duquel se bâtit le paysage actuel des rapports sociaux internes au quartier est la prise de valeur marchande du terrain et sa redistribution. Chacun, quel que soit son statut, ses fonctions, sa qualité ou non de membre du parti, a apporté sa touche personnelle à un récit collectif dont l'accusé premier est la direction du collège soupçonnée de recevoir des rémunérations illégales dans la procédure de cession des appartements et des parcelles, dont le nombre et les surfaces seraient proportionnels aux sommes versées par les bénéficiaires. A ce premier élément s'ajouterait son indulgence face à de nombreuses appropriations illicites de terrain qui doivent être sanctionnées par une amende de cinq cent mille *dôngs* au m<sup>2</sup> ; lorsqu'elle serait appliquée l'amende ne découragerait pas la spéculation : une moitié du terrain serait revendue à sa valeur et la somme d'argent servirait à la construction d'une maison individuelle sur l'autre moitié. Dans le cas des appartements des immeubles collectifs, plusieurs seraient parfois indûment attribués à la même famille et pourraient être loués. Sur la base de ces faits – dont la véracité est de faible intérêt pour l'analyse des rapports en jeu – un climat délétère s'est installé, enfermant chacun dans un rôle d'accusateur et d'accusé, les preuves d'un enrichissement coupable étant trouvées dans le moindre achat personnel et plus encore dans le spectacle offert à tous de la maison construite, de sa décoration et de son mobilier, de son nombre d'étages et de pièces etc. La généralisation des accusations a pris une telle ampleur que même ceux qui vivent manifestement dans un relatif dénuement dans la pièce d'un immeuble collectif ne sont pas épargnés car on imagine qu'ils cachent leurs ressources locatives. Une compétition âpre pour la consommation et la possession des biens est le mobile apparent de ces dénonciations réciproques ; plusieurs



plaintes et griefs auraient débouché sur des procès contre la direction du collège mais sans résultat.

Un procès serait en cours à l'initiative d'un professeur du collège auquel, depuis, les charges d'enseignement auraient été retirées et qui aurait été relégué dans l'isolement d'un "bureau de recherche scientifique" sans activité. Cet homme d'environ cinquante-cinq ans est lui-même accusé de dissimuler un deuxième appartement et de le louer. Son combat – décrit comme celui de "la fourmi contre la patate douce" ou encore contre "le taro" – n'en fait nullement un héros, bien au contraire, il n'en est que plus décrié dans le quartier. Le profil de sa famille illustre les déchirements intérieurs d'une partie des cadres du collège et du syndicat de la même génération dont la promotion si valorisée se solde par l'échec social de leurs descendants. Enfant de "cadres révolutionnaires" comme son épouse, qui ne l'a rejoint à Hanoï qu'en 1985 après avoir obtenu un emploi d'ouvrière dans l'usine qui à l'époque dépendait du syndicat national, cet homme a reçu une formation de cinq ans en URSS avant d'être nommé professeur. Aujourd'hui l'une de ses filles travaille dans la même entreprise que la mère et fait jusqu'à quinze heures de travail par jour pour aider financièrement la famille. En attendant d'être recruté, un fils effectue avec ses parents du travail à domicile pour cette même usine, cinq heures à trois le soir rapportant de dix à quinze mille *dôngs*. Le père jette un regard lucide et triste sur l'avenir de ses enfants, élevés à la campagne avec leur mère : "avant 1985 notre famille avait deux cuisines, une au village et une ici. Au village c'était très pauvre et nous n'avions pas d'argent pour les cours supplémentaires. Dès le lycée, j'ai compris que mon fils n'était pas capable. Il n'avait ni compétence, ni savoir-faire. Ma fille n'était pas assidue. Le système d'enseignement est trop dur, pas scientifique. Les cours sont trop chers. Ce mode de vie nous a été imposé. De toute façon même les

diplômés n'ont pas de travail. Ma fille cadette travaille encore moins que ses frères à l'école, de toute façon il n'y a qu'à regarder le chômage des jeunes dans le quartier".

Le procès intenté par ce professeur contre la direction de son établissement n'est que la face émergée d'une scène imaginaire de procès réciproques qui animent l'ensemble des relations interpersonnelles dans le quartier et qui va bien au-delà du thème concret de la spéculation foncière. S'y joint le problème de l'emploi des enfants et la disposition d'une capacité financière suffisante pour leur éviter chômage et déclin social en regard de la promotion obtenue. Les familles sont minées par leur mise à la périphérie d'une structure sociale dont elles ont été dépositaires des principes d'organisation et dont elles ne maîtrisent plus les régulations actuelles. Chez ceux, peu nombreux mais symptomatiques, qui ont pâti dans leur carrière d'une origine sociale supérieure, ou encore de collatéraux "réactionnaires", est ravivée la mémoire des conflits et des frustrations liés au renversement hiérarchique des classes après 1954. Ainsi dans cette cohabitation de membres de l'ancienne élite politique, les critiques fusent avec une grande liberté de parole fondée sur la certitude d'une légitimité révolutionnaire : le "pouvoir" est fustigé sur un tout autre mode que dans la collectivité ouvrière d'Istion qui partait de son infériorité statutaire et de sa surexploitation : une supériorité en lambeaux tisse la trame de discours qui relie passé et présent, effacent tendanciellement la particularité des itinéraires et recomposent un groupe divisé par les opérateurs de sa condition partagée.

Une enseignante du collège qui fut l'ancienne subordonnée de Côté et qui ne devint chef de son département que quelques années avant sa retraite illustre ces sortes de rapprochement au présent alors même que les discordances antérieures furent aussi fortes que cachées. Fille et belle-fille

d'enseignants et de fonctionnaires coloniaux, épouse d'un cadre supérieur formé d'abord en Chine, ayant acquis un doctorat en URSS et amené à beaucoup voyager à l'étranger, cette femme est amère sur sa carrière et porte un jugement sévère sur le collège où elle a refusé que ses enfants fassent leurs études : "Cô était une ouvrière et n'avait aucun diplôme. Ce n'est pas un cas exceptionnel. Il y en avait plein comme Cô qui sont devenus professeurs de collège car ils étaient en réalité ouvriers. Moi, j'étais très isolée car je n'avais pas le titre d'ouvrière. Je n'ai jamais voulu participer aux activités des organisations de masse dans le quartier. J'avais fait des études à l'école normale supérieure, après j'ai travaillé au syndicat et après j'ai été à l'Institut Ho Chi Minh<sup>40</sup>. Après seulement je suis devenue professeur... Mais par rapport à la nouvelle génération (c'est-à-dire celle qui fut promue à partir des rangs ouvriers) j'étais en arrière alors j'ai demandé à partir à la retraite bien avant l'âge. Le critère c'était aussi le parti et moi je n'y suis rentrée qu'en 1960 car à l'époque sur vingt professeurs, cinq comme moi n'avaient pas le titre d'ouvrier. Il y avait deux types de professeur, ceux qui étaient d'origine inférieure et qui ont été séparés de leur femme et aujourd'hui leurs enfants ne trouvent même pas un travail d'ouvrier et ceux d'origine supérieure qui ne mettent pas leurs enfants au collège car il est classé trop bas. Moi c'est pour ça que mes connaissances scientifiques ont été reconnues si tard. Maintenant au collège les étudiants sont des enfants de cadres provinciaux du syndicat et ils trouvent un emploi après. Ils ne viennent pas de Hanoï, de la classe moyenne ou supérieure car les enseignants sont mauvais, ils ont peu de connaissance. Mes enfants eux-mêmes n'auraient jamais accepté d'aller là".

---

<sup>40</sup> Le plus prestigieux des instituts de formation politique.

Si cette femme conserve intact le souvenir douloureux du hiatus entre hiérarchie des classes et hiérarchie politico-professionnelle qui l'éloigne toujours de Côté – stigmatisée pour ses origines et son absence de diplômes universitaires –, en revanche elle rejoint cette dernière dans la poursuite d'un procès qui vient aujourd'hui les englober toutes deux dans la même catégorie d'infériorisation économique : "moi j'ai eu les soixante m<sup>2</sup> de terrain auxquels j'avais droit par le collègue. Mais certains se sont emparés du terrain et le directeur du collège n'était qu'un ouvrier dans une entreprise navale. Bien sûr il y a beaucoup de procès contre lui mais il est défendu par le syndicat et ça ne le touche pas. Les dirigeants ils mangent beaucoup. Il suffit de les payer pour ce qu'on veut de terrain et la somme payée est divisée en deux, une partie pour le dirigeant et une partie pour son supérieur... qui, s'il y a un incendie, (expression récurrente pour désigner un problème) va le défendre ; c'est pour ça que plus il y a de procès contre les dirigeants, plus ils ont de promotion et le chef actuel du parti du collège s'est emparé du terrain. Sa grand-mère vivait dans la misère. Elle plantait des légumes et le fils de cette femme travaille dans une compagnie d'Etat et prend l'argent. C'est simple, on évalue leurs meubles et on voit d'où vient l'argent".

Rendons-nous dans la famille d'un précédent directeur du parti et vice-directeur du collège qu'accuse indirectement notre interlocutrice, rencontré comme elle-même par l'intermédiaire de Côté dont les intentions se révèlent clairement tout au long de ce voyage dans les strates successives de l'élite du quartier. Une petite entrée proche de l'immeuble collectif le plus dégradé du site permet d'accéder par un couloir à une vaste cour intérieure où plusieurs maisons de taille imposante s'offrent au regard. Dans la plus grande, des meubles de rotin élégants comme ceux que l'on trouve dans les magasins de Hanoï spécialisés dans la

clientèle étrangère, des lustres de cristal de Prague, un téléviseur Sony du dernier modèle, un ventilateur de plafond avec télécommande, un animal empaillé se remarquent parmi d'autres signes d'une consommation ostentatoire. L'occupante d'environ cinquante-cinq ans exerça les fonctions d'ingénieur dans un établissement public d'un ministère où son mari est toujours en activité. Elle m'accueille avec plaisir, tout à la joie de me faire visiter son intérieur et de me montrer les commodités les plus modernes qu'elle y a introduites. Puis elle m'explique qu'elle a envoyé son fils faire des études en France bien qu'il ne parle pas français, moyennant une caution de 15 000 US \$. Ses autres enfants travaillent avec le père et résident dans les maisons construites par la famille dans la même cour. L'avantage, ajoute-t-elle, est que cette cour permet l'isolement en regard d'un environnement décrit comme "un autre quartier". Le terrain de cette cour – que Côté estime le plus grand du quartier illégalement privatisé – est présenté comme un "don" du collègue en remerciement du dévouement "révolutionnaire" du beau-père. Une origine pauvre, des efforts assidus sanctionnés par des études sont invoqués comme les éléments de base d'une réussite méritée tandis que les changements actuels sont néanmoins notés avec précision : "dans ma vie il y a eu deux jours où j'ai été la plus heureuse : le premier quand j'ai reçu ma convocation à l'université. Le second quand mon mari m'a donné la lettre pour que je le rejoigne pour travailler à Hanoï. Je venais de la classe inférieure et j'aurais dû rester à la rizière. A l'époque les enfants de commerçants étaient mal vus, à l'université on ne prenait que les enfants de paysans ou de cadres (*can bo*). Les enfants de commerçants n'avaient pas le droit d'aller à l'université socialiste. Maintenant c'est le contraire. Les enfants de paysans sont rares à l'université. Ils ne peuvent pas faire d'études car il faut dépenser au moins cinq cent mille *dôngs*

par mois et il n'y a que les enfants de commerçants et de cadres (*can bo*) qui peuvent faire des études. Les enfants d'ouvriers ne peuvent plus. Les bourses ce n'est rien, soixante mille *dôngs* et puis dans les universités il y a beaucoup de facteurs négatifs, on achète les diplômes et les sujets d'examen. Ça rajoute encore au prix des études puisqu'il faut dépenser les frais des facteurs négatifs. Pour mon fils, à l'étranger, nous avons beaucoup investi : 25 000 US \$ mais comme ça il aura un diplôme international et un travail et j'ai renoncé à prêter l'argent et à toucher les intérêts. J'ai préféré investir sur mon fils, j'envoie tout le temps l'argent pour le magnétoscope, l'ordinateur, le portable...".

Tout près de cette splendide résidence, habite au rez-de-chaussée d'un immeuble collectif l'épouse d'un des premiers chef du parti du collège, retraité en 1977 et aujourd'hui décédé, qui nous fait plonger plus avant dans la généalogie politique du quartier. Sur un mur de la modeste pièce, un certificat est encadré attestant de l'emprisonnement en 1952 par les Français de la jeune fille de vingt-six ans entrée en résistance en 1948. Un autel dédié au mari montre des photographies d'ancêtres lettrés. La vieille dame aux dents laquées, à l'air sévère, un tant soit peu militaire, fume cigarette sur cigarette en m'examinant sous ses lourdes lunettes de myope. Brutalement elle m'interpelle : "vous devez rire de la bêtise de mon mari qui fait que nous sommes une famille si pauvre et que nous sommes restés pauvres". Son premier fils fut licencié d'une entreprise publique après "le vol des matériaux" réduisant les ouvriers au chômage et son second est aussi aujourd'hui sans travail. Elle dénonce ses riches voisins qui vivent dans l'opulence et se seraient approprié illégalement le vaste terrain sur lequel ils ont construit leurs maisons. Puis elle regrette l'époque où le quartier était une communauté close de "cadres" (*can bo*).

Les ouvriers qui vivent aux étages supérieurs de l'immeuble collectif et qui travaillent à l'usine en conflit avec la direction du collège sont accusés de malpropreté, de mauvaise éducation, de troubles du voisinage et de refuser de se rendre aux réunions collectives. Enfin, elle me demande, après avoir dressé un tableau noir de la société actuelle, si de tels maux sociaux sévissent en France : "autrefois quand c'était le régime de la subvention d'Etat il y avait moins d'effets négatifs dus au pouvoir. Depuis le *doi moi* c'est terrible. Il n'y a qu'à regarder la distribution du terrain ici. On a eu cinq directeurs du collège sérieux et honnêtes. Mais celui qui est là maintenant il faut lui donner beaucoup d'argent alors le prix du terrain double. Les gens honnêtes ici ne sont jamais riches. La femme du vice-directeur vendait au marché du porc et des gâteaux et quand ça ne se vendait pas elle allait même vendre chez les gens. Maintenant, regardez, elle vit comme une princesse et ici il y a des gens encore plus pauvres que moi et les médecins ne soignent que les riches. Le directeur a eu beaucoup de procès, mais à quoi ça sert ? Moi quand je pense à ça, je suis très triste d'être honnête et fidèle au parti et au peuple. Moi aussi j'ai lutté contre le directeur du collège et il a très peur de moi. Nous, les anciens révolutionnaires, n'avons pas de chance. L'Etat et le gouvernement nous laissent tomber. Et même il y a eu une association d'anciens prisonniers de la France, ils ont lutté contre le gouvernement et l'Etat pour avoir leur médaille ... et ils ont touché un million de *dôngs*. Regardez mon certificat de prison et voyez comment je vis et ce qu'on m'a donné".

De tels sentiments sont partagés par beaucoup de cadres de cette génération qui semblent se préoccuper moins de rentrer dans la catégorie politico-idéologique de "personnes âgées modèles" intégrées dans un "plan d'activités afin de faire valoir l'esprit et les efforts des personnes âgées dans

l'œuvre d'industrialisation et de modernisation du pays"<sup>41</sup> que de camper dans une posture immuable de pureté révolutionnaire. Ainsi en est-il de ce couple de quatre-vingts ans dont le mari était directeur-adjoint du collège et représentant du syndicat vietnamien au Cambodge entre 1979 et 1981. Cadre d'une banque, son épouse ne manque pas de souligner avec virulence qu'elle aurait dû partir en URSS pour un doctorat mais qu'on lui a toujours reproché son "origine bourgeoise", et que sa carrière fut freinée par cette "culpabilité de classe" selon ses propres mots alors même que son mari avoue que "à Moscou, je n'ai eu aucun diplôme mais le syndicat du Vietnam m'a donné l'équivalence du doctorat soviétique". Leurs filles ont épousé des hommes "d'origine inférieure" ; tous deux s'accordent sur le bilan d'une vie où "la seule chose dont nous sommes fiers c'est de n'avoir jamais été corrompus, alors on est resté très pauvre".

Probité, incorruptibilité, loyauté au parti – selon leur compréhension de ses objectifs dans la période où ils en furent des soutiens essentiels – moralité dessinent les modes de rapprochement d'acteurs très divers par le biais d'une réédification vertueuse : une communauté idéale et marginalisée se façonne dans son adhésion à un procès dont l'ampleur actuelle est finalement réinscrite dans ses origines passées. L'intérêt de ce tableau réside dans les processus présents de rehiérarchisation politique par l'économique qu'il dévoile et il ne faudrait surtout pas l'accréditer comme un témoignage véridique sur l'opposition de deux périodes. Au contraire sa force de ralliement se joue dans le renouvellement d'une figure de légitimité que les rapports sociaux globaux ne cessent de corroder.

---

<sup>41</sup> 4<sup>e</sup> conférence de l'association des personnes âgées. *Le courrier du Vietnam*, 28/12/1998.



L'épouse d'un professeur du collège – ancien résistant emprisonné par les Français au bagne, qui fut l'un des collègues de Côté et qui enseigna "la culture de masse" – a été elle-même employée dans l'administration du collège où elle eut la responsabilité de l'organisation des femmes de 1967 à 1999. Elle met l'accent sur cette logique de subjectivation des distances qui s'imposent dans le champ de cohabitation. Les murs de son logement confortable mais modeste sont décorés par plusieurs photographies représentant : Ho Chi Minh, un diplôme de cinquante ans de sacrifice pour le parti de son mari, le couple avec les médailles innombrables ornant la poitrine du mari, le fils aîné avec sa femme d'origine polonaise devant leur maison au Canada, un paysage de forêts et de lacs européens, deux de ses petits-enfants jumeaux. Cette femme, issue de la couche supérieure durant la colonisation, se félicite de l'heureuse destinée de ses quatre enfants et l'attribue aux encouragements permanents aux études qu'elle leur a prodigués, l'amenant autrefois à se priver jusqu'à vendre ses tickets de rationnement tandis que d'autres auraient envoyé leur progéniture travailler pour gagner un peu d'aisance. Se déclarant "toujours ouverte et franche", ce qui l'aurait amenée à refuser de devenir membre du parti selon une antinomie récurrente, elle reconstruit son itinéraire à l'instar d'une lutte de longue date contre "l'injustice" et le "pouvoir" : "j'ai failli adhérer au parti en 1985 mais j'ai refusé. Je leur ai dit que j'étais trop nerveuse et que je ne supportais pas ce qui n'était pas juste. Une fois le directeur m'a demandé de donner de l'argent à des gens. Moi je n'étais pas d'accord alors je lui ai demandé de signer un papier comme quoi il donnait de l'argent à une personne avec son nom. Mais lui ne voulait pas donner son nom et il s'est fâché que je ne lui obéisse pas. Mais moi j'ai toujours lutté contre l'injustice et l'illégalité. Dans les années soixante la direction ne voulait envoyer dans les exportations de main-

d'œuvre que les enfants des chefs. Moi j'ai lutté pour qu'on envoie les enfants des familles pauvres. Les directeurs ne pensent jamais aux pauvres, ils ne pensent qu'à eux. J'ai été la seule à prendre la parole pour défendre les pauvres. Je ne supporte pas l'injustice, et maintenant c'est le terrain, c'est triste. Le directeur-adjoint du collège a eu un grand terrain et en a vendu les deux tiers. Mon mari est résistant, il avait tous les critères pour avoir un terrain. Il n'a rien eu. Moi j'en ai eu un mais pas lui. Beaucoup de gens ont porté plainte mais en vain. Ils s'entendent entre eux le syndicat et le collège. Les plaintes sont envoyées au syndicat qui les cache et c'est comme s'il n'y avait rien".

Le procès contre la direction du collège permet ainsi aux cadres les plus âgés de s'exprimer autant sur leurs frustrations antérieures que sur des manquements aux règles et des conflits dont ils se présentent aujourd'hui comme les héros méconnus. Une ancienne directrice du service de comptabilité du collège se dit "exténuée par une carrière qui ne fut qu'une lutte. Si c'était à recommencer, jamais je ne referais ce travail". Elle laisse ensuite remonter un ressentiment profond lié aux effets de la partition politique de sa lignée maternelle mais surtout paternelle, entre un oncle "réactionnaire" et un père "révolutionnaire" tué par les Français en 1946 après des activités d'espionnage et, selon ses propos, un passé en France où il devint un membre du parti communiste français : "j'ai attendu douze ans ma carte du parti. Des communistes faisaient pression sur moi à cause de mes origines réactionnaires. Ceux du parti n'avaient aucun diplôme mais ils m'empêchaient de travailler. C'est la loi de la jungle. Mon travail était dur. Il n'y avait pas de démocratie et les directeurs du collège prenaient la décision de donner l'argent. Ils ont voulu me renvoyer car je ne m'entendais pas avec le directeur".

La scission présente de la collectivité résidentielle autour de la condamnation de la direction du collège offre ainsi l'occasion de révéler un micro-univers qui, derrière son monolithisme de façade, se complaît aujourd'hui dans la narration de ses fissures antérieures, permettant à chacun de se réapproprié une singularité spoliée. L'humour est parfois au rendez-vous et un vieux professeur de philosophie, ancien résistant devenu docteur en économie en Bulgarie, dépeint en éclatant de rire les étapes d'une vie mouvementée. Comme certains révolutionnaires clandestins de la première heure, il a échappé de justesse pendant la réforme agraire à une arrestation et une condamnation à mort par les autorités de son village et a participé par la suite à une "commission de rectification des erreurs de la réforme agraire". Puis ce fils de médecin traditionnel lettré en chinois s'est marié à une ouvrière car "comme j'étais au parti, je n'ai pas eu le droit d'épouser une femme de la classe bourgeoise. J'étais tombé amoureux d'une bourgeoise mais c'était interdit et j'ai donc dû abandonner mais elle était bien plus jolie que ma femme. J'ai refusé ensuite trois autres bourgeoises. Ça c'était vraiment l'injustice. Le parti devait voir le curriculum vitae avant le mariage et un ami qui a épousé une bourgeoise a été éliminé du parti. Quelle injustice... et moi j'ai fait des cadeaux pour que mes enfants rentrent à l'université mais on a dépensé pour rien, ça n'a pas servi. Ils ont échoué. Pour un j'ai donné de l'argent pour qu'il ait un travail... J'ai eu la chance de ne pas payer pour le terrain mais ça a coûté cher aux autres, une mesure d'or pour cinq mètres". De ce concert où dissonances vécues et incriminations consonantes se mêlent, l'épouse elle-même du chef d'unité résidentielle – l'ancien professeur de marxisme-léninisme au collège qui a écarté d'un geste déterminé toute idée de collaboration scientifique avec une étrangère – se fait le sycophante ; membre du parti dès 1965, formée en Chine dans le village

de Mao à la réparation des tracteurs, elle déplore en m'appelant gentiment "camarade", que ses enfants ne puissent suivre la voie de leur père : "les enfants de professeurs ne peuvent pas devenir professeur. Ils ne le seront jamais. Ce ne sont que les enfants de directeurs qui seront choisis et privilégiés".

La chute sociale des descendants de cette ancienne élite, leur mécontentement grandissant qui prend sa source dans leur propre éjection en regard des nouvelles logiques économiques qu'enracine à leurs yeux le "pouvoir" a pour effet une relative dissolution de la norme politico-idéologique et de sa propagation rituelle. L'organisation des femmes du quartier qui comprend outre Côté, deux représentantes à l'échelon supérieur et inférieur, en est un exemple symptomatique. L'adjointe de Côté – épouse d'un employé du syndicat – aime répéter "qu'elle ne veut pas marcher à genoux : je suis trop franche pour être membre du parti et il vaut mieux être un bon citoyen qu'un membre du parti mauvais". La responsable de l'organisation des femmes pour l'entité administrative qui englobe le quartier, accablée par le chômage de ses enfants diplômés, en vient à regretter que l'usine autrefois dépendante du syndicat n'ait même pas accepté de l'argent pour une embauche d'ouvrier "car ils me connaissaient alors ils ont préféré prendre l'argent d'autres".

Enfin ceux – les plus âgés – dont l'engagement politique signifia le renoncement à leur ancienne condition de classe supérieure, manifestent une désapprobation nette des usages instaurés après 1954 avec la généralisation des adresses de parenté. Un très vieux couple de cadres me montre discrètement les photographies de leurs parents mandarins et d'eux-mêmes dans les années trente-quarante, revêtus d'habits occidentaux devant de grosses voitures françaises et évoque avec tristesse l'interdit de devenir membre du parti. Il se plaint de rapports sociaux pleins de

confusion : "c'est pêle-mêle, c'est n'importe quoi. Il n'y a plus de hiérarchie. Il n'y avait que les esclaves des familles riches qui s'adressaient comme ça. Ici les gens ne s'adressent pas à nous comme ils le devraient". Deux autres très vieilles épouses de cadres supérieurs, éduquées dans des écoles françaises, mariées selon leurs propres termes à des *nha que* (paysan) et auxquelles le parti resta de leur point de vue inaccessible en raison de leur catégorisation de "petites bourgeoises" stigmatisent ce qu'elles perçoivent comme une ruralisation des adresses : "il n'y avait qu'à la campagne qu'on parlait comme ça. Nos parents étaient propriétaires (*dia chu*) ; maintenant ce n'est pas joli ni poli comme les gens parlent, c'est l'égalité. Avant on voyait bien les classes, les inférieurs et les supérieurs". Ces commentaires sur la symbolisation langagière de la destitution des couches dominantes par le régime communiste paraissent plutôt anodins mais se révèlent en partie inadéquats. En effet la métaphore de parenté nationalitaire en vigueur a été instituée dans une primauté de la nouvelle hiérarchie politique sur les classes d'âge biologiques avec tous les jeux possibles de modulation de proximité et de distance qui conduisent deux acteurs à s'adresser l'un à l'autre selon des termes de parenté fictive ajustés au moment et à la nature de la relation (travail, résidence, ordre, demande de service, etc.). Ainsi si un cadet en âge est produit en aîné en raison de son statut politico-professionnel<sup>42</sup> et de l'autorité qu'il s'octroie sur son interlocuteur, en revanche un aîné en âge peut perdre toute prééminence s'il est évacué d'un rapport hiérarchique en acte, en particulier par sa position de retraité. Les doléances citées portent précisément sur cette situation et on est au plus loin de l'égalisation incriminée. Au contraire, c'est une sorte d'obsession hiérarchique du politique qui est constamment

---

<sup>42</sup> Comme au Bangladesh et à l'inverse du Laos.

mise en scène et que révèle bien l'anecdote suivante : au cours d'une rencontre officielle avec des directeurs d'un institut scientifique pour l'examen de sa demande de financement, je pris la liberté, en toute connaissance de cause, de m'adresser au jeune interprète – dont la traduction comportait des lacunes manifestes pour tous – comme à un cadet, ce qui provoqua de sa part une demande de rectification brutale qui fit sourire ses supérieurs puisqu'elle désignait symboliquement la domination nécessaire de la recherche autochtone sur l'étranger.

Refermons cette parenthèse sur les occurrences de la parenté comme fiction et réalité et précisons qu'outre la dimension emblématique qu'elle a introduite dans le micro-groupe des cadres, la spéculation foncière, au cœur des rapports sociaux internes au quartier, s'est traduite par un conflit long et virulent entre l'une des deux entreprises qui y sont installées et la direction du collège. Cette dernière a souhaité, en effet, récupérer les logements et les maisons des employés de l'entreprise et fut dans ce contexte largement soutenue par la petite élite dont le lecteur connaît désormais les visages ; le manque d'éducation et les habitudes néfastes et perturbantes des ouvriers de cette usine accusés par exemple de jeter les eaux sales par les fenêtres des immeubles et de ne pas se plier à la discipline collective des réunions, furent dénoncés dans un esprit tout à la fois corporatiste, hiérarchique et "classiste". Le seul trait positif que l'on s'accorde à leur reconnaître est en effet l'absence d'enfants toxicomanes en raison d'une situation majoritaire de chômage qui permet aux parents une surveillance constante et un manque de ressource général qui exclut de fait toute tentative de consommation. La menace d'expulsion collective qui pesa sur les membres de cette entreprise en raison d'un antagonisme interinstitutionnel émergent sur le fond mercantile de captation des biens offre un nouvel

éclairage sur les logiques sociales en jeu. Passons donc maintenant à la frange la plus inférieure de la population du quartier : sa lecture des événements et des relations enchevêtrées de cohabitation et de travail montre l'existence de poches de décalages par rapport au marché, loin du modèle héroïque d'Istion.





## 2.

### **Exclusions et stigmatisations**

L'entreprise de construction mécanique en litige avec le collège produit des objets d'usage courant ne nécessitant qu'une technologie simple et subit la concurrence des importations chinoises. Créée pendant la période coloniale, elle fut nationalisée. De mille cinq cents employés dans les années soixante-dix, sa main-d'œuvre n'a cessé de diminuer jusqu'à trois cents ouvriers aujourd'hui et ils sont souvent en chômage technique. L'entreprise a d'autre part éclaté en plusieurs entités économiques formellement réunies dans une association. Déjà implantée dans le quartier où elle disposait d'un de ses ateliers, elle fut chargée au moment de l'évacuation de Hanoï (66-72) par le collège d'assurer la surveillance de ses biens, tandis que cadres et professeurs partaient dans les villages périphériques pour éviter les bombardements.

Les ouvriers restèrent donc dans le quartier, occupant en particulier l'un des immeubles collectifs depuis reconverti en dortoirs pour les étudiants. Sur ces faits anciens s'érige la conception d'une sorte de "dette" du collège à leur égard donnant accès à des droits et à une reconnaissance. Dès que le terrain du quartier prit une valeur marchande, le collège considéra néanmoins que cette entreprise que j'appellerai Ponos devait fournir des logements à ses employés. Plusieurs programmes de relogement semblent avoir été établis mais, après de nombreuses péripéties, peu nombreux sont ceux qui en ont bénéficié en raison de la tentative d'appropriation d'une troisième institution. J'ai choisi ici de rapporter quelques récits rocambolesques et révélateurs de l'état des

rapports de force impliquant autorité et monétarisation. Les ouvriers de Ponos ont servi d'otages, surtout ceux qui se décrivent comme "chauves, sans parapluie ni parachute" c'est-à-dire sans appui relationnel. Aujourd'hui une vingtaine de familles ont obtenu leur maintien dans le quartier : quelques-uns dans des maisons au toit de tuiles situées dans une zone antérieurement inondée et dont personne ne voulait alors ; d'autres au rez-de-chaussée de l'immeuble collectif réservé maintenant aux étudiants et dans les pièces du dernier étage d'un petit immeuble collectif très dégradé. Ce dernier groupe paraît bien soudé tant par le long rejet qu'il a éprouvé dans le champ résidentiel que par une situation de travail en décrépitude ; les ruptures hiérarchiques se creusent dans les deux cas et convergent dans une position ressentie comme empreinte d'illégitimité. Elle trouve dans la métaphore de parenté, une fois de plus très significativement, son expression favorite : la microcollectivité s'autodésigne comme "l'enfant adopté" ou encore "l'enfant naturel" d'une "famille" d'"intellectuels", "riches" et "méprisants", en quelque sorte une greffe indésirable dans une communauté de haut statut close sur ses privilèges, recourant, au dire des ouvriers, à des malversations pour accroître ses revenus : vente des sujets d'examen et des notations des étudiants, revente sur le marché des "cadeaux" reçus, ainsi transformés en argent, incompétence, etc.

Si l'épopée de Ponos relève d'une vision misérabiliste plutôt banale et facilement exportable hors du Vietnam, son intérêt réside dans la lumière qu'elle porte sur la polyvalence des processus sociaux induits par l'irruption du marché et une marchandisation corrosive impliquant sans garde-fous, acteurs individuels, collectifs et institutionnels. Il ne faudrait donc surtout pas jeter un regard victimologique sur ce paysage, même si la tentation en paraît parfois justifiée en accord avec les catégories de construction endogènes. Cette

situation appelle en revanche l'attention sur les mécanismes actuels de polarisation et de concentration politico-économiques et l'interprétation des nouvelles formes des rapports entre dominés et dominants.

Le lecteur ne sera pas surpris que, dans de telles conditions, l'enquête rencontre immédiatement auprès des gens un écho extrêmement positif, chacun s'épanchant d'autant plus sur une série de "malheurs" successifs que l'écoute supplantait un quasi-déni d'existence dans le quartier. Interdite en raison de l'extériorité du groupe aux quatre micro-unités résidentielles autorisées et, plus probablement, du profil des familles, l'investigation reposa largement sur la volonté assez téméraire dans ces circonstances d'une ancienne ouvrière que Côté, l'enseignante retraitée du collège, invita à collaborer à la recherche, dans une alliance personnelle se situant à contre-courant des rapports sociaux en jeu.

Hoai qui a un peu plus de cinquante ans et qui n'a bénéficié que d'une scolarité primaire, est une femme petite, maigre, dotée d'une grande énergie, exubérante et volubile. Elle a travaillé vingt-cinq ans dans l'usine Ponos comme son mari jusqu'en 1990, date où l'un et l'autre, après de nombreux arrêts de production prolongés, ont été obligés de prendre leur retraite. Le couple a habité pendant vingt ans une petite pièce de l'immeuble collectif réservé actuellement aux étudiants avant d'être relogé dans l'autre immeuble à "l'étage des malheureux" selon la dénomination adoptée par les familles. Hoai rappelle comme tous que "nous, les gens de Ponos, nous avons beaucoup lutté contre le collège. Ils ont jeté nos meubles dans la rue, ils nous ont coupé l'eau et l'électricité, ils ont voulu nous chasser mais nous avons dit que nous aussi nous étions des citoyens et que nous appartenions au syndicat. Le syndicat ne défend jamais le droit des ouvriers. Ils nous ont menacés tellement".

Le portrait que Hoaï fait de sa famille apparaît caractérisé par un fort tropisme vers le monde extérieur. De son père, infirmier et francophone, elle pense qu'il serait volontiers parti du Vietnam après 1975 s'il n'était pas mort avant et qu'une riche famille qu'il aurait sauvée pendant la résistance, l'aurait emmené avec elle dans sa fuite du pays. Deux sœurs, mariées à des sino-vietnamiens, sont installées aux USA. Une troisième sœur vit à Nouméa avec son époux, ancien militaire français. Hoaï a tenté sans succès d'arranger avec ses sœurs le mariage avec un étranger d'une de ses filles. Le mari de Hoaï est employé actuellement comme gardien (trois cent quatre-vingt mille *dôngs* par mois) dans la seconde usine du quartier où son fils est ouvrier et Hoaï tricote des parties de pull-over qui sont ensuite exportées (sept cents *dôngs* pour près de deux jours de travail). Dans une petite pièce avec "mezzanine" et un réduit sombre pour la cuisine et les toilettes de l'autre côté du couloir commun, résident avec les parents encore deux enfants célibataires, les deux autres étant mariés : le fils ouvrier et une fille pleine de détermination qui a connu une succession d'emplois précaires et garde aujourd'hui un bébé pendant toute la semaine moyennant quatre cent mille *dôngs*. Le couple n'a pu faire recruter ses enfants à Ponos car "même pour les anciens travailleurs comme nous il faut payer beaucoup". La famille tout entière tient un discours de classe globalisant au sens propre du terme comme d'ailleurs tous leurs collègues résidant encore dans le quartier. Le micro-espace de cohabitation en est le premier lieu de démonstration : "les intellectuels méprisent les ouvriers comme à l'usine les chefs méprisent les ouvriers ; la distance est énorme entre les gens du pouvoir et les pauvres, les ouvriers. Ici ceux du rez-de-chaussée, c'est les gens du collège. Ils ne disent bonjour qu'aux chefs ou à ceux qui ont du pouvoir. Les intellectuels parlent bien mais agissent très mal. Mais s'il y a un problème

comme un décès ou une maladie, on va les voir mais eux jamais ils n'iront voir les inférieurs même pour un cas grave ; ils ne vont que chez les gens du même rang qu'eux. Par exemple, pour la mort de X, nous les gens de Ponos nous y sommes allés mais après quand ils ont marié leur fille ils ne nous ont pas invités". A ce discours de la fille de Hoaï, le père, généralement très réservé, ajoute : "il y a plusieurs classes dans notre société, mais ici il n'y en a que deux. Je suis sûr que les professeurs du collège doivent refuser votre enquête car ils sont fermés. Entre les deux classes, collège et ouvriers, il n'y a pas de mariage. Avant ça se voyait moins, maintenant la séparation est claire. On la voit".

L'engagement de Hoaï dans l'investigation, son soutien indéfectible lui fera répondre sans peur à la police débarquant chez elle que dans notre relation "elle ne parle que de ses sentiments". Ces représentations de rupture en sont l'exacte inversion par la proximité qui s'installe entre nous et sa complicité avec Côté, qui appartient, par son ancien statut, dans son esprit à la "classe supérieure". Perçue comme "orgueilleuse et insolente" par ses voisins cadres du collège qui ciblent son insoumission notoire et plus encore celle de sa fille, Hoaï s'est ainsi faite la porte-parole de son groupe malmené, courant chez les uns et les autres pour prendre les rendez-vous et appelant Côté dans les cas "graves" d'intrusion policière pour adopter une stratégie idoine. L'accès qu'elle a obtenu de quelques cadres subalternes ou assimilés de Ponos, présents dans le quartier, montre, tout comme la concordance des récits quelle que soit la position occupée, qu'un relatif effacement des écarts hiérarchiques mineurs de travail est présent dans l'espace de cohabitation en raison d'une assignation collective négative.

Un ingénieur – qui a réussi à faire recruter son fils à Ponos et souligne avec cynisme que ce dernier gagne le même salaire que lui après trente-trois ans de travail – est

ainsi le premier à m'apprendre l'échec d'un marchandage bien connu de tous, à l'origine de l'impossible relogement de la main-d'œuvre de Ponos dans l'un des programmes extérieurs prévus : "le collègue a voulu nous chasser et alors il est intervenu au niveau du service immobilier du comité populaire pour que notre usine ait des appartements à cinq km d'ici à X. Mais il y a eu un conflit entre notre usine et la police du quartier de X qui voulait aussi ces appartements pour elle. Alors le comité populaire a demandé à notre usine de lui donner dix de nos produits<sup>43</sup> mais notre usine a refusé alors on a perdu nos appartements à X. C'est triste mais voilà la réalité. Maintenant c'est fini, ils ne peuvent plus rien contre nous. Mais ça a été une lutte atroce et moi j'ai lutté jusqu'à la fin. Le collègue a voulu nous chasser quand il a su que les terrains devenaient si chers. Dans les rapports il y a de mauvaises traces qui restent... Mais enfin ! ". Cet homme habite une des petites maisons au toit de tuiles dans la zone du quartier qui fut longtemps inondée, au point de provoquer la mort par électrocution d'une ouvrière de Ponos, accident toujours cité pour souligner la relégation du groupe.

A côté de chez lui réside un couple dont le mari, policier dans un autre quartier, ne dément pas les faits et m'invite au contraire à tenter de visiter l'usine où sa femme est employée, avec un salaire variant de deux cents à quatre cent mille *dôngs*, pour mesurer ce qu'il appréhende comme des conditions de travail "misérables" imposées aux ouvrières. Non loin de là, dans la même rue, un ouvrier de grade supérieur, formé en Bulgarie durant trois ans, ce dont il est très fier, a été profondément choqué que la tentative d'expulsion se concrétise par une expédition punitive à son

---

<sup>43</sup> L'équivalent de mille US \$ sur le marché, de cinq cents à la sortie de l'usine. Selon les interlocuteurs le chiffre varie tout comme les partenaires du marchandage.

domicile : "ils ont trop fait de pressions sur nous. Ils nous ont trop menacés. Moi, ils ont détruit ma cuisine, les gens du collège en collaboration avec les policiers... alors face à ça il vaut mieux rester tranquille pour ne pas aller en prison. Ceux qui ont eu le logement à X n'étaient pas des ouvriers, ils étaient proches de la direction. Moi j'aurais bien aimé avoir un logement à X, car ici notre lit était sur des briques et il n'y avait pas de toilettes. Mais la direction et le parti n'ont pas acheté les appartements pour nous, les ouvriers". Cet incident arrêtera définitivement l'activisme militant de ce membre du parti qui maintenant loue une pièce à des étudiants du collège et dont la fille est dans une école de tourisme. Les deux fils passent la plus grande partie de leur journée à ne rien faire après avoir échoué à plusieurs concours de l'université, se levant à dix heures du matin et rappelant avec lassitude que "sans pouvoir des parents, il n'y a pas de travail, on ne peut rien faire contre ça et en plus on ne peut même pas faire des activités de jeunes car dans la quartier, les chefs ne veulent que les gens du collège. Ils refusent les enfants de Ponos". Un désespoir contenu étreint cette famille dont le père est submergé par la honte et dont les enfants disent qu'ils ne voient pas d'avenir pour eux et s'immobilisent en conséquence dans une attente sans objet.

La tension est beaucoup plus vive dans l'immeuble collectif aujourd'hui réservé aux étudiants et au rez-de-chaussée duquel vivent encore quelques ouvriers, dans des pièces uniques si ouvertes au bruit extérieur et à d'incessants va-et-vient qu'elles semblent faire partie de l'espace public. Tandis que son épouse, licenciée d'une usine d'Etat de fabrication de produits à caractère artistique, laque à la main des plateaux et des assiettes de bambou, Tuât, âgé d'un peu plus de cinquante ans, entreprend de m'expliquer sa situation, alternant des phases de colère et d'autres d'écrasement intérieur où il baisse les yeux : "à Ponos nous, les ouvriers,

n'avons pas les droits d'un citoyen. Les cadres et la direction ont trop de privilèges et ils n'ont pas besoin de nous, les ouvriers. Ils achètent les accessoires ailleurs alors nous n'avons plus de travail. Un ouvrier nourrit trois cadres et il n'y a que les cadres et la direction qui ont eu un appartement à X, alors qu'ils avaient déjà des maisons. La raison c'est que le directeur de notre usine a refusé de donner neuf de nos produits au directeur du logement de Hanoï car neuf de nos produits ont été donnés gratuitement aux cadres et à la direction. Et les terrains de Y aussi ont été distribués contre de l'argent et comme ça c'est des gens qui n'avaient jamais travaillé à Ponos qui ont eu le relogement. Car eux ils pouvaient payer le directeur. Les directeurs sont des irresponsables. C'est pareil à Z (le troisième programme de relogement). Et ici en plus dans le quartier, nous sommes très malheureux, tout le monde s'est mis à nous mépriser. Nous ne sommes pas considérés comme des hommes, mais comme une autre espèce. On attend toujours les bouleversements de notre société pour l'amélioration de notre vie mais ce ne sont que des illusions. Chez nous, il n'y a pas de loi au Vietnam". Ce constat a poussé Tuât vers le bouddhisme, dans une logique de dépassement et de refuge classique, et il date fort significativement son passage de l'athéisme à la croyance à l'année 1986, celle précisément où le *doi moi* est décrété. Depuis, il s'exerce à la méditation sous la guidance d'un moine et voue aux gémonies tous ceux, de plus en plus nombreux, qui s'adonnent au culte de Lieu Hanh<sup>44</sup> et qui prônent la possession par les mandarins et les génies. Rejetant ces pratiques sans pouvoir nier la véracité de la possession, il évoque le souvenir de sa mère possédée par sa tante dont la parentèle morte pendant une famine ne pouvait s'occuper du réenterrement ; Tuât s'est forgé une théorie

---

<sup>44</sup> Cf. Tome II.



mystique très sociale des antinomies entre bouddhisme et superstition, dont il sort réhabilité dans l'imaginaire : "ceux qui mangent sale sont des corrompus, ils seront plus tard des animaux et ils travailleront dans l'éternité pour s'acquitter de leurs dettes. Leurs fantômes posséderont les gens et ce sera très difficile de les chasser... Les superstitieux après leur mort iront dans la jungle et les corrompus erreront dans les déserts africains sauvages emplis de famine. Les riches mettent des autels en haut de leurs grandes maisons pour avoir encore plus d'argent sans travailler mais c'est absurde. La révolution, l'Etat et le gouvernement l'ont empruntée au Bouddha. En réalité c'est le réveil".

D'un esprit plus pragmatique, le voisin de Tuât, comme sa femme, travaille à Ponos et touche cent cinquante mille *dôngs* par mois en raison d'un long arrêt de production ; il n'hésite pas, malgré les témoins nombreux de la rue et du couloir, à hurler littéralement sa révolte contre une "injustice" qui, de la santé au logement, du travail aux études des enfants, l'encercle et l'étouffe. Disposant comme d'autres d'un contrat en bonne et due forme pour être relogé dans le programme de X, il s'était affronté là aux policiers qui avaient entre les mains le même document leur donnant droit à un appartement et qui lui avaient conseillé de ne pas insister.

Les effets de cohésion et d'accusation de la distance de classe que recèle le partage d'une condition commune aussi désastreuse dans le champ résidentiel que dans celui du travail se font encore plus sentir dans l'étage de l'immeuble collectif où réside Hoaï avec une dizaine d'autres familles de salariés de Ponos. Dans cet espace la promiscuité véhicule des segments d'intimité que l'absence de toute alternative enveloppe dans un climat de tolérance générale. Ainsi à un bout de couloir une grille privatise deux pièces : l'une est occupée par un cadre âgé mais encore en activité à Ponos et

son épouse récemment arrivée du village où elle vécut séparée de son mari pendant trente ans ; l'autre, très petite, abrite l'ancienne maîtresse retraitée de ce cadre, analphabète et sous les ordres de ce dernier à l'usine, qui s'occupa pendant deux décennies de son entretien quotidien ainsi que plus tard de celui de son fils qu'il avait fait venir à Hanoï. L'installation de l'épouse légitime provoqua un traumatisme chez cette femme victime d'un abus durable et profond de pouvoir. Effondrée, elle rumine en pleurs face à moi une ancienne promesse désormais hors de propos de figurer après sa mort sur l'autel des ancêtres dont aurait la charge le fils aîné. Hantée par la peur d'une paralysie dont les premiers signes se manifestent, elle est l'objet d'une compassion mitigée de son voisinage qui considère qu'elle aurait dû avoir, de son amant qui l'aurait forcée à avorter, un enfant, seul ancrage d'un statut éventuel ; cet homme est perçu dans le microcosme solidaire de l'étage comme un élément étranger et isolé par son grade et son comportement. A l'autre bout du couloir un ouvrier de Ponos vit avec sa deuxième épouse, retraitée de l'usine, et leur fils dans une pièce adjacente à celle de sa première conjointe, elle aussi employée à Ponos et qui a la charge des trois enfants nés de cette union. Cette femme entretient elle-même une relation assidue avec un homme d'un immeuble contigu. Là encore le brouillage des frontières entre le public et le privé semble d'autant moins perturbateur pour les acteurs que tout se passe comme si l'obtention d'une pièce par unité conjugale, après un relogement épique à cet étage, était déjà une victoire personnelle. Le couple divorcé avait dû en effet par exemple continuer à cohabiter pendant deux ans dans une seule pièce de l'ancien immeuble collectif aujourd'hui converti en dortoirs pour les étudiants. Les faibles ressources disponibles – entre deux cent mille *dôngs* pour les retraités pensionnés et une moyenne de deux cents à quatre cent mille *dôngs* pour les

actifs soit, comme ils le disent, "un salaire de chômage" – égalisent les positions et constituent les piliers d'une collectivité symbolique excluant de fait toute revendication de privatisation.

Le lecteur se remémorera ici les familles d'Istion installées dans des maisons individuelles hors du quartier de l'entreprise et leurs discours critiques sur l'imposition d'une lourde communauté de vie et de travail dont elles s'étaient affranchies. La comparaison de ces deux cas montre clairement les perspectives qu'ouvrent ou au contraire referment les conditions de travail dépositaires des voies de l'ascension dans la conjoncture régnante de marché et d'individualisation consumériste des trajectoires. La situation objective de l'entreprise proche de la déconfiture maintient les ouvriers de Ponos dans un décalage prégnant des changements qui, un peu partout, se repèrent et les enferme dans des représentations négatives d'appartenance identitaire de classe confortées par leur triste aventure résidentielle. Ils sont acculés au rôle d'un acteur idéologique en quelque sorte retourné : "nous sommes de la classe ouvrière" (*công nhâm*) ne cessent-ils de répéter non plus dans l'ancien théâtre de la "libération" mais dans une relation agonistique aux "cadres" (*can bo*), aux "dirigeants" de l'usine et aux "intellectuels", synthétisant le poids de la domination qu'ils subissent de toutes parts sans échappée possible ; leur univers est envahi par des rapports marchands et une consommation qu'ils regardent avec d'autant plus de dégoût – à l'instar de l'étrange circuit hiérarchique des neuf à dix produits de leur usine qui leur a fait manquer leur relogement – qu'ils leur sont inaccessibles et les isolent de plus en plus. Ainsi, si comme ailleurs un certain harcèlement a présidé aux licenciements de la main-d'œuvre la plus fragile, d'aucuns précisent que, de surcroît, la conservation de l'emploi dans ces circonstances devait être au sens propre "achetée" auprès

de la direction par la remise d'une somme d'argent. Enfin, l'emploi est ici d'autant plus précieux, qu'à la différence d'Istion, aucun travail à domicile n'est fourni par l'entreprise pour assurer la survie des licenciés sans pension de retraite.

En cas d'accident du travail l'obtention d'une pension d'invalidité nécessite un dur combat avec la direction que seuls quelques-uns ont réussi à gagner tel cet ancien ouvrier qui a perdu plusieurs doigts à trente-huit ans et qui dix ans après dit simplement attendre la mort avec un revenu de cent-cinquante-cinq mille *dôngs*. Une série de batailles ponctue sa narration qu'il conclut par l'affirmation d'une infériorité inexpugnable et la dénonciation impuissante de l'oppression : menacé d'être renvoyé immédiatement après son accident dont la direction l'a accusé d'être responsable, puis menacé de se retrouver sans abri après avoir vu son lit jeté par la fenêtre par les gardiens du collège, cet homme au regard sombre est amené à envisager froidement la possibilité que son fils soit obligé de redevenir *nha que* (paysan) s'il se voit incapable de poursuivre ses études. Un fossé le sépare définitivement des membres aisés de sa parenté et de celle de son épouse référée à la catégorie des *chu* (maître). "Ouvrier", "paysan", "cadre politique", "maître", ces quatre personnages principaux de la période antérieure aux réformes économiques de 1986 investissent leurs valences positives et négatives tout en se voyant revitalisés dans une scène qu'on aurait tort d'interpréter dans les termes d'une simple régression.

En effet, la quasi-faillite de l'usine durcit les rapports hiérarchiques jusqu'à détruire les relations interpersonnelles laissant végéter dans le dénuement les ouvriers voués à la précarité et stigmatisés dans le champ résidentiel. Cette configuration engendre un repli sur une ipséité de dominé qui s'avère inéluctable ; son dépassement est d'autant plus difficile que les rapports sociaux globaux viennent confirmer

l'axiomatique en jeu comme l'illustrent les regards croisés de parents et de leurs enfants étudiants donnant à voir la fragilité des passerelles imaginées. Voisin de Hoaï dans l'étage supérieur de l'immeuble collectif, le père de Lam a obtenu un poste de gardien de nuit à Ponos, ce qui lui a évité un licenciement dû au manque de production. Dans la journée, il offre ses services de gonflage des pneus de bicyclette dans la rue, tandis que son épouse, après avoir perdu son emploi sans toucher de pension de retraite, achète la nuit des légumes aux halles pour les revendre ensuite au marché. Le couple rappelle avec humour, à propos de l'échec de son relogement à X "qu'on ne peut pas appeler la police contre les policiers ! j'avais ma lettre pour l'appartement 514 mais un policier l'avait aussi et il était déjà installé... et moi je n'ai pas de parachutes ! ". Lam, charmante jeune fille très dynamique, est l'aînée de trois enfants, aide sa mère à partir de six heures du matin à disposer le stand de légumes puis se rend à l'université où elle est en seconde année d'études de commerce. Sur cinquante-six élèves, elle se dit la seule fille "d'ouvriers" (*công nhâm*) et juge qu'elle est obligée de redoubler d'efforts car "tout dépend des relations des parents. Il y a l'injustice, une étudiante nulle dans ma classe a des meilleures notes et elle touche cent-quatre-vingt mille *dôngs* de bourse parce qu'elle est la fille d'un professeur de l'école et son nerf qui commande la honte est paralysé ! Les enfants des professeurs font venir les parents chez les professeurs et puis ils font des cadeaux... La loi n'existe pas ; c'est l'argent partout, moi je sais que même si je travaille très bien j'ai peu de chance d'être professeur, mais je rêve, je veux rêver même s'il y a les faits négatifs (c'est-à-dire l'achat des notes, des sujets d'examen, etc.)".

La meilleure amie de Lam qui fait des études de tourisme et se déclare elle aussi fille d'"ouvrier" explique que dans sa classe de cent vingt élèves, tout sépare les enfants

d'ouvriers et ceux des "cadres" : ces derniers sont "élégants, à la mode, ils parlent doucement et ont beaucoup de relations avec les professeurs qui s'intéressent beaucoup à eux". La jeune fille, qui montre le même courage que Lam, pense qu'elle n'aura un emploi "qu'en payant mille ou deux mille US \$ et encore, il faudra connaître quelqu'un sinon l'argent est perdu. Les enfants de cadres eux auront facilement un emploi, avec les relations de leurs parents, ils seront embauchés automatiquement, de toute façon on ne peut pas se baser sur les diplômes ça n'a aucune valeur car le diplôme et les notes sont achetés". Les deux étudiantes ajoutent que "tout ça c'est normal" dans le sens où il s'agit de faits banals, incontestables, devenus en près de dix ans le mode de régulation des rapports dans tous les champs sociaux, dans l'université, le travail, comme d'ailleurs la santé et le logement.

Une naturalisation aussi rapide des processus de monétarisation généralisée comme armature prépondérante de la société pose la question essentielle des vecteurs par lesquels elle s'infiltré. La circulation de l'argent fut minime jusque dans les années quatre-vingt-cinq, mais il faut écarter l'hypothèse d'une attraction incompressible pour un opérateur d'équivalence nouveau et séduisant. En revanche il est nécessaire de revenir aux fondements même des structures sociales, soit un appareil de domination politique peu modifié qui conduit dans l'esprit propre de sa rationalité à ce que l'exemple des dominants soit érigé en modèle suivi par les dominés en toute occasion, et en vérité légitime, comme l'examen des cultes et les croyances actuelles le montreront ultérieurement<sup>45</sup>.

Les quelques enfants à l'université des ouvriers de Ponos sont ainsi tellement persuadés du futur incertain qui les

---

<sup>45</sup> Cf. Tome II.

attend que les efforts extrêmes qu'ils consacrent à leurs études éternisent un présent en quelque sorte suspendu comme une parenthèse de gratification compensatrice pour leurs parents. A l'étage de l'immeuble collectif où sont rassemblés les gens de Ponos, une veuve, dont la mort de son mari écrasé par un poteau électrique lui fut cachée pendant un mois, élève seule ses trois enfants dont l'un est étudiant. Embauchée à Ponos, après avoir pendant la guerre reconstruit les routes sous les bombardements et échappé de justesse à la mort qui a frappé à ses côtés onze jeunes filles, elle ne voit pas plus d'avenir pour ses enfants que pour elle-même. D'après elle, la direction de Ponos fait désormais fabriquer de nombreuses pièces détachées dans des ateliers privés et l'entreprise ne devrait plus faire que de l'assemblage, en multipliant les licenciements d'ouvriers et en augmentant les salaires des cadres supérieurs. L'entreprise a refusé de recruter sa fille alors que la mère avait payé une forte somme d'argent pour la faire rentrer dans l'école de formation de l'usine qui ne donnerait désormais du travail qu'aux "fils des chefs du parti, jamais à ceux des ouvriers". Son fils qui suit une formation de mécanique est convaincu qu'il "faut être riche pour obtenir un emploi et que les enfants des familles riches ont toujours leurs diplômes la seconde fois s'ils ratent la première".

Confirmés de part et d'autre comme l'évidence d'un fonctionnement social jugé universel, de tels témoignages qu'il serait superflu de multiplier se voient tout aussi bien validés par ceux qui sont en revanche certains d'obtenir un emploi après leurs études. Le fils d'un cadre provincial, membre du parti, qui étudie au collège l'économie et le marxisme-léninisme et loue une chambre dans le quartier avec un fils de paysan et d'institutrice rayonne d'optimisme : "mon père me trouvera bien sûr un emploi dans le même ministère que lui, il a même déjà l'emploi pour moi, pour

mon copain, par contre je ne sais pas comment il fera. Les cadres donnent l'emploi à leurs enfants c'est normal, en plus il faut payer, c'est très cher dans ma branche, et il n'y a pas de reproches à faire aux parents cadres, c'est naturel. Les parents ouvriers doivent au contraire se reprocher d'être ouvriers, pauvres et inférieurs. Tout ça c'est vrai, de toute façon ça a même été dit à la télévision. C'est ça l'économie de marché". Alors que le jeune homme s'exprime avec le plaisir que procure une absolue légitimité, ma collaboratrice vietnamienne ramasse discrètement sur le sol de sa chambre, une minuscule feuille de papier, "pompe" pour les examens qui vont bientôt se tenir ; le marché de ces "pompes" est si public et tellement connu, qu'il a fait l'objet d'une émission de télévision, participant de surcroît à sa normalisation et à la notoriété de la monétarisation des diplômes par tous les moyens. Le fragment du cours du collègue énonce dans une phraséologie archétypique, en rupture schizoïde avec le monde vécu, que "les syndicats encouragent les ouvriers à suivre la formation continue pour élever le niveau d'éducation de la classe ouvrière et en faire une classe politique forte pour répondre aux besoins de l'Etat et du gouvernement dans l'industrialisation et la modernisation. Le syndicat doit apprendre aux ouvriers à faire la différence entre intérêt individuel et intérêt collectif... Les travailleurs doivent être attachés à la collectivité, développer l'esprit d'entraide pour rendre le travail rentable et efficace. Le syndicat doit s'intéresser à la vie des travailleurs pour contribuer à la culture, à l'éducation et à la santé. A travers ces activités les ouvriers travailleurs s'efforceront de devenir des héros du travail, des inventeurs et des économistes... Si le travail est rentable, ils seront bien payés".

Destinée aux jeunes étudiants, cette leçon apparaîtrait surréaliste aux ouvriers de Ponos s'ils avaient le loisir et la patience de l'écouter : ils ont été en effet privés par la force



des choses de l'héroïsme de masse qui caractérise la mobilisation de la main-d'œuvre d'Istion. Cette dernière serait plutôt consentante à sa surexploitation dès lors que les salaires seraient augmentés à la mesure de l'intensité du travail, médiation d'une intégration symbolique à l'univers de consommation instauré par les réformes économiques. Le cas de Ponos n'a pourtant pas été offert à la réflexion du lecteur pour alimenter un apitoiement déjà bien fourni sur la "misère du monde". Son intérêt gît en premier lieu dans sa représentativité, les entreprises d'Etat en déclin comme Ponos étant beaucoup plus nombreuses que celles qui franchissent la barrière du marché comme Istion. Cela permet a contrario de mieux comprendre les tensions des rapports et le renouvellement des modes d'enrôlement politique. Dans l'idéologie actuelle prônée par l'Etat-parti appelant à la croissance par une insertion dans le marché mondial, Ponos constitue la référence négative du modèle qu'incarne Istion en suscitant des vocations chez des jeunes filles issues de milieux démunis.

Hors de ce laboratoire d'excellence de la version communiste du libéralisme économique amené à se reproduire et à se généraliser, Ponos illustre une situation potentiellement majoritaire où la concentration politico-économique des ressources aiguise chez les dominés des représentations obsidionales où se mêlent résignation, insoumission et affrontement imaginaire dans une logique de distanciation maximale avec les appareils d'encadrement. Replacée dans le contexte singulier du quartier, la symétrie des accusations des effigies du pouvoir est frappante entre les ouvriers de Ponos livrés à une sorte de double éjection professionnelle et résidentielle, et les cadres retraités du collègue et du syndicat marginalisés et écœurés par le comportement de leurs successeurs. Tandis que se croisent et s'échangent les paradigmes de classe qui étayent les

dénonciations et qui semblent une subversion théâtrale des anciens slogâns d'action, les acteurs se retrouvent partager une même vision du monde, si ce n'est un destin proche pour leurs enfants. Les uns et les autres contemplent désarmés l'intrusion des effets des rapports marchands jusque dans l'intimité de leurs capacités de transmission et nourrissent une révolte impuissante ; dans une fiction romanesque, les différences symboliques sont accentuées alors même qu'elles se réduisent concrètement et le recours à l'autofondation dans les fonctions hiérarchiques antérieures s'avère le seul remède à une neutralisation statutaire résultant de l'extériorité objective aux nouveaux ressorts de la domination : en associant l'économique et le politique, dans des instances omniprésentes et unitaires, s'immergeant dans les sphères de la parenté, ces nouveaux ressorts de la domination coupent les ponts entre les différentes strates d'une société qui se profile dès lors comme bloquée, sans passage interne. Le choc est d'autant plus rude que la majorité des sujets participa à l'idée d'un projet d'émancipation globale qui des "paysans" aux "ouvriers" et aux "cadres" cassa symboliquement l'assignation aux origines sociales, que les usages présents de la monnaie viennent remettre en place avec une force drastique. La catégorisation hiérarchique a été au centre de tous les projets révolutionnaires connus impliquant des efforts de rectification des erreurs de classement, plus ou moins nombreux et importants. Dans ce domaine, l'expérience chinoise<sup>46</sup> est sans doute la plus poussée, montrant une volonté inlassable de fixer, d'inverser et d'ajuster les positions antérieures et futures. Corollairement, la façon dont les gens de Ponos se replongent maintenant dans la catégorie "révolutionnaire" d'une classe ouvrière autrefois victime de l'oppression des dominants,

---

<sup>46</sup> William H. Hinton, 1996 : *Fanshen*, Terre Humaine poche.

illustre la place cruciale de la catégorisation à travers une inversion qui ramène à l'identique, faute d'issue.

Avec la seconde entreprise du quartier sur laquelle nous allons maintenant porter l'attention, une autre figure gestionnaire impliquée dans la structure sociale résidentielle s'offre à l'observation, en quelque sorte à mi-chemin entre la réussite économique d'Istion et l'éclipse probable de Ponos.



### 3.

#### **Héritages et contractualisations précaires**

Méris est une usine implantée au cœur du quartier du collège, dans la mouvance du syndicat. Mais elle s'en est émancipée depuis quelques années en raison de sa soumission à des tutelles ministérielles. Elle privilégie néanmoins ses recrutements dans les familles de salariés en activité ou retraités du syndicat. Au début des années quatre-vingt-dix l'entreprise qui ne comptait plus que vingt-trois employés amorça un changement technologique qui lui permit un nouvel essor, après une période de déclin. Elle affronte cependant une concurrence de plus en plus grande à Hanoï, où existe une centaine d'usines de la même branche. Le saturnisme qui menaçait les ouvriers avec les anciennes machines, est aujourd'hui écarté pour la main-d'œuvre qui a atteint au début 2000 un peu plus de deux cents personnes.

L'histoire de l'entreprise est marquée par deux crises ; la première, lointaine et pudiquement tue, concerne le licenciement de près de trois cents ouvriers embauchés pour faire fonctionner l'outillage chinois durant l'évacuation de Hanoï ; la seconde, classique dans tous les pays, porte sur le renvoi des anciens ouvriers et leur remplacement par des jeunes plus qualifiés pour la technologie mise en place à partir de 1990. En 1997 j'avais constaté que la tension était encore très forte, amenant les plus âgés à s'élever avec virulence contre la disqualification, la marginalisation et le mépris évident dont ils se sentaient l'objet par exemple en n'étant plus salués par les jeunes. L'entreprise semble pourtant ne pas avoir appliqué avec rigueur les décrets lui

permettant de se séparer sans ménagement de ses plus vieux ouvriers aujourd'hui en nombre restreint de six à sept, préférant les placer dans des postes de gardiennage ou de portage dont ils se contentent bon gré, mal gré. Ces différends sont maintenant presque oubliés comme le montre le fait que l'un des rares ouvriers qui semble avoir été contraint de quitter l'entreprise alors qu'il était atteint de saturnisme, ne suscite pas la pitié de ses anciens collègues et du voisinage : au contraire il est systématiquement désigné comme responsable de son sort malheureux en raison de sa "paresse", de son "alcoolisme", de sa "brutalité conjugale", de la toxicomanie de son fils licencié de Méris, etc. Cette attitude collective correspond à la nature des rapports sociaux en jeu, axés sur l'échange des accusations, les procès imaginaires en termes de "classes", la compétition consumériste qui étayent l'identité et le statut de chacun dans le champ de cohabitation. Le vieil homme malade, au pas traînant, qui s'expose à cette vindicte partagée ne paraît pas en mesure de riposter et c'est sans acrimonie qu'il évoque les décennies antérieures et l'obligation où il se trouva d'être en contact quotidien avec des substances dangereuses pour la santé. "Quand on est sourd, on n'a pas peur de l'explosion", dit-il en esquissant un sourire et en rappelant qu'il ne pouvait accepter, comme la majorité des ouvriers, les cures sanitaires régulières prévues formellement par la direction car son absence aurait laissé sa famille sans les ressources de ses tickets de rationnement pour vivre. Projetant une proximité de relation avec des directeurs successifs de Méris, il tente faiblement d'effacer l'opprobre qui l'entoure.

Le directeur actuel de Méris jouit d'une bonne réputation de dynamisme : c'est un ancien ouvrier, représentant du parti de l'entreprise. Il habite dans le quartier une maison construite il y a quelques années, confortable mais sans ostentation. Il est submergé par les demandes de

recrutement des enfants des familles du collège comme du syndicat sans pouvoir y répondre malgré l'accélération des embauches au cours des dernières années. Le mode de gestion qu'il a impulsé paraît aussi pragmatique que peu idéologisé. Le chef du personnel, qui est le représentant du syndicat de l'entreprise, a ainsi pour devise le refus du "mensonge" mais "le droit de ne pas terminer ses phrases" autrement que par "des points de suspension". Prônant un management personnalisé et intuitif d'adéquation du poste à l'individu, fier d'avoir renvoyé "voleurs et toxicomanes", cet homme qui se décrit comme un *nha que* (paysan) est aussi un ancien ouvrier de Méris, devenu chauffeur avant d'occuper ses fonctions présentes. Il m'énonce avec sérieux que la bonne marche actuelle de l'entreprise tient en particulier au "système d'espionnage" qu'il a instauré : six personnes, choisies par lui-même avec le directeur, ne se connaissant pas entre elles, surveillent les ouvriers constamment et font part de leurs soupçons. Au-delà de cette délation institutionnalisée, les organisations de masse semblent peu actives : le parti ne compte que huit membres, et peut être bientôt douze ; l'organisation des femmes n'existe pas pour une main-d'œuvre à 50 % féminine ; l'organisation des jeunes vient d'être créée avec l'adhésion automatique de la classe d'âge concernée. Son responsable, un ouvrier qui est aussi représentant du syndicat de son équipe, est le fils d'un professeur du collège qui tient une petite échoppe et dont l'épouse et les autres enfants sont restés malgré eux à la campagne. Ce jeune homme, à qui la nomination par la direction à cette fonction fait entrevoir une promotion possible, est plus préoccupé par sa volonté acharnée de requalification susceptible de lui conférer le statut de cadre gagné par son père, que d'un quelconque activisme.

Le sous-directeur du parti de Méris est chauffeur, fonction qu'il a exercée pendant vingt ans au collège où sa

mère était secrétaire. Son épouse, aujourd'hui comptable au collège, est une ancienne militaire. Le couple a bénéficié d'un terrain de cinquante m<sup>2</sup> pour construire sa maison, ce qui n'empêche pas mon interlocuteur de joindre sa voix au procès contre la direction du collège, alors même qu'il m'explique que les contrats à durée indéterminée, arrêtés actuellement, ont été réservés aux membres du parti qui seraient les seuls qualifiés pour augmenter la productivité.

Le développement présent de l'entreprise, qui a remis en douceur les ouvriers âgés en dehors des deux morts pour cause de saturnisme, a nécessité un nombre important d'embauches en peu d'années, assurant une production 24 heures sur 24 par équipes alternées. Méris pratique des régimes de contractualisation différenciés et segmentés comportant des zones de flou notables. Aux côtés d'une trentaine de salariés dont le contrat à durée indéterminée donne droit à une pension de retraite, une partie minoritaire de salariés dispose de contrats renouvelés tous les six ou douze mois au statut très imprécis : signés par le chef du personnel et non par l'employé, ils lui procureraient cependant en théorie la jouissance de l'assurance-maladie. Ils s'apparentent donc à des contrats oraux favorisant la capacité de l'entreprise à jouer sur différentes législations. La majeure partie des employés paraît n'avoir en revanche qu'un statut de journalier, embauchable et débauchable à merci selon les besoins de la production. Pour ces deux catégories de personnel, le salaire de base semble supprimé, la rémunération étant entièrement indexée sur la productivité personnelle. Par ces acrobaties juridiques, Méris se présente comme un bon exemple de flexibilité de la main-d'œuvre et de rentabilité ; cette orientation lui a permis d'échapper à la faillite qui la guettait, et ce sans surenchère de propagande politico-idéologique, dont la place, étrangement vide, est au contraire assumée par une matrice relationnelle latente où la



parenté joue un rôle prépondérant en association avec les réseaux de la hiérarchisation.

Le lecteur se rappellera Thuy, cet ouvrier retraité de Méris, chef d'une micro-unité résidentielle du quartier qui, initialement délégué à l'encadrement de l'investigation, mit tellement d'embûches bureaucratiques qu'il épuisa les jeunes fonctionnaires vietnamiens de l'institut partenaire de la recherche. Recruté en 1965, il fut l'un des premiers salariés permanents de Méris où il exerça ses compétences de menuisier. Membre du parti dès 1964, il souligne qu'un changement d'affectation lui avait été imposé sans qu'il ait voix au chapitre mais que, comme en maintes autres circonstances, "il a obéi aux ordres sinon c'est être contre le parti". Marié à seize ans en 1951 à la fille d'un menuisier de son village, il ne parviendra à faire venir son épouse et ses enfants à Hanoï qu'en 1992. Pendant près de trente ans il a partagé une petite pièce avec trois autres hommes seuls comme lui, à l'étage supérieur d'un immeuble collectif, et plus tard dans une maison au toit de tuiles. Après que le collègue eut redistribué les terrains, à la surprise de ses voisins et collègues, il a fait construire une très vaste maison où habitent ses fils et leurs familles. Cela donne lieu à des commérages indignés sur la source de l'argent et une ascension aussi inattendue que spectaculaire chez cet ancien "mendiant" et *nha que* selon les formules les plus fréquentes de ses contempteurs. Encore plus scandaleuses ont été jugées les embauches rapides sur des contrats à durée indéterminée de plusieurs membres de sa famille, à peine arrivés du village et sans qualification. Sa fille, son fils et leurs époux, tandis qu'un autre fils se mettait à effectuer du travail à domicile pour Méris. Une telle série de privilèges concentrés dans un seul groupe familial a provoqué une certaine rage, tout aussi significative que l'hostilité à l'égard de l'ancien ouvrier atteint de saturnisme et s'enfonçant dans la misère : les

rapports sociaux sont en effet orientés sur la conservation symbolique de l'ancienne hiérarchie statutaire dans une perspective défensive contre l'omnimarchandisation ; tout changement dérogame par le haut ou par le bas à cet ordre périmé suscite la revitalisation de catégories imaginaires de classe puisant à la double légitimité des périodes coloniale et communiste ; leurs fusions oxymoriques façonnent une scène onirique de réinvention des personnages classiques du "réactionnaire" et du "révolutionnaire".

Ce contexte résidentiel explique l'incapacité de Thuy à fournir une aide dans l'enquête et ce d'autant plus qu'il fut probablement soupçonné de trouver dans cette nouvelle fonction une adjonction de gains indus. Son exigence d'un document attestant son rapport légal avec l'institut de recherche, avec le ministère de tutelle, avec la direction de Méris – le tout sanctionné par le "cachet rouge" qu'emporte dans chacun de ses déplacements, y compris le week-end, tout fonctionnaire rigoureux de peur qu'on le lui dérobe – a répondu selon toute probabilité aux moqueries et aux refus de rendez-vous qu'il a rencontrés immédiatement.

Au-delà de cette occurrence d'interprétation du champ social à partir d'une relation de blocage interne à l'investigation, la famille de Thuy offre une entrée saisissante dans le microcosme de la petite entreprise. Embauché en 1992 comme ouvrier apprenti, un des fils est devenu quelques années plus tard chef d'équipe et poursuit des études d'informatique pour monter en grade dans l'administration de Méris ; son épouse, dont le père est cadre dans une institution liée à Méris, travaille dans l'administration de l'entreprise qui lui finance une formation de sociologie de quatre ans au collège du syndicat. La fille de Thuy est une ouvrière de Méris disposant d'un contrat à durée indéterminée, chef de groupe jusqu'à son accouchement récent et espérant l'entrée prochaine de son mari au parti car "pour être dans la direction

il faut être au parti". Ce dernier, ouvrier à Méris depuis 1992, ouvre en revanche sur un autre type de trajectoire familiale dont le croisement avec celle de Thuy condense les rapports sociaux internes au quartier et à ses différentes institutions. Ancien bibliothécaire du collège, le père du gendre de Thuy, très cultivé en littérature française, à l'allure distinguée et au regard attentif et soutenu, a vu sa carrière limitée par l'engagement "réactionnaire" de ses propres père et grand-père dont, suprême infamie, le corps de "bourgeois" fut déterré et mis à nu durant la réforme agraire. Ces paramètres négatifs n'ont pu être corrigés complètement par son profil "révolutionnaire" (et celui de son frère), sa formation de quatre ans en Chine, de trois ans au collège pour l'étude du marxisme-léninisme, son adhésion au parti. Comme celle de Thuy, son épouse a élevé seule les enfants au village, qu'ils ont quitté en 1990. Le recrutement du premier fils à Méris, avec un contrat si flou qu'il en est indéterminable, et celui, attendu, du deuxième pour l'instant journalier sept jours sur sept depuis deux ans, est donc vécu comme une sorte d'héritage compensatoire, dans une logique sociale de déclin sur plusieurs générations, évitant de justesse la chute ultime du chômage. Les deux jeunes hommes, adoptant le comportement "sage et timide" que revendique pour eux leur père, se déclarent ainsi d'autant plus contents de leur travail qu'ils ont souvent frôlé la famine, comme beaucoup, à la campagne. Le plus jeune évoque la "malchance" éventuelle d'un accident du travail pour lequel il ne faudra bien sûr rien demander à l'entreprise et se satisfaire de ce qu'elle donnera, tout comme le père reste hanté par la "malchance" qui a frappé politiquement ses ascendants et qu'il a transmise à ses enfants. Rappelons que l'assurance-maladie ne semble pas plus ici qu'ailleurs couvrir les accidents du travail dont les conséquences sont laissées au bon vouloir de la direction et à son sens de la charité, hiérarchiquement ajustée.

A travers l'alliance de leurs descendants, la rencontre de ces deux familles, où promotion et régression s'entrechoquent et se neutralisent presque dans les contrats différenciés de travail procurés par Méris, donne à voir un des visages de l'entreprise : soumise à une implication maximale dans l'éventail des hiérarchies du quartier et de ses institutions, son approche gestionnaire montre un fonctionnement hyperindividualisé, face aux unités de parenté quémandeuses d'emploi en fonction d'un statut défini comme la synthèse du passé familial, de l'activité professionnelle, du grade, de la proximité de l'institution d'origine avec l'entreprise. Selon ces critères, que Thuy obtienne en matière d'emplois plus de privilèges que le père de son gendre est aussi cohérent que l'ascension d'un troisième groupe familial.

Dans une superbe maison du quartier où, signe de luxe convoité, trône un bel aquarium éclairé, une petite fabrique florissante et renommée de gâteaux a été installée au rez-de-chaussée sous la direction de la fille de l'ancienne responsable du service financier de Méris ; la biographie spontanée de cette femme est ponctuée de remerciements rituels à l'Etat pour une réussite exceptionnelle compte tenu d'une appartenance à "la classe principale" des paysans très pauvres avec un père "esclave d'une famille féodale". Elle aurait d'abord refusé de rentrer au parti, en raison de l'attitude discourtoise de séduction d'un de ses premiers chefs, représentant du parti de son institution. Veuve très tôt d'un cadre du syndicat, elle a suivi quatre ans d'études au collège avant d'être embauchée à Méris et d'y réussir sa carrière jusqu'à la retraite. Sept membres de sa parentèle ont été recrutés à Méris : la conjointe et la fille de son frère, son fils, chef d'équipe, et son épouse infirmière, (dont les parents sont retraités du collège). Un de ses beaux-fils devrait bientôt être nommé vice-directeur tandis que sa fille est chargée du

contrôle technique. Son gendre, dont la "richesse" est encensée, a acheté récemment une voiture. La famille tout entière vit dans une relative opulence et elle-même ajoute à ses revenus les rémunérations des quatre-vingt-quinze retraités du quartier auxquels elle apporte à domicile leur pension moyennant deux mille *dôngs* chacun. Le futur vice-directeur de Méris, qui est parti récemment en France pour voyage d'affaires, est le fils d'un cadre d'un ministère et a été élevé à la campagne. Il possède un appartement coquet et bien meublé au rez-de-chaussée d'un immeuble collectif au quatrième étage duquel le père réside, avec une de ses filles, salariée aussi sur contrat à durée indéterminée à Méris. La conjointe du futur vice-directeur amorce au collège un cycle de quatre ans d'études de sociologie financées, comme pour la fille de Thuy, par l'entreprise. Le jeune couple, qui me reçoit avec une simplicité chaleureuse, espère bien que ses enfants auront une destinée plus élevée qu'eux-mêmes par le biais des études brillantes auxquelles il les prépare.

Les groupes familiaux de Thuy et de l'ancienne responsable de la comptabilité de Méris totalisent ainsi à eux deux un bon nombre des emplois permanents de l'entreprise auxquels il faut ajouter celui de la future chef-comptable, fille pleine d'assurance d'un cadre du syndicat, aujourd'hui en poste au ministère du travail. Elle s'apprête à rentrer au parti et à emménager dans la nouvelle maison proche de Méris qu'elle est en train de construire sur un terrain acheté à la fille du directeur du centre de santé du collège.

Les six ou sept plus vieux ouvriers s'accrochent pour leur part aux postes déqualifiés que la direction leur a fort "humainement" laissés, ce dont ils lui sont reconnaissants, en dépit d'une humiliation permanente. A une exception près, aucun d'entre eux, par lucidité, n'a essayé de faire recruter ses enfants à Méris, tentant au prix de sacrifices de leur faire suivre des formations techniques ou des études universitaires

hors du collège, pour les extraire d'une condition ouvrière entachée d'indignité tant dans leur activité professionnelle que dans leur habitat inchangé dans les immeubles collectifs. Ce constat corrobore leur connaissance d'une embauche effectuée prioritairement dans les rangs des familles du syndicat. Comme à Ponos et dans maintes autres entreprises, la tendance antérieure à recruter les fils d'ouvriers est abandonnée au profit de poches de parenté redoublant la hiérarchie interne et creusant les fossés catégoriels, en privilégiant la couche supérieure des cadres disposant de ressources financières. Des parents, vieux ouvriers, devenus porteurs, disent très nettement que "sans parachute à Méris" l'emploi des enfants est inaccessible ; pour certains, peu importe le chômage ultérieur en regard de l'insigne fierté du diplôme du fils et de la honte de se voir refuser un emploi pour lui par le directeur, qui fut leur collègue ouvrier vingt ans auparavant.

Une ouvrière, que le renvoi de son fils, pour toxicomanie, a désespéré, hésite encore à décider si, à la sortie du centre de rééducation qu'il lui faut payer mensuellement, elle proposera ou non au directeur de Méris de l'argent pour le réintégrer dans l'entreprise, doutant qu'il accepte un "cadeau" monétaire de sa part alors qu'il fut embauché la même année qu'elle comme ouvrier. Cette femme supporte difficilement sa relégation professionnelle et en vient à souhaiter que "les portes (du pays)" soient refermées pour mettre fin à une influence extérieure nuisible poussant les jeunes à imiter l'occident.

En dessous de la fraction restreinte des "héritiers" des postes de Méris, se dévoile une masse bigarrée comprenant quelques enfants de professeurs du collège, dont le statut n'a pas permis d'obtenir un type de contrat avantageux. Elevés en milieu rural hors de la présence du père promu à Hanoi, ceux-ci vivent maintenant dans des unités familiales

comportant trois générations – leurs parents et leurs enfants – où la communication est tendanciellement rompue : le renvoi à une condition inférieure d'ouvrier, assimilable à celle d'origine du père (paysan ou ouvrier) qui s'en est extrait jusqu'à arriver à la prestigieuse fonction de "cadre intellectuel" est insoutenable pour les acteurs, plongés dans une conjoncture où désormais l'argent leur paraît effacer les anciens mérites hiérarchiques et détruire les valences relationnelles. Un jeune ouvrier qui a un contrat à durée indéterminée et dont la plupart des frères et sœurs sont restés à la campagne, rappelle ainsi que seuls "les enfants des riches pouvaient passer le bac au village et nous, nous n'avions rien, ni riz, ni maïs, ni manioc. On mangeait des légumes et je devais aider ma mère. Mon père envoyait très rarement quelque chose. Le lycée était à cinq km. Il fallait un vélo. Nous ne pouvions pas en acheter". La cohabitation est tendue avec le père renvoyé à "la génération des communistes qui gardent l'amitié dans les relations même si les gens sont inégaux. Mais maintenant tout a changé. Il ne me comprend pas, il dit que je gaspille mon argent. Il ne voit pas que les relations sont liées aux situations : si quelqu'un devient riche, il méprise ses amis pauvres". Le fils espère monter en grade dans la catégorie ouvrière et pouvoir ainsi vivre indépendamment de ses parents.

Très rares sont ceux qui se révoltent ouvertement contre une transmission statutaire rompue et un emploi étouffant toute ambition. Cuong est l'un de ceux-ci et dénonce son contrat précaire de "vacataire permanent" à Méris depuis plus de dix ans alors qu'il avait acquis en Tchécoslovaquie une double qualification de technicien et d'interprète. Redoutant un licenciement aisé sans pension de retraite, en cas de manque de production, il regrette tout à la fois de ne pas être resté en Tchécoslovaquie pour, à l'époque, éviter d'être jugé comme "un traître à la patrie" et de n'avoir pu "acheter" dans

sa branche de haute technologie un emploi qualifié extrêmement coûteux. Il fustige, comme beaucoup d'autres, les privilèges des familles de Thuy et de l'ancienne comptable soupçonnés de malversations financières. Fils d'un enseignant, chef d'un département du collège, dont le refus de "marcher à genoux" l'aurait conduit à la pauvreté, il esquisse une théorie sociale du monde présent supposée donner un sens à sa situation personnelle préjudiciable : "notre société actuelle, c'est la période précapitaliste. On essaye de presser les ouvriers au maximum. On ne donne pas les grades pour ne payer ni les taxes ni les assurances, ni la retraite. Je ne peux pas faire confiance à la loi et à la politique. Je n'ai plus rien à perdre. Le capitalisme a des priorités par rapport aux précapitalistes. La loi existe et le patron est obligé de penser aux ouvriers, de leur donner de quoi manger jusqu'à la fin du mois. Ici on travaille en avril, on est payé en juin, on travaille et seulement après on mange. Nous sommes au Vietnam comme dans les pays capitalistes il y a cent ans, on pense à la technologie pas aux ouvriers. Les entreprises exploitent au maximum pour avoir le capital pour les machines".

Quoi qu'on puisse penser de cette vision – que les modes de licenciement dans le cadre de la financiarisation du capital dans les pays d'ancienne industrialisation démentent en partie – elle soutient Cuong et son épouse institutrice dans une quotidienneté perçue comme d'autant plus ingrate que le quartier comporte de plus en plus de jolies maisons aux intérieurs "occidentalisés" selon le goût vietnamien.

Infime est le nombre des jeunes couples qui peuvent, à l'instar du futur vice-directeur de Méris, fils de l'ancienne comptable, ou encore du successeur de cette dernière, jouir d'une résidence indépendante des parents dans un contexte de virilocalité toujours dominant. Pour la plupart la pièce de l'immeuble collectif avec ses extensions, le terrain, la maison



deviennent les motifs centraux des conflits intrafamiliaux et les descendants se disputent pour des arrangements internes ou plus directement pour un héritage au sens propre du terme. Tragique est ainsi le cas de ce groupe familial qui vit dans une petite maison sombre au toit de tuiles, restée identique à ce qu'elle fut autrefois. La mère, ancienne employée de la cantine du collège, membre du parti comme son mari, militaire retraité, est aujourd'hui paralysée et l'hôpital lui prescrit des médicaments très chers que l'assurance-maladie ne rembourse pas. Le centre de santé du collège, dont l'activité semble très réduite, ne s'occupe pas des retraités. Un fils aîné, chef d'équipe à Méris et marié à une ouvrière de l'usine est père d'un enfant. Le deuxième fils attend en travaillant sous les ordres de son frère, un contrat, même oral, du directeur de l'entreprise comme bien d'autres. Les deux hommes dont une partie des revenus est utilisée pour les soins de la mère s'affrontent dans un rapport bloqué : aucun des deux ne veut quitter la petite maison dont le terrain est leur seul capital, ni ne veut y entreprendre des travaux alors qu'elle se dégrade de jour en jour, vestige en ruine d'une époque révolue. Comme dans d'autres cas, le père rappelle son droit sur la résidence qui a accompagné sa promotion et se heurte à la convoitise de ses enfants qui fournit matière aux voisins pour dénigrer leur intention d'éloigner, moyennant de l'argent, leurs géniteurs en les poussant à se trouver un autre logement. Au plus loin du modèle confucéen dont d'aucuns imaginaient l'immuabilité, les relations familiales se révèlent tout aussi gangrenées par l'irruption des rapports marchands que le champ résidentiel de cohabitation : la valeur monétaire du terrain et de l'emploi n'épargne aucun lien dans une configuration dont l'assise a été en peu de temps bouleversée par les nouveaux besoins de la consommation, érigés en principes de rehiérarchisation.

Les journaliers qui forment désormais la partie la plus importante de la main-d'œuvre de l'entreprise, n'entretiennent quant à eux aucune illusion sur l'influence que pourraient avoir leurs revendications dans une conjoncture où la raréfaction de l'emploi permet la baisse du coût du travail. L'épouse d'un porteur de trente-sept ans – embauché à Méris après la faillite de l'usine de confection où il travaillait auparavant et ce grâce à son père, ex-responsable de la propagande du parti du collègue – en témoigne ; cette jeune femme fabrique des colliers et des rideaux avec des morceaux découpés de pailles enfilés durant la journée dans le petit bar qu'elle a installé au pied de sa maison. Elle passe ses nuits dans l'entreprise pour assurer le fonctionnement des machines. Payée d'abord soixante mille *dôngs* par nuit pour un nombre d'heures variable, fixé par les exigences de la production (de dix à douze heures), elle s'est vu annoncer qu'elle ne toucherait probablement plus que trente mille *dôngs* à l'avenir. Elle s'apprête à accepter ce tarif car "le directeur nous a dit, si vous ne voulez pas, il n'y a aucun problème, j'ai déjà votre remplaçant. Il dit que ce n'est pas fatigant, mais je voudrais que vous veniez voir comment c'est, bien sûr il vous l'interdira. On est que des femmes, la nuit, et le rendement est très dur mais le directeur nous dit ce n'est pas dur. Je sais que jamais il ne me donnera de contrat. Pourtant, j'ai fait beaucoup d'efforts, mais jamais je n'ai été récompensée. Mon mari gagne trois cents à quatre cents mille *dôngs* selon les mois et on ne peut pas se passer de ce que je gagne. Mais l'avenir c'est vague, je n'ai pas d'idée, c'est un brouillard". Le couple, qui bénéficie de la maison du père du conjoint, reparti vivre dans sa ville d'origine, a eu beaucoup de mal à rassembler le million de *dôngs* nécessaires pour assurer la rentrée des classes de ses deux enfants en bas âge à l'école publique : "ils nous ont demandé cinq cent mille *dôngs* pour chacun pour la reconstruction de l'école, des

salles et tout ça, sans papier ni tampon rouge. Pour les débutants c'est beaucoup plus cher et si on refuse de payer l'enfant ne va pas à l'école. Ils le refusent"<sup>47</sup>.

L'entreprise m'ayant effectivement, comme le présentait cette jeune femme, refusé l'autorisation d'y pénétrer, en dépit de son lien avec l'institut ministériel encadrant la recherche, c'est dans son petit café que je rencontrerai d'autres journaliers embauchés sur la base de leurs connexions avec des salariés du syndicat et vivant hors du quartier. Les rémunérations sont négociées personnellement et varient selon le niveau de formation technique des jeunes gens d'autant moins exigeants sur les conditions de leur contractualisation qu'ils pensent leur labour comme une vente nue et ponctuelle de leur force de travail : un échange simple, argent contre travail, n'entraînant aucune identification à l'entreprise, sans espérance de stabilisation et de promotion, dans l'attente de tout autre emploi au salaire plus élevé qui serait immédiatement accepté.

Le calcul de Méris – ne gardant qu'une portion minoritaire d'emplois permanents, réservés à des "héritiers" de confiance, fidélisés par l'appartenance politique au parti – est donc en adéquation avec la conjoncture globale. La réduction du coût du travail grâce à la main-d'œuvre précaire et volatile a permis un investissement technologique indispensable à sa survie. L'absence de mobilisation idéologique est pertinente dans un contexte où il s'agit de délier les employés d'un tissu social dense et chargé exerçant localement des pressions fortes au nom d'un passé politique supplanté par les réformes économiques. La déterritorialisation des salariés, condition de leur

---

<sup>47</sup> Ma collaboratrice vietnamienne dont les deux enfants sont plus âgés a dû déboursier au même moment trois cent US \$.

qualification, favorise les capacités de profit en annulant peu à peu des attaches susceptibles de servir de levier aux récriminations. L'entreprise est donc sur la voie de la rentabilité en n'utilisant qu'une main-d'œuvre "libérée" et apte à se vendre selon des régimes de contractualisation différenciés sur un marché global du travail, néanmoins très éloigné des idéaux capitalistes tant il reste pour l'instant obstrué par les réseaux monétarisés et hiérarchisés de la parenté et des institutions.

Avec Méris, entité subalterne du pôle prééminent du collègue et du syndicat – dont Ponos est le tiers exclu – s'achève la triangulation institutionnelle constitutive du quartier. Ancien phare de l'expansion politique et idéologique, ce microcosme grossit, à l'instar d'une loupe, les orientations sociales majeures de la société urbaine : la labilité des constructions statutaires et des promotions, les bouleversements récents et polymorphes entraînent déclin et chutes sous l'emprise des rapports marchands. Les dissensions relationnelles et les compétitions symboliques et matérielles pour l'emploi et la consommation cristallisent les poussées économiques de rehiérarchisation du corps social prêtes à effacer le souvenir même d'une déhiérarchisation éphémère par le politique débutée en 1954.

## **Conclusion : transformations de la domination**

Un parcours sinueux et détaillé entre plusieurs scènes de travail et d'espaces habités a été proposé au lecteur : Istion et ses deux quartiers puis l'enclave résidentielle où Ponos et Méris sont installés. Les trois entreprises examinées que leurs tailles respectives, leurs débouchés, leur technologie et leur situation différencient ne sauraient être appréhendées comme les matériaux d'une typologisation virtuelle dans la période présente pas plus que les phénomènes d'encastrement et de désarticulation qui dessinent le profil des lieux de cohabitation où elle se situent. En revanche l'ensemble de ces champs sociaux présente sous des facettes diversifiées des processus congruents sur lesquels un regard plus synthétique peut être porté.

En premier lieu, revenons sur les visages de la domination en constante transformation sous l'influence d'un marché aux injonctions lourdes et diffuses. Son exercice dans le cadre du travail est très contrasté selon les cas étudiés ; à Istion elle prend pour pivot l'appareil de contrôle politique qu'elle amplifie et remodèle avec inventivité pour obtenir des profits fondés sur une surexploitation à la fois contrainte et consentie. A Méris et Ponos, au contraire elle semble diluer ses formulations et ses moyens politiques pour se rapprocher d'une rationalité économique à court terme où la main-d'œuvre devient un tiers négligeable. Dans la conjoncture sociétale globale où l'Etat-parti conserve tout en les enjolivant ses orientations politiques fondatrices, ces deux stratégies instaurent de façon identique des situations hiérarchiques tendues où la rupture de communication entre

les strates est inévitable en particulier pour les acteurs en bas de l'échelle. En effet la distance qui sépare les microcosmes des modes de légitimation globaux de l'autorité ne cesse de s'agrandir : le spectacle que les dominants offrent au plan microsociale aux couches inférieures apparaît si éloigné des discours de l'Etat-parti qu'un affrontement dans l'imaginaire surgit dans les antagonismes simplifiés riche/pauvre, ouvrier/pouvoir, etc. D'une certaine façon la présence ou l'absence de mobilisation idéologique dans le travail aboutit à ce même résultat pour une frange importante de la main-d'œuvre. Comme on l'a déjà noté, le recours au schème d'inégalités croissantes remplaçant une égalité antérieure n'explique pas les ressorts en jeu car, du point de vue des sujets, cette égalité fut toujours une fiction exogène. En revanche, la cohérence des liens entre les actualisations microsociales de l'autorité et sa figure imaginaire qui les légitime de manière principielle est fortement entamée : la voie est ouverte à un vide où pour l'instant les frustrations et les oppositions restent contenues par des instances de coercition autant omniprésentes qu'incorporées.

A un autre niveau, la place de la domination est aujourd'hui de plus en plus occupée par l'enjeu consumériste qu'exhibent les élites au plan micro comme macrosociale. Il tend à incarner un modèle politique à double tranchant : d'un côté il est le vecteur d'une intégration symbolique, réparatrice des béances entre couches inférieures et supérieures, de l'autre il souligne les scissions lorsque le rêve de jonction s'avère un délire personnel. Les anciens salariés d'Istion évadés dans un quartier à l'écart de l'entreprise illustrent, confrontés à ceux de Ponos, ces deux tendances contradictoires. Mais la monétarisation généralisée des rapports – qui remplace une redistribution dont l'existence antérieure aussi minime fût-elle a été annulée – rend difficilement viable une formation sociale placée précisément

sous une égide autoritaire, promettant une croissance partagée. Jusqu'à présent, chacun, quelle que soit sa position s'accorde à louer la venue du marché qui a libéré des impositions concrètes des "services de la vie quotidienne" en matière de logement et de nourriture. Les jugements sont beaucoup plus mitigés, voire négatifs pour tout ce qui concerne l'éducation, la santé et le travail, dont la mercantilisation actuelle provoque dérégulation et angoisses. L'accumulation des attentes sur une décennie expérimentale depuis le début des années quatre-vingt-dix où les mécanismes de libéralisation économique sont réellement mis en œuvre, comporte le risque d'aiguiser des logiques agonistiques, en dépit d'une adaptation certaine des jeunes à l'omnimarchandisation des relations et des institutions, naturalisée.

De ce point de vue l'accent doit être mis sur l'efficacité de la sujétion politique dans l'apprentissage du marché : la domination politique n'est pas seulement, comme à Istion, un excellent adjuvant de l'exploitation et du profit, corrélative à la désindustrialisation des démocraties capitalistes avancées menant à la délocalisation de la production dans un bloc de pays disposant d'une armée de réserve ouvrière pour le monde globalisé. Elle est aussi, dans ses courroies de transmission entre générations, la matrice endogène par laquelle s'opèrent les transformations les plus rapides des ordonnancements sociaux. Pour les plus jeunes, le paysage actuel du monopole politique comme siège d'une appropriation économique multiforme et incontrôlable est d'autant plus internalisé que la domination est une constante irréfragable de leur univers et qu'elle est, dans sa puissance même, donatrice et détentrice de la légitimité.

Dans cette configuration globale, l'insertion permanente de la parenté comme paradigme primordial d'accès à toute ressource est un facteur amphibologique dans

la durée. En écho à la thématique politique de l'assignation à l'origine, à l'appartenance et à l'autochtonie, la convocation de la parenté échappe aux accusations et humanise imaginativement les rapports en permettant une médiation au cœur des édifices hiérarchiques. Dès lors qu'une telle croyance s'évapore, que les atouts de la parenté sont perçus comme se refermant sur les fractions sociales, qu'en quelque sorte elle se castéise pour clore les privilèges, elle surenchérit dangereusement sur les fractures hiérarchiques en jeu, comme l'ont montré les plaintes répétées et orageuses des ouvriers de Ponos.

Dans la période actuelle sont encore nombreux les témoins de l'instauration de l'ordre politique antérieur au marché (1954-1986) et une partie d'entre eux a authentiquement lutté. Si le terme de résistance revêt un sens concret bien qu'ambigu, il ne pourrait guère être appliqué qu'à certains de ceux-ci et ce, pas seulement parce que les nouvelles régulations politico-économiques les mettent à la périphérie et les heurtent dans leur nature même. C'est leur expérience cognitive du combat qui leur fournit des capacités de réflexion plus larges et leur permet de prendre du recul face aux jeux des dominations et en particulier face à leur forme présente.

Ainsi le fait que les investigations menées aient trouvé les alliés les plus solides et les meilleurs dans cette génération – Minh, Côt, Hoai – et que deux d'entre eux soient membres du parti est révélateur de ces fissures qui divisent la société et atteignent symptomatiquement ses anciens piliers militants ; tout comme sont déchiffrables l'accueil et les épanchements dont les enquêtes se sont nourries malgré les obstacles dressés par les représentants de l'autorité. L'unitarisme politico-idéologique régnant a pour particularité de conférer un caractère transgressif à des paroles de dénonciation du procès de domination qui ailleurs seraient banales mais qui



obligent ici à la division du sujet induit à une posture potentiellement coupable. En effet l'opposition n'est pas partie prenante du champ politique comme elle peut y être incluse y compris dans le cadre de dictatures militaires pluripartistes tel le Bangladesh des années 1988-89 où pourfendre l'Etat, comme acteur d'une domination nationale en continuité avec les dominations coloniales anglaises et pakistanaises, était sur toutes les lèvres. L'esquive pratique de la négativité symbolique dévolue à la position d'étranger – qui est une constante au cœur de la domination politique – montre non pas une habileté particulière de l'ethnologue mais de façon plus décisive des partitions qui se creusent dans la forteresse assiégée par les forces d'un marché enchâssé dans la structure politique absolutiste qu'aimerait protéger l'Etat-parti.

L'analyse des écartèlements observés invite dans cette optique à éloigner les tentatives symétriques d'ontologisation du marché ou de l'essence communiste du régime généralement érigées comme opposées, mais aussi celles d'une spécification par l'item culturel qui engloberait les précédentes. La singularité de la conjoncture actuelle tient tout entière dans cet enkystement, reproduit à tous les niveaux de la société, de la reconversion des dispositifs institués de délégation de l'autorité et de leur instillation dans les usages d'un marché dont le sens et la praxis sont constamment recréés et réinventés par les gens à partir de leur perception des impasses quotidiennes issues des rapports entre dominants et dominés : la formulation des logiques du marché est exemplairement prise dans ces rapports de domination happée verticalement par les pôles supérieurs. La généralisation de la marchandise dépasse ainsi de loin celle qui a cours dans les démocraties du capitalisme avancé où une égalité formelle des droits est un frein légal aussi imparfait et bafoué soit-il. Lorsque l'inégalité hiérarchique

légitimée par le politique constitue une armature évacuant l'idée même d'un droit négociable sauf s'il est monnayé, le marché connaît une diffusion sans restriction ni obstacle. Le déferlement de la marchandise est donc à l'exacte mesure de la domination politique historiquement édifiée.

Dans un second tome, nous nous tournerons vers les imaginaires qui accompagnent le développement du marché, à travers la foule des croyances et de leurs promoteurs ; c'est à un autre périple dans les assises idéelles de la domination mais aussi de la marchandise symbolique que le lecteur est convié, et ce d'autant plus que l'Etat-parti tente de contrecarrer par des réponses idéologiques idoines les contradictions en jeu.



# Pouvoirs et marché au Vietnam

## Le travail et l'argent

A la suite de la Chine initiatrice du socialisme de marché, le Vietnam communiste connaît depuis 1986 un développement capitaliste accéléré qui entraîne des changements brutaux.

Cet ouvrage explore les nouveaux rapports sociaux qui émergent dans les quartiers et les usines (Tome I) et analyse leur résonance manifeste dans un foisonnement religieux inédit (Tome II). Les croyances s'y révèlent accompagner et soutenir la progression du marché et son internalisation singulière.

*Monique SELIM est anthropologue à l'IRD. Après avoir conduit des recherches sur la France urbaine, elle s'est orientée depuis 1984 sur l'étude d'entreprises en Asie et l'analyse des contradictions internes au socialisme de marché (Inde, Bangladesh, Laos, Vietnam).*

Couverture : *Panneau gouvernemental apposé dans les espaces publics invitant à lutter contre la « culture empoisonnée » et les « fléaux sociaux ».*

ANTHROPOLOGIE



C  
R  
I  
T  
I  
Q  
U  
E



ISBN : 2-7475-3945-8

23 €

Monique SELIM

# Pouvoirs et marché au Vietnam

Les morts et l'État



Tome 2

ANTHROPOLOGIE

CRITIQUE

L'Harmattan



**POUVOIRS ET MARCHÉ AU VIETNAM**

**TOME II**

**Les morts et l'Etat**

## Collection Anthropologique critique

Dirigée par Gérard Althabe et Monique Selim

Cette nouvelle collection a trois objectifs principaux :

- renouer avec une anthropologie sociale détentrice d'ambitions politiques et d'une capacité de réflexion générale sur la période présente,
- saisir les articulations en jeu entre les systèmes économiques devenus planétaires et les logiques mise en œuvre par les acteurs,
- étendre et repenser les méthodes ethnologiques dans les entreprises, les espaces urbains, les institutions publiques et privées, etc.

### Déjà parus

Gérard ALTHABE et Monique SELIM, *Démarches ethnologiques au présent*, 1998.

Gérard ALTHABE, *Anthropologie politique d'une décolonisation*, 1999.

Laurent BAZIN et Monique SELIM, *Motifs économiques en anthropologie*, 2001

Valeria A. HERNANDEZ, *Laboratoire : mode d'emploi. Sciences, hiérarchies et pouvoirs*, 2001.

Annie BENVENISTE, *Figures politiques de l'identité juive à Sarcelles*, 2002.

Bernard HOURS, *Domination, dépendances, globalisation*, 2002.



**Monique SELIM**

**POUVOIRS ET MARCHÉ AU VIETNAM**

**TOME II**

**Les morts et l'Etat**

**L'Harmattan**  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris  
FRANCE

**L'Harmattan Hongrie**  
Hargita u. 3  
1026 Budapest  
HONGRIE

**L'Harmattan Italia**  
Via Bava, 37  
10214 Torino  
ITALIE

## Du même auteur

- *Urbanisme et réhabilitation symbolique* (avec G. Althabe et B. Légé, Anthropos, 1984, rééd. L'Harmattan, 1993).
- *Urbanisation et enjeux quotidiens* (avec G. Althabe, M. de la Pradelle, C. Marcadet), Anthropos, 1985, rééd. L'Harmattan, 1993.
- *Une entreprise de développement au Bangladesh* (avec B. Hours), L'Harmattan, 1989.
- *L'aventure d'une multinationale au Bangladesh*, L'Harmattan, 1991. (publication en anglais : *The experience of a multinational company in Bangladesh*, International Center for Bengal Studies, 1995).
- *Salariés et entreprises dans les pays du sud* (avec R. Cabanes, J. Copans, eds), Karthala, 1995.
- *Essai d'anthropologie politique sur le Laos contemporain. Marché, socialisme et génies* (avec B. Hours), L'Harmattan, 1997 (publication en italien : *Il Laos contemporaneo*, L'Harmattan Italia, 1998).
- *Politique et religion dans l'Asie du Sud contemporaine* (avec G. Heuzé, eds), Karthala, 1998.
- *Démarches ethnologiques au présent* (avec G. Althabe), L'Harmattan, 1998 (publication en italien : *Approcci etnologici della modernità*, L'Harmattan Italia, 2000).
- *Motifs économiques en anthropologie* (avec L. Bazin), L'Harmattan, 2001.

# Sommaire

## Tome II – Les morts et l'Etat

<b>Introduction</b>	9
<b>Promoteurs de l'imaginaire</b>	21
1. De l'économie politique de la culture aux nouvelles prescriptions identitaires	23
2. Passeurs symboliques au marché	43
3. Violences rédemptrices	75
4. La dette	107
5. Divinations concurrentielles	171
<b>Conclusion générale</b>	187
<b>Annexes</b>	
1. À la recherche de nos camarades de combat morts sur la colline	199
2. Existe-t-il une "conversation" avec les morts ?	213
3. Information sur la recherche des restes des anciens combattants	219
4. P possède-t-elle des facultés hors du commun ou trompe-t-elle le monde ?	231
5. À la recherche des restes des morts pour la patrie : un itinéraire mystérieux	237
6. À propos de Tuan	279
7. Lettre de Hoa aux rédacteurs d'un journal	281
<b>Bibliographie</b>	293
<b>Remerciements</b>	299



## Introduction

*"Cet individu indivisible, c'est l'utopie réalisée du sujet : le sujet parfait, le sujet sans autre. Sans altérité intérieure, il est voué à une identité sans fin. Identification de l'individu du sujet, de la nation, de la race. Identification du monde, devenu techniquement et absolument réel, « devenu ce qu'il est ». Plus de métaphore, plus de métamorphose. Seule demeure la métastase indéfinie de l'identité.*

*L'identité est un rêve d'une absurdité pathétique. On rêve d'être soi-même quand on n'a rien de mieux à faire. On rêve de soi et de la reconnaissance de soi quand on a perdu toute singularité... L'identité est liée à la sécurité (y compris aux systèmes de contrôle qui vous identifient). L'identité est cette obsession d'appropriation de l'être libéré, mais libéré sous vide, et qui ne sait plus ce qu'il est. C'est un label d'existence sans qualités".*

Jean Baudrillard

*L'échange impossible, Galilée, 1999*

Les croyances et les promoteurs de l'imaginaire qui sous-tendent l'installation du marché et facilitent sa pénétration sont au centre du second tome de cet ouvrage consacré au Vietnam néosocialiste. Il est conçu dans une articulation intime avec le premier tome dédié aux nouveaux

processus sociaux qui émergent dans les espaces industriels et résidentiels. L'un ne va donc pas sans l'autre et tous deux se renforcent pour éclairer des paliers d'exploitation imbriqués ou superposés touchant l'identité bien au-delà du travail.

Depuis quelques années, l'animation qui règne dans les temples et les pagodes, l'agitation fébrile des foules qui se pressent dans les fêtes et les rituels qui se multiplient, le nombre impressionnant des commerces spécialisés dans les objets de piété offrent au voyageur des spectacles attractifs, aux couleurs criardes et aux ambiances ferventes : ce dernier pourrait facilement se laisser abuser par la pérennité apparente qui semble sous-tendre l'organisation de ces événements. Un rapide coup d'œil sur la presse et quelques programmes de télévision magnifiant les rites dits ancestraux dans de nouvelles et splendides mises en scène devrait cependant rapidement éveiller ses doutes sur les suggestions toujours séduisantes d'une continuité culturelle. La réapparition dans nombre de cérémonies des vêtements traditionnels de la période coloniale, qu'aujourd'hui les hommes âgés se font tailler sur mesure et portent avec autant de plaisir que de dignité est parmi d'autres un des signes troublants des reconstitutions dont les idiomes culturels sont l'enjeu.

D'une manière générale les études concernant les domaines de la croyance et du religieux au sens le plus large du terme sont nettement séparées de celles prenant pour objet les transformations sociales du travail, des rapports et des activités économiques. Toutefois, l'observation du paysage vietnamien actuel, peut-être plus que d'autres, mine une telle division épistémique en raison tout d'abord du rôle central de l'Etat comme instance d'autorité et de référence dans le champ des pratiques culturelles et des représentations des entités symboliques. L'Etat a toujours été doté de la faculté

constitutive de légitimer ou d'exclure les génies. Ceux-ci se partageaient en deux classes selon la formule de G. Boudarel : officiels et clandestins, ces derniers restant en marge ou alors étant amenés à lutter contre le pouvoir central. L'auteur note avec pertinence que : "de fait, il existe encore à ce jour dans les maisons communes des villages vietnamiens deux types de génies auxquels on rend un culte. Les premiers, officiellement patentés, ont fait l'objet d'une relation écrite de leurs exploits, portée jusqu'à la Cour où le dieu en question a reçu son brevet. Le roi s'arrogeait ainsi le pouvoir non pas de canoniser les esprits, mais carrément de les diviniser, ou au moins de reconnaître leur caractère surnaturel, ce qui revient en fait au même. Les seconds sont si peu présentables – surtout dans une optique confucéenne – qu'on n'a pas jugé bon de prendre le pinceau du lettré pour relater les mérites extravagants et souvent étranges qu'on leur attribue et qu'on vénère au cours de cérémonies souvent peu respectueuses de ce qu'il est convenu d'appeler les bonnes mœurs. Ces clochards de l'au-delà se réfugient donc derrière les premiers pour se faire vénérer. Derrière l'écran du génie breveté par la Cour, écrit Ziêp Dinh Hoa, la population rendait un culte à ses propres génies dont on ne pourrait jamais coucher l'histoire sur le papier, noir sur blanc<sup>1</sup>".

L'Etat communiste s'est inscrit sans difficulté dans cette trame structurelle sur la longue durée, en utilisant ses attributs législatifs intrinsèques suivant des modes combinés et variables selon les moments sur les cibles du "croire" : l'interdit, la tolérance, l'acceptation, l'encouragement, mais aussi la subordination et l'adjonction manipulatoires. Cette

---

<sup>1</sup> G. Boudarel : "L'insertion du pouvoir central dans les cultes villageois au Vietnam", Alain Forest, Yoshiaki Ishizawa, Léon Vandermeersch (ed) : *Cultes populaires et sociétés asiatiques*, L'Harmattan 1991.

position architectonique de l'Etat en regard des univers de croyances – où se dessine aussi l'autonomie relative des acteurs pour réinventer dans l'imaginaire leurs formes d'existence sociale – compose aujourd'hui, avec la domination politique de l'Etat-parti initiateur du marché, un contexte original.

Les investigations que j'avais menées antérieurement au Laos sur la prolifération des médiums et des génies dans la période d'ouverture au marché et de réapparition de l'argent<sup>2</sup>, puis sur le réaffaïssement des cultes après la crise dite asiatique<sup>3</sup> m'avaient déjà convaincue de la nécessité heuristique d'embrasser un ensemble de phénomènes coutumièrement disjoints pour comprendre de l'intérieur les logiques mises en œuvre par la population face à de nouveaux agencements sociétaux. Les déambulations dans les quartiers et les usines auxquelles le lecteur a été entraîné jusqu'à maintenant lui ont permis de se familiariser avec quelques caractères saillants de la configuration politico-économique présente au Vietnam : l'emprise de l'argent sur les rapports sociaux aurait pu l'inciter à qualifier le système observé de simplement vénal si ne régnait pas une extrême incertitude sur les relations et les négociations rendant précaire la valeur de la monnaie. Ce système ne saurait non plus être réduit à l'expression d'un pouvoir monopoliste car l'empreinte marchande l'affuble d'une sorte de déviation et/ou de dérive constitutive. A maintes reprises l'inquiétude voire la dérélition des individus sont ressorties de cette situation très étrange marquée tout à la fois par un excès de normes répertoriées et connues et par une indécision et un flottement des règles et des conventions sur les échanges. L'absence de ce présupposé des rapports marchands que les

---

<sup>2</sup> 1993-1994.

<sup>3</sup> Début 2000.



économistes ont récemment rebaptisé la "confiance" débouche sur des conduites erratiques et à très court terme, issues de l'impossibilité de mesurer le poids de facteurs aussi divergents dans une tentative de calcul un tant soit peu rationnel. Un tel paysage pousse à explorer ses retraductions et ses dépassements dans l'univers symbolique qui, en toutes circonstances, est la surface de projection et d'élaboration du sens du monde vécu, sans doute aussi parce que l'inconscient qui s'y faufile ne connaît pas, si l'on en croit Lacan, la contradiction.

Je suis donc partie à la recherche de ces "capsules interprétatives" qui gîtent et s'ouvrent au regard dans toute cérémonie, habitent et animent divinités, génies et esprits en tous lieux dans l'intention de mieux cerner les contours de l'intériorisation des amphibologies travaillant les relations à la figure imaginaire de l'Etat et au développement de rapports marchands captifs de la domination politique. La singularité du schème appréhendé au Laos, c'est-à-dire la revanche des génies réactivant l'opposition à un Etat considéré comme étranger et assimilé symboliquement au statut des ethnies inférieures "esclaves" (*kha*) répond à une conjoncture culturelle, politique et économique tout à fait particulière : s'il ne peut être transposé au Vietnam ou ailleurs, il peut cependant alimenter à un premier niveau une comparaison des modulations infiniment diverses qui font jouer ruptures et continuités dans des contextes asiatiques de coercition communiste donnant de plus en plus leur aval au capitalisme mondial<sup>4</sup>. A un second niveau, cette comparaison s'intègre

---

<sup>4</sup> Ainsi, les événements du 11 septembre 2001 ont été évoqués dans la presse vietnamienne d'une façon très "normalisée", encensant la coalition antiterroriste, à la différence des commentaires "anti-impérialistes" qui avaient deux ans auparavant fustigé le déploiement des forces de l'OTAN contre Milosevic en Serbie.

elle-même dans une perspective plus large de repérage des nouvelles formes de religieux dans leur articulation à la globalisation<sup>5</sup>.

En dépit du fait qu'Istion et le quartier du syndicat abritent des groupes sociaux ayant subi des inculcations idéologiques particulièrement fortes et ce tout spécialement à l'encontre des "superstitions", les indices d'un tel type de lien herméneutique m'ont été fourni çà et là au hasard des rencontres ; ainsi le personnage de Phuong, trésorière de l'organisation des femmes du comité populaire et mère de Dao, retirée par ses soins d'Istion sera resté dans la mémoire du lecteur<sup>6</sup> : le magnifique autel dressé en 1997 à l'étage supérieur de son opulente maison par cette membre du parti de longue date est dédié à Lieu Hanh dans un panthéon saisissant où Ho Chi Minh est mis au même niveau hiérarchique que les trois réincarnations de la sainte mère du ciel, où le drapeau rouge à l'étoile jaune flotte à la fenêtre du petit temple et où le statut d'esclaves des mandarins des oncles au plus bas de l'autel donne lieu à un commentaire évocateur les assimilant aux "secrétaires du directeur d'Istion" ! Le cheminement intérieur de Phuong, dont l'aisance financière et la réussite sont attribuées par certains de ses voisins et collègues à la protection de Lieu Hanh, comme beaucoup d'autres, est ponctué par des dates phares, célébrant des événements politiques majeurs. En 1975, lors de la réunification du pays, Phuong se sent "mal à l'aise" et se rend à la pagode des parfums. Elle y passe trois jours, le temps de recouvrer ses forces. Exceptionnellement, elle a obtenu le ticket lui permettant la traversée en bateau qui mène au lieu saint sans devoir attendre dans les longues

---

<sup>5</sup> J.-P. Bastian, F. Champion, K. Rousselet (eds) : *La globalisation du religieux*, l'Harmattan 2001.

<sup>6</sup> Cf. Tome I, I, 4.

queues qui s'alignent. Arrivée au sanctuaire, elle prie et allume ses baguettes d'encens. Dès ce moment, tout ce qu'elle entreprend est couronné de succès et elle "gagne beaucoup d'argent" persuadée que "vouloir c'est pouvoir". En 1988, peu après l'instauration du *doi moi*, Phuong tombe sérieusement malade au point d'être hospitalisée dans l'établissement dénommé familièrement "Cuba". Elle comprend alors qu'elle doit prier plus régulièrement et guérit. Près de dix ans après elle réunit les fonds nécessaires à l'accomplissement d'une cérémonie d'initiation au *dong* où elle "voit" Lieu Hanh qui lui apparaîtra depuis souvent en rêve, tout en affirmant ne pas être "possédée", la possession étant renvoyée au "mensonge" et à la "superstition". Phuong me montre les différents livres qui sont le support de sa pratique religieuse et exécute enfin à mon intention un rapide rite aux gestes et aux paroles saccadés, au cours duquel je remets à Lieu Hanh une offrande de vingt mille *dôngs*.

Ce bref portrait – qui présente des éléments significatifs sur lesquels je reviendrai, tels la référence à Lieu Hanh, l'exclusion de la possession, l'association intime entre le leader de la révolution Ho Chi Minh et l'entité du culte, l'intrication entre l'appartenance politique, l'enrichissement et la dévotion – constitue une excellente introduction aux topiques actuelles des croyances dont la grande hétérogénéité est une des premières caractéristiques. Cette hétérogénéité résulte des diverses sources religieuses du capital culturel local où s'entremêlent bouddhisme, confucianisme, taoïsme, catholicisme et le caodaise, dernier avatar de ces croisements, mais elle s'accompagne d'un ensemble de pratiques partagées par toutes les classes sociales : la divination, la géomancie, l'astrologie, la communication avec les morts, etc.

Epouser au plus près cette hétérogénéité au présent a été mon souci constant dans les enquêtes dont se sont

dégagés in fine trois champs significatifs. Le culte de Lieu Hanh, qu'illustre Phuong, l'adhésion au *dong*, l'ouverture des palais ont formé en raison de l'engouement général dont ils sont aujourd'hui l'objet, un premier secteur d'investigation. Les devins-voyants (*boi*) suivis d'une cohorte de prédicateurs-rédempteurs recourant de façon distincte ou syncrétique à la géomancie, au magnétisme, à la radiesthésie, à la méditation, à l'astrologie etc., bref à tout l'arsenal des techniques avérées de l'occulte habilement greffées sur des croyances d'une tradition revisitée, ont, dans une seconde étape, permis d'appréhender la gamme des sotériologies désormais les plus prisées ; la multiplication de ces nouveaux acteurs du salut individuel et collectif compose un marché impressionnant de remèdes contre les maux du marché et de recettes pour accéder à ses bienfaits. Enfin les médiateurs des morts (*ngoai cam, cân tâm ly, thay boi*) – spécialisés dans les activités différentes et cumulables de la communication avec les défunts, la désignation des "bons" lieux de réenterrement, la capacité de retrouver les dépouilles, ossements, tombes précaires ou anonymes, etc. – ont, du fait de l'extraordinaire publicité dont ils jouissent et de la fascination aveugle qu'ils exercent, retenu mon attention.

Ces trois champs sont intimement liés et surplombés par deux lignes de problématique politique de contrôle, spécifiques des régimes communistes dans leurs termes propres ; la première concerne la "culture" comme construction identitaire étatique, destinée à assurer une cohésion de "masse" valorisante, sous l'emblème de la nation, de sa libération, de son développement et de son assomption triomphale ultime. La seconde plonge l'observateur comme les acteurs dans les méandres d'une scientificité matérialiste infiniment débattue à propos des phénomènes précisément immatériels, à l'instar des recherches soviétiques connues engagées dans les années

cinquante/soixante sur la nébuleuse parapsychologique et les potentialités de leur instrumentalisation au service du renseignement.

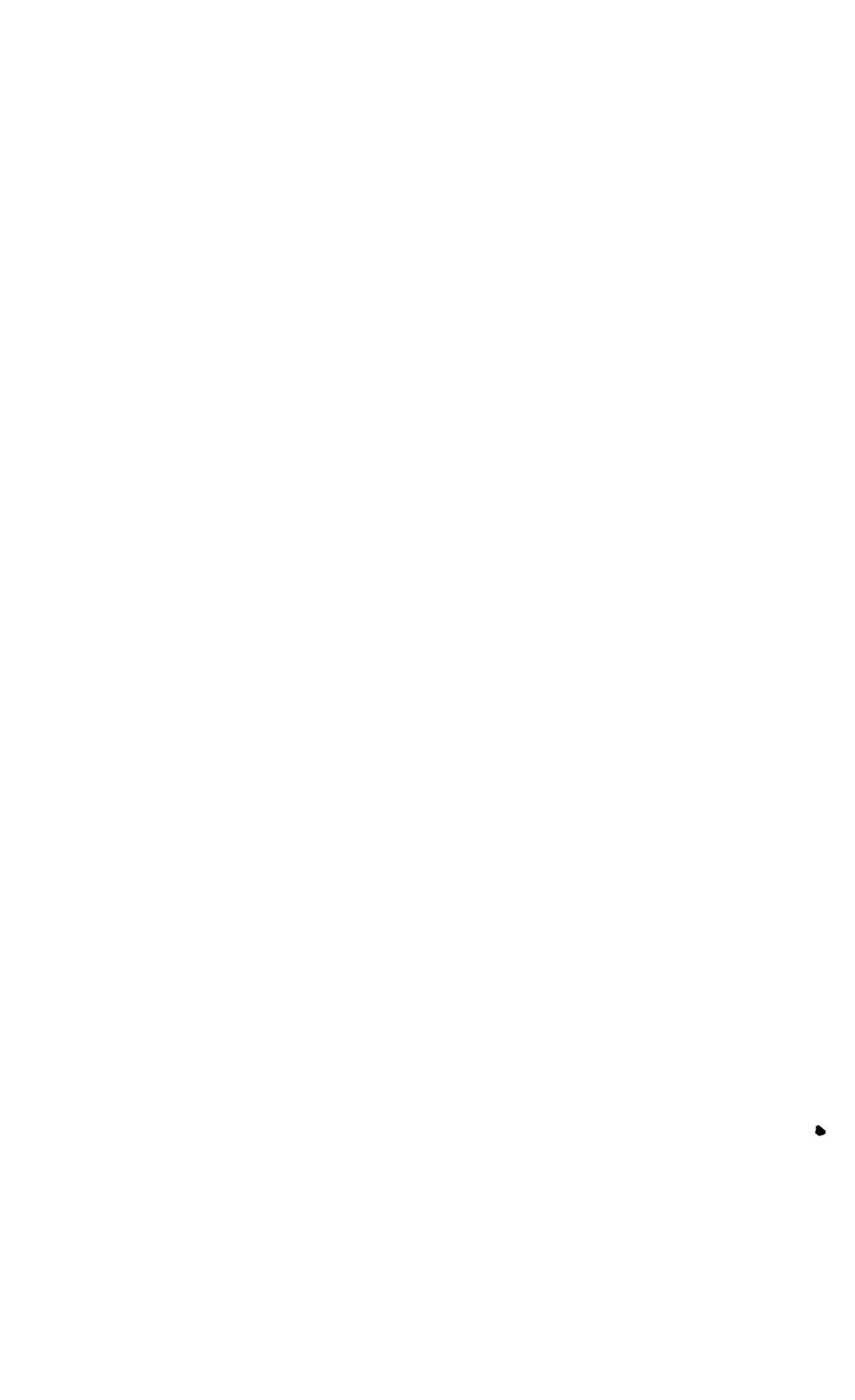
Sous plusieurs aspects, les enquêtes ont pris une tournure très différente de celles menées dans les bastions d'Istion et du syndicat sous des faisceaux de surveillances conjointes. Tout d'abord, elles ont été faiblement territorialisées à deux exceptions près : un village distant d'une quinzaine de kilomètres de Hanoï et offrant une concentration étonnante de praticiens religieux aux profils contrastés ; le centre très officiel d'identification et de découverte des tombes des morts des deux guerres dites ici "française" et "américaine" ainsi que de ceux relevant de la catégorie floue et englobante du "peuple". Mis à part ces deux lieux spécifiques, l'un de résidence périphérique mi-urbaine/mi-rurale, l'autre institutionnel au sens fort du terme, j'ai suivi des pistes très diverses qui m'ont amenée à parcourir en tous sens l'agglomération de Hanoï dans un rayon de vingt km pour rencontrer un sujet en demande – client, patient, malade, adepte, individu à la recherche d'un de ses parents décédé ou disparu de longue date, etc. – ou un "spécialiste" – médium, voyant, prédicateur, thérapeute, membre d'un groupe de danse dans les temples ou les pagodes, guérisseur, etc. – en m'efforçant autant que possible de relier par une observation répétée ces deux types d'acteurs et leurs relations. D'une manière générale la dimension circulatoire des enquêtes a joué en faveur d'une plus grande liberté des interactions et des paroles : le caractère impromptu des rencontres, très fréquemment leur immédiateté sur le lieu de culte, parfois le choix de cafés proches pour converser, enfin l'objet propre de la "croyance" propice à l'effusion et aux épanchements personnels ont été des facteurs qui ont facilité la communication. Néanmoins venir quotidiennement dans un même lieu de culte ne manquait pas d'attirer la

suspicion des fonctionnaires supérieurs, policiers ou parents de personnages politiques connus qui s'y trouvaient souvent aux côtés des participants de statut inférieur ou moyen ravis de discuter avec une étrangère et de partager une expérience importante. Ainsi lors d'une cérémonie "d'ouverture des palais" chez une médium-voyante très en vogue, j'assistais à l'interrogation serrée par cette dernière d'un homme qui, honteux de devoir avouer l'accaparement illicite de plusieurs terrains, se révéla être policier et chef du parti de son quartier. Il a été menacé en retour d'un décès dans sa famille durant l'année...L'épouse d'un général célèbre qui était dans l'assistance, attendant son "tour", s'informa immédiatement de mon identité, inquiète de voir ces agissements peu glorieux publiquement dévoilés devant une allochtone... Sans être aussi caricaturales, de telles occurrences étaient toujours potentielles compte tenu de la grande attirance des membres des couches éduquées, fréquemment inscrits au parti, pour toutes les nouvelles croyances désormais accessibles mais en partie seulement autorisées.

Afficher un intérêt et une curiosité simplement personnels pour ces religiosités hétéroclites – comme je l'avais fait en d'autres circonstances, que ce soit dans les groupes féminins du Jamaat-i-Islami au Bangladesh ou je fus accueillie chaleureusement et sans problème comme non musulmane ou encore dans les cérémonies animistes de mariage avec les génies au Laos – ne suffisait pas à déjouer la vigilance d'au moins un individu attentif, vite repérable, prêt à remonter la filière des raisons de ma venue et à s'informer de son caractère licite, et ce d'autant plus que je décidais de prendre ouvertement des notes au cours de chaque séance riche de matériaux sociaux inattendus. Outre les logiques politiques qui traversaient fondamentalement ces manifestations, à aucun moment l'illusion d'être là à l'abri de la domination politique ne pouvait donc être entretenue.

Rester présente dans le centre d'identification des tombes des morts fut particulièrement difficile et épineux en dépit d'une autorisation écrite de son directeur sur un formulaire spécifique de l'institut de recherche vietnamien, en raison des conflits internes entre ses organisateurs à propos du partage des bénéfices de cette affaire très lucrative à laquelle prenaient part plusieurs militaires de haut niveau. Dans tous les cas il fallut ruser et parfois s'affronter à des censeurs spontanés ou commandés, plus ou moins brutaux ou sophistiqués, tâche dont ma collaboratrice vietnamienne s'acquitta avec une ingéniosité et une autorité qui suscitaient journallement mon admiration : je la laissais donc faire, confiante dans ses intuitions mais parfois étonnée et amusée par ses stratagèmes dignes de mauvais romans d'espionnage de la guerre froide !

Toute cette phénoménologie d'un religieux éclaté et polysémique s'est développée et affirmée avec de plus en plus de visibilité dans une période récente, en moins d'une dizaine d'années. Cette éclosion de croyances disparates accompagne le déploiement de la monétarisation des rapports sociaux, mais elle est bien encadrée par les tentatives du régime de forger de nouveaux instruments idéologiques qui permettent d'assurer leur légalité mais aussi de les canaliser à des fins utilitaires. C'est pourquoi, je dresserai rapidement les contours de ce nouveau tableau idéologique avant d'introduire le lecteur dans les différentes scènes de ce paysage polymorphe et assez "trouble" pour reprendre la qualification employée par un de mes interlocuteurs, savant réputé qui en était partie prenante : cette dimension trouble s'oppose de surcroît à la limpidité unidirectionnelle du réveil des génies laotiens à la même époque de marché.





## **Promoteurs de l'imaginaire**

*"Ecrire, c'est donner sa vie en gage pour s'acquitter de sa dette, sans que jamais, au grand jamais, ne vous effleure l'idée de recevoir quoi que ce soit en retour".*

Feng Jicai  
*l'Empire de l'absurde ou dix ans de la vie  
de gens ordinaires*, Bleu de Chine, 2001.



## 1.

### **De l'économie politique de la culture aux nouvelles prescriptions identitaires**

De 1954 à 1986, dans la période d'orthodoxie communiste et de planification économique, le Vietnam a connu, à l'instar des "pays frères" périphériques et dépendants du centre soviétique, une tension structurelle entre l'obligation internationaliste et la construction identitaire nationale, instrument de mobilisation durant les deux guerres. Par la suite cette dernière a été continuellement convoquée pour assurer les "efforts de développement" prônés par le régime face à une population endurent des pénuries sévères. L'Etat a géré avec habileté et un relatif équilibre cet écart incontournable entre l'autonomie et le devoir d'allégeance extérieure, l'appartenance nationalitaire et l'inscription inéluctable dans une vaste constellation où l'unité face à l'ennemi capitaliste était un mot d'ordre péremptoire conditionnant une aide indispensable. A la différence de l'Albanie, de la Corée du Nord, ou encore de la Roumanie, il n'a jamais cédé à la tentation schizoïde d'une affirmation d'identité agonistique et toute puissante le conduisant sur les chemins risqués des ruptures, de l'isolement ou d'alliances aventureuses et éphémères. Au contraire une alternance prudente entre les soutiens et les influences de la Chine et de l'URSS fut aménagée dans le temps. Calquée en apparence sur l'imaginaire soviétique, l'héroïsme fut un des socles principaux où l'exaltation identitaire se déploya, permettant de dresser une continuité culturelle certaine entre le goût des classements et des

hiérarchies de mérite et l'ordre politique, commandant d'oublier souffrances et intérêts personnels au profit d'une collectivité enduree et victorieuse.

La chute de l'URSS plongea les dirigeants vietnamiens dans la perplexité et l'inquiétude ; la nécessité d'une intégration dans le capitalisme mondial, l'ouverture économique faisant affluer les biens étrangers et suscitant des envies consuméristes inassouvissables, ont confronté l'Etat à une situation nouvelle où l'interdépendance a pris la place de l'internationalisme, sans que les anciennes recettes idéologiques éprouvées puissent être maintenues. L'absence de modèle supérieur – qu'incarna le soviétisme et entre autres sa politique de développement des minorités en Asie centrale faisant une large place aux cultures locales – laissait un vide d'autant plus prégnant que les gouvernements communistes se faisaient de plus en plus rares et que, corollairement, le régime en choisissant de rester rivé à sa formulation politique originaire d'Etat-parti, se mettait dans une position contradictoire, l'obligeant à un renouvellement idéologique partiel susceptible de colmater des failles trop apparentes entre slogans et réalités. La survie du régime, ses aptitudes à obtenir une adhésion minimale, tangible avant tout dans une absence de contestation politique organisée – telle celle embryonnaire qui se manifeste depuis plus de dix ans en Chine – dépendait en partie de cette capacité idéologique, bien qu'il ne faille certes pas surestimer la force de l'idéologie comme mode de légitimation. Comme l'exemple d'Istion l'a montré, l'héroïsme ne fut pas abandonné mais dans le même moment il montrait ses limites intrinsèques dans une conjoncture où la surexploitation est une nouvelle donne au service de ce qui n'apparaît plus aux yeux des subalternes la nation triomphant de l'adversité mais au profit de groupes supérieurs poursuivant leurs intérêts propres.

Pour tous les appareils de pouvoir, la culture, comme matrice où se conjuguent l'origine et une spécificité inaltérable, constitue un contenant infiniment déclinable où se façonnent et se modulent les enveloppes appropriées de la domination et le sens conjoncturel qu'il importe de lui faire véhiculer. La spécification, en édifiant une barrière entre l'altérité et l'étranger, bloque le raisonnement, interdit au sujet la comparaison des conditions et l'enferme dans une identification qu'il croit autogénérée. Les exemples historiques de cette mécanique abondent et aucune dictature de quelque nature qu'elle soit ne semble y avoir échappé. L'Etat-parti vietnamien initiateur d'un marché fragilisant par maints endroits ses assises internes – et non plus externes puisque la paix sociale quel que soit son prix est requise pour la performance capitaliste transnationalisée – a remarquablement bien compris cette signification politique fondamentale de la culture : la clôture géographique du pays étant rendue impossible par les échanges marchands, les rapports personnels et collectifs avec l'étranger ne pouvant plus être interdits, il restait à édifier une clôture culturelle incorporée dans la conscience intime de chaque acteur, prêt à défendre la "nouvelle culture vietnamienne" comme héritage d'une autochtonie imposée contre des influences extérieures néfastes et des cultures "autres" pernicieuses. Une reculturisation normative se donne ainsi à voir aujourd'hui, séparant le bien et le mal comme autrefois à la différence près que les connotations de référence ne sont plus ouvertement politiques, mais culturelles, les valeurs originaires faisant l'objet d'un réhabillage en conformité avec la double urgence du moment : la lutte contre "les fléaux sociaux" et l'internationalisation du profit comme norme. Une constante perdue pourtant à travers le rôle prédominant du parti qui – du niveau microlocal à l'échelle nationale – se fait le chantre des nouvelles prescriptions culturelles. Il s'agit donc tout à la

fois de persuader la population du caractère unique de sa singularité ethnoculturelle reposant sur la trilogie d'assignations irréfragables, sol, sang, patrie, et de la conduire d'une main ferme vers la reconnaissance d'un équipement politico-idéal hypostasiant cette singularité dans une conjoncture ayant paradoxalement de plus en plus de points communs avec l'environnement externe. Cette entreprise de resingularisation, dont l'axe focal est la dénégation des similitudes socio-économiques avec les situations "étrangères", emprunte beaucoup cependant à la conceptualisation chinoise d'une "élévation" vers "une civilisation socialiste spirituelle" qui remonte aux débuts des années quatre-vingt, s'affirme avec vigueur dans les années quatre-vingt-dix tout en ayant fait, bien malgré elle, le lit du mouvement *falun gong* qui sera réprimé sévèrement en 2000-2001<sup>7</sup>.

Quelles que soient ces inspirations tout à fait "naturelles" et continuellement voilées compte tenu de l'avance de la Chine quant aux contradictions résultant de la conjonction d'un Etat-parti communiste devant assumer les conséquences d'un développement capitaliste accéléré, la construction idéologique vietnamienne doit être analysée dans son effort d'originalité pour mieux saisir les logiques endogènes des "spiritualismes" et "spiritismes" qui émerveillent aujourd'hui tant de Vietnamiens comme un miroir culturel authentique. Cette rhétorique joue sur un ensemble limité de signifiants auxquels elle fait subir une sorte d'anamorphose, fondée sur une division implicite des positivités et négativités de chacun, euphémisées en un unique signifié qui suggère la conservation et le retour aux anciennes valeurs alors qu'elle s'érige précisément comme

---

<sup>7</sup> Benoît Vermander : "Falun gong : un militantiste déterritorialisé", *Esprit* n° 280, 2001 : 95-11.

une dynamique nouvelle fondée sur leur effacement et leur reconversion. Tradition, modernisation, marché, prospérité, développement, morale, autorité et discipline sont les principaux termes qui reviennent constamment dans les articles consacrés à la culture et dont les titres sont évocateurs d'une "nouvelle vie sociale et culturelle"<sup>8</sup>. La conciliation de référents tendanciellement antinomiques dans une unité symbiotique supérieure constitue le raisonnement pseudodialectique privilégié, le "dépassement" se figeant ici dans la fixation étatique de la norme.

Le "village culturel" de ce point de vue est la plus éloquente des inventions qui illustre l'idéal à observer. Le régime lui accorde d'ailleurs une importance décisive : "l'édification du village culturel est un des contenus des grandes orientations politiques vietnamiennes dans la période d'industrialisation et de modernisation... Elle est une perspective d'avenir ; ce n'est qu'au moment où le village culturel affirmera sa contribution aux rapports sociaux dans un contexte d'économie de marché qu'il deviendra la force motrice du développement de la campagne vietnamienne"<sup>9</sup>. A un premier niveau une fusion rénovatrice significative doit être mise en scène dans le cadre villageois entre les anciennes chartes et les nouvelles conventions : la réglementation écrite de la vie communale qui existe depuis des siècles est en effet exaltée comme une excellente structure démontrant l'inventivité de toujours du peuple vietnamien et son aptitude à la cohésion. Dans un article de la rubrique "us et coutume" du *Courrier du Vietnam* dont la rédaction est le signataire<sup>10</sup>, il

---

<sup>8</sup> "Hai Haû ou le modèle d'une nouvelle vie sociale et culturelle", *Le courrier du Vietnam*, 14/12/1999.

<sup>9</sup> Nhâm Hồng : "Le village culturel dans l'économie de marché", *Le courrier du Vietnam*, 14/11/1999.

<sup>10</sup> 17/06/1999, "Les règlements communaux d'autrefois et les conventions villageoises d'aujourd'hui".

est ainsi rappelé qu'en 1998 le premier ministre a donné des instructions "au sujet de la construction des règlements communaux et de la convention villageoise de hameau et des assemblées de population". Les anciens règlements communaux (*hong uoc*) sont tout d'abord présentés sous un jour très sombre, aligné sur le droit coutumier féodal et ses abus bien connus dont les plus vieux se souviennent : "ripailles tumultueuses entre les notables du village qui profitaient de l'occasion pour se quereller et créer des scènes affligeantes de discordes... On sanctionnait les jeunes filles et les femmes adultères par des amendes de tous genres passant du ligotage aux coups de rotin... Dans cette gestion administrative archaïque de l'Etat féodal..., la "loi du roi" n'était pas entièrement établie en faveur du peuple et de l'avenir du pays". Dans un second moment, les avantages des anciens règlements communaux sont exposés : "ils créaient des liens de solidarité communautaire entre tous en vue de dissiper les mésententes et les mauvaises habitudes. Le respect des rites préservait certaines valeurs morales telles la reconnaissance à l'égard des bienfaiteurs, la déférence à l'égard des plus âgés, l'affection des petits enfants, la considération du maître et des principes moraux".

Les contributions en espèces qui étaient demandées aux villageois sont ensuite décrites comme "prétendument volontaires" mais dans le même moment il est souligné qu'elles permettaient au village de construire ses équipements : chemins, ponts, maison communale, école, etc. Ce passage est important à deux titres : les exemples cités – droits imposés à ceux qui se mariaient à des personnes étrangères au village, "cotisations apportées par des mandarins promus au grade supérieur ou par des entrepreneurs ayant fait fortune en ville", obligation d'envoyer les enfants à l'école sous peine d'amende, "fonds commun réservé à l'achat de papier pour les bons élèves sans



ressources", etc. – sont censés offrir des principes de justice transférables dans la période actuelle. Bien entendu, les prescriptions autrefois détournées par le "pouvoir paysan" résultent maintenant d'une volonté partagée du "droit de maître du peuple" sûrement guidée par ses instances de représentation. C'est pourquoi, sans transition, il est écrit que "la situation changea sous le gouvernement révolutionnaire" : "par des mouvements d'édification d'un mode de vie culturel et d'une éducation culturelle, le gouvernement, les ministères responsables et le front patriotique ont décrété plusieurs directives. Dans de nombreuses régions, on les a intégrées dans la campagne générale de rénovation culturelle des villages, des hameaux et des associations". Grâce à cette orientation décidée par l'Etat, les chartes villageoises réécrites sont l'objet d'une transvaluation, conservant le meilleur et éliminant le pire de la "tradition" : "en premier lieu, les conventions villageoises actuelles n'assurent pas la survivance des mesures vexatoires, périmées et tyranniques de la charte d'autrefois. Mais elles consistent principalement à ranimer l'esprit communautaire en vue d'améliorer la vie quotidienne, en privilégiant la solidarité familiale, de voisinage au sein d'un même hameau, l'entraide villageoise. Cela afin de garantir les activités de production et d'entreprise, de préserver les foyers paisibles et une existence sereine, tout en assurant le maintien de la sécurité et de l'environnement champêtre".

Corollairement, les nouvelles conventions villageoises opèrent à l'égard de la "modernité" une épuration identique conforme aux décrets interdisant des cérémonies ostentatoires et assurent une "modernisation" saine et tempérée : "Il faut lutter contre les délits, contre les maux sociaux (jeux d'argent, toxicomanie, recel et diffusion des produits pornographiques, prodigalités et gaspillages à l'occasion des mariages, des enterrements, des jours de fête...)"

L'équilibre réalisé entre passé et présent, "tradition" et "modernisation" engrangerait une adhésion spontanée et le lecteur ne s'étonnera donc pas que : "les conventions ont remporté l'unanimité des villages qui ont voté dans leur propre intérêt". Certains villages iraient même au-delà des souhaits de l'Etat pour assurer une "vie communautaire" où les anciennes fêtes seraient célébrées dans une abondance modérée mais concrète, recevant alors l'aide financière des *viet keu*, ces Vietnamiens exilés, proscrits durant des décennies, avec lesquels tout contact fut interdit, mais qui depuis peu sont encouragés par l'Etat à revenir régulièrement et à investir dans le pays : "nombre de villages ont, en apparence, accepté « avec enthousiasme » les conventions préétablies. Il existe, en réalité, des « règlements communaux non officiels » qui imposent des contributions et des prélèvements non prescrits par l'Etat. Les sommes ainsi perçues servent à construire la maison communale, les pagodes, aux dépenses des festins pendant les jours de fête et d'anniversaire traditionnels. Certains règlements communaux ont même clandestinement « franchi les frontières » pour faire appel à la générosité des parents et amis à l'étranger".

Dans un autre article signé cette fois-ci par Huyen Van<sup>11</sup>, la dimension politique du "village culturel", est beaucoup plus élaborée. Un argumentaire sociologique universaliste insiste sur la différence entre "culture villageoise" et "village culturel", la nécessité du "développement durable", le rejet de "l'arriération" et l'aspiration à "s'élever", le lien entre l'atteinte de la "civilisation" et la promotion du "caractère national" dans le cadre de "l'économie de marché" : "la formation du village culturel est l'une des politiques visant à former une campagne nouvelle dans la période d'industrialisation et de

---

<sup>11</sup> *Le courrier du Vietnam*, 14/03/1999.

modernisation du pays. Après cinq ans de mise en œuvre (décision du PCV, session VII, 6/1993) des travaux d'édification et de développement rural, le mouvement de formation du village culturel est important pour la population du pays. Quelques provinces du Nord ont réussi les premiers pas... Résoudre les relations entre la culture du village et le village culturel, c'est résoudre les relations dialectiques entre les éléments traditionnels et ceux contemporains, viser la formation d'une culture civilisée, empreinte du caractère national... Par contre le village culturel montre la volonté, le vœu de l'homme et de la communauté voulant s'élever. L'objectif à atteindre est le suivant : succéder systématiquement aux traditions anciennes et en même temps savoir assimiler les nouvelles valeurs d'une manière créatrice... La formation du village culturel est l'occasion de faire vivre la culture du village, d'éclairer son caractère positif. La culture du village une fois rénovée grâce au résultat du mouvement est le promoteur permettant aux parties composantes de la communauté, de créer des valeurs culturelles nouvelles. Une fois que ces éléments sont bien conçus, il est sûr qu'il n'y aura plus de phénomènes d'émigration des jeunes villageois. Dans ce sens, le village culturel assurera son rôle de régulation des relations sociales dans l'organisation de l'économie de marché".

L'application de la politique de formation des "villages culturels" s'accompagne de l'attribution officielle de ce titre aux villages qui concourent. Les innombrables articles dont ces "villages culturels" font l'objet constituent des "morceaux choisis" remarquables où peut être appréciée dans le détail l'étonnante fusion entre singularité et normativité politique, dont le résultat apparaît rapidement comme la duplication infinie d'un même texte où seuls les noms de lieux changeraient.

Ainsi, Trang Liêt<sup>12</sup>, "lieu de préservation des coutumes traditionnelles", reconnu en 1979 comme "premier village culturel du pays", est situé à vingt km de Hanoï ; il avait déjà été "félicité par ordonnance du roi (*tu duc*) pour ses bonnes normes dignes d'être reconnues (*my tuc kha phong*)". "Le toit recourbé de la maison communale, les arbres séculaires, une atmosphère paisible" devraient dès ses premiers pas frapper le visiteur. Une bibliothèque dispose de plus de 10 000 livres et douze titres de journaux pour sept cents foyers et les habitants offrent souvent de nouveaux livres ; une équipe d'assainissement "préservant la propreté et la sécurité du village" confirme Trang Liêt dans sa vocation culturelle séculaire puisque "depuis une période éloignée, les mariages et les deuils sont organisés d'une façon simple et modeste, mais non moins solennelle", c'est-à-dire exactement comme l'Etat le préconise depuis quelques années. Le règlement villageois édité en 1990 sur la base de celui de 1881 stipule dans son cinquante-quatrième article, que "tous les villageois doivent préserver la morale, l'humanité. Il faut respecter les vieux, les maîtres, les femmes et aimer les enfants" et il interdit aux villageois "d'occuper des terres publiques, de détruire le réseau de transport et le système d'acheminement des eaux du village, de placer des briques et tuiles, de la paille de riz sur les chemins du village ou dans les endroits publics, de couper les arbres dans le village, de jeter les ordures hors des endroits prévus, de conduire à grande vitesse dans l'enceinte du village..."

Le grand nombre d'équipements collectifs du village, son action pour l'éviction des "fléaux sociaux", son refus de trop grandes inégalités sociales et sa volonté de développement économique font de Trang Liêt un vrai modèle : "Il est difficile de trouver un village aussi petit que

---

<sup>12</sup> *Le courrier du Vietnam*, 31/01/1999.

Trang Liêt qui dispose toutefois des infrastructures d'une commune. En 1990, les villageois ont cotisé pour construire une salle des fêtes, assez vaste pour abriter des réunions. Trang Liêt possède un poste émetteur radio et un réseau de hauts-parleurs, une infirmerie et une école. Ici, aucun enfant n'abandonne ses études, aucun n'est sous-alimenté ; et le village ignore les vols et la toxicomanie. Cependant, Trang Liêt n'est pas un village riche. Le niveau de vie des villageois est relativement moyen. Le fonds foncier est limité. L'activité traditionnelle de Trang Liêt est d'acheter des produits en plastique usés pour les recycler, afin de produire des sandales. Ainsi, il n'existe ni foyers très pauvres ni très riches. La vie à Trang Liêt est le rêve d'autres villages. Mais les villageois font attention à préserver leurs bonnes traditions. Toutefois, ils cherchent à développer l'économie, afin de rendre leur village plus riche et plus prospère".

Dan Loan, "village de culture"<sup>13</sup>, fondé au XIV<sup>e</sup> siècle, abrite mille habitants répartis en "sept familles". Il possède lui aussi de "belles traditions culturelles" repérables entre autres dans le fait que sa population créa à Hanoï la "rue de la soie". La vertu politique de Dan Loan est évidente dans ses "centaines" de combattants militaires dont douze morts et trente blessés à la guerre, ainsi que deux "mères-héroïnes". La prospérité naturelle du village, son essor économique, sa modernisation accessible à tous montrent ses qualités collectives : "Dan Loan est embelli par des champs luxuriants, des maisons à étages, des vergers de litchis et de longaniers, des mares de poissons. Les allées du village sont larges, pavées et propres. La construction du centre culturel et des écoles est une priorité. La pagode et la maison communale ont été restaurées. Les conditions de vie des habitants se sont beaucoup améliorées. Le nombre des

---

<sup>13</sup> *Le courrier du Vietnam*, 31/01/1999.

familles pauvres se chiffre à 5%. Le revenu moyen atteint quatre millions de *dôngs*/an/personne. Tous les foyers sont branchés au réseau électrique national et utilisent de l'eau potable puisée dans des puits forés".

Dans ce tableau merveilleux chacun est à sa place et vaque dans l'ordre aux tâches que sa catégorie lui assigne tout en s'éduquant et en pensant aux plus démunis : "en écho au mouvement d'édification d'une nouvelle vie, les paysans de Dan Loan ont dressé une convention de six chapitres et de vingt-six articles. Les vieillards se réunissent dans le club des personnes âgées. Les jeunes reçoivent des connaissances sur la société, l'amour et la famille. Quant aux femmes, elles échangent entre elles leurs expériences dans la production, les soins aux enfants, etc. Ces associations ont créé une caisse d'assistance en faveur des malades, des personnes déshéritées ou malheureuses".

Il n'est pas un chapitre sur lequel Dan Loan soit défaillant : limite à la consommation dans les cérémonies, éradication des "maux sociaux", application stricte du contrôle des naissances, réussite scolaire des enfants et brillantes études ; bref, Dan Loan ressemble beaucoup à Trang Liêt : "Les mariages, les funérailles et les fêtes y sont organisés d'une manière économique, simple, mais solennelle. Des maux sociaux comme l'escroquerie, les jeux d'argent, la superstition et le mariage des mineurs, sont tout à fait rayés. Ces dernières années, le taux de natalité annuel était toujours de moins de 1%. Tous les enfants vont à l'école. Les brillants élèves reçoivent une récompense, tirée du fonds d'encouragement des études, fondé par les habitants. Le nom des étudiants, des docteurs, des professeurs et les gens ayant des initiatives intéressantes sont inscrits dans le Livre d'or traditionnel du village".

Les exemples pourraient être multipliés, la répétition ne paraissant pas aux journalistes être de nature à susciter la

lassitude du lecteur : comme tant d'autres donc, Bông Lai sur les hauts plateaux a satisfait aux quatre critères exigés : "vie des habitants du village stable et en amélioration régulière, culture spirituelle saine, environnement propre et paysage vert et beau. En outre, la loi et les politiques de l'Etat doivent être observés d'une manière satisfaisante". Il peut exhiber "6000 mètres de ligne électrique, trois transformateurs, deux classes maternelles, sept classes primaires, un réservoir d'un million de m<sup>3</sup> d'eau, trois km de canaux d'irrigation, trois postuniversitaires, trente universitaires, quatre-vingts sortis d'écoles professionnelles, un terrain de football, une bibliothèque, un club de loisir, six camions, six tracteurs et 112 motoculteurs"<sup>14</sup>.

Tantôt prime comme dans ce cas, l'énumération productiviste, renvoyant aux modèles de développement socialiste des années cinquante, tantôt les "belles traditions" au sein desquelles la résistance révolutionnaire est glorifiée. Ainsi Lai Da<sup>15</sup> est "renommée pour ses métiers traditionnels tels la confection des grains soufflés et la culture de l'œnanthe de Java" qui se sont répandues dans toute la région. Mais surtout le village a su mettre en place une modernisation juste qui évite les errements de la logique du marché : "chez les habitants de Lai Da a toujours existé une belle tradition de vie culturelle et d'entraide. Joies et peines sont partagées entre tous les villageois. Des mœurs surannées sont abandonnées au profit de nouvelles coutumes plus adaptées. Par exemple, d'après les conventions actuelles au village, il n'est plus permis d'exiger de coûteux cadeaux de mariage. La cérémonie organisée par les deux familles doit être simple. De nouvelles conventions ont été également adoptées concernant l'organisation des obsèques. La

---

<sup>14</sup> *Le courrier du Vietnam*, 24/04/1999.

<sup>15</sup> *Le courrier du Vietnam*, 13/09/1998.

différenciation entre les funérailles des riches et des pauvres a été abolie. Le village a créé une commission chargée des obsèques, qui assiste bénévolement la famille en deuil dans l'organisation des funérailles. La maison commune du village sert de centre culturel pour les festivités, réunions, clubs de personnes âgées, des femmes, des pratiquants de la gymnastique, de sports... Chaque année, à la mi-janvier lunaire est célébrée la fête des gens âgés. Le 10 mars lunaire, se déroulent les festivités annuelles du village. La fête est d'autant plus animée cette année que le village vient d'être reconnu « village culturel ».

L'accent mis sur la singularité culturelle de chaque village élu dans l'ordre politique du mérite culturel s'inscrit dans une perspective où l'ensemble de ces pseudo-identités locales calquées les unes sur les autres par la prescription normative reflètent la "culture nationale" conçue comme le plus ferme des remparts contre une menace extérieure polymorphe potentiellement destructive de l'Etat-parti. Cette culture nationale qui s'exprime dans chaque "village culturel" doit être "socialisée", c'est-à-dire que "les valeurs culturelles" doivent être mises à la disposition des masses"<sup>16</sup>, explique avec précision un responsable du ministère de la culture et de l'information à propos du "patrimoine culturel immatériel" qui "couvre toutes les fêtes traditionnelles, les formes de croyance, les mœurs et coutumes, les connaissances traditionnelles dans la famille et la communauté". L'argent versé par les populations des "villages culturels" pour restaurer temples et pagodes et faire revivre les "fêtes traditionnelles" sanctionne dès lors le succès de la politique du gouvernement cherchant à créer des liens entre les vestiges et les couches populaires" ce qui révèle combien

---

<sup>16</sup> *Le courrier du Vietnam* : "conservation et mise en valeur du patrimoine culturel", 31/01/1999.



ceux-ci ont été fortement entamés dans la période antérieure. Ces propos encadrent une photographie où sept personnes, les mains jointes et la tête légèrement inclinée, prient devant un autel qui se fond dans un paysage naturel idyllique. Le commentaire de la photo apprend que "les pèlerins présentent leurs hommages au génie des monts Ba Vi".

Cette politique – qui a tous les attributs d'une restauration nationale – doit être avant tout replacée dans le contexte historique des cinquante dernières années où elle s'inscrit comme une rupture. En effet, tous les signes extérieurs d'activité et de croyance religieuses – y compris le culte des ancêtres qui est la pratique la plus partagée – étaient stigmatisés depuis 1954. Des maisons communales, des temples et des pagodes furent abattus ou plus prosaïquement transformés en bâtiments utilitaires pour la production ou le stockage. Comme ailleurs, le culte des génies représentait la forme la plus inférieure des conduites "superstitieuses" bannies, se dressant à l'encontre du progrès du socialisme et de l'essor de la révolution. La réhabilitation des génies – que concrétise en particulier la très officielle photographie de l'organe de propagande qu'est *Le courrier du Vietnam* – fait partie de cette vaste entreprise de reconstruction politique de la culture nationale<sup>17</sup> où l'objectif "spirituel" est abondamment employé et continuellement associé à la "défense nationale" : dès lors que l'objectif "spirituel" est "progressiste" et "sain", "patriote" et "marxiste-léniniste", la "vie spirituelle" de la population doit être enrichie. "Civilisation", "base spirituelle", "identité nationale" et "indépendance nationale" constituent pour le parti la nouvelle superstructure idéologique dont la subsumption est la "culture

---

<sup>17</sup> 5<sup>e</sup> plenum du comité central du PCV, *Le courrier du Vietnam*, 13/09/1998 : "Edification et développement d'une culture avancée et empreinte de l'identité nationale".

nationale", accompagnant de façon décisive la phase actuelle du développement économique. La politique patrimoniale du parti – à laquelle les intellectuels sont convoqués vigoureusement à contribuer, ce qu'ils font quotidiennement dans les médias – ne laisse aucun domaine culturel à l'écart, le plus mineur soit-il en apparence, dans l'urgence de réparer pertes et dégradations entre autres "à cause de nos propres erreurs en certaines périodes historiques"<sup>18</sup> : temples, pagodes, fêtes dites traditionnelles, musées, peinture, musique, littérature, théâtre, opéra, chant, arts divers et même la gastronomie ainsi que tous les "us et coutume" rassemblés dans la rubrique de ce nom et incluant par exemple le choix des jours fastes et néfastes, prennent une couleur de "culture nationale" et revêtent une dignité politico-idéologique que la mention systématique de la 5<sup>e</sup> résolution du parti est là pour rappeler. Dans tous les cas il s'agit de faire resurgir la "quintessence" des "valeurs spirituelles durables cristallisées au fil de l'histoire nationale"<sup>19</sup>. Dans des occasions telles que le *têt*, on va plus loin : légendes et rituels sont plus que jamais longuement et précisément décrits et "l'animisme"<sup>20</sup> est intégré positivement et ouvertement dans la redécouverte de la richesse nationale. Ce déploiement culturaliste sous l'égide du parti est néanmoins accompagné de directives sévères concernant l'observance de son caractère "joyeux, sain, civilisé, sécuritaire et rigoureusement économique"<sup>21</sup>, prohibant l'habitude prise de cadeaux dispendieux offerts aux

---

<sup>18</sup> "Une culture démocratique vue sous l'angle de la conservation et des musées", Duong Trung Quoc, secrétaire général de l'association des historiens du Vietnam, *le courrier du Vietnam*, 28/03/1999.

<sup>19</sup> *Le courrier du Vietnam*, 12/10/1998 : "Conférence sur la littérature, les arts et la presse".

<sup>20</sup> "Le génie du foyer dans la vie animiste des Vietnamiens", *Le courrier du Vietnam*, suppléments n° 1504 à 1508.

<sup>21</sup> Directive du premier ministre. *Le courrier du Vietnam*, 28/01/1999.

supérieurs hiérarchiques dans le cadre du secteur public : "tous les organismes du parti, des organisations sociopolitiques et les unités économiques, ainsi que les autorités à tout niveau n'ont pas le droit d'utiliser les caisses publiques pour faire des cadeaux sous n'importe quelle forme... et les infractions doivent être sévèrement punies".

La récréation identitariste dont l'Etat se fait le chantre sur ce nouveau front de lutte qu'est la "culture nationale" revêt cependant des aspects délicats, voire périlleux dans la mesure où s'ouvrent là les vannes d'un champ illimité pour des imaginaires longtemps brimés et bridés. Enfermer le religieux dans les limites d'une néoculturalisation obsidionale et exclusive, rivée à l'origine et aux finalités de l'indépendance nationale, se heurte en premier lieu à des problèmes de conceptualisation interne. Le projet d'ordonnance sur la religion, proposé en 2000<sup>22</sup>, tente d'asseoir des définitions précises, dont ressort pourtant immédiatement l'impossibilité de différencier réellement les pôles positifs de la "croyance" légitime et ceux négatifs de la "superstition" illégitime ; en effet par "croyance", on entend "un terme désignant la foi en des forces surnaturelles" et par "activités superstitieuses", des "actions antiscientifiques". "Sous le couvert de la croyance et de la religion, elles sont néfastes à la vie, à la santé et aux biens personnels du peuple. Elles sont attentatoires à l'identité culturelle nationale". Dès lors que les "forces surnaturelles" acquièrent une existence licite, la barre qui sépare celles qui sont l'objet de croyances autorisées, voire encouragées, de toutes celles qui doivent être interdites ou marginalisées s'affirme être entre les mains de l'Etat-parti, comme acteur unique dépositaire de la légitimation. Ce rôle de l'Etat-parti, prescripteur supérieur et détenteur de la répression, s'il est conforme à l'appareil

---

<sup>22</sup> *Eglises d'Asie* n° 323, 16/01/2001.

doctrinaire du régime, n'en est pas moins problématique : en effet, comment juger du caractère pro-étatique ou anti-étatique des "forces surnaturelles" qui, profitant d'une libéralisation culturelle généreuse, s'étalent sur un nouveau marché des croyances, potentiellement insensible aux décrets nationalitaires qui sont censés le surplomber et l'encadrer ? De surcroît la notion même de "forces surnaturelles" – qui trouve sa niche ontologique dans la nouvelle trilogie spiritualité, civilisation, tradition – reste inévitablement floue dans un contexte où le matérialisme scientifique doit combler très vite sa négligence passée reconnue à l'égard du "patrimoine immatériel".

Ce bref survol de la littérature étatique dévoile en premier lieu les amphibologies constitutives qui marquent actuellement les contours de l'espace du religieux dont la légalisation récente est avant tout un avatar de la reconstruction idéologique de la "culture nationale" comme instrument de défense contre les effets subversifs pour la survie du régime des résultats des réformes économiques.

Entre la clarté des écrits mentionnés, liée à leur nature propagandiste, et les subjectivités obscures des acteurs, éblouies par une offre de salut qui s'est développée de manière fulgurante en quelques années, et étourdiées par une liberté apparente longtemps impensable, un gouffre se fait jour, que l'Etat inconscient<sup>23</sup> continue d'habiter. Mais l'Etat-parti se révèle bien incapable de poser des critères définitifs de "vérité" pour départager les croyances "authentiques" des "escroqueries" selon le terme toujours utilisé. Cette situation singulière a des répercussions dans l'esprit des sujets qui se révèlent eux-mêmes en la matière pénétrés par des axiomatiques politiques à la fois tranchées à l'excès et

---

<sup>23</sup> Pour reprendre la formule de R. Lourau, *L'Etat-inconscient*, Editions de Minuit, 1978.

indécises sur le fond. Les consciences sont donc tourmentées, embrumées, et les individus tentent en permanence de persuader leur interlocuteur autant qu'eux-mêmes que les pratiques auxquelles ils s'adonnent, après avoir cédé à des désirs irrépressibles, se situent du bon côté d'une barrière imaginée, toujours insaisissable et mouvante, qui serait apte à les éloigner et les protéger des régions de "l'arriération" et de la "crédulité" dont les journaux leur fournissent quelques exemples en fait peu caricaturaux si on les confronte à la réalité. Tournons-nous donc vers ces hommes et ces femmes qui cherchent dans un culte la résolution de leurs problèmes et des satisfactions immédiates au point d'en devenir parfois l'officiant, sans néanmoins qu'aucun d'entre eux, comme au Laos, ne souhaite prendre congé de l'Etat et s'exiler d'une société dont la refondation normalisatrice est un processus constant.



## 2.

### Passeurs symboliques au marché

Le culte des saintes mères (*thanh maû*) des trois ou quatre palais (*tam phu, tu phu*) est généralement classé par les auteurs occidentaux comme vietnamiens dans la catégorie des cultes de génies<sup>24</sup>. Étudié principalement au Vietnam pendant la période coloniale, puis observé plus récemment sous ses formes transplantées au Canada ou en France, il est appréhendé comme un culte de médium (*ba dong*) impliquant la possession (*len dong*). Le caractère syncrétique du culte mêlant des éléments du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme, sa dimension animiste dépassant la segmentation des grandes traditions religieuses présentes au Vietnam, sont soulignés. L'origine du culte reste problématique : elle serait chinoise et il aurait été introduit au IX<sup>e</sup> siècle au Vietnam mais selon d'autres avis elle serait antérieure et préchinoise. La présence de génies féminins donne toujours lieu à de nombreux débats sur le fond

---

<sup>24</sup> Léopold Cadière, *Croyances et pratiques religieuses des vietnamiens*, Saïgon, Paris, 1955-1957.

Maurice Durand, *Techniques et panthéon des médiums vietnamiens, (dong)*, Paris, EFEO, 1959.

P.J. Simon et I. Simon-Barouh, "Les génies des quatre palais. Contribution à l'étude du culte vietnamien des ba-dong", *L'Homme*, X, 4, 1973 : 81-101 ; "Un culte vietnamien de possession transplanté en France", Paris, Mouton, *cahiers de l'Homme XIII*.

Nguyen Van Huyen, *Le culte des immortels en Annam*, Hanoï EFEO, 1944.

Louis Jacques Dorais et Huy Nguyen, "Le Tho Maû, un chamanisme vietnamien", *Anthropologie et sociétés*, Vol. 22, n° 2, 1998 : 183-209.

chamanique de l'ancienne culture viêt, ses évolutions, les transformations symboliques et réelles des rapports de domination entre les sexes, l'autonomisation du culte et les logiques de sa perdurance. Selon la mythologie, les trois saintes mères proviennent du ciel, des monts et forêts et des eaux. Lieu Hanh, l'avatar de la sainte mère du ciel, semble avoir de longue date joui d'une très grande popularité au Vietnam. Fille cadette du souverain céleste, l'empereur de Jade, elle fut exilée par son père sur la terre ; son lieu supposé de naissance terrestre au XV<sup>e</sup> siècle, Phu Giay dans la province de Nam Dinh, est aujourd'hui le site d'une immense fête annuelle où toutes les classes sociales se côtoient, hommes et femmes surchargés d'offrandes. En 1999, je m'y suis rendue, observant les foules compactes venues avant l'aube de toutes parts, la majorité en cars, d'autres en voiture particulière. Dans l'agglomération les temples sont dispersés et nombreux, et chacun se fait un devoir d'offrir des plateaux de fruits, de viandes et de gâteaux devant chaque autel, effectuant une prière dont la rapidité est aussi frappante que le remballage systématique des offrandes qui seront ensuite dégustées par leurs donateurs. Se frayer un passage vers les autels est une prouesse tant est dense la masse des adorateurs de Lieu Hanh auxquels se mêlent par ailleurs des voleurs sectionnant habilement les sacs. Le parcours de temple à temple suit un rythme saccadé et les distances parfois longues font la fortune des moto-taxis dont les prix sont nettement plus élevés que d'habitude. Dans cette kermesse bruyante chacun s'affaire frénétiquement, en ignorant les autres, aux diverses tâches qu'il s'est fixées, avec la hâte de repartir dès la mi-journée ; les groupes de danseurs aux habits resplendissants accomplissent avec ordre et majesté les rites et redistribuent aux participants en petits billets de cent *dôngs* l'argent qui a été offert auparavant à la divinité et aux divers génies des panthéons. Dans ce climat étouffant et propice à



des sentiments de méfiance et de relative oppression, la possession semble exceptionnelle et ne concerne que des personnes âgées et particulièrement démunies.

La légende qui entoure Lieu Hanh se prête aisément à de multiples grilles d'interprétation sociologiques, politiques ou éventuellement psychanalytiques. Mais il serait hasardeux de chercher dans l'une ou l'autre de celles-ci une explication causale de l'adulation dont cette divinité est l'objet, en particulier dans la période présente. Résumons brièvement les séquences principales de sa vie ; au départ Lieu Hanh est une fille cadette fautive d'avoir laissé tomber une tasse précieuse qui se brise sur le sol et son séjour terrestre, décidé par son père, est la punition de ce méfait. Une fois incarnée, Lieu Hanh révèle sa toute puissance et sa malveillance spontanée est terrifiante. Refusant de revenir à la cour céleste, son lieu d'origine, elle décide en effet de rester sur terre, sous les visages d'une voyageuse, d'une marchande ou d'une vendeuse de thé, pour assouvir sa haine, tuant hommes et animaux sur son passage. Sa capacité de nuisance est telle que même les génies tutélaires l'évitent, et que "les diables et les mauvais esprits vinrent se soumettre à elle pour troubler la population"<sup>25</sup>. La cohabitation du *yin* et du *yang*, celle des hommes et des "diables" qui en résulte a pour conséquence une situation effrayante, "monstrueuse" conduisant les mandarins à adresser une requête au souverain qui envoie alors ses meilleurs "sorciers" et "magiciens". Ceux-ci ne résistent pourtant pas à la force indomptable de Lieu Hanh et s'écroulent morts avant même d'avoir pu l'approcher. Une partie du cortège de l'empereur est décimée peu après au cours d'un voyage.

Ce désordre structurel – qui défie l'autorité de l'empereur qui a soumis "même les montagnes et les fleuves

---

<sup>25</sup> Nguyen Van Huyen (opus cité) offre le plus élaboré des récits.

à sa loi" et a fait régner la paix dans la société – le conduit, après maints autres stratagèmes tous inefficaces, à s'adresser au maître de la secte de Noï-dao avec ordre de "pacifier le monstre féminin". Trois saints "du devant" sont alors désignés pour mener la "guerre" contre Lieu Hanh. Un dialogue s'engage avec la princesse que les saints du devant flattent et qui en retour avoue avoir voulu faire reconnaître son nom et sa loi au peuple et à l'empereur. Astucieusement les saints du devant réussissent à la tromper et après une longue bataille à la capturer. Cakyamuni reçoit alors la prisonnière et l'absout de ses fautes en tant que fille cadette du souverain céleste. Lieu Hanh se repent et promet de suivre désormais la loi du Bouddha non sans regretter d'être née dans la condition honteuse de femme. Acceptant la soumission, elle sera récompensée par la charge d'administrer la région de Sung-son.

Cette légende met principalement en scène une hiérarchie de pouvoirs entre les autorités politique et religieuse, taoïste et bouddhiste, les puissances "magiques" et une surpuissance féminine tératologique ; le conflit se résoud par l'alliance nécessaire et victorieuse des primautés politique et religieuse dont les représentants sont masculins, et l'assujettissement d'une femme dont la rébellion a été engendrée par la domination du père, détenteur d'une souveraineté supérieure, principielle. Génies et esprits restent, de leur côté, enfermés dans une position subalterne et dépendante.

Aujourd'hui ce mythe au contenu polysémique est peu commenté ou réinventé par les adeptes du culte de Lieu Hanh qui en revanche, à travers l'ensemble des saintes mères, fait l'objet d'innombrables articles dans la presse et les revues savantes vietnamiennes. Mais là encore, la légende de Lieu Hanh est peu rappelée et généralement dans des termes très brefs ; les auteurs tentent plutôt, dans la ligne politique

définie par l'Etat, de retirer des enseignements significatifs de ce culte dont le succès est grandissant : il est ainsi décoré de l'adjectif "national" dans *Le courrier du Vietnam*<sup>26</sup> dont l'article est précédé d'un sous-titre : "comment devient-on adepte et médium de ce culte ?" Il offre au lecteur une explication détaillée des procédures à suivre comme une sorte de manuel. Le directeur de l'institut des études folkloriques<sup>27</sup> qui y voit aussi "un culte national" n'hésite pas à extrapoler en affirmant "qu'un embryon de conception de vie est né avec les idées d'origine de l'homme, de nation, d'amour de la patrie, incarnée par les mères-déeses". Les cassettes vidéo dédiées à l'ouverture des palais se sont d'autre part multipliées et la télévision retransmet fréquemment des longs documents filmés, comportant une ritualisation somptueuse et imposante. Lieu Hanh a donc acquis récemment une envergure publique et s'inscrit pleinement dans la spectacularisation politico-identitaire du régime. En réponse à cette consécration très médiatisée, nombreux sont ceux qui, comme Phuong précédemment évoquée, dressent un autel de Lieu Hanh à leur domicile ; par ailleurs les cérémonies privées, d'ouverture des trois ou quatre palais et d'initiation au *dong* et à la position de *ba dong* se sont répandues en dépit de leur coût élevé qui débute à deux millions de *dôngs* et atteint jusqu'à mille US \$ pour les plus fortunés. Originellement le terme de *ba dong* ratifie le statut de médium, acquis par la possession au terme de rites qui devaient durer trois jours autrefois. Aujourd'hui les cérémonies se limitent à une journée ou même quelques heures.

---

<sup>26</sup> 02/05/1999.

<sup>27</sup> Ngo Duc Thinh : "Le culte des génies féminins et des mères déesses", *Etudes vietnamiennes* n° 3, 1996 : 87.

La possession est un enjeu central pour les sujets individuels dans la mesure où elle s'inscrit précisément comme la barrière qui sépare la légitimation étatique de la légitimation personnelle tout en s'érigeant en objet partagé de désir, frappé par un interdit plus ou moins introjecté. L'emploi du terme de médium, tant d'un point de vue analytique que si l'on suit le discours des acteurs est donc très délicat et ambigu : il est difficile de conserver sa connotation intrinsèque liée à l'expérience intérieure de la possession par l'altérité d'une entité symbolique ouvrant la porte à une libération imaginaire, dont les éléments psychiques et inconscients sont importants comme au Laos. La dimension rituelle très accentuée du culte des saintes mères au Vietnam a été maintes fois soulignée dans le passé mais aujourd'hui la possession peut être marginalisée ou réduite à un simple signe rituel, voile sur la tête et changement de vêtement pour indiquer le personnage incarné. Le sens de l'événement cérémoniel se déplace alors vers une mise en fiction sociale comme l'illustre l'exemple suivant. La séance a pour objet l'anniversaire de l'initiation deux ans auparavant au statut de médium d'une jeune femme. Elle a lieu dans un ancien quartier de Hanoï près du fleuve, au domicile modeste et vétuste d'un homme âgé qui se présente comme médium. L'autel est "classique" et la figure féminine éclairée du Bouddha surplombe les trois réincarnations de Lieu Hanh. Des monceaux d'offrandes sont accumulés, gingembre, piment, mandarines, mangues, pommes, billets ainsi qu'une bouteille d'alcool et une de vin de fruits. L'assemblée est composée surtout de femmes, les plus âgées avec la coiffe en bandeau noir, les plus jeunes vêtues sans recherche spéciale, serrées assises les unes contre les autres dans une petite pièce à l'atmosphère étouffante. L'ambiance est débonnaire, décontractée, marquée par une hyperactivité collective et scandée par les rires qui fusent ; des cigarettes trempées dans

l'opium et plantées sur des bâtons se remarquent. La femme médium qui préside la séance incarne en deux heures une série d'une dizaine de personnages légendaires désignés par leur numéro (mandarin n°sept, oncle n°huit, etc.) et aussi un colon français en Afrique et un soldat vietnamien sous les ordres de Ho Chi Minh. Aucun ne s'exprime à travers la voix de la médium, qui se cantonne dans une gestualité rituelle, parfois brutale. Rapidement l'assistance se débride au fur et à mesure que chaque offrande faite est suivie immédiatement par sa redistribution surenchérie ; ainsi, après avoir remis moi-même cinq mille *dôngs* dans une perspective d'intégration chaleureusement approuvée par l'assistance, je reçois en retour, dans la minute, cinq mille *dôngs*, auxquels s'ajoutent des biscuits et des cigarettes. La séance s'oriente peu à peu vers une scène de dons et de contre-dons, tout d'abord entre les entités et les participants, puis de façon anarchique entre ces derniers qui se lancent non sans violence et en éclatant de rire les offrandes de bonbons, de fruits et de billets de cinq cents et mille *dôngs*. La circulation de ces biens mineurs prend enfin un aspect de débordement collectif : on puise dans une grande caisse et les objets volent dans la pièce passant de mains en mains dans le désordre le plus total accompagné d'un enthousiasme contagieux. Puis chacun repart avec un petit sac en plastique bourré d'offrandes, le visage rayonnant, comme si ce rite spectaculaire d'abondance et de dilapidation économique exorcisait définitivement la pénurie et les rationnements hiérarchisants antérieurs mais aussi l'accaparement présent des richesses : la redistribution a été en effet strictement égalitaire, génies et entités n'étant qu'un point de médiation de cette célébration partagée d'un échange généralisé qui en constitue l'horizon imaginaire.

Pour dégager le sens actuel du culte des saintes mères – dont Lieu Hanh est la figure de proue – commençons par

introduire quelques femmes âgées dont la mémoire garde le souvenir de l'interdit qui le frappa, révélant les fractures qui séparent le présent du passé.

Alors que nous revenions d'Istion, ma collaboratrice vietnamienne a proposé que nous nous arrêtions sur le chemin, dans un petit temple renommé, situé au bord du fleuve, en un jour précis du mois lunaire où l'affluence est grande. Dans la foule qui, à la sortie des usines et des bureaux, s'agglutine et se bouscule près de l'autel enfumé, encens et offrandes dans les bras, je remarque un peu en retrait, une très vieille dame que soutiennent les membres de sa famille. Presque aveugle, le regard animé par une concentration symptomatique, elle esquisse une gestuelle lente et réservée, mue manifestement par une puissance inconsciente et extérieure, sous les regards attentifs et tendus de son entourage familial, mais dans l'indifférence des pèlerins. Nous nous rapprochons pour l'observer et après quelques instants, nous engageons la conversation avec ses petits-enfants, ouvriers dans des usines (dont Istion) qui confirment avec fierté et joie l'hypothèse que leur grand-mère est médium et nous invitent à leur domicile. Un dénuement visible règne dans la maison aux murs moisis où se côtoient quatre générations, dont la vieille mère du mari de notre interlocutrice – que j'appellerai Quang – aux vêtements élimés. Le contraste est très fort entre le désir des plus jeunes d'expliquer la vocation de médium de Quang et la retenue de cette dernière, terrifiée, qui avoue péniblement avoir été encouragée par sa famille à aller au temple et avoir, le jour où nous nous sommes rencontrées, été possédée. Quang repousse spontanément et avec vigueur l'idée d'être *ba dong*, mais rappelle en quelques mots lourds sa première possession vingt ans auparavant par "la mère" et "monsieur sept" : "il fallait aller très vite, ce n'était qu'un instant car sinon on était arrêté par la police. Alors la mère ne dit qu'un mot, c'est moi

la mère, quand elle vient en moi et c'est fini". Très effrayée par ce dévoilement quasi contraint mais soulignant le soulagement bénéfique de la possession, Quang s'évertue à montrer qu'elle a toujours respecté les règles de conformité au caractère autant rituel que politique : ne pas avoir un autel personnel et ne pas être possédée à son domicile ni à la pagode réservée au Bouddha, et surtout pas par les morts, pratique autrefois courante qui continue à être stigmatisée par l'Etat mais est, comme je le montrerai ultérieurement, l'objet aujourd'hui d'un engouement grandissant. Puis Quang évoque la "période française" durant laquelle "des femmes passaient des journées à être possédées". La répression de la possession a été si incorporée par Quang qu'elle poursuit : "maintenant c'est interdit. Les *ba dong* sont mal vus par la société. C'est la politique du parti qui lutte chez les habitants contre ce phénomène. Avant quand on priait les génies rentraient tout de suite en nous". Puis Quang invite sa voisine âgée à nous rejoindre, préférant laisser parler cette dernière qu'elle présente comme plus savante qu'elle-même sur les génies car sa première possession serait intervenue à l'âge de six ans.

Plus ferme et assurée que Quang, cette femme de soixante-cinq ans se lance dans une longue diatribe contre la politique antérieure : "dans les années soixante aller à la pagode, au temple c'était interdit par le parti, il fallait tout faire clandestinement. Ceux qui ont appliqué cette politique c'était des abrutis. Ils ont détruit les pagodes, les bouddhas, ils ont cassé les bols d'encens. C'étaient des délinquants. Ils voulaient tout manger (c'est-à-dire gagner beaucoup d'argent), ils ont fait n'importe quoi pour se venger. Mais malgré toutes les difficultés nous étions toujours *ba dong* et moi j'ai eu de la chance de ne pas être arrêtée par la police. D'autres ont été arrêtés. Et quand ils étaient arrêtés, les gens étaient toujours contre les croyants, alors les policiers

venaient prendre les offrandes et les mangeaient<sup>28</sup>. Ils violaient nos droits de citoyens. D'autres ont profité d'être membres du parti pour manipuler la politique de l'Etat en disant que les catholiques étaient des réactionnaires. Ils étaient égoïstes car quand on prie c'est pour guérir et moi quand je suis possédée, je suis bien, en bonne santé". A titre de preuve, elle me tend un petit cahier où elle a de sa main appliquée, recopié la légende de Lieu Hanh et affirme qu'elle n'a peur de rien car ses parents étaient eux-mêmes *ba dong* et elle a transmis cette vocation à sa propre fille. Dans une logique récurrente, son père, conducteur de train, comme sa mère et elle-même se sont tournés vers les génies et ont accepté leur possession après un épisode de maladie grave. Puis elle me montre avec contentement les photographies de la cérémonie effectuée par sa fille, tout en notant, à la différence de Quang, que maintenant, à nouveau beaucoup d'hommes et de femmes peuvent être "assis au *dong*", comme avant 1954 : mais le coût en est de plus en plus élevé, à la mesure de l'efficacité sur les "problèmes d'affaires" et les règles rituelles sont aussi moins strictes.

Petite-fille de *ba dong* dédiée à Lieu Hanh, Chi, qui tient une fabrique artisanale de gâteaux florissante dans le centre de Hanoï, est une femme allègre et active de soixante-sept ans, très douée pour le commerce. C'est depuis l'âge de treize ans qu'elle s'est tournée vers Lieu Hanh guidée par sa mère, mais c'est seulement depuis quelques années qu'elle a décidé d'élever à son propre domicile un autel à la divinité tout en refusant, comme sa mère d'être *ba dong*, hésitant entre l'argument de ne pas avoir été "élevée" pour ce statut et le rejet d'une condition qu'elle décrit comme "être la bru des sans-famille". De plus en plus passionnée par le culte, Chi

---

<sup>28</sup> De tels récits de policiers dégustant les offrandes des génies se retrouvent au Laos.



visite régulièrement tous les lieux saints de la princesse. C'est avec elle que je me suis rendue à Phu Giay, par son intermédiaire que j'ai rencontré divers acteurs charismatiques et nous entretenons une relation d'autant plus proche qu'une solide amitié me lie à son neveu, médecin. Chi donne de multiples conseils de nature religieuse et divinatoire à ceux qui la sollicitent. Comme Quang et sa voisine, elle se souvient de la prohibition passée du culte, mais sur un mode différent affirmant avoir outrepassé en permanence les normes étatiques tout en appréciant la liberté apparente et qu'elle juge fragile qui l'entoure depuis dix ans. En 1954 elle a vingt-quatre ans et est employée par une entreprise de Hong Kong qui fait faillite. Désespérée elle perçoit son *can so* pour Lieu Hanh (littéralement la racine, le lien) et demande de l'aide à Lieu Hanh qui se signale par une pression sur sa tête une seconde et "rentre en elle". Consciente depuis ce moment fatidique de sa dette à l'égard de la divinité, Chi lui attribue une réussite économique certaine et son aptitude à lever tous les obstacles qui se sont dressés sur son chemin. Parallèlement à son adoration fidèle pour Lieu Hanh, Chi manifeste une grande attirance pour la vogue spiritiste qui se répand et en particulier pour les nouveaux médiums qui communiquent avec les morts, assistant à de nombreuses séances chez les uns et les autres, sans se soucier outre mesure des condamnations dont certains sont la cible. La hiérarchie symbolique qu'elle propose place d'ailleurs Ho Chi Minh bien en dessous de Lieu Hanh et de Trang Hung Dao, contrairement à Phuong adepte militante du parti précédemment évoquée.

Quang, sa voisine et Chi s'inscrivent dans des strates socio-économiques différentes ; la première est astreinte à une extrême pauvreté, sans guère d'espoir compte tenu du chômage d'une partie de ses descendants alors que la dernière vit dans une relative aisance. Ces femmes montrent les

continuités cherchées et reconstruites par les acteurs face au culte de Lieu Hanh dans un contexte où les ruptures furent longues et notables. Il serait trop réducteur d'établir une corrélation stricte entre l'internalisation graduelle des injonctions étatiques – concernant la possession, l'édification d'un autel personnel, la communication avec les morts – et la position statutaire occupée. La diversité de ces postures intérieures désigne plutôt les capacités d'autolégitimation que les acteurs s'octroient personnellement dans une conjoncture où la figure imaginaire de Lieu Hanh est de plus en plus associée d'un côté à la fortune matérielle dont l'acquisition a été rendue possible par l'ouverture au marché, de l'autre à la promotion identitaire du parti. Au-delà de cette logique politico-économique, les continuités internes au culte se révèlent un édifice précaire si on confronte pratiques et discours présents aux descriptions passées, la ritualisation écrasant tendanciellement la place de la possession qui, traquée, est écourtée au maximum jusqu'à être annihilée.

Pour mieux entrevoir ces oscillations prénantes, entrons dans un temple fameux de la vieille ville de Hanoï où Lieu Hanh figure sur le panthéon. Il est situé face à un centre public de formation dont l'iconographie dépeint la marche radieuse vers l'avènement de la "révolution socialiste". Une cérémonie de remerciements aux génies s'y déroule, sous les regards émerveillés d'une assemblée où les jeunes hommes nombreux sont tombés sous le charme de l'orchestre ; le chef du temple est entouré d'un petit groupe venu de son village natal avec des monceaux de cadeaux, l'implorer, le regard humble, pour qu'il accepte d'introniser le bâtiment dans lequel ils ont investi leurs économies. Agé d'un peu plus de soixante ans, l'homme les reçoit, le regard distant, indifférent, imbu de son auréole et de sa dignité, puis les écarte avec peu de ménagement pour s'enquérir du but de ma visite. Il se lance alors dans un long exposé dont les différents

registres de légitimation visent à donner l'image d'une tradition authentique, héritée, sous les auspices de la nation tout en étant un capital envié par les étrangers. J'apprends ainsi que quatorze générations de médiums le précèdent dans la généalogie de sa famille, qu'à neuf ans, il a été "assis au *dong*" pour éviter la maladie, qu'il est sollicité par beaucoup de Vietnamiens exilés, et qu'il s'est rendu en France, aux USA et surtout, insiste-t-il, à Monaco pour officier. Alors que toutes les manifestations religieuses étaient prohibées, le temple aurait été le seul où après 1954 les gens venaient la nuit prier en cachette. De son point de vue, sa pratique est "scientifique" tout comme "le téléphone", la métaphore matérialiste d'un émetteur, d'un récepteur et de "codes" de médiation lui semblant la plus appropriée. Entre l'évocation de la possession légitime passée – qui fut l'apanage de ses ascendants – et le succès actuel de la possession par les morts refoulée vers "l'escroquerie" et les "salauds" – son discours flotte : d'aucuns viendraient certes "guérir" dans le temple mais il se défend vigoureusement d'être possédé par les défunts et d'être en mesure de leur parler et de retransmettre leurs messages. La possession doit rester figée dans la danse rituelle et le changement de vêtements, seule parade contre la "superstition" selon ses propres termes : "ceux qui font ça, les voyants (*boi*), ils prennent l'argent, c'est mal, ils n'ont pas de base scientifique, pour être médium il faut des diplômes". Il conclut avec fermeté en soulignant que ses prières sont en priorité dédiées à "la nation, aux villes, aux campagnes et aux provinces", ce que confirmerait le fait que "l'Etat et le gouvernement aient tourné un film dans le temple" ; il me signale enfin qu'il reçoit une aide financière du ministère de la culture car le temple est chargé d'une "histoire" qu'il faut connaître et montre la richesse de la culture vietnamienne, ce qui expliquerait l'afflux des étrangers. Attendant prochainement une réunion "scientifique" du ministère de la

culture sur "son" temple, il me fait part de surcroît de ses qualités de cuisinier gastronome et de celles de sa fille dont l'adresse du restaurant m'est donnée au passage, tout en se défendant fortement d'activités lucratives, tandis que dans une dépendance du temple, les femmes s'activent aux fourneaux préparant un festin.

Si ce chef de temple est dans son idiosyncrasie bien plus que le figurant d'une pièce de théâtre culturelle montée par l'Etat, la dimension de subordination des cultes rituels aux finalités politico-idéologiques du moment peut aujourd'hui d'autant moins être esquivée que les fêtes dans les temples et les pagodes où se précipitent les touristes ingénus et captivés impliquent une nouvelle sorte de "mobilisation de masse" que les troupes de danse, agréées sous le couvert d'associations à caractère folklorique, concrétisent. La rencontre de leurs protagonistes fait percevoir tout à la fois la réception positive de l'entreprise étatique de reculturalisation et les ouvertures vers les cheminements intérieurs timides qu'elle autorise. Elle met en évidence l'impasse à laquelle conduirait une ethnographie obsédée par des ritualisations dont les mises en scène se révèlent faire partie des appareils symboliques d'Etat et dont l'autonomisation fictive transformerait a contrario l'ethnographe en pitre candide au service de la patrimonialisation socialiste et nationale.

Cristallisant les charnières entre plusieurs logiques, celles de l'Etat et celles diversifiées des acteurs, les troupes de danse sont officielles mais peu réglementées. Elles rassemblent surtout des femmes, trouvant là une issue à leurs aspirations et leurs dilemmes personnels. Chacun garde en permanence l'entière liberté de se rendre ou non à une cérémonie dans un temple, et la rétribution monétaire étant faible (de vingt à cinquante mille *dôngs* et éventuellement un repas), la gratification du plaisir est un mobile d'autant plus

essentiel que l'invitation à exécuter une danse rituelle collective récompense la qualification esthétique et artistique. L'incarnation du rôle de médium ne préjuge pas de la fonction, ni même de l'initiation statutaire qui en est souvent l'horizon de plus en plus convoité après un renoncement à un "athéisme" affiché et proclamé et l'engagement dans une sphère de croyances au départ diffuse et confuse, plus ou moins précisée ultérieurement.

En raccompagnant chez elle une femme âgée après une cérémonie où elle a remarquablement dansé, je découvre ainsi dans un quartier périphérique de Hanoï aux allures très campagnardes, le très bel et ancien autel qu'elle entretient dans une annexe de sa maison qui s'ouvre sur une vaste cour fleurie au calme serein, contrastant avec l'agitation urbaine. L'autel où trônent les trois mères lui a été légué par les parents de son mari, membre du comité populaire depuis plus de quarante ans, qui m'explique qu'il a détruit le très grand autel de ses ancêtres pour "respecter les règlements", mais que la conservation de l'autel de Lieu Hanh ne posait pas de problèmes dès lors qu'aucun culte n'y était pratiqué. Tandis que son épouse se félicite de la nouvelle liberté qui règne et qui lui permettra bientôt d'organiser la cérémonie très coûteuse (deux millions de *dôngs*) où elle sera "assise au *dong*", le mari parle de ses parents médiums, des interdits passés, des "injustices présentes" et de leur pauvreté, avouant désirer se rendre lui aussi au temple. Le couple dont la vie s'est déroulée sous le signe d'une conformité politique exemplaire, approuve les mutations actuelles et trouve dans la restauration culturelle et religieuse une médiation pour retisser des liens de continuité avec un héritage familial qui fut autrefois refoulé et occulté. La reprise du culte est présentée par la vieille dame comme une nécessité qui l'a sauvée de la maladie et l'ancien athéisme est jeté dans les poubelles d'une histoire caduque. L'éviction économique des

bénéfices du marché est ainsi imaginairement dépassée par l'immersion dans sa symbolisation rayonnante dont Lieu Hanh est une des manifestations. Le prix à payer pour mettre en œuvre une telle logique de déplacement compensatoire peut être très élevé, à la hauteur de la souffrance intolérable d'être, par la force des choses, définitivement écarté des évolutions socio-économiques.

Chau, qui se considère être en permanence la "meilleure" danseuse des cérémonies où elle exerce régulièrement, en est un exemple presque tragique. Cette ancienne vendeuse d'un magasin d'Etat qui a fait faillite et l'a licenciée en 1989 est mariée à un ex-ouvrier d'une entreprise de construction du ministère de la culture, à la retraite depuis seize ans sans pension. Les trois enfants, dont l'un fut toxicomane, subsistent grâce à de petites échoppes de bière, de poissons, de pneus, etc. Chau m'amène tout d'abord admirer un splendide autel situé dans une maison privée de son quartier où Ho Chi Minh occupe une place périphérique et minuscule, sur un mur de côté. Le gardien de cet autel, un de ses parents éloignés était garde-barrière dans la société des chemins de fer dont il a été renvoyé en 1988, à quarante-et-un ans, après une faute responsable d'un grave accident. C'est auprès de lui que Chau a trouvé un guide qui, peu à peu, lui a indiqué la voie à suivre face à une série d'échecs dans les différentes "affaires" qu'elle a montées successivement et son *can* lui a été révélé. Après avoir suivi l'enseignement d'un chef médium, sur ses conseils, Chau décide de vendre sa maison pour payer les frais de sa cérémonie d'initiation comme *ba dong* en 1994, puis ceux des anniversaires de celle-ci. Outre les petites sommes qu'elle gagne en dansant, avec les prières qu'elle rédige pour les uns et les autres (*seu*), elle réussit à acheter vingt kg de riz par mois. Malgré tout elle perçoit en rêve les "reproches des morts qui l'accusent de leur parler trop" tout en déniait dans le même moment avoir

jamais réellement été possédée par les âmes des défunts. Chau m'explique ses tourments intérieurs et ses difficultés économiques alors que nous nous dirigeons lentement vers son nouveau domicile proche du temple : une petite pièce sombre où son mari reste prostré, alors qu'elle-même s'anime en sortant d'une grande caisse de bois tous les vêtements cérémoniels qu'elle utilise, ainsi que les précieux éventails. La rupture se fait de plus en plus insoutenable entre l'étalement de ces parures étincelantes de dorures et l'atmosphère lourde qui émane du décor misérable. Tandis que son mari s'enfonce, le regard vide, dans un silence pesant, Chau essaye une coiffe puis une autre à mon intention, de plus en plus étourdie par l'évocation des personnages légendaires qu'elle commente. "Je travaille pour les génies", répète-t-elle, mais "c'est comme les membres du parti qui n'ont pas d'argent pour les cotisations". Devenue une travailleuse de l'imaginaire, l'ancienne employée du magasin d'Etat se bat pour conserver envers et contre tout une existence sociale, la dignité de son statut s'ancrant dans un accompagnement onirique d'un marché dont le développement réel l'éloigne de plus en plus. Un lien symbolique est maintenu par la centralité étatique au cœur des nouvelles ritualités spectaculaires.

Organisées dans des domiciles privés ou dans des temples publics, les cérémonies construisent par ailleurs un espace social dense d'interactions et favorisent, par le simple contact, l'établissement de relations personnelles entre des acteurs que le fonctionnement marchand des rapports sociaux tendrait à séparer de plus en plus. Un segment significatif de ces réseaux, dans lesquels l'investigation a pu s'introduire, illustre cet aspect instituant et reliant des cultes, particulièrement pour des sujets dont la vie se découvre de plus en plus incertaine. En ce mois de janvier 1999, particulièrement froid, je passe une journée entière avec Ba

qui fut maçon pendant vingt ans et touche cent cinquante mille *dôngs* de retraite. Fille de paysans sans terre, décédés alors qu'elle était encore enfant, elle avait été placée comme domestique dans une famille aisée avant d'épouser un orphelin, vagabond, devenu porteur dans une entreprise d'Etat, puis, licencié, conducteur de cyclo-pousse. Mort après quatre ans de paralysie, il a laissé sa famille dans un grand dénuement moral et matériel et les enfants adultes sont aujourd'hui la plupart du temps au chômage. Parmi ces derniers, un fils âgé de trente ans, ancien toxicomane et tuberculeux, est enfermé dans un petit réduit au fond de l'unique pièce de Ba, parcourue de courants d'air. Sa mère a en effet tenté de reproduire la cellule de l'hôpital psychiatrique où il a séjourné un an et où il était, à l'entendre, tenu en croix par des chaînes pour l'immobiliser. Des barreaux ont été montés sur une porte coulissante et l'homme à moitié nu repose, enchaîné sur le sol, tantôt recroquevillé sur lui-même pour se protéger de l'atmosphère glaciale, tantôt accroché aux barreaux pour supplier d'être délivré. Saisissant l'occasion de ma visite, il hurle pour réclamer d'être emmené à l'hôpital et soigné de la tuberculose qu'il aurait contractée sur un chantier de construction, avant de s'écrouler, épuisé par des quintes de toux incessantes. Avant de placer son fils dans ce réduit, Ba avait tenté d'en bâtir un autre identique mais situé sur la rue, à l'avant de sa maison. Elle dut le déplacer car, dit-elle, les voisins et les passants venaient se moquer de son fils, l'exciter, comme on le ferait dans un zoo à des animaux. La scène est insupportable à regarder et bouleversante d'autant plus que les cris, les salivations et le souffle du malheureux se mêlent aux grognements des cochons parqués dans la petite cour qui jouxte la "cellule" ; l'ensemble de ces bruits aux résonances inhumaines accentue la pression létale qui règne, sans mentionner les rats qui glissent furtivement sur le sol.



Ba tient tellement à parler et à expliquer sa situation que je suis réduite à une écoute passive et pénible. Dans son esprit son fils est "fou" depuis trois ans – ce que semble démentir son regard, mais l'hôpital psychiatrique où il avait été placé pour le sevrer de l'addiction à l'héroïne l'a renvoyé dans la mesure où la famille n'assurait plus ses frais de nourriture et de logement et ne versait aucune compensation monétaire aux médecins qui la demandaient à titre personnel. Après deux jours passés dans une pagode, il est revenu chez sa mère pour trouver un abri et l'enfermement cellulaire qui s'en est suivi est présenté comme la seule solution "rationnelle" pour éviter les dégâts causés par des crises répétitives où il serait immaîtrisable et dangereux pour son entourage, sans néanmoins que la contagion tuberculeuse soit jamais évoquée. Des recours aux génies ont été tentés et une des filles de Ba présente affirme avec violence que trop de dépenses sans résultat ont été faites pour son frère. Ba fréquente avec ferveur temples et médiums mais ses discours sont contradictoires : tantôt elle assure avoir réussi à réunir les fonds nécessaires à une cérémonie d'adhésion aux *dongs* pour elle-même, tantôt elle projette celle-ci comme un objectif inatteignable. En ce qui concerne le destin de son fils, elle a renoncé aux génies et attend impatiemment sa mort de même que sa fille. Les deux femmes se relayent en concert pour exprimer sans fléchir leur désir thanatofère : "on souhaite sa mort maintenant, quand il était parti on croyait qu'il était mort mais s'il mourait j'aurais moins de malheur. Malheureusement il n'est pas mort. Mort ou vivant maintenant ça ne nous regarde plus. Qu'il crève, on est trop pauvre et ni le comité populaire ni la police ni l'hôpital ne veulent rien faire donc on n'en veut plus". Ba exhibe en guise de preuves toute une liasse de documents attestant des refus

de prise en charge et de l'indifférence des autorités publiques<sup>29</sup>. Seule une des petites filles de Ba se risque à imaginer que "les morts le suivent parce qu'il mangeait souvent les offrandes de fruits à la pagode et c'est comme ça qu'il est devenu fou. Il faudrait qu'on fasse encore des cérémonies aux génies pour qu'il guérisse".

Une des voisines de Ba est une médium de quatre-vingt-quatre ans, habilitée à "ouvrir les palais" et très sollicitée. Après un séjour de seize ans aux USA où cinq de ses quatorze enfants se sont enfuis après 1975, elle est revenue au Vietnam. Cette fille de mandarins, mère d'un directeur d'une compagnie publique, et épouse d'un révolutionnaire décédé, conserve beaucoup de prestance, avec son joli manteau de fourrure et son chapeau coquet. Son diagnostic sur le fils de Ba est ferme et clair, posant l'origine organique de la maladie, dont les soins incomberaient à l'Etat, et écartant la "folie", d'où l'impuissance des génies. Elle se déclare cependant d'accord avec Ba pour constater que l'absence d'argent est rédhibitoire pour mettre en place un traitement, et que l'enchaînement et l'enfermement sont donc nécessaires, ce que corrobore la mère, exhibant les nombreuses chaînes qu'elle a achetées comme un signe de sa bonne volonté. La médium rappelle en outre l'interdit familial fait au jeune homme d'épouser celle qu'il aimait, événement déclencheur de sa toxicomanie et de son désarroi.

Dans l'entourage de Ba, une autre médium chez laquelle elle me conduit est encore mieux insérée socialement que sa voisine et dispose d'un autel imposant à son domicile. Se consacrant au commerce, elle est l'épouse d'un

---

<sup>29</sup>J'ai vainement tenté de prévenir les amis médecins qui m'entouraient mais il me fut répondu par tous que la famille était entièrement libre de ses agissements et qu'aucune intervention au motif de mauvais traitement ne pouvait s'inscrire dans le droit civil vietnamien.

fonctionnaire membre du parti ; elle a été activiste dans l'organisation des jeunes, puis à la tête de l'organisation des femmes de son quartier et elle est heureuse que les policiers fréquentent assidûment son temple. Entre une première cérémonie d'adhésion au *dong* à treize ans par l'entremise de sa mère et son initiation comme médium à quarante-cinq ans, après un épisode de dengue, elle a "négligé les génies". Depuis elle dit se consacrer à "sauver les pauvres" sans contrepartie monétaire dans une forte opposition aux "escrocs qui achètent la croyance" : "l'image", "l'apparition" est opposée à la possession légitime chez un unique médium célèbre "salarié par l'Etat" pour retrouver les dépouilles et les tombeaux des anciens combattants oubliés dont les "âmes et les fantômes peuvent devenir méchants". Le lecteur patientera pour rencontrer ultérieurement ce personnage renommé et appréhendera que, du point de vue de cette femme qui ne cache pas sa fortune, l'absence de Ho Chi Minh dans l'autel est explicitée par le fait que "l'oncle Ho est le saint vivant, le plus grand saint".

Revenons à Ba que toutes ses fréquentations de membres d'une classe sociale aisée, sous les auspices de génies bénévoles, sortent de la dérélition dans laquelle elle serait plongée si elle n'avait pas ressenti un vif intérêt pour les cérémonies fastueuses dans les temples privés et publics. Lorsque Ba part pour y assister et discuter avec des médiums bien inscrits dans les cadres idéels et pratiques de l'Etat-parti, elle oublie quelques instants le délaissement dont elle est l'objet, et son fils otage, condamné à une mort très rapide par la conjonction des pulsions familiales, de la monétarisation des services de santé et de l'internalisation collective des logiques d'un marché que les cultes des saintes mères encensent.

A la jonction entre l'Etat et le marché, une ritualité exaltée et exacerbée est un véritable garde-fou contre des

béances tout à la fois politiques et psychiques ; elle se dresse comme l'étai symbolique des fluctuations émaillant et recouvrant détresse personnelle et légitimation individuelle. Le travail de subjectivation de normes qui ont été auparavant heurtées et doivent être aujourd'hui réconciliées, est d'autant plus éprouvant qu'un membre de la parenté concentre sur lui tous les ratés d'un roman tant familial que national. Les hasards de l'enquête – prenant pour point de départ les rencontres dans des cérémonies et s'inscrivant dans les lignes relationnelles des acteurs – m'ont ainsi mise en présence de plusieurs cas "d'enfants fous" ; si Ba représente une gestion mortifère de nature extrême provoquant l'indignation, l'éventail des attitudes se mouvant dans l'orbite confuse des génies, témoigne – bien au-delà de la dimension thérapeutique des cultes dans laquelle un courant ethnographique tendrait à les enfermer – des tribulations et de la peine des sujets à se situer dans les nouvelles codifications de la société.

Le couple Nam est typique de ces ambivalences et de ces déchirements intérieurs qui se cristallisent sur l'une de leur fille, jeune femme auparavant dynamique, travaillant dans la compagnie des chemins de fer, qui, après la naissance de son premier enfant, a montré les premiers symptômes d'un comportement autistique et délirant. Le père, fils de lettré, est un ancien fonctionnaire du ministère de la culture, membre du parti, affectionnant le costume-cravate. La mère, fille d'un employé de banque durant la période coloniale, a suivi une scolarité en français pendant quelques années. Sa carrière professionnelle, dactylo, secrétaire de "l'école de politique" puis infirmière, s'est déroulée entièrement dans la compagnie des chemins de fer. Depuis plus de cinq ans à la retraite, elle est devenue une danseuse attitrée de plusieurs groupes folkloriques prestigieux, relevant de "la voix du Vietnam", du "palais de la culture vietnamo-soviétique", des "anciens

combattants", etc. Outre ceux-ci, elle appartient à un groupe de danse de son quartier et accepte de nombreuses invitations dans des cérémonies publiques. Très apprêtée et maquillée, masquant souvent sa chevelure sous une perruque élégante, elle semble toujours prête à jouer dans un spectacle et c'est avec nostalgie qu'elle me montre des photographies la représentant dans sa jeunesse, où son appartenance à l'élite sociale occidentalisée est manifeste sous les traits distingués d'une belle adolescente à la coiffure soignée et au regard enchanteur. Deux des enfants des Nam tiennent de petits salons de coiffure à quelques pas du domicile parental, modeste, ouvert sur une ruelle dans un quartier de Hanoï en pleine transformation.

Le couple, fort exubérant, est avide de parler autant de "la culture" que de ses propres problèmes, sautant d'un sujet à un autre sans transition. Tandis que les époux se coupent la parole, emportés par la passion, leur fille erre dans la maison, passant de pièce en pièce brutalement, se cognant aux meubles, le visage tantôt rieur à l'excès, tantôt sombre et agressif, le regard ailleurs, perdu dans ses pensées, sans retenir l'attention de son entourage qu'à plusieurs reprises elle paraît quémander. Son père est tout d'abord préoccupé de me convaincre que cérémonies et danses rituelles se développent "selon la finalité du parti pour reconstituer le prestige culturel" et que les organisations de masse prennent activement part à ces opérations : "c'est vraiment la politique du parti mais malheureusement, pendant la guerre, les communistes étaient athées et les croyants étaient désignés comme superstitieux, donc ils ont tout détruit. Les révolutionnaires et les cadres n'avaient aucune connaissance de la culture. Selon eux, si on croit au destin et au sort, on ne peut pas faire la révolution. C'est pour ça qu'ils ont détruit des pagodes. Mais le congrès du parti a rétabli le prestige culturel et maintenant toutes les cérémonies culturelles sont

encouragées par le parti". Moins didactique, son épouse, dans une recherche récurrente de signes de continuité, rappelle que son *can* lui fut révélé à vingt ans – ce que confirme son mari – et que seul le manque de moyens financiers l'empêche d'être "assise au *dong*". Le dogmatisme propagandiste du père s'efface lorsque la maladie de sa fille envahit la conversation : se déclarant "mi-athée, mi-croyant", il narre toutes leurs pérégrinations chez des médiums pour obtenir une guérison, entrevue à l'issue d'une cérémonie "d'adhésion au *dong*" qu'il organiserait volontiers s'il était certain de son efficacité. Se dévoile alors le fait que la visite à la chef médium (*chu dong*) chez laquelle ils m'ont entraînée quelques jours auparavant, était effectuée dans ce but et que le constat que la santé de la "fille folle" de cette très vieille dame n'avait pas été améliorée par une telle cérémonie, avait semé le doute dans l'esprit du père alors qu'il était prêt à franchir le pas. Tirailé entre une légitimité culturelle étatique sanctifiant les rites, son attirance pour le champ imaginaire qu'elle inaugure et son désir de ramener sa fille à la normalité, le père s'engage dans une quête éperdue : il me propose de les accompagner chez d'autres médiums réputés, trouvant dans ma présence une sorte de soutien culturalisant en regard de l'angoisse de l'indécision toujours plus profonde que provoquent ses démarches.

C'est ainsi qu'à une quinzaine de km de Hanoï, je découvre un village que j'appellerai Kouphisma où réside la *chu dong*, mère d'une "fille folle" et un nombre étonnant de praticiens divers. Un grand autel – où Ho Chi Minh le "saint vivant" et tous les autres personnages historiques sont placés dans des sortes de bulles de verre – trône dans une des pièces de la maison du chef médium qui s'ouvre sur un grand jardin fleuri. La vieille dame aux dents laquées de noir, emmitouflée par cette journée d'hiver, m'explique tout de suite qu'elle travaillait dans un commissariat de police de Hanoï mais que

"les génies l'ont arrêtée" d'où son retour dans son village natal. Dès 1945, tout en poursuivant ses activités professionnelles de policière, elle commence à "ouvrir les palais" pour d'autres. Son mari, décédé, policier comme elle-même, était dans les services d'espionnage. Sa fille d'une trentaine d'années tourne autour de nous, le visage rayonnant et les yeux brillants puis, rassurée par mon accueil affectueux, entreprend de communiquer intensément avec moi sur un mode glossolalique, ce qui confère à la scène, éclairée par quelques rayons de soleil, un charme irréel. La jeune femme aurait, trois années auparavant, refusé violemment de s'occuper de ses enfants, puis à la suite de mésententes avec sa belle-famille et son mari, aurait tout comme la fille des Nam, peu à peu glissé vers la schizophrénie. La mère reconnaît une "folie" au passé mais la dénie au présent, sa fille étant d'après elle capable d'aller seule au marché à Hanoi, de cuisiner et de coudre ; elle se félicite d'avoir refusé de la placer à l'hôpital psychiatrique où "les gens meurent après avoir vu leur maladie aggravée". De fait la jeune femme semble tout à fait heureuse dans cette atmosphère bienveillante d'acceptation de sa singularité comportementale et langagière. La chef médium, qui à la suite de ma première visite sera importunée par la police – qui semble ne jamais perdre ma trace – ne tient en revanche guère à parler de ses activités : elle a manifestement très peur des autorités locales qui viennent régulièrement lui infliger des amendes et lui confisquer ses objets rituels.

Sa sœur, employée à la retraite de la cantine d'une usine textile périlante proche du village, a été à la suite d'une longue maladie "assise au *dong*" sous sa présidence. Elle m'indique qu'ici "beaucoup de gens, athées ou non font la cérémonie pour se soulager car c'est le dernier choix, le dernier chemin". Non loin de la petite maison au vieux toit de tuile de cette dernière, une jeune femme qui vit dans une

splendide bâtisse toute neuve, ornée de colonnades, a été elle aussi, ainsi que son mari, initiée au *dong* par la chef médium en 1987, et elle lui voue un attachement indéfectible. Depuis, elle appartient à un groupe de danse dont deux anciens acteurs d'une troupe folklorique professionnelle sont membres, et elle a vu toutes ses difficultés personnelles et professionnelles disparaître magiquement. La fortune lui sourit : "je ne m'entendais plus avec mon mari, j'ai failli divorcer sept fois et j'étais très pauvre. Après, j'ai monté des affaires et je croyais ne gagner que deux kg de riz par jour. J'en gagne trente et mon mari a retrouvé du travail, il est devenu gentil alors qu'il me battait. J'ai monté cet autel (parsemé de guirlandes, de lumières électriques et très clinquant) et les policiers sont venus pour me demander de le détruire mais je leur ai dit que s'ils faisaient cela alors je mourrais. Donc je leur ai donné de l'argent et ensuite ils sont venus eux-mêmes présenter les offrandes". Comme si le caractère ostentatoire de sa maison l'accusait implicitement, cette jeune femme entend se différencier de tous les médiums "escrocs", qui établissent des temples chez eux, organisent des cérémonies sans en avoir reçu le droit de leur "maître", ne respectent pas les règles du culte, et "mangent les offrandes", c'est-à-dire s'enrichissent indûment. Méfiante à mon égard, elle déclare que "chacun a son *can*, c'est la vie privée, personne, même pas le président, l'Etat et le gouvernement ne peuvent nous forcer à parler de ça et même les femmes des dirigeants sont assises au *dong* et elles ne le disent pas à leur mari".

Ce nouveau segment relationnel qui réunit le couple Nam, la *chu dong*, sa sœur et cette jeune femme – qui m'expose longuement l'ordre des rites qu'elle suit chaque année pour les deux anniversaires (d'un coût de sept millions de *dôngs*) de sa première cérémonie – enrichit l'analyse de plusieurs axes d'interprétation enchevêtrés. Les sujets sont



enfermés dans une matrice symbolique dont les deux pôles institués par la figure de l'Etat sont d'un côté la négativité de l'exploitation marchande des croyances, incarnée par la possession immaîtrisable, de l'autre l'édification positive de l'identité culturelle, dont la folklorisation spectaculaire et réglementée est l'aboutissement. Entre ces deux pôles ils s'orientent avec peu de repères : le désir de reproduire pour leur compte personnel la mise en scène chorégraphique de "l'ouverture des palais" dont les médias diffusent les images, façonne un jalon de leur itinéraire en adéquation avec les modes d'inculcation politique dont ils ont été l'objet depuis des décennies. La recherche dans leur passé d'indices prémonitoires de leur jonction au déploiement actuel des cultes vise à combler des ruptures d'autant plus troublantes que la répression policière est toujours là pour définir une "juste ligne" d'observance. Mais la souffrance psychique les induit à des débordements permanents et indiscernables à leurs yeux, qui brouillent les continuités douloureusement rebâties et transforment en ombres insaisissables les murs qu'ils ne devraient pas tenter de dépasser sous peine de sombrer dans la "superstition" bannie et honteuse. Toujours violée, balisée, remaniée et chamboulée par des préceptes de domination incorporés, la forteresse de l'intimité subjective – dont en d'autres lieux tel le Laos, les génies sont les habitants bienvenus, libérateurs et salvateurs – reste ici sous une emprise globale amenant à déguiser les initiatives d'autonomisation contestataire.

Dans cette perspective le village de Kouphisma où séjourne le personnage paroxystique de la *chu dong* expolicière craintive et toujours suspectée par la police, abrite une cohorte d'individualités, livrées aux saintes mères et aux génies dans l'espoir d'un soulagement. Face à cette densité, traversée par la "folie" pour reprendre les termes d'un médium, un faisceau d'hypothèses complémentaires se fait

jour : présence d'un génie tutélaire à la capacité thérapeutique attractive mais dont j'ai en vain cherché les traces dans les mémoires ; banalisation du village, considéré dès lors comme représentatif d'une multiplication des adhésions récentes au culte ; spécificité historique relative du lieu où durant l'évacuation de Hanoï à l'époque des bombardements américains de nombreuses familles bouleversées trouvèrent refuge. Contentons-nous de ces assertions : "ici, c'est le terrain des génies et des saints ; il y a beaucoup de fous et de malades qui se baladent sans but... ils font la cérémonie et ils guérissent seuls, quelques-uns ne peuvent guérir, le ciel l'interdit. Ces fous et ces malades viennent d'ailleurs ; ils viennent ici pour guérir, car ils savent que ici c'est la meilleure porte, le meilleur accès pour la guérison. C'est la réputation. Car ici, les gens ont le *can* et chacun connaît son *can* mais maintenant dans tous les autres villages aussi les effectifs des médiums augmentent, ne cessent d'augmenter. Il y a très longtemps que les gens viennent guérir ici dans le village, dès 1947 beaucoup de fous et de malades sont venus mais encore plus en 1972... Maintenant il y a de plus en plus de malades, c'est l'ordre du ciel et c'est pour ça qu'il y a de plus en plus de médiums. C'est la fin, la décadence, la crise". Ce profil particulier du village l'assimilerait à une sorte d'hôpital psychiatrique de jour, impression que renforce la pluralité des vocations et la mitoyenneté des maisons d'où émanent les offres de salut les plus extraordinaires. Le lecteur découvrira peu à peu cet éventail de recours et de choix, mais pour l'instant concluons par un troisième segment relationnel avant de nous avancer progressivement vers l'univers des morts, dont la proximité et le rapprochement par étapes mesurées est l'épicentre des imaginaires individuels et étatiques.

Celle dont j'ai rapporté les paroles sur Kouphisma est une médium âgée de soixante-douze ans qui frôle les

bordures de son moi sur le même mode que celles des interdits étatiques mouvants. Elle a organisé une cérémonie "d'adhésion au *dong*" pour une de ses voisines devenue un médium dont la "folie" est reconnue par beaucoup sans être pour autant un stigmate ou une qualification particulière. Fille de paysan classée comme "pauvres" en 1954, Nga regrette encore de n'avoir pu épouser le capitaine français dont elle était amoureuse, ses parents s'étant opposés au mariage. Un Français venu prendre la photographie de son autel il y a quelques années, un autre qu'elle aurait guéri alimentent en phantasmes ce souvenir inoubliable. Ho Chi Minh, dont la statue dorée est ceinte d'une soie blanche, est situé tout près du mandarin numéro dix et du roi, sur le côté de l'autel édifié par les grands-parents médiums de son mari. Entre 1968 et 1971, "l'oncle Ho" est souvent "rentré" en elle et après ses funérailles, il est venu lui donner la liste de sa propre généalogie. Les "fous" et les "pauvres", ainsi que ceux qui sont "mordus par les chiens enragés", forment la clientèle préférentielle de Nga, entourée d'un de ses fils et d'un petit-fils, admirateurs subjugués : le premier, au visage illuminé, ponctue le discours de sa mère d'approbations enthousiastes en astiquant les statues de l'autel. Le second, les yeux hagards, analphabète, aurait été guéri après une cérémonie de son aphasie de naissance. Nga "sauve les pauvres" en étant "possédée par les morts et leur général qui part à leur recherche". Ainsi elle raconte – en intimant de se taire brutalement à son mari, homme très distingué, avec sa chapka et son grand manteau – comment elle a initié sa voisine, Loï ; celle-ci durant vingt ans a exercé convenablement ses activités de médium mais elle serait devenue "folle" après le creusement par sa famille d'une parcelle de leur jardin précisément là où siégeait un génie qui l'a donc punie. Un fils de la sœur de Loï est en prison, un de ses frères célibataire est toxicomane. Le regard intense et transparent, très angoissée

et agitée de tremblements perpétuels, Loï reconnaît elle-même que "la maladie l'a reprise" et que ce mal "touche les gens qui pensent beaucoup et tous ceux qui sont scientifiques et refusent d'être croyants", me demandant, étonnée, pourquoi "je note ce que dit une folle". Elle se déclare rivée à "la vérité", habitée en permanence par les ombres et les images des saints et des génies. Tandis que deux femmes, à l'allure de petits cadres, viennent prier et déposer leurs offrandes sur l'autel, le frère de Loï entreprend de m'expliquer que sa sœur "n'est pas folle contrairement à ce que les gens croient" car il l'a vue "guérir durant quatre heures", la peau brillante et le visage rayonnant, sans sa pâleur translucide habituelle. Il est donc certain de sa guérison prochaine et, dans cette attente, il prend en charge la maisonnée, faisant la cuisine et le ménage et trouvant quelques subsides dans la vente de charbon de bois.

Tout près de chez Nga et Loï, vit dans une toute petite maison très sombre An, une très vieille dame, ancienne ouvrière, fille de mandarin et épouse d'un directeur d'entreprise à la retraite, membre du parti. Cette médium âgée, qui voue aux gémonies les membres du parti, "la plupart sont des menteurs", estime avoir "guéri" Loï de sa "folie" à un moment donné. Spécialisée dans les "misérables, les fous et les aveugles", An a été "obligée" par "la mère" de ne plus prier devant son petit autel mais dehors, qu'il pleuve ou qu'il vente, son livre à la main, pourtant jamais délavé par les intempéries. Elle ne cède à aucune des requêtes de son mari, qui la prie de s'abriter pour éviter d'être traitée de "folle" et je la trouve dans son jardin, les cheveux gris bien tirés sous son foulard de mousseline. C'est en 1975 qu'elle a monté son autel après une cérémonie coûtant cent cinquante *dôngs* qui l'a délivrée de migraines incessantes et d'une sensation de fatigue épuisante. Possédée comme beaucoup par le mandarin numéro sept qui ne s'adresserait qu'aux gens

"honnêtes", An "cultive" sa pauvreté et l'exhibe en opposition à tous "les médiums capricieux" qui s'enrichissent et sont poursuivis par la police.

Nga, Loï et An mettent en scène les conciliations paradoxales qui se formulent de façon subreptice dans la période actuelle. La sanctification de Ho Chi Minh s'érige tendanciellement contre les forces dévorantes de l'argent, associant dans l'imaginaire les médiums profiteurs et les membres du "pouvoir" accaparant les richesses, tout en préservant la pureté symbolique de l'Etat. Pour tous ceux qui ne peuvent se propulser dans l'orbite de ce marché politico-économique, le culte des saintes mères et la reconnaissance des génies réparent les désastres du passé, pansent les revers du présent dans une coagulation de dates historiques signifiantes et surtout remédient au dénuement par la dotation d'un statut culturel et moral revalorisant. La folie plus ou moins protégée et partagée qui guette chacun et sa famille est l'envers symptomatique d'un décor édifié sur les fictions pléthoriques de slogans rigides et de plus en plus déréalisants. Dans cette optique Lieu Hanh réhabilite et réintègre dans la société du "socialisme de marché" les masses des déshérités qui ont peuplé usines et bureaux et qui, dépossédés du mérite politique et sans accès aux biens économiques, assistent à l'errance de leurs descendants. A travers les hommages plus ou moins onéreux qui lui sont rendus, la divinité reduplique cependant les stratifications en jeu, l'investissement économique ne pouvant pas toujours s'accorder à l'investissement psychique. Au plus haut de l'échelle, elle étaye la nouvelle équation entre croyance, consommation et bonheur sous les auspices de l'affirmation patriotique de l'identité culturelle assimilée au développement de la nation. Métonymie des retrouvailles fugitives des époux durant la guerre, dans les recoins des cuisines des immeubles collectifs ou dans les chambres communes délaissées le temps de

l'acte, la possession, harcelée, talonnée, assiégée s'abat lors d'un instant fugace sur les corps disciplinés, aux gestuelles policées, mimétiques et presque mécaniques. Elle est le premier risque encouru sur une trajectoire audacieuse qui doit tout à la fois immuniser la figure de l'Etat et offrir un asile au tumulte des affects. Avançons donc progressivement dans cette direction, indiquée par les signaux des morts qui hantent les consciences, ancêtres maltraités ou victimes sacrificielles oubliées de la victoire nationale.

### 3.

#### Violences rédemptrices

Dans le cadre de découpages forcément arbitraires en regard des continuités et des discontinuités intriquées, j'ai choisi de maintenir jusqu'à présent le lecteur dans une sphère définie par deux critères : le culte de Lieu Hanh et des saintes mères, l'intériorisation de l'interdit de la possession ou le frôlement de sa transgression impliquant cependant qu'elle reste muette. Or, d'un côté les adeptes de Lieu Hanh déploient une grande diversité de pratiques parmi lesquelles la possession autour des morts, mais on y trouve aussi de nouveaux personnages inspirés par des traditions plurielles et recomposées émettant des messages synchrétiques et animant le marché des croyances.

Tien est l'un des acteurs de cette multitude colorée et hétéroclite ; il vit à Kouphisma le long de la route principale, à l'abri des indiscretions, derrière les hauts murs de sa courette. J'ai attendu une heure pour qu'il termine un repas bien arrosé d'alcool avec un ami et les deux hommes, un peu éméchés, me reçoivent enfin. Tien, couvert de bijoux et le visage défiguré par les cicatrices, se présente immédiatement comme "un handicapé communiste, un ancien combattant communiste, un concitoyen communiste", insistant sur sa qualification politique. Ses études aux Beaux-arts ont été interrompues par la guerre durant laquelle il a reçu les éclats d'une mine provoquant un traumatisme crânien. Ce choc aurait été salutaire, révélateur d'une mémoire extraordinaire et de ses "dons". Après s'être instruit à l'hôpital, Tien est donc devenu "voyant" (*boi*) et c'est avec beaucoup de

conviction et de sérieux qu'il affirme sans y voir aucune contradiction, d'une voix rauque et traînante : "je prévois l'avenir de chacun ; c'est l'art de prévoir le destin et le sort. Moi je crois aux bouddhistes, aux génies et aux saints, mais je suis contre la superstition. Je suis athée mais je crois au sort et au destin car tout est fait par le ciel. Mon cœur m'indique les choses car je suis possédé par les génies et les saints et le bouddhisme est la meilleure religion qui nous dicte le bon chemin et la bonne conduite". Tien est le fils d'un tailleur et d'une ouvrière et reçoit deux cent soixante dix mille *dôngs* de pension d'ancien combattant ; une fois par mois il se rend dans un service de psychiatrie pour recevoir une provision de tranquillisants qui l'aident à dormir et à calmer ses crises d'épilepsie. Il pense que le troisième millénaire sera consacré au "développement de l'idéologie, du progrès et de la civilisation", faisant une plus grande place à la "justice sociale, aux sources et à l'origine". Dans ce cadre, le Vietnam multiplierait son potentiel économique et devancerait la Thaïlande. En attendant il accueille ses clients uniquement le matin, de préférence les "pauvres" mais une Française lui aurait donné la veille cent US \$ et les dons des "riches" sont les bienvenus ; ses services consistent en quelques prières accompagnées de formules rituelles tandis que des baguettes d'encens sont agitées sur des petits pots remplis de cendres, de riz et des vœux particuliers du demandeur, ainsi que je peux l'observer face à une jeune femme venue tout spécialement de Hanoï dans ce but. L'épouse de Tien, qui fut ouvrière, l'aide activement dans ses fonctions et le couple espère qu'il parviendra à faire rentrer leur fille à l'université dans une dizaine d'années. En effet, si en 1976 Tien était payé en vin, depuis 1987 il est rétribué en argent.

Bien mince paraît le message de Tien qui dit s'appuyer sur "l'horoscope, les mathématiques et la



physiognomie", si on le compare à celui de Yen, ancienne enseignante d'éducation politique dans une école technique de commerce et dont un fils est architecte. Devant sa grande demeure toute neuve et luxueusement meublée se pressent des voitures privées avec chauffeur, des taxis (le prix de la course de Hanoï à Kouphisma correspond à la pension de retraite mensuelle d'un ouvrier) et des motos, formant un attroupement impressionnant dans lequel se glissent furtivement des hommes et des femmes venus à pieds ou en bicyclette. Revêtue d'un manteau de fourrure artificielle sur un costume-pantalon, Yen a une allure délibérément moderniste et, le verbe haut placé, manie à sa manière les rhétoriques qu'elle a professées durant de longues années et qu'aujourd'hui elle "renverse" et "retourne" avec aplomb. Écoutons-la tout d'abord raconter sa conversion intérieure déclenchée au départ par une affection de la vue : "j'étais membre du parti et je donnais des cours d'idéologie politique mais j'ai été classée comme quelqu'un qui a deux parties, deux faces, qui est bi-idéologique ; ils m'ont hospitalisée dans un service psychiatrique mais je n'étais pas folle du tout : en moi il y a eu un changement explosif, c'était la bi-idéologie et ce qui a explosé c'était contraire au marxisme-léninisme. Ils ont trouvé que c'était dangereux pour un professeur de politique comme moi car à l'époque on mettait l'accent sur le marxisme-léninisme. Mais j'ai vu à l'hôpital un grand professeur qui ne m'a donné aucun médicament. En fait j'ai été condamnée comme coupable, comme criminelle et si je n'avais pas été à l'hôpital psychiatrique, le parti et le pouvoir m'auraient condamnée. Ils m'ont considérée comme superstitieuse. Après l'hôpital, où je suis restée un an, j'ai repris mon travail mais comme simple employée dans le bureau du personnel, plus comme professeur de politique. On me l'a interdit mais moi je voulais confirmer ma compétence mais le parti m'a convoquée pour une autocritique ; mais il

n'y avait aucun argument pour affirmer que j'étais criminelle, ni aucun intérêt personnel prouvé dans la corruption... Le parti et le pouvoir n'ont donc plus pu me critiquer et j'ai travaillé jusqu'en 1989 et en 1991 ils m'ont mise à la retraite. De toute façon moi je suis belliqueuse".

Yen, qui possède une diction professorale et articule chaque syllabe, a un énorme succès, particulièrement auprès des membres des couches éduquées et des intellectuels, nombreux à venir la consulter face à son autel rutilant, monté en 1991 où des lumières clignotantes éclairent les bouddhas et les mères dorées. Elle a la réputation d'une "précision à 100%" selon les formules usuelles qui qualifient par une métaphore scientifique la réalisation des voyances fondées sur "les 84 000 méthodes" qui composent "la science de la prévision". Son discours, hors les séances de divination, est centré sur la "culture" (*van hoa*) – véritable paravent idéologique – qui lui permet de dévier selon une rationalité singulière vers la "nature". Les yeux mi-clos sous l'effort de concentration, Yen assène la "vérité" du cosmos sur le même mode qu'un cours de rééducation politique : "mon travail est indispensable à la communauté car trop longtemps les rapports entre l'humanité et la nature ont été négligés par l'idéologie. Il faut prendre conscience de nos rapports spécifiques à la nature. Ainsi la religion est-elle un moyen pour transmettre les visions du monde et ce n'est pas de la croyance. Par exemple, on pouvait dire de quelqu'un autrefois qu'il était catholique alors qu'aujourd'hui on dira de la même personne qu'il est cultivé. Mes contacts avec le ciel et la nature m'ont permis de comprendre et d'expliquer les phénomènes et les lois de l'âme. Ainsi je sais pourquoi les génies et les cérémonies peuvent permettre de guérir. Tout cela ce sont les lois de la sphère qui dépend de la nature et de la structure biologique. C'est pourquoi j'aide le peuple à ne pas être aveuglément superstitieux mais aussi je réveille les

matérialistes aveugles et les illusionnistes car mon travail concerne la culture, la supercivilisation et alors il faudra reconnaître obligatoirement que les morts et les vivants devront avoir des relations indispensables. La nature de la sphère, c'est l'air et je ne parle pas du tout de l'éveil (en référence au bouddhisme). Il ne faut pas confondre, je me concentre sur les lois et les pouvoirs, l'existence commande de se séparer de la sphère..."

Yen s'interrompt, rouvrant les yeux et apercevant alors tous ceux qui attendent patiemment ses verdicts précis, sagement assis sur les chaises ou recueillis, courbés devant l'autel, surchargés d'argent, de fleurs et de fruits. Les consultations débutent par une femme tendant des photos de sa fille à Yen qui "voit" immédiatement les qualités et les défauts de la jeune fille qui devrait bientôt partir à l'étranger pour des études ; néanmoins son frère risque d'avoir des problèmes aux yeux. Acquiesçant humblement, la femme recule de quelques pas pour céder sa place à une doctorante, invitée à soutenir sa thèse prochainement en Pologne, mais elle préférerait l'Australie. Yen lui recommande la prudence en "affaires". A un homme de trente-quatre ans qui s'appête à se marier avec sa fiancée de dix-neuf ans, d'origine rurale et dont le père a réclamé une "enveloppe" (d'argent), Yen conseille l'attente car il ne faut pas "urbaniser une femme dont les yeux indiquent l'infidélité et l'égoïsme". Un puits dans la maison du père serait de surcroît un signe négatif : il faut éviter que "la paysanne ne devienne frivole et paresseuse en ville", il est nécessaire de "l'éduquer dès son arrivée par un travail dur" dont les gains seront donnés aux parents pauvres. Une discussion s'engage sur les négociations financières du mariage et Yen intime au prétendant de penser avant tout à "la culture, aux rites et aux ancêtres" et de se détourner de l'échange d'argent. La matinée se poursuit sur ce ton modéré et chacun repart satisfait et respectueux.

L'après-midi sera consacrée exclusivement, ainsi que me l'a annoncé Yen, à un "groupe comprenant des médiums" ; ceux-ci arrivent à l'heure prévue avec de l'alcool et des chocolats qu'ils déposent silencieusement sur l'autel. Ils sont bientôt neuf, les hommes âgés portent veste, cravate et béret selon les habitudes de l'ancienne élite "révolutionnaire" scolarisée durant la période coloniale et les femmes ont remonté leurs cheveux en chignon selon une mode passée. Parmi eux est présent un couple parlant parfaitement français que le lecteur retrouvera ultérieurement. Comme dans une classe d'école, tous témoignent d'une grande déférence pour Yen qu'ils écoutent, studieux, en prenant des notes abondantes et l'ambiance est on ne peut plus sérieuse. Yen adopte un style de conférencière dans une organisation de masse et désigne en premier lieu une des statues du Bouddha sur l'autel dont la conformité aux images des photographies qu'elle distribue n'aurait été réussie qu'après deux échecs. L'histoire de la statue, le choix des matériaux et des détails de sa fabrication vont occuper une bonne demi-heure. Yen conclut sur le caractère sacré, infiniment précieux de la statue, dont ses enfants auront plus tard la charge et affirme qu'elle a bien l'autorisation de prier chez elle, puisque la pagode lui a remis les vases de baguettes d'encens. Puis, incantatoire, elle s'adresse à son assemblée distinguée en la qualifiant par les expressions aux résonances politiques de "véritables pionniers appelés à battre le tambour pour réveiller les autres". Elle précise que le "département de recherche scientifique sur la religion est en cours de fondation, mais on ne sait pas quand il existera car ils ne sont pas encore mûrs". Dans la foulée, elle me présente comme "docteur en culture", m'intégrant dans l'assistance. Significativement elle propose de s'adresser à chacun par des termes de parenté ajustés à l'âge et au statut car "on se rassemble ici pour partager les moments difficiles dans l'amitié".

La religion nourrit le deuxième volet de l'exposé de Yen : "la religion est indispensable. Etre croyant n'est pas évident et sauver le monde non plus. Nous sommes comme les ouvriers le long d'une route ; après la guerre les travaux à accomplir sont immenses et c'est à nous de les faire. Il faut avoir un minimum de religion mais c'est la chaîne du ciel qui arrange notre rencontre". Une première femme rappelle alors que son mari, paralysé, a été guéri après une visite à Yen six ans auparavant. Ce dernier aurait alors lui-même "sauvé" beaucoup d'autres personnes (dont sa voisine présente ici-même), sans médicament "japonais ou américain". Chacun a donc "acquitté ses dettes". Un homme se demande philosophiquement "comment vivre mieux" et pourquoi le "problème de l'âme est toujours une tragédie. Il s'interroge sur la dimension salutaire de la religion. Un autre à qui elle a prédit pour 1997 des "événements merveilleux" alors qu'il atteindra soixante ans, s'enquiert de leur nature dans sa soixante-et-unième année. Yen, qui a écouté les uns et les autres avec une attention soutenue, leur répond globalement d'une voix qui monte progressivement jusqu'à se faire de plus en plus aiguë : "quand on est mort, on sourit, c'est le commencement de l'existence. Les croyants sont immortels et nous devons comprendre ce qui se passe après la mort. La mort doit être accueillie avec optimisme car nous avons des dettes, celles du ciel et celles du pays. La maladie est une dette et nous devons nous en acquitter sans plainte ni reproche". Puis pointant avec le doigt une femme âgée dans l'assistance, Yen incrimine ses oreilles dont elle déduit, mortifiante : "vous êtes mendicante à la porte du bouddhisme, vous êtes une criminelle et pourtant vous avez l'âme et le cœur dans le bon sens mais vos dettes sont énormes et vous n'y échapperez pas. Voilà pourquoi votre mari est malade, c'est votre destin, vous n'irez pas plus loin". Enfin Yen prophétise : "je vous annonce que l'amour et le progrès vont

ensemble, surmontez donc vos difficultés en regardant le Bouddha. La religion est la vie, la vie est la religion. Guérir c'est participer au réveil de la religion. Ne participez à rien sur terre car le Bouddha au ciel est en nous". A une femme qui lui déclare qu'elle veut arrêter de soigner les autres par magnétisme, ayant trop de clients, Yen lui intime de continuer sous peine d'être punie et enchaîne sur des "instructions" : "nous devons nous entendre avec les morts même si nous ne retrouvons pas les tombeaux. Nous sommes dans la période de la transmutation du mal en bien. Ainsi, après la mort, je veux devenir un homme. Le peuple a besoin de voyants qui peuvent tout voir à la différence de ceux qui étudient la physiognomonie et qui auront des dettes. Les *nha que* peuvent être assis au *dong* avec quelques bananes mais nous avons besoin de dépenser de l'argent. Nous sommes au fond d'un puits et nous ne parlons ni de politique ni d'économie. Celui qui retrouve les morts est un opportuniste (l'homme qui est la cible de cette vindicte est un médium réputé que le lecteur rencontrera plus tard). La vérité est que l'Etat et le gouvernement ne veulent pas dépenser leur argent, comme les Américains, pour retrouver les anciens combattants. Nous devons construire des ponts et non pas prier<sup>30</sup>. Chassons les mauvaises étoiles pour avoir une bonne conduite, de bons comportements, une vie spirituelle, mais pas au moyen de la prière".

Yen a plongé son auditoire dans une sorte d'hébétude, la tonalité stridente de sa voix et ses modulations tantôt charmeuses, tantôt alarmantes, provoquant une sorte de

---

<sup>30</sup> Un jeu de mots permet à Yen de rejeter la prière passive et lucrative au profit du travail de "construction des ponts" qui implique sueur et effort pour "gagner sa vie".

stupeur, de suspension de pensée de nature à dissoudre les contradictions de son quasi-oracle. A travers ces différentes séquences où se mêlent prescriptions, promesses de rédemption, conseils et repères dans le foisonnement des recours de salut, un style singulier se fait jour, que Tien concrétisait sur le mode le plus mineur et que Yen incarne avec une certaine éloquence. La référenciation politique y occupe une place décisive, affirmée, déniée, contournée et contrée. Elle constitue la trame de son message, temporalisant les périodes historiques et leurs idéologies pour dévoiler et imposer une interprétation idoine du présent ; le dépassement intellectuel, spirituel et religieux de croyances et de pratiques culturelles laissées aux inférieurs en est l'horizon dans un contexte où les dettes personnelles et collectives fusionnent avec la dette de l'Etat face aux morts abandonnés des guerres. Si la notion de dette s'inscrit comme une pièce centrale du capital culturel et symbolique partagé, ses résonances psychiques universelles et politiques spécifiques sont ici combinées dans une logique de rachat des fautes qui, par leur dimension nationale, incombent à tous et à chacun dans l'intimité de sa conscience. Certains des plus fidèles disciples de Yen ont été autrefois des militants zélés et sont maintenant en quête d'outils de compréhension de la conjoncture actuelle. Dans cette perspective rendons-nous chez le couple francophone rencontré chez Yen qui, notons-le, affiche son appartenance à un "centre des compétences humaines" qui est l'un des instituts officiels de recherche sur le magnétisme et ses pouvoirs présumés de guérison, ainsi que sur l'identification des tombes et des dépouilles des morts. Ces instituts ont récemment proliféré à l'abri de divers ministères où ils sont localisés.

Mari et femme furent de hauts fonctionnaires, à la retraite depuis plus de dix ans : elle fut vice-ministre des finances et lui était directement rattaché au cabinet du

Président pour le suivi du syndicat national. Ils ont réuni chez eux à mon intention quelques-uns de leurs amis : un chirurgien, un colonel et un docteur en biologie qui participent à un centre de bioénergie relevant d'une association scientifique réputée qui édite plusieurs revues et supervise le centre d'identification des tombes des morts où officie le plus célèbre médium de Hanoï, déjà plusieurs fois évoqué ; tous les cinq vantent les mérites de la méditation qui par la captation des énergies, constituerait une méthode curative et préventive pour "rétablir la santé du peuple et des personnes âgées" affectés par les souffrances de la guerre et les pénuries consécutives. Ils vouent une grande admiration au directeur du "centre de bioénergie", un ancien ouvrier, resté neuf jours dans le coma après une électrocution et qui, ramené à la vie, aurait prouvé des dons magnétiques extraordinaires et des capacités de guérison, au point que "l'Etat l'aurait embauché pour le peuple". Le chirurgien présent – qui a publié plusieurs ouvrages savants où l'inconscience de la méditation est distinguée de l'inconscient freudien qui supposerait un "déséquilibre des neurones" – insiste sur la nécessité de se dispenser des médicaments et sur l'examen "scientifique" des fonctions que mettrait en mouvement la méditation. Dans ce paysage, Yen est replacée comme "une spécialiste des stratégies individuelles et des problèmes nationaux", auréolée par son ancienne activité de "professeur de marxisme-léninisme" et désireuse de "coopérer avec des médecins". La conversation s'oriente sur la communication avec les morts dont tous se déclarent convaincus et mon hôtesse encore plus, puisque la tombe du frère de son mari, mort en 1952 dans la résistance contre la colonisation, aurait été retrouvée grâce à un étudiant inconnu qui passait par hasard devant chez elle et a "lu dans sa pensée" : "il était sept heures du matin, je ne le connaissais pas, il est rentré chez moi et m'a dit que mes grands-parents



et mon oncle étaient à l'instant derrière lui... Il a alors écrit toutes les informations sur la date de la mort du frère de mon mari et le lieu où il gisait. Alors on a appelé son âme avec X (il s'agit d'une médium provinciale très en vogue) et le frère de mon mari a dit qu'il préférerait rester avec ses camarades de guerre..." Le colonel, ancien interprète du ministère des affaires étrangères, conclut cette discussion par le rejet de son athéisme passé et l'affirmation de sa "croyance" actuelle qui s'investit dans tous ces "phénomènes scientifiques" qui expliqueraient les divinations des médiums connus dont sont comparées les compétences respectives ; je me retire, un peu abasourdie, chargée des documents qui m'ont été confiés pour m'instruire.

Ce petit groupe de l'ancienne élite politique est un exemple des préoccupations générales qui traversent l'ensemble des classes sociales et des générations : elles nourrissent une sphère "spiritiste" aux contours indécis, prête à avaler toutes les informations les plus extravagantes que la rumeur engrange et que d'innombrables publications officielles viennent accréditer. L'absence de frontière entre "spiritisme", "spiritualisme" et croyances religieuses témoigne tout d'abord de la violence symbolique qui a accompagné l'intériorisation de constructions idéologiques binaires, au schématisme caricatural séparant science et matière d'un côté, superstition et idéalités de l'autre. Dans ce cadre une logique, identique au Vietnam et dans l'ensemble des pays communistes, a été de tous temps productrice d'un désir de passage dans la part maudite qui se déploie au-delà de la rupture édifiée. Ismael Kadaré dans le roman intitulé *Spiritus*<sup>31</sup> décrit remarquablement combien cette fantasmatisation d'un domaine mystérieux à atteindre, toucher et pénétrer jusqu'à l'immersion complète, n'épargne

---

<sup>31</sup> Fayard, 1996.

personne et se glisse au sein de l'appareil d'Etat. Corollairement l'abandon du communisme en Russie et ailleurs a été suivi immédiatement d'un envahissement de l'espace public par des cohortes de représentations ciblant les régions invisibles derrière une réalité auparavant hypostasiée, dorénavant en pleine décomposition. La configuration vietnamienne est pourtant différente dans la mesure où l'Etat-parti se profile comme la première instance de légitimation de cette plongée dans le monde surnaturel, abolissant lui-même les limites précédentes. Cette posture de l'Etat, qui autorise la transgression de ses propres interdits passés, conserve les clivages institués qu'elle vient reproduire dans une simple inversion. Ce processus engendre une double schize en regard de la subjectivation des prescriptions : il faut tout à la fois se dessaisir des anciennes idéologisations incorporées et réussir à déchiffrer le présent à partir de registres de légitimité opposés. Il est de surcroît nécessaire d'assimiler la cohabitation de deux segments idéologiques antinomiques du fait de la réhabilitation de la religion comme capital culturel et du maintien du marxisme-léninisme ce qui provoque une dissonance de plus en plus forte au sein des rapports sociaux. L'effort d'ajustement demandé aux acteurs s'apparente à une série d'injonctions paradoxales concernant tant les facultés intellectuelles que les pulsions inconscientes qui se sont investies dans le façonnement de personnalités continuellement assujetties à la loi du politique, dans un blocage systématique de toute échappée désirante. Parce que l'opération mentale irréalisable à laquelle les acteurs sont invités se présente comme un appel séduisant à renouer avec les traditions passées, elle déclenche des débordements incompressibles dans lesquels la resymbolisation de l'Etat et de son pouvoir s'accomplit sur une scène obscure, pour ne pas dire obscurantiste.

Dans ce cadre, le recours à la méditation doit être rapproché du mouvement chinois *falun gong*, prônant le *qigong*, ces "exercices de l'énergie vitale" visant tout à la fois à contrôler et libérer les émotions<sup>32</sup> et se présentant comme un moyen de restituer la santé personnelle mais aussi collective dans une gratuité qui s'oppose au coût des médicaments et des services de santé publique inaccessibles aux insolubles. Ces pratiques se présentent ici comme des sortes de tranquillisants réparateurs des disjonctions à assumer. A la différence de la Chine, où la contestation de l'ordre dominant s'est engouffrée dans le développement du *falun gong*, elles restent pourtant limitées à diverses modalités d'incantation de l'Etat comme l'illustre le petit groupe des hauts fonctionnaires subjugués par l'ouvrier devenu magicien et guérisseur qui continue à véhiculer le "droit de maître du peuple" qu'incarne le parti.

Découvrons maintenant d'autres styles de prédication et de divination mettant en scène de façon récurrente l'Etat et les morts. Huong<sup>33</sup> est une jeune médium qui a autant de succès que l'ex-professeur de politique mais elle s'adresse à une population socialement mélangée parmi lesquels les petits fonctionnaires, les cadres moyens, les commerçants et les ouvriers sont les plus nombreux. Parce qu'elle parle ouvertement et abondamment aux morts à son domicile, elle verse un "impôt" régulier à la police, prélevé sur ses bénéfiques journaliers. Lieu Hanh est son inspiratrice et trône sur l'autel au premier étage de sa maison entièrement organisée autour de sa pratique : les pièces où elle réside avec son mari, ses beaux-parents et ses enfants, dont l'un est

---

<sup>32</sup> Evelyne Micollier : "Contrôle ou libération des émotions dans le contexte des pratiques de santé qigong", *perspectives chinoises*, n°3, 1999.

<sup>33</sup> Monique Selim : "L'imprécatrice", *PTAH*, n° 11 /12, 1999.

hydrocéphale, sont bien séparées de celles réservées au culte. Dans l'une d'entre elles une foule d'objets religieux s'entassent pour la vente ; les toilettes sont indiquées dans un couloir avec une ostentation très inhabituelle à l'intention des multiples clients. Le récit suivant dans lequel mon implication involontaire durant trois jours se révèle très méthodologique, permettra au lecteur de découvrir une nouvelle dimension, fort brutale, des sotériologies actuelles véhiculées par la possession.

Lorsque je pénètre dans la salle où officie Huong, je l'aperçois, revêtue simplement d'un pantalon blanc et d'une chemise blanche à manches longues, taillés dans une de ces vilaines rayonnées qui depuis quelques années envahissent les marchés et attirent par leur luxe trompeur les gens qui n'ont eu durant plusieurs décennies que le choix entre plusieurs variétés de coton kaki militaire, immortalisant la guerre. La jeune femme voit en un éclair le parti qu'elle peut retirer de ma présence inattendue et insolite. Sept femmes sont déjà là, argent et offrandes à la main, dans l'attente du bon vouloir de Huong qui les délaisse sans détour pour se rapprocher de moi et de ma collaboratrice, nous offrant ses services avec assurance. Avant de nous constituer en otages prestigieux d'une démonstration éclatante de son pouvoir devant une assistance attentive et grave, Huong me livre un bref résumé de sa vie supposé me convaincre de l'authenticité de sa fonction. Comme toujours, sa vocation de médium à travers la possession lui fut révélée après plusieurs épisodes graves de maladie où elle a cru mourir. Elle parle de "crises cardiaques", de la nécessité d'abandonner ses études de médecin, d'un retour au village où elle fut "paralysée", de plusieurs "renaissances" inimaginables... Dans un souci de distinction sociale, elle affirme que ses parents, bien que paysans, sont issus de familles de lettrés. Eux aussi ont monté chez eux un autel dédié à Lieu Hanh et ont accepté la

possession. Huong relate ces quelques repères biographiques avec une intensité qui ne fera que croître. Elle semble entièrement tournée vers l'intérieur d'elle-même, très angoissée, s'impressionnant autant que cherchant à impressionner ses spectateurs. Elle est néanmoins encore "consciente", assez pour déclarer que dans quelques instants elle officiera spécialement pour nous. Elle me propose alors dans un objectif clair d'accréditation, d'enregistrer les paroles des mandarins qui la posséderont, ce que j'écarte tout de suite, ayant renoncé depuis longtemps au magnétophone tant il effraie en raison des traces potentiellement accusatrices qu'il conserve.

Huong m'éclaire en vrac et sans transition sur quelques éléments qu'elle ne fera que reprendre plus tard. Le premier message s'adresse à ma collaboratrice : la mort de son père était inévitable car le réenterrement de son grand-père aurait été effectué sur l'emplacement d'une ancienne tombe. Beaucoup de personnes seraient jalouses d'elle surtout dans le domaine de sa vie professionnelle ; elle se serait mariée par pitié et non par amour. Elle ne s'entendrait pas avec son mari, dans la famille duquel, un homme, décédé jeune, la protégerait. Elle serait toujours triste. Elle et moi aurions d'excellentes relations et je l'aiderais beaucoup. Derrière sa maison, il y aurait un temple et un tombeau. Le mois prochain elle devrait acheter un terrain. C'est maintenant moi qui suis visée : j'aurais des problèmes dans ma vie conjugale du fait des parents de mon mari que je dois considérer comme les miens. Mes grands-parents maternels seraient morts (ce à quoi j'acquiesce facilement !). J'aurais trois enfants, dont seuls deux vivraient ; elle se corrige, trois de mon mari ; je serais née sous le signe d'être "professeur du social" et serais instruite et prévoyante ; j'aurais beaucoup de problèmes dans la vie.

L'entreprise de suggestion sauvage et de manipulation psychique à laquelle s'adonne Huong vise à nous troubler. Comme un évergète, elle clôt ces préliminaires par un rappel de ses dons de possession pour "sauver les gens de la maladie" et "chasser les malheurs des familles". Elle veut maintenant aller très vite et nous invite à nous agenouiller devant l'autel en compagnie de toute l'assemblée. La pièce est désormais pleine et face à son petit miroir, Huong fait sauter à plusieurs reprises des pièces trouées en récitant quelques formules rituelles. Possédée par un oncle, elle se tourne vers moi avec autorité, pointant un doigt menaçant, et déclame que les mandarins ont annoncé que c'était "l'année de mon âge" (formule signifiant le danger) et que des accidents sur la tête et les mains me menacent... je dois faire attention, car avant mon mariage j'avais un ami qui est mort mais son âme me suit... Faisant de moi publiquement sa proie, elle m'interroge comme elle le fait avec chacun qui généralement confirme l'exactitude de ses dires. Avec peu de prudence, je lui avoue ne guère voir de quel ami mort il s'agit... l'amenant à se "récupérer très vite" en renvoyant à une autre génération celui qui me suit et m'aide. Elle poursuit cependant toujours aussi sûre d'elle-même : d'après elle, je dois mettre un autel du Bouddha femme chez moi, dans mon appartement parisien qui donne sur une rivière et je dois aller prier dans un temple à 250 m de chez moi... Convoquée avec fermeté à lui répondre, je précise qu'une église est proche de chez moi, mais le fleuve bien loin... Huong ne désarme pas : à l'âge de quarante-trois ans, le malheur m'est arrivé, j'ai été très malade et j'ai failli mourir... Mes parents m'aidaient beaucoup, mais ils sont morts et je dois beaucoup prier pour eux. Je suis maintenant au centre de l'assemblée, apportant à Huong un surcroît de légitimation inespérée qui l'excite ; aussi, j'évite de la désavouer publiquement, pensant aux futures séances que je tiens à poursuivre.

Huong décide de se retirer de la possession aussi brutalement qu'elle s'y est plongée. Stop, dit-elle, pour se forcer elle-même à changer de registre. Par la suite, j'aurai l'occasion à plusieurs reprises de mesurer à quel point Huong saute sans aucune passerelle ni garde-fou de la fiction au quotidien sans jamais être certaine de les distinguer : elle s'immerge sans médiation dans ses ténèbres inconscientes laissant libre cours à des forces projectives et défensives lors de tentatives autant répétées qu'impuissantes à exorciser sa propre souffrance. C'est néanmoins cette violence inouïe et incontrôlée qu'apprécient ceux qui viennent la voir, prenant cette sorte de débridage pulsionnel pour un signe manifeste de puissance et de vérité. Revenue un tant soi peu à elle, Huong ne me "lâche" pourtant pas : les mandarins rient de moi, car je ne sais pas prier ce qui est visible dans le fait que je porte un chemisier sans manches qui déroge aux règles du recueillement. Je promets d'obtempérer à ses conseils la prochaine fois tout en notant que l'atmosphère qui règne là est très loin des tonalités douces et bienveillantes des génies *lao*. Huong est partie allaiter son enfant quelques instants et revient pour prendre en charge les nombreuses demandes de l'assistance, me laissant enfin tranquille !

Les séquences suivantes qui se succèdent à un rythme accéléré permettent de comprendre que le traitement qui m'a été infligé constitue un exercice systématique. Huong, de fait, va s'acharner sur tous ceux qui défilent, en attente d'une parole des mandarins, des oncles et des tantes bien numérotés ou de l'un de leurs proches décédés. L'intimité familiale de chacun est donnée en partage au petit groupe avide et impudique. Le spectacle mêle les uns et les autres dans une sorte de matrice béante où sont brassés les désespoirs, les peurs et les désirs personnels sur un mode de collectivisation primaire, frôlant la confusion ; scènes internes et théâtre externe s'enchevêtrent : les morts sont bien présents,

admonestant les vivants terrorisés qui, pour échapper à la mort, doivent respecter maintes consignes. Celles-ci sont toujours les mêmes, infiniment scandées, et s'échelonnent entre des recommandations concrètes – prier, construire un autel, revenir systématiquement voir Huong... – et des injonctions à respecter les ordres familiaux – fêter l'anniversaire des morts, obéir aux aînés et aux conjoints... L'ensemble s'ordonne selon un conformisme global symbolisé par la "bonne" orientation des tombeaux, des autels, des maisons, le "bon" endroit où il faut prier, la "bonne" date, la "bonne" position, etc. Tout manquement aux principes est sanctionné par la maladie, le malheur, la mort pour soi ou pour ses proches. Selon la personne qu'elle incarne, Huong transforme sa voix, s'enroue quand il s'agit par exemple d'une vieille belle-mère morte il y a longtemps : exagérant les traits, elle prend alors une voix grave, brisée, se fâchant contre une jeune fille qui baisse la tête humiliée et à qui son aïeule (morte) reproche d'être venue sans avoir prié pour elle. Implorante, c'est la mère de la jeune fille qui demande alors à la belle-mère (morte) d'excuser sa fille et de bien vouloir leur donner, malgré tout, des nouvelles des autres membres (morts) de la famille. Une vieille femme s'enquiert du nombre d'années durant lesquelles elle pourra encore vivre ; un homme veut savoir quand il pourra vendre son terrain, quelle est la date exacte propice aux meilleurs bénéfices. Le regard de Huong change continuellement, alternativement dur, perdu, inspiré, naïf, brillant, pervers, tout comme sa gestuelle, calme ou très agitée. Parfois, les yeux fermés, se balançant régulièrement d'avant en arrière, elle se saoule elle-même de son désir d'emprise, dont toutes les preuves de réussite se donnent à voir. Ses oracles sont toujours sombres, multipliant les avis de malheurs à venir et les réprimandes. Pour se prémunir contre une série infinie de



dangers et des menaces qui pleuvent, la soumission aux conseils de Huong, est la seule solution.

Si, si, si, vous ne faites pas telle ou telle chose entonne continuellement Huong... alors c'en est fini... Revenir la consulter régulièrement est un leitmotiv faisant de cet attachement abyssal l'unique planche de salut. Un homme me confie d'ailleurs ne jamais prendre la moindre décision sans avoir recours à Huong. Le petit groupe fusionnel écoute avec concentration ces prédictions létales, au sein desquelles rôdent toujours des morts jeunes, méconnus de tous, donc nécessairement oubliés et qui en conséquence inscrivent inmanquablement la faute et la culpabilité de chacun par défaut de mémoire. L'univers imaginaire épouvantable dans lequel il s'abîme avec jouissance reflète parfaitement le monde intérieur de Huong qui hystéricise les frustrations de chacun, les unifie et les totalise sur son propre personnage : impitoyable, maximisant son autorité par une domination incontestable, elle appelle en réponse la docilité, la subordination, l'assujettissement, la dépendance, se révélant un acteur symbolique en continuité remarquable avec la figure implacable de l'État, dictant le bien et le mal et désignant l'ennemi. Cette possession en forme d'imposition apodictique fait émerger une micro-collectivité servile, à l'image de quelques-unes de ces grandioses réunions de masse du parti où le "peuple" est censé communier dans l'hypnose avec ses guides éclairés et ne jamais s'écarter de la "juste ligne" au risque d'entraîner la communauté entière dans un destin tragique.

La mère du mari de Huong l'assiste avec une diligence visiblement intéressée par le profit monétaire qu'elle retire de l'activité de sa bru ; elle paraphrase à chaque instant ses discours et vérifie les offrandes. Huong paraît très fragile et parfois en proie au désarroi. Capital fructifiant pour sa belle-famille, dont tous les membres étaient employés ou ouvriers

dans des entreprises d'État, sa pratique de médium leur a apporté une aisance financière qu'ils entendent bien conserver. Entièrement entre leurs mains, s'efforçant de les satisfaire, selon les codes de bonne conduite en vigueur, qu'elle assène en outre avec force à ses adeptes, elle s'emprisonne elle-même dans sa vocation et s'y perd de façon compulsive.

Pour mieux comprendre Huong, il me faudra plusieurs séances assidues dont la seconde, le lendemain, m'intégrera une fois de plus à mes dépens, tout comme si elle voulait "tirer le filon" que je suis devenue jusqu'au bout. Le harcèlement se fait plus précis, plus rapproché, plus long aussi et fait souffler "le chaud et le froid", mélangeant les compliments à des annonces mortifères étendues cette fois-ci à toute ma parentèle, sans épargner l'homme avec lequel je vis, qu'elle déclare entre autres, inférieur à moi tout en me prédisant sa mort prochaine ; d'où la nécessité de le lui amener bien évidemment très vite pour le protéger. Revêtue d'un chemisier à manches longues, je subis patiemment cette avalanche apocalyptique, astreinte à garder les mains jointes et à obtempérer aux gestes rituels qui me sont commandés. Avec chacun, Huong redouble de violence et d'acrimonie, tout comme si elle était emportée par ma passivité apparente qui constitue un argument tout à fait exceptionnel pour la conviction de ses adeptes. Je marmonne néanmoins involontairement de plus en plus mal les formules d'assentiment que me souffle obligeamment ma collaboratrice et celle-ci m'avouera plus tard avoir manqué éclater de rire. Une femme, déjà présente la veille, sanglote tant que sur mon carnet de notes je la désigne comme "la désespérée". Huong la repousse à plusieurs reprises avec une brutalité choquante, l'obligeant à attendre des heures son "tour". Elle rit avec mépris de ses pleurs, voyant là la preuve que les mandarins l'ont élue, qu'elle sera bientôt en état

d'accepter la possession. Vers midi chacun s'en va et Huong avant que j'en fasse autant, se rapproche de moi : comme une petite fille démunie, elle me parle de son journal intime où elle a noté ses premières possessions sur lesquelles elle revient avec éloquence. Je lui montre tout mon intérêt et tente de reconstituer de manière un tant soi peu cohérente, son itinéraire. Il est néanmoins impossible de la canaliser plus de quelques minutes et il me faut accepter dans l'heure suivante une série de coupures pendant lesquelles sans être, au sens propre du terme, possédée, elle investit son personnage de pythie inquisitoriale à mon égard, me questionnant pour vérifier ses dires.

L'entretien que j'avais souhaité se révèle radicalement schizoïde : en forte demande intérieure de s'explicitier face à moi, elle rompt régulièrement le fil de son discours se reprenant de manière affolée pour se retrancher dans une défense rituelle. Je la suis de bon gré dans son rythme haletant, percevant de plus en plus sa précarité émouvante. Elle a sorti tous ses cahiers et me les tend dans un geste de confiance empreint de dérégulation. Je promets de les photocopier, de les lire et de les lui rendre le lendemain. Elle m'indique les passages que je ne dois pas manquer, tout comme si j'étais devenue la confidente de sa secrète impuissance dans l'espoir d'un apaisement ponctuel. Elle ressemble maintenant à une enfant perdue, se sachant inconsciemment en danger d'être engloutie dans les méandres qu'elle parcourt quotidiennement et qui rapportent tant d'argent. Au-delà des offrandes rituelles modestes qui s'échangent durant la séance, puisque les mandarins donnent à leurs fidèles une masse de petite monnaie censée porter chance et prévenir du malheur, personne ne part en effet sans avoir remis en bas de l'escalier plusieurs gros billets.

Le surlendemain, je rapporte ses cahiers à Huong qui tient absolument à parler de l'épreuve que fut son enfance. Sa

mère était gravement malade lorsqu'elle a accouché et elle n'a pu l'allaiter car – estime-t-elle – chaque fois qu'elle s'apprêtait à le faire, elle pensait à sa propre mère. Huong fut donc élevée au lait de soja jusqu'à la mort de sa mère lorsqu'elle avait neuf ans. Le traumatisme reste d'autant plus sensible que dix jours après, son père épousait une autre femme qui n'aurait cessé de la blesser et de la haïr : elle l'aurait empêchée de poursuivre ses études en dépit de ses bons résultats scolaires ; Huong et sa sœur auraient été réveillées régulièrement par leur belle-mère à deux heures du matin pour partir aux champs ; le père aurait été systématiquement dévalorisé, n'ayant aucune ressource propre... Huong aurait voulu être bonzesse, mais son frère, qui a consulté un psychiatre pendant six mois, l'a encouragée à se marier avec son époux actuel. Au sein de sa belle-famille, les conflits se poursuivent et la sœur du père de son mari aurait voulu l'empêcher de s'installer dans la maison pour des raisons d'héritage... Huong insiste sur le fait qu'elle ne parle jamais de son enfance. Elle est grave, tendue, l'esprit plus net que les jours précédents pendant cette narration, pourtant brusquement brisée à nouveau pour laisser place à ses interminables interrogatoires... sur mes ancêtres et leurs tombeaux mal placés. Peu sûre que j'aie bien lu tous ses cahiers et surtout les passages qu'elle avait soulignés, elle me rappelle alors que la voie de la possession lui fut offerte par Ho Chi Minh lui-même qui la posséda trois fois, signant de sa propre main son nom sur son journal intime, faits indéniables et dûment constatés par sa belle-famille ; au milieu d'une grande forêt, le vieil homme vêtu de blanc, reconnaissable en particulier à son accent, s'est approché d'elle en pleurant abondamment puis est rentré en elle. Superbe incorporation de l'État, Huong ayant aboli toute frontière entre l'autorité externe et l'oppression intérieure, me répète la prédiction que Ho Chi Minh lui a confiée et qui a l'allure d'un slogan

halluciné : au troisième millénaire le Vietnam sera un pays capitaliste et puissant et c'est sur ce chemin d'une nouvelle victoire que le président lui demande de guider son peuple pour le sauver de la misère.

Je laisserai le lecteur s'imprégner des morceaux les plus saisissants de ce message issu d'une problématique personnelle déchirée et d'une hégémonie politique aux dérives imprévues. « Mon enfant, reconnais bien ceci, la vie n'est pas simple, la terre tourne ; reconnais mes enseignements car tu es intelligente et plus compétente que les autres. Moi j'aime mon village natal et quand j'avais sept ans, j'étais déterminé à sauver la patrie. Après la guerre, je deviendrai le héros national et je rentrerai dans l'histoire car je possède les dons des fées. Huong, te rends-tu compte que je suis revenu comme une fée car je cherche la voie pour sauver le Vietnam et le peuple qui vit encore dans la misère et l'orage ? Les Vietnamiens sont des hommes pauvres en argent et en sentiments. Mais, malgré la pauvreté nous avons vaincu car on a le sens du bien. Malgré nos mains vides et l'ennemi bien armé, on a gagné grâce à notre courage. Cette année dans ton village la récolte sera bonne et les trois repas ne sont plus une préoccupation pour les paysans. Le XX<sup>e</sup> siècle va passer, on sera au XXI<sup>e</sup> siècle et tu vas te marier. Toi mon enfant, tu as la pierre précieuse et il faut que tu la gardes ; ta mère t'aime le plus ; ta belle-mère non. C'est la tradition, les belles-mères n'aiment jamais les enfants du mari. Ta belle-mère n'est pas du même bourg, il ne faut pas se plaindre... Huong, tu es consciente ou inconsciente de ma présence ? Je suis là bien réel face à toi. Prends le stylo et écris ; je te donne des poèmes, mais pourquoi ton écriture est-elle la même que la mienne ? Dans l'avenir il y aura des difficultés, mais tu dois toujours être gentille avec les gens. Tu as beaucoup de choses de plus qu'eux et tu dois exercer ton métier de médium comme il faut pour sauver le Vietnam

et le peuple vietnamien. C'est moi Ho Chi Minh qui t'ai ouverte à la possession. Huong écoute-moi, mon enfant, il faut avoir pitié des gens, ne pas les mépriser. Maintenant tu es dans le ciel et tu vas voir le paysage de ton village. Ecoute-moi. Retiens bien ceci : quand je te vois, tu es sur le bateau et tu rames et bientôt tu vas arriver à bon port. Sois courageuse, tu auras une maison bien meublée, les oiseaux chanteront autour de ta maison et il y aura plein de fleurs. Ne pense plus à ta vie personnelle, pense à sauver la vie du peuple vietnamien. Le Vietnam s'avance et il sera un pays capitaliste puissant dans tes mains... tu ne t'entends pas avec ta belle-mère mais tu dois être correcte et gentille avec elle. Ne te fâche pas. Reste calme avec ton mari, même s'il est agressif. Rentre tes larmes pour le rendre heureux. Flatte-le, fais ce qu'il veut... N'aie pas peur de ces rêves... Ils vont bientôt disparaître. Si tu te sens mal, c'est que les fleurs s'épanouissent dans ton cœur. Tu es fidèle, croyante et tout le peuple vietnamien t'aidera car tu es le talent du Vietnam et demain tu changeras d'allure : tu deviendras élégante, accueillante, ouverte. Tu es la fille des fées. Elles t'ont distinguée sur la terre. Tu me manques beaucoup et je ne sais pas ce que je vais te dire ».

Ce texte impressionnant montre une identification complète entre la médium et la figure la plus héroïque de l'Etat, annonçant la légitimité du capitalisme comme nouveau signe de puissance nationale. La structuration symbolique de la possession s'inscrit dans une continuité nette avec les représentations du pouvoir de l'Etat : l'obsession de la maladie et de la mort imminentes qui s'y dévoile fait écho aux perceptions d'abandon de l'Etat dans un monde régi par la hiérarchisation économique et non plus par une sujétion impliquant une prise en charge totalisante. De cette incorporation de l'Etat et de l'internalisation de ses fêlures, Huong donne une démonstration sans être aucunement un cas

exceptionnel. Le culte de Ho Chi Minh est en effet l'épicentre des pratiques d'identification des tombes des morts sur lesquelles je reviendrai ultérieurement. En outre une réelle violence habite nombre de médiums dans un cadre de transposition et de reproduction dans l'imaginaire de la domination étatique et de la dépendance des sujets, fragilisés par l'imposition marchande si déroutante qu'elle semble faire frôler à chaque instant le risque de mort.

Lan, qui a une trentaine d'années et une allure plutôt rurale s'inscrit aussi sous les auspices de Lieu Hanh comme le montre la séance à laquelle j'assiste, au cinquième étage de sa maison dans une ruelle de la banlieue de Hanoï. La salle de l'autel est si comble que les gens s'entassent dans les escaliers abrupts ou dans des pièces voisines. Chacun a en main la notification de l'heure et de la date de sa consultation. A un premier client, qui réside en Tchécoslovaquie, Lan assure en quelques minutes que son épouse ne parviendra pas au terme de sa grossesse, qu'un nouveau décès affectera sa parentèle, qu'il peut comme il le souhaite entreprendre le réenterrement de sa mère, mais qu'il ne doit pas chercher à construire, ainsi qu'il l'envisage, une nouvelle maison. Une jeune femme en blouson de cuir et jean s'approche pour demander si elle peut vendre la maison qu'elle vient de bâtir pour acheter un nouveau terrain ; les ordres de Lan pleuvent, l'autorisant à cette opération à condition qu'elle s'engage à effectuer plusieurs cérémonies propitiatoires sous sa propre présidence, mais elles n'éviteront pourtant pas les difficultés ultérieures de son mari dans ses "affaires". Soumise, la quémandeuse acquiesce d'une voix faible. Une femme d'environ cinquante ans se voit asséner la nouvelle qu'un parent de son mari mourra prochainement à moins que le malheur ne soit déplacé sur sa fille. Trois cent mille *dôngs* ajoutés aux deux cent mille qu'elle a déjà versés sont requis pour la cérémonie que Lan

doit organiser le lendemain pour tenter d'éviter la réalisation de ces présages funestes. L'assistance, courbée sous le joug d'une pulsion de mort collective, s'impatiente en murmurant bien que les verdicts individuels n'aient pris que quelques instants très brefs. Une jeune fille veut maintenant savoir à quelle date elle doit procéder au réenterrement de sa sœur. Lan lui rappelle que cette dernière n'aimait ni le blanc, ni le jaune, ni le rouge et surtout l'avertit que l'hépatite B dont elle est atteinte peut dégénérer en cancer du foie : la seule issue pour guérir est donc l'organisation d'une cérémonie dont elle se chargera. C'est maintenant le tour d'une voisine de ma collaboratrice qui est secrétaire dans un hôtel et dont le mari est médecin. Lan lui prend la main, la garde dans la sienne comme si elle voulait par ce contact physique accentuer la captation psychique, et lui annonce un accident dans sa belle-famille tout en lui recommandant de ne pas déménager dans le quartier qu'elle a choisi, en raison des toxicomanes qui le fréquentent. Les consultations suivent toutes le même schéma en se concluant régulièrement par une recommandation de cérémonie effectuée par Lan qui en fixe les détails pratiques et les coûts.

Tout comme Huong, Lan creuse dans les sillons de la souffrance personnelle, rouvrant les plaies et mettant au supplice ses patients, dont le soulagement, toujours différé, devient improbable. Les demandes concernent le plus souvent des échanges marchands, qu'il s'agisse d'achat et de vente de terrains et de maisons ou de déménagements, ou encore des cérémonies d'enterrement et de réenterrement, dont les frais élevés grèvent les budgets des familles. Le rapport marchand est construit dans l'imaginaire en site de risques multiples et mortels dont les sujets ne peuvent se protéger seuls. L'autonomie leur est déniée dans ce cadre fantasmatique qui transforme les transactions économiques en périple aventureux. Corollairement ils doivent trouver un



guide pour lui accorder leur confiance, puisqu'elle ne peut être consentie aux partenaires économiques de l'échange. Dans cette optique la symbolisation en œuvre reflète assez fidèlement les univers sociaux et les visions que les acteurs s'en forgent. Le principal décrochage du monde réel intervient en revanche sur le mode de sa doublure par les morts dont le médium doit restituer les volontés pour rétablir la paix sociale. Dans cette théâtralisation, la corruption occupe une place centrale, aux différents niveaux de la hiérarchie politique comme l'illustre encore Lan.

Revenons donc à cette fille d'un fonctionnaire du ministère des affaires étrangères, épouse d'un militaire, qui fut sage-femme puis infirmière. Elle n'est médium que depuis un an après un épisode délirant consécutif à l'échec d'une opération de spéculation immobilière. Elle reçoit ainsi, presque naturellement, compte tenu de son milieu d'appartenance et de son expérience douloureuse, des cadres et des membres de l'élite politique, qu'elle accable de sa puissance avec une certaine volupté. Evoquons à ce propos une scène déjà mentionnée où un membre de la police, chef du parti de son unité résidentielle, est "mis à la question" par Lan et retient longuement son attention, de façon inhabituelle, jusqu'à l'aveu final. Avec son accent "campagnard" selon l'estimation de ma collaboratrice, Lan intervertit les positions hiérarchiques, face à cet homme de plus de vingt ans son aîné, doté d'un statut supérieur et d'un pouvoir concret. Venu accompagné de son épouse, le policier se voit immédiatement accusé de plusieurs malversations foncières par Lan qui l'interroge sur ses projets personnels d'installation sur l'un des terrains qu'il a frauduleusement accaparés. L'homme bafouille comme sous la torture et Lan profitant de sa confusion, lui énumère toutes les cérémonies auxquelles il devra procéder, avant et après les travaux. La promesse d'un décès prochain dans sa famille achève

d'accabler le policier, sous le coup d'une punition inéluctable. Mais le mauvais traitement ne s'arrête pas là : poussé par son tourment, l'homme fait allusion à ses douleurs au ventre et se voit annoncer la nécessité d'une opération au colon ! Puis Lan s'enquiert de ses amis, enchaînant sur la trahison à venir du premier cité par le policier, de plus en plus pitoyable. Nullement en état de possession, mais au contraire en pleine maîtrise de son réquisitoire, Lan insiste sur la duperie de son entourage professionnel, avide de le flouer puis, lançant un prénom qui se trouve être celui d'un membre de sa parentèle, énonce que ce dernier se verra attaqué par un chien enragé. L'épouse du policier, comptable, inquiète au sujet d'un prêt d'argent qu'elle a récemment fait, intervient alors pour savoir si elle peut sans danger, participer aux "affaires" de son mari ; ce à quoi Lan l'encourage dès lors qu'elle accepte de se plier aux cérémonies requises. Le couple est enfin invité à se retirer, intérieurement épuisé par cette avalanche de mauvais augures.

Lan se tourne alors vers l'épouse d'un général célèbre, habillée avec élégance, qui sera entendue dans l'intimité, ce qui constitue un privilège rare. Une jeune femme insiste particulièrement et avec force pour que je m'absente et veut savoir si je suis en possession d'une autorisation de la police ; elle est chargée par un "centre des compétences humaines" dépendant d'un institut de physique de vérifier si "les médiums retraduisent avec exactitude les dires des morts". Pour Lan, le test s'est révélé entièrement positif. J'apprendrai plus tard par un des fidèles assistants de Lan que l'épouse du général était bouleversée par la tentative de meurtre dont son fils aurait été l'objet à Paris, à la suite d'une affaire de contrebande de rubis. Le profil de ces personnages et la teneur des consultations de Lan illustrent avec pertinence les représentations dont le développement du marché est l'objet ; l'absence de régulations de la polarisation politico-

économique, la soif de gains rapides pour s'inscrire dans les modes de consommation qui se diffusent, l'implication corollaire dans des zones illicites provoquent des sentiments de panique : refoulé vers la culpabilité en raison des pratiques généralisées de corruption, chacun perçoit qu'il pourrait à tout instant "tomber" sous le coup soit d'un rappel à une loi toujours déviée à l'excès, soit d'un acte de pouvoir arbitraire destiné à préserver son détenteur. L'irruption de logiques marchandes engendrerait donc un sentiment de faute qui, pour être atténué, nécessite le recours à des visionnaires. Ces derniers s'appuient sur leur propre expérience dramatique dont ils ont été capables de sortir et font preuve d'une dynamique transférentielle, identificatoire et projective particulièrement claire dans la relation que Huong tisse avec moi et Lan (qui a été opérée du colon) avec le policier. Calquant l'offre sur la demande, ils dessinent un dépassement par la jonction avec les forces souterraines, spirituelles et invisibles dont l'Etat-parti prône la restauration sur le mode culturel. Un cercle est ainsi bouclé, ramenant le rachat du délit à la figure imaginaire de l'Etat, par le biais de cheminements tortueux parsemés de morts mais aussi de vigiles bien vivants, telle la jeune cadre chargée d'expertiser l'authenticité de la communication avec les défunts et celle de leurs intermédiaires.

Les qualifications de Lan sont plus étendues que ne le laisseraient supposer ces dialogues significatifs et la jeune femme est aussi habilitée à "ouvrir les palais" ou à convier "les chefs des quatre palais", comme j'ai pu le constater lors d'une belle et tranquille cérémonie rituelle où des monceaux d'objets de papier furent brûlés sur sa terrasse, enfumant l'atmosphère et diffusant des ombres magiques sur les murs. L'employée à la retraite d'un restaurant d'Etat, qui avait commandé cette cérémonie est l'épouse d'un fonctionnaire d'une des compagnies de transports et la fille d'un ancien

membre connu de l'élite politique, aujourd'hui décédé. Sa famille a vécu au Laos où elle est née et elle appartient à cette fraction de "Vietnamiens de l'étranger", rentrés au pays à l'appel de Ho Chi Minh. Le mari est issu d'une couche rurale classée comme "riche" en 1954, reconnue ensuite victime d'une erreur de la réforme agraire, ce qui lui a pourtant interdit l'affiliation au parti. Un fils du couple travaille dans un établissement public de transports qui l'oblige à des horaires nocturnes et sa mère craint qu'il ne soit "agressé" sur le chemin du retour. C'est donc tout d'abord pour "chasser les malheurs" qui pourraient frapper le fils qu'elle a demandé à Lan d'organiser une cérémonie. En effet, Lan, devant la nièce de cette femme, avait été possédée par le premier fils décédé de cette dernière qui avait prédit que son propre frère recevrait des coups de couteau mortels. Mais elle veut aussi s'excuser auprès des "chefs des quatre palais" de ne pas faire une cérémonie "d'ouverture des palais". Elle traverse en effet une période difficile après des revers dans un trafic de jade qui l'a endetté ; elle a vu de surcroît son terrain amputé par l'élargissement de la route. Elle envisage donc de vendre la maison qu'elle vient de construire et elle est inquiète à cause de la baisse des prix du marché. La "cérémonie d'excuse" a coûté bien moins que "l'ouverture des palais" qui, pour sa classe sociale, atteindrait approximativement vingt millions : elle n'a déboursé que deux millions quatre cent mille *dôngs* mais il lui a fallu néanmoins payer Lan pour une nouvelle cérémonie de "remerciements" d'avoir "chassé les malheurs" et encore cent mille *dôngs* d'objets à brûler ont dû être achetés. Elle se plaint timidement mais longuement de tous ces frais, alléguant l'influence de son entourage familial qui recherche de plus en plus de telles cérémonies. Elle oscille entre les affirmations contradictoires de son athéisme et de sa croyance, avant tout désireuse de ne pas négliger des protections potentielles. Elle conserve aussi un drapeau rouge

adossé à la fenêtre et prêt à être sorti pour toutes les occasions où le geste serait opportun. Un point cependant la chagrine spécialement : outre les objets de papier brûlés lors de la cérémonie, de vrais billets auraient été aussi lancés dans les flammes.

Arrêtons-nous un instant sur ce témoignage qui pointe les paroxysmes dont les rapports marchands sont l'objet : la réduction en cendres de l'argent au cours de rituels qui visent, de manière détournée, à l'acquérir ou le conserver sans subir les effets négatifs de son usurpation met en scène l'ambivalence actuelle que cristallise la monnaie dans une conjoncture où sa pénétration profonde des relations sociales a succédé abruptement à sa neutralisation antérieure. Dans tous les Etats, démocratiques ou autoritaires, est stigmatisée la destruction de l'argent qui est un étai de légitimité. La délégation à d'autres instances de frapper des monnaies autonomes tendrait à signer la destitution et l'échec de l'Etat comme le montre la situation de l'Argentine en 2001 où la décision d'instaurer les *patacones* a été suivie d'une crise politique et économique sans précédent. La médium qui communique avec les morts sous les ordres desquels elle se place aurait donc, en jetant au feu des billets de banque, fait éclater dans des directions opposées le sens de son message : défiant l'Etat-parti, elle s'est érigée dans une position supérieure souveraine, appelant la concentration des flux monétaires sur elle-même et imposant son pouvoir par leur anéantissement symbolique ; dans le même moment pourtant, elle ramène dans l'allégeance à l'Etat imaginaire tous ceux qui, en quête d'enrichissement, tremblent sous ses prédictions sinistres et ses fustigations.

La monétarisation généralisée des fonctionnements sociaux est la toile de fond de cette bouffée polysémique autour de l'argent, ce capital insaisissable dont la fructification véhiculerait toujours sa dissolution virtuelle et

dont la dilapidation propitiatoire ou ostentatoire ne serait jamais une garantie d'accumulation. L'ensemble de ces scènes se décrypte comme des rêves éveillés concernant la société présente ; à l'instar de tous les rêves, en état de veille ou de sommeil, ces matériaux éclairent la pénétration psychique des pouvoirs politiques et économiques et les logiques de personnalisation inconsciente de la domination. Dans le contexte de régimes autoritaires, les rêves constituent une représentation particulièrement significative du monde politique intérieur des sujets<sup>34</sup>.

Si, dans toutes les chimères examinées, les morts et la mort rôdent en permanence autour des rapports sociaux pris entre l'Etat et le marché dans le cadre du nouveau pacte scellé par les réformes économiques, la réarticulation de ces différentes occurrences se donne à voir sur un mode plus accompli dans la recherche des tombes des disparus des guerres avec lesquels leurs descendants veulent s'entretenir. C'est pourquoi le lecteur accompagnera maintenant ces derniers dans les longs voyages et les tractations compliquées qui permettent l'instauration de tels face-à-face et réunions et appréhendera sous un nouvel et dernier angle, les cauchemars collectifs que cette période d'ouverture fait surgir.

---

<sup>34</sup> Charlotte Beradt : *Rêver sous le troisième reich*, Payot, 2002.

#### 4.

#### La dette

Meurtrière, la guerre de libération contre les USA a laissé au champ d'honneur des centaines de milliers de soldats disparus, des corps non identifiés, des restes méconnaissables. Certains ont fait l'objet de funérailles de fortune sur place ; d'autres ont été enterrés dans les cimetières militaires, où la plupart des tombes sont anonymes. Les cimetières militaires et les questions relatives aux anciens combattants vivants comme à leurs camarades morts au combat et enterrés sont du ressort du ministère du travail, chargé également des invalides et des femmes (Molissa). La réunification et les contraintes de la reconstruction sociale et politique, plaçant le Sud jusqu'à présent sous la tutelle de cadres du Nord, ont astreint chacun dans tout le pays au refoulement de la douleur et à un silence pudique sur les pertes familiales, auréolées du "martyre" pour la révolution.

A partir de 1990 des changements importants se remarquent dans les esprits. La réapparition des morts accompagne tout d'abord la restauration ethnolâtre de la tradition qui s'inscrit dans la mouvance des réformes économiques. Mais surtout le fait que les Américains continuent sans relâche depuis vingt ans à rechercher les traces de leurs propres combattants, de plus en plus chèrement monnayées, sème le trouble dans la population et suscite en retour un questionnement sur le traitement personnel, familial et étatique dont les disparus vietnamiens ont été l'objet. On s'interroge sur les comportements

récioproques publics et privés face aux défunts de la guerre en comparant les attitudes des Américains et des Vietnamiens. L'idée germe petit à petit d'un oubli coupable, collectif et individuel, des sacrifiés sur l'autel de l'unité et de l'indépendance nationales. Ainsi, les morts peu à peu reviennent même s'ils n'ont jamais été complètement annihilés par le matérialisme dogmatique enseigné et s'ils sont restés une sorte de fil conducteur permanent des transmissions du capital culturel. Néanmoins, le contexte socio-économique et politico-idéologique qui accueille à partir de ce moment les revenants est spécifique et donne son sens à l'ensemble des événements actuels où les morts se manifestent. Aujourd'hui partir à la recherche du lieu où gît un parent mort est donc un réel phénomène de masse : il en vient à concerner, au-delà des combattants contre les Américains, ceux de la lutte anticoloniale et finalement tout disparu depuis quelques dizaines voire même une centaine d'années. De nombreux articles de journaux et de revues, des émissions de télévision et de radio traitent de cette question<sup>35</sup>. Les retrouvailles – au sens propre du terme – avec les morts sont l'objectif des descendants soucieux de réparer les négligences passées pour qu'ils pardonnent l'abandon dont ils ont été victimes. Ensuite il faut suivre leurs désirs pour la cérémonie de leur réenterrement. La reconstitution de la lignée familiale est porteuse d'une complétude certaine, du sentiment du devoir accompli et de l'union retrouvée, en soi et pour soi.

Plusieurs fois évoqué, Tuan est le plus célèbre des "découvreurs de tombes" des soldats morts durant la guerre contre les USA. Il a pendant quelques temps exercé son activité dans la salle d'un bâtiment public près d'un marché puis s'est déplacé dans le centre spécialisé inauguré en 2000

---

<sup>35</sup> En annexe, quelques articles illustrent ce phénomène.



situé dans un quartier un peu éloigné du cœur de Hanoï. Dans la rue, un panneau indique selon une traduction littérale : *centre d'investigation des capacités humaines. Union des associations de sciences et de technologies d'application d'informatique. Programme d'investigation de l'application de l'extrasensorialité aux prédictions et à la recherche des tombes de loin*. C'est sur cette institution que l'attention va maintenant être concentrée à travers les différents acteurs qui participent à son existence : médiums et clients mais aussi administrateurs et chercheurs. Nous la découvrirons progressivement. Ceux qui, comme Tuan, ont des talents de vision "à distance" sont dénommés ici *ngoai cam* selon un terme courant ou peuvent être encore désignés plus savamment comme "parapsychologues" : *can tam ly*. Les deux expressions ont l'une et l'autre des racines chinoises. En tenant compte des connotations ambivalentes dont la possession est l'objet et de leurs qualifications particulières, ces "visionnaires" peuvent être intégrés dans la catégorie générique de médium qui met l'accent sur la médiation : ils sont en effet les nouveaux médiateurs des morts.

Une fois le portique franchi, il faut parcourir une centaine de mètres pour accéder au centre de recherche des morts selon l'expression abrégée que j'utiliserai désormais. Terrains en friche, maisons privées, petits ateliers familiaux se succèdent le long d'une sente boueuse lorsqu'il pleut. Des hommes pédalent sur leur vélo, portant le casque militaire kaki qui fut pendant des décennies le seul couvre-chef disponible sur les marchés, des femmes aux larges pantalons noirs marchent sur le chemin, promptement dépassées par les motos. Un gardien dans sa guérite renseigne avec une certaine rudesse les visiteurs auxquels est signalé l'emplacement du parking à bicyclettes et à motos, surveillé par quelques hommes. On aperçoit alors une vaste cour entourée de petits bâtiments rudimentaires sans étage. Des

flèches indiquent la direction à suivre : la première étape est l'alignement dans de longues queues conduisant à différents guichets sous une sorte de hangar recouvert d'un toit de tôle. Des affiches permettent à chacun de s'informer des règlements :

- *Il est interdit de donner des pots de vin*
- *Il est interdit de profiter de la croyance et du magnétisme pour faire la propagande de la superstition*
- *Il est obligatoire d'être correctement habillé et sérieux*
- *Sont privilégiés dans l'inscription les mères héroïnes, les révolutionnaires et les personnalités ayant contribué à l'édification de la culture.*

Suit la recommandation de remettre au centre, après la découverte de la tombe du mort recherché, le formulaire de "bilan" dûment rempli qui est délivré lors de l'inscription du consultant. Ce formulaire est imprimé sur un papier à l'entête officiel - *République Démocratique du Vietnam, indépendance, liberté, bonheur, association scientifique nationale, union des associations scientifiques et techniques d'application informatique* et a pour titre : *procès verbal sur les impressions de la famille après la découverte des tombes de leurs morts, effectuée par l'expert scientifique Tuan*. Le questionnaire outre les précisions d'état civil concernant le nom, le prénom, l'âge, l'adresse, le téléphone, le numéro de la carte d'identité du quémendeur, le nom, le prénom du mort et la nature du rapport de parenté, comprend cinq rubriques précédées du message *remplissez ce que vous ressentez en termes de vérité des prédictions*. Prenons connaissance des points sur lesquels le client doit se prononcer :

- *L'endroit où se trouve le tombeau d'après le plan fourni par l'expert*
- *Les informations réelles sur le passé et après la mort du défunt parent*

- *Les informations sur les hommes et les animaux qui sont dans les aires périphériques de la tombe*
- *Les informations sur la tombe, dans la tombe et dans le cercueil*
- *Les impressions et les évaluations sur le travail invisible que l'expert scientifique a effectué pour votre famille.*

La signature doit être apposée sur ce questionnaire rempli.

Revenons au panneau du centre où une deuxième consigne est affichée : deux cassettes d'enregistrement au magnétophone doivent être achetées (seize mille *dôngs*) à l'un des guichets dès l'inscription ; l'une sera gardée par le client et l'autre remise au centre pour ses archives scientifiques. Ces précieuses cassettes sont destinées à conserver la scène des retrouvailles familiales entre morts et vivants et enregistrent les premières conversations avec le défunt parent, lorsque la tombe est identifiée. Claires ou presque inaudibles, elles constituent aux yeux des acteurs une preuve irréfutable car matérielle de la parole du mort, comme j'ai pu le constater grâce aux cassettes qui me furent confiées. J'ai écouté en particulier l'une d'entre elles qui m'a été prêtée par un ancien médecin militaire, fonctionnaire du ministère de la santé, qui avait été chargé d'encadrer les premiers enseignements d'anthropologie que j'ai dispensés en 1993 et avec lequel j'avais conservé des relations amicales.

L'inscription au centre est d'un coût officiel de cinquante mille *dôngs* et suppose une longue attente dans les files. Elle nécessite deux démarches distinctes : la requête est d'abord enregistrée sur le grand cahier d'une des secrétaires ; lors d'une seconde visite, quelquefois plusieurs mois après, une convocation pour la séance de consultation proprement dite à une heure et une date précise est délivrée. Lors de cette séance, un plan dessiné à grands traits en quelques secondes par le médium indique l'endroit où gît le mort dans un lieu quelconque, un village, une ville, un champ etc. Une

deuxième séance dite "de correction du plan" est souvent nécessaire. Pendant les séances, le médium est occupé tant par les clients présents, venant pour la première ou la deuxième fois, que par ceux avec lesquels il converse au téléphone (portable) pour les guider dans leur recherche sur le terrain et "ajuster le plan". Le plan doit être obligatoirement photocopié pour alimenter la documentation systématique du centre. Deux secrétaires et de nombreux gardiens sont employés par le centre dont les horaires affichés sont identiques à ceux de beaucoup d'établissements : 7h45/11h45, 13h15/17h15.

Des panneaux indiquent les sens prescrits et prohibés de la circulation dans le centre et les gardiens, à la moindre erreur d'orientation, ne manquent pas de rappeler à l'ordre celui qui s'égarerait. Bien avant l'ouverture des guichets, une foule patiente attend sous le hangar, échangeant expériences et espérances. La compassion entoure de pauvres mères éplorées n'ayant jamais pu faire le deuil de leurs fils morts à la guerre ; on s'informe mutuellement des caractéristiques du mort recherché dans une atmosphère de confiance où l'étrangère est d'autant plus facilement intégrée qu'on imagine immédiatement que des mobiles identiques de recherche d'un parent défunt la guident. Si j'ai été souvent assimilée au départ à une "soviétique", l'annonce de ma nationalité française a suscité une autre interprétation de ma présence : la recherche d'un parent mort durant la lutte anticoloniale et mieux encore à Dien Bien Phu. Ma collègue vietnamienne choisit d'elle-même, en continuité avec ces représentations tissant la trame d'un partage mais aussi me refoulant bien à tort dans la catégorie négative des héritiers de la colonisation, de me présenter comme une informatrice potentielle neutre pour des familles françaises ayant perdu des proches au Vietnam.

Dès l'ouverture des guichets la foule s'empresse de montrer des attitudes disciplinées, formant dans le silence des queues bien ordonnées. Le personnel du centre, secrétaires et gardiens, se comporte en revanche avec brutalité, s'emportant au moindre écart, proférant des insultes grossières : "vous devez respecter les règlements du centre sinon on injuriera vos ancêtres. Le centre est contre ceux qui pratiquent la superstition, ici c'est sérieux", déclare ainsi à la cantonade une secrétaire excédée. Les interactions entre les deux catégories d'acteurs s'inscrivent dans le cadre d'une mise en scène où le registre bureaucratique fonctionne comme légitimation : panneaux, consignes, queues, ordre circulatoire, règles affichées, etc. visent à persuader chacun qu'il est bien face à une institution organisée selon le mode de la bureaucratie d'Etat. Néanmoins tout se passe comme si ces marques évidentes n'étaient pas suffisantes et les attitudes du personnel du centre outrepassent significativement les rituels hiérarchiques qui sont mis en jeu lorsqu'une requête est adressée à une administration : une conduite de domination allant jusqu'à l'humiliation est habituelle face aux consultants repoussés, malmenés et apostrophés de façon assez odieuse. Ces derniers – soucieux avant tout d'obtenir une réponse favorable à leur demande, qui les fragilise en touchant les régions les plus profondes de leur intériorité, mêlant désir et culpabilité – se prêtent avec soumission et respect à tous ces traitements méprisants : ils sont intimement convaincus qu'ils s'adressent à un service public, que les médiums sont des salariés de l'Etat, ce qui à leurs yeux assure le succès de leur démarche. Aussi participent-ils d'autant plus volontiers au spectacle de leur propre subordination face au "cadre politique" (*can bo*) que les postures d'infériorité et de supériorité adoptées légitiment dans l'imaginaire l'obtention de la prestation demandée : pris

et restitué par l'Etat, le mort est l'objet de cette transaction administrative.

Dans le dédale bureaucratique du centre, on peut cependant, comme ailleurs, éviter les attentes et les queues en rémunérant directement les secrétaires. Tous ceux qui ne le font pas, par principe ou par manque de moyens, doivent affronter un circuit pénible. D'aucuns parmi les clients se sont parfois tournés vers moi pour solliciter de l'aide que ma collaboratrice fournissait alors immédiatement, ayant très vite compris les usages du lieu. Cette valorisation de ma condition d'étrangère contrastait symptomatiquement avec les tentatives répétées d'expulsion par le personnel du centre (secrétaires et gardiens) dont j'ai été menacée durant une première période, avant d'être finalement acceptée. L'opposition des conduites face à moi entre ces clients et le personnel souligne la cohérence symbolique de la scène qui se donne à voir : la mise à distance et l'exclusion de l'étranger sont un pilier de la légitimité étatique et cet antagonisme fondateur avec l'étranger pourrait être éventuellement dangereusement dissous par l'égalisation des positions introduites par le face-à-face avec la mort et les morts.

Une fois accomplies toutes ces démarches administratives et après avoir subi les rebuffades habituelles, le client peut, s'il le souhaite, dans l'attente de son "tour", se rendre dans la pièce à gauche de l'entrée où le buste majestueux de Ho Chi Minh trône sur un autel surchargé d'offrandes de nourriture, fruits, viande, gâteaux, etc. Une atmosphère d'intense recueillement règne dans ce lieu sacré : hommes et femmes de tout âge, parfois accompagnés de leurs enfants, se prosternent avec solennité devant la plus haute figure d'incarnation de l'Etat, la divinisation de Ho Chi Minh garantissant l'instance suprême d'autorité. Les offrandes sont ultérieurement recyclées dans l'alimentation du personnel du

centre, placé sous la protection de Ho Chi Minh et de l'Etat comme l'exemplifie la salle de culte qui fait face au hangar abritant l'administration bureaucratique. Ainsi, dès qu'il pénètre à l'intérieur du centre, le client est rassuré par la nature conforme de l'institution qui présente une double légitimation, par son organisation reproduisant le modèle étatique en vigueur et par la symbolisation culturelle de l'Etat-parti de l'autre.

Le consultant est amené à se diriger vers la pièce indiquée sur sa convocation parmi les trois où officient des médiums spécialisés en fonction de la date de décès des morts recherchés ; des panneaux précisent les attributions particulières des experts : Tuan retrouve les combattants morts durant la guerre contre les USA, Kien ceux qui ont participé à la résistance contre la domination coloniale française, et Nhaï, une femme d'environ quarante ans, prend en charge "le peuple" c'est-à-dire en fin de compte tous les morts et les disparus qui ne se distinguèrent pas par un geste héroïque contre l'étranger envahisseur. Les médiums sont astreints aux horaires administratifs et, comme dans tous les établissements publics, une courte pause leur est accordée pour déjeuner et faire la sieste dans les chambres qui ont été mises à leur disposition à côté des pièces où ils travaillent. Aucun n'est originaire de Hanoï et ils logent donc dans le centre, repartant parfois le week-end dans leurs villages d'origine. Les clients vont droit au but de leur visite et peu, en conséquence, remarquent les bureaux, derrière le hangar consacré à l'administration, où deux chercheurs scientifiques, assistés d'une secrétaire francophone, examinent avec attention les questionnaires. Chacune des pièces où les médiums exercent leur art de divination déborde de monde et y pénétrer est difficile même lorsque quelqu'un sort après avoir reçu le plan de la tombe de "son mort". Le centre est venté car il donne sur un lac à peine visible en raison des

bâtiments qui encerclent la cour où les gardiens ont entrepris de faire pousser quelques légumes. Les deux réduits supposés faire office de toilettes sont dans un état de dégradation peu descriptible, comme très souvent dans les services publics et ils sont apparemment évités par les clients.

Il est temps maintenant d'observer le déroulement de quelques séances et commençons par l'une d'entre elles menée par Tuan dont la renommée dépasse largement celle de ses collègues. Tuan est un homme d'environ quarante ans qui, loin de chercher à s'adapter à des modèles de comportement urbains, cultive son profil paysan et rustre et affiche en permanence un sourire et un regard moqueurs, jouissant avec ostentation du pouvoir qu'il exerce quotidiennement sur plus d'une vingtaine de personnes de toutes conditions. Du haut de sa chaise, derrière un bureau similaire à celui d'un cadre supérieur dans un ministère, il contemple la masse compacte de ses admirateurs assis sur des nattes. Face à ceux-ci, l'immense portrait de Ho Chi Minh rayonne sur Tuan dans une sorte de confusion subtilement entretenue. Sur le bureau, un magnétophone et plusieurs téléphones sont disposés, dont un portable, ainsi que quelques stylos feutre de couleurs différentes permettant de colorier les "plans des tombes" dessinés sur de grandes feuilles de papier. Une soucoupe est prévue pour recevoir les tickets des clients que Tuan fait venir dans leur ordre d'inscription. Entre Tuan et l'assistance, une distance hiérarchique tant physique que symbolique, encadre les rapports : on l'écoute bouche bée, humblement, les yeux levés sur lui et Tuan semble prendre plaisir à abuser de sa puissance. A l'appel de son nom, le client est invité par Tuan à s'approcher du bureau et à s'asseoir de côté sur une chaise ; puis il est interrogé sur les caractéristiques du mort recherché, son lien de parenté avec ce dernier et sa propre biographie. Tuan enfin, inspiré, devine où est la tombe et dessine rapidement le plan. Cette relation



duelle est continuellement interrompue par les appels téléphoniques venant des familles qui "sur le terrain", le plan à la main, ne trouvent pas la tombe de leur mort et réclament des conseils sur la direction à suivre. Tuan leur répond en hurlant car les portables fonctionnent généralement mal. La consultation du client présent dure de quinze à trente minutes mais est de fait écourtée par toutes les conversations téléphoniques de Tuan. Ce canevas est répété jour après jour, nourri par des dialogues singuliers, des propos parfois outranciers et des tonalités de voix aux différences abruptes : tous ces éléments concrets donnent sa signification entière à la scène dont le lecteur jugera de la teneur à partir des extraits suivants.

Ce matin là, Tuan paraît particulièrement en forme, plus rieur et ironique que jamais et avec gouaille il s'adresse à un homme âgé, visiblement très pauvre et conclut : "vous avez épousé deux femmes et l'une est originaire d'ailleurs et sa vulve est plus grande que celle de l'autre". La salle rit de cette remarque transgressive en regard des codes de conduite entre aîné et cadet et de l'objet traité, la sexualité. L'homme, confus, se retire, un peu courbé. Le message cible un phénomène connu de tous : durant la longue guerre, les combattants ont parfois pris une seconde épouse et la réunification les a mis dans la difficile et inavouable situation de deux foyers. Ces éléments, bien que banals, sont ici assénés par Tuan avec une violence cynique et sa victime honteuse reste sans défense : l'obscénité est volontaire, manifeste dans le contenu de la remarque et elle touche directement l'intimité coupable du sujet livré par "le maître", ainsi qu'on appelle Tuan, à "la masse" complice et approbatrice.

Un vieil homme s'approche ensuite, son plan à la main : il est venu demander une "rectification" du plan, c'est-à-dire de nouvelles précisions à la suite de l'échec d'un long

et onéreux voyage de recherche de la tombe de "son mort" qui a échoué. Tuan lui demande brutalement si le mort était ou non membre du parti communiste. L'homme, humilié, garde le silence pour éviter sans doute de devoir répondre publiquement par la négative. Tuan lui annonce alors qu'il sait qui a enterré le mort mais qu'il garde pour l'instant secrète cette connaissance. Très inquiet, le client s'enquiert de l'état de décomposition du cadavre et accueille avec soulagement la nouvelle que ce dernier repose non loin d'une rivière. Questionné sur la présence d'une rivière près de son village, il acquiesce. Tuan éclate alors de rire avec une insolence d'adolescent – style qu'il affectionne particulièrement et qui convient à son physique de séducteur – et déclare, à la stupéfaction de la famille qui est dans l'assistance : "votre père a été tué par l'ennemi mais les villageois n'ont pas osé l'enterrer parce qu'il est communiste". L'homme est abasourdi et tourne dans tous les sens son plan, de plus en plus troublé. Quelques phrases sont échangées sur la fameuse rivière (c'est un élément aussi récurrent des prédictions que les rizières et les ponts !) près de laquelle le cadavre se situerait. Puis Tuan, exaspéré par le comportement de son client et les sonneries du téléphone, le somme de se lever.

Une femme d'une quarantaine d'années prend sa place, attendant patiemment, sa cassette d'enregistrement prête, que Tuan termine une consultation téléphonique et comme toujours ce dernier a branché l'amplificateur du téléphone ; le client, qui est à plusieurs centaines de kilomètres, se plaint de n'avoir trouvé que quelques os. Tuan l'enjoint de porter le regard au nord-ouest afin de ne pas oublier un petit morceau d'os du bras. Le client avoue ne pas savoir quoi faire de ce tas d'os et il se voit conseiller de le rapporter au village. La salle redouble de rire lorsque Tuan décrète qu'il faut remporter aussi la terre noire où se nicherait le bras droit ; la

famille demande alors la permission de rentrer à son domicile et Tuan l'accorde. De nouveau le téléphone sonne et empêche Tuan de prêter attention à la femme présente à ses côtés. Cette fois-ci c'est un client qui depuis le matin creuse la terre mais ne trouve rien. Tuan l'encourage à continuer de creuser toujours plus profondément et, fatigué, prend la bière et la grande pipe rustique que lui tend un gardien. Mais Tuan doit à nouveau répondre à un autre client qui erre à la recherche de la commune indiquée sur le plan : "tournez au nord-ouest, près des cannes à sucre, un homme vous indiquera le lieu", dit-il en raccrochant le téléphone, pensif, les yeux fermés. Les communications téléphoniques se succèdent, incessantes, faisant état d'errances sur "le terrain" et d'une infantilisation extrême des familles s'enfonçant dans une demande absolue : "que doit-on faire" interrogent les acteurs au milieu d'un champ qui ne révèle aucun signe. Les brèves réponses reprennent des éléments identiques : "prenez le plan pour voir les points cardinaux ; allez à la rizière et regardez le troisième rang, creusez". Parfois Tuan refuse tout simplement de décrocher le téléphone.

Vers le milieu de l'après-midi un gardien vient vérifier la liste des présents et chacun répond docilement à l'appel de son nom, comme à l'école. Tuan manifeste des signes de fatigue et casse brusquement le rythme de la séance en s'adressant, méditatif, à quelques femmes de l'assistance pour connaître les dépenses qu'elles ont déjà engagées pour l'inscription dans le centre et qui se révèlent varier entre cinquante-huit mille *dôngs* et quatre-vingt mille *dôngs*. Accusant l'administration du centre de s'enrichir, il instaure avec l'assistance un type de communication inverse de celui qui accompagne rituellement les "prévisions" : la domination s'efface derrière le partage d'une condition commune d'exploité : "je ne suis pas d'accord, ils vous prennent trop d'argent. On ne peut pas dépenser l'argent des morts pour

nourrir les jeunes. Ce mois-ci, ils ne m'ont même pas encore donné mon salaire et je ne touche, chaque mois, qu'un million de *dôngs*". Par un étrange concours de circonstance, un des directeurs du centre – un général que le lecteur rencontrera ultérieurement – téléphone au même moment pour vérifier que "les parapsychologues sont bien au travail" : la conversation est parfaitement audible sur le téléphone portable – dont le haut-parleur a été branché – du gardien qui l'a tendu à Tuan. Ce dernier incrimine alors ouvertement "les dirigeants" du centre de "faire beaucoup trop travailler les médiums" ; mais il reprend, quelques instants après cet accès de révolte publique accueilli avec sympathie, son activité face à une femme d'environ soixante ans qui recherche son mari décédé.

Tuan, qui affirme d'abord que le décès a eu lieu en 1970, se gratte négligemment lorsque l'épouse le contredit en situant le décès en mars 1975. D'un ton maussade mais autoritaire, il l'invite à partir dès le lendemain en voyage chercher la tombe alors que la veuve explique doucement qu'elle doit attendre le retour de son fils qui doit la soutenir dans cette quête. A nouveau interrompu par un client sur "le terrain" à qui il dit de monter sur un arbre pour trouver des repères, ce qui s'avère impossible sous une pluie battante, Tuan se tourne vers cette femme, la provoquant durement : "vous avez couché avec un homme après la mort de votre mari", fait qu'elle dément. Alors qu'elle rappelle qu'un ami de son mari lui a cité le nom d'un village très éloigné de la province qu'indique Tuan, le devin la menace de ne pas lui donner un "plan" si elle maintient ses décisions. Les mains jointes, passive, elle subit une nouvelle humiliation de caractère sexuel de la part de Tuan : "votre mari a couché avec vous pendant trois jours avant de partir". Une fois de plus l'assistance s'esclaffe avec de plus en plus de contentement quand elle reconnaît la vérité de ces dires,

abattue, les yeux baissés. Tuan décrit alors son mari à l'aide d'une série de métaphores sexuelles : "son cou ressemble au sexe d'un homme", avant de lui remettre, en baïllant et sans un regard, le plan "tant convoité" qu'elle roule avec maintes précautions.

Près de moi, une femme qui attend chuchote que les plans ne sont valables que vingt jours, délai après lequel il faudrait tout recommencer et "qu'avec beaucoup d'argent, si on est riche, on peut voir Tuan en privé" ! Dans tous les cas, ajoute-t-elle, le mort une fois retrouvé, il faut se rendre à son village pour accomplir la cérémonie de remerciement. De Dien Bien Phu arrive la voix d'un homme qui, au téléphone, supplie Tuan de "rectifier le plan", désarçonné de trouver un collier au cou du cadavre. Tuan ne cache pas sa mauvaise humeur et lui indique que le mort gît dans la cinquième tombe anonyme du troisième rang du cimetière militaire. Un nouveau coup de téléphone suscite la colère de Tuan et les insultes pleuvent : "vous êtes idiots, vous ne comprenez rien, vous n'y arriverez jamais". C'est bientôt l'heure de terminer la séance et des femmes s'approchent, rampant à genoux, suppliantes face à Tuan affalé sur son siège, les jambes écartées dans une posture de relâchement viril. L'une d'entre elles demande quelle maison elle doit choisir parmi trois. A une jeune femme, affectée d'une tumeur au cerveau et sans enfant, Tuan propose en plaisantant de l'engrosser et d'acheter avec elle une maison où ils vivront ensemble. Un quart d'heure avant l'heure fixée, comme dans beaucoup d'établissements publics, la salle est vide.

Ces quelques extraits sont très représentatifs des rapports en jeu entre Tuan et ceux qui attendent de lui la restitution de leur parent mort : la dépendance en est l'axe central et est fondée sur un sentiment de culpabilité que le "maître" instrumentalise au profit de son hégémonie psychique. L'association de la sexualité à la mort, en

avilissant la demande du sujet, intensifie sa culpabilisation ; la délivrance ne peut venir dans l'imaginaire que de la médiation du devin, apte à rendre le défunt à sa famille. Entièrement identifiée au pôle du pouvoir, l'assistance entérine dans la jubilation la culpabilisation de l'acteur ciblé et le spectacle de son oppression. Ces processus ne sont possibles que parce qu'ils paraissent à tous et à chacun personnellement autorisés par la présence de Ho Chi Minh sous l'égide symbolique duquel Tuan agit dans le cadre d'un véritable service public voué à la souffrance et au travail de deuil, pour aboutir à l'anamnèse de la guerre. Ces séances sont très déplaisantes à observer et peuvent être comparées aux récits d'autocritique ou encore de tribunaux populaires durant la réforme agraire<sup>36</sup>. Elles obéissent à des ressorts identiques de fonctionnement social mais dans la mesure où leur enjeu est le retour de celui qui est mort à la guerre, elles dévoilent un tableau subjectif et politique tout à fait spécifique, que les discours des familles permettront bientôt de comprendre.

Auparavant, pénétrons dans la petite pièce où Kien exerce ses dons en faveur des morts durant la lutte anticoloniale. L'assistance est plus réduite et appartient à une couche sociale sensiblement supérieure à celle qui s'entasse chez Tuan. Kien, qui a environ cinquante-cinq ans, est assis devant son bureau sur lequel un cahier et un magnétophone sont posés. Hommes et femmes face à lui disposent de chaises. Kien parle beaucoup et très doucement d'une voix hésitante et mélodieuse abaissant souvent les yeux sur son cahier. Il donne l'impression d'une grande concentration intérieure. Derrière lui un petit portrait de Ho Chi Minh au sourire serein a été accroché. "Le cadavre a été recouvert d'un imperméable avant d'être enterré. Il avait été blessé à la

---

<sup>36</sup> William H. Hinton, *Fanshen*, Terre humaine poche, Plon, Paris, 1966.

tête. Il est mort dans une région occupée. Il a été enterré sur une colline par les villageois. Vous verrez la première tombe après la rectification. Il mesurait 1m65, son visage était rond, il était courageux mais timide. Il a été jeté dans la rivière. Voici les caractéristiques de la tombe : elle est au premier rang, c'est la première. Il y a une trace. Le crâne est en trois morceaux. Les arbres sont noirs et rares. La tombe est parmi celles des inconnus". Tout en parlant, Kien a dessiné le plan qu'il tend amicalement à son client, levant pour la première fois des yeux injectés de sang, très brillants et tendus. Il écoute l'enregistrement de son discours et apprécie en souriant la bonne retransmission de sa voix grave. Puis il se lève, expliquant qu'il a besoin de faire une pause et part fumer une cigarette dans le jardin. De telles coupures sont fréquentes car Kien se refuse à toute productivité en matière de divination.

Un peu plus tard un autre client cherche son père mort le 10 janvier 1953 dans un hôpital militaire où sa tante lui aurait rendu une dernière visite. Kien lui explique qu'il ne s'agit pas de cet hôpital, que son père est mort deux fois et lui remet le plan de la tombe en le commentant : "route nationale A18, tout droit, après la pagode au rond-point, tout droit, passez le bac, etc. Alors vous rencontrerez quelqu'un, qui vous montrera la tombe. Il a soixante-dix ans. C'était une forêt et en 1953 une grande bataille a eu lieu là. Votre père a eu le paludisme. Quelqu'un qui s'appelle X, a soixante-dix-huit ans maintenant et a bien connu votre père... Il n'y a pas de cercueil. Le crâne reste. Les jambes et les bras sont en petits morceaux. Les vêtements ont été brûlés". L'atmosphère est très calme et, mis à part son regard brûlant, fixe et troublant, Kien, dont les mains sont fines et soignées, adopte un style d'instituteur poli et laisse passer de longs moments de silence. Ses descriptions valorisent toujours le mort par quelques détails et l'interaction avec le client est

respectueuse, affable. Ainsi il interroge deux paysans venus de loin sur la date de la mort de leur père, emprisonné le 11/11/1950 et mort quinze jours plus tard. Semblant lire sur son cahier les renseignements fournis par le centre, il raconte tristement comment "l'homme a été battu, après avoir été blessé, puis il a été enterré dans un cimetière militaire et enfin réenterré. Il ne reste presque rien. Quelques os. Il mesurait 1m67, son front était dégagé, il était pâle, il avait un beau regard. Il était calme. Il a été enterré dans un cercueil en bois. Il est sur la colline avec 20 000 autres tombes et le gardien est difficile, très rigide et vieux. Il faut que vous demandiez d'abord l'autorisation au comité populaire. La tombe est la quatrième, à côté d'un grand arbre et d'un petit canal. Creusez quarante cm. Les os sont en petits morceaux mêlés à la terre. C'est la tombe numéro cinq".

Tuan, Kien et Nhaï, qui va être présentée, ont été tous les trois initiés par une médium célèbre d'environ quarante-cinq ans, désignée comme "la mère" et qui continue à exercer ses activités dans le cadre de son domicile villageois. Parfois elle se rend au centre de recherche des morts pour des sortes de visites d'inspection ainsi que l'illustre la séance suivante où elle s'est assise à côté de Kien et scrute le plan qu'il a dessiné avec un air professoral. Les consultations suivantes de Kien sont continuellement interrompues par "la mère", qui, comme un examinateur, demande aux clients de contester ou d'approuver la "prévision" de Kien, auquel elle se substitue à plusieurs reprises avec arrogance. La "supervision" effectuée devant l'assistance place le médium en position d'écolier : "la description physique doit être faite systématiquement pour éviter une attente trop longue car il y a des milliers de morts qui nous attendent. Vous devez donc faire très attention à la description physique et morale, d'abord physique, le cadavre. Vous devez aussi vous exprimer de manière poétique. Faites donc des vers".



Enoncées par "la mère" sur un ton courroucé, ces recommandations ont gêné visiblement Kien et l'assistance en profite pour exprimer des critiques. Un homme se lève pour dire au médium qu'il s'est trompé sur le nom du village et il éclate de rire tandis que Kien tente faiblement de se défendre : "la mère m'a obligé à faire des poèmes, je n'en suis pas capable". Se tournant vers "la mère" qui triomphe, il supplie : "maman, c'est difficile, je n'arrive pas, vous êtes là". Durant les heures suivantes Kien, mortifié, se fait à plusieurs reprises apostropher publiquement par "la mère" et ânonne de plus en plus mal ses "prévisions".

Cette démonstration hiérarchique s'intègre dans la légitimation bureaucratique du centre et entend persuader les clients que l'Etat surveille sur les plans administratif et scientifique les services rendus par les médiums, salariés subalternes dévoués au "peuple". "La mère" a en effet été convoquée par un des directeurs du centre pour vérifier sa bonne marche et elle exécute sa mission avec un plaisir certain que d'aucuns jugeraient pervers. Il est reproché à Kien d'être trop lent, de prendre trop de temps avec chaque client, bref de ne pas s'ajuster au rythme voulu par cette entreprise d'un type singulier chargée de s'occuper de la dette de l'Etat et de neutraliser la subversion potentielle des morts. L'insistance mise sur la forme poétique des divinations est une constante et se déchiffre comme un moyen de subjugation : figuré sur un mode poétique, le retour du mort suscite une quasi-hypnose. Kien ne parvient pourtant pas à adhérer à ce mode de suggestion ; à une nouvelle injonction de "la mère", il répond : "je ne veux pas faire de poésie car vous m'interdisez de fumer en travaillant". "La mère", prenant le public à témoin, rétorque "et moi qui suis de la campagne, j'y arrive et je devrais donc prendre votre place" ! Kien poursuit ses prévisions sous les ordres de "la mère" et tant bien que mal, piégé, il subit aussi les attaques de

l'assistance : une description physique d'un mort est ainsi invalidée avec une effronterie qui serait impensable face à Tuan. Le client n'approuve qu'un seul détail concernant la noirceur de la peau du mort. "La mère", prenant la place de Kien, explique "poétiquement" le chemin de la tombe et écarte ce dernier qui finit par rire de sa mésaventure, tout en s'excusant, une main sur la bouche, de ce signe d'impertinence. Il est maintenant plus de dix-sept heures et "la mère" a infligé à Kien des heures supplémentaires de travail, ce qui est rarissime. Elle conclut enfin : "identifier les tombes est difficile maintenant même lorsque les camarades indiquent l'endroit. L'Etat et le gouvernement ont demandé de réenterrer les combattants aux habitants des villages mais ils ne donnent pas d'argent pour les inscriptions sur les stèles. Les tombes sont donc anonymes". Ce message réaffirme la commande étatique sous laquelle se place le centre tout en avertissant prudemment chacun que les retrouvailles avec le mort recherché ne sont pas garanties.

Découvrons la collègue de Tuan et Kien, Nhaï, dans la pièce située juste derrière la salle de culte dédiée à Ho Chi Minh. Ici aucun tableau de Ho Chi Minh n'est suspendu au mur et, dans une ambiance décontractée, chacun choisit de s'asseoir par terre ou sur une chaise. Nhaï, la "spécialiste du peuple", s'applique à dessiner les plans mais ses gestes manquent d'aisance et montrent l'effort. A chaque évocation détaillée de la tombe et du mort, elle interroge le client, cherchant son approbation. L'assistance est socialement hétérogène. A un médecin de trente ans qui, avec sa famille, revient d'un voyage qui s'est soldé par un échec, Nhaï explique "qu'on ne sait pas exactement où est le cadavre, qu'il faut y aller dix fois, acheter trois bols de soupe, en donner un au mort, qu'il ne reste plus grand chose de lui, peut-être juste un os du crâne et un de la jambe". Ce discours a été débité sur un ton monocorde, telle une récitation et le

regard direct et froid que Nhaï jette sur son interlocuteur lui interdit toute répartie. A la suite d'un coup de téléphone provenant d'une famille errant sur "le terrain", elle a brutalement raccroché le combiné, après s'être enquis de l'heure – 10h30 – et après avoir traité son interlocuteur "d'idiot" : elle a précisé à ce dernier comme à l'assistance que "ce n'est pas l'heure de rectifier les plans". Nhaï dialogue beaucoup avec ses clients qui n'hésitent pas à la contredire et elle note soigneusement sur son cahier les informations qu'ils fournissent. Elle cherche à les impressionner mais sans prétention excessive et avec des arguments relativement frustrés : "il suffit que vous me disiez le nom du village et celui de la rizière, ça facilitera notre exploration. Moi je ne vous dis que 80% de la vérité au lieu de 100%. Les 20% c'est pour la rectification ; je pourrais vous dire 100% tout de suite si je voulais, mais non". Face à un client qui demande la date de la mort de son grand-père, Nhaï revendique : "même si je la connaissais, je ne vous la dirais jamais car après l'identification de la tombe, les clients filent. Ils ne me disent même pas si c'est vrai ou faux, ils ne me remercient jamais". Pour tous, ce langage est clair et rappelle les dons personnels qui doivent être faits au médium dans le cadre des "cérémonies de remerciements". Nhaï, qui marche avec difficulté en boitant, s'éloigne quelques instants pour aller embrasser son chien, confié aux gardiens ; au retour elle se lamente à nouveau : "personne ne me reconnaît, même pas l'Etat et le gouvernement".

C'est maintenant l'heure de la "rectification des plans" par téléphone et sur place : les clients arrivent avec des photographies de champs et de rizières sur lesquelles Nhaï plante des épingles pour désigner l'emplacement exact du cadavre et ils repartent, ravis. Dans un des bureaux du centre au-dessus de la porte duquel la devise "union, discipline, vérité et bon sens" est affichée, un des directeurs discute des

cours de "radiesthésie" qu'il vient d'inaugurer et auxquels il m'invite aimablement. Aux guichets, les secrétaires fulminent contre ceux qui se plaignent de n'avoir jamais "sur le terrain" rencontré les informateurs indiqués et de n'avoir pu repérer les villages et les lieux-dits dont les noms se seraient révélés inconnus. Un peu partout on entend : "Tuan est le plus fort, il ne se trompe jamais, c'est lui qu'il faut voir". L'attitude agressive de Tuan plaît donc beaucoup, voire comble la demande du public.

Délaissons ces séances macabres et pesantes pour nous tourner vers les clients des trois officiants du centre et décrypter leurs propres visions des événements relatés. Quelle que soit la classe d'appartenance et le niveau d'éducation de l'acteur, le récit personnel de la recherche et de la découverte du mort semble suivre une structure unique et simple, assimilable à une leçon apprise par cœur et répétée fidèlement. Ce constat s'explique d'autant plus aisément que les journaux ont publié de longs récits et des interviews<sup>37</sup> de cadres supérieurs, de personnages connus et de personnalités scientifiques. Cette diffusion s'est inscrite sur le même registre que la propagande des organisations de masse ; la supposée découverte annoncée par Tuan de la tombe du premier secrétaire du parti communiste vietnamien a renforcé la dimension politique de la réception de ces informations. Ainsi, au plus bas de la hiérarchie sociale, on remercie "l'Etat et le gouvernement", selon la formule rituelle, de leur égalitarisme généreux : le privilège de retrouver un parent mort n'aurait pas été réservé à la sphère du pouvoir et aux "dirigeants" qui l'ont rendu accessible aux plus démunis ainsi qu'on l'avait au début pensé. Dans les couches éduquées, la croyance affichée par des membres des groupes dominants a une valeur absolue de vérité : "si des cadres de haut niveau

---

<sup>37</sup> Cf. annexes.

l'écrivent dans le journal du peuple, je le crois, c'est vrai" entend-on. Le doute est donc largement impensable : dans mon entourage professionnel, il se révèle exceptionnel sauf chez mes plus proches amis et collaborateurs. Parmi mes interlocuteurs, de conditions très diverses, la fille de Hoaï, l'ouvrière retraitée de l'usine Ponos au cœur du quartier du syndicat national<sup>38</sup>, est l'une des rares à s'élever contre l'opinion commune que des médecins et des professeurs d'université accréditent pour leur propre compte : elle affirme son autonomie individuelle et se révolte contre l'obligation de croire qui résulterait de l'expérience vécue et retransmise par les dominants. La parole de l'élite est, en revanche, constituée en preuve irréfutable par presque tous dans une logique d'intégration hiérarchisante fondée sur la soumission à la domination et sur son incorporation. C'est pourquoi les recherches individuelles du parent mort s'inscrivent de façon notable dans des cadres déjà élaborés, par rapport auxquels l'écart serait une défaillance personnelle, une faute et, aux yeux mêmes du sujet, une marque dévalorisante. Tout est donc fait, avec un effort inconscient, pour revivre à l'identique, dans un calque miroitant, ce qui a été lu dans la presse officielle et un échec définitif serait catastrophique, inacceptable et marginalisant, sans même évoquer l'impossible délivrance de la culpabilité. Les voyages effectués pour retrouver le mort sont longs, coûteux et éprouvants mais ils doivent à n'importe quel prix réussir, comme l'illustrent les chroniques qui mettent en scène des subjectivations riches et nourries suivant le même canevas. Les narrations sont déroulées d'un seul trait et très spontanées, ne laissant quasiment aucune place aux questions de l'auditeur.

---

<sup>38</sup> Tome I, II, 2.

Rencontrée en larmes au centre de recherche des morts une femme de soixante-dix ans m'invite à lui rendre visite dans le minuscule réduit sombre qu'elle a payé quarante millions de *dôngs* et qui se présente comme un petit couloir qu'occupe entièrement un canapé-lit. Ancienne vendeuse au marché, séparée de son mari, elle reçoit de l'Etat une pension de quatre-vingt-dix mille *dôngs* consécutive à la mort de son fils au champ d'honneur en 1970. Elle se déclare très satisfaite tant du médium Tuan que du centre : "il y a un an j'ai entendu parler de Tuan. Je pensais que Tuan ne travaillait qu'avec les dirigeants de l'Etat et du gouvernement, qu'il ne cherchait que les morts des dirigeants. Mais après j'ai su qu'il travaillait aussi pour les morts du peuple alors je suis allée au centre. Des gens m'ont dit qu'on pouvait aller au village de Tuan et être logé là en attendant son tour. Mais au centre tout est bien organisé. On s'inscrit, on a le ticket et les trois médiums travaillent sérieusement. Il faut attendre mais c'est normal, on ne peut pas passer devant les autres dans la queue et hier j'ai vu que la secrétaire a empêché de s'inscrire quelqu'un qui voulait passer avant deux autres personnes. Comme on attend avec impatience que l'âme du mort rentre... alors si on essaye de passer avant les autres, l'âme du mort ne rentrera pas et on sera coupable et criminel. J'ai ma convocation pour dans quinze jours, j'aurais bien aimé voir Tuan travailler avant mais c'est interdit ; je ne le verrai que quand ce sera mon tour. C'est bien. Grâce au développement de la politique de l'Etat et du gouvernement, on peut retrouver les morts et moi j'ai la notification de la mort de mon fils au Sud-Laos et, même s'il était enterré, sa tombe pourrait avoir disparu. L'Etat a demandé aux villageois de rassembler toutes les tombes dans les cimetières militaires et certains en ont profité car ça rapporte un million six cent mille *dôngs* pour chaque mort mais il faut les identifier. C'est très dur. Parfois il faut faire plusieurs

voyages et ça peut coûter cinq à sept millions de *dôngs*. Tuan aide beaucoup les gens et les gens creusent les rizières mais parfois les propriétaires des rizières veulent les empêcher de prendre leurs cadavres et ils disent que c'est le leur... en fait ils veulent de l'argent, c'est tout, et en plus, il faut en donner au comité populaire . J'avais été voir des *ba dong* (médium) privés avant pour mon fils. Mais Tuan est beaucoup plus talentueux. Parfois il voit même le cadavre sous la route ; alors, bien sûr, il faut l'autorisation du comité populaire et si c'est en dessous d'une maison nouvelle, il faut négocier. C'est pour cette raison que j'ai décidé de laisser mon fils au cimetière militaire et j'allumerai l'encens pour lui, ici, chez moi. Ce que je veux c'est le retrouver. Ce sera mon bonheur. Demain je retournerai au centre car je veux discuter avec les gens qui ont retrouvé leur mort. Tout le monde travaille bien là-bas et nous, les vivants, attendons les morts. Mais les morts aussi attendent impatiemment de revoir leur famille. Tuan ne peut pas être possédé par l'oncle Ho car sinon il sera arrêté par la police".

Dès ce premier récit, le lecteur perçoit que toute recherche concrète d'un mort s'inscrit dans un cadre commercial, relationnel et institutionnel complexe ; outre le coût du voyage pour un groupe familial comportant toujours de nombreux membres, les autorités locales – comité populaire, représentant du ministère du travail (Molissa) en charge du cimetière militaire, subalternes, etc. – comme les personnes civiles – propriétaires des maisons, des rizières, etc. – vont tenter de faire obstacle à l'excavation qu'elles n'autoriseront que moyennant une rétribution financière. Objet de transactions et de négociations marchandes interpersonnelles, le mort a de surcroît un "prix politique" : la somme citée de un million six cent mille *dôngs* (qui varie selon les acteurs) pour le rapatriement du cadavre dans le cimetière militaire suscite des interrogations récurrentes sur

son destinataire et l'accomplissement de la prestation. Les représentants locaux du Molissa sont souvent accusés de se partager l'argent tout en laissant se décomposer au soleil le cadavre qu'ils devraient réenterrer. Après avoir touché cette somme pour chacun des 3 200 morts dont il aurait eu la charge, un fonctionnaire local aurait été condamné à mort pour corruption, et la découverte d'un charnier à ciel ouvert aurait provoqué il y a quelques années un scandale. La décision de notre interlocutrice est donc exceptionnelle, ajustée à sa condition économique : elle retrouvera son fils mais elle le laissera au cimetière militaire ; elle accomplira les rites de remémoration sans réenterrer le cadavre.

D'autres sont moins sages, telle cette femme, issue d'une famille de paysans pauvres d'un village situé à une vingtaine de kilomètres de Hanoï. Elle en est à sa troisième tentative de retrouver son frère mort et va donc revoir Tuan pour "rectifier" de nouveau le plan. Accompagnée de sa belle-fille, elle est venue le matin très tôt au centre en moto-taxi et repartira le soir même. L'une et l'autre espèrent qu'avec les photographies de la rizière qu'elles donneront à Tuan, il pourra planter à l'endroit exact où gît le cadavre une épingle à nourrice qu'elles ont emportée. Ce n'est que depuis 1999 qu'elles se sont lancées dans cette quête. Elles avouent avoir complètement oublié le mort auparavant. La réputation de Tuan qui aurait retrouvé des dizaines de morts parents de leurs voisins villageois mais aussi l'espoir de recevoir une pension de dédommagement de l'Etat sont des mobiles complémentaires. Ainsi ont-elles d'abord retrouvé un témoin de la mort du frère, engagé en 1948 dans la résistance : celui-ci leur a permis d'obtenir la précieuse notification officielle du décès au champ d'honneur ; depuis, leur revendication à l'égard de l'Etat s'exprime sous la forme d'une plainte : "l'Etat ne fait rien pour les morts pour la patrie. Après avoir eu le papier de sa mort, je n'ai touché qu'une seule fois



quatre-vingt mille *dôngs* et, si sa mère était encore vivante, elle aurait touché huit cent mille *dôngs* par mois comme toutes les mères héroïnes<sup>39</sup>, mais elle est morte". Les deux femmes ont passé une semaine entière à creuser la terre sans succès et la plus âgée pleure, évoquant le fait que l'incrédulité de son époux et de son fils "bloquerait" les retrouvailles avec le mort ; en effet, "il faut avoir le cœur", disent-elles comme beaucoup, ajoutant que leur famille est l'une des plus misérables du village. Pleines d'espérance, elles s'appêtent à déposer sur l'autel de Ho Chi Minh des offrandes de nourriture, données à Tuan en remerciement et vont prier "l'oncle" avec ferveur.

Selon des modalités de symbolisation variables, Ho Chi Minh est la clef de voûte de cette recherche des morts, y compris lorsque, comme dans le premier récit, est posé l'interdit de la possession du médium par "l'oncle". Ho Chi Minh en effet détient la vérité et la connaissance du monde où gisent les morts. Quel que soit le degré de proximité qui est envisagé avec Ho Chi Minh – dont la possession, comme fusion, est la référence maximale – ce dernier est le révélateur du savoir des morts. Dans la chaîne des médiations qui mènent aux morts, Ho Chi Minh est donc le médiateur originel, principiel, dont tire son pouvoir le devin, médium subordonné. Écoutons tout d'abord une femme bien habillée, âgée de soixante ans, fille d'un militaire mort en 1945, qui attend dans la salle de Kien : "l'oncle Ho est le fils d'un grand Bouddha qui l'a aidé à sauver le peuple vietnamien et à remporter la victoire. Oncle Ho aide Kien à sauver le peuple en cherchant les morts. Il rentre en Kien. Et ce matin Kien a dit que le mort avait perdu les pieds avant de mourir et c'est très juste. Peut-être aussi que c'est le mort qui rentre en Kien

---

<sup>39</sup> La somme citée est inexacte, même dans le cas de trois enfants morts au combat.

et c'est pour ça qu'il parle doucement mais oncle Ho ordonne aux morts et c'est lui qui leur permet de rentrer en Kien. Oncle Ho dirige tout. Il est d'un rang supérieur, il n'est pas superstitieux et il a un grand cœur. Peut-être pour ça, il ne rentre pas directement, mais il commande tout". A deux reprises, cette femme se reprend sur la possibilité du médium d'être ou non possédé par Ho Chi Minh, cet état étant potentiellement attentatoire à la suprématie unique de l'oncle, car elle réduit la distance hiérarchique qui doit être respectée. Mais ces hésitations traduisent aussi avec pertinence le rôle de pivot imaginaire que joue Ho Chi Minh dans la recherche des morts et qu'expriment plus directement d'autres acteurs.

Venu de son village, un homme atteint d'un cancer de l'estomac, coiffé d'un chapeau conique, portant des sandales en plastique et un pantalon militaire, s'empresse ainsi de me convaincre que : "l'oncle Ho quand il était vivant a sauvé le peuple, mais mort, il sauve encore le peuple. Car même maintenant c'est lui qui gouverne tout le Vietnam. C'est lui qui a la charge de toute la direction du Vietnam et il ordonne aux morts de parler à Tuan et lui aussi il rentre en Tuan. Tuan, Nhaï, Kien, tous sont possédés par l'oncle Ho mais il ne rentre que dans ceux qui ont le cœur sincère, pas chez les mauvais. L'oncle Ho est sacré. Deux fois je l'ai vu en rêve mais il ne m'a rien dit". Agé de cinquante-neuf ans, touchant une pension d'invalidité en raison de ses blessures durant la guerre contre les USA, père de trois enfants, paysans et soldats, cet homme est venu pour rechercher son père mort en 1951. Selon l'attestation en sa possession, il compare le passé où l'abandon du mort était imposé et le présent illuminé par la capacité des parapsychologues de retrouver les morts. La veille il a su par Tuan le nom du cimetière militaire où son père reposait, situé dans le même district que son village. Cette proximité géographique lui enlève toute inquiétude sur d'éventuelles tracasseries institutionnelles avec le comité

populaire et le Molissa et il pense que l'Etat va subventionner une partie des frais d'excavation et de réenterrement au village natal. Radieux en dépit de la longue maladie qui a décharné son corps, il insiste sur les cadres de sa démarche où s'opposent la superstition et les *ba dong* d'un côté, de l'autre Ho Chi Minh, l'Etat et les trois devins du centre réunis dans une légitimité intrinsèque : "moi je ne crois ni aux voyants, ni aux *ba dong*. Je n'en ai jamais vu pour chercher mon père. Je respecte la vérité, la franchise et l'honnêteté. Et les trois ici ils ont le sixième sens, ils peuvent prédire. C'est exactement comme l'oncle Ho qui a dit au peuple vietnamien qu'il remporterait la victoire et ça s'est réalisé dans les faits. C'est l'électricité biologique. C'est le sixième sens et les trois ici sont des chercheurs". Pour accréditer ses dires, il me tend une lettre, constituée en preuve de légitimité. Emise par le comité populaire de son district, elle présente son état civil et demande à Tuan qu'il accomplisse sa tâche de recherche du père mort. Notre interlocuteur n'a donc pas tort de considérer que son invitation s'inscrit dans un circuit administratif de l'Etat qui condamne les superstitions dont il s'est toujours gardé. Cet Etat retire son autorité légitime de Ho Chi Minh.

Poursuivons dans cette direction avec une chaleureuse famille d'ouvriers dont deux fils sont morts : le premier a été retrouvé, ce qui les a encouragés à rechercher le second, décédé en 1974. Un article du journal de la police<sup>40</sup> relatant la découverte par Tuan de la tombe du premier secrétaire du parti communiste vietnamien, puis de ses parents, et d'autres "révolutionnaires", la conviction que "L'Etat et le gouvernement ont fait venir Tuan à Hanoi pour exercer son métier", ont conduit la famille à rechercher ses morts : d'abord dans le petit bâtiment près du marché où Tuan

---

<sup>40</sup> Ce journal est très apprécié par des lecteurs de toutes les couches sociales.

communiquait directement avec les morts, puis dans le centre actuel où "il a peur d'être accusé de superstition, alors il ne le fait plus mais il guérit aussi les cancers par téléphone ; il est très talentueux, il voit si les gens ont de l'argent. Il a 30 000 combattants morts qui travaillent pour lui et pour décider du voyage, il faut qu'il demande aux combattants morts de l'aider. Le soir il travaille avec les tickets, il appelle les morts dont le nom est inscrit sur la liste et il leur parle. C'est comme ça qu'on a retrouvé notre frère. Tuan nous a dit où il était et avec le plan on a trouvé tout de suite. C'était précis, très bien. On n'a eu aucun problème avec le Molissa, on a pris le cadavre, on est parti et on l'a réenterré au village natal. Le principal c'est d'être déterminé. Parfois certains creusent sans rien trouver, ça prouve qu'ils n'ont pas le cœur, c'est tout. Toute la famille doit croire car sinon c'est l'échec et nous avons la preuve que c'est bien notre frère, car quand on a pris les os des jambes, il y en avait un noir et un jaune qui appartenait à quelqu'un d'autre. Tuan nous l'avait dit, mais il nous avait aussi dit de prendre les deux et de tout réenterrer. On l'a fait. Ça nous a coûté dix millions de *dôngs*. Pour la deuxième fois il faudra emprunter. Mais il y a eu de l'injustice de la part du comité populaire : ils savaient déjà quand ils ont pris notre deuxième fils que le premier était mort. On a reçu la nouvelle de la mort le jour où le deuxième partait pour la guerre. On a essayé d'empêcher le comité populaire de prendre notre deuxième fils, mais ils n'ont pas accepté. Tuan est un saint vivant. C'est l'oncle Ho qui l'inspire, il rentre en lui. Tuan est possédé par l'oncle Ho et tout ce qu'il dit est juste. Même quand il parle de sexe, il parle sérieusement. C'est vrai, il faut reconnaître les choses et, quand il bâille, il peut guérir certaines maladies".

Ce discours met l'accent sur l'ampleur et la cohérence de la matrice de légitimité dans laquelle le médium s'inscrit et sur l'effacement des souffrances et des revendications

insatisfaites dont est porteuse la découverte du mort. Ho Chi Minh, les "révolutionnaires", l'Etat, ses médiums et les bataillons des combattants morts durant les guerres participent de la même entité imaginaire qui aujourd'hui panse, pour le bonheur de tous, les plaies du passé et annule les erreurs des instances du pouvoir. Tous les gestes et les paroles de Tuan, manipulant l'effraction psychique et l'outrance, sont parés de cette légitimation sans borne : l'absence de limite fascine comme le miroir d'une puissance incommensurable. La réunion familiale entre morts et vivants gomme les souvenirs dramatiques de la guerre qui, vingt-cinq ans après la réunification, ont continué à hanter les mémoires : elle seule rétablirait réellement la paix jusque-là tronquée, imparfaite, inachevée. Cette paix des âmes, des morts et des vivants, se réalise grâce à l'Etat, désormais lavé de toute faute, puisque par le truchement des médiums qu'il emploie, les morts pris seraient restitués aux leurs. S'ouvre alors une nouvelle période : reposant dans leurs villages d'origine, les morts accompagneraient avec bienveillance les vivants dans leurs désirs légitimes de consommation. L'Etat, initiateur du marché, aurait balayé toutes les pénuries et toutes les béances. Cette fiction idéalisante est d'autant plus utile qu'elle rééquilibre symboliquement les univers microsociaux dans lesquels les acteurs affrontent la surexploitation et les effets de la domination politique pour eux-mêmes ou leurs descendants, dès lors occultés.

Cette logique est au cœur des représentations de la grande majorité des sujets, quelle que soit leur position dans l'échelle sociale et leur accès aux biens. Deux anciens militaires, qui ont "fait les deux guerres" (contre la France et les USA) échangent ainsi leurs idées à leur retour du centre où l'un d'entre eux est venu pour rechercher son frère mort en 1968. En dépit de multiples tracasseries, ils font état d'un apaisement profond comme si, littéralement déchargés d'un

poids tenace, l'horizon se déployait devant eux à nouveau entièrement clair. Le premier est d'abord allé voir Tuan près du marché où il officiait, puis dans son village, mais à chaque fois l'attente a été trop longue, sans autre "règle" de son point de vue que le commandement du mort au médium. Notre interlocuteur avait aussi adressé une demande à un service public dont le numéro de téléphone était donné à la fin de l'émission télévisée "à la recherche des anciens combattants". C'est donc avec soulagement qu'il a accueilli l'information de Tuan sur le cimetière militaire où serait la tombe de son frère parmi les "90% d'inconnus". Aucun dédommagement financier n'a été fourni car "le comité populaire organise chaque année un voyage subventionné et dans notre quartier deux ont été choisis mais ce sont toujours les chefs, les dirigeants".

Encouragée par ce succès, son épouse cherche maintenant son propre frère et apprécie l'organisation "bonne et scientifique" du centre. Le couple, comme leur ami, juge que Tuan "fait un travail si dur qu'il a le droit de s'amuser en parlant de sexe" et que "avant il travaillait en privé, il était plus libre, mais maintenant, comme l'Etat l'a embauché, c'est trop dur". L'ami militaire a décidé de suivre les cours de "radiesthésie" proposés par le centre. Il est enthousiaste car après trois séances d'une journée chacune et d'un coût de cinquante mille *dôngs*, il est certain de pouvoir lui aussi retrouver les morts et "guérir les femmes stériles". Cette perspective éclipse un peu l'obligation désagréable où il a été de laisser son frère mort dans le cimetière militaire et d'abandonner son projet de le ramener au village. Le comité populaire lui a en effet interdit le réenterrement et il doit donc se rendre chaque année pour accomplir les rites sur la tombe éloignée de son domicile. Malgré tout, les retrouvailles ont eu lieu et la contemplation des inégalités économiques qui régissent "le marché des morts" est faite avec résignation et

une sorte d'objectivité presque indifférente : "l'Etat et le gouvernement, une fois qu'ils ont retrouvé leurs proches, n'ont pas donné l'autorisation de réenterrer dans le village. C'est trop cher. S'ils donnaient l'argent à tout le monde ce serait trop et notre devoir est de donner des conditions favorables à l'Etat et au gouvernement. Sans doute que le comité populaire a eu raison de m'empêcher de prendre mon frère. Mais visiter les tombes tous les ans c'est difficile et les frais de voyage ne sont pas remboursés par l'Etat, c'est cher... Mais enfin, en même temps, on peut visiter un monument historique. De toute façon les gens de notre génération sont soumis ; la génération d'après, moins, elle demande à réenterrer au village. Mais il faut beaucoup d'argent car tout devient un problème sinon". La "soumission" évoquée ici face à l'Etat et sa conception hiérarchique du traitement des morts résonne comme un écho de la soumission dans les rapports de travail, maintes fois affirmée par les ouvriers d'Istion ; les privilèges des dominants sont étendus à leurs morts et aux relations de proximité qu'il leur est permis d'entretenir. Morts et vivants sont pris dans une même "culture de la soumission", effet symbolique des polarisations politico-économiques.

Les "retrouvailles du mort" balaient en quelque sorte les ennuis "collatéraux" qu'elles occasionnent ; autour d'elles s'opère, sous l'égide de l'Etat, une réconciliation générale qui s'étend à l'ensemble des fractures politiques qui ont émaillé l'histoire familiale ; en témoigne cet autre militaire, âgé de soixante-cinq ans qui a fait trente-cinq km pour se rendre à bicyclette au centre auquel il s'est adressé pour retrouver son frère. Petit-fils d'un mandarin de Hué, fils d'un soldat enrôlé dans l'armée coloniale française, oncle d'une métis franco-vietnamienne qui a fui le Vietnam et s'est réfugiée en Californie, et aussi d'autres neveux partis illégalement en 1979 au Canada, après avoir collaboré au Sud avec l'armée

américaine, ce membre du parti depuis 1948, qui voit dans toutes ces "taches" la raison de sa non-promotion, avoue n'avoir jamais cessé de penser à son frère cadet mort. C'est prochainement autant l'Etat que lui qui vont être disculpés aux yeux du mort : "il est malheureux, abandonné, il en veut à sa famille de l'avoir laissé et il en veut aussi à l'Etat et au gouvernement de ne pas le chercher mais nous, sa famille, que pouvions-nous faire ? Pendant la guerre, les morts étaient trop nombreux. L'Etat et le gouvernement les ont oubliés". L'Etat, le mort et lui-même, représentant de ses ascendants et de ses descendants, forment un triangle fragilisé par l'amnésie : la communication est aujourd'hui restaurée par l'offre de l'Etat, la satisfaction corollaire de la demande, le prix payé pour le retour du mort dans les bras de l'Etat comme de sa famille. "Maintenant je suis croyant car Tuan a retrouvé la tombe du premier secrétaire du parti communiste vietnamien. C'est pour cette raison qu'il est salarié par l'Etat, le gouvernement, les ministères du travail et de l'intérieur. Avant, dans mon village, il y avait des escrocs qui prétendaient retrouver les anciens combattants mais la police les a arrêtés. Maintenant avec Tuan, c'est l'Etat et je suis prêt à payer trois millions de *dôngs* pour mon frère" déclare ce communiste de la première heure, qui a combattu durant "les deux guerres".

Dans les couches éduquées, les schèmes cognitifs à l'œuvre sont les mêmes mais avec des empreintes intellectuelles spécifiques. Ainsi, alors même que les réformes économiques ont engendré une différenciation de classes de plus en plus marquée dont les effets sont à terme menaçants pour le régime, la disparité des conditions disparaît au sujet des morts au profit d'une authentique communion avec la figure imaginaire de l'Etat.

Fille d'un vétérinaire mort dans la résistance, mère d'un fils titulaire d'un diplôme de doctorat américain, et de deux



autres fils, étudiants au Japon et en Australie, une enseignante retraitée de l'École normale tient ainsi exemplairement à souligner la rigueur opérationnelle du centre de recherche des morts. Ecartant l'idée d'une possession par Ho Chi Minh, "le saint", dont l'autel serait simplement destiné à susciter le respect, elle voit dans "le don", le "sixième sens" des médiums, des caractéristiques "scientifiques" : "la science de la mythologie<sup>41</sup> s'est développée au Vietnam comme ailleurs et il s'agit de son application pour retrouver les tombes ; ça n'a rien à voir avec la croyance ou la religion. Moi, dans ma famille, on est tous scientifiques et là on voit bien que c'est un centre d'Etat et les résultats sont vérifiés, on le lit dans les journaux. La précision est de 50 à 60%. C'est juste". Cette femme, à qui Kien a donné le plan en couleurs de la tombe de son père, est l'un des rares clients à préférer ce médium "poli et sérieux" à ses deux collègues. Près du marché, durant trois mois, elle est venue écouter quotidiennement Tuan mais n'apprécie guère sa "vulgarité" et ses plaisanteries. Le "plan" de Kien lui a paru limpide et le voyage qu'elle doit entreprendre lui semble une pure formalité : "la tombe est près d'une rivière, il faut tourner à gauche à treize km. J'ai le nom du village. La tombe est facile à reconnaître et Kien m'a même donné le nom des villageois qui l'avaient enterré".

Epouse d'un professeur de l'école supérieure d'architecture, une employée retraitée du ministère de l'agriculture, fille de mandarin, juge pour sa part que "Tuan est possédé par l'oncle Ho qui est un saint et nous dirige en tout". Son récit de la recherche de son frère cadet mort en 1971, est précis, riche et bien articulé en une série de preuves indubitables qui, additionnées, corroborent la "vérité". Elle est partie avec toute sa famille dans le Sud chercher la tombe et a tourné un film en vidéo sur les "retrouvailles", comme

---

<sup>41</sup> *khoa hoc tâm linh.*

c'est maintenant l'usage dans les couches aisées. Un de ses frères, "athée", est, après avoir vu le film, devenu "croyant". Tuan avait fourni beaucoup de détails : le nom de l'infirmière qui, une heure avant la mort du cadet, l'avait soigné, les noms de ses deux camarades, celui du village. Toutes ces informations ont été entièrement confirmées par les voisins des personnes nommées... toutes décédées. "Nous nous sommes arrêtés dans un cimetière et nous avons allumé des baguettes d'encens. Une force nous a conduits à une tombe. Nous avons été retenus comme attachés. Le comité populaire nous a confirmé que des soldats du Nord avaient été enterrés là. Il pleuvait beaucoup. Nous sommes repartis au cimetière le lendemain et, devant la tombe, nous avons appelé Tuan (avec le téléphone portable). Il nous a dit qu'il pleuvait beaucoup et a demandé qu'on le rappelle cinq minutes après. Nous l'avons rappelé, il ne pleuvait plus et il nous a dit qu'il s'agissait bien de la tombe. Tuan est très doué pour parler aux morts. C'est un bon intermédiaire. Nous avons creusé. Nous n'avons trouvé que les jambes, une cuisse cassée et des chaussures en caoutchouc et nous l'avons réenterré au village natal ; pendant le réenterrement, deux personnes ont perdu connaissance : une femme qui l'a accusé d'avoir volé ses cigarettes il y a des décennies ; c'était faux. Un homme qui avait dit du mal de lui. Tous les deux ont dû s'excuser ; c'est lui (le mort) qui a voulu être ramené au village natal. Il nous a raconté comment s'est déroulé son premier enterrement clandestin. Il nous a demandé de remercier le gardien et de lui faire visiter Hanoï et nous l'avons fait. Nous avons appelé son âme et elle est rentrée dans mon deuxième frère ; il (le mort) a expliqué : je suis parti en forme et je suis revenu avec les deux os cassés. Prenez bien les morceaux de terre où il y a ma chair à gauche. Il ne nous a fait aucun reproche, au contraire, il a regretté de n'avoir pu s'occuper de nous, ses parents, puisqu'il était mort. Avant, quand Tuan était près du

marché, il avait encore le temps de guérir les gens mais c'était trop de temps perdu ; maintenant l'urgence l'amène à se concentrer sur les tombes, il y en a tellement et lui il voit sous la terre. Il nous a expliqué qu'avant lui on n'avait vu que des opportunistes et qu'il était le seul à avoir le pouvoir. On avait vu beaucoup de chefs médiums depuis la mort de mon frère. Mais ça n'avait rien donné. Cette fois, ça nous a coûté dix millions et en plus on a donné trois cent milles *dôngs* personnellement à Tuan mais comparé à d'autres ce n'est pas grand chose... Certains lui ont donné des motos et des voitures mais il ne prend que l'argent des riches car il a pitié des pauvres... Après avoir ouvert la tombe, il faut faire un bilan lu par les autorités de l'Etat et du gouvernement". Arrêtons là ce récit qui fourmille de multiples autres détails et qui, forclos, sans faille, renoue des liens par le dialogue entre le mort et sa famille. Notre interlocutrice n'a pas cessé un instant de parler, poussée par une pulsion qui l'oblige à décrire sa propre expérience d'une réalité partagée, confirmée, contrôlée et certaine. Le mort lui-même a éradiqué la culpabilité et le prix de cette "décharge" reste modeste par rapport à ses revenus. Sa quête, exceptionnellement longue, a abouti au site imaginaire de l'Etat et se referme définitivement dans la sérénité.

Déplaçons-nous vers une zone d'habitats collectifs réservée aux cadres supérieurs, située dans un quartier calme et agréable. Les appartements de trois ou quatre pièces sont confortables et les immeubles bien entretenus ; beaucoup d'occupants sont des fonctionnaires du ministère de l'intérieur. Je suis accueillie par les parents, membres du parti, et leurs enfants, envoyés cinq ans en Tchécoslovaquie : tous travaillent dans la même entreprise. La famille a retrouvé la tombe du grand-père paternel mort il y a cinquante ans grâce à Nhaï et une des belles-filles s'est ensuite lancée à la recherche de celle de son père décédé en

1965 avec l'aide de Tuan. Tous son d'accord : le plan que le médium donne au client est le résultat de sa communication invisible avec le mort, d'où un délai d'attente de "deux jours à quatre mois". Sur "le terrain", les indications du médium ont permis d'identifier immédiatement la tombe et de parler avec le père mort qui "est rentré dans un cousin qui s'est allongé sur le tombeau". Un enregistrement au magnétophone atteste de ces faits, vérifiés de surcroît par le comité populaire du district. L'ensemble des frais s'est élevé à six millions de *dôngs* ; la cassette et le plan ont été rendus, après usage, au centre pour sa documentation. Un grand contentement anime cette famille. En conclusion de ce récit est énoncée une remarque de caractère géopolitique : "c'est officiel et c'est le gouvernement ; les Américains ont leurs méthodes scientifiques pour retrouver leurs morts. Nous, les Vietnamiens, nous avons les sciences mythologiques<sup>42</sup>". Celui qui a été le premier à leur faire part de sa propre quête et de sa réussite est le fils d'une employée de l'administration coloniale qui avait effectué une partie de sa scolarité au lycée. Des membres de sa parentèle ont fui après 1954. Il a connu Tuan bien avant son installation dans le centre et s'était à plusieurs reprises rendu dans son village alors qu'il "n'était pas encore reconnu par l'Etat". Il a retrouvé ses arrière-grands-parents paternels décédés depuis plus de cent ans et dont il ne savait presque rien, si ce n'est leur statut de propriétaire foncier<sup>43</sup> durant la période coloniale et le fait qu'ils parlaient français. "Tuan avait dit que sur toutes les tombes il y aurait de la paille de la moisson et c'était vrai". Il est ensuite parti à la recherche d'un "cousin" mort pendant la guerre contre les Américains. Tuan, par téléphone, a résolu un conflit avec le gardien du cimetière lui interdisant de

---

<sup>42</sup> *thâm hoc*.

<sup>43</sup> *chu de nhĩa que*, c'est-à-dire maître de paysans.

creuser. Finalement "un crâne et un os coupé en deux", correspondant à "la vision de loin" de Tuan ont été emportés. Les "dons" de Tuan sont estimés immenses. "Quand il y a des problèmes familiaux il dit aux femmes avec qui elles ont couché. Il connaît aussi les raisons pour lesquelles des tombes ne sont pas retrouvées. Il soigne les maladies : ma tante est allée chez lui parce qu'elle avait fait faillite. Il lui a dit le montant exact de sa dette. Mais il lui a aussi donné le chiffre gagnant de la loterie, alors elle a empoché beaucoup d'argent, elle a pu rembourser ses dettes et maintenant ses affaires marchent bien. Là-bas, dans son village, Tuan s'occupe bien de tout le monde, il loge les pauvres chez ses proches et on voit les photographies où il figure avec des grands dirigeants : le premier ministre, le vice-président et il a aussi l'autel de Ho Chi Minh ; il nous a expliqué que l'oncle Ho était supérieur au Bouddha. C'est pour ça que Tuan peut sauver le peuple".

Ces exemples, qui pourraient être multipliés, montrent comment, dans les couches moyennes éduquées ou supérieures, les retrouvailles avec un parent mort durant la guerre initient une recherche sans fin d'ancêtres de plus en plus éloignés qui relèveront de la catégorie du "peuple" dont Nhaï est la spécialiste. La reconstitution généalogique permise par ce nouveau "service d'Etat" qu'incarne le centre, renoue alors avec les anciennes pratiques de la période coloniale. Dans les familles fortunées, proches du colonisateur, la convocation d'une médium rétribuée pour "appeler les morts", connaître leurs volontés, leur demander conseil, était courante. Agé d'une cinquantaine d'années, un inspecteur du ministère de la santé, qui a retrouvé son oncle "révolutionnaire", mort en 1948, par l'intermédiaire de Tuan, souhaite ainsi aujourd'hui rechercher son grand-père paternel, "médecin traditionnel", qu'il n'a jamais connu et qui aurait quitté en 1938 son domicile sans laisser de trace. De telles

recherches sont coûteuses et supposent entre autres un accès facile aux administrations chargées de délivrer des certificats de décès, des notifications "d'héroïsme" pour la patrie, ou tout autre document officiel, sans parler des négociations avec les institutions sur "le terrain".

La confrontation des nombreux témoignages rassemblés – que j'arrêterai là pour éviter de lasser le lecteur – indique que, pour les classes inférieures, le sacrifice monétaire pour retrouver un parent mort est déjà important. Donc, ses descendants auront tendance à se satisfaire du résultat positif de leur démarche, sans que soit enclenchée une reconstruction généalogique. La rétrocession par l'Etat, selon les représentations des acteurs, du parent mort à la guerre assouvit une demande dont l'objectif concerne avant tout la reconnaissance publique de la dignité du mort comme du vivant, accomplissant son devoir rituel personnel. Dans tous les cas, est effectif le remboursement des dettes symboliques de l'Etat et du sujet individuel, collaborant dans l'union retrouvée. Corollairement, les morts sont réintégrés dans ce vaste patrimoine culturel et identitaire qui est la propriété rénovée de l'Etat, déléguant au "peuple" son "droit de maître".

L'observation du fonctionnement du centre de recherche des morts et des séances de divination, l'écoute des clients passionnés, sincères et émouvants ont permis d'apercevoir le cœur de cette institution. Plusieurs dimensions importantes des discours cités ont été jusqu'à présent volontairement laissées de côté mais n'auront pas manqué d'intriguer le lecteur sur l'échiquier complexe des rapports en jeu et de leurs ramifications. Répondons à une des premières questions qui vient à l'esprit : qui sont les trois médiums et comment voient-ils eux-mêmes leur activité ?

Tuan, Kien et Nhaï ont très chaleureusement accueilli ma présence à leurs séances, émettant des signes discrets de

connivence, lorsque les gardiens et secrétaires du centre tentaient avec acharnement de m'expulser et de confisquer par maints subterfuges l'autorisation personnelle délivrée par un des directeurs, apposée au dos du document officiel de l'institut vietnamien responsable de mes recherches. Ma collaboratrice, très avertie et prudente, conservait en permanence sur elle ce précieux petit morceau de papier, refusant avec autorité de le montrer et de le confier aux employés subalternes qui le lui demandaient, mais aussi à des cadres supérieurs, tel l'ancien directeur de l'institut de folklore. Les secrétaires ne manquaient pas de souligner qu'"ici Tuan n'est rien, ce sont les directeurs qui ont le pouvoir". Ces deux attitudes contradictoires des médiums et du personnel administratif du centre dénotaient dès les premiers pas un conflit interne dont ma présence fut un analyseur. Les relations de confiance nouées rapidement avec les médiums éclairent donc la scène sociale du travail de l'imaginaire qui constitue la vocation entrepreneuriale du centre. Commençons par Tuan dont la hardiesse des propos est à la mesure de sa célébrité.

Mes premiers contacts avec Tuan ont suivi le modèle expérimenté avec Huong, cette médium possédée par Ho Chi Minh qui fit de moi de façon mémorable un exemple de démonstration de ses pouvoirs<sup>44</sup>. Désormais habituée à ce genre d'exercices, je laissais passer avec patience le déferlement des "visions" dont j'étais l'objet devant quelques témoins subjugués : je reçus en cadeau un "plan" situant, à Paris, le long d'une rivière "ma maison" et mon "bureau". Tuan, avec une sorte de brutalité affectueuse, me dressa ensuite un tableau de sa légitimité personnelle et étatique : "le don de voir m'est venu à treize ans. J'avais honte de mon dos. A vingt-huit ans j'ai commencé à retrouver les tombes ;

---

<sup>44</sup> Cf. 3.

à trente-cinq ans l'Etat et le gouvernement m'ont proposé de m'installer à Hanoï car ils n'arrivaient pas à retrouver les tombes. J'en ai déjà retrouvé mille dont celle du premier secrétaire du parti communiste vietnamien. C'est sa famille qui me l'avait demandé et maintenant je suis salarié de l'Etat. Je n'ai pas été à l'école longtemps, j'étais trop pauvre. Le centre ici est pour le peuple, le parti, les anciens combattants ; il faut penser à eux. Je peux aussi guérir les maladies car les gens sont malades en raison de leurs crimes mais le ministère ne m'a pas donné l'autorisation de guérir. Je guéris aussi les fous..."

Quelques jours plus tard, entre deux "prévisions", Tuan m'explique qu'il préférerait travailler chez lui, au village : "je ne touche qu'un million de *dôngs* par mois ici. Mais j'ai dû respecter l'invitation de l'Etat et du gouvernement. C'est le premier ministre directement qui m'a appelé, il me considère comme un roi car j'ai retrouvé vingt-huit héros de familles de dirigeants alors que l'Etat en avait été incapable. J'ai aussi retrouvé la tombe de la femme d'un roi morte il y a plusieurs siècles. Le cercueil était lourd. Le Molissa (ministère) est incapable de retrouver les tombes des anciens combattants et il a peur que le peuple porte plainte contre lui. Car les indemnités coûtent très cher à l'Etat qui ne veut pas les payer".

Après des rencontres quotidiennes où Tuan m'adresse des sourires et des clins d'œil complices, nous convenons enfin d'un jour où je me rendrai, à son invitation pressante, dans sa maison au village. Je découvre un petit palace où des appareils à la pointe de la technologie côtoient de beaux meubles massifs de bois laqué et incrusté de nacre. Tuan est particulièrement fier de son jardin "à la chinoise" avec des montagnes miniatures, des rochers et des jets d'eau. Au rez-de-chaussée dans une immense salle au sol carrelé noir et blanc, des familles paysannes, leurs enfants malades dans les



bras dont certains mongoliens, attendent les oracles du "maître" et joignent les mains à son passage. Un repas soigné a été préparé à notre intention dans une grande cuisine moderne et nous montons ensuite au premier étage rejoindre une assistance de statut supérieur qui implore Tuan de se préoccuper de ses morts et de ses malheurs. Ma présence renforce bien sûr le prestige du "maître" et l'atmosphère détendue n'est troublée que par les regards froids et inquisiteurs d'un gardien et d'un employé du centre de recherche des morts de Hanoï que je reconnais immédiatement et qui demande une fois de plus à ma collaboratrice le document attestant l'"autorisation" du directeur ! Tuan est très heureux de ma visite et ne cesse de s'enquérir si "sa maison est aussi belle que les maisons françaises", un peu comme un enfant avec un jouet. Des messages brodés de remerciements sont suspendus aux murs, saturés aussi de photographies encadrées où Tuan est en compagnie d'hommes politiques illustres dont il me donne les noms en m'encourageant à les prendre moi-même en photographie, ce que je fais. Le général Giap, un ex-vice-premier ministre, le premier ministre, un groupe de l'assemblée nationale, une organisation réputée de dons "humanitaires" pour les inondations composent son entourage familial. Un autel dédié à Ho Chi Minh et gorgé d'offrandes a été installé ici comme dans le centre à Hanoï. La maison est très grande, les deux cerbères du centre n'osent pas coller à nos pas dans ce contexte domestique et je peux donc m'entretenir calmement avec Tuan qui éclate brusquement : "là-bas, au centre, je suis en prison, j'ai été obligé (d'un geste il indique une photographie où l'ex-vice-premier ministre signe la décision de l'inauguration du centre de Hanoï). Là-bas je suis prisonnier, surveillé, c'est le système vietnamien, c'est pour la charité le travail là-bas. Ici, je suis un roi et je fais tout selon l'ordre de Ho Chi Minh. C'est l'ombre de Ho

Chi Minh qui me guide tout le temps. Ho Chi Minh m'est apparu en rêve à treize ans. Il m'a beaucoup parlé mais j'ai tout oublié. Mon travail au centre est obligatoire, c'est l'ordre du premier ministre, je ne peux y échapper".

De ces quelques extraits de conversations, plusieurs lectures peuvent être faites. La première, qui consisterait à prendre en quelque sorte au pied de la lettre le discours de Tuan doit être évitée en raison de son excès de déterminisme et de réductionnisme. Le statut public de l'institution reflétant des intérêts privés, l'implication de quelques hauts fonctionnaires peu scrupuleux ou très crédules déboucheraient en effet sur l'hypothèse d'un procès en escroquerie et de manipulation banale, instrumentalisant la foi politique et les croyances coutumières. Parce qu'une telle grille interprétative est sans efficacité sociologique et anthropologique, c'est la cohérence imaginaire que les dires de Tuan, ajoutés à ceux de ses clients, dessinent qui retiendra l'attention. L'Etat, sa figure symbolique est au centre de représentations qui ouvrent la brèche d'une potentielle délégitimation de la domination étatique, sous l'effet d'une double révolte : celle des vivants, du "peuple", qui veulent que l'Etat paye pour ceux qui lui ont donné leur vie en sacrifice et qui refusent l'oubli qui les a frappés depuis au moins vingt-cinq ans ; celle des morts dont la malévolence légendaire en réponse à l'absence de soins et à la négligence des vivants, risque de se transmuier en subversion ici comme dans toute l'aire culturelle.

Ainsi l'impuissance de l'Etat à répondre aux exigences des vivants – de retrouver leurs morts – et des morts – d'être réenterrés au village natal selon les rites ancestraux – conduit à chercher des médiateurs aptes à pallier ces déficiences : l'emploi de médiums par l'Etat pour accomplir les devoirs qu'il ne peut remplir à l'égard des vivants comme des morts, confère à ces derniers un pouvoir exorbitant qui implique un

contrôle drastique : la subordination des médiums, leur enfermement dans une condition subalterne sont donc nécessaires pour enrayer l'éventuelle destitution des représentants actuels de l'autorité étatique. Dans cette optique, les médiums sont amenés à se plaindre de ne pouvoir exercer librement leur activité et jouir des bénéfices de leurs dons : ils sont liés par l'obligation où l'Etat les met de se placer au service du "peuple" pour perpétuer sa forme présente. Petits travailleurs de l'imaginaire, exploités dans une usine de la divination, les médiums sont censés refermer les comptes déficitaires de l'Etat ; ils doivent rendre les morts à la chaîne, sans perte inutile de temps car la rentabilité (561 inscriptions au centre en trois mois) gouverne cet espace de transactions réparatrices qui obéit aux nouvelles régulations économiques. Ainsi, grâce au dévouement personnel des médiums pour "le peuple", les plaies des guerres seront effacées et chacun pourra participer au développement du "socialisme de marché" auquel il est convié sur des champs vierges, libérés des dettes symboliques.

Suivons la trame de cette logique imaginaire avec les deux collègues de Tuan, qui situent aussi leur activité dans un contexte éminemment politique. Un samedi matin, seul Tuan semble avoir eu l'autorisation de se rendre dans son village et Nhaï reconnaît simplement et un peu tristement "ne pas être très contente de travailler dans le centre même si ça marche" : "ils m'ont appelée<sup>45</sup> et il faut bien penser aux intérêts du peuple et du pays ; je veux travailler pour le peuple et le pays", dit-elle sans conviction, ajoutant qu'elle ne sait pas combien de temps elle devra rester dans le centre puisque "tout dépend d'eux". Puis elle se lance dans une longue tirade sur les "dirigeants" à l'échelle nationale, "honnêtes" tel le

---

<sup>45</sup> L'association scientifique dont le sigle est affiché sur le panneau du centre.

général Giap, d'autres "malhonnêtes" parmi lesquels le secrétaire du parti communiste Lê Duân qui est fustigé ; une allusion vise les "dirigeants du centre au comportement desquels il ne faut pas penser, ni s'intéresser quand on travaille pour l'intérêt du peuple". Nhaï parle par ellipses, tout comme si elle était victime d'un chantage qui ne lui aurait laissé d'autres choix que le travail salarié dans l'institution ou l'arrestation ; son passé malheureux est présenté en continuité avec son destin présent : "mes parents étaient très pauvres et nous étions six. L'un est mort pendant la guerre. J'ai quitté l'école à sept ans, nous n'avions rien à manger... comme tout le monde à la campagne. J'ai divorcé ; puis dans un rêve, à trente ans, j'ai vu les parents du ciel et je suis allée voir la mère<sup>46</sup> qui m'a appris à travailler. J'ai commencé tout de suite. Maintenant la mère apparaît en public, avant elle se cachait. Ici, je gagne neuf cent mille *dôngs*, de toutes façons être riche ne sert à rien et dans cet établissement le logement et la nourriture sont bien et je mange les offrandes de Ho Chi Minh et du Bouddha. De temps en temps je vois l'oncle Ho en rêve mais comme je ne cherche ici que les tombes du peuple, je n'ai pas besoin de l'oncle Ho pour me guider comme avant quand je cherchais les morts tués par les Américains et les Français". Nhaï, qui est astreinte à travailler ce samedi matin pour "rectifier les plans" au téléphone, est bien désabusée.

Kien en revanche arbore son regard habituel, enjôleur et brûlant de mysticisme. Il m'apporte, en souriant, mandarines, thé et jus de fruit. Cet ancien directeur d'une entreprise d'Etat provinciale, aux traits fins, posséderait plusieurs diplômes : gestion économique, hydrologie, technologie militaire et philosophie politique. Son grand-père

---

<sup>46</sup> La médium qui a initié Nhaï, Tuan et Kien, que le lecteur a rencontrée avec ce dernier.

aurait été un lettré dont la ruine aurait plongé son père et sa famille dans la misère paysanne. Kien a reçu "l'ordre de l'oncle Ho il y a dix ans" : "je dormais et il m'a dit en rêve d'aider le peuple à retrouver ses morts. Mais il m'a expliqué aussi que je pouvais toucher les secteurs politiques, économiques et militaires, comme avec la téléguérison. L'ordre de Ho Chi Minh est de combiner la matière et les idées et il faut pour mon métier aimer mon peuple mais aussi tous les peuples. Dans l'avenir j'aimerais retrouver aussi les tombes de soldats français et américains. C'est mon ambition, un Américain ça rapporte un million de dollars. Il faut aussi mener la lutte contre les actions des ennemis étrangers qui profitent de la croyance du peuple pour introduire des mauvaises idées. La guerre est la conquête des esprits et des idées des hommes et l'envahissement du Vietnam<sup>47</sup> : la Chine et le Japon veulent nous envahir. C'est une bataille". Kien, qui a le profil "classique" d'un médium inspiré, retrace sa carrière à partir d'une vie antérieure ; dès sa naissance, la "mère" l'aurait formé et il se considère comme son enfant. "La mère" serait une double réincarnation : d'abord de la figure féminine du Bouddha, ce qui lui confère une "vision" extrême lui permettant de retrouver des tombes datant de mille ans ; mais "la mère" serait aussi la réincarnation de l'oncle Ho ce qui impliquerait qu'elle reste "en sécurité, à l'abri des agresseurs, et des réactionnaires étrangers". Ainsi Kien peut "aider la sécurité intérieure, la police..." et c'est pour ces talents qu'il aurait été recruté par le centre : "le jury de la science nationale a fait des expérimentations et ils ont convoqué des médiums à un concours. Il fallait présenter un programme devant de grands scientifiques, des professeurs et des docteurs. Mais nous trois ne voulons pas informer les scientifiques et ils doivent se croiser les mains ; nous trois

---

<sup>47</sup> C'est-à-dire des esprits des Vietnamiens.

pouvons même effacer la mémoire des scientifiques comme on efface une cassette". Tout en déplaçant le conflit latent avec la direction du centre vers les enseignants-chercheurs, Kien, avec les mots d'un ancien chef d'entreprise, juge comme Tuan et Nhaï que "les conditions de travail au centre sont bien mauvaises. Mais il faut les accepter à contrecœur pour sauver le peuple. Nous ne sommes pas en bonne santé mais l'énergie est éternelle. Ici il faut travailler selon la division du travail qui est décidée. Il ne faut pas tout mélanger dans une entreprise, il faut se spécialiser. L'organigramme d'un établissement nécessite un chef qui répartit le travail entre les membres du personnel et il faut obéir. Ici c'est dix à quinze tombes par jour, trois cent cinquante par mois, qui sont découvertes". Lorsque je le quitte, il me recommande enfin de ne pas lui téléphoner au centre car tous les postes seraient placés sur les écoutes de la police !

Au-delà du tableau tendanciellement paranoïaque que dessine Kien, évoluant dans un univers occulte, peuplé de policiers et de réactionnaires, d'envahisseurs et d'ennemis comme dans un texte du parti, son discours précise le rôle imaginaire joué par Ho Chi Minh dans le scénario forgé par les médiums : la supériorité absolue de l'oncle Ho, sa sainteté en font une autorité sacralisée au-dessus de tout et en particulier de l'Etat. En revendiquant une communication directe avec Ho Chi Minh, les médiums, assignés à l'infériorité dans le dispositif organisationnel de l'institution, reconstituent leur marge d'autonomie et choisissent les cibles de leur vindicte : "dirigeants" ou "chercheurs", selon le cas. Pour eux comme pour leurs clients, la légitimité de l'Etat provient en effet de la stature de Ho Chi Minh qui domine symboliquement toutes les instances publiques ; se percevant comme socialement dominés dans l'exercice de leurs fonctions, les médiums n'ont guère d'autre partition à leur

disposition, que celle, bien inculquée, du "service pour le peuple".

Ces trois personnages aux personnalités contrastées, qui ont loyalement accepté le face-à-face que je leur ai proposé, révèlent ainsi les deux niveaux de tensions qui traversent l'entreprise de recherche des morts : tout d'abord celui bien concret d'une organisation hiérarchique conflictuelle dans laquelle la production spécifique de biens symboliques marchands n'introduit pas de différence majeure avec les usines d'Etat qui ont pris leur essor dans la période actuelle. De façon plus fondamentale, les rapports de communication imaginaire entre l'Etat-parti et les acteurs sociaux sont "perturbés" par les revenants des guerres : leur pacification devrait être réalisée pour faire croire aux bienfaits utopiques du marché intégrant le pays dans l'économie mondiale. Il s'agirait en somme de débarrasser la nation de ces morts encombrants, rappelant un passé obsolète où les guerres opposaient encore les camps bien identifiés des communistes et des capitalistes, où l'indépendance s'arrachait face à l'impérialisme. Dans le même moment, il faudrait faire taire le ressentiment des "masses" qui ne parviendraient pas à se persuader de la péremption définitive de ces anciens slogans.

Passons des salariés subalternes en charge de la divination à la direction du centre de recherche des morts, sur laquelle le lecteur n'aura pas manqué de s'interroger, pour avancer dans l'analyse des différents maillons constitutifs de cette entreprise qui, à sa façon, se pose comme une "institution imaginaire de la société"<sup>48</sup>. L'un des directeurs – qui signa sans hésiter l'autorisation d'enquête dans le centre de recherche des morts – est un professeur d'université qui, outre son enseignement, affiche des activités entrepreneuriales multiples dont le commerce d'hibiscus sous

---

<sup>48</sup> C. Castoriadis, éditions du Seuil, 1975.

de nombreuses formes : il me fait ainsi goûter un vin d'hibiscus, qui serait proche d'un vin de Bordeaux français et pourrait le remplacer avec profit. Dans son grand bureau, sur des étagères, sont bien rangées des milliers de cassettes d'enregistrement des voix des morts. L'association qu'il dirige à qui est confiée la tutelle du centre de recherche des morts a été fondée en 1993 et édite beaucoup de publications ; ses objectifs sont très diversifiés : magnétisme, radiesthésie, guérison de la leucémie, des calculs biliaires, réduction des effets nocifs de l'agent orange par l'imposition des mains. L'identification des tombes, qualifiée "d'humanitaire", est la plus récente des activités. Je n'aurai guère le temps de discuter avec cet homme affable qui, peu après l'heure de notre rendez-vous, réunit un petit groupe de savants réputés que ma collaboratrice reconnaît immédiatement : un médecin militaire qui aurait découvert un nouveau médicament miraculeux, un hématologue ancien chef de département à la faculté, un pharmacologue détenteur de la médaille de Ho Chi Minh etc. Retraités, ces hommes âgés et distingués qui portent cravates, casquettes, gilets et vestes de tweed, se préparent à discuter de radiesthésie, jouant avec les baguettes appropriées.

Un autre des membres de la direction du centre de recherche des morts est un général connu qui a accordé à un organe de presse très apprécié, une interview concernant la recherche des morts<sup>49</sup>. Il a proposé de se rendre à mon domicile pour me faire part de son point de vue. La confrontation de ces deux entretiens, destinés l'un à un public autochtone, l'autre à une étrangère inconnue, est féconde. Depuis quinze ans, cet homme grave, qui combattit à Dien Bien Phu, mène des recherches sur les morts et surtout leurs "reproches". "Prenons l'exemple d'un Français marié à une

---

<sup>49</sup> Cf. annexe 1.



Vietnamienne. Il est mort et quand il a parlé, il a reproché aux Vietnamiens d'avoir maltraité sa femme mais il remercie beaucoup les gens qui l'ont enterré et qui ont été gentils avec sa femme. Les anciens combattants morts reprochent aux gens de ne pas les avoir cherchés, retrouvés, de ne pas avoir pensé à eux. Maintenant les morts remercient qu'on ait construit des maisons pour les mères héroïnes. Ils conseillent aux frères et sœurs d'être unis. Les reproches des morts visent principalement les athées. L'Etat a dépensé beaucoup d'argent pour rassembler les cadavres dans les cimetières. Mais dans ces cimetières, il y a des tombes d'inconnus et les morts reprochent d'être dans ces tombes non identifiées qui les font ressembler à des âmes errantes. Les âmes errantes provoquent des catastrophes dans la société, donc notre travail est humanitaire à l'échelle nationale et internationale. Ainsi Napoléon, cent vingt-neuf ans après, s'est incarné dans Hitler et Hitler a répété le mal de Napoléon. C'est pourquoi il faut respecter les âmes des morts pour que la société soit en paix. C'est pourquoi j'espère que la physique moderne va contribuer à expliquer l'existence de l'âme. Au Japon la science arrive à enregistrer la fréquence des sons des morts et souvent les âmes errantes conseillent à la famille de respecter la loi sur la terre. Ça dépend du niveau d'éducation des morts. Mais ils (les anciens combattants) avaient tous le bac. Ce n'est pas comme les Américains qui ont fait la guerre en Irak. Les soldats vietnamiens ont une éducation supérieure aux soldats américains. C'est pourquoi les âmes de nos combattants ne sont pas dangereuses pour la société. Elles sont aimables car ils ont une bien meilleure éducation que les Américains. Le fait que les âmes errantes perturbent la société dépend de l'éducation du mort et de sa conduite. L'errance des morts les pousse à conseiller aux vivants de construire le pays et de le défendre. L'esprit de vengeance est très rare chez l'âme errante. L'âme errante au contraire

conseille le bien. Au Vietnam nous avons la fête des morts et l'Etat a décidé récemment qu'elle aurait lieu le 27 juillet. Il y a plusieurs solutions pour les âmes errantes : prier dans les familles ou dans les pagodes et les temples et là c'est l'Etat. Notre société se développe et il y a des bouleversements inévitables... mais ce n'est que local, provincial, pas à l'échelle nationale".

Les opinions exprimées par ce général offrent à l'examen la topique centrale des liens entre les morts et les vivants sous les angles politique, social et culturel ; elles montrent l'articulation entre le capital symbolique et les exigences du pouvoir. En effet les âmes errantes qui peuplent l'aire culturelle à laquelle appartient le Vietnam sont de façon récurrente détentrices d'une puissance ambivalente : maléfiques ou bénéfiques selon les traitements dont elles sont l'objet mais aussi leurs caprices, car elles peuvent se retourner contre les individus et les familles et aussi troubler l'ordre social et se dresser contre l'Etat. La problématique de notre interlocuteur se dédouble donc avec deux glissements potentiels positifs et négatifs : patriotes, communistes, les âmes errantes vietnamiennes seraient ontologiquement du côté du bien et de la morale, ce qui a assuré la victoire contre les Américains, rejetés dans l'infériorité. Négligées, oubliées, souffrantes, ces âmes errantes pourraient perturber une société secouée et fragilisée par les réformes économiques et l'ouverture au monde extérieur. Contre cette menace s'érige la glorification nationalitaire et identitaire. Ces propos révèlent l'influence des injonctions idéologiques et des craintes politiques qui se nourrissent d'un fond animiste partagé, accrédité par les recherches soviétiques de parapsychologie, que le général cite à l'appui de son analyse.

Après ces deux personnalités, qui sont placées dans l'institution sous l'autorité d'un académicien, poursuivons l'exploration des rapports hiérarchiques au sein du centre de

recherche des morts. Evoquons brièvement sous forme d'intermède, la plus active des deux secrétaires et corollairement l'évolution significative de la dynamique de l'enquête dans ce contexte tendu. Ancienne employée d'une association d'aide et de soutien aux enfants handicapés que Tuan aurait généreusement financée, cette élégante jeune femme qui, généralement, ne dissimule pas son hostilité à mon égard, me propose un jour, aimablement, de la rencontrer dans un café proche de l'alliance française où sa fille suit des cours. Quelques instants après, nous rejoint un homme, portant une cravate sous son blouson de cuir, qui se présente comme "chargé des affaires intérieures pour le centre", "membre de la police", "conseiller officiel supérieur de l'organisation du centre pour la loi". Il m'explique que "le gouvernement n'a donné sa confiance qu'aux médiums du centre car ils ont été bien formés" et que "leur capacité de retrouver les tombes a été reconnue par le ministère de la technologie avec 75% de réussites". La "capacité de guérison" serait encore en examen et le centre collaborerait avec le nouvel institut d'anthropologie qui vient d'être créé, selon les informations du *Courrier du Vietnam*. L'homme parle sans s'arrêter et se déclare "très content de mes activités pour la charité et l'humanité" tout en me prévenant que "je dois respecter la science et la loi dans la coopération avec le centre": "si je souhaite faire de la publicité pour le magnétisme au Vietnam, je dois donc demander l'avis du centre". Mon interlocuteur se retire alors sur ces paroles cordiales, précédées par la mention de sa formation juridique et de ses recherches sur le bouddhisme et la mythologie vietnamienne.

Quelques temps après cette rencontre inattendue je remarque sur le bureau de cette secrétaire des produits antipelluculaires portant la marque de l'association chargée de la tutelle du centre. Elle me fait part de la fatigue nerveuse

engendrée par son travail. Elle attribue ses maux de tête aux morts qui rôdent et regrette son précédent emploi, tranquille, où personne ne venait s'adresser à elle. Mais elle continue à faire le lien entre l'Ong de soutien à l'enfance handicapée et le centre où elle recueille des financements. Ainsi très spontanément elle me demande pour cette Ong "gouvernementale" une contribution financière. Par curiosité pour l'écheveau des filières du centre, je me rends à l'adresse indiquée où je dérange visiblement un préposé à l'information par mes questions sur les projets concrets de l'Ong sur lesquels il ne sait rien.

Malgré tout, mes relations avec le personnel administratif du centre s'améliorent peu à peu et même les gardiens aux mines usuellement rébarbatives se font plus amicaux. Kien, le médium spécialiste des morts durant la lutte contre l'oppression coloniale, me sollicite aussi de façon ouverte, pour que je soutienne (matériellement) ses ambitions de recherche des restes des soldats français compte tenu de la réputation de francophilie historique des Vietnamiens. Bref, mon acceptation progressive se place résolument sous l'angle des ressources potentielles que j'en viens à incarner. Parallèlement, les deux chercheurs francophones qui disposent de bureaux dans le centre et qui, dès les premiers jours ont été très accueillants à mon égard, se confient de plus en plus au cours de nos discussions à bâtons rompus. Leurs réflexions mettront un terme à cette randonnée institutionnelle dans les pas des morts des deux guerres.

Appelons Van le premier de ces deux hommes âgés qui dirige le "département de futurologie et des prédictions scientifiques" au sein du "centre des capacités humaines" et qui tient à me montrer le document signé par le premier ministre concernant la recherche des morts qui comporte l'attribution d'une subvention. Au mur de son bureau, un immense tableau fait état d'un prodigieux travail de

recensement des opinions des clients sur une médium de province promue par les autorités locales. Une dizaine de questions sont posées :

- *La relation de parenté avec le mort ?*
- *Le contact avec le mort est-il officiel ?*
- *Le mort a-t-il donné des conseils aux vivants ?*
- *Le mort a-t-il fait des recommandations pour la guérison ?*
- *Le mort a-t-il donné des conseils sur la recherche de ses restes ?*
- *Le devin est-il satisfait des contacts avec le mort ?*
- *Le mort a-t-il donné d'autres conseils ?*
- *Quels sont les sentiments du vivant concernant le contact avec le mort ?*
- *Quelle est l'évaluation des résultats en pourcentage ?*

Van participe en outre à l'élaboration d'un dictionnaire de parapsychologie. Fils d'un professeur connu, Van a près de soixante-dix ans. Sur une table est posé le portrait d'un bonze qui fut arrêté dans les années soixante-dix pour avoir répandu l'idée que les cendres avaient des vertus curatives ainsi que le magnétisme. Van était alors chercheur dans un institut scientifique et reçut un prix en URSS. Mais il a été critiqué comme "réactionnaire", adepte de "l'occultisme" et de surcroît il fut interdit d'exercice professionnel pendant quatorze ans. Ces incidents n'ont nullement éteint sa foi dans ce bonze : "un génie dont le gouvernement a eu peur à cause de son influence politique et idéologique. C'était juste avant la libération et il guérissait beaucoup dans l'armée et chez les dirigeants politiques". Van avait obtenu l'autorisation d'étudier l'activité de ce bonze mais elle fut suspendue au bout de quatre mois ; il refusa d'obtempérer à l'ordre en revendiquant son autonomie de scientifique : "heureusement que je n'étais pas au parti, sinon ça aurait été très grave". Il espère que dans l'avenir des tests par l'ADN permettront la

vérification de l'identité des cadavres et des ossements retrouvés. Il s'intéresse particulièrement aux prophéties de nature politique qui fleuriraient en Chine d'après des articles qu'il a lus. D'après lui, le comité de direction du centre de recherche des morts serait divisé par des conflits entre l'universitaire-entrepreneur et le général, ces deux personnages qui ont été précédemment présentés au lecteur. Chacun d'entre eux tenterait de s'en approprier les mérites. L'un et l'autre multiplieraient les articles de propagande dans les journaux. Cette dispute au sommet inquiète moins Van que la diminution des réussites dans la recherche des morts. Ce jour-là, Van a rendez-vous avec un cinéaste connu qui souhaiterait tourner un film sur les retrouvailles avec les morts.

Cong, ancien professeur, médite à haute voix sur la période présente où "les médiums, interdits avant, naissent comme des champignons après la pluie car ça rapporte beaucoup et ils profitent de l'autorisation de notre parti". A propos de la médium de province dont les pouvoirs font l'objet d'enquêtes "scientifiques", Cong pense qu'elle "est la représentante d'une vaste organisation qui a beaucoup de dossiers d'identité de morts et qu'elle est une parfaite simulatrice". Cette "organisation" aurait à sa tête l'enseignant-entrepreneur déjà présenté, dont Cong retrace la carrière sous des aspects peu flatteurs : il aurait d'abord "exploité" un sportif de haut niveau, faisant payer des centaines de clients pour l'assistance à des "leçons de flux" du champion... rétribué un million de *dôngs* quand lui-même aurait eu des bénéfices de cent millions. Selon les termes de Cong, cet "escroc s'est lancé dans le business des morts avec une armée d'informateurs pour obtenir les dossiers d'identité des combattants de la guerre de trente ans... des vétérans l'ont suivi comme le général qui a toutes les autorisations qu'il veut... et les autorités touchent des commissions de

piastres...C'est un vrai investissement. Il est en liaison avec tous les cimetières du Vietnam qui ne répondent jamais aux familles mais qu'à lui. C'est une entreprise qu'entretient la police. C'est un secret de polichinelle mais le parti laisse faire. Certains os déterrés étaient des os de chiens. Il s'est excusé, il a dit que c'était un malentendu. Quand ils déterrèrent un squelette, ils le divisent en trois ou quatre morceaux... tout en notant soigneusement les détails... Ils m'ont demandé si le test d'ADN est faisable ici. J'ai dit que c'était pour les pays riches. Alors ils ont été soulagés et reconnaissants. Ils peuvent respirer... je ne veux pas mettre des bâtons dans les roues au général ; je le respecte... il sait exploiter la situation... mais peut-être c'est un vrai croyant, il est naïf. L'organisation a ses informateurs qui gagnent cinq cent mille *dôngs* par mois. Ces informateurs téléphonent régulièrement à Tuan (le médium) pour décrire le paysage, la composition du groupe, les vêtements ; ensuite Tuan recrache tout comme une divination. Dix informateurs comme ça sont salariés et il y en a toujours un sur le terrain avec la famille. Après on ne peut plus aller contre l'élan populaire de retrouver nos pauvres soldats disparus"... A l'instar de Van, Cong s'étend longuement sur l'antagonisme montant entre les deux hommes chargés de la direction du centre de recherche des morts puis, après ces dénonciations, justifie ainsi sa propre présence : "je suis censé travailler avec eux sur la partie scientifique. Mais j'ai été trop naïf, je me retire".

Les explications très fournies, documents à l'appui, que m'apportera par la suite Cong, au cours de nos rencontres matinales à mon domicile, nous conduisent au cœur d'une nébuleuse politique, idéologique et religieuse. J'en retiendrai quelques exemples de nature à faire percevoir au lecteur l'idiosyncrasie de cet homme de près de quatre-vingts ans dont l'itinéraire est typique d'une conjoncture historique de guerre froide. Je suivrai dans la mesure du possible sa propre

logique de narration qui traduit la proximité grandissante de nos relations.

Cong est membre comme Van d'une "société de recherche sur la science parasensorielle" présidée par un ex-ministre, et a été nommé vice-président du comité de l'idéologie. Le plan de travail de cette "société" propose en particulier "d'étudier la guérison par flux de Kaspirowski, la téléphorie de Big Ben qui a arrêté un train en Israël, la biolocalisation, etc. Ce groupe d'intellectuels aurait pour but une authentique recherche scientifique et c'est lui qui a pris l'initiative d'accorder une récompense de 50 000 US \$ à celui qui apporterait la preuve de la découverte des tombes des combattants morts. Cette "société", créée après les réformes économiques, par "notre parti avec l'idée de combattre du dedans et non du dehors les conceptions vivantes de l'âme", surveillerait des personnalités qui dans le passé ont fait l'objet de "critiques" : ce serait le cas d'un philologue qui affirmait l'existence de l'âme et dont le livre, publié en Russie, a été interdit au Vietnam pendant quelques temps avant de rencontrer actuellement un vrai succès. C'est celui d'un professeur qui a fondé une secte autour de sa propre réincarnation du Bouddha, d'un médecin qui a ouvert une clinique de bio-électricité et une école d'anglais utilisant des "forces occultes", etc. Bref les résurgences de croyances extravagantes sont mêlées: "je ne fais rien contre eux, ce sont des anciens amis, ils m'ont demandé de les laisser manger" dit Cong, ajoutant cependant que le comité a fait des "faux pas" en soutenant des "dérapages" trop évidents.

Ancien "responsable dans le parti des leçons d'espionnage et de police secrète à partir de la chiromancie et en rapport avec l'URSS", Cong a rapporté de ce pays où il a séjourné en 1957 puis en 1984, de nombreux dossiers de parapsychologie. Il juge que "la mère", les trois médiums recrutés et leurs supporters officiels mettent en scène une



"supercherie" en liaison avec "un espion réputé, propageant une fausse religion, celle des pyramides d'Egypte..." Laissons de côté les éléments les plus rocambolesques dignes du roman d'espionnage que raconte Cong... qui affirme que des hommes politiques honnêtes auraient été contraints de ne pas démentir les retrouvailles avec les morts... car celles-ci susciteraient un réel enthousiasme dans l'armée que le parti tiendrait à ménager. Le problème essentiel serait pour Cong "qu'on ne peut pas distinguer la religion de la superstition... Chacun pêche en eau trouble et notre parti depuis l'ouverture a décidé d'encadrer ce qu'il ne peut plus interdire. Dans notre groupe (la "société" de psychologie extrasensorielle) nous avons tous souffert, c'est pour ça qu'on nous a enrôlés. On détruit l'œuf dans la coque. Notre comité est un service de renseignement. Ainsi moi je travaille dans la parapsychologie depuis quarante ans et je suis un symbole de la vision du parti sur ces questions. Le parti n'a pas assez de connaissance technique et moi je peux parler d'égal à égal avec les médiums, donc le parti m'utilise comme expert. A l'époque de la porte fermée mon rôle était d'entrouvrir la porte et de laisser voir aux communistes un peu de la parapsychologie scientifique. Maintenant avec l'ouverture je fais le contraire, je veux mettre un frein, une frontière entre science et non-science. J'ai été choisi pour parler de l'âme, mais ma position est très délicate. La politique de notre parti a toujours été de créer des clubs, des associations pour enrôler et contrôler les gens. Notre groupe est un camouflage du parti et ceux qui croient, en réaction, ont créé une deuxième association contre nous menée par un espion... (déjà cité)". Cong en vient dans sa propre rationalité à des considérations géopolitiques : "le cauchemar de notre parti c'est l'espionnage, ce qu'il craint le plus c'est le coup d'Etat pacifique. Les Américains chercheraient à rentrer dans notre pays, pas avec des armes mais avec l'investissement financier et la religion. C'est

comme ça que les régimes à l'Est se sont écroulés et voilà depuis 1985 le cauchemar du parti... Les Chinois nous ont communiqué leur expérience sur *falun gong* et nous travaillons sur leur canevas... Nous avons peur car il n'y a plus que Castro et nous. La Chine est un communisme décoloré et en Corée du Nord il n'y a plus de réel dirigeant communiste". Telle qu'il se la représente la tâche que le parti aurait assignée à Cong est donc (relativement) claire : "s'informer, encadrer, pour combattre le danger et quand ils me demandent d'écrire un article sur la recherche des morts je comprends que c'est l'ordre du parti mais on pêche en eau trouble car le slogan du parti c'est enrichissez-vous vous-même pour enrichir la patrie et ils s'enrichissent".

Dans cette narration, plusieurs éléments sont manifestes : la volonté de Cong de convaincre son interlocuteur autant que lui-même d'une "mission" confiée par le parti ; sa perspicacité face à la vaine tentative du régime de différencier superstition et croyance ; sa représentation fantasmagorique de la toute-puissance de l'Etat, de son exercice de contrôle totalisant, de sa propre immersion manipulatrice et de la réduction au rôle de jouet et/ou de fantassin entièrement dépendant de tous ceux qui s'y prêtent ; et aussi son impuissance personnelle à s'extraire d'une mouvance politico-spiritiste glauque pour deux raisons : d'un côté une forte attirance pour l'envers d'un matérialisme sommaire et dogmatique, de l'autre une recherche extrême de légitimation politique liée à son histoire personnelle. Cong est en effet le seul "révolutionnaire" d'une famille de rang royal ayant servi l'administration coloniale. En 1945 il rejoint le "prince rouge" Souphanouvong au Laos. La rupture pendant quarante ans de ses relations avec les membres de sa famille – dont une grande partie vit aujourd'hui aux USA – fut un des gages de son adhésion à la politique du parti. En 1950 il est envoyé en Chine faire des études scientifiques et aussi

apprécier les formes prises par la réforme agraire. En 1954 il revient au Vietnam et il est nommé juge dans un tribunal de la réforme agraire. Il prépare les dossiers de dix-huit exécutions : "dans un village, je n'avais pas trouvé de propriétaire foncier. Le chef du parti m'a engueulé et m'a demandé trois condamnations à mort comme exemple pédagogique... j'ai fait les dossiers, après le dix-huitième, au bout de deux ans, j'ai refusé. Mon souvenir le plus pénible concerne deux prêtres vietnamiens dont on avait déjà préparé la tombe alors que le Vietnam s'était engagé à ne pas toucher aux prêtres. Ils sont venus naïvement. Ils ont cru la parole de Ho Chi Minh. J'ai essayé de sauver quelques personnes ; la femme de X mais elle a été condamnée et tenue écartelée avec des pieux deux jours. Les paysans lui jetaient des miettes. Après, j'ai dit que j'étais malade, j'étais trop horrifié et j'ai été nommé professeur. Le Vietnam imitait la Chine ; là-bas on faisait défiler cinquante propriétaires fonciers en rouge et on les tuait. On jetait leurs corps sur le bord des routes. On ne les enterrait pas car c'était des chiens. Il y avait des milliers de mouches. En partant en Chine, j'ai bénéficié de la clémence de Ho Chi Minh par rapport aux traîtres de ma famille... Si j'avais dit qu'on tuait des innocents, j'étais fusillé. J'aurais été surveillé et ils m'avaient déjà fait grâce. Certains ont dû sacrifier leur père comme le ministre X Moi j'ai pu tout de même épargner la famille de ma femme comme juge de la réforme agraire. J'ai vu des professeurs d'université qu'on obligeait à s'agenouiller sur des écorces de jacquiers et les étudiants les frappaient avec des bâtons sur la tête, en leur faisant avouer qu'ils étaient des émissaires des Français... on a été obligé de suivre le mouvement et on a pensé que notre révolution était plus humaine".

Deux des fils de Cong sont morts dans "la libération du Cambodge : avant leur départ, sur l'aéroport (de Hanoï) on a fait une cérémonie d'enterrement et on les a photographiés.

On savait l'issue de leur mission, ils ont eu leur médaille", raconte le vieil homme que ce souvenir tragique fait pleurer silencieusement : "on ne peut pas sortir de l'engrenage quand on est engagé".

Les récits de Cong, quel que soit leur domaine personnel, familial, politique ou social, dessinent de façon dramatique une division interne perpétuellement reproduite et étendue sans jamais pouvoir être résolue et dépassée. Autant subjective qu'objective dans le cadre révolu de la partition du monde en deux blocs antagonistes, elle interdit au sujet toute lecture non-manichéenne. Elle l'enferme dans une logique bloquée où le déchirement et l'opposition binaire déterminent un régime de vérité exclusif, stérilisant l'imagination et la focalisant sur la répétition de scènes fondatrices : plus globalement elle révèle un délire partagé de maîtrise dont la rationalisation infinie de l'irrationnel n'est qu'une des faces d'un rapport de force fantasmatique. Le projet de scientification du monde occulte, invisible, se décrypte comme un rêve issu de l'inversion symbolique de la rupture révolutionnaire rejetant l'idéalisme dans les limbes de l'idéologie bourgeoise et envoyant dans le même moment la bourgeoisie à l'échafaud. C'est pourquoi les dires de Cong n'ont pas été restitués dans le but de livrer une série d'informations brutes ce qui reviendrait à adopter une posture intellectuelle qui, en toute circonstance, s'avérerait candidement positiviste. Le lecteur les appréhendera plutôt dans une perspective à la fois clinique et critique, déjouant les pièges de la causalité : sont visés les modes de résonance et les axes d'articulation entre l'expérience individuelle, l'incorporation des rapports de domination et les processus macropolitiques dans une configuration historique bien précise où l'espionnage tenait lieu de communication entre des pays adverses.

L'écoute des différents acteurs – clients et personnel hiérarchique – contribuant à l'existence de l'institution spécialisée dans la recherche des tombes des morts a montré que les axiomes de structuration de cette période de la guerre froide restent vivaces dans tous les esprits, quels que soient les efforts faits pour s'en débarrasser à travers le réenterrement des anciens combattants décédés qui continuent à poursuivre les membres de l'élite politique autant que ceux des autres couches sociales. Trente ans de guerre et près d'un demi-siècle de refoulement collectif imposé mais aussi soutenu par une participation importante de la population se voient brutalement débordés par une échappée de pulsions inconscientes réconciliant vie et mort : une de leurs caractéristiques majeures est leur endiguement politique et leurs allégeances. Chimères et hallucinations communes figurent toutes de manière étouffante l'Etat dans son orbite interne autant que dans le jeu international.

Quelques jours avant mon retour définitif en France, Cong me fait bénéficier de quelques remarques ironiques sur l'enquête dans le centre que j'ai menée : j'aurais d'abord été perçue comme m'intéressant aux "pratiques orientales", "alors ils ont essayé de vous faire de la propagande. Après ils ont vu que vous étiez indépendante et ils ont pensé que vous veniez les démasquer mais il (l'enseignant-entrepreneur) vous a donné l'autorisation justement pour ne pas être démasqué. De toutes façons vous êtes suivie à la trace mais ils n'étaient pas d'accord sur la tactique". J'apprends dans la foulée que le centre a fait l'objet dans les semaines passées de plusieurs inspections policières.



## 5.

### Divinations concurrentielles

Alors que Cong prévoit la fermeture prochaine du "centre de recherche des tombes des morts", la concurrence qu'il suscite semble au contraire prouver la vitalité du marché qu'il a initié. En effet les "retrouvailles" avec les morts paraissent être devenues en 2000 l'objet d'une compétition croissante dans tout le pays, au Sud comme au Nord. Le conflit qui agite le groupe de direction de cette petite institution phare laisse d'autre part deviner des tentatives individuelles pour reproduire ce modèle avec d'autres médiums. J'ai été invitée par exemple à me rendre en province juger des talents d'un nouveau candidat – dont on me donne la photo – en m'intégrant d'une certaine manière dans ce théâtre d'expertise fantastique : ma collègue reçoit d'ailleurs un jour une communication téléphonique de la part d'une jeune femme aperçue chez des médiums privés lui annonçant que l'agent, dûment numéroté, qui suit nos activités de recherche nous autorise ce déplacement ! Les pistes sont trop nombreuses et opaques pour être sérieusement suivies. C'est pourquoi je décide de porter mon attention sur la rivale directe de Tuan dont la presse vante régulièrement les dons ; la jeune femme, que j'appellerai Hoa, a été recrutée comme comptable par une université privée dirigée par un ancien vice-premier ministre dont un long texte sur les "retrouvailles" avec les morts circule de main en main<sup>50</sup>. Cet homme francophone, qui a eu une

---

<sup>50</sup> Cf. annexe 5.

carrière scientifique de haut niveau, a retrouvé la tombe de sa sœur, née en 1927 et morte très jeune dans la résistance, après un long périple avec un magnétiseur. Il a pu parler à sa sœur grâce à Hoa qu'il a donc voulu aider en l'embauchant dans son établissement fréquenté par des enfants des classes supérieures. Offrant un enseignement ajusté à la période actuelle du marché, cette université malgré des frais d'inscription élevés attire beaucoup de jeunes privilégiés, insoucians et joyeux, avec leurs vêtements à la pointe de la mode et leurs motos japonaises.

Cet ancien responsable politique, très avenant, prend le temps de me recevoir et me présente un de ses amis, colonel retraité. Il considère que par rapport à d'autres médiums, la communication directe avec les morts que Hoa réussit à établir est une preuve de sa qualification. Bien qu'âgée de vingt-huit ans seulement elle aurait déjà retrouvé 1600 tombes alors que Tuan n'en a découvert que 1000. Le protecteur de Hoa me fait part du cheminement intérieur qui l'a amené à une croyance désormais inébranlable. Il estime que "l'Etat a laissé la question des morts vide, en plan" d'où sa résurgence actuelle. La recherche des cadavres après la guerre, aurait été trop coûteuse et impossible à effectuer par le gouvernement. Il en resterait 400 000 à identifier et on serait face à un tel "besoin du peuple" que le gouvernement serait conduit à s'intéresser à ce "phénomène de masse". Il s'agirait là de "la mentalité, de la tradition vietnamienne" encline à honorer ses morts dans un contexte de liberté inédit.

Avec son ami colonel – également proche du général placé à la tête du centre de recherche des morts – ils ont formé un groupe de recherche. Le colonel, qui est aussi journaliste, a accumulé une documentation depuis une dizaine d'années sur la "recherche des tombes" avec de nombreuses lettres des familles d'anciens combattants. Le colonel, passionné et brillant, pousse ses investigations dans



toutes les directions et compare les mérites des uns et des autres. Dès qu'une rumeur se propage, il se rend sur place pour en savoir plus et rencontrer des médiums. Il a aussi édité bénévolement un bulletin qui fait la "liaison" en quelque sorte entre morts et vivants : les familles envoient les éléments dont elles disposent (plans de tombes, photos, numéro du bataillon, témoignages des camarades de combat, etc.) et ont accès en retour aux informations disponibles. Il conserve soigneusement la copie de toutes les circulaires concernant ce domaine, dont la première émise en 1993, autorise les familles des anciens combattants par l'intermédiaire des comités populaires, à rechercher les morts et à les réenterrer. Ses archives comprennent en outre les courriers ou les photos des leaders politiques et des médiums qui au début des années 1990 ont "retrouvé" des parents morts (le général Giap par exemple). Les exploits des médiums touchent aussi des "espions" et des "agents de liaison" qui ont été assassinés dans les trente dernières années. Tout ce travail de collecte vise à "accumuler des preuves pour la science".

Par ses anciennes et nouvelles relations professionnelles, le colonel est en quelque sorte à la charnière de plusieurs cercles, parmi lesquels se situe l'institution précédemment examinée, qu'il connaît bien et qu'il observe attentivement. Très aimablement ledit colonel a accepté de me faire part des résultats de ses études sur "les morts" et nous nous sommes retrouvés plusieurs fois de longues heures à mon domicile. Fils d'un "secrétaire de première classe de la République française d'Indochine", cet homme né en 1928, aime souligner que c'est l'enseignement français de la révolution française qui a formé sa génération et l'a poussée au combat révolutionnaire. Se plaçant sur le terrain des rapports entre l'Etat et "le peuple", le colonel juge que bien avant la circulaire de 1993, le mécontentement populaire était fort et s'exprimait déjà devant les journalistes : "les gens se

plaignaient de ne pas retrouver les tombes, que rien ne soit fait pour les retrouver par l'Etat, le gouvernement et le ministère (Molissa) qui ne donnaient pas de moyens aux familles. Les gens ne touchaient que huit cent mille *dôngs* pour les morts certifiés mais les frais étaient beaucoup trop élevés. Seuls les gens qui ont de l'argent peuvent payer. En plus les gens du Molissa ont profité de la circulaire de 1993 et il y a eu de la corruption. Ils creusent, ils prétendent retrouver les cadavres et ils récupèrent un million six cent mille *dôngs* ; il y a aussi la corruption des comités populaires comme à X où les corps pourrissaient dehors..." D'après le colonel, le "centre de recherche des morts" prendrait "l'argent du peuple, beaucoup d'argent" et aurait une organisation déficiente, en dépit de bons médiums, capables de faire des plans précis, tel Tuan qui "respecte la zone interdite de ne pas appeler l'oncle Ho car il y a des choses qu'il ne peut pas révéler". L'attente serait trop longue, compliquée et désordonnée, créant des malentendus du fait de personnalités "privilegiées", dont le cas serait rapidement traité alors que les autres seraient négligés. A Ho Chi MinhVille existerait un bon "centre" aux médiums réputés tel l'un d'eux qui est un ancien ingénieur chimiste. Le colonel, qui considère que rares sont les "vrais médiums", capables et sérieux, et très nombreux les "faux", se consacre donc à un programme "d'expérimentation" dans le but de fonder une nouvelle institution avec son ami, général, déjà présenté, qui est dans le comité de direction du centre étudié, et peut-être aussi avec l'universitaire avec lequel le général a des démêlés. Réduire l'attente en envoyant les "plans des tombes" par la poste, renforcer les communications téléphoniques, faire baisser le coût de la recherche, surveiller l'intégrité des démarches... telles sont quelques-unes des exigences administratives auxquelles devrait répondre ce nouveau centre de recherche des tombes.

Tournons-nous maintenant vers la jeune médium qu'admirent tant l'ex-vice-premier ministre et le colonel. C'est à leur demande qu'elle a accepté de me rencontrer malgré un emploi du temps déjà rempli. Ils ont aussi invité une journaliste chargée par le gouvernement d'une étude sur les "pouvoirs paranormaux". La jeune femme sérieuse, gracieuse et jolie, a vécu dans une famille pauvre à la campagne. Son grand-père avait été un interprète durant la période coloniale pour le compte d'une entreprise française. Ses premières activités de médium lui ont valu d'être arrêtée par la police il y a quelques années et elle a répondu par une très longue lettre<sup>51</sup> dans un journal aux accusations d'appartenir à "une organisation mafieuse" peuplée "d'espions" voulant utiliser les renseignements fournis par les familles. Hoa évite dans la discussion toute allusion à cet événement passé et m'expose les étapes principales de son itinéraire, qui ont été décrites dans son texte, à la fois argumentaire et profession de foi. Le don lui est venu après avoir été – comme une amie qui en est morte – mordue par un chien enragé. Le don s'est développé et intensifié : elle a d'abord "vu" les gens malades ou sur le point de mourir, puis elle a "lu" dans l'esprit des gens leurs idées, elle a enfin "vu" les morts avant de les entendre parler. Elle "voit" maintenant dans "tout le Vietnam". C'est en 1990 qu'elle découvre le tombeau d'un mandarin de Hué qui avait disparu pendant les bouleversements de la réforme agraire, puis elle a retrouvé la tombe du père de son grand-père francophone.

Son succès viendra de l'identification de la tombe d'un général qu'en se promenant elle "voit" sous la terre à 1m70 de profondeur. En creusant, les villageois trouvent le cercueil, rempli de vingt kg de pièces de cuivre ; dès lors des familles affluent chez elle de toutes parts pour lui demander de se

---

<sup>51</sup> Cf. annexe 6.

consacrer à la recherche de leur parent, ancien combattant décédé. Elle retrouve 1600 anciens combattants sans compter cinquante-deux "imprécis" et elle reçoit en 1998, une médaille de l'association scientifique qui exerce la tutelle sur le centre de recherche des morts. En 1999 elle compte 2000 réussites. Il y a quelques semaines elle a parlé avec un soldat français mort à Dien Bien Phu, originaire de Lyon, nommé Hébert et dont la mère s'appelle Jacqueline Martin et travaillait dans un hôpital. Il lui a montré sa tombe où ne reposent que des "restes". Elle a cueilli des fleurs, posé une croix de brique et allumé une bougie. Entraînée par des héros vietnamiens, elle a eu peu de temps pour parler avec le soldat qui, néanmoins, lui a dit qu'en France la coutume interdisait le réenterrement, qu'il n'en voulait donc pas, que "c'était effrayant". Hoa, s'étonne d'avoir pu parler avec des adeptes d'une autre religion, protestants ou catholiques. Mais elle a aussi réussi à converser avec le père catholique d'un leader politique vietnamien et elle a entendu le dialogue d'un soldat américain et de son camarade vietnamien (tous deux morts). Elle se demande si c'est en raison de son incapacité à parler anglais qu'elle n'a pas pu communiquer avec l'Américain qui l'a intensément regardée. Comme elle a appris le français à l'école et se souvient de quelques mots, elle trouve qu'avec les Français (morts), la rencontre est plus aisée.

Le vice-recteur de l'université l'interrompt alors pour souligner l'ampleur du travail à accomplir encore : 320 000 morts sans compter les Français, les Américains et tous les autres étrangers dont "les parents ont les mêmes sentiments que nous". Cette lourde tâche est d'autant plus urgente que Hoa ne connaît pas la durée de son don qui pourrait disparaître au bout de quelques années : elle veut donc le plus vite possible parler avec tous les morts inconnus dans l'ensemble du Vietnam et en faire la liste pour la remettre au

ministre. Avec la photographie du mort, le processus de la découverte est simple et le seul obstacle est financier. Hoa, comme me l'affirme le vice-recteur, travaille "pour la charité", pour "l'humanitaire" et elle n'est pas comme les autres un "médium capricieux" : outre sa vocation, elle prépare son doctorat de gestion et deviendra professeur. Nos échanges glissent alors doucement vers l'idée d'un "projet de coopération" sur la "recherche des morts" dans le cadre d'une "action humanitaire" menée par une Ong ! La collaboration scientifique avec les étrangers serait vraiment nécessaire dans ce domaine sensible et le général et l'enseignant - entrepreneur du centre de recherche des morts pourraient y être associés. On guette ma réponse. Le vice-recteur, ancien directeur d'usine, ex-membre du "comité d'idéologie et de culture" du parti insiste sur l'utilité morale des morts pour l'ordre social : les morts sont en effet toujours honnêtes et ils donnent d'excellents conseils aux vivants ; ainsi un drogué qui battait sa femme et ses enfants a été remis dans le droit chemin par un mort, alors que les punitions légales qui lui étaient infligées restaient sans effet. Hoa aurait aussi par l'intermédiaire des morts réuni un couple divorcé. Dans ce monde peuplé "d'escrocs" qui ne cherchent qu'à s'enrichir même quand ils sont réellement "doués", l'incorruptibilité, la vertu et la probité exemplaires de Hoa qui "a refusé les villas et les voitures" justifieraient la création d'une association "humanitaire" remarquable entre Vietnamiens et Français qui recevraient certainement les autorisations étatiques nécessaires.

Hoa évolue à Hanoï dans un milieu doté à la fois du mérite politique, du capital financier et de fonctions élevées. Parmi ses clients qui appartiennent à l'élite, on trouve le directeur d'un département universitaire, anglophone, qui donne des conférences dans des universités américaines et australiennes et qui fut l'un des représentants du

gouvernement vietnamien lors des négociations avec les USA sur la recherche des morts américains. Son épouse est comptable dans l'université privée où a été recrutée Hoa. La famille a, grâce à cette dernière, retrouvé le frère cadet du mari mort en 1970. On me montre le grand album de photographies et la vidéo-cassette qui éternisent ce moment et j'assiste, muette, au plus élaboré des récits entendus par un tribun plein d'humour et rompu aux techniques oratoires face à un public étranger. "Nous sommes nés dans un pays marxiste-léniniste où rien n'existait, ni autre monde, ni esprit, ni mort après la vie. Ma génération a été élevée pour ne croire à rien sauf au communisme. Mon frère était ingénieur, matérialiste et rationnel. Nous l'avons cherché trente ans partout dans les cimetières et nous avons interrogé tous les survivants. Notre dernière ressource a été psychique. On a invité Hoa, brûlé l'encens, appelé le mort en regardant sa photo. En trois minutes il est arrivé, on a enregistré et tout était juste, les informations que seuls nous pouvions connaître. Mon frère (mort) a demandé une cigarette, a dit où il était et a expliqué qu'il était abandonné par sa famille. Il a aussi dit que si on voulait le retrouver, il fallait inviter ma tante morte au cours de la famine de 1945. On est tous partis en voiture sauf Hoa en avion car elle venait d'accoucher. C'était la voiture de l'université avec le chauffeur. On a eu une panne au bout de vingt km ; il y avait sur la route un autel, mon père a brûlé de l'encens en s'excusant et on a redémarré. On a visité beaucoup de sites historiques, puis on est arrivé à X. On est allé tout de suite au ministère (Molissa) où ils nous connaissent bien car on les reçoit quand ils viennent à Hanoï. C'est comme la famille. Hoa a trouvé la tombe après une petite confusion car une paysanne était enterrée sans qu'on le sache... On voulait être sûr donc on a

fait le test de l'œuf<sup>52</sup> et une force l'a retenu. Le mort a donné à Hoa les noms de ses camarades dans le cimetière militaire avec leur état civil et militaire et Hoa en a donné la liste au comité populaire. On a vérifié au Molissa qui a tout noté d'après ce qu'a dit Hoa...Après il fallait creuser. Evidemment il y a la loi qui l'interdit dans un cimetière militaire mais on s'en fout de cette loi et on a creusé la nuit. Le Molissa le lendemain nous a dit : prenez bien le bon corps, c'est votre frère, ça ne nous regarde pas. On a tout mis dans une boîte recouverte d'un drapeau national et mon petit frère a dit au revoir aux mille soldats, on a brûlé l'argent et l'orage a éclaté . Le Molissa a demandé l'aide de Hoa pour une unité de combat entière. Hoa a alors vu les âmes et la directrice du Molissa était très heureuse de cette aide inespérée... (comme l'atteste une photographie de l'album). On a ramené mon frère (mort) à Hanoi et on a fait un grand repas avec les voisins puis on a brûlé l'encens au monument du soldat inconnu près du mausolée de Ho Chi Minh. Le front de la patrie et l'université sont venus pour cette cérémonie avec beaucoup de voitures..." Notre orateur, brillant et cultivé, conclut cette partition très structurée où aucun détail de légitimité politique ne manque (le drapeau, les organisations représentatives, le ministère, les édifices nationaux et même la voiture de fonction et le chauffeur) par une remarque un peu cynique : "même si mon frère (mort) n'avait pas voulu que je le ramène, je l'aurais tout de même ramené contre sa volonté, car en plus c'est une politique". D'après son épouse, il s'apprêterait à écrire un livre sur ces "retrouvailles", officialisées de toutes parts, ce qu'il dément néanmoins considérant que seuls en haut de l'échelle politique, les récits

---

<sup>52</sup> Ce test rituel suppose de placer un œuf au bout d'un bâton d'encens ou d'une baguette, de glisser une bague en or dans le cheveu d'un parent, qui sert alors de "pendule".

personnels peuvent être publiés à l'instar de celui du général<sup>53</sup>. Comme on l'a vu, de telles publications autorisent et provoquent un désir mimétique dans les couches dominées ; conçues et pensées sur le mode d'une propagande ritualisée, elles recueillent une adhésion massive, ramenant dans le giron de l'Etat ceux qui lui reprochaient l'abandon de leurs morts. Corollairement l'investigation se voit prise dans un dispositif de captation dont la cohérence est bien édifiée : j'écoute cet universitaire dont la prestation parfaite face à moi poursuit sur un mode naturel les propositions de "coopération" qui m'ont été précédemment adressées.

Le pouvoir attractif de Hoa dans les milieux intellectuels et auprès de cadres moyens et supérieurs de l'administration constitue un fait social significatif. Ainsi un membre du parti, très discipliné, médecin âgé de plus de cinquante ans avec lequel j'ai entretenu des relations amicales et qui est remisé maintenant dans un minuscule bureau par son ministère, m'accueille avec enthousiasme à l'idée de me faire partager son extraordinaire aventure et d'apporter son concours à la recherche. En 1994 il a pris contact, grâce au "comité de science et d'éducation", avec Hoa qui a retrouvé son père mort en 1950 dans la résistance et que plusieurs membres de la famille avaient cherché vainement. Son passage de l'athéisme à la croyance est justifié à ses yeux dans le cadre d'un marxisme-léninisme bien compris : "avant nous n'avions pas assez de connaissances pour toutes ces choses. D'après Marx il y a la matière d'abord, puis la conscience. Mais la matière est dans les phénomènes de conscience et l'homme simplement n'est pas capable de comprendre, c'est pour ça qu'on ne croyait pas avant que ça existe. Mais si on prend la conscience pour affirmer que seule la matière existe alors on est dans la

---

<sup>53</sup> Cf. annexe 1.



superstition. Quand Marx parlait de l'opium du peuple il voulait désigner les aveugles".

Cet homme tient beaucoup à l'opposition entre superstition et croyance, se positionnant dans cette dernière depuis la découverte de son père. Il a enregistré la conversation avec son père et me tend, confiant et ému, la cassette, tout en me racontant les points marquants du dialogue : "Hoa a d'abord parlé avec le mari (mort) de la femme chez qui mon père avait séjourné en 1950 et lui a demandé où était mon père. Il a répondu : demandez à n'importe quel mort avec simplement la date de naissance de votre père. Hoa la lui a donnée et il a indiqué le chemin. Mon père m'a parlé de son agonie. Il avait très soif mais la femme chez qui il habitait avait du mal à marcher et a renversé l'eau qu'elle lui apportait. Mon père (mort) a remercié cette famille et à ce moment une petite fille a pleuré car tout le monde connaissait ce détail. C'était vraiment impressionnant, on était tous hébétés", termine ce médecin qui a combattu contre les Américains. J'écoute l'enregistrement presque inaudible de cette conversation où on distingue pourtant au milieu des chants des coqs, la voix de Hoa annonçant la présence du père et la voix de notre interlocuteur, couverte par de multiples sanglots :

- "Papa nous sommes venus vous chercher".

- Le père (par le truchement de Hoa) : "je suis très content et ému de vous voir ici ; est-ce que tu te souviens de ton frère ?".

- Le fils : "je me souviens beaucoup de vous et de mon frère ; je suis malheureux et je ressens une culpabilité très grande de vous avoir laissé ici tant d'années. Je vous demande si vous voulez bien qu'on cherche vos restes et qu'on les emmène pour les réenterrer".

- Le père : "je veux bien, faites de votre mieux pour me faire rentrer au village. Je suis ici depuis quarante-trois ans, huit

mois et sept jours. Je comptais chaque jour et je voudrais rentrer chez moi car ici personne ne prend soin de moi. Mes enfants vous avez bien fait les choses".

- Le fils : "oui papa, nous avons tout préparé et si vous avez des recommandations veuillez nous le dire et veuillez appeler mon frère".

Les membres présents de la famille qui a hébergé le mort en 1950 et leurs descendants prennent alors la parole et s'adressent à lui comme à leur propre père. Le mort les remercie et évoque les liens passés avec les uns et les autres, rappelle des détails marquants, pour qu'ils soient racontés aux petits-enfants de cette famille. Puis le père (mort) déclare : "je veux tout de même rentrer dans mon village car ici je ne suis qu'un étranger" (littéralement un exilé). Un fils (mort) du père (mort) intervient pour exprimer sa gratitude envers les villageois "qui l'ont si bien traité avec amour et attachement : c'est pourquoi j'avais l'intention de rester ici, mais si papa veut rentrer au village il faut que je l'accompagne sinon je serai triste". L'enregistrement entrecoupé de pleurs bruyants dure près d'une heure et met en scène morts et vivants, villageois et membres de la famille dans une union globale où les vertus de chacun sont reconnues et l'ordre hiérarchique des rangs de parenté symbolique et réelle rétablis dans l'harmonie. Personne n'est oublié, ni les propriétaires du terrain, ni les voisins, ni la parentèle éloignée des uns et des autres.

Hoa ne change pas de voix pour ces différents rôles qu'elle assume consciencieusement comme un simple truchement des morts. A la fin, elle précise au père (mort) : "monsieur c'est gratuit, je reviendrai à la fin de l'année pour faciliter la tâche de la famille qui vous ramènera au village". Cette communication généralisée à la tonalité très intime efface toutes les séparations, affectives mais aussi sociales entre univers urbains et villageois, couches éduquées et

paysans : elle incarne dans l'imaginaire la nation unifiée, fusionnelle, telle qu'elle a toujours été représentée idéalement dans les slogans, en rupture avec les réalités quotidiennes passées comme présentes où la hiérarchisation des statuts, l'oppression et l'exploitation véhiculent des coupures rigides.

Le rêve éveillé de ce médecin, confronté à la narration sophistiquée de l'universitaire anglophone, donne à voir un éventail des investissements à l'œuvre dans la découverte des morts autour de la jeune médium : de la théâtralisation de la rectitude politique à la subjectivation de l'unité familiale fantasmée, on assiste à travers une gamme d'attitudes diverses à la réécriture personnalisée sur un mode plus ou moins spontané ou ossifié d'un texte déjà rédigé et disponible sous plusieurs versions signées par les dominants. Il permet de se glisser dans la peau de différents personnages, tous légitimes et donc nullement en quête d'auteur : la place est en effet déjà prise par l'Etat-parti. Au-delà de ce cadre de domination étatique omniprésent, qui infiltre morts et vivants, limite le répertoire des rôles et fige le désir, les acteurs retissent avec leur singularité ethnoculturelle un tableau potentiellement universel. Alors qu'avec mes plus proches amis et collaborateurs nous discutons régulièrement des interprétations possibles de tous ces matériaux qui s'accumulent, l'un d'entre eux, qui a risqué plusieurs fois la mort durant la guerre contre les USA, parle un jour de sa sensation qu'il estime très commune : la culpabilité d'avoir survécu et l'incapacité de déterminer la cause de ce privilège personnel. Il rejoint là des thématiques aujourd'hui largement explorées notamment à partir de la shoah dans le contexte de la transmission indicible du traumatisme dont sont génératrices les exterminations de caractère racial, religieux, ethnique, mais aussi politique : durant un siècle le communisme, qu'il fallait abattre par tous les moyens et coûte que coûte, en fut une actualisation cruciale.

Soulignons pour conclure cette enquête assez lugubre, la singularité du profil des revenants vietnamiens comparés à leurs équivalents dans d'autres conjonctures étudiées par les anthropologues ; outre le peu d'autonomie qu'on leur accorde dans le projet des vivants de les réenterrer au village natal, leur marchandisation et leur politisation constituent deux caractéristiques notables qui en font des figures de proue de la période actuelle, à la charnière de deux mondes. Petits fantassins projectifs dont d'aucuns sont prêts à contrer les volontés de rester près de leurs camarades de guerre, les morts doivent mettre un point final aux luttes passées et préparer l'entrée dans le monde globalisé du marché. Mais dans le même moment, ils restent entièrement façonnés par la structure antérieure de la domination politique nationale et internationale, et seules leur intégration dans les échanges marchands et leur prise de valeur symbolique dans ce cadre, constituent une métaphore des rapports économiques qui s'installent progressivement dans la société. Objets d'une consommation imaginaire qui résonne depuis les champs bouleversés du travail, ils assurent le passage délicat d'un gué étroit, à l'image de la ligne proposée par l'Etat-parti : une combinaison illusoire entre capitalisme et communisme, qui conserverait mythiquement l'indépendance dans l'interdépendance mondiale. Ils accompagnent ainsi la continuation éphémère de modes de domination transformés par la nouvelle conjonction politico-économique. D'une certaine manière, les morts se révèlent aussi maltraités que les vivants dans un jeu de miroirs aux interactions de socialisation constantes. Le lecteur se souviendra de quelques détails qui au Vietnam ne choquent quasiment personne et qui obligent l'ethnologue au recul critique sur ses propres perceptions. Rappelons par exemple que les morts sont insultés et menacés d'être maudits aux guichets du centre de recherche des tombes ; que leur souvenir est associé à des

actes sexuels dans la transgression des règles morales de l'ordre familial ; qu'on remue leurs lambeaux de chairs et d'os et qu'on les charrie avec de la terre, en négligeant parfois de leur demander leur avis. Ce spectacle, pour le moins peu confucéen, éclaire l'expérience sociale et politique des vivants durant un demi-siècle et jusqu'à maintenant, rejoignant les visions du "pouvoir" tel qu'il apparaît aux acteurs dans les usines et les quartiers que le lecteur a visités. Entre l'imaginaire et le réel, une boucle se refermerait alors, ne laissant guère de rayons de lumière, dans un horizon bouché.



## Conclusion générale

*"L'esprit conquiert sa vérité seulement à condition de se retrouver soi-même dans l'absolu déchirement. L'esprit est cette puissance en n'étant pas semblable au positif qui se détourne du négatif (comme quand nous disons d'une chose qu'elle n'est rien, ou qu'elle est fausse, et que, débarrassé alors d'elle, nous passons sans plus à quelque chose d'autre), mais l'esprit est cette puissance seulement en sachant regarder le négatif en face et en sachant séjourner près de lui".*

Préface à *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel

Du despotisme régnant à l'usine jusqu'à l'interpellation ultime des morts, le lecteur se sera peu à peu sensibilisé aux réalités vietnamiennes actuelles : les voix dissonantes des acteurs, les regards heurtés entre les groupes hiérarchiques en présence, leurs conditions contrastées d'existence, les ressentiments enfouis ont permis d'approcher sous différents angles des champs sociaux urbains, particulièrement représentatifs de la brutalité des transformations présentes. Scruter la nature de ces transformations, en cerner les contours disparates, pénétrer les ressorts de leur perception ont été la raison d'être des investigations et ont nourri les interrogations focales de cet ouvrage. L'hétérogénéité des scènes examinées qui au départ pouvait paraître étrange révèle ainsi une double cohérence

sérielle. Cette cohérence est tout d'abord interne et relie par la médiation de l'Etat aux dispositifs économiques issus des réformes, les imaginaires contenus dans les croyances, les pratiques culturelles et les nouvelles ritualités. Mais cette cohérence est aussi externe et elle ouvre l'intelligibilité de la configuration étudiée, au-delà de ses traits particuliers, à l'espace plus large du "socialisme de marché" dont le berceau est la Chine.

En effet, comme je l'ai souligné à plusieurs reprises, dans les domaines politique, économique et idéologique au poids déterminant, la Chine surplombe, devance et éclaire la situation vietnamienne, dont l'avenir dépend largement. Le taux de développement de l'appareil industriel et du tissu économique chinois – fécondé par l'investissement étranger et la multiplication des zones franches –, l'échelle des masses concernées – et en particulier celle des migrants ruraux, de la population flottante et des chômeurs – sont des facteurs qui jouent beaucoup dans l'émergence des processus à l'œuvre, dans leur visibilité et dans leurs capacités intrinsèques de concrétisation. Mentionnons aussi parmi ces facteurs le dynamisme idéologique chinois, marqué par un goût de la formalisation frôlant la caricature ; un seul exemple : le 1<sup>er</sup> mai 2002, des entrepreneurs privés sont célébrés comme "travailleurs modèles" participant à la "construction du socialisme". "A l'époque de l'économie de marché, l'appellation de travailleur modèle n'est pas seulement un honneur, c'est aussi un capital" remarque le quotidien de la jeunesse de Pékin<sup>54</sup>. Mais au même moment les licenciements se multiplient, tout comme les grèves et les manifestations et des millions d'ouvriers se retrouvent du jour au lendemain dans un dénuement de plus en plus incompréhensible à leurs yeux. Immenses usines abandonnées et cités ouvrières

---

<sup>54</sup> *Le monde*, 4/5/2002.



délabrées, frappées par une raréfaction des échanges de communication, constituent d'ailleurs le décor fréquent de récents films chinois au caractère social appuyé, montrant des hommes et des femmes de plus en plus solitaires, aux regards sombres, guettés par la misère ou la prostitution, le crime ou le suicide. La référence chinoise s'impose d'autant plus face au Vietnam que la stabilité de l'Etat-parti vietnamien est tributaire de celle de son homologue chinois affrontant des vagues de contestation croissantes de provenances diverses et cumulables : socio-économique, religieuse et politique, mêlant exclus du marché, adeptes du *falun gong* et militants de la "démocratie".

En Chine comme au Vietnam, où de tels mouvements sont embryonnaires, la préservation de la figure imaginaire de l'Etat est un élément constant du système historique politico-culturel de la région, mais il ne saurait pour autant être réifié en garantie de soumission à long terme. L'évolution économique, sociale et politique de la Chine, inventrice de cette hydre à deux têtes qu'est le "socialisme de marché", est donc le cadre dans lequel s'inscrit le Vietnam, reprenant avec un certain délai et plus de modération les formules chinoises tout en tentant de deviner leurs résultats ultimes.

Revenons maintenant aux cohérences internes à la situation vietnamienne que le marché articule sous deux facettes : les logiques spécifiques de son incorporation et de son développement mondial intégrateur. L'internalisation du marché est apparue notamment dans la monétarisation des rapports sociaux en voie de généralisation dont le visage et les forces motrices s'affirment de manière singulière. Le déferlement monétaire s'ancre en effet dans une conservation des structures et des usages du pouvoir fondé sur le paradigme politique détenteur d'une violence symbolique qui se répercute à tous les niveaux : les interactions quotidiennes, institutionnelles ou de caractère religieux en sont entièrement

imprégnées. Rarement les croyances, dont le marché est toujours producteur, se dévoilent dans une telle résonance avec le jeu des forces économiques mais aussi politiques, offrant un nouvel angle d'approche de la stabilité de l'Etat.

Telle qu'elle a été dressée, à travers les différents personnages et divinités qui peuplent les panthéons ou en ont la charge, saisissante est la cohérence que tissent les cultes en regard de la domination politique, siège aujourd'hui d'un envol de l'exploitation et d'une appropriation patrimoniale de l'Etat, somme toute banale, lorsqu'on la compare à celle qu'on observe dans les pays africains. Le regain du religieux – observé au Vietnam comme ailleurs – s'écarte en revanche des constats habituels en ce qu'il se présente comme un étayage symbolique de l'Etat : il conforte les mécanismes de domination en limitant précisément l'effort des protagonistes pour reconstruire la cohérence de leur édification aux différents échelons politico-administratifs, malgré les tensions qui montent face à la communauté de déni que forgent les couches dominantes aux niveaux locaux comme nationaux et qui lézardent le tissu social.

Cette position singulière des cultes dans les rapports de domination ne peut pas être lue comme un simple produit idéologique résultant de l'absolutisme de l'Etat-parti. Au Laos, qui a adopté comme le Vietnam le "socialisme de marché", le revivalisme des génies a mis en scène au contraire une exaltation du marché précisément contre l'Etat communiste, perçu imaginativement comme un étranger inférieur dans le cadre de la civilisation bouddhique. Le renfort symbolique que le nouvel enthousiasme pour les croyances apporte à l'Etat-parti vietnamien dans la période actuelle est une construction complexe et originale se ressourçant tant dans le capital symbolique et culturel que dans une habile manipulation étatique de la libéralisation religieuse. Le mariage réalisé entre des éléments passés et

actuels redorant des traditions réinventées conforte le désir mimétique qui habite les classes inférieures fascinées par le modèle de consommation des élites dont la qualification politique est devenue un capital économique. Les sujets trouvent là une sorte de réconciliation intérieure en regard des interdits éprouvés. L'encensement de la fortune matérielle que la matrice de religiosité véhicule est dirigé vers une sorte de "nationalisation" idéelle du marché : la louange de la nation et l'exaltation de la fierté nationale n'ont plus besoin, comme autrefois Ceausescu en donna l'exemple, de se justifier par la dénonciation d'une menace extérieure colonisatrice. Après la chute de l'URSS et la leçon chinoise de privatisation capitaliste la recette de suggestion nationalitaire et identitaire s'accompagne fort bien d'une (inter)dépendance économique nécessaire. A un autre niveau les nouvelles pratiques religieuses constituent un creuset symbolique d'apprentissage des formes de contractualisation personnalisées requises par le marché ; en effet si d'une manière générale le contrat rend présent la relation coutumière avec les entités invoquées, il s'inscrit dans un cadre collectif qui aujourd'hui affiche son individualisation.

Dans cette perspective, une autre cohérence interne se dessine plus surprenante bien que touchant à la sphère idéologique contiguë au domaine symbolique sur lequel elle empiète : l'héroïsation qui reste un outil de mobilisation centrale du communisme s'offre comme bouillon de culture de la concurrence capitaliste ; ce serait pourtant un leurre lié à l'adhésion aux anciennes antinomies du communisme et du capitalisme que de voir là un bouleversement. Plus fondamentalement, une continuité des processus de domination se joue dans cette reconversion de l'héroïsme et en particulier l'unification des acteurs tendus vers un seul et unique but personnel : la réussite économique héroïse tout comme autrefois la simple dévotion au parti ; cette pulsion

consommatoire est d'autant plus forte que sa distinction revêt aujourd'hui comme avant un caractère d'unicité politique. Néanmoins l'héroïsme consumériste diffère des mobilisations héroïques passées par l'autonomisation de l'individu et de la cellule familiale qu'il provoque et son dégagement des agrégats pourvoyeurs de classification hiérarchique. Une contradiction essentielle se glisse par ce biais dans la domination en jeu de l'Etat-parti qui s'appuie toujours de façon rhétorique sur les catégorisations de masse.

Le retour des morts à leurs lieux d'origine et l'accomplissement des rites prescrits contribuent à cette individualisation. L'héroïsme personnel ainsi redistribué aux millions de combattants qui ont donné leur vie pour l'indépendance forme un trait d'union entre différents paradigmes héroïques allant du communisme stoïque à la cupidité marchande. Ainsi la restitution des morts-vivants à leurs familles achève de donner au marché une surface d'épanouissement "nettoyée" des scories du passé non sans auparavant faire des défunts une marchandise apaisante. De cette opération l'Etat sort magnifié après avoir, par le truchement de médiums prolétariés, masqué ce qui aurait pu être jugé comme des fautes et des impuissances.

Bref, ce maillage idéologico-symbolique dans son ensemble brosserait un tableau trop cohérent s'il était isolé des tensions qui émergent au cœur des sphères de production et de subsistance ; la quête économique des acteurs individuels pour participer au nouveau mouvement de masse qui s'engouffre derrière le drapeau du mercantilisme partagé indique les lésions et l'usure d'un appareil de domination de plus en plus décalé en regard des usages actuels du monde extérieur : l'autorité impérieuse de l'Etat-parti paraît précarisée par le marché qui contamine ses serviteurs, transmuant les dispositifs de domination en une machine à engranger les profits personnels. Cette privatisation

systematique des intérêts constitue un risque important de déraillement des modes de contrôle politique fondé sur l'imposition. Face à ce risque, les opérations systématiques de purification de l'Etat-parti, par condamnation des coupables à de lourdes peines, voire à la mort sont symboliquement efficaces mais réellement inutiles. Tout d'abord elles ne peuvent attaquer les fondements mêmes de l'édifice de domination qui est aujourd'hui indistinctement politique et économique. De surcroît, le contexte est caractérisé par deux traits notables : le politique ne s'inscrit pas dans le marché comme dans les démocraties libérales et le décollage du discours politique de la quotidienneté des acteurs au travail, dans leur quartier, face aux administrations révèle la dimension de fiction de la cohésion à laquelle sont appelés les dominés.

Le pacte dénégatif paraît aux gens insupportable car les héros du marché sont bien moins nombreux qu'autrefois les héros du travail et n'engendrent aucun groupe. Si ces nouveaux héros du marché semblent adopter, comme lors de la longue guerre, une allure de fantassin, la victoire aujourd'hui se dissipe le plus souvent sous leurs yeux dans des mirages aussi prévisibles qu'imprévus par eux-mêmes. Les aspirants entrepreneurs ruinés, renvoyés à une foule surexploitée d'ouvriers et de tâcherons de toutes sortes, voient ainsi s'éloigner l'objet de leurs rêves incarné par leur voisin dépositaire de l'autorité politique et prébendier. Le mélange de lucidité, de frustration, d'espérance reportée sur l'avenir des enfants, de mécontentement rentré et d'efforts incommensurables fournis pour ne pas être laissé sur le bord du chemin de l'histoire, nourrit les revendications des acteurs. La sanctification de Ho Chi Minh, qui est toujours soigneusement entretenue par le régime vietnamien comme un atout inépuisable, maintient leur immersion dans une enveloppe indéchirable où se protège pour l'instant l'Etat-

parti, sans entrevoir que la sainteté de Ho Chi Minh est aussi une arme de rejet de la couche dirigeante présente. Une série de médiations dysharmoniques que les pratiques culturelles retraduisent dans leur propre langage, viennent s'entrechoquer sur Ho Chi Minh : instrumentalisé par l'élite politique comme un simple outil de légitimation, il est dans le même moment le médiateur de la condamnation de l'oppression, rendant légitime la plainte. Posé comme inatteignable, hors d'accès, il se découvre une entité possédante que d'aucuns s'approprient, abolissant dans un geste transgressif la distance hiérarchique dans laquelle l'Etat le maintient pour s'en assurer la possession.

L'ensemble des cohérences internes et externes qui sont les soubassements actuels de l'Etat n'élimine donc nullement les risques d'instabilité qui fermentent un peu partout, dans les usines, dans les quartiers comme dans les nouvelles fabriques de la divination. Une contradiction quasi structurelle travaille enfin l'ensemble de ces cohérences fragilisées : le système politique est orienté vers une forme d'adhésion qui, en dépit de son caractère chimérique, s'oppose néanmoins à la norme de parenté qui, telle une gangrène, l'envahit comme son exact antonyme, base sur laquelle les rapports marchands s'appuient et se développent. La biologisation des origines à laquelle l'Etat recourt sans pudeur enracine ainsi le caractère naturel du marché comme matrice de relations de parenté démultipliées.

Au-delà de ces considérations, l'emprise actuelle du marché constatée au Vietnam pose la question générale de la viabilité de rapports sociaux qui seraient de plus en plus univoquement déterminés par des paramètres marchands. Le contexte observé a mis en évidence que la dimension marchande des rapports s'appuie principalement sur l'hégémonie politique, l'Etat-parti ayant initié le marché et maintenant son pouvoir monopoliste. Dans le même moment,

un peu partout dans le monde se voit destitué l'ancien projet de fonder la société sur des critères politiques à l'instar du communisme rejeté dans l'archaïsme. L'échec des régimes communistes à mettre en œuvre leur ambition d'émancipation sociale sert actuellement à promouvoir un modèle sociétal à prétention universaliste et modernisatrice prônant la suprématie de l'économique comme base du lien social. Le cas vietnamien se prête cependant mal à une telle légitimation idéologique de la globalisation capitaliste par les augures sombres qu'il en fournit dès aujourd'hui. Bien que le marché possède aux yeux de la population des vertus référées aux pénuries, aux souffrances et à l'isolement antérieur, le lecteur ne saurait donc pour autant s'appuyer sur cette vision du jour, qui a été patiemment déconstruite au cours de ces pages, pour valider un dualisme schématique qui conduit à une impasse de la réflexion mais plus encore de l'action.

Par contre, la configuration vietnamienne se montre en complète phase avec l'explosion mondialisée du religieux en d'innombrables segments marchands, qui accompagnent l'expansion capitaliste. Les croyances y sont enluminées par leur affrontement passé à un dogme matérialiste exclusif comme dans l'ensemble des pays ex et néocommunistes. Au-delà des métamorphoses de l'Etat, des continuités majeures entre les champs politiques et symboliques affirment indéniablement une singularité logique.





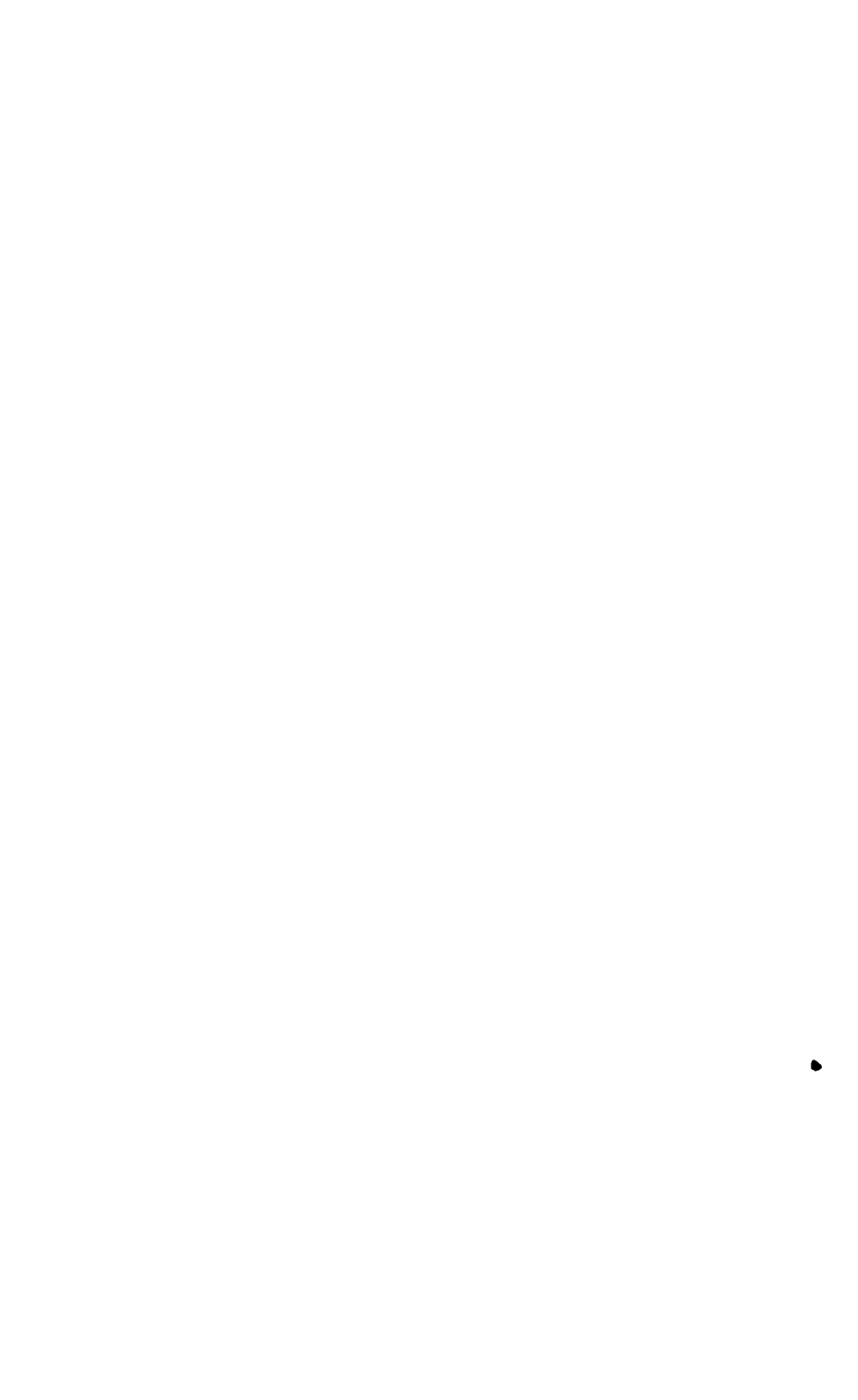
*Les textes suivants ont été tous publiés dans des journaux, quotidiens ou hebdomadaires en langue vietnamienne à l'exception d'un seul (5) sur le statut duquel son auteur s'explique lui-même. L'intérêt de ces textes est multiple ; ils montrent tout d'abord l'ampleur du débat public prenant les morts comme acteurs principaux et le rôle essentiel qu'y jouent des hommes politiques connus.*

*En replaçant dans leur contexte quelques-uns des personnages rencontrés durant l'enquête, ils enrichissent de façon décisive la compréhension des logiques des sujets et en particulier leur dimension hiérarchique.*

*Néanmoins pour préserver l'anonymat des médiums comme de leurs promoteurs qui ont nourri les investigations, j'ai choisi d'omettre les références exactes des articles et de gommer des éléments d'identification trop évidents.*

*Ces textes ont d'autre part été allégés en regard de leur traduction initiale effectuée par des collaborateurs et des amis vietnamiens mis à part deux d'entre eux (1,4) traduits par des chercheurs français.*

*En prêtant attention à ces narrations de l'au-delà, le lecteur se donnera les moyens de mieux appréhender les analyses proposées.*



## **1.**

### **A la recherche de nos camarades de combat sur la colline...**

Discussion de début de printemps sur la réalisation d'un film

Extrait d'une interview du général publiée en 2000 par un journal.

Le phénomène selon lequel un certain nombre de personnes disposant de capacités particulières leur permettant de découvrir des restes (ossements) a été abordé par de nombreux journaux et a été étudié par de nombreux scientifiques. Cependant, de nombreux points restent encore en suspens sur ce problème. Le journal vous présente une étude de référence réalisée par le vice-président de l'association de psychologie didactique du Vietnam responsable du module de parapsychologie relevant du centre de recherche des capacités de l'homme :

Le général : en avril 1994, après avoir eu vent par un certain nombre de cadres et d'autres personnes ayant des capacités spéciales de la découverte des restes de treize combattants morts pour la patrie au mois de mai 1951 au niveau de la colline..., dans la province de... et après avoir lu le rapport et les examens du camarade vice-président du comité populaire de la commune, je suis allé rencontrer B, le frère du combattant mort pour la patrie T qui n'a eu de cesse, pendant des années, de rechercher les restes de son frère défunt. Nous sommes allés à la rencontre des personnes ayant

des capacités spéciales pour la recherche des tombes des combattants.

A cette époque, la recherche des restes des combattants par des personnes ayant des dispositions spéciales n'était pas aussi publique qu'actuellement. Par ailleurs, les connaissances des cadres et de la population concernant la parapsychologie étaient encore à un niveau relativement bas. Nous avons décidé de réaliser un film avec pour but unique "d'archiver et classer les événements" comme une "personne qui écrit l'histoire avec un film". Sinon, nous encourons le risque de perdre cette image. Nous n'avons pas pour but de nous mettre à l'épreuve ou de réaliser une production commerciale ou de propagande. C'est la raison pour laquelle le film ne comporte pas le nom des intervenants, du metteur en scène et du cameraman.

J'ai eu le privilège d'emprunter la cassette vidéo tournée par les autorités de la province et qui m'a été apportée à Hanoï par les soins du commandement militaire de la province. Les compagnons de lutte de l'unité des combattants morts pour la patrie m'ont également prêté une autre cassette vidéo.

Le lieutenant-colonel<sup>55</sup>, reporter pour la télévision militaire, m'a souvent porté aide pour les mises en scène ou pour le tournage de scénario pour certains de mes documentaires scientifiques. Il a accepté de collaborer avec moi pour la réalisation de ce film. J'ai changé le titre du film *À la recherche des camarades de combat* qui a un sens littéraire et philosophique. Cependant le point principal est la représentation de l'esprit de frères d'armes des combattants de la division dans la phase de recherche de la tombe du mort pour la patrie T. Je me souviens qu'un ancien de mes

---

<sup>55</sup> Thuong Tá : grade intermédiaire entre celui de lieutenant-colonel et celui de colonel.

professeurs d'université avait pour habitude de dire à ses étudiants :

"Bien que tout parte en fumée,  
Il reste toujours l'amitié".

Nous sommes certains que les morts pour la patrie vont nous apporter leur soutien pour le succès de ce film. Lorsque j'étudiais la psychologie didactique, les professeurs de l'université apportaient habituellement toujours des justifications à la parapsychologie, sur la vigueur de l'imagination et sur la prémonition. Cela m'intéressait beaucoup, et je souhaitais expérimenter ce que j'avais appris. Par ailleurs, j'avais eu la possibilité, quelques années auparavant, d'expérimenter les capacités du médium X et du groupe composé de... et j'étais convaincu de leur bonne foi. J'ai même eu la possibilité de conserver de nombreuses cassettes concernant mes études sur le médium X.

J'aimerais présenter rapidement, ci-après, les matériaux qui m'ont été utiles à la réalisation du film. Beaucoup d'évènements, de nombreux moments, pourtant le film ne dure que vingt à trente minutes... C'est la raison pour laquelle on n'a pas pu venir à bout du sujet. Cependant, nous avons essayé de restituer le cœur, la vertu des compagnons d'armes des morts pour la patrie qui n'ont pas eu peur de dépenser leur argent et leur santé et qui ont participé de tout leur cœur à la recherche des restes de leurs camarades. Si on a le cœur, mais pas la vertu, on ne peut pas réellement se pencher pour retrouver ses attaches sentimentales, car "pris par le rythme de la vie on oublie le nom Tâm".

Ces compagnons d'armes ont le cœur et la vertu ; le colonel, commandant en second du bataillon : lorsque celui-ci commandait en opérations militaires, il faisait montre de responsabilité envers ses subordonnés. Actuellement, alors qu'il préside à l'organisation des recherches des restes de ses compagnons sur le site de..., il ne cesse de laborieusement

battre la campagne, reste patient et endure beaucoup plus... Après avoir détruit la position de..., au cœur de la zone aux mains des ennemis, le jour d'après, les ennemis ont contre-attaqué reprenant la position. Nos forces, en sous-nombre, n'ont pu maintenir leur position. Les corps des personnes qui se sont sacrifiées ont pu être jetés par les ennemis dans le fleuve qui les a emportés jusqu'en mer. D'autres corps ont pu être ensevelis<sup>56</sup> dans une fosse commune. D'autres blessés ont pu être capturés.

Aujourd'hui, plus de quarante ans après ces événements, du limon s'est accumulé sur les berges du fleuve, le pied de la colline est envahi d'herbes touffues. Par ailleurs, à cette époque retrouver une personne enterrée grâce aux capacités particulières, n'était pas considéré comme une chose crédible par les différentes personnes. Cependant, les compagnons d'armes, eux, y croyaient. L'ancien second de l'escouade relevant de l'escadron avait rédigé une note attestant qu'il avait lui-même enterré T à cet endroit afin que les autorités puissent exhumer le corps. Messieurs ont patiemment et laborieusement uni leurs efforts afin de travailler.

Lors de la réalisation du film, nous avons également essayé de rendre le caractère sincère, enthousiaste des dirigeants, des autorités, des organisations, des collectivités..., en particulier pour l'association des anciens combattants et la population de la localité. De nombreuses personnes se sont portées volontaires afin de participer directement à l'exhumation. C'est la raison pour laquelle il a fallu tirer à la courte paille, chaque quartier ne pouvant fournir seulement que trois personnes. Certains jeunes voyant que des personnes âgées peinaient, leur ont proposé de prendre leur place. Celles-ci ont refusé.

---

<sup>56</sup> Le terme utilisé insiste sur le fait qu'aucun respect n'a été porté aux combattants vietnamiens.

Il y a une chose que le film *À la recherche des camarades de combat* ne traduit pas complètement : ce sont les conversations entre les combattants encore en vie et ceux qui se sont sacrifiés, il y a plus de quarante ans : à la fois émouvantes et intéressantes. Au départ, il avait été prévu de ne rechercher que les restes du commissaire politique T, mais grâce aux conversations tenues avec les morts pour la patrie, les restes de treize corps ont pu être retrouvés.

Le professeur Z actuellement président du conseil scientifique du centre de recherche pour les capacités de l'homme, a pu être le témoin de l'intégralité de ces discussions. Puis le professeur a pu, avec le colonel participer à la découverte de restes de combattants disparus en 1946 à... et les héros pour la patrie morts sur le champ de bataille de...

Avant de présenter les notes recueillies par le professeur relatant la conversation, je souhaiterais émettre l'avis suivant : dans cette vie, pour toute chose c'est le même principe qui préside. Lorsqu'une chose devient un besoin nécessaire pour l'homme, alors immédiatement se greffent certaines personnes qui cherchent à tirer profit de la situation et à la transformer en une activité commerciale, ou bien en délires, ou encore même en une opportunité pour extorquer sciemment des centaines voire des dizaines de millions de *dôngs* aux personnes incrédules. J'ai la chance d'avoir eu la possibilité d'examiner plusieurs lieux, de rencontrer de nombreuses personnes et je me suis rendu compte que celles qui disposent de capacités particulières réelles étaient très peu nombreuses. Même pour les personnes dont on dit qu'elles ont une capacité particulière réelle, ce n'est pas toujours le cas, ou pas toujours le cas à 100%. C'est vraiment absurde, combien d'actions cruelles, de victimes d'injustices et de supplices infligés à des tiers, d'usurpation de dizaines de milliards de *dôngs* à l'Etat...

Suffit-il de faire des offrandes coûteuses afin que son cas soit résolu ? On peut affirmer qu'il n'existe pas d'anges de la sorte. Outre le fait que ces personnes devraient se repentir et devraient faire de nombreux actes vertueux. Les anciens nous ont appris : "les divinités s'inspirent de la sincérité de cœur. Si l'on a le cœur sincère alors seulement on peut sentir l'esprit divinité. L'esprit nous reconnaît. Il n'est pas besoin d'essayer de le retenir grâce à des offrandes. Tout est fondé sur la sincérité et la vertu".

Ci-après sont présentés les écrits du professeur réalisés lors de la recherche des restes des combattants au pied de la colline.

*"Le 24 avril 1993,*

*Lors de sa rencontre avec le médium X, le camarade... n'a pas mentionné le fait que les membres du groupe comprenant... avaient localisé le lieu où étaient enterrés les combattants, mais a simplement demandé au médium de l'aider à trouver les tombes du camarade T et de quelques autres combattants, sacrifiés sur le front de... puis enterrés au pied de la colline.*

*Le 25 avril, nous sommes retournés au monument des héros morts pour la patrie situé au pied de la colline, le médium est descendu du véhicule et se rendit en direction de..., puis descendit vers la berge du fleuve. Prenant une voie de traverse, et reprenant la pente plusieurs fois. Puis le médium indiqua l'endroit qui avait été défini précédemment par le groupe puis dit : "il y a eu sept personnes ici et une autre personne au pied de la colline". Le médium énuméra clairement le nom des combattants, en conformité avec les noms figurant sur la liste transmise par le groupe à Hanoi, puis elle ajouta : "ils ne sont pas chacun dans une tombe séparée, mais soit deux par tombe, soit trois par tombe entremêlés les uns aux autres". Après avoir fait les différentes prières et offrandes aux héros morts pour la patrie, nous*



sommes entrés en contact avec les personnes disparues, principalement avec T. Le médium dit : "vous pouvez parler, ils nous entendent. Quant à vous (les personnes disparues), vous pouvez répondre, je transmettrai vos dires aux membres du groupe. Le frère du héros mort pour la patrie T et le camarade... discutèrent longuement avec le héros mort pour la patrie... Le camarade... a enregistré la totalité de cet entretien. Cependant, ce dont je me souviens de façon la plus précise, et qui me donne le plus à réfléchir, sont les trois phrases suivantes du héros mort pour la patrie T.

"Ce n'est seulement qu'après quarante et un ans, onze mois et trois jours que des membres de ma famille et mes anciens camarades de combat viennent me rendre visite".

"Le camarade... et moi-même nous regardâmes. T est tombé au combat le 25 avril 1953, soit il y a quarante et un ans dix mois et vingt-sept jours... Les camarades enterrés ont donc compté les jours. Lorsqu'il fut demandé à T de décrire les membres de sa famille, ses anciens camarades de combat, il répondit que le camarade était le commandant en second du bataillon dont T était le commissaire politique de la division et que moi-même était un ancien ami. J'étais surpris car je ne me souvenais pas exactement quand je suis devenu ami du camarade T. Le camarade T poursuit "j'étais étudiant avec le camarade en 1948 dans les cours concernant le parti organisés par le comité du parti de l'armée de la zone". C'est à ce moment-là seulement que je m'en souvins.

Le camarade T ajouta : "nous sommes des gens de renom, ayant une famille, un village natal. Nous avons combattu et nous nous sommes sacrifiés pour la mère patrie, mais actuellement, nous n'avons aucune tombe, ni de stèle". Les anciens combattants nous ont reproché de les avoir oubliés. J'étais ému, des larmes me venaient ! Et aujourd'hui alors que je retranscris ces lignes les larmes me reviennent. Alors que B aborda la possibilité de ramener le héros mort

*pour la patrie T pour être enseveli dans son village natal, celui-ci eut la réponse suivante : "laissez-moi ici avec mes camarades. Nous sommes restés ici ensemble plus de quarante ans. Je ne veux pas que nous soyons séparés".*

*La discussion dura plus d'une heure. Le médium était très fatigué, B a dû lui "transmettre de son énergie" pour que le médium puisse se remettre. Ses joues reprirent leur couleur rose et elle dit qu'elle s'était remise.*

*J'interrogeai B sur cette discussion qui, ainsi que... avait assisté à l'intégralité de l'échange et qui a indiqué que le médium avait retranscrit exactement les propos du camarade T.*

*La mission de détermination du lieu où avaient été enterrés les combattants s'est terminée le 25 avril 1993".*

Une année après, en avril 1994.

A l'invitation du comité du parti et du comité populaire de... la famille de T ainsi que ses anciens camarades de combat, dont la plupart sont à la retraite, se sont rendus à... dans la matinée du 16 avril 1994. Le comité du parti et du comité populaire avaient organisé une rencontre à laquelle assistait l'ensemble des organismes compétents : le comité de commandement militaire de la province, le service de sécurité publique, celui du travail, des invalides de guerre et des affaires sociales, des finances, de l'hydraulique, et les collectivités locales ; le front de la patrie, l'association des anciens combattants. Le secrétaire du parti de la commune, le président et le vice-président du comité populaire présidaient la rencontre. A midi, après s'être recueillis sur la statue commémorative en l'honneur des héros morts pour la patrie, les représentants ont procédé à la cérémonie d'exhumation près de la berge du fleuve. Le président du front de la patrie et le commandant en chef du commandement militaire de la

province ont pris la parole. Après la minute de silence, l'exhumation a commencé.

A 18 heures, après avoir creusé une profondeur de deux mètres sur une superficie de six à sept mètres carrés, rien n'avait encore été trouvé. Le temps était couvert. De nombreuses personnes commençaient à douter. En temps de guerre, qui peut creuser si profond pour enterrer ses morts ?

Le groupe de... indiqua que les morts pour la patrie avaient fait savoir : "l'endroit sur lequel vous creusez est le bon endroit ; mais comme c'est la berge du fleuve, le limon accumulé depuis plus de quarante ans explique que nos restes soient enterrés si profondément. Il faut creuser encore un mètre. Si les travaux continuent à ce rythme, vous devriez nous rencontrer vers 9h00 du soir".

Chaque personne a dû se reposer pour se préparer à poursuivre les travaux d'excavation. Nous sommes allés dîner et nous nous sommes reposés un petit peu. Nous étions partis de Hanoï le matin même, avons assisté à la réunion et sommes venus directement sur ces lieux. A ce stade chacun était fatigué et inquiet. Selon les dires, arrivés à proximité des ossements, on pourrait percevoir que le héros mort pour la patrie T donnerait le ton pour que ses camarades de combat entonnent le chant militaire "Doán vê quôc dân môt lân ra di"<sup>57</sup>.

Vers 9h00 du soir, alors que nous nous reposions à la maison des hôtes des autorités militaires de la province, nous avons été prévenus de la découverte des premiers ossements. Nous nous en sommes réjouis et nous nous sommes immédiatement rendus sur les lieux. Plus de trois mètres avaient été creusés. Au fond de la fosse, il y avait de l'eau car nous étions sous le niveau du fleuve, mais l'on voyait des morceaux d'os noircis. Selon l'expérience populaire, de

---

<sup>57</sup> Chant de ralliement des révolutionnaires.

l'alcool a été versé sur les ossements<sup>58</sup> qui, petit à petit, sont remontés à la surface de l'eau. Les travaux d'extraction ont été poursuivis dans une atmosphère de respect et de délicatesse.

Les ossements ont été nettoyés. Le groupe de... a indiqué qu'il s'agissait d'une fosse commune où gisaient les camarades T et C. Sous la direction de... ils ont regardé les ossements un à un et les ont réparti selon leur appartenance. Pour certains ossements ils pouvaient affirmer, sans regarder les os, que celui-ci appartenait à T et celui-là à C. Je demandai "comment, sans regarder les ossements, vous arrivez à déterminer à qui ils appartiennent ? " Les deux personnes répondirent : "On ne sait pas, seulement T et C sont à côté de nous et nous donnent les indications".

Durant toute la durée de l'excavation, les habitants de la localité se sont regroupés en masse, mais dans l'ordre et le recueillement. Les équipes de déminage ont travaillé consciencieusement selon les différents niveaux de strates, afin de se prémunir contre toute bombe éventuelle ou une mine datant de la période de la guerre. Cette nuit-là, après 22h00, les restes des deux camarades T et C avaient été complètement collectés.

Le 17 avril, les recherches se poursuivirent, creusant à environ quarante-cinq mètres de la position initiale. Le camarade secrétaire du parti de la province et le président du comité populaire de la province se sont rendus sur place pour écouter le rapport dressé par le camarade président de la commune. A midi passé, deux larges fosses avaient été creusées, chacune d'elle profonde de plus de trois mètres. On aperçut alors les restes de cinq combattants supplémentaires. Les noms des combattants figurant sur la liste étaient... Dans ce processus d'excavation au bord du fleuve, le groupe de...

---

<sup>58</sup> Pour faire remonter les os à la surface de l'eau et les désinfecter.

a indiqué que le camarade T a révélé : "Je suis le premier qui suis venu recueillir les personnes approchant l'endroit de mes amis, pourquoi ne m'avez vous pas trouvé au pied de la colline ? " Ils se sont rendus dans la zone au pied de la colline, ont déterminé l'endroit dans une partie touffue de la colline, qu'il a fallu en partie défricher pour y accéder. Le groupe de... a répété les paroles d'un héros mort pour la patrie indiquant qu'il y avait encore cinq combattants qui restaient sur l'emplacement près du fleuve.

La journée touchait à sa fin, et il a fallu provisoirement cesser les recherches afin de faire la cérémonie commémorative et de transfert des restes des sept héros au cimetière. Les ossements ont été placés dans sept cassettes funéraires sur lesquelles figuraient le nom des combattants et leur village d'origine. Un drapeau recouvrait chacune de ces cassettes. Un détachement d'honneur en grand appareil a rendu les honneurs aux combattants. Les camarades secrétaire, président du comité populaire de la province et de la commune, les représentants des autorités compétentes, les membres de la famille et les camarades de combat ainsi que de nombreux habitants de la province ont participé à cette cérémonie. Le président du front de la patrie de la commune a prononcé l'oraison funèbre. Le camarade ancien commissaire politique du régiment qui était engagé dans les opérations militaires sur la zone dans le cadre de la campagne a lu, au nom des anciens combattants, camarades de combat, les remerciements. Puis les restes des anciens combattants ont été portés en terre selon la coutume militaire dans le cimetière des héros morts pour la patrie.

Le 18 avril, les travaux d'excavation se poursuivaient. Ceux-ci ont débuté près du pied de la colline pour retrouver le camarade T. Ces travaux étaient très difficiles. L'endroit était étroit. Le terrain était très caillouteux et il restait des fils de fer barbelés. A un mètre de profondeur, on tomba sur une

grosse dalle. Les personnes se sont arrêtées indiquant qu'il ne pouvait pas se trouver des ossements sous cette dalle. Alors ils sont entrés en communication avec T et indiquèrent que T avait dit : "je suis juste sous cette dalle". Les personnes durent utiliser un levier pour déplacer progressivement cette dalle large de un mètre et épaisse de trente-quatre centimètres. Une fois le bloc de pierre dégagé à l'aide du levier, il suffit de creuser un tout petit peu plus pour découvrir les ossements du combattant T. Les ossements étaient nombreux, mieux conservés, bien que certains aient été cassés par la dalle. Mais ils n'étaient pas brisés comme ceux des combattants qui étaient enterrés le long de la berge et qui ont été imbibés d'eau. Avec les ossements, se trouvaient une baïonnette et quelques étuis de cartouches. Il est possible que le camarade T se soit sacrifié à cet endroit et que les ennemis l'aient découvert et placé la dalle pour l'ensevelir. Mais il n'a pas été enterré de la sorte par ses camarades de combat comme cela a été le cas pour les autres. Près de la berge, les travaux d'excavation se sont poursuivis du matin jusqu'à la fin de l'après-midi. Les corps des combattants..., ont été découverts.

Après les cérémonies de transfert des ossements vers le cimetière, mis à part le combattant T, dont la famille participait aux recherches depuis le début, on ignore cependant le degré d'exactitude des informations données par douze autres anciens combattants qui avaient eux-mêmes révélé leurs noms, leurs villages d'origine ; informations confirmées par les anciens combattants.

Les héros morts pour la patrie C et T ont donné l'adresse de proches. Au début du mois de juin, le camarade, président du comité populaire de la commune est allé participer à un colloque. Sur le chemin, il s'est rendu aux adresses données par C et T et a effectivement rencontré les proches de ces deux combattants. Les personnes disparues

ont demandé aux personnes encore en vie d'aller rechercher leurs restes. Récemment, nous avons été informés qu'environ une dizaine de familles se sont manifestées comme étant des proches des héros morts pour la patrie. Parmi ces personnes, la fille du camarade...

Nous avons réalisé le film *À la recherche des camarades de combat* concernant la recherche des ossements des héros morts pour la patrie... il y a environ six ans. Dans le groupe de ces personnes ayant des capacités particulières, certaines vaquent à d'autres occupations, certaines ont perdu de leurs capacités et d'autres ont pu les préserver.

Le temps passe, cependant la nostalgie des anciens camarades de combat reste toujours aussi vive.

Récemment le colonel et moi-même ainsi que B avons apporté la cassette *À la recherche des camarades de combat* que nous avons placée sur l'autel des ancêtres du lieutenant-colonel T et nous avons brûlé des bâtons d'encens à sa mémoire, une personne qui n'a pas ménagé ses efforts à la réalisation du film *À la recherche des camarades de combat*.





## 2.

### **Existe-t-il une "conversation" avec les morts ?**

Extrait d'un entretien entre J de l'institut de l'énergie atomique et un colonel A membre du centre d'étude biophysique de l'armée, publié en 2000 par un journal.

**Le journal :** Croyez-vous à une "conversation" avec les morts pour pouvoir chercher les restes des combattants ?

**A-** Je crois que plusieurs restes des combattants et des gens ordinaires ont pu être trouvés grâce aux possibilités extraordinaires.

**J-** La "conversation" avec les morts est-elle une réalité objective ? Ainsi l'esprit du mort existe encore ? C'est contredire les sciences ?

**A-** En fait le mort ne sait pas "converser". Il n'existe pas d'esprit et une vie après la mort. On ne voit pas l'aspect des morts et on n'entend pas les paroles du mort. Ce ne sont que les paroles du médium.

**J-** Mais les informations...

**A-** Seules certaines informations sont exactes. Car elles sont vérifiées après. Par exemple, si le médium a indiqué que les restes sont sous une roche, elle est exacte si on les a trouvés en déterrants. Mais si le médium a pu distinguer les restes appartenant aux combattants A et B, tout le monde le croit. Cette dernière information n'est pas vérifiée, on l'admet par croyance. A moins qu'on puisse vérifier par les techniques ADN. Mais on n'a pas pu le faire jusqu'à présent.

**J-** "Converser" avec les morts ne prouve pas que l'esprit du mort sache "converser" ?

**A-** Je crois au fait de "communication" avec les morts mais pas au pouvoir des morts de "converser". Seul le médium parle mais on n'entend pas les paroles des morts. Certaines informations sont exactes mais ça ne veut pas dire que les morts sachent converser.

**J-** Alors le médium parle avec qui ?

**A-** Avec lui-même. Plus exactement, c'est la conscience et l'inconscient du médium qui "conversent" entre eux. C'est le premier phénomène. Le deuxième phénomène est l'exactitude de l'information. Répondre à ces deux questions est la résolution du phénomène extraordinaire à mentionner. Parlant du premier phénomène, Freud a distingué trois composantes de l'esprit : consciente, subconsciente, et inconsciente et pense que l'inconscient joue le rôle dirigeant. C'est un point de vue erroné. Toute activité de l'esprit est une interférence de ces trois composantes et en fait l'inconscient joue la plus grosse partie. Mais la conscience dirige l'activité de l'esprit comme le commandement stratégique dirige une armée. En fait, le médium n'est pas un malade mais souvent il se comporte comme un malade (névrose mentale). Certains médiums doivent utiliser une technique d'isolement des sens dans la recherche des restes des morts.

**J-** Vous voulez parler de *len dong* ?

**A-** C'est vrai. *Len dong* est une technique vouée à l'inconscient quand l'esprit quitte temporairement le conscient pour venir à l'état du subconscient et de l'inconscient. D'après les mystiques, c'est pour avoir un contact avec l'autre monde, pour "converser" avec l'esprit des morts. Pour les scientifiques, c'est pour activer les hautes sensibilités du subconscient.

**J-** Un système pour activer le subconscient ? Existe-t-il un système pour traiter le conscient ?

**A-** C'est vrai. Seul l'homme a ce système. Les animaux n'ont que le système du subconscient. C'est pourquoi les chiens ont pu rechercher les odeurs. Le médium *len dong* pour que le subconscient recueille les faibles informations venues de l'environnement. Certains médiums sont inaptes au *len dong* car ils ont un pouvoir plus haut.

**J-** Comment le conscient et l'inconscient du médium peuvent "converser" entre eux ?

**A-** Quand la personne cherchant le mort pose une question, le conscient du médium informe l'inconscient. Celui-ci trouve la réponse et informe le conscient. Et le médium dit la "réponse du mort", avant d'entendre la deuxième question de la personne cherchant le mort. Le phénomène de la "séparation de l'esprit" ressemble aux troubles de la séparation de la personnalité dans la science de la mentalité. C'est le phénomène où une personne peut avoir plusieurs personnalités, qui se succèdent ou qui arrivent en même temps. C'est pourquoi une jeune fille s'est montrée comme une personne différente, âge différent, état familial différent, caractère différent, manière de parler différente, culture différente. On dit alors qu'un fantôme s'y introduit. Converser avec une personne ayant en même temps deux personnalités c'est comme parler à deux personnes. Aux Etats-Unis, un phénomène a été cité d'une personne ayant seize personnalités avec parmi elles, celle d'un chien. J'ai assisté à un phénomène : une fille de dix-huit ans vivant à côté de ma maison, prend la personnalité d'un homme mûr mort quelques années avant (c'est l'esprit du mort qui dit ça). Soudain, cette jeune fille doit fumer activement, faire des ronds de fumée... Après la famille a dû offrir des offrandes au temple. Et la jeune fille est guérie.

**J-** Alors l'inconscient du médium a "inventé" toutes ces réponses (du mort) ?

**A-** L'inconscient n'invente pas. Car le rôle de l'esprit est de créer l'image virtuelle de la personne et de l'environnement dans le cerveau. A travers ça, l'homme peut reconnaître sa propre personnalité et le monde extérieur pour trouver une conduite appropriée à son existence. Chez l'homme ordinaire, c'est grâce aux relations avec l'extérieur à travers le conscient que les images de l'inconscient ne contredisent pas par rapport à la réalité. Mais c'est complètement différent chez le névrosé et chez le médium à la recherche des morts.

**J-** Mais pourquoi ces informations sont exactes ?

**A-** C'est la question. Où et comment les informations concernant le mort arrivent à s'introduire dans l'inconscient du médium ? D'après moi, l'inconscient peut recueillir les "souvenirs cachés" et traiter les "radiations résiduelles". Parlons d'abord des souvenirs cachés. C'est un phénomène spécial, quand on peut voir, entendre, lire, recueillir certaines informations sans qu'on le sache. Comme on ne le sait pas, elles sont cachées dans l'inconscient (ou le contraire). Quand elles surviennent dans le conscient, on s'étonne d'où elles viennent et comment. Voici un exemple : un psychologue canadien a fait parler un patient par magnétisme, pour qu'il parle de sa "vie antérieure". Alors le patient a parlé et écrit une langue complètement différente et en revenant il ne sait d'où il vient. Les linguistes concluent que c'est une langue, ancêtre du latin. Après, on a trouvé qu'avant le patient était assis dans une bibliothèque, à côté d'une personne en train d'étudier un document dans cette langue. C'est l'inconscient du patient qui a recueilli ces informations et les a cachées.

**J-** Mais si le médium ne sait rien du combattant disparu ?

**A-** Dans ce cas, peut-être il faut recourir aux hypothèses de Slavinski à propos des radiations issues des morts. J'aime utiliser le terme "radiations résiduelles" provenant de l'étude du cosmos.

**J-** Dans la cosmologie, les radiations résiduelles désignent les radiations des micro-ondes qui restent après l'explosion donnant naissance au cosmos quinze milliard d'années avant. Est-ce que Slavinski parle d'une catégorie de radiations électromagnétiques d'essence biologique qui reste après la mort de la personne ? Si on pouvait la déchiffrer, certaines informations concernant la personne encore en vie pourraient être recueillies. Donc où se sont cachées ces radiations et comment les recueillir ?

**A-** C'est difficile de répondre. Mais j'essaie de résoudre le problème. Cette hypothèse n'est pas encore vérifiée, exacte ; en vie le corps de l'être vivant, y compris l'homme, émet continuellement plusieurs sortes d'ondes électromagnétiques. Par exemple, des impulsions électriques issues des nerfs du cerveau créent autour de la tête des champs EM, conformes aux lois d'induction EM. Si on peut recueillir et déchiffrer ces champs EM, ça veut dire qu'on peut lire la pensée des autres. Spécialement au moment où survient la mort, ces champs EM ont une intensité des milliers de fois plus grande que d'ordinaire. C'est comme une illumination culminante, dernière avant la fin. Ces radiations résiduelles biologiques peuvent comporter certaines informations concernant la personne déjà morte. Comme une sonde EM enregistrant l'image du vivant de l'homme mort.

**J-** Mais où sont-elles cachées ?

**A-** Les micro-ondes sont contenues et se propagent dans l'espace, sont affaiblies lentement jusqu'à la disparition. Les radiations résiduelles biologiques aussi se propagent dans l'atmosphère, à l'intérieur des conduites d'ondes créées par la couche ionique et la terre.

**J-** Difficile à croire ! Ainsi s'il y avait des milliards de radiations personnelles ?

**A-** Je ne sais pas. Peut-être la plupart ont disparu. Sans doute ces "bandes vidéo" n'existent que durant quelques dizaines

d'années. Certains médiums ont besoin des informations concernant la personne du disparu pour pouvoir localiser la source des radiations.

**J-** Nous admettons que le médium puisse déchiffrer les radiations résiduelles du mort. Mais comment peut-il décrire les caractéristiques de l'endroit où est enterré le disparu ? Et après le disparu a compté juste les jours depuis l'enterrement et a chanté en chœur avec d'autres compagnons ?

**A-** C'est que le médium a pu lire la pensée de celui qui a enterré le mort, aujourd'hui encore vivant ou déjà mort, ou la pensée des personnes aux alentours. L'inconscient du médium a compté les jours écoulés puisqu'il a su le jour de la mort à travers les "souvenirs cachés" ou les "radiations résiduelles". Et de même pour les relations dont la personne poursuivant la recherche du mort ne s'est pas souvenue au début. L'histoire des chansons des morts est un "produit" du médium. Le rôle de l'inconscient est de créer l'image appropriée sous la direction du conscient. Les combattants disparus "chantant en chœur" donnent l'image la plus probable des circonstances.

**J-** Alors il n'y a pas d'esprit ni de vie après la mort ? Quel est le point faible de votre interprétation ?

**A-** Toute interprétation contient plusieurs points faibles car l'esprit est lié à l'inconscient, un mystère dont on ne sait pas grand-chose. Le point le plus faible de cette interprétation est comment sont informées et d'où sont issues ces radiations résiduelles.

**J-** Je pense comme vous. Mais en attendant une meilleure interprétation, j'espère que plusieurs sont d'accord avec vous.

### 3.

## Information sur la recherche des restes des anciens combattants

### Séminaire

Extraits d'une publication de l'association qui exerce la tutelle sur le centre de recherche des morts.

Le 6/07/1997, l'union des sociétés scientifiques et technologiques de l'union des sciences et technologies pour l'application en informatique, avec la participation d'autres agences, ont organisé un séminaire sur la recherche des restes des anciens combattants au musée Ho Chi Minh.

Le professeur X a présenté une étude sur la capacité de retrouver les restes des anciens combattants par le médium Hoa<sup>59</sup>. Sur 97 cas Hoa n'a commis que deux erreurs. Proportion très encourageante.

Le professeur de l'école de médecine de Hanoï a fait un rapport sur l'exploit du médium Hoa qui a pu retrouver des milliers de tombes d'anciens combattants en plusieurs endroits. Le professeur a accompagné Hoa dans une centaine de recherches où elle a donné des jugements véridiques.

Le docteur Y, vice-ministre des transports, a présenté un rapport sur la recherche des restes de son père disparu depuis cinquante ans au cours d'une fuite de la prison de

---

<sup>59</sup> Nom fictif utilisé dans le chapitre cinq.

Hanoï. Sur les indications de Tuan<sup>60</sup>, un paysan de trente-cinq ans, il a retrouvé les restes de son père. Les participants ont pu voir la capacité de Tuan d'indiquer l'endroit des tombes, à la demande de n'importe quel participant présent au séminaire. Un participant a demandé à Tuan de lui indiquer les restes de son frère mort au cours d'un combat en 1953 au sud-ouest de Ninh Binh.

Tout de suite, Tuan a dressé un schéma indiquant l'endroit de la tombe et en plus a donné d'autres informations :

- L'ancien combattant était l'aîné et non marié ;
- Il a fait partie du groupe 115, division 320 ;
- Il est blessé la première fois en juin 1953 et il est mort fin 1953 au cours d'un assaut en vue de conquérir une colline occupée par les français ;
- Mort, il est allongé, position de côté, bras gauche tout droit, sur une porte détachée d'une maison d'un richard de la région. Deux personnes qui ont emporté son corps à la tombe, sont encore vivantes. L'un a 76 ans, a deux femmes et est le frère de l'autre.

Sur le plan dessiné par Tuan, la colline où se trouve la tombe a un rocher incliné, prêt à tomber. Près de la tombe, se trouvent les restes de deux autres combattants. La colline se trouve à 7 km de Nho-Quan.

Les indications de Tuan qui sont si précises comme s'il était présent ont stupéfié les participants. Mais la vérification sera faite après par le participant-demandeur sur les indications données par Tuan.

En fait, les médiums (*ngoai cam*) ont trouvé près de 70 000 restes des anciens combattants. Ces faits charitables ont apaisé les souffrances de dizaines de milliers de familles

---

<sup>60</sup> Nom fictif utilisé dans l'ensemble du Tome II et particulièrement dans le chapitre quatre.



qui n'avaient pas pu retrouver les restes de leurs pères, maris, fils, depuis des années.

Les médiums par leurs travaux charitables, sans bénéfiques, pensent que les anciens combattants ont bien compris leurs efforts humanitaires.

## **Recherche des restes de A dans le quartier de l'université polytechnique de Hanoi**

Présent depuis le début de la recherche jusqu'à la découverte des restes de A, je tiens à raconter toute l'histoire de la recherche.

### ***Un entretien téléphonique étonnant***

A 19h00, le 23/06/1997, une centaine d'habitants du quartier polytechnique, dont plusieurs professeurs de l'université polytechnique, ont assisté à l'entretien téléphonique entre B, fils du combattant mort, A l'actuel vice-ministre des transports et Tuan qui a indiqué l'endroit exact de la tombe de A.

En rangeant les restes dans le petit cercueil, B a téléphoné à Tuan :

- Tuan, j'ai trouvé le cercueil de mon père, dites-moi ce que je devrai faire maintenant ?
- Vous êtes en train de ranger les os dans le petit cercueil, vous me demandez encore pour quoi faire. Mais les ouvriers ont cassé un morceau de crâne en forme de fond d'une cuillère ; dites à vos enfants d'aller le chercher au fond, au milieu du cercueil.

Tout de suite les enfants descendent dans la tombe et recueillent dans l'eau un morceau d'os qui s'adapte bien à la cassure du crâne.

- Tuan , que reste-t-il dans la tombe ?
  - Il y a une paire de sandales mais il ne reste que les liens, la semelle est pourrie.
  - C'est vrai.
  - Le cercueil est en bois de l'arbre à thé et est pourri. Prenez-en un morceau et sentez l'odeur parfumée de l'arbre à thé.
  - Est-ce vrai que la tombe se trouve en oblique avec la ligne de drainage mais parallèle avec le sentier en terre à côté ?
- Tout le monde a reconnu ce fait :
- Il existe une route asphaltée mais pas de sentier en terre.
  - Je parie avec vous : c'est un sentier empierré et non une route en asphalte.
  - C'est bien juste, c'est un sentier reliant l'immeuble C à l'immeuble D du quartier.

### *Une recherche menée depuis quarante ans*

A a été emprisonné en 1951 à Son La, puis à Hanoï, puis il a été relâché en 1955. Arrêté en 1943, il a été torturé à mort. Ses camarades l'ont enterré au cimetière près du centre universitaire d'Indochine. B a recherché la tombe de son père avec l'aide de deux médiums, mais n'a pas réussi.

Après avoir lu un article le 12/05/1997, sur les "exploits" de Tuan, il a contacté Tuan le 10/06/1997. Dès la première entrevue, Tuan a dessiné un schéma indiquant la tombe de A.

Tuan affirme que la tombe de A se trouve à Hanoï et n'a pas été transférée. Les restes se trouvaient dans un terrain en friche, près d'un mur et d'une conduite de drainage, à 1m75 de profondeur, au fond du stade, près de l'immeuble C, du marché, et à une distance de 13 à 19 m d'un trou de bombe. Il faut les retrouver tout de suite, un immeuble va être construit. L'endroit a été trouvé dans un chantier en construction.

Le 22/06/1997, commençant le déterrement, à 12h, on trouve la conduite de drainage à 70 cm de profondeur, puis le cercueil, près de la conduite et parallèle au sentier.

### ***Est-ce vraiment les restes de A ?***

Après la découverte des restes de A on a vérifié par expérience la parenté. Le professeur a fait couler une goutte de sang de B sur un os de jambe. La goutte restait arrondie et ne se répandait pas ; on a fait couler du sang sur d'autres morceaux d'os non arrondis, le sang y pénétrait sans laisser de trace. B a retrouvé la dent en argent dans la mâchoire de son père, dent dont il s'est bien souvenu.

En plus, le général X qui a été emprisonné en même temps que A et qui a emporté le cercueil de A au cimetière, a raconté : "le geôlier a laissé une cartouche dans le cercueil, pour que la famille puisse le reconnaître". Et on a retrouvé cette cartouche dans la tombe, après 52 ans.

### ***Qui est Tuan ?***

Né en 1963, à Hai Dong dans une famille de paysans, il a terminé l'école secondaire et a connu des difficultés. En 1977, il est presque mort à cause d'une appendicite. En 1983 il est tombé et s'est cassé un bras et a encore failli mourir. Après ces accidents, il est devenu plus intelligent et il a capté les images concernant les morts et a fourni des informations aux personnes intéressées.

### ***Le médium D une personne qui a des capacités étonnantes explique le docteur Z***

La première fois que j'ai rencontré D, dans une voiture au cours d'un voyage, il a prédit que la mère de ma femme

décèderait cette nuit ; la deuxième fois il m'a dit que je n'avais pas trouvé la tombe de mon père et il m'a aidé à la trouver.

Il a répondu exactement à mes deux questions :

- L'endroit où se trouve la tombe ;
- L'aspect de mon père en 1952, avant sa mort.

Durant dix ans (1987-1997) je l'ai accompagné dix fois à la recherche des tombes des disparus dans tout le pays, du nord au sud. 70-80% des cas sont véridiques, 20-30% n'ont pas réussi, peut-être parce que D n'est pas à l'aise, pas "transcendant".

Il a aidé beaucoup de gens, sans aucun profit pour lui-même ou sa famille.

Pour réussir, la personne intéressée doit fournir trois informations :

- Relation entre le disparu et la personne intéressée ;
- Apporter quelques poignées de terre de l'endroit où le disparu serait enterré. Cela facilitera la recherche de la tombe ;
- Le plus important est que la personne intéressée l'accompagne et particulièrement les parents du disparu, l'époux ou l'épouse, ses enfants, ses frères ou sœurs, assez âgés pour reconnaître l'aspect ou les caractéristiques du disparu que D leur décrira et pour confirmer son identité.

D est âgé de soixante-deux ans. Il fut un cadre moyen, très pauvre, circulant à vélo. Ses capacités se sont développées depuis quelques années et se révèlent de plus en plus accomplies.

***Quelques documents concernant la capacité de retrouver les tombes de Hoa***

***(extrait du rapport du centre d'aide pour la culture et les technologies traditionnelles)***

### Quelques traits concernant Hoa

Née le 15/02/1970 dans la province de Ninh Binh ;  
père : officier en retraite, mère : institutrice ; cinq frères et  
sœurs, dont quatre ont terminé leurs études.

Enfant, Hoa est une élève douée, surtout en lettres. En  
1988, Hoa et son amie Hué sont mordues par un chien  
enragé. Hué meurt deux semaines après ; Hoa après trois  
semaines le 14/10/1988, est jugée comme morte. Mais le  
lendemain elle s'est levée mais est restée complètement  
"insensible" durant sept jours.

Après cet accident, Hoa trouvait que ses sens captaient  
des images et des sons bizarres... Un jour, elle a suivi une  
silhouette et elle a pu trouver la tombe de son arrière grand-  
père mort quatre-vingts ans avant dans le champ indiqué par  
son grand-père.

En 1989, Hoa entre à l'université pour faire des études  
d'agronomie. A partir de 1990, elle est renommée pour ses  
capacités dans la recherche des tombes.

En 1993, diplômée, elle travaille dans une compagnie  
de construction orientée sur la défense, dans le service des  
finances.

Elle est intervenue dans 1652 cas, dont 52 n'ont pas  
abouti et dont plus de 1000 sont des anciens combattants  
disparus.

**Cas n° 1** : recherche de la tombe de Tien ; Tien, né en 1908 a  
été emprisonné puis exilé à Con Dao en 1954, il est jeté du  
train et porté mort, disparu.

Hoa à indiqué à la fille de Tien, que les restes de son  
père se trouvent au cimetière avec les caractéristiques  
suivantes :

- La tombe se trouve près de la route ;
- En face il y a un canal et il faut traverser un petit pont ;

- La tombe est la cinquième au troisième rang à partir de la gauche à l'entrée ; la stèle est fissurée.

Le cercueil et les restes ont les caractéristiques suivantes :

- Le cercueil est déplacé par rapport au tombeau ;

- Le cercueil est en terre cuite, médiocre, fermé par des briques ;

- La mâchoire a perdu des dents à cause des tortures. Le crâne s'est fissuré en tombant du train.

Arrivé à l'endroit indiqué, se trouve la stèle "combattant sans nom". Concernant la demande de transférer les restes du disparu, le comité populaire a exigé de :

- Donner les caractéristiques du cercueil, des os, les noms du disparu et des personnes effectuant la recherche ; en déterrants, si les informations sont justes, le transfert est accepté.

- Mettre une stèle nouvelle avec un nom, un mois à l'avance en cas de litige.

Au moment de placer la stèle, le comité a dit qu'un policier avait réclamé la tombe comme étant celle de son oncle et que sa famille avait acheté le petit cercueil, beau, avec couvercle recourbé.

A l'excavation, les indications de Hoa se sont révélées exactes.

## **Cas n° 2 : Recherches sur H**

Grâce à Hoa, on a pu trouver la tombe de son père tué à l'église pendant la guerre contre les français. La tombe se trouvait au cimetière, à côté d'une plante à fleurs violettes.

Les parents de la femme de V ont une sœur disparue depuis 1945 ; grâce à Hoa on a su qu'elle était morte au début de 1945, affamée et malade à l'abbaye près du marché... La tombe a été transférée après au cimetière... dans la partie des disparus sans nom.

Le 01/10/1995, les enfants et relations de cette femme assistaient au transfert des restes.

Hoa a indiqué que le cercueil était médiocre, couvert de briques, contenait peu d'os, et était à une profondeur de un mètre.

A l'excavation, tout s'est révélé exact. Pendant ce temps, par l'intermédiaire de Hoa, le père a communiqué avec son fils unique et a reconnu les membres de sa famille.

**Cas n° 3 :** le Général T recherche les tombes de neuf camarades et maquisards...

Pendant la guerre contre les Français cinq maquisards ... sont tués par les Français et ensevelis dans une fosse. Par la suite, on a transféré les restes dans plusieurs endroits, puis enfin au cimetière... Il y avait cent huit tombeaux, tous "combattants sans nom". Les familles de cinq combattants ne pouvaient pas identifier les restes.

Le 14/09/1995, le Général T accompagné de Hoa, retournait au village natal.

La communication a été établie :

- On a demandé aux disparus l'endroit où ils ont été pris, puis transférés, puis fusillés, la date et après où se trouvent leurs tombes.

- Réponse : saisis le 5/6..., fusillés à 14h le 15/6. Hoa a dit que le disparu P était de grande taille, le disparu D. était petit. P a été battu et a la mâchoire cassée ; il a perdu cinq dents. Le disparu M a la tête fracassée. Toutes ces blessures ont laissé des traces dans les os.

Arrivé au cimetière, Hoa a dit : D demande qui est M, venez brûler les bâtons d'encens,... murmurait : "pourquoi M ne ressemble pas à son père ? ". D est haut, au teint clair...

Les gens affirmaient que M ressemble à sa mère.

Le 11/12/1995, les familles effectuaient l'excavation des tombes et trouvaient exactes les indications de Hoa.

#### **Cas n° 4 : Rencontre**

K a demandé à Hoa de retrouver la tombe de son grand-père et de sa sœur âgée de trois ans.

Le grand-père mort en 1963, au lieu d'être placé dans une tombe construite, avait juste une plaque en latérite et on ne retrouvait plus le tombeau...

A l'endroit présumé du tombeau, on a invité le grand-père à venir indiquer sa tombe. Il s'est fâché contre le fait d'être transféré. Sa tombe se trouvait à deux mètres. Puis il a amené les gens sur la tombe de sa petite sœur dans un terrain non cultivé. La petite est venue et a reproché à sa famille de l'avoir oubliée.

Enfin, son grand-père lui demandait de planter une croix sur son tombeau. Maintenant on s'est souvenu que les grands-parents étaient catholiques, mais ses parents ont abandonné la religion.

#### **Cas n° 5 : Communications de retour**

Dans le journal... de la police populaire un journaliste a raconté deux cas :

Le premier concerne la recherche de la tombe d'un disparu... effectuée en brûlant des bâtons d'encens sur un tombeau pris à tort pour celui des parents. Un mort... a demandé à Hoa d'informer sa sœur nommée... La tombe avait été cherchée depuis plusieurs années sans succès et a été retrouvée.

Grâce au schéma dessiné par Hoa, la tombe du frère mort le 14/12/1952... a été aussi retrouvée... Un mort a demandé d'informer la famille... et a dit qu'il était marié à...



Quand la famille... venait retrouver la tombe..., elle venait juste de connaître... l'épouse..., infirmière dans la même unité... Ils venaient de se marier et sur le chemin du retour au village... pour annoncer la nouvelle à sa famille, il a été mitraillé par un avion français et sa femme blessée ; le mort a dit qu'elle se trouve maintenant à...

### ***Quelques observations sur la capacité de Hoa dans la recherche des tombes des disparus***

#### ***Mode de communication avec le disparu***

Condition nécessaire : avoir une photo du disparu, la date de sa mort, l'endroit de l'enterrement. Le plus important est la photo. Sinon il faut demander à un autre esprit proche du disparu de l'inviter à venir.

Endroit où se fait la communication : n'importe où, maison de Hoa, de la personne intéressée, au cimetière ; mais le mieux est sur le tombeau.

Scène de communication : comme entre les vivants, mais il faut brûler l'encens pour avoir l'atmosphère sacrée. Hoa prie, invite le disparu à venir. Après quelques minutes Hoa voit le disparu et commence la communication. Elle interprète les réponses du mort, note puis transmet ses dires suivant les demandes de la personne intéressée. Hoa ne fait pas attention aux demandes mais est très attentive à la communication avec le mort.

Tous les présents sont à l'aise, Hoa est décontractée, éveillée... et non dans un état "transcendant". Souvent on utilise un magnétophone pour enregistrer la communication.

Durée de la communication : en général durée d'un bâton d'encens qui brûle. Certaines communications durent des heures, si on invite plusieurs morts. Souvent pour économiser le temps, Hoa communique en particulier avec le

mort, grâce aux photos, note, puis transmet à la personne intéressée.

***Observations faites par la personne intéressée au sujet des morts.***

- Caractéristiques : les manières de parler, de se conduire, de s'adresser sont conformes aux usages (poli, aisé, spirituel, conseillé, fâché, rapide...).

- Paroles : les termes et dialectes de la région et des vivants sont utilisés.

- Sont bien connus le nom des enfants, des petits-enfants, des gendres et des brus, puis des générations suivantes et leur rang. Et même les noms de jeune fille des grands-parents que l'on a oubliés après quarante-cinq ans de mariage (avant on les appelait par le nom du mari seulement).

- Est exprimée l'émotion : content, heureux, fâché, pleurs.

En fait : Hoa est capable de retrouver les tombes des disparus.

- Elle peut voir le disparu, net ou flou, reconnaître le visage, la silhouette, enfant ou âgé, mâle ou femelle, habit à l'enterrement, état des os.

- Elle peut entendre les paroles, les dialectes.

Ses exploits sont donc véridiques, dignes de confiance.

4.

**P possède-t-elle des facultés hors du commun ou trompe-t-elle le monde ?**

Extrait d'un article paru dans *Cong An Nhan Dan* (2000)

(Traduction A. Guesnel)

A l'entrée sur le territoire de la province de Thanh Hoa, il n'y a qu'à demander le chemin qui mène à la maison de cô quasiment tous les gens du coin la connaissent. Depuis 1994, la renommée de cô n'a cessé de croître, ce qui fait que nombreux sont les gens d'un grand nombre de localités qui connaissent son talent pour appeler les mânes des défunts. Le talent de cô ne se limite pas aux mânes, il permet de rechercher les tombes à travers le pays et certains font même courir le bruit que cô est capable de retrouver les tombes des gens morts à l'étranger. Afin de mieux comprendre ces rumeurs publiques un peu confuses, nous nous sommes rendus à Thanh Hoa.

Passé le pont Hang Long, on descend la pente et là apparaît toute une série de boutiques serrées les unes contre les autres qui ont poussé comme des champignons. Devant leur porte, une longue file de voitures venant de différents endroits, mais les plus nombreuses sont celles qui portent l'immatriculation de Hanoï. En s'enfonçant dans la ruelle où se trouve la maison de cô, on est vraiment surpris devant l'amas désordonné de centaines de personnes debout ou assises. L'étonnement persiste à l'intérieur de la maison, à la construction solide. Le garage à cyclomoteurs, l'auberge et le

réfectoire réunis font facilement près de 800 m<sup>2</sup>, destinés principalement aux personnes qui viennent de loin appeler les « mânes » de leurs défunts.

On est sans doute habitué ici à ces étranges clients car personne ne cherche à connaître le motif de notre apparition. Une pièce d'environ 30 m<sup>2</sup> sert de temple, c'est l'endroit où l'on fait appel aux mânes. Lorsque les mânes apparaissent, alors la belle-sœur de cô, assise près de la porte, fait entrer les gens. Un grand nombre de personnes doivent cependant rester dehors. La manière de procéder de cô est différente de celle des autres médiums. Avant de passer la porte de cô il faut d'abord invoquer les mânes de sa famille. Ensuite, une fois chez cô, les mânes sont invoquées une seconde fois près de l'autel en appelant par leur nom les âmes de la famille, on fait alors connaître son propre nom, puis on dépose une offrande sur l'autel et on va s'asseoir en attendant sous la véranda. Une fois qu'elle se trouve dans le temple, cô appelle l'âme du défunt par son nom et sa belle-sœur, assise à l'extérieur, prononce le nom à haute voix de telle sorte que tout le monde l'entende. La personne dont un membre de la famille s'appelle ainsi se précipite aussitôt dans le temple pour converser avec l'âme. Bien que ce ne soit pas un jour de congé, le nombre de personnes qui attendent là avoisine les deux cents. A cause d'une telle affluence et du fait d'entendre cô appeler par son nom un membre proche de sa propre famille, beaucoup de gens sont plutôt confiants. Nous-mêmes, en l'entendant, nous nous sentons convaincus. Mais il suffit d'un jour d'observation attentive pour découvrir le moindre subterfuge utilisé par cô. Dès qu'elle prononce à haute voix le nom de Lan, quatre personnes se précipitent immédiatement dans le temple. Cô leur jette un coup d'œil discret. Après avoir choisi une personne, une femme dont l'enfant vient de mourir dans un accident, cô flanque les trois autres à la porte en leur recommandant de recommencer les

prières. Avant qu'ils sortent, habilement cô leur dit que les âmes de leurs proches se sont bien manifestées mais qu'ils ne peuvent pas encore les rencontrer, qu'ils continuent à attendre dehors et qu'elle les appellera. Il ne reste alors dans la pièce que cô elle-même et la mère dont l'enfant du nom de Lan est mort. C'est alors qu'une petite voix sort de la bouche de cô avec le ton affecté de l'enfant qui fait des reproches à sa mère. On peut se demander si on est en présence des confidences des « mânes » de l'enfant ou de paroles que cô invente de toutes pièces... En l'espace d'un bref instant, nous entendons monter des sanglots, la mère se mettre à pleurer et à hocher la tête frénétiquement.

Pour le reportage, je décide qu'au prochain appel, je me précipiterai dans la maison à mon tour. C'est alors qu'on entend « que la famille dont l'âme du défunt s'appelle Ngân rentre ». Je ne comprends pas comment, à ce moment-là, j'ai fait pour me lever et m'élancer vers la pièce comme si j'étais vraiment concernée. Deux autres personnes sont aussi entrées avec moi. J'ai bien remarqué qu'alors que nous nous approchions d'elle, cô nous lançait son regard coupant comme un rasoir, nous examinait subrepticement à tour de rôle comme si nous étions des marchandises (cacahuètes grillées). Je me suis approchée encore plus près de cô, avec presque la larme à l'œil : « je vous en supplie, madame ! Ngân était mon mari. Il vient de mourir dans un accident de la route. J'habite loin d'ici, voulez-vous bien m'accorder votre réconfort ? ». En m'entendant raconter que mon mari venait de mourir, cô hocha plusieurs fois la tête en me regardant puis chassa assez violemment les deux autres personnes. Elle me fit signe de la main de m'asseoir sur la natte, joignit les mains pour se prosterner devant l'autel d'où la fumée d'encens s'élevait en volutes devant nous. Elle introduisit une cassette qui se trouvait à portée de main dans le magnétophone et appuya sur le bouton pour enregistrer

puis se mit à invoquer les mânes en marmonnant à voix basse : « je me prosterne devant Bouddha, je me prosterne devant la bodhisattva Kouan Yin, je me prosterne devant les génies du sol... faites en sorte que le mari franchisse les obstacles qui le sépare de sa femme... »

En prononçant ces paroles, cô se mit à tressaillir et ses yeux se fixèrent sur moi. A ce moment-là je compris que c'était le mari que je m'étais inventé pour la mettre à l'épreuve qui parlait et je me suis demandé s'il était réel ou non. Et pour poursuivre mon enquête, je joignis alors les mains :

- Oh, mon cher mari es-tu de retour ? Depuis que tu m'a quittée, je suis trop malheureuse...

Soudain, cô éclata en sanglots :

- Oui, je suis bien là, sous terre, tu me manques beaucoup. Nous avons eu le malheur de briser la planche en cours de route, nous ne pouvons plus que vivre séparés...

Entendant le ton larmoyant de cô, je feignis aussi de renifler et j'enchaînai : « Est-ce que tu penses encore à Huong (un nom que je venais aussi d'inventer), notre fille ? Depuis le jour où tu nous as quittées, il n'y a pas une seule nuit où elle n'évoque ton nom... »

- Je pense beaucoup à elle, et alors qu'ensemble nous faisons de notre mieux pour l'élever afin qu'elle devienne une personne comme il faut, c'est sous terre que je continuerai à être à vos côtés...

Mon mari imaginaire continuera ainsi sur un ton larmoyant, de telle sorte que pendant quelques instants je me suis sentie vraiment émue. Tout à coup je vis cô lever la main en direction de la pendule et elle me dit alors : « il nous a quittées, c'est l'heure pour lui de répondre à l'appel, là où il est ; le roi des enfers lui a demandé de monter la garde du palais, il doit donc partir. Mais la prochaine fois que vous reviendrez ici pour que votre mari et vous vous rencontriez à

nouveau, il viendra ». Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, je vis cô trembler à nouveau l'espace d'une seconde et redevenir normale.

Je n'avais pas de chance car au moment où cô se mit à parler, le courant fut coupé pendant deux minutes, de telle sorte que la cassette qu'elle avait introduite au début dans le magnétophone ne put pas enregistrer. Mais alors qu'elle se trouvait dans la peau de mon mari, son stratagème apparut clairement. Le courant coupé, cô arrêta aussitôt la conversation et dit en se tournant vers la porte : « Trâm, il n'y a plus d'électricité, va voir ce qui se passe », puis en se retournant, elle poursuivit sur le ton précédent. Il n'est pas logique que les esprits et le monde terrestre se confondent ainsi. Ou bien est-ce que mon mari fictif savait aussi que la belle-sœur de cô s'appelait Trâm et était assise à la porte ? La vérité est que c'était une supercherie !

Ce sont des gens crédules qui font aveuglément confiance à cô. Ils espèrent pouvoir converser avec les morts. Le fait est que parmi les gens du village et les gens de la commune, personne n'a envie d'aller chez elle, connaissant trop bien ses « trucs ». Ils disent : comment lui faire confiance, elle passe ses journées à s'occuper de ses cheveux, à se vernir les ongles des pieds et des mains dans des salons de coiffure ; quand elle en a envie, elle appelle les mânes. Toute la population d'ici sait que ce ne sont que des supercheries montées par cô pour encaisser de l'argent. J'ai compté qu'en moyenne, par jour, cô appelait les âmes pour environ vingt personnes. Une partie des visiteurs doit donc attendre. Il y a des gens qui viennent de loin et qui logent chez cô toute une semaine n'ayant pas encore pu rencontrer leurs proches. Leurs frais de voyage jusqu'ici ne sont pas donnés. Il y a des frais supplémentaires de retour, sur place ils doivent payer les offrandes, pour voir les « mânes », et

enfin toutes sortes de frais pour les autres services tels que les repas, le logement, l'achat de la cassette...



## 5.

### **A la recherche des restes des morts pour la patrie : un itinéraire mystérieux (1999)**

J'ai une petite sœur née en 1927 (de deux ans ma cadette). Son nom est V, et en famille on l'appelait... Durant la résistance, elle portait un pseudonyme. Elle s'est engagée dans la révolution à l'âge de seize ans et s'est montrée un agent de liaison courageux ainsi qu'une bonne propagandiste pour les femmes. En 1950 elle était l'un des dirigeants du PCV du district de... : secrétaire de l'organisation des femmes du district, organisatrice et commandante du groupe des partisans... du district. En juin de cette année, elle a été capturée par les ennemis et emmenée au poste... (situé au quai...). Un poste renommé pour ses cruautés, un grand poste au sud de la province de... Les ennemis savaient bien qui elle était et ils l'ont torturée sauvagement dans le but d'extorquer des dénonciations et d'obtenir sa soumission. Devant son inflexibilité, ils l'ont tuée et ils ont jeté son cadavre dans le fleuve... Après sa mort, ses camarades du groupe... ont déclenché une semaine de vengeance. Le gouvernement l'a décorée de la médaille de la résistance de 2<sup>e</sup> ordre à titre posthume.

Le PCV du district, les partisans... ont recherché son cadavre en vain. La douleur tourmentait notre famille depuis des décennies, tout en sachant que les souffrances cessent avec la mort. Ma mère, de son vivant, m'avait souvent demandé : "as-tu trouvé les restes de ta sœur ? " J'ai dû la consoler en disant que je le ferais une fois la guerre terminée et que tout est possible. Au fond de moi-même, j'ai voulu

pleurer en me sentant incapable de soulager sa douleur. Comment la trouver dans ce fleuve qui va à la mer ?

Ces dernières dizaines d'années, j'ai entendu parler de gens qui ont réussi à trouver les restes de leurs proches en parlant avec les morts, grâce aux médiums et aux gens qui peuvent voir à travers le sol... Bref, des moyens considérés comme magiques, inexplicables. Je suis formé selon l'esprit des sciences expérimentales c'est-à-dire à ne croire qu'à des choses prouvées, démontrées et à ne jamais croire à ces choses non démontrées. Je n'avais jamais cru à l'existence de l'âme, des saints, des génies, des fantômes et des diables. Même à l'occasion des anniversaires de la mort de mes parents, je n'avais ni brûlé des encens, ni fait des plats pour les offrandes. Seulement un bouquet de fleurs pour m'en souvenir. Mais en entendant ces histoires, un mince espoir s'allumait en moi : qui sait ? Si ces méthodes pouvaient trouver les restes de ma sœur alors pourquoi hésiter ? Ce qu'il faut c'est avoir quelques certitudes qu'il s'agit vraiment des restes de ma sœur. Dans l'état de mon incapacité et de celle des sciences expérimentales, n'importe quelle méthode est à considérer, pourvu qu'elle résolve mon propre tourment et celui de ma famille. Donc je me suis mis à entrer en contact avec les médiums de renom. Certaines informations disaient que les restes de ma sœur étaient quelque part mais personne ne disait où ils se trouvaient exactement...

Mon frère était chez monsieur Tuan depuis plus d'un mois et enfin il a pu obtenir un plan dessiné par ce dernier. Selon le plan, la tombe se trouve à des dizaines de kilomètres en amont. Pensant que mon frère cadet n'était pas assez proche et intime avec sa sœur, ce qui rend "l'information" inexacte, je me suis rendu moi-même chez Tuan mais après une longue attente, il n'a obtenu aucune information utile pour m'aider.

C'est à ce moment que je rencontre madame... qui a trouvé la tombe de sa mère tuée dans les années soixante grâce à Tuan. Elle me conseille de voir son ami, médium célèbre au sud, qui a trouvé beaucoup de tombes des morts pour la patrie. Elle lui a téléphoné et il est arrivé le soir même à Hanoi.

Je le rencontre le lendemain... Il a moins de cinquante ans, est ingénieur en chimie, membre du parti et il a été pendant de nombreuses années dirigeant de l'organisation de la jeunesse à HCM-Ville. D'après lui, ce don lui est arrivé depuis le *têt*, et personne ne l'a aidé. Il a dessiné plus de six cents plans avec un taux de réussite de 60%. Il y a des cas dont la précision l'étonnait lui-même. Il dessine d'après les "informations" qui lui sont arrivées. Quant à savoir d'où viennent ces dernières, fausses ou véridiques, c'est pour lui un mystère.

Dans mon bureau, on ne brûle pas d'encens et il nous demande à moi et à ma femme, quelques renseignements simples : quel est le nom de ma sœur, sa date de naissance, la date de son décès, le lieu du décès, le nom de la personne qui cherchait ses restes. Il demande dans quelle commune, dans quelle province se trouve le district de... ? Est-ce qu'il y a un pont au quai de... (ce qui prouve qu'il ne savait rien sur ce lieu) ? Ensuite il se met à dessiner sur une grande feuille de papier un plan avec des crayons de couleur. Il dessine lentement, sans hésitation, sans correction. Tout se passe en dix minutes.

Sur le plan, je vois un fleuve ondulant, des grandes et petites routes s'entrecoupant avec des notes : vers le sud-est on voit l'école ; après un km six on arrive à un carrefour ; à gauche du carrefour, on voit une petite boutique dont la porte est de couleur bleue ; tournez à droite et l'on voit une maison communale, un km plus loin tournez à gauche et suivez le petit chemin ; après soixante mètres, tourner à droite. La

tombe se trouve à quarante-cinq mètres environ de là. Elle se trouve sur le terrain de mademoiselle... âgée de quarante-sept ans. Au sud de la tombe se trouve l'auberge de monsieur..., cinquante-six ans. La tête de la tombe est tournée vers l'ouest, à quatre mètres d'un pied d'arbre abattu. Sur la tombe il y a un morceau de bois long de quarante centimètres environ, un morceau de brique rouge foncé et cinq plantes avec des fleurs violâtres.

Ensuite il me demande : "quand irez-vous chercher la tombe ?" Je réponds : "avec les préparations, il me faut encore deux semaines". Il dit : "c'est trop tard il faut y aller plus tôt". Je décide : "dans trois jours". Il me dit : "je vous donne un signal pour faciliter les choses, deux papillons ? C'est difficile à détecter, deux papillons". Il réfléchit quelques secondes et dit : "une petite fille alors !" et note sur le plan : à treize heures trente le mercredi, une fillette de onze ans environ, en chemise avec des motifs de fleurs verts se trouvera près de la tombe" (je n'arrive pas à comprendre comment il peut mobiliser une telle fillette à telle heure et à tel endroit pour m'aider). Ensuite, il me dit : "si vous arrivez tôt, il y aura dix fleurs violettes sur ces cinq plantes, si vous arrivez tard, il n'y en aura que cinq".

Tout ébahi, je lui demande : "Vous ne connaissez rien sur le lieu ; sur quoi vous basez-vous pour dessiner le plan avec de tels détails ?" .

- Je ne fais que dessiner ce que je vois dans ma tête, je n'y comprends rien.

- Et ces noms ? Pourquoi le terrain de mademoiselle..., l'auberge de monsieur... ?

- Ces noms, je les ai entendus dans mes oreilles. Ça pourrait être... ou... âgés de quarante-sept ou quatre-vingt-sept ans... Ce plan pourrait aussi être un négatif (je n'ai pas retenu cette recommandation à ce moment-là). Une demi-heure de dessin et de conversation passe et il prend congé pour rentrer à

HCM-Ville où il a des charges de direction à assumer. Quant à moi, croire ou ne pas croire, il faut que je suive ses indications. Ai-je d'autres moyens ?

### **Le premier jour de recherche**

Comme prévu toute ma famille part vers..., à cent km de Hanoi. Nous nous divisons en petits groupes pour chercher en nous référant au plan. Tout ne cadre pas avec les signes mentionnés sur le plan, sauf une direction qui mène au centre du village. Cette direction nous est montrée par un vieux paysan de ce village que nous avons rencontré au hasard à l'auberge de... qui se trouve à l'embarcadère. En regardant le plan, le paysan dit : "ce plan dessine le lieu dans le passé ; il y a des parcours qui ont été modifiés". Pourtant de l'embarcadère jusqu'à l'endroit où est marquée la tombe, la distance ne correspond qu'au tiers de celle qui est marquée sur le plan. J'utilise mon portable pour parler au médium. Il me répond : "l'important c'est de trouver les quatre signes sur la tombe ; la distance pourrait être faussement évaluée par vous-même".

Suivant les indications sur le plan et les repères sur le parcours (école, maison communale, boutique à la porte bleue..., tout est exact), nous arrivons à la maison de monsieur..., paysan et menuisier âgé de soixante ans. Le couple est maigre, mal portant mais de bonne volonté. Ils sont prêts à nous aider à chercher la tombe, quoiqu'ils ne croient pas qu'elle se trouve de ce côté de la digue. Comme les autres, ils nous montrent un terrain de l'autre côté de la digue (près d'un endroit où les corbeaux viennent pour dévorer les cadavres des noyés) et proche de cinq cents mètres de la maison de monsieur..., vers le sud-est. Il y a une tombe non revendiquée qui s'y trouve encore. Nous y sommes allés et nous avons examiné minutieusement cette

tombe sans trouver aucun des signes donnés... et nous avons été obligés de rentrer chez monsieur... selon le plan.

La maison de brique se trouve vers le sud, au milieu d'un terrain de sept cents m<sup>2</sup>. Devant la maison, il y a une cour dallée, un mur crénelé, un petit jardin, une mare. Puis c'est l'allée du village, un étang de lotus immense et la digue du fleuve... qui court de l'ouest vers l'est. Derrière la maison, il y a un jardin plein de bananiers, très propre, sans herbes. Le portail se trouve à l'est. Donc il faut chercher à l'ouest. Le jardin de ce côté est large, plein d'arbres à pain, d'herbes, de plantes avec des petites fleurs violettes, grandes comme une graine de paddy. Comment en choisir cinq parmi ces milliers de plantes ? Des morceaux de bois et de briques brisées se trouvent partout. Après un long moment de recherche, nous sommes obligés d'abandonner, pleins de déception.

En nous plaçant devant la maison, tournée vers la digue (un peu à l'ouest) se trouve la maison de monsieur..., âgé de quarante-cinq ans. C'est une maison de brique. Il n'y a pas d'étagères. Il nous dit que sa femme a un kiosque au marché où elle travaille la journée, mais si quelqu'un veut acheter quelque chose, il y a des articles à la maison. Quant à lui, il vend de la soupe et des tripes le matin chez lui. Est-ce qu'on peut considérer sa maison comme une auberge ? J'hésite... mais enfin on peut bien la considérer comme telle.

Quant à la terre appartenant à monsieur... dans le village personne ne s'appelait de ce nom. Il y a madame..., âgée de soixante-dix ans environ ? Je connais bien cette dame qui avait milité avec ma sœur. C'est elle-même qui, par madame..., âgée de quatre-vingt-dix-neuf ans auparavant m'a demandé de venir prendre les restes qu'elle pensait ceux de ma sœur d'après les dents blanches. Mais je n'avais pas de preuves convaincantes. A ce moment-là, beaucoup de jeunes filles ne teintaient pas leurs dents de laque noire.

Donc les signes qui montrent le chemin sont justes, mais il n'y a aucun signe propre à la tombe. Je dois attendre jusqu'à 13h30. A cette heure, au milieu d'une journée d'été, où trouver une fillette à la chemise de fleurs vertes dans ce village perdu près de la digue ? Toutefois, nous nous plaçons sur tous les chemins menant chez monsieur..., des chemins déserts. Toute la région semble s'endormir sous le soleil. Dix puis quinze minutes passent. Puis subitement un groupe d'adolescents à bicyclette passe bruyamment, venant du fond du village. Tous sont des garçons. Quelques minutes plus tard, un groupe de fillettes arrive à pied. Nous les retrouvons pour leur poser des questions. Elles nous montrent la maison de madame..., près du croisement, derrière la maison communale. Trois d'entre elles emmènent mon frère ; une autre reste, ne voulant pas y aller. Elle porte une chemise verte avec deux grandes fleurs imprimées sur le devant. Elle dit avoir quinze ans mais paraît plus petite que son âge. Elle nous montre quelques tombes d'inconnus dans le jardin de la pagode qui se trouve juste à côté. Nous savions qu'il s'agissait des tombes de gens morts pendant la famine en 1945. Elle nous montre alors trois autres tombes de l'autre côté de la digue, près de... Nous y sommes déjà allés ce matin. Elle est restée avec nous trente minutes environ, au bord de la mare devant la maison de monsieur..., sans but précis. Est-ce bien le signe dont le médium m'a parlé, qu'il a "mobilisé" pour moi ? Mais nous n'avons pu obtenir d'elle aucun renseignement.

A la fin de l'après-midi, désorienté, je rappelle le médium. Il me demande : "voyez-vous le cours d'eau ? L'égout ? (comme s'il voyait ça de Saïgon) ". Ensuite il me dit de chercher une maison dont les quatre faces sont toutes peintes en blanc, avec des fleurs rouges devant.

Le grand égout en brique au bord du chemin du village, devant la maison de monsieur... est justement l'endroit où je

me suis assis en conversant avec la fillette. Quant au cours d'eau, ce n'est qu'après avoir longtemps parlé au vieux que j'ai pu savoir : il y a quelques dizaines d'années, à la place de l'étang de lotus, étaient des rizières basses ; au milieu des rizières il y avait un canal d'irrigation à l'endroit où se trouvent actuellement les maisons de monsieur... et de quelques autres. Après la libération du Nord en 1954, pour consolider la digue, on a transformé ces rizières basses en étang de lotus, large de cinq cents m qui longe la digue sur un km.

Nous regardons partout pour trouver la maison, "à quatre faces peintes en blanc". Aucune. Toutes sont de couleur jaune ou grise. Soudain, mon collaborateur dans plusieurs recherches de tombes nous montre... au bord de la route : et si c'était celle-là ? C'est une petite auberge devant laquelle nous sommes passés maintes fois depuis ce matin. L'auberge est petite, très basse ; une petite table de bambou sur laquelle il y a quelques sachets de bonbons, quelques bouteilles d'eau. Elle est nouvellement bâtie avec les quatre faces peintes de blanc de chaux. Peut-on en dire que c'est une maison ? Admettons donc. Mais les fleurs rouges ? Après un long moment, mon collaborateur me montre l'étang de lotus juste devant. Au milieu de l'été, c'est une mer de fleurs rouges. Est-ce possible ?

La propriétaire de l'auberge est une vieille femme toute menue. Sa maison est côte-à-côte avec celle de monsieur..., vers l'ouest. Son auberge est construite au bord du chemin du village. Son mari s'appelait... et son nom de jeune fille est... ; elle a quatre-vingt-cinq ans.

Après avoir fouillé jusqu'à la tombée de la nuit, nous sommes obligés de rentrer à Hanoï. J'appelle le médium. Il dit : "c'est bien d'avoir trouvé l'auberge blanche. Si la distance à partir du débarcadère est moindre ça ne fait rien. Nous avons le croisement, l'auberge à porte bleue, la maison



communale, l'égout, le cours d'eau, vous les avez ? (je lui rapporte l'enquête) ". Il nous encourage : "continuez, Allez-y demain. " "Rectifier" est une chose très dure, on ne peut pas le faire en une fois et trouver l'endroit exact.

Et il nous dit ce qu'il faut faire demain :

- Etre présent à l'auberge blanche, à 8h du matin. Moi ou mon fils (quelqu'un de lien de sang avec ma sœur) doit brûler vingt bâtons d'encens dans l'allée adjacente. De 8h à 8h30, un chien jaune foncé arrivera à dix mètres de ce point. Il vous observera pour voir si vous le suivez ; puis il se retournera, retournant de temps en temps sa tête pour voir si vous le suivez ou non. Suivez-le en maintenant une distance. Il vous emmènera à environ cent mètres puis s'arrêtera et cherchez alors les indications sur le plan.

Si le chien n'apparaît pas, attendez jusqu'à 8h30-9h00, cherchez aux alentours et vous trouverez un chien jaune, en position couchée comme s'il était malade. C'est à cet endroit qu'il faut chercher ; le chien sera guéri une fois que vous aurez trouvé en creusant. Si vous voyez les signes, téléphonez pour avoir d'autres instructions.

## **Le deuxième jour de recherche**

Nous nous retrouvons donc à..., suivant rigoureusement les instructions. Nous nous répartissons dans les directions pour découvrir un chien jaune foncé. 8h30 est passé, sans aucun signe. Nous visitons alors les maisons des alentours. Chaque maison a des chiens jaunes qui aboient bruyamment en voyant des étrangers. Aucun n'est "couché comme s'il était malade". Ma sœur est entrée plusieurs fois dans la maison de madame..., fouillant partout. Enfin, elle découvre tout au fond de l'annexe, au-dessous du lit, un chien jaune, couché sur le ventre. Tour à tour nous l'observons. Il se tient tranquille, nous regarde mais n'aboie pas. La

propriétaire nous dit que la chienne est grosse et ne mange pas depuis quelques jours. Je téléphone immédiatement au médium. Il dit : "cherchez la tombe avec les signes dans une zone de dix mètres de diamètre". De l'endroit d'où la chienne est couchée, je dessine un cercle de dix mètres de diamètre. La majorité du cercle se trouve sur le terrain de mademoiselle... Seule une petite partie est dans le petit jardin qui se trouve devant le mur cimenté de la maison de... Hier nous sommes passés devant sans daigner prêter attention aux quelques rangées de patates. Aujourd'hui, centré sur une petite surface, mon collaborateur est le premier à trouver un pied d'arbre enfoui sous les feuilles, d'un demi-mètre de longueur, couché à terre. Monsieur... nous dit que c'est le pied d'un arbre fruitier. A l'est de ce pied d'arbre à deux mètres environ, nous découvrons une brique de couleur rouge foncé, marron à côté d'une branche grosse comme un bras, longue de cinquante cm. Plus vers l'est, à trois mètres de là, au-dessous des orangers nous voyons une rangée de fleurs, "ça" surpassant les fleurs de patate. Il y a cinq arbustes, chaque arbuste a deux fleurs de couleur violet clair. Les arbustes se disposent en demi-cercle de trois mètres, allant du mur crénelé vers la mare. Monsieur... nous dit qu'il les avait plantés pour décorer sa maison, mais il s'en est lassé et les a jetés dans le jardin.

Après avoir vérifié, j'appelle le médium. Il dit : "de la racine de l'arbre abattu jusqu'au cercle de fleurs, dessinez un triangle. Mettez-vous au milieu du triangle, marquez le centre. Plantez une baguette à ce point et de vos propres mains placez un œuf sur le sommet de la baguette. Si l'œuf se tient immobile, c'est juste. Sinon, éloignez la baguette de cinquante cm".

Mademoiselle... me donne une baguette puis court vers un poulailler prendre un œuf frais. Regardant la baguette toute neuve, je me dis : "quelle pauvreté, même la baguette

est mince ; le médium voudrait peut-être m'obliger à faire l'impossible ! Et j'extrapole : les restes de ma sœur pourraient-ils avoir une force d'attraction plus forte que celle de la terre ? Le problème c'est de bien viser et de ne pas trembler.

Je me concentre longtemps sur l'œuf. Je vise longuement avant de le poser sur la baguette plusieurs fois. A l'horizontale, à la verticale. Il tombe toujours. Des gouttes de sueur perlent, je suis noyé dans les sueurs. Les autres retiennent leur souffle en regardant l'œuf. Je pense : c'est à cause de cette maudite baguette. Elle est trop mince et pas tout à fait droite ! Impossible de poser l'œuf en équilibre !

Je recule d'un demi-mètre, tournant toujours vers le mur. Je plante la baguette bien droite et pose délicatement l'œuf dessus comme les autres fois. Quel miracle ! Il se tient sur l'extrémité de la baguette comme collé par de la glue. Je ne crois pas à l'intervention de ma sœur (car l'âme n'existe pas pour intervenir et si elle existe, elle n'est pas une force matérielle !). Mais je suis soulagé car l'étape est passée sinon on ne peut pas passer à la suivante.

J'appelle le médium. Il dit : "prenez l'œuf pour centre. Dessinez un rectangle de deux fois un mètre deux. Creusez un mètre cinq jusqu'à la couche de sable noir. Les ossements ne se trouvent pas plus profondément".

C'est à peu près midi. Nous prenons un peu de repos et nous allons prendre le déjeuner au débarcadère. Un orage torrentiel se déclare soudainement avec un vent violent. Il dure plus d'une heure. Nous nous disons que nous devons sûrement payer l'œuf de mademoiselle... A notre retour, l'œuf se trouve toujours immobile sur la baguette. Est-ce qu'il tombe toujours deux gouttes de pluie en même temps sur les deux extrémités de l'œuf ? Et le vent ? Il n'a aucun effet sur l'œuf ?

Pour que les fossoyeurs puissent creuser, j'enlève l'œuf de la baguette. Mes doigts sentent une légère force d'attraction. La pluie a-t-elle fait gonfler la coquille de l'œuf et la baguette et les a fait coller ensemble ?

Deux équipes s'alternent pour creuser. La couche de terre marron se termine à un mètre deux. Vient la couche de boue noire mélangée de sable. Nous vérifions chaque pelletée de terre pour chercher des ossements. A un mètre cinq toujours rien.

J'appelle le médium. Il dit : "continuez vers le sud, creusez encore quarante cm". La largeur de la fosse est élargie vers le bord de la mare. A la tombée de la nuit, la profondeur est de deux mètres huit. Toujours rien, nous rentrons à Hanoï.

J'appelle le médium. Il dit : "essayez de creuser encore quelques dizaines de mètres". En fait, la fosse est déjà bien plus profonde. Je pense que "le maître" a brûlé toutes ses cartes. Toutefois, je suis décidé à y retourner le lendemain.

### **Le troisième jour de la recherche.**

Après deux jours, levé à quatre heures du matin, rentré à onze heures du soir, je me sens affaibli avec mes soixante-douze ans. Je laisse mes enfants et ma grande sœur continuer avec mon ami... Je leur recommande de ne plus creuser. Bien vérifier les terres, surtout la couche de sable noir pour voir s'il y a des ossements. Rapportez s'il y en a. Sinon "déblayez le terrain de combat" et rentrez. Ils ont suivi à la lettre.

Nous voyant sans résultats, les vieux, surtout les retraités ironisaient : "c'est dit ! Il faut chercher de l'autre côté de la digue, autour de... au lieu de ce côté. Il n'y a jamais eu de cadavre qui a pu passer la digue pour arriver jusqu'aux rizières".

Seuls deux vieillards... disent : "dans ces années, monsieur... a repêché trois cadavres, deux femmes, un homme. Il les a transportés par-dessus la digue, passant devant le portail devant la maison de monsieur..., l'égout devant le portail de la pagode et il les a enterrés ensuite dans ces rizières". Monsieur... d'après les villageois, était un homme pauvre mais courageux. Il était demandé pour creuser des tombes, pour récupérer les squelettes et ensuite les réenterrer. Monsieur... l'avait aidé souvent dans ces tâches. Pendant l'emprisonnement de ma sœur, monsieur... entraît souvent dans le poste comme coiffeur (tâche confiée par la résistance). Depuis le début de la résistance, beaucoup de cadavres ont été trouvés à... C'était monsieur... qui les enterrait. Monsieur ... et monsieur ... ont eu des révélations de monsieur... mais monsieur... est mort. Son fils, directeur de l'école de deuxième cycle dit : "mon père a rapporté ça aux responsables de la commune mais personne ne le croyait".

J'appelle le médium. Il me dit : "en écoutant vos rapports sur les signes, je croyais être sûr quoique les distances ne soient pas justes. Maintenant il faudrait considérer le plan en négatif". Je demande : "alors, il faut chercher la tombe du côté de... ? " "Oui, il faut chercher au bord d'un endroit où l'eau tourbillonne. Il y a une petite agglomération d'habitants depuis une vingtaine d'années, où il y a madame..., monsieur... La tombe est sur le terrain de madame... avec les mêmes signes indiqués".

### **Les quatrième et cinquième jours de recherche**

Mes enfants – ne croyant pas aux méthodes mystérieuses – ne voulaient plus continuer. Les vieux (ma sœur et mes frères) étaient fatigués. Seul mon collaborateur – qui croyait fermement car c'est grâce aux médiums qu'il a pu

retrouver les restes de ses ancêtres – se porte volontaire pour les recherches. Avec... un retraité qui tenait une auberge près de l'embarcadère ils traversent la rivière à... pour arriver à... Ils suivent le fleuve pour chercher l'endroit tourbillonnant et me téléphonent de temps en temps avec leur portable. Vers l'après-midi, à huit km de..., un vieux leur dit : "il n'y en a pas à côté de... Car le fleuve coule vers..." Il leur montre le... de l'autre côté. L'endroit porte le nom de madame... qui y avait vécu longtemps sur sa barque de pêcheur. Il leur faut donc retourner à... Près du..., au bord du fleuve, il y a une nouvelle agglomération où se trouvent une dame qui s'appelle..., un monsieur qui s'appelle..., et quelques tombes non réclamées, sans aucun des signes désignés par le médium.

Mon collaborateur continue encore un jour, remontant de... jusqu'à... Il visite toutes les tombes non réclamées. Aucune ne portait des signes de reconnaissance.

La recherche dans toutes les directions semble donc sans issue. Mon doute se réveille. Je pense : "le médium me demande l'impossible. Il m'a mis dans un labyrinthe avec des signes, des repères, des noms de personne, de lieu et il faut que je les cherche au complet. Il n'y a pas un endroit sur tout le pays qui puisse cadrer avec ses instructions ! "

Mais je dois reconnaître que c'est injuste de ma part. J'ai accepté de le suivre, ce "maître" dont la réussite est de 60%. Alors pourquoi se lamenter, se questionner si mon cas se trouve parmi les 40% des défaites ? Pourquoi demander l'explication de ce labyrinthe quand on a accepté de suivre un chemin mystérieux ?

## **Parler aux morts**

Après avoir demandé et suivi deux célèbres médiums – qui ont dressé des centaines de cartes avec précision – sans

résultat, je dis à mon collaborateur qu'il ne reste plus qu'à demander l'aide des gens qui peuvent parler aux morts. Il me dit que Hoa a perdu ses dons depuis quelques années. Il est en train d'entrer en contact avec une dame qui habite à... et une autre à... Mademoiselle... me conseille aussi de suivre cette voie. Elle me donne un numéro de téléphone qui s'avère celui de Melle Hoa. J'ai maintes fois raconté mes aventures à mes amis. Par hasard... sachant que je voulais l'aide de quelqu'un qui peut parler aux morts, j'entre en contact avec Hoa. Cette dernière me fixe un rendez-vous dans l'après-midi.

Le..., contact avec l'âme du mort. A travers Hoa j'espère pouvoir obtenir des informations concernant les restes de ma sœur mais une chose bien plus importante est de vérifier si vraiment l'âme persiste encore après la mort. Je fouille dans ma mémoire des événements connus seulement par moi et par ma sœur pour vérifier si c'est vraiment son âme qui parle. Ma grande sœur et ma petite sœur assistent à cette conversation mais je leur conseille de ne rien dire par crainte de dévoiler quelque chose qui pourrait aider le médium.

Hoa est une femme jeune, menue, jolie et aimable, âgée de vingt-huit ans. Elle est diplômée de l'école d'économie et est comptable dans une compagnie de construction de l'armée. Elle suit actuellement les cours du master of business administration de l'université d'Oxford, organisés à Hanoi.

Répondant à ma question depuis quand elle avait ce don, elle dit : "depuis que je suis à l'école secondaire, j'ai été mordue par un chien enragé, j'ai eu des convulsions mais j'en suis sortie, alors que mon amie est morte. Un jour, le jour de l'anniversaire de la mort de ma grand-mère paternelle, je regarde l'autel et j'ai vu ma grand-mère assise avec deux petits. J'ai demandé à mon grand-père : "qui sont ces deux garçons assis près de grand-mère ?". Il m'a répondu : "c'est

l'aîné mort à un an, l'autre est le troisième – le cadet de ton papa – mort à deux ans". Depuis lors, chaque fois que je passe devant un cimetière je vois d'innombrables âmes, couchées, debout, claires, floues comme si je regardais dans un miroir. Au début j'ai eu peur ensuite je m'y suis habituée.

- J'ai entendu donc que tes capacités particulières sont affaiblies. Est-ce vrai ?

- J'ai dû profiter de ma grossesse et de mon accouchement pour refuser les demandes. Mon enfant a quatorze mois maintenant. Je peux vous aider.

Au contraire du médium précédent, Hoa me demande de poser sur la table un verre d'eau, un verre plein de riz pour planter les baguettes d'encens, une bougie et une photo de ma sœur (pour bien identifier l'âme si celle-ci apparaît). Elle pose sur la table un petit tas de billets d'argent (pour offrande).

Après avoir brûlé les encens et la bougie, elle commence à murmurer, prier ma sœur avec une voix douce, comme si cette dernière se trouvait juste en face d'elle.

Ensuite, elle se tourne vers moi. "Vous n'avez jamais fait les rites dans cette chambre. Ça pourrait être difficile pour elle de rentrer".

En l'entendant, je deviens inquiet. Non seulement il n'y avait jamais eu d'autel mais depuis dix ans je ne m'occupais pas de cet appartement ; je l'ai confié à mon fils. Toutes les portes et les fenêtres sont hermétiquement fermées (à cause du climatiseur). Par où peuvent sortir les fumées d'encens, les paroles de Hoa pour que ma sœur puisse savoir et entendre ? Même si elle entend, comment peut-elle trouver cette adresse dans cette grande et bruyante ville ?

Une minute passe, pleine d'anxiété. Hoa regarde toujours la photo. Deux minutes, puis trois minutes. Puis Hoa toute joyeuse :



-"Bonjour, ma tante. Je m'appelle Hoa, monsieur...me demande de vous inviter à rentrer pour savoir où reposent vos restes".

Puis Hoa se tourne vers moi, baissant sa voix : "il y a un homme jeune qui l'accompagne". Je me tais, m'efforçant de deviner qui est ce personnage.

Par la "traduction" de Hoa ma sœur dit : "le jeune homme qui m'accompagne est frère... Il vient me rencontrer régulièrement".

[C'est toi ? mon frère, mon ami, mon cher camarade ! Je voulais hurler son nom. Mais je me retiens]. Tu n'as pas eu de chance. Tu m'as cherchée, en face de moi, mais tu n'as pas pu me joindre. Depuis ton arrivée, mes camarades... disaient pourquoi tu n'es pas revenu. L'endroit où je me repose se trouve à trois pas de l'endroit creusé, vers la mare. [Alors, tu es dans le jardin ou dans la mare ?]. Encore trois pas pour arriver au bord de la mare. A deux mètres plus haut de moi c'est... partisane de..., du village de... A deux mètres de moi, vers l'est est un homme, capturé à..., dont je ne sais pas le nom. Les trois tombes sont presque sur une ligne droite. Les deux autres ont été tués le même jour que moi. Ils ont attaché nos poignets ensemble et jeté les cadavres liés au fleuve, vers minuit. Les partisans ont cherché en vain quelques jours plus tard, les cadavres ont émergé. Les gens – en réalité les partisans déguisés – nous ont enterrés, c'est pourquoi nous sommes proches l'un de l'autre. Plus loin, il y en a encore quelques autres. Il y en a sept en tout. Les premiers enterrés ont une natte. Nous, les tardifs, n'avons même pas une natte pour nous envelopper, que dire d'un cercueil ? [car Hoa a demandé : êtes-vous dans le cercueil ?].

Ensuite, elle nous décrit minutieusement son endroit, avec des détails sur les plantes, les arbres, à partir du longanier qui se trouve au coin du jardin et que je reconnais

tout de suite. C'est l'arbre juste à coté de la maison de madame... au pied duquel j'ai assisté au creusement.

- Tu sais à qui appartient le terrain où tu es ? Je demande ;

- Je ne sais pas.

Hoa : est-ce que votre squelette est intact ?

- Ils m'ont brisé deux côtes, le bras et la clavicule droite, deux canines de la mâchoire supérieure droite et la joue gauche. Les os sont en mauvais état car je suis enterrée sans cercueil. Les dents de la mandibule sont déchaussées mais la mâchoire est intacte.

- Quelle est la couleur de tes dents maintenant ? (pour vérifier)

- Elles sont noires.

- Elles étaient blanches autrefois.

- Je n'ai pas fini. Elles sont noires à cause de la boue qui s'est imprégnée. Elles ne sont pas noires comme les graines de pomme cannelle. Autrefois ils disaient que j'avais les plus belles dents du groupe des partisans. Heureusement que mes dents restent encore. Seulement deux ont été brisées par eux. Si tu te trompes car il y en a quelques autres, tu peux toujours reconnaître les miennes. On ne peut pas se tromper sur elles. Il en est de même pour ma face. La pommette gauche est abîmée mais l'ensemble peut être reconnu facilement. Mais fais bien attention, les restes risquent d'être pulvérisés par les coups de pelle.

Je reconnais tout de suite les jolis traits de ma sœur même si elle n'en a parlé que discrètement. Oh ! une jeune fille, morte depuis cinquante ans, qui est toujours fière de sa beauté tant admirée par les jeunes hommes. Comme j'ai mal au cœur.

Elle nous conseille : "en creusant, tu verras que j'ai un bracelet au poignet. [Hoa : en argent ou en quoi ?] en fer. En fait ce sont des menottes. Ils m'ont menottée avec l'homme de...

- Si on trouve tes restes, où est-ce qu'on va les enterrer ? Au village natal ? Près de la tombe de nos parents ? ou au cimetière des morts pour la patrie du district, là où reposent les restes de frère... ?

- Maman m'a dit : tu es fille, sois avec tes parents pour que les petits-enfants et arrière-petits-enfants puissent te visiter, t'offrir des offrandes. Mais frère... disait : tu appartiens au groupe des partisans... ; donc va au cimetière des morts pour la patrie. La patrie reconnaît nos sacrifices. Nous serons près l'un de l'autre, frère... est ici avec moi.

Après une demi-heure de silence, c'est seulement maintenant que frère... prend la parole. Je ne peux plus me retenir et sanglote : "Mon dieu ! frère... !"

Frère... est de quatre ans mon aîné. Il a été membre permanent du comité du PCV de... Il est entré dans l'armée quand la 320<sup>e</sup> division s'est formée et il est devenu chef du service de propagande. Il est tombé sur le champ d'honneur en 1951, durant la campagne...

Je montre à Hoa la photo cachée dans ma poche (dans l'intention de demander à l'âme d'identifier ; si l'âme ne peut pas, on est sûr que ça ne vaut rien). Hoa regarde la photo et dit : "c'est lui, mais maintenant il est plus vieux et plus maigre". C'est vrai, c'est une photo prise en 1948, mon frère était dans une position "joli garçon" et se trouvait à...

Il dit : tu cherchais ta sœur sans m'en parler (je m'excuse, mais tout en pensant intérieurement : comment puis-je savoir que tu existes encore ?). La prochaine fois, informe-moi d'avance, je te montrerai le chemin. Les gens de ce monde ont du cœur mais comment trouver une aiguille au fond de la mer ? Comment savoir où creuser ? Celui qui t'a indiqué est quelqu'un qui connaît son métier. Heureusement que le fleuve est courbé à cet endroit, sinon notre sœur aurait été entraînée bien loin.

Maman pleurait beaucoup, elle voulait que notre sœur soit à côté d'elle pour la dorloter. Quant à moi, je lui conseille de se reposer dans le cimetière des morts pour la patrie. C'est son honneur, c'est l'honneur de la famille. La patrie nous reconnaît, on brûlera des encens pour nous pour l'éternité, non seulement nos fils et petits-fils. Et encore la génération de... ne se souviendra pas. [Je sursaute, où est mon fils, né dix ans après la mort de mon frère ?]. Quand tu emmèneras ta sœur au cimetière des morts pour la patrie tu devras le dire à nos parents.

Je t'ai suivi le jour où tu cherchais la tombe de ta sœur. Tu as transpercé et passé la couche primaire. Notre sœur ne se trouve pas à une telle profondeur. Elle n'est qu'à un peu plus d'un mètre. Cette fois tu verras un morceau de bois pourri. C'est le manche d'une bêche que le fossoyeur a cassé sur place, comme pour nous servir de repère.

Tout à coup, Hoa parle comme si elle donnait un ordre : "Une tasse de thé !"

Je lui demande doucement : "pourquoi ?"

Oncle dit : "on parle sans avoir à boire ?"

Mon fils sort puis rentre s'asseoir à mes côtés. Un instant plus tard, il va à la porte et rapporte deux tasses de thé chaud sur la table<sup>61</sup>.

Hoa et moi avons le dos tourné vers la porte. Nous ne savons pas qui a donné les tasses à... Ce n'est que plus tard que nous savons que c'est... qui venait de rentrer.

Frère... continue : "les jeunes ne le savent pas. Nous de l'au-delà, nous ne pouvons pas beaucoup vous aider, mais parfois ça arrive. Une fois, j'étais arrivé un peu tard,... en danger". [Je suis totalement abasourdi en l'entendant nommer la fille de...].

---

<sup>61</sup> Hoa se tourne vers moi : oncle dit : "oh ! Il entre et ne me salue pas !"

Je demande : "tu disais que tu me conduirais, comment le saurais-je ? "

- Je ne peux pas te prendre la main, mais je trouverai quelque chose : une abeille, un papillon par exemple. Je leur ordonnerai de te montrer le chemin. C'est dur pour quelqu'un de l'au-delà, mais je vais essayer. Quand tu verras la bestiole, tu l'appelles et tu la suis jusqu'à ce qu'elle se pose".

Hoa échange un bon moment sans traduire. Je l'entends murmurer : "mon enfant est encore petit... oui, je m'efforcerai". Plus tard, elle nous dit : "tante... me prie d'aller jusqu'à sa tombe pour qu'elle puisse parler, montrer le lieu où elle se trouve. Oncle... aussi. Il me dit : "oncle... a l'habitude de donner des ordres. Mais moi je te prie de nous rendre le service". Oncle... est très aimable. Dès qu'il parle l'ambiance est animée joyeuse. Tante... est plutôt triste.

Hoa demande : oncle ... voudrait savoir le jour exact de votre mort. Tout ce qu'il sait c'est que c'est vers le 20/06 du calendrier solaire.

Puis Hoa dit : tante sourit et dit : "pour... n'importe quelle date lui convient. Capturée, je n'ai pas de calendrier à feuilleter. Tout ce que je me rappelle c'est qu'un jour, le 18 ou 19, le capitaine a dit "têtes dures ! Si vous ne vous soumettez pas le 24, vous serez fusillés ! ". Tu peux prendre cette date. Je ne sais pas la date selon le calendrier lunaire.

Oncle... ajoute : "après la journée de destruction des bestioles, tante... me disait toujours ; le jour de ma mort c'est bientôt".

[Pus tard, en consultant le calendrier, j'ai trouvé la date exacte]. Puis il continue : vous les femmes, quand vous viendrez chercher tante..., apportez des fleurs, des fruits pour les autres. Ils sont morts ensemble, les autres seront tristes de nous voir chercher seulement notre sœur. Un peu plus haut que notre sœur est une agente de liaison et cuisinière du groupe des partisans, elle était du village (ma sœur : elle

s'appelle...). Informez sa famille pour qu'elle vienne la trouver..., trouve-moi quelques paquets... (Hoa : quel paquet... ah ! oui...) de captain pour que je les distribue à mes amis. Maintenant je commande presque un régiment !

- Soudainement, Hoa ordonne : "brûlez l'argent ! Ils vont partir".

- Je chuchote à son oreille : pourquoi ?

- C'est oncle... qui l'a dit.

Nous posons alors quelques questions sur "la vie" de notre frère et de notre sœur. Elle dit : "une fois je suis allée chez sœur... (notre grande sœur) mais je n'ai pas pu entrer".

Oncle... dit : "tu es morte noyée. Personne n'a jeté un pont pour toi afin que tu puisses entrer chez ceux que tu voulais visiter chaque fois que tu avais envie. La prochaine fois, viens avec moi. Maintenant, c'est fini ici. Allons chez... [notre frère cadet – soixante ans, cheveux blancs, longue barbe].

Ils disparaissent. La bande magnétique de 90 mn arrive juste à sa fin.

J'ai réécouté maintes fois la bande. Beaucoup de choses dont mon frère a parlé restent des énigmes et je n'ai pas eu assez de temps pour le questionner. Mais d'après les noms des personnes de la famille qu'ils ont cités par hasard, par la façon dont ils les appelaient, par leur connaissance des caractères des vivants, par leur attitude, leurs sentiments, je reconnais que c'est mon frère et ma sœur. Les autres, même connaissant très bien notre famille, sont incapables de monter un tel scénario, sans parler de Hoa que je rencontre pour la première fois. Elle ne fait que traduire, écouter attentivement, demander des précisions pour poser des questions. Elle parle aux morts comme à une personne vivante, assise devant elle et ne se conduit pas comme un médium en transe.

Si on admet que ce sont mon frère et ma sœur qui ont parlé, on ne peut pas nier l'existence de l'âme après la mort.

Mais qu'est-ce que l'âme ? Elle doit exister sous une forme matérielle pour que Hoa puisse la voir et la comparer avec la photo. Elle doit émettre des sons, des paroles sur une certaine fréquence pour que Hoa puisse l'entendre et nous les répéter. Elle est invisible pour moi mais visible pour Hoa. Elle est muette pour moi mais émet des sons audibles pour Hoa, et ces sons portent en eux toutes les caractéristiques vivantes de sentiments, de pensées comme les paroles des vivants.

Si l'âme est une forme matérielle ayant une forme et une capacité d'émettre des sons, elle appartient à ce que la philosophie appelle "l'existence" qui est objectivité et non "esprit" qui est subjectivité. Quant à la percevoir, ça dépend des capacités personnelles. Hoa les a ; moi non. Mais ai-je le droit de réfuter son existence parce que je n'ai pas ces capacités ? Si nous jetons aux poubelles toutes les choses que nous ne sommes pas capables de percevoir et si nous les considérons comme occultes, qu'est-ce qu'il nous reste à découvrir ? Jusqu'à maintenant je me croyais matérialiste, mais en fin de compte, je ne suis qu'un spiritualiste subjectif. Existe ce que nous considérons comme existant. N'existe pas ce que nous considérons comme inexistant.

Ce sont mes constatations, mes réflexions après le premier contact avec l'âme. Toutefois, il faut attendre la fouille pour vérifier les informations fournies par l'âme.

La zone à fouiller coïncide avec la zone indiquée par le premier médium. C'est aussi une occasion pour vérifier son labyrinthe.

Espoirs mélangés de doute, j'attends avec impatience le jour fixé avec Hoa pour aller à... La date est enfin décidée...

## **La seconde fouille**

Quatre jours avant la seconde fouille, j'ai ordonné à mon collaborateur de se rendre à... pour les préparatifs. A

quarante km de..., mon collaborateur téléphone au premier médium. Ce dernier est ravi de voir Hoa participer. Cette fois, il donne à mon collaborateur un autre signe : à dix heures de ce jour, deux papillons voleront près de la tombe et se poseront dessus. Il faut marquer l'endroit.

Chez monsieur..., à l'heure précise, mon collaborateur se met au pied du longanier. La fosse creusée est comblée. Un instant plus tard, deux papillons viennent l'un se poser sur une branche de l'arbre, l'autre sur le sol juste au-dessous de la branche, tout près d'un bâtonnet que quelqu'un a planté. Le papillon et le bâtonnet se trouvent à deux mètres du point où j'ai posé l'autre jour l'œuf sur une baguette, vers le bord de l'étang (c'est-à-dire vers le sud). Monsieur... qui est debout à côté du mur regarde en souriant. Il nous raconte : "après la dernière fouille, il a invité un "maître", c'est ce "maître" qui a planté le bâtonnet et a dit que la tombe se trouve dessous".

Je ne fais que noter ce que mon collaborateur m'a raconté. Il faut attendre les résultats de la fouille. Mais si ça s'avère exact, c'est étrange. Le premier médium se trouve à Saïgon, comment peut-il mobiliser les deux papillons à un point précis à un mètre de l'ancienne fosse ? Et ce point est situé comme il nous l'a recommandé la dernière fois "plus au sud", mais à un mètre et demi au lieu de cinquante centimètres comme je l'avais fait. Et ce "maître" villageois ? Alors est-ce que notre pays a beaucoup de gens aux capacités mystérieuses et non seulement des vendeurs de génies et de saints ?

Parmi les choses que j'ai demandé à mon collaborateur de faire, il y a une enquête pour savoir si le nom de madame... se trouve dans la liste des morts pour la patrie de la commune. C'est avec déception qu'il me rapporte que non seulement ce nom ne figurait pas dans les registres mais était inconnu des vieillards septuagénaires du village. Pour moi, la



déception est bien plus grande. Ma sœur s'était-elle trompée ? Et mon frère aussi ; lui avait même précisé qu'elle était agent de liaison, cuisinière des partisans. Ma sœur et mon frère sont des gens honnêtes, on ne peut douter d'eux. Alors, était-ce vrai que c'étaient ma sœur et mon frère qui avaient parlé ?

Le soir, je n'ai pas oublié de brûler les encens et de prévenir mon frère que nous partirons demain matin à... pour chercher la tombe de ma sœur.

Sur le lieu, ma sœur suit conformément les recommandations de l'oncle... Elle met les fleurs et les fruits sur un plateau et le met sur le mur. Hoa fait des prières. Après quoi, elle va directement vers le longanier, les baguettes d'encens dans ses mains. Elle inspecte l'endroit puis plante les encens sur la terre. Prenant les baguettes d'encens pour centre, elle trace un rectangle.

L'endroit où Hoa a planté les baguettes d'encens, se trouve à deux mètres de l'endroit où j'ai placé l'œuf vers le bord de la mare, mais un peu plus vers l'est d'un mètre. Et aussi plus d'un mètre vers l'est par rapport au point des deux papillons et du bâtonnet. Le rectangle tracé n'est pas est-ouest comme était le mien mais un côté est orienté vers l'ouest, l'autre opposé est sud-est, c'est-à-dire oblique et non parallèle au bord de la mare.

Juste avant le travail des fossoyeurs, Hoa pose la photo de ma sœur au pied d'un arbre à litchis près du rectangle et dit :

- Tante, j'ai tracé l'endroit où vous reposez selon les coordonnées que vous m'avez données. Quant aux ossements, comme je peux voir, il en reste peu et ils risquent d'être abîmés quand on les prend. Donc permettez-nous de prendre aussi la terre avec. Si ce n'est pas complet, soyez compréhensive. Oncle..., avant de partir, j'ai brûlé les encens

chez oncle... Veuillez bien venir et nous donner des instructions.

- Ma sœur (par la traduction de Hoa) : je suis bien contente de voir... présent cette fois. Avec sa présence, c'est sûr. [Il n'était pas là la dernière fois et il croît au Bouddha et aux génies]. Quant à..., il ne craint ni saints, ni dieu, il gênait parfois les notables d'en haut et n'est aidé par aucun des notables de l'au-delà. Frère... est ici depuis le matin. Il répète plusieurs fois où était... ? Il blâmait..., si seulement ce dernier avait été plus patient, plus calme, sa tante aurait été trouvée lors de la dernière fois [... il est allé le troisième jour de la recherche selon mes ordres pour "déblayer le terrain"].

- Hoa : qui est... ? Tante appelle sœur... Ma sœur sort précipitamment de la maison.

- Ma sœur (morte) : tu es venue jusqu'ici pour me voir. Pourquoi restes-tu là dedans ? Mes restes ne sont plus intacts. Prenez une poignée de terre et emportez-la à notre village natal. Ça me fera plaisir. D'autres camarades de lutte se trouvaient ici mais elles ne sont pas de sang, personne ne venait pour brûler une baguette d'encens pour nous. Il ne faut pas embêter monsieur... pour toujours.

- Oncle... : prenez tout, peu ou non, c'est la chair et le sang de notre sœur. Si c'est trop, mettez l'excès sur sa future tombe... s'entend bien avec sa tante et sa tante lui a donné beaucoup de... Elle aurait dû être présente aujourd'hui [Il s'agit de ma fille cadette, elle est venue le premier jour].

- Mon collaborateur : "tante, savez-vous qui je suis ?"

- Ma sœur (morte) : "si je ne vous connaissais pas, je serais trop insensible. Vous avez fait beaucoup pour moi".

Oncle... ajoute :... n'est pas assidu envers sa tante [c'est mon deuxième enfant, né quelques jours après la mort de mon frère. Je lui ai donné ce nom pour la mémoire de mon frère].

- Mon collaborateur : savez-vous qui vous a enterrée ? Certains ne croyaient pas que votre corps avait pu échouer jusqu'ici. Vous parliez de monsieur ... De quel monsieur... ? où est-il ?

- Ma sœur (morte) : si seulement on peut faire revivre monsieur... Ça nous ferait perdre moins de force et de temps. Malheureusement je l'ai rencontré dans le monde des morts. Ils m'ont jetée dans le fleuve, lorsque mon corps était submergé, c'était la marée montante, il était coincé dans une courbure du fleuve et il a été repêché par monsieur... Il l'a traîné par-dessus un petit canal puis s'est arrêté. Il a dit : vous, les morts, si vous avez faim, soif, venez chez monsieur... pour recevoir les offrandes chaque fois qu'il brûle les encens.

Encouragé par sa sœur, il raconte ce qu'il a fait pour chercher les restes de sa sœur. Il lui mentionne une anecdote. Mesdames... ont dit à la famille de venir prendre les ossements enterrés au pied d'un arbre à l'embarcadère. On a dit que madame... avait trouvé les restes de son père enterrés avec les restes d'une femme. Pour vérifier, il est allé jusqu'à... pour la chercher d'après les traces. Mais cette dernière lui a affirmé qu'elle n'avait pas encore trouvé les restes de son père.

- Ma sœur (morte) : je te dis que la tombe qui se trouve là-bas n'est pas la mienne, ni celle d'une partisane. Il ne faut pas s'y tromper. Quant à..., son père m'a dit que tu étais allé la voir. Il me prie de te demander d'informer sa fille pour qu'elle puisse le trouver. Son père est ici.

Et elle montre la tombe de ce dernier, juste près de la fosse à creuser. Cet homme est l'homme pris à...

- Hoa : permettez-nous de commencer, tante. Après la "couche supérieure", Hoa ordonne d'arrêter. Elle saute dans le fossé, écarte avec précaution la couche de sable noir. A vingt centimètres, elle rencontre un "morceau de bois mort".

On l'enlève et on le met dans de l'eau. C'est un morceau de bambou pourri mais on peut reconnaître ses fibres, ses tronçons. Il mesure plus de vingt centimètres, le diamètre est assez grand : il ne pourrait pas servir de manche pour les pelles et les pioches ordinaires, mais pour une sorte de pelle large et plate mais bien plus épaisse qu'une pelle ordinaire.

Tout le monde est étonné que l'existence de ce manche de pelle avait été annoncée d'avance. C'est le premier signe fiable pour reconnaître que c'est vraiment la tombe de ma sœur. Ce manche a été enfoui depuis cinquante ans, personne au monde ne peut l'inventer. Et ce signe a été prédit neuf jours avant par l'âme. Personne n'a pu le voir. Et c'est exact jusqu'aux détails. J'avoue que j'ai eu des doutes en entendant parler de ce manche. Ou mon frère s'est trompé, ou Hoa a mal interprété.

Après la découverte du manche de bêche, il suffit d'écartier quelques couches minces de sable pour que le squelette de ma sœur apparaisse. En l'enterrant, on l'a mise couchée sur le côté, un peu courbée, la face vers le sud, le crâne vers l'ouest, les pieds vers le sud-est. Il reste encore une plaque de cheveux sur le crâne, puis les vertèbres, très visibles. Les cheveux sont pulvérisés au toucher, les os intacts à la vue se désintègrent au toucher comme des biscuits trempés dans l'eau. Hoa demande à ma sœur : "où sont vos dents ? Je vais les rassembler et les laver". On trouve enfin cinq dents, les autres sont quelque part dans la terre. Je les examine : ce sont des dents blanches, mais noircies par l'imprégnation de boue. Nous suivons les ordres d'oncle ... : nous prenons toute la terre et la boue qui se trouvent autour du squelette, nous les mettons dans des sacs pour les emporter chez nous. Hoa ne trouve pas de menottes. Elle demande à ma sœur...Je pense qu'après cinquante ans dans la boue, les menottes sont complètement rouillées.

[Un jour plus tard, Hoa me raconte : comme j'ai pitié de tante... Après les dents, certains m'ont dit de chercher les ongles. J'ai demandé où sont ses ongles, tante m'a montré ses mains et m'a dit : Ils me les ont tous arrachés, inutile de les chercher !

J'en suis ébahi car moi seul connaissait ce fait. Après la mort de ma sœur, le PCV de... m'a fait – pour moi seul – un rapport (j'avais été vice-secrétaire du parti de..., et avais beaucoup d'attachement pour...) dans lequel étaient mentionnées toutes les tortures qu'elle avait subies et comment ils l'avaient tuée. Parmi les tortures l'arrachement des ongles par les pinces, puis piques de clous, électrocution des mamelles, bâtons dans le vagin, suspension par les pieds sur une branche d'arbre puis coups de poings, de pieds. Tout ça pour une jeune fille de vingt-et-un ans ! J'ai pleuré. J'ai décidé de n'en parler à personne. En entendant Hoa, je suis certain que celle qui se trouvait dans la tombe est ma sœur et personne d'autre].

Hoa continue à fouiller dans la fosse et donne des ordres aux aides, elle se redresse parfois pour parler à ceux qui sont assis autour. Tout à coup elle dit : "il y a un vieux de petite taille, assis, qui nous regarde. Je me demande si c'est monsieur Giap". Puis elle saute hors de la fosse, regarde dans le vide, puis parle respectueusement :

- Bonjour monsieur, puis-je me permettre de vous demander votre nom ?

Après un bon moment, elle s'exclame :

- Monsieur ... !

Elle se met à se présenter elle-même et la famille en recherche des ossements de ma sœur et lui demande son aide.

- Monsieur... : je suis le voisin. J'étais au courant, chaque fois que vous êtes venus ici. Je me souviens que c'était vers minuit, monsieur... passait devant ma maison et il me demandait de lui prêter ma bêche. Je lui ai demandé pourquoi

faire. Monsieur... : Chut ! pour enterrer les noyés. J'ai jeté un regard au-dehors et j'ai vu un cadavre sans tête, c'était donc quelqu'un de la révolution. Là-bas il y avait un égout. Monsieur... a traîné les corps jusqu'à ce canal au bord des rizières. Monsieur... est nouveau ici. Autrefois son terrain était des rizières et appartenait à un autre.

- Hoa montre la photo de ma sœur et lui demande s'il reconnaît la personne et peut identifier la morte.

- Monsieur... : cette femme est une parente d'un cadre membre du parti de la province. Mais moi, monsieur..., monsieur... n'en savions rien. Monsieur... le savait. Je vais chercher monsieur...

Après un bon moment, monsieur... avec monsieur... Hoa chuchote : qu'il est vieux ! Centenaire peut-être ! puis elle se présente, elle lui propose d'identifier la morte avec la photo et elle lui demande où se trouvent les menottes.

- Monsieur... : c'était la nuit, je ne voyais pas très clair. Les cadavres ont été depuis longtemps dans l'eau, tous boursoufflés, les faces étaient méconnaissables. Les cheveux n'étaient pas tressés comme sur la photo mais coupés courts, comme les vôtres maintenant, mais ils étaient mouillés. J'ai tiré la femme la première mais j'avais du mal car son poignet gauche était menotté au poignet droit de l'homme sans tête. On ne peut pas enterrer deux personnes dans une même fosse, alors j'ai dégagé le poignet de l'un d'eux. j'ai enterré la femme ici, l'homme là-bas. Je n'ai pu faire que ça. Son corps, ligoté, était déjà rigide, j'ai pu le mettre sur le côté, la face tournée vers le fleuve pour avoir de la fraîcheur. Dans l'autre coin (il montre le longanier) il y a une autre femme, mais maintenant elle est au fond de la mare. Il paraît qu'elle était enceinte quand elle est morte.

- Mon collaborateur : certains ne peuvent pas comprendre pourquoi le corps d'un noyé arrive jusqu'ici.

- Monsieur... : madame..., cette bavarde ! Comment pouvait-elle savoir plus que moi ! J'ai entendu les soldats fantoches dire que la femme tuée cette nuit était la petite épouse du chef du poste.

- Monsieur... : tu ne comprends rien, tout ce que tu pouvais faire, c'était de bien manger et faire des lourdes besognes. Je n'étais pas capable de porter les cadavres mais je connais cette affaire. Il y a une partisane capturée, le chef... a voulu en faire sa deuxième épouse mais elle n'a pas voulu. Il l'a donc tuée. Dans le poste il y avait un capitaine français, qui était le chef. Lui n'était que son subordonné mais il était aussi appelé chef. [il est originaire de..., les villageois le connaissent].

Hoa remercie les deux vieillards et les invite à prendre des fruits, du vin, des cigarettes avec oncle et tante comme s'ils étaient vivants.

La fin de l'après-midi arrive. On se hâte pour rentrer.

- Hoa : oncle... dit qu'il faut que vous soyez patients. Prenez tout. Depuis ce matin, il a mis ces hommes en poste de garde à l'entrée du village afin que personne ne nous embête.

[La dernière fois, il y avait des centaines de gens qui assistaient aux fouilles ; aujourd'hui je ne vois que quelques enfants. Est-ce que c'est à cause de ça ? Je ne sais pas].  
Oncle... dit : "voilà la sœur qui visite sa petite sœur mais ne fait que pleurer !"

Mon collaborateur croit que mon frère parle de ma sœur très sensible : elle a voulu absolument venir.

Hoa rectifie : oncle... parlait de la grande sœur. Depuis le début, elle pleurait : "nous avons six sœurs en tout, chacune avait son destin, pas tout à fait regrettable, mais ma sœur qui était la plus jolie, la plus talentueuse est comme ça ! Je n'ai pas pu mourir les yeux fermés, car les restes de ma sœur n'ont pas été trouvés. Maintenant qu'ils sont trouvés, je suis déjà morte.

Entendant le nombre six, je me mets à compter sur mes doigts en comptant mentalement : six ou cinq, oui c'est six.

- Oncle... (comme s'il comprend...) : cette petite, elle ne fait que se lamenter, c'est son caractère !

- Hoa : après m'avoir rencontré, mon frère a tout de suite fait un pot pour planter les baguettes d'encens (c'est vrai). Je suis émue de l'attitude et du bon cœur de frère... et sœur... ! Est-ce que tu gardes encore mes papiers, les cartes d'honneur ?

- ... : Je garde toujours vos papiers et vos médailles.

- Ma sœur (morte) : souviens-toi de les apporter à la cérémonie au cimetière des morts pour la patrie.

Je suis étonné qu'un mort depuis cinquante ans s'intéresse tant aux honneurs sur terre.

- Ma sœur (morte) : oh monsieur..., je n'avais jamais eu la chance d'être petite épouse même pour un jour (tout le monde rit) mais vous avez raison. Autrefois tout le monde m'appelait... aux longs cheveux ; mais les ennemis me les ont coupés après m'avoir capturée.

Le travail est terminé quand les derniers rayons s'éteignent. On se réunit autour du longanier où se trouve un autel temporaire.

Ma sœur (morte) adresse les remerciements aux familles de monsieur..., monsieur..., monsieur... et transmet ses salutations à madame..., madame...

- Je vais retourner à..., mon village natal. Il reste encore les ossements d'un homme ; la famille viendra bientôt les chercher. Reste madame... Il ne reste plus rien d'elle. Que monsieur... prenne soin de son âme, elle vous soutiendra. Son vrai nom est... (les villageois s'exclament alors : madame... ! Nous la cherchions en vain !).

Enfin, ma sœur (morte) dit : "monsieur..., veuillez bien distribuer les offrandes aux petits" .

Nous emportons les restes de ma sœur chez moi. Deux jours plus tard, nous les enterrons dans le cimetière des morts



pour la patrie du district en présence des deux familles paternelle et maternelle au complet.

### **A la recherche des informations fiables parmi les énigmes**

Depuis la rencontre du premier médium jusqu'aux retrouvailles un parcours de recherche à l'aveuglette dans le mystère s'est déroulé. Des informations données par le premier médium sont des énigmes pour lui-même ; fausses ou vraies, il n'en savait rien. Quant à l'âme ? seule Hoa peut les voir et les entendre. Elle répète ce qu'elle entend, elle ne sait pas si c'est vrai ou faux.

Dans ce parcours, j'ai été obligé de me rendre chez deux médiums renommés, chacun a sa propre méthode : par le plan ou en parlant aux morts. Les deux méthodes m'ont mené au même résultat.

Vingt-quatre jours à tâtons. C'est seulement le dernier jour que l'on a pu vérifier les informations. En les rassemblant, j'ai un ensemble d'informations que je considère comme fiables, certaines avec preuves et témoins.

### **Les informations recueillies à travers les âmes**

1. Est-ce vraiment les âmes de mes proches qui m'ont parlé ? Hoa a pu identifier les âmes, les moments où ils riaient, étaient tristes ou joyeux. Hoa a reconnu l'âme de... et de... à travers les photos. Comme je ne peux pas les voir, je vérifie d'après ce qu'ils m'ont dit.

Le premier jour de l'appel des âmes, j'ai eu plein de soupçons, j'ai caché la photo de... dans le but de demander à l'âme... mais dès qu'elle a vu avec ma sœur, Hoa a dit : "il y a un homme, jeune, qui l'accompagne". Une médium mauvaise, frauduleuse, ne se crée pas des difficultés : le jeune homme qui m'accompagne est frère... Donc j'ai pu vérifier

l'âme de ma sœur à travers oncle... et même plus, les faire identifier par Hoa d'après les photos.

Le premier jour, les deux âmes ont parlé de cinq personnes de notre famille, avec des connaissances exactes sur les caractères de chacun. Le deuxième jour les deux âmes ont cité dix personnes de ma famille avec les mêmes connaissances très précises. Leurs paroles reflètent exactement les positions, les attitudes, les sentiments vis-à-vis de la personne citée.

Parmi mes enfants, il y a quelqu'un qui a dit : Hoa a mené une enquête sur notre famille. Je pense que ce soupçon n'a pas de fondements, même enquête s'il y avait eu, on ne peut placer ces paroles dans le rôle d'un autre sans erreur.

En dehors des gens de la famille, ma sœur a parlé aussi de madame..., madame..., monsieur... – de vieilles connaissances – mais aussi de..., qui ne sont pas familiers mais qui ont récemment participé à la recherche.

Le 17, trois autres âmes sont apparues. Cette fois sans photo pour l'identification. Mais d'après les paroles, il faut admettre que ce sont les morts qui ont parlé. La vieille dame qui s'accroupissait dans un coin et pleurait en se lamentant. C'est notre sœur aînée... monsieur... qui a vu l'enterrement – monsieur... qui est le fossoyeur comme ont dit monsieur, monsieur... Il faut aussi citer l'âme de l'homme qui porte le nom... Il n'est pas apparu mais a demandé à sœur... de dire à... de transmettre les nouvelles de sa fille à... Chacune de ces âmes a parlé, et ce qu'elle a dit cadre avec leur position. En combinant tout cela, les restes sont ceux de ma sœur.

2. Le manche de la bêche est une preuve de l'exactitude des informations données par mon frère et certifie que la tombe est celle de ma sœur.

3. Les dents blanches noircies sont les preuves de la véracité des informations données par ma sœur et certifie que les restes sont ceux de ma sœur.

4. L'information de ma sœur concernant... de son vrai nom... est exacte. Ce nom est sur la liste des morts pour la patrie de la commune.

5. L'information de ma sœur concernant les menottes qui la liaient avec l'homme est confirmée par monsieur..., quoiqu'elles ne soient pas retrouvées.

6. L'information de ma sœur, disant qu'elle se repose à trois pas de l'ancienne fosse est juste.

7. L'information de ma sœur, selon laquelle les trois tombes sont proches l'une de l'autre, presque sur une ligne droite et que la sienne se trouve au milieu est cohérente avec les indications de monsieur ...

8. L'information de ma sœur disant que l'homme qui l'a repêchée est en vérité quelqu'un de la résistance cadre avec les paroles de monsieur..., monsieur..., monsieur... La commune avait demandé de faire ce travail.

9. Le matin du 17, vers 8-9h, ma sœur dit que c'est monsieur ... qui l'a repêchée. L'après-midi, vers 3-4h c'est monsieur ... qui est apparu et a raconté comment il l'a repêchée et l'a enterrée.

10. Le matin, ma sœur raconte que monsieur ... s'est arrêté et leur a dit : "venez chez monsieur... recevoir des offrandes". L'après-midi, monsieur... est apparu, il a raconté la nuit où monsieur... est venu lui demander de prêter la bêche, et comment il a traîné le corps par dessus le canal jusqu'aux rizières.

11. Monsieur..., en regardant la photo, a remarqué que la femme morte n'avait pas les cheveux longs, mais courts comme ceux de Hoa. Ma sœur a certifié que les ennemis lui ont coupé les cheveux.

12. Monsieur... a décrit qu'il avait laissé le corps sur le côté, le visage tourné vers le fleuve. Nous avons trouvé le squelette dans cette position.

13. Ma sœur a raconté à Hoa ce qui s'était passé pour ses ongles. C'est une preuve très précieuse pour moi afin d'être certain que les restes sont bien ceux de ma sœur.

14. Ma sœur parle de son frère qui a fait un pot pour planter les baguettes d'encens. C'est une petite chose, un petit détail mais qui prouve qu'elle est passée chez moi, qu'elle savait ce que je faisais, même le fait que j'ai mis du sable dans le pot.

### **Concernant le "labyrinthe" du premier médium**

Avec les informations fiables recueillies à travers les âmes, celles des villageois à travers nos enquêtes je reconsidère le plan du premier médium. Toutes les informations qu'il m'a fournies sont justes mais ne sont pas classées selon un ordre logique, ce qui rend son plan difficile à comprendre. Maintenant je le comprends comme tel :

1. Il faut tout d'abord chercher un endroit où l'eau tourbillonne. C'est là que le corps de ma sœur a été entraîné. Fin juin, c'est la saison pluvieuse. Le niveau d'eau dans le fleuve... était normalement à quelques mètres en dessous de la digue. Le corps est remonté pendant la marée montante, il n'a pas été entraîné mais coincé dans une courbure de la digue. Cet endroit c'est...

Pendant la saison des pluies, en dehors de la digue, tout – même les arbres – est immergé. Pour les enterrer, il fallait traîner les corps par-dessous la digue. Mais il fallut les traîner plus loin car les rizières proches de la digue sont basses.

2. Monsieur... n'a pas eu beaucoup de difficultés pour traîner les corps par-dessus la digue car le niveau d'eau est haut. Mais, comme sa maison est loin, il devait entrer chez monsieur... pour lui emprunter une bêche. En s'arrêtant, il a donné aux morts "des offrandes". Monsieur... cité par le premier médium est monsieur... le père et monsieur... le fils

qui nous a accueillis. L'auberge de monsieur... ne peut pas être comprise comme une vraie auberge, mais c'est une tente. Monsieur... était très pauvre, il devait vivre près de la digue à cinq cents mètres du poste... qui est devenu un no man's land. Son habitat ne méritait pas le terme "maison".

3. Avec la bêche empruntée, monsieur... a traîné le cadavre dans le courant d'eau près de la maison de monsieur..., jusqu'à l'égout devant la pagode pour aller aux rizières qui sont devenues les terres de madame... et monsieur... Le canal qui se trouvait parmi les rizières a disparu dans l'étang de lotus. Le canal menant l'eau jusqu'aux rizières y est encore mais ne sert à rien. Le chemin du village le sépare de l'étang. Il se trouve juste à côté de la mare devant les maisons de madame..., de monsieur... Moi-même, en m'asseyant dessus pour parler à la fillette, je m'étais demandé : à quoi ça sert ?

4. Le couple... possédait autrefois un morceau de rizière qui est maintenant le terrain sur lequel se trouvent leur maison et celle de monsieur... En 1958, lors de la collectivisation, ils l'ont remis aux mains de la coopérative. En 1979, la coopérative leur a distribué un lopin de terre pour construire leur maison. En même temps, d'autres familles ont reçu leurs parts. C'est la nouvelle agglomération de vingt ans environ. La tombe se trouve sur le terrain de madame... et non de... se prononce presque comme...

5. Monsieur a reconnu tout de suite le plan du médium mais il a dit : "c'est dessiné selon les repères d'autrefois. Maintenant ce n'est pas tout à fait comme ça".

Donc les informations sont arrivées au médium exactement comme les choses se sont passées il y a cinquante ans (quarante ans plus un mois exactement), vingt ans au plus tôt. Mais elles lui sont venues sans ordre chronologique, sans relation avec les faits, ce qui m'a laissé penser que c'était un labyrinthe.

6. D'autres signes sont exacts, mais sont récents ou vont bientôt se produire. "L'arbre/racine d'arbre abattu" est en réalité un arbre abattu par monsieur... mais la racine reste encore, les cinq plantes sauvages avec dix fleurs violettes n'ont fleuri qu'une semaine plus tôt. La fillette à chemise verte, avec des fleurs comme "le chien jaune à l'air malade"... Tout est exact mais pourquoi le médium a-t-il cette précision ? Comment pourrais-je comprendre si lui-même ne comprend pas ?

7. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que le plan donné par le médium ne pourrait servir que d'orientation ; ce n'est pas une carte de cadastre. Certains repères sont très exacts en détails : trouver à gauche soixante centimètres, puis à droite quarante-cinq centimètres. Mais l'auberge de monsieur... ne se trouve pas au bord du chemin mais de l'autre côté de l'étang de lotus, large de cinq cents mètres, la petite boutique à la porte bleue n'est pas située au croisement mais de l'autre côté de la mare.

8. L'endroit pour la tombe est exact mais seulement dans un cercle de soixante-sept mètres de diamètre. Dans le plan, il a mentionné : la tombe se trouve à quatre mètres de la racine de l'arbre tombé. C'est juste ! mais quand il me donne des instructions pour tracer le triangle, ce n'est plus qu'à un mètre cinquante. Quand il "rectifie" il nous conseille "d'élargir le champ vers le sud" au lieu du sud-est. Vers le sud-est trois mètres par rapport à l'endroit de l'œuf, ça aurait été une nouvelle fosse et non "élargir" la fosse creusée. Même si on avait creusé cette fosse, on n'aurait seulement touché qu'une partie (la partie supérieure du squelette). Pour atteindre l'endroit exactement, une fosse plus vers l'est d'un mètre – c'est-à-dire à trois mètres vers l'est à partir de l'œuf – est la bonne. Je comprends pourquoi le médium a dit "rectifier l'emplacement est une chose très difficile". En effet, si on est obligé de creuser une seconde fosse sans rien y

trouver, la confiance et l'espoir s'évaporent et je n'aurai plus eu le courage de creuser une troisième fosse.

Sans l'aide de Hoa qui rectifie l'emplacement en parlant aux morts, les efforts du premier médium et de nous-mêmes seraient restés vains, nous nous serions retrouvés parmi les 40% d'échecs. Je souhaite que le médium puisse trouver un moyen de "rectification" plus efficace.

## **La découverte de l'énigme**

Les restes de ma sœur ont été trouvés mais le chemin mystérieux qui nous a conduits au résultat reste toujours mystérieux. Découvrir ces mystères n'est pas facile. Je voudrais par mon expérience suggérer quelques problèmes, quelques questions.

1. J'ai des raisons pour être sûr d'avoir rencontré les âmes de mon frère et de ma sœur, et aussi l'âme de monsieur... qui l'avait enterrée et celui de monsieur... qui y avait assisté : Hoa a identifié les âmes, les a comparées avec les photos, les a entendu parler. Donc l'âme doit exister sous une certaine forme matérielle, avec des formes et peut parler. Si c'est une forme matérielle, elle sera découverte un jour par la physique, la chimie, la médecine, la biologie avec leurs moyens optiques, électroniques modernes. Quelle sera la contribution des scientifiques vietnamiens ?

2. J'ai pu constater que les âmes des morts pouvaient exprimer leurs sentiments de joie, de tristesse, d'intérêt et leurs désirs (même la colère : par exemple la dispute entre messieurs... et...) ; ils se souvenaient des choses passées, même des choses qui étaient arrivées après leur propre mort, ils continuaient à suivre et à évaluer ce que font les vivants. Donc l'âme n'est pas insensible mais bien vivante, avec ses sentiments et ses pensées. Cela pose des tas de questions : existe-t-il un monde des morts, en dehors du monde des

vivants ? Comment fonctionne ce monde ? Est-ce qu'il peut influencer le monde des vivants , en quoi et comment ? Les rites effectués par les vivants pour répondre aux désirs de leurs proches défunts (offrandes, brûler des imitations d'argent, d'ustensiles...) sont-elles justes ? L'âme est-elle éternelle ? Les spéculations ne mènent qu'aux interminables discussions. La solution c'est de prouver.

3. La plupart des gens ne sont pas capables de voir, d'écouter les âmes, sauf quelqu'un comme Hoa. Pourquoi a-t-elle cette capacité particulière ? C'est à la médecine de répondre.

4. Si on pouvait expliquer la capacité de voir et d'entendre les paroles de l'âme par une formation ou une structure physiologique particulière, on serait bien plus en difficulté pour expliquer les capacités (de recueillir des informations) du médium de Ho Chi Minh-Ville, de Tuan et de certains autres. Mais une capacité qui a aidé à découvrir ses milliers de restes des héros morts pour la patrie mérite bien d'être étudiée.

5. Pour ça, le forum (association des sciences et de la technologie du Vietnam) a créé un centre de recherche sur les capacités humaines. Mais ses pouvoirs et ses moyens sont insuffisants. Ne vaudrait-il pas mieux créer un institut national avec l'aide financière de l'Etat ? Les résultats positifs de cet institut auront des significations non seulement humanitaires mais aussi militaires, judiciaires, nationales comme internationales.

6. En attendant, faudrait-il des moyens pour encourager les personnes dotées de ces capacités pour qu'elles puissent contribuer à la recherche des restes des morts pour la patrie selon le souhait de centaines de milliers de familles ? Ne pas les accuser précipitamment, ne pas les prendre en bloc pour des escrocs. Surtout, il faut éviter les mesures brutales comme l'emprisonnement, l'arrestation. Il y



a cinquante ans, plusieurs scientifiques soviétiques ont été placés dans des maisons d'aliénés, simplement parce qu'ils avaient étudié les gènes. Sur le chemin accidenté des sciences, de tels douloureux événements se sont produits. Prenons-les comme exemples.

### **En guise de conclusion**

Je n'ai pas l'intention d'écrire un essai avec un peu de fiction. Je ne fais que décrire les choses passées avec le matériel brut, bien sûr en enlevant des détails inutiles, des répétitions. Je le fais dans deux buts :

1. But personnel : beaucoup de gens sont venus me voir après avoir su que j'avais réussi à trouver les restes de ma sœur (elle est connue par sa mort héroïque) ; amis, camarades, proches, pour me féliciter et s'incliner devant son autel. Evidemment, je dois leur raconter l'histoire. Même en résumé, ça fait perdre beaucoup de temps. J'écris donc pour économiser le temps pour eux et pour moi. Je tiens en cette occasion à remercier le médium de Ho Chi Minh-Ville et Hoa. Les gens aux capacités rares qui nous ont aidés à soulager notre tourment ; et aussi... qui m'ont tant aidé dans ce parcours si difficile.

2. But scientifique : en rédigeant ce texte, j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec le professeur..., le général<sup>62</sup>, docteur ès science... et les principaux responsables du centre de recherche sur les capacités humaines. Il m'est venu l'idée de leur remettre ce rapport pour que le centre puisse s'en servir comme document.

Je n'ai pas l'intention de publier ce document. Ce n'est qu'une histoire particulière de ma famille, pas assez d'arguments sûrs pour montrer au monde. Mais je suis prêt à

---

<sup>62</sup> Cf. annexe I.

laisser les chercheurs l'analyser pour trouver ce qui est faux, vrai dans mon expérience. La publication dépend du centre à une condition : avec mon accord, un droit réservé par la loi à l'auteur.

## 6.

### A propos de Tuan

Extrait d'un article de journal (2000)

Les adeptes de la chiromancie, de la géomancie, de l'horoscope, dans tout le pays connaissent son nom. Il est spécialisé en géomancie (pour les tombes) et traitement médical. Les anecdotes sur ses retrouvailles des tombes nous font "redresser les cheveux sur la nuque". Une fois il a aidé une famille riche de Ho Chi Minh-Ville. Il leur a dessiné un plan avec des indications et leur a donné une aide (il ne va jamais avec les gens). Au lieu indiqué on creuse. On ne trouve rien à un mètre. L'aide lui téléphone. Il consulte par les doigts et rit : le vieux est en colère. Il mobilise alors les armées de l'autre monde pour le retenir et ordonne à la famille de brûler des encens et de faire des prières. Et la tombe est trouvée. La famille lui a offert environ une dizaine de "tickets" (billets de 100 US \$). Plein d'anecdotes de ce genre alimentent sa renommée. Le jour où je me rends chez lui, sa famille me dit qu'il est monté au "central" (Hanoï ?). Mais des dizaines de gens l'attendaient quand même patiemment. Chacun son air. L'un a besoin de savoir quelle est la bonne date pour commencer à construire sa maison, l'autre pour retrouver une tombe, ou pour guérir une maladie incurable. Et aussi pour lui demander comment faire pour avoir un descendant mâle afin de continuer sa lignée. Madame L de Dong Da, entourant son mari cancéreux de ses bras, pleure : "mon mari est malade depuis cinq ans, l'hôpital ne veut plus de lui. Nous lui demandons l'aide, peut-être qu'il

s'en sortira. Nous ne regardons pas à la dépense". Je n'ai pas eu le temps de placer un mot de consolation car la tenancière de... dit immédiatement : "rassurez-vous, paralytiques, cancéreux, mal au ventre, mal aux dents... Il guérit tout. Ce qu'il faut c'est avoir du "cœur" envers lui". Ensuite elle nous raconte des lots d'anecdotes de malades "sur le seuil de la mort", guéris par lui. Tout en parlant elle prépare un bol de nouilles. Un bol de nouilles... sans viande coûte deux mille *dôngs* le bol. Si on veut un lit pour passer la nuit : trois mille *dôngs* la nuit dans tout le village. Il y a des gens qui ont dû traîner par là des mois pour pouvoir enfin le rencontrer.

En fin de compte, si on ne trouve pas la tombe ou si on n'est pas guéri, il n'a rien à y voir. L'argent continue à affluer dans ses poches. La pauvre maison de catégorie quatre est remplacée par une maison à étages de centaines de mètres carrés. Sa femme, ses enfants sont sortis d'une vie aux pieds et mains embourbés. Quant à ceux qui ne sont pas satisfaits, ils ont la conscience tranquille. En écrivant ces dernières lignes sur Tuan, j'ai entendu dire que le comité de la commune... l'a convoqué plusieurs fois, c'est pourquoi il s'est temporairement réfugié à Hanoi. Le 5/07, il est retourné pour "un coup d'affaires" et est reparti...

## 7.

### Lettre de Hoa aux rédacteurs d'un journal (1996)

Chers oncles,

Permettez-moi de vous appeler comme ça car je pense que j'ai peut-être l'âge de votre enfant, votre petit-enfant. Veuillez bien me permettre de vous appeler comme ça amicalement.

Oncles, peut-être je ferais mieux de ne pas vous embêter car vous avez beaucoup de travail. Mais je pense que vous serez contents qu'une lectrice vous écrive et vous demande un conseil. Permettez-moi de me présenter. Je suis la personne dont votre journal a parlé dans quatre numéros consécutifs tout récemment. Je m'appelle Hoa, je travaille aux travaux de construction... et je suis *ngoai cam* selon la dénomination du journal.

Oncles, je suis née le 15/02/1972. J'aurai vingt-quatre ans dans quinze jours ; je suis le troisième enfant d'une famille de militaires. Mon père est officier de l'armée populaire, ma mère est institutrice. J'ai cinq frères et sœurs, certains ont fait des études universitaires d'autres ont une formation professionnelle de niveau secondaire, mon frère cadet de dix-huit ans prépare le concours d'entrée à l'université. Je suis originaire de... Je suis diplômée de la faculté d'économie agricole (1993). En 1994 j'ai été embauchée par une entreprise publique de travaux de construction au service financier.

Mon travail consiste principalement à contacter les banques, à me servir des computers et en même temps à

garder la caisse. En dehors de mon travail, j'apprends les langues étrangères, la finance et la comptabilité. J'habite dans les logements collectifs de mon unité (mes parents et ma famille vivent et travaillent à...). Je viens de vous donner quelques précisions sur moi. Maintenant permettez-moi d'aborder mon second domaine, le problème auquel la presse et les lecteurs s'intéressent.

Je suis une *ngoai cam*. J'appartiendrais à un *consortium* d'escrocs spécialisé dans la recherche des tombes. Je gagnerais mon argent "sur les os et le sang des morts pour la patrie", je serais une "provinciale qui veut se hanoïser" etc. Voilà tout ce que le journal dit de moi. Quant à moi, qui suis-je vraiment ? Quel est mon travail précisément ? Avez-vous du temps pour m'écouter. Considérez-moi comme une fille qui parle à son père.

Oncles, en 1988, j'ai eu un accident grave, j'ai été mordue au pied par un chien enragé quand je révisais mes notes pour le concours d'entrée à l'université. J'ai eu de la fièvre et des crises de convulsions dues au virus rabique et à mon angoisse ; je ne sais pas. Environ vingt jours après (j'avais caché le fait à ma famille et donc je n'étais pas vaccinée), le chien a mordu quelques autres chiens et est mort. Ma famille a cherché pour moi des médicaments mais en vain. Enfin, un vieillard de mon village m'a soignée. Il m'a donné à boire une bouteille de médicament traditionnel et a dit "si c'est juste ce qu'il faut, il y aura une crise grave mais elle sera guérie". J'en ai bu et ensuite je n'ai plus eu de crises. Ma famille avait cru le danger passé. Mais trois jours plus tard j'ai eu des crises, cette fois trois fois plus violentes. Mon frère est allé voir le vieillard, il a secoué la tête : "si c'est une récurrence, on ne peut plus rien". Toute la famille était désespérée. Seul monsieur..., le vieux lettré (en chinois) du village de la belle-famille de mes grands-parents maternels affirmait : "elle ne mourra pas, passé ce jour-ci". C'était le

14/10/1988. A ce moment j'étais dans le coma, je hurlais, parfaitement inconsciente. Seuls ma famille et les voisins m'assistaient dans l'attente de la prédiction de monsieur... Personne ne croyait que je pourrais survivre car ils ont vu beaucoup de gens mourir après avoir eu des crises comme les miennes. La nuit du 14/10, j'étais évanouie et le matin du 15/10, j'ai rouvert mes yeux dans l'étonnement de tous. C'était vers sept heures du matin. Quant à moi, je m'étais redressée comme après un long sommeil, je m'étais précipitée dans la cour puis j'étais tombée d'un seul bloc. J'avais l'impression que mes membres ne m'appartenaient plus, ma tête était vide. J'avais la chair de poule et mes mâchoires se contractaient chaque fois que le vent soufflait. Cet état a duré sept jours. Toute ma famille était dans l'angoisse mais moi, je ne savais rien de la catastrophe ni des dangers qui menaçaient ma vie. J'avais des doutes en constatant que toute ma famille me soignait avec douceur et précaution et que chaque fois qu'elle rentrait de l'école, après avoir jeté un coup d'œil sur moi, maman se retournait pour essuyer ses larmes. Un jour, il y a eu des obsèques dans le village. Mon père m'avait enveloppé la tête d'une couverture et m'avait emmenée chez ma tante, à quatre kilomètres de la maison du mort. J'ai été soignée comme ça pendant trois mois. Personne ne m'a parlé des choses passées. Quant à moi, je me trouvais tout à fait normale ; je mangeais et dormais comme si rien ne s'était passé. Par hasard, un jour – au début de l'année – je rencontrai un enterrement sur le chemin. J'ai eu la chair de poule, mon cœur battait la chamade quand j'entendais la musique accompagnant le corbillard. Mais rien ne s'était passé. Toute ma famille était soulagée, considérant que j'avais échappé définitivement à la mort. Cela s'est passé en janvier 1989 et ensuite on m'a raconté tout ce qui s'était passé. Depuis je sentais quelque chose d'anormal dans mon système nerveux. Des sons et des images irréels frappaient

mes sens. Quand j'en parle aux gens, ils me disent que ce ne sont que des foutaises, certains me considèrent comme névrotique. Même mes parents pensent que ce sont les conséquences de la rage. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde me soupçonne, m'évite par crainte d'être "mordu" par moi. J'étudie, je travaille tout à fait normalement, m'efforçant de ne pas éveiller les soupçons des gens et je crains surtout que les jeunes hommes soient au courant de ces évènements car je risquerais de rester vieille fille. C'est comme ça à la campagne. En avril 1988, j'ai essayé moi-même d'assurer les faits d'une manière très attentionnée et objective car je suis certaine de ne pas être malade mentale. J'ai cherché d'après la photo et j'ai retrouvé la tombe de mon arrière-grand-père, mort il y a environ cinquante ans, enterré dans la rizière que mon grand-père m'avait indiquée. Ma famille l'avait maintes fois cherchée là en vain. Ensuite je suis retournée dans le jardin de mon oncle là où j'apercevais souvent derrière le buisson de bambou l'ombre d'un homme. Mon oncle... et moi avons abattu les bambous et creusé. A un mètre quatre-vingts de profondeur, nous avons découvert un cercueil de deux mètres de long et de soixante centimètres de large contenant des matériaux inconnus. D'après les vieux du village, c'est des coquilles mélangées à de la chaux et du sucre. Dedans, il y avait un autre cercueil en bois et un squelette d'homme et 45 kg de pièces de monnaie rouillées. Tout le monde était surpris et avait peur de moi. Plusieurs m'ont demandé de les aider mais mon père a refusé, m'interdisant de le faire. Le parti l'a critiqué car j'étais considérée comme superstitieuse, "mauvaise croyante". A ce moment-là je n'étais pas encore étudiante et je m'activais dans l'organisation de la jeunesse comme vice-secrétaire dans la commune, prête à être admise au parti. Mais on ne m'a pas admise au parti. Toutefois je continuais de réviser le programme et j'aidais les gens en cachette, d'une part par



curiosité, d'autre part pour les aider. Beaucoup d'évènements ont eu lieu en 1989 et fin 1989, je suis entrée à l'université. Je suis connue depuis début 1990 et j'ai aidé beaucoup de gens. Je suis allée partout là où on me le demandait, presque tous les dimanches ; chaque fois que je réussis, je marque une croix, et en cas d'échec un moins. Maintenant après six ans, j'ai aidé environ 1672 cas de plusieurs façons : directe sur le terrain ou par le plan, en parlant au mort ; parmi ces cas environ 1000 sont des soldats morts pour la patrie pendant la guerre contre les Français et les Américains et aussi des soldats volontaires au Laos, au Cambodge. Parmi ces 1672 cas, j'ai noté cinquante et un échecs : ce sont des cas où d'autres familles ont reconnu le mort ou alors on ne trouve pas, ou le lieu ne cadre pas avec les informations des familles, les morts disaient que la tombe se trouvait là mais on n'a pas pu la trouver. Dans ces cinquante et un cas, il y a des cas de morts pour la patrie mais pas uniquement. Voilà en général ; quant aux cas concrets, comment j'ai fait, entendu, je ne peux pas m'en souvenir et je suis incapable de tout raconter sur le papier. Et aussi de dire pourquoi c'est juste et pourquoi c'est faux, je ne peux pas l'expliquer. Je ne suis pas en mesure d'expliquer pourquoi j'ai cette capacité et jusqu'à quand elle durera.

Chers oncles ! Etant déjà pères, vous comprenez bien la situation d'une fille de vingt ans comme moi. Je voudrais une famille, un travail stable et surtout avoir des loisirs après mon travail. Mais savez-vous, après mon travail ou à mon retour de mes cours, il y a toujours au moins cinq à sept personnes qui m'attendent déjà chez moi. Parfois il y avait trente personnes (matin-midi-soir).

Les uns viennent de loin, d'autres de près. Tous se bousculent quand j'arrive pour me présenter leurs problèmes, ne se laissant pas parler ; chacun met son mot, certains parlent vingt minutes de suite. Chacun veut que son problème

soit résolu vite. Il y a ceux qui sont venus pour me remercier et qui se sont jetés à mes genoux..., d'autres qui attendent et montrent leur mécontentement ; l'un a même vociféré : il est déjà venu quatre ou cinq fois mais n'a pas encore été servi. De plus, je ne sais comment les gens sont venus avec des encens, ils entrent et sortent de la garnison comme si c'était une pagode. J'ai été appelée à l'ordre maintes fois par l'unité et je l'ai dit aux gens mais ça ne sert à rien. Tous les mois, je donne des encens aux cimetières des morts pour la patrie. Auparavant, quand la porte de la garnison n'était pas encore interdite aux étrangers, il y avait des gens qui frappaient à six heures du matin et de douze heures jusqu'à une heure il y avait encore des gens dans la maison. Les gardiens appelaient la cour devant ma chambre un parking tant il y avait de véhicules. Je déjeunais à une heure et dînais vers dix heures du soir, au moment où les gens sont obligés de partir car on ferme le portail de la garnison. Mon temps c'est de vingt heures à cinq heures le lendemain. Pendant ces sept heures, je dois manger, regarder mes notes et aussi quelques photos envoyées par les gens de loin. Une famille m'avait conseillé d'installer un téléphone. Un nouveau problème est arrivé.

Un jour le téléphone a interrompu sept fois mon repas. Et le téléphone sonne jusqu'à onze heures trente la nuit et dès six heures du matin. Je suis un être humain, non une machine. Pouvez-vous imaginer l'intensité de mon travail ? Huit heures de travail à mon bureau avec des chiffres, des carnets, l'ordinateur. Les moments hors de ces huit heures de travail, ma maison est comme un marché. Comment pourrais-je satisfaire les demandes des gens tout de suite ? L'unité a défendu aux gens de venir pendant les heures de travail car je dois travailler. Je travaille pour une grande entreprise. Mon bureau n'a que six personnes et on a du travail. Donc chaque jour, je ne peux aider qu'une ou deux personnes, alors qu'il y en a dix. L'attente est inévitable. Par exemple, dans mon

carnet de rendez-vous du début de l'année jusqu'à novembre il y a trois cent soixante-sept personnes sur la liste et à ce jour deux cent douze seulement ont été aidées. Pour le moment, j'ai encore plus de cent personnes, plus soixante-treize photos qui m'ont été envoyées. Et je ne mentionne pas encore les cas non inscrits sur la liste qui sont ceux des amis, des connaissances. En moyenne, chaque année j'aide trois cent cinquante cas, c'est-à-dire un cas par jour. Donc les erreurs sont inévitables. Rien n'est absolu, même les machines sont parfois en panne, n'est-ce pas ? Je ne nie pas mes bévues mais je demande qu'on soit compréhensif envers moi et envers le travail que je fais.

Je souhaite qu'on soit honnête et objectif en considérant le problème. Chaque chose a deux faces. Je remercie le journal de son intérêt pour mon phénomène. Je ne suis pas rancunière envers ceux qui ont des paroles blessantes pour mon honneur. Que je ne suis qu'une provinciale, un escroc, une menteuse ! Je prie donc qu'on me laisse en paix, qu'on me laisse travailler et remplir ma tâche. Qu'on ne me torture pas par des articles pleins de méchancetés et surtout qu'on ne porte pas atteinte à mon sublime sentiment envers les morts pour la patrie car ma propre famille a contribué elle-même par deux morts : un dans la guerre contre les Français, l'autre dans la guerre contre les Américains ; mon oncle est mort à Dien Bien Phu où je suis allée deux fois sans avoir pu retrouver sa tombe. Mon père et un autre oncle sont rentrés avec des blessures et le paludisme. Mon oncle a encore un fragment d'obus dans son corps. Voilà les séquelles de la guerre, les pertes et les douleurs. Qui les comprend ? Et voilà qu'à... où j'ai trouvé les tombes, le résultat est clair comme  $2 \times 5 = 10$  et vu par la province. On me traite de manipulatrice, d'escroc ?

Oncles, mes douleurs sont devenues des larmes qui coulent sur le journal pour lequel j'ai tant de confiance depuis

que je ne suis plus une écolière. Ce journal que je considère comme un trésor où je pouvais puiser des connaissances pour enrichir mes connaissances et élargir ma vue. Comme je regrette que les auteurs de ces articles me connaissent si peu ; comme je suis écœurée de voir ces plumes devenir des flèches dirigées contre moi d'une manière si glaciale et si cruelle. Et surtout, on a fait de mon travail humain un crime, un crime que la conscience ne peut jamais pardonner. Tous ceux qui me connaissent et me supportent, me disent de pardonner car c'est le cœur qui vaincra. Mais comment pourrais-je oublier ma douleur, mon honneur bafoué sur les médias ? Rien n'est plus douloureux.

Chers oncles, j'ai passé une nuit blanche pour vous écrire. Je remets toute ma confiance en votre clairvoyance. Ce matin, en lisant le nouvel article, je n'en peux plus. Pourquoi m'accuse-t-on de tant de choses ? Qu'ai-je fait de mal aux autres ? Ce que je faisais, libre aux gens de le croire ou de ne pas le croire. Ce sont les gens qui sont venus vers moi et moi je n'ai obligé personne à venir. Je n'ai jamais demandé de cadeaux, d'argent à personne. Si on m'apporte quelque chose c'est volontairement. Ce qu'on me donne, je ne l'ai jamais demandé. Il y a des personnes qui, pour me remercier, m'ont donné quelques centaines de milliers de *dôngs*. D'autres m'ont donné un bâton de rouge à lèvres, un flacon de parfum, d'autres quelques mètres de tissu. D'autres des biscuits. Et il y a des gens qui ne m'ont rien donné le jour où je les ai accompagnés toute la journée ; je n'ai rien dit. Je suis salariée ; l'armée ne me laisse pas crever de faim. Pourquoi aurais-je besoin d'escroquer les gens ? J'ai "un consortium de recherche de tombes" ? Où en est la preuve ? Et même si c'était vrai ne serait-ce pas une bonne chose ? L'Etat encourage la recherche des morts pour la patrie n'est-ce pas ? Un tel "consortium" qui couvre tout le pays du nord au sud doit être chargé en effectifs et il faut visiter tous les

cimetières aussi, suivre la radio, les journaux, étudier tous les combats pour pouvoir leurrer les familles des morts pour la patrie, entrer en collaboration avec l'association des vétérans etc. Mais cette organisation doit être bien supérieure à la mafia et son créateur doit être une personne au talent d'organisateur très particulier avec des ressources financières énormes pour pouvoir gérer et payer tout un réseau de tant d'hommes sur tout le pays. Trouvez-vous mon raisonnement bon ? Il y a plein de contradictions dans ces articles et je pense que vous-mêmes vous vous en apercevez. Je ne veux pas vous embêter plus. Mais par exemple cette dame qui disait que je l'avais obligée (par téléphone) à faire des excuses sur les journaux. C'est faux, je lui ai simplement posé la question et je lui ai dit que si ce n'était pas elle qui avait donné ces informations, il faudrait qu'elle en parle au journal. Quant au consortium et aux dizaines de millions que quelqu'un a dû dépenser pour retrouver la tombe, c'est sans fondement. Oncles, un ver se tortille si on le piétine. La résistance humaine a ses limites n'est-ce pas ? Je me suis tue pour laisser les gens dire ce qu'ils voulaient mais jusqu'à certaines limites seulement. Je ne suis pas de bois ou de marbre. Je n'attaque pas, je ne veux pas de problème. Alors qu'on ne s'acharne pas contre moi pour ces quelques pourcentages. Pourquoi ne parle-t-on pas et n'écrit-on pas sur mes bienfaits ? La corruption, les phénomènes négatifs abondent mais personne n'utilise sa plume pour pointer les choses afin de rendre la société plus saine. Est-ce que les *ngoai cam* sont la cible principale ? Mais je ne me suis jamais reconnue moi-même comme un *ngoai cam*. Alors, pourquoi les journalistes m'attaquent-ils ?

Chers oncles, je vous envoie cette lettre après une nuit blanche et tant de nuits tourmentées,angoissées. Vous êtes l'âme du journal, celui qui décide, qui pèse le pour et le contre. Veuillez bien agir pour moi ou plutôt pour la

confiance d'une de vos lectrices. Je vous prie avec insistance de m'aider, de voir la vérité de façon clairvoyante. Pour sauvegarder l'honneur d'une personne, d'une citoyenne et, comme je venais de dire, d'une jeune fille qui est comme votre fille.

Je vous écris avec toute ma sincérité. Soyez compréhensifs. S'il y a un terme, une phrase qui ne nous plaît pas, veuillez bien me pardonner.

Avec mes remerciements et mes souhaits à vous et à votre famille.

*P.S. :* Veuillez bien me donner un conseil et répondez-moi s'il vous plaît, je l'espère tout en sachant que vous êtes très occupés.

## Courte lettre de Hoa à la rédaction d'un hebdomadaire.

Dans le n° 24 (14-18/6/1995), l'auteur... a mentionné la recherche de tombe effectuée par Hoa. Est-ce vrai ?

Le docteur... dans sa lettre m'a affirmé qu'il n'avait pas donné ces informations au journaliste et que cet article ne disait pas la vérité.

### Mes commentaires

1. En 1993 je n'habitais pas à...
2. Monsieur... ne m'a pas demandé un service. C'était son frère. Les choses qui se sont passées ne cadrent nullement avec l'article.
3. Je n'ai jamais accompagné monsieur... et son équipe à... Je n'ai travaillé qu'une seule fois avec monsieur... pour retrouver les restes de treize morts pour la patrie.
4. Moi et cette équipe n'avons jamais proclamé que nous étions des *ngoai cam*.

Je respecte toujours la vérité. Je suis révoltée par votre article. On peut discuter sur le problème des *ngoai cam*. Mais on n'a pas le droit de dire des choses qui ne sont pas vraies. Les choses publiées doivent être véridiques.

Récemment, dans le monde et dans notre pays, beaucoup de choses sur les potentiels extraordinaires de l'homme ont été mentionnées.

Je vous prie de donner une réponse pour nous et pour les lecteurs sur les choses fausses parues dans l'article... au nom des gens cités dans l'article et de la recherche des tombes par le champ magnétique biologique.





## Bibliographie

BAZIN L., SELIM M., 2002. "Ethnologie, culture et globalisation. Problématisations anthropologiques du marché". *Journal des anthropologues*, 88-89 : 269-305.

BAZIN L., SELIM M., 2001. "Diffractions politiques du marché (Côte-d'Ivoire, Vietnam). *Journal des anthropologues*, 87 : 109-137.

BAZIN L., SELIM M., 2001. *Motifs économiques en anthropologie*, L'Harmattan, 251 p.

BERARDT C., 2002. *Rêver sous le III<sup>e</sup> Reich*. Payot.

BERESFORD M., 1999. *Vietnam, politics, economics and society*. Pinter publishers. London and New-York.

BERTRAND D., 1996. "Renaissance du len dong à Hué". *Bulletin de l'EFEO*, n° 83.

BOUDAREL G., NGUYEN VAN KY, 1997. *Hanoi 1936-1996 du drapeau rouge au billet vert*. Editions autrement, mémoire n° 48.

BOUDAREL G. et alii, 1983. *La bureaucratie au Vietnam*. L'Harmattan.

BOUDAREL G., 1991. *Cent fleurs écloses dans la nuit du Vietnam. Communisme et dissidence 1954-1956. Autobiographie*, 1991. Editions Jacques Bertoin

BROCHEUX P., HEMERY D., 1995. *Indochine, la colonisation ambiguë 1858-1954*. La découverte.

BUI TIN, 1999. *Vietnam, la face cachée du régime*. Editions Kergour.

CADIERE L., 1992. *Croyances et pratiques religieuses des Vietnamiens*. EFEO.

CLIT R., 2001. *Cadre totalitaire et fonctionnement narcissique, effets psychiques collectifs et individuels du pouvoir d'Etat communiste est-européen*. L'Harmattan.

- DELALANDE P., 2000. *Le Viêt Nam face à l'avenir*. L'Harmattan.
- DOMENACH J.-L. et GODEMENT F., 1994. *Communismes d'Asie : mort ou métamorphose*. Editions Complexe.
- DURAND M., 1959. *Technique et panthéon des médiums vietnamiens*. EFEO.
- DUYEN ANH, 1993. *Les enfants de Thai Binh*. Fayard.
- FORBES D. K., HULL T., MARR D. G., BROGAN B. (eds) 1990. *Doi Moi, Vietnam's renovation policy and performance*. Australian National University, Canberra.
- FOREST A. 1998. *Les missionnaires français au Tonkin et au Siam*. L'Harmattan.
- FOREST A. et alii, 1991. *Cultes populaires et sociétés asiatiques*. L'Harmattan.
- GARNIER F. 1985. *Voyage d'exploration en Indochine*. La découverte.
- GUBRY P., 2000. *Population et développement au Vietnam*. Karthala-Ceped.
- HARTINGH B. de, 1996. *Indépendance et dépendance, puissance et impuissance vietnamienne. Le cas de la république démocratique du Vietnam. Décembre 1953-janvier 1957*. Université de Paris I.
- HANOÏ, 2001. *Les cahiers de l'IPRAUS*. IPRAUS, Paris.
- HINTON W. H., 1996. *Fanshen*. Terre humaine poche.
- HOURS B., SELIM M., 2000. "Pratiques et axiologies de l'anthropologie face à la domination politique". *Anthropologie et sociétés* (vol. 24 , n°2) : 111-127.
- HOURS B., SELIM M., 1999. *Essai d'anthropologie politique sur le Laos contemporain, marché socialisme et génies*. L'Harmattan, 391 p.
- HUARD P. et DURAND M., 1954. *Connaissance du Vietnam*, EFEO.

- KERKULIET B. J. T., *Politics of society in Vietnam in the 1990. Vietnam update 1994 conference : Doi Moi, the state and civil society*. Australian National University, Canberra.
- KLEINEN J., 1999. *Facing the future, reviving the past*. Institute of south east asian studies, Singapore.
- KLEINEN J., 2001. *Vietnamese society in transition*. IIAS, Amsterdam.
- KORNAI J., 1993. *Le système socialiste. L'économie politique du communisme*. PUG.
- KORNAI J. 2001. *La transformation économique post socialiste*. Editions de la M.S.H.
- KUHN P. A., 1999. *Les origines de l'Etat chinois moderne*. EHESS.
- LAVIGNE M., 1999. *Economie du Vietnam*. L'Harmattan.
- LANTZ P., 1988. *L'argent, la mort*. L'Harmattan.
- LANGLET P. et TAM QUACH THANH, 2001. *Introduction à l'histoire contemporaine du Vietnam de la réunification au néocommunisme*. Les Indes savantes.
- LACOUTURE J. & S., 1976. *Vietnam, voyage à travers une victoire*. Editions du Seuil.
- LEFORT C. 1999. *La complication, retour sur le communisme*. Fayard.
- LE THANH KHOI, 1992. *Histoire du Vietnam des origines à 1858*. Sudestasia.
- LE VAN CUONG et MAZIER J. (eds), 1999. *L'économie vietnamienne et la crise asiatique*. L'Harmattan.
- LE PHAN HUY et alii, 1993. *Le village traditionnel au Vietnam*. Thé gioi. Hanoi.
- LUDTKE A., 2000. *Des ouvriers dans l'Allemagne du XXe siècle. Le quotidien des dictatures*. L'Harmattan.
- MARTINO E. de, 1999. *Le monde magique. Italie du Sud et magie. La terre du remords*. Les empêcheurs de penser en rond.

- MARR D. G., 1981. *Vietnamese tradition on trial, 1920-1945*. University of California Press.
- MARR D.G., 1971. *Vietnamese anticolonialism 1885-1925*. University of California Press.
- NGO KIM CHUNG, NGUYEN DUC NGHINH, 1987. *Propriété privée et propriété collective dans l'ancien Vietnam*. L'Harmattan.
- NGUYEN DUC NHUAN et alii, 1987. *Le Vietnam post révolutionnaire*. Asie-Débat, L'Harmattan.
- NGUYEN KHAC VIEN, 1997. *Rêves, souvenirs, commentaires*. 1996. *Patrie retrouvée*. 1993. *Une longue histoire*, Thé gioi. Hanoï.
- NGUYEN VAN KY, 1995. *La société vietnamienne face à la modernité*. L'Harmattan.
- NGUYEN TUNG , 1998. "L'esclavage dans le Vietnam ancien" in Georges Condominas (ed) : *Formes extrêmes de dépendance. Contributions à l'étude de l'esclavage en Asie du Sud-Est*. EHESS.
- NGUYEN TUNG, 1999. *Un village du delta du fleuve rouge*. L'Harmattan.
- NGUYEN KHAC TRUONG, 1996. *Des hommes et autant de fantômes et de sorcières*, Thé gioi. Hanoï.
- NORLUND I., GATES C. L., DAM VU CAO., 1995. *Vietnam in a changing world*. Curzon Press.
- PAPIN Ph., 1999. *Viêt-Nam. Parcours d'une nation*. La documentation française.
- PAPIN P., KLEINEN J., (eds) 1998. *Liber amicorum, mélanges offerts au professeur Phan Huy Lé*. IIAS-EFEO. Hanoï.
- RUSCIO A. (ed), 1989. *Vietnam, l'histoire, la terre, les hommes*, L'Harmattan.
- SELIM M., 1996. "Les génies, thérapeutes au service du marché". *Mondes en développement* (tome 24, n° 93) : 71-87.

- SELIM M., 1996. "Economies et marchés imaginaires au Laos". *Cahiers des sciences humaines* (n°3) : 531-553.
- SELIM M., 1998. "Entreprises vietnamiennes face au marché". *Sociologie du travail* (n°3) : 317-344.
- SELIM M., 2000. "La petite héroïne". *Chimères* (n°39) : 127-140.
- SELIM M., 2001. "L'imprécatrice". *PTAH* (n° 11-12) : 191-201.
- SELIM M., 2001. "Eblouissements du marché". *Histoire et anthropologie* (n° 22) : 67-76.
- TREGLODE B. de 2001. *Héros et révolution au Vietnam*. L'Harmattan.
- TRINH VAN THAO, 1990. *Vietnam, du confucianisme au communisme*, L'Harmattan.
- VANMAI J., 1983. *Fils de chan dang*. Editions de l'océanie.
- VO NGUYEN GIAP (Général), 1994. *Dien bien phu*, Thé gioi. Hanoï. *Des journées inoubliables*, Thé gioi. Hanoï.
- VU TRONG PHUNG, 1998. *Le fabuleux destin de Xuan le rouquin*. Thé gioi, Hanoï.
- VO VAN TRI, 1990. *Vietnam's economic policy since 1975*. Institute of south East Asian Studies, Singapore.
- YVON-TRAN F., 1994. *Une résistible collectivisation. L'agriculture au Nord Vietnam, 1959-1988*. Université de Paris VII.

## Revues et autres

*Anthropologie de la littérature vietnamienne*. Editions en langues étrangères, Hanoï 1975.

*Esprit* n° 280, 2001, Chine : une dictature dans la mondialisation.

*Etudes vietnamiennes* :

N° 35, 1972 – n° 49, 1977 – n° 94, 4, 1989 – n°106, 4, 1992 – n° 108, 2, 1993 – n° 109, 3, 1993 – n° 111, 1, 1994 –

n° 112, 2, 1994 – n°113, 3, 1994 – n° 114, 4, 1994 – n° 4, 1995 – n° 116, 2, 1995 – n° 3,4, 1997 – n° 52, 1998 – n° 133, 3, 1999.

*Journal des anthropologues* – n° 77-78, 1999, Nouvelles configurations économiques et hiérarchiques – n° 84, 2001, Anthropologie et économie – n° 87, 2001, Parcours de l'ethnologie dans le monde post-soviétique – n° 90-91, 2002, Les constructions sociales de la monnaie.

*Mondes en développement*, Tome 25, 1997, n° 99, La double transition du socialisme et du sous-développement en Chine et au Vietnam : « vers le socialisme de marché ».

*Raisons politiques* n° 3, 2001, Ce qui reste du communisme.

*Genèse* n° 39. 2000, *Entreprises et sociétés à l'Est*.

*Social compass*, Vol. 42, n° 3, 1995, Les religions au Vietnam.

*Sociological Studies on the vietnamese family*. National center for social studies. Social sciences publishing House, Hanoi, 1991.

*L'horloger de Dien Bien Phu*. Editions en langues étrangères, Hanoi, 1971.

*Mes remerciements chaleureux vont à tous ceux qui m'ont aidée et m'ont apporté leur concours aux différentes étapes de la production de cet ouvrage.*

- *A Hanoï : mes collaborateurs vietnamiens auxquels une véritable amitié me lie désormais. Leur volonté, leur courage et leur perspicacité ont été au fondement de la réussite des enquêtes et de la recherche.*
- *Sur le terrain : tous ceux qui m'ont accordé leur confiance.*
- *A Paris : G. Alhabe, L. Bazin, M. A. Bray, G. Di Curzio, B. Hours, L. Moreau de Bellaing, M. Peyro.*





## Table des matières

### Tome I – Le travail et l'argent

<b>Introduction</b>	11
1. Etat-parti, communisme et capitalisme dans le cadre de la globalisation	
2. Une démarche anthropologique	
<b>Héros du travail</b>	39
1. D'une institution totale à une entreprise exemplaire	45
2. La production d'une collectivité captive	63
3. La mobilisation idéologique des femmes	89
4. Cassures et colmatages	131
5. De l'exploitation solidaire à la solidarité extorquée	155
6. Évasions résidentielles	185
7. Consommation et unification	201
<b>Actualités d'une avant-garde</b>	209
1. Spéculations et procès	219
2. Exclusions et stigmatisations	241
3. Héritages et contractualisations précaires	261
<b>Conclusion : transformations de la domination</b>	277

## **Tome II – Les morts et l'Etat**

<b>Introduction</b>	9
<b>Promoteurs de l'imaginaire</b>	21
1. De l'économie politique de la culture aux nouvelles prescriptions identitaires	23
2. Passeurs symboliques au marché	43
3. Violences rédemptrices	75
4. La dette	107
5. Divinations concurrentielles	171
<b>Conclusion générale</b>	187
<b>Annexes</b>	
1. À la recherche de nos camarades de combat morts sur la colline	199
2. Existe-t-il une "conversation" avec les morts ?	213
3. Information sur la recherche des restes des anciens combattants	219
4. P possède-t-elle des facultés hors du commun ou trompe-t-elle le monde ?	231
5. À la recherche des restes des morts pour la patrie : un itinéraire mystérieux	237
6. À propos de Tuan	279
7. Lettre de Hoa aux rédacteurs d'un journal	281
<b>Bibliographie</b>	293
<b>Remerciements</b>	299



# Pouvoirs et marché au Vietnam

## Les morts et l'État

A la suite de la Chine initiatrice du socialisme de marché, le Vietnam communiste connaît depuis 1986 un développement capitaliste accéléré qui entraîne des changements brutaux.

Cet ouvrage explore les nouveaux rapports sociaux qui émergent dans les quartiers et les usines (Tome I) et analyse leur résonance manifeste dans un foisonnement religieux inédit (Tome II). Les croyances s'y révèlent accompagner et soutenir la progression du marché et son internalisation singulière.

*Monique SELIM est anthropologue à l'IRD. Après avoir conduit des recherches sur la France urbaine, elle s'est orientée depuis 1984 sur l'étude d'entreprises en Asie et l'analyse des contradictions internes au socialisme de marché (Inde, Bangladesh, Laos, Vietnam).*

Couverture : *Panneau gouvernemental apposé dans les espaces publics invitant à lutter contre la « culture empoisonnée » et les « fléaux sociaux ».*

ANTHROPOLOGIE



C  
R  
I  
T  
I  
Q  
U  
E



9 782747 539463

ISBN : 2-7475-3946-6

24,49 €